

Jean Markale

Les Celtes et la civilisation celtique

Mythe et histoire

A la mémoire de ma grand'mère
Jeanne Le Luec

Cet ouvrage reproduit sans changement le texte
de la première édition, parue en 1969, à l'exception de la postface
et de la nouvelle bibliographie aux pages 475 à 484.

INTRODUCTION

LE MYTHE ET L'HISTOIRE

Quand on veut étudier l'histoire des Celtes, on se heurte constamment au mythe. Le Mythe envahit ce domaine et semble lui donner une coloration particulière. Il n'y a pas d'exemple plus frappant de synthèse harmonieuse entre l'élément imaginaire et l'élément de réalité pure. Il n'y a pas de domaine plus étrange, ni plus déroutant à explorer que celui de ce peuple surgi de l'obscurité vers le ve ou le vi^e^ siècle avant J.-C., qui conquit toute l'Europe occidentale et qui disparut sous la poussée combinée des Romains, des Germains et aussi des Chrétiens.

Disparu, le peuple celtique ? En apparence, comme tout ce qui le concerne, car aucun peuple n'a finalement eu autant d'influence profonde sur l'avenir, quand bien même cette influence dut se résoudre à emprunter des chemins détournés ou des courants sous-jacents. Peuple de rêveurs et de bâtisseurs de cathédrales aériennes, les Celtes ont orienté l'Occident dans une certaine direction, audacieuse et souvent mal comprise, dans une direction qu'il est parfois difficile de discerner à travers les cultures et les civilisations qui se sont succédées en Europe depuis leur effondrement politique.

La grande force des Celtes a été et reste toujours le Mythe. Mais quel est ce mythe ?

Il importe d'abord de préciser le sens que nous pouvons donner à ce mot. Le Mythe, au sens originel, est une histoire sacrée, appartenant au domaine du divin. Au sens vulgaire, depuis les Grecs, et depuis Xenophane qui vivait au ve siècle av. J.-C., le mythe est tout ce qui ne peut exister réellement, toute fiction, tout récit s'opposant à la fois au grec *Logos* et au latin *Historia*.

Or *Logos*, parole, signifie aussi Raison. Donc tout ce qui

appartient au mythe est donc *irrationnel*. Tout ce qui est irrationnel ne peut être rangé dans la catégorie de l'*Histoire*, car l'Histoire se présente comme une succession d'actes et d'événements rangés dans un ordre logique, ayant une cohésion indiscutable. Le Mythe est un fait isolé, non catalogable, non cohérent par nature, donc illogique, voire a-logique.

Cette interprétation grecque du mythe a été reprise par le Christianisme, qui en établissant une fois pour toutes que les Saintes Écritures étaient l'expression de la Vérité, ont rangé toute tradition étrangère à ces Écritures comme appartenant au domaine du fabuleux, au domaine du Mythe. D'où la définition chrétienne du mythe : illusion et mensonge, tout ce qui n'a pas été justifié ou validé par les Écritures.

Il est certain qu'on pourrait rétorquer que rien n'est venu jusqu'à présent justifier les dites Écritures, mais le problème n'est pas là. Il s'agit de déterminer de façon plus honnête ce que représente le mythe pour un esprit contemporain. Mircéa Eliade (*Aspects du Mythe*, p. 9) le définit ainsi : « Tradition sacrée, révélation primordiale, modèle exemplaire ». Il n'est donc pas question de mensonge ni d'illusion. Un mythe n'est pas forcément faux ou vrai, réel ou irréel. Quand il y a mythe, il y a nécessairement réalité, et cette réalité peut comporter des aspects différents, appréciables selon les cas. D'ailleurs faire du mythe une chose simple est digne d'un état d'esprit primaire. Le mythe est une réalité culturelle complexe. C'est, ajoute Mircéa Eliade (*Id.*, p. 15), « une histoire vraie parce qu'il se réfère toujours à des réalités ».

Cette assertion d'Eliade donne au mythe une importance qu'on ne lui a guère reconnue dans la science officielle. Elle est cependant discutable. Le mythe peut aussi bien être une histoire fausse sur des faits réels. En effet, si l'on part du principe que le mythe représente l'idéalisation du réel, s'il représente, comme dit Freud, l'expression des tendances profondes de l'humanité, il n'est pas impossible qu'il soit faux, car le rapport logique de fausseté et de véracité ne repose que sur la comparaison entre l'élément matériel, le point de départ, et l'aboutissement idéal qu'est le mythe. Donc, si le vrai et le réel ne sont pas du même domaine, il est vain de prétendre qu'un mythe est une histoire vraie. Il est suffisant qu'il soit réel, qu'il ait une existence réelle. Il vaudrait donc mieux proposer de définir le mythe comme *une réalité en soi, comparable à un concept*, qu'il soit né de l'expérience (position évhémériste), ou qu'il soit construit comme un théorème (position idéaliste). De

toutes façons il faut admettre que tout mythe étant une proposition, constitue donc un axiome, vrai ou faux selon ses applications, mais doué d'une réalité essentielle. Lorsque le général Boulanger essaya de s'emparer du pouvoir, il obéissait à un mythe, le mythe bonapartiste du chef. Ce mythe existait, avait une réalité en soi ; mais il n'était ni vrai ni faux. Si Boulanger avait réussi son coup d'état, le mythe serait devenu vrai en confrontant son aspect idéal avec l'aspect réel extérieur des choses et en faisant coïncider les deux. Mais comme cela ne réussit point, le mythe devenait faux par rapport à la réalité extérieure. Quand Jésus mourut, il faisait coïncider son acte avec le mythe christique, ou plutôt avec un certain mythe christique. Le Mythe Christique, qui était réel en soi, devenait réel pour les autres, et acquérait une valeur *vraie* du moins pour ceux qui l'avaient ainsi voulu, car les Juifs ne reconnaissant pas le mythe dans ses effets, le déclarèrent faux.

Cela suppose un axiome. Cela suppose une sorte de raisonnement mathématique. En fait c'est le mythe lui-même qui est l'axiome, qui est le premier terme d'une dialectique hégélienne. A partir de cet axiome, tout raisonnement peut être logique, en dépit des apparences, car nous avons appris depuis les progrès de la Logistique et la découverte de la Relativité à nous méfier des solutions qui paraissent trop cohérentes.

Qu'on veuille bien considérer le mythe, non comme une affabulation stupide de l'esprit humain aux prises avec les fameuses puissances trompeuses de Pascal, mais comme une technique opératoire de même valeur épistémologique que les mathématiques. On comprendra peut-être mieux les leçons de l'Histoire, car celle-ci est bourrée de mythes qui n'osent pas dire leur nom (la patrie, la juste cause, la liberté, etc.). On comprendra les Celtes et leur démarche intellectuelle.

Mais si le Mythe doit être considéré comme une technique opératoire, quelle en est la finalité ? Tout le problème réside là.

Mircéa Eliade prétend que le mythe « relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des commencements (*Id.*, p. 15) ». Le Mythe ne relate rien du tout. Une fois de plus, un éminent mythologue se laisse surprendre par les mots. C'est la légende qui, en accomodant le mythe dans un contexte culturel inhérent à une civilisation déterminée, lui donne sa coloration et relate véritablement l'histoire des commencements, lesquels commencements, s'il faut se battre sur les mots, sont précisément des *initiations*. Or le mot *initiation*,

tellement galvaudé qu'il ne veut plus rien dire, laisse cependant un parfum d'ésotérisme et de magie qu'il faut à tout prix éliminer d'une telle discussion. Mircéa Eliade ne voit comme mythes que ceux des Commencements du Monde. Et les autres mythes alors ? Les mythes de Tristan, du Graal, d'Arthur, d'Orphée, d'Oreste, d'Œdipe, et tous ceux qui se réfèrent à des situations non pas *initiales* mais *conséquentes* ? Il semble que Mircéa Eliade se soit borné à étudier les mythes de quelques sociétés primitives et qu'il ait délibérément laissé de côté les mythes des sociétés dites civilisées qui ont toujours produit et qui produisent toujours des mythes. Il serait pourtant intéressant d'étudier le mythe actuel de l'Automobile.

Pour Eliade les mythes se traduisent d'ailleurs par des recettes, des coutumes, des comportements. Lorsque les coutumes sont inexplicables, il faut y voir une origine sacrée. C'est certain. Les mythes décrivant les irruptions du sacré dans le quotidien, on est bien obligé d'admettre que c'est « cette irruption du sacré qui fonde réellement le monde » (*Id.*, p. 15). Et Eliade poursuit avec beaucoup de pertinence : « Les mythes relatent... les événements primordiaux à la suite desquels l'homme est devenu ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire un être mortel, sexué, organisé en société, obligé de travailler pour vivre et travaillant selon certaines règles » (*Id.*, pp. 21-22).

Or ces règles, nous les suivons plus ou moins aveuglément sans en comprendre le sens originel ou tout simplement l'origine. A notre époque où il est de bon ton d'expliquer le monde, et de ne jamais accepter quoi que ce soit de gratuit, nous subissons les contraintes imposées par le passé. Entendons-nous, nous les subissons sous forme symbolique, sous une forme évoluée, adaptée à notre rythme particulier. Il semble que Mircéa Eliade ait mis l'accent sur un des éléments les plus essentiels de l'Histoire de l'Humanité, et qu'il n'ait pas bien vu tout le parti qu'on pouvait tirer d'une telle constatation.

« Un primitif », dit en effet Mircéa Eliade, « pourrait se dire : je suis tel que je suis aujourd'hui parce qu'une série d'événements ont eu lieu avant moi. Seulement il doit immédiatement ajouter : des événements qui se sont passés dans les temps mythiques, qui par conséquent constituent une Histoire sacrée, parce que les personnages du drame ne sont pas humains, mais des Êtres surnaturels. Davantage encore : tandis qu'un homme moderne, tout en se considérant le résultat du cours de l'Histoire universelle, ne se sent pas tenu de la connaître dans sa totalité, l'homme des sociétés archaïques, non seulement est

obligé de se remémorer l'histoire mythique de sa tribu, mais il en réactualise périodiquement une assez grande partie » (*Id.*, p. 23).

Mais que vient faire cette différenciation arbitraire entre l'homme dit « moderne » et l'homme dit « archaïque » ? On se croirait revenu au temps de Lévy-Bruhl et de sa mentalité « prélogique ». On sait que Lévy-Bruhl lui-même est revenu sur cette conception trop étroite et artificielle du non-logisme des peuples dits primitifs. Ensuite, c'est méconnaître ce qu'ont pu démontrer Freud et Jung à propos du rôle des mythes dans notre comportement quotidien. Il est évident que dans l'Inconscient collectif des peuples, il existe des archétypes fondamentaux qui sont à l'origine de nombreux événements, et que ces événements touchent aussi bien le « Primitif » que le « Moderne ». On serait même tenté de croire que plus la civilisation se complique, plus la civilisation évolue, plus les mythes les plus archaïques ont tendance à réapparaître en force, par un défoulement bien légitime. D'où vient en effet le mythe de la vedette, sinon du mythe du Héros (ou de l'Héroïne) redresseur de torts, sorte de personnage médiumnique, bouc émissaire, en lequel s'incarnent les volontés sous-jacentes du public ? D'où vient que la jeunesse retrouve, de façon brutale et apparemment incohérente, dans les manifestations les plus folles autour des « Idoles », l'envoûtement et la frénésie rituelle de leurs lointains ancêtres, ce qui suppose à l'origine le même mythe de l'Angoisse et le même rite de conjuration ? D'où vient que le public se passionne pour les faits et gestes des princesses étrangères, alors qu'il est de conviction sincèrement républicaine et démocratique ? La seule explication réside dans le Mythe de la Princesse, donc du Roi, personnage sacré et inviolable, redoutable et attirant, *dont on le prive* depuis fort longtemps et qui, étant demeuré dans l'inconscient, ne demande qu'à revenir, ne serait-ce que masqué et déformé par un miroir romantique.

Freud a suffisamment montré que les mythes devenus inconscients agissaient bien davantage que les mythes conscients. Il est donc parfaitement légitime de prétendre que l'Homme dit « Moderne » est davantage soumis aux Mythes que l'Homme « primitif », qui, en en ayant pleine conscience, fait coïncider son action avec eux sous la contrainte et la menace de châtiments. Sandor Ferenczi a montré que l'homme, dans sa vie utérine, repassait par tous les stades successifs des mutations de l'espèce, ce que les savants partisans du transformisme ne peuvent nier. Si la Génétique a prouvé l'action présente d'actes

passés et leur transformation présente sur le plan biologique, il n'est pas difficile de montrer la filiation d'un état psychologique à un autre comme une répétition permanente de l'acte primitif quel qu'il soit. C'est donc une réactualisation.

Or réactualiser, c'est tout simplement faire coïncider le passé avec le présent. Il n'est point utile de discuter sur le problème de la mémoire et de l'habitude, de préciser que toute réactualisation suppose réemploi, donc emploi nouveau. Peu importe que le passé soit posé comme passé, ou qu'il soit vécu comme présent, le résultat est le même quand on considère que l'inconscient fait la part des choses.

Et ce réemploi des mythes anciens ne peut se faire que si ces mythes ont acquis au cours des âges une structuration. Il s'agit donc de *structures*. Étant donné que l'Homme moderne a perdu la signification consciente des mythes, ce qui s'impose à son esprit, ce qui le conduit à agir, ce sont les structures des mythes, autrement dit les symboles, qu'ils soient sous forme d'images (clichés), ou sous forme de mots. C'est ici que la sémantique vient au secours du mythologue, du philosophe et de l'historien. On pourrait réécrire l'histoire de l'humanité à partir de l'histoire des mots, comme on pourrait réécrire les modulations de la pensée d'après les modifications syntaxiques d'une langue.

Eliade prétend que l'Homme archaïque est obligé de se remémorer l'histoire mythique de sa tribu, mais que l'homme moderne ne se sent pas tenu de connaître l'histoire universelle (qui est celle de la grande tribu humaine), du moins dans sa totalité. C'est une erreur, car au fond de ce *ça* mis en lumière par Freud, réside tout l'acquis de l'humanité, que l'homme, en se développant à la vie, retrouve constamment en lui et confronte à chaque fraction de seconde de sa vie avec le présent extérieur. C'est ce que les marxistes, du moins les marxistes traditionnels, ont compris, puisqu'ils essaient de pousser l'expérience plus loin : l'homme doit connaître l'Histoire, l'interpréter et la projeter dans le futur, compte-tenu des transformations à y opérer. En ce sens le marxisme est peut-être la seule doctrine qui ait conféré aux mythes leur vraie valeur.

Mais finalement qu'est-ce qu'on entend par mythe ? Y a-t-il possibilité de définir le mythe par rapport à l'Histoire, et inversement ? Cela pose le problème sur le plan épistémologique.

Platon ne voyait dans le mythe qu'une allégorie morale, ce qui fait d'ailleurs qu'il faut utiliser les textes du philosophe grec avec beaucoup de prudence. Pour Max Muller, les mythes

étaient des transcriptions de phénomènes solaires, ce qui a conduit à toute une école dite des « mythes solaires » et qui n'explique rien sinon de curieuses considérations sur le « mythe Napoléon ». Pour Saintyves, il fallait y voir un souvenir de cérémonies saisonnières. En partant de là tout était permis, jusqu'au délire d'interprétation et aux romans les plus absurdes sur la vie des antiques initiés. Édouard Schuré sort directement de cette fantaisie. A ce compte, la théorie de Muller est plus intéressante puisqu'elle repose sur l'opposition entre le soleil et l'ombre, qui correspond à une réalité bien observable et dont le témoin le plus célèbre est évidemment Victor Hugo absolument hanté par le manichéisme. Se greffant sur ces considérations, Frazer, qui a été abondamment utilisé par Freud, voit dans le mythe une spiritualisation de la nature en relation constante avec le totémisme. Les philosophes soviétiques actuels, qui en sont à leur stade de rationalisme primaire, expliquent ce mythe par une simple création poétique et littéraire, ce que Joseph Bédier avait déjà dit à propos de l'élaboration des Chansons de Geste. Pour Freud, bien entendu, ce ne peut être qu'un défoulement de l'inconscient qui cherche à retrouver l'état primitif de l'homme. Pour le psychologue Wundt, le mythe traduit l'état de rêve et l'hallucination, ce qui n'explique rien, puisqu'en réalité c'est le rêve et l'hallucination qui sont les produits du mythe. L'école psychanalytique, très préoccupée d'appliquer d'une manière thérapeutique les découvertes de Freud, insiste avec Loeffler-Delachaux sur la valeur de *catharsis* que peuvent prendre les mythes sur l'âme.

Mais cela n'explique toujours pas comment ont pris naissance les mythes. Si Freud a raison lorsqu'il prétend que les mythes traduisent les désirs refoulés, il se garde bien d'aller plus loin. Car à ce moment-là, on peut très bien admettre que ces désirs maintenant refoulés correspondent à une réalité antérieure. Le matérialiste Freud ne pouvait se permettre une telle supposition, mais comme nous n'avons pas les mêmes scrupules, nous irons jusqu'à le prétendre. Le mythe précède l'histoire, non pas seulement par ses effets — indéniables — sur le déroulement de l'Histoire humaine, mais aussi parce qu'à la base, il était la seule réalité. Seulement, comme dit Rabelais en son Ve livre : « qu'est devenu l'art d'évoquer des Cieux la foudre et le feu céleste, jadis inventé par le sage Prométhée ? Vous l'avez certes perdu ; il est de votre hémisphère departi, ici sous terre est en usage » (chap. XLVIII).

En effet, si l'on admet une logique bivalente, seule l'école

évhemeriste a établi de façon nette et précise des rapports entre l'Histoire et le Mythe. Evhemère disait que les mythes étaient des déformations d'événements historiques, et que par conséquent les dieux étaient des héros divinisés. Or l'opposition du mythe et de l'Histoire est une dialectique résolue ici de cette façon : Histoire-Devenir-Mythe.

Mais le marxisme nous a fait comprendre que la dialectique pouvait se renverser. Pourquoi ne pas prétendre remettre cette dialectique sur la tête ? Nous aurons ainsi la résolution Mythe-Devenir-Histoire. Comme il est prouvé que le mythe a eu une action sur l'Histoire, nous pouvons l'accepter de cette façon comme de l'autre. D'ailleurs, si nous admettons que la technique a produit la science, nous pouvons prétendre que le mythe est à l'Histoire ce que la technique est à la Science. Il est bien évident que ce sont les techniques pratiques et intéressées qui ont conduit à la Science désintéressée et qui est la compréhension du monde.

Le mythe n'est pas autre chose que le comportement pratique originel de l'humanité. L'Histoire est la compréhension de la suite des mythes vécus et constamment réactualisés. Si le mythe christique n'avait pas précédé Jésus, personne ne se souviendrait de ce personnage, et d'ailleurs, il n'aurait pas agi (ou on n'aurait pas raconté qu'il ait agi) de la façon que l'on sait. Le mythe christique se trouve développé dans tout l'Ancien Testament, mais il apparaît immédiatement dans la Genèse après qu'Adam et Eve ont été chassés du paradis terrestre, autrement dit et pour faire nôtre l'interprétation psychanalytique, au moment de la naissance du premier homme sur la terre. Donc, selon la tradition hébraïque, qui est l'une des plus anciennes traditions, le premier mythe qu'ait connu l'homme aurait été le mythe de la Rédemption. Il fait donc partie de la nature humaine et ce ne peut être un acquis ultérieur, mais une réalité intérieure innée. De là à ajouter que si l'homme possède cette réalité à sa naissance, c'est que quelqu'un l'y a mise, le pas est aisé à franchir : malheureusement il a déjà été franchi par Descartes à propos des preuves de l'existence de Dieu, et comme il ne s'agit pas de cela ici, nous nous bornerons à constater l'existence de mythes significatifs dès la naissance de l'Homme.

Et ce sont évidemment des mythes qui se réfèrent à des actes, et à des personnages des Temps Primordiaux. Est-ce vraiment le souvenir du Paradis Perdu ? Est-ce le désir d'un état paradisiaque futur ? Est-ce le désir d'un état actuel de bonheur ?

Peu importe lorsqu'on essaie seulement d'y voir clair dans l'Histoire, et d'y procéder à un examen critique. Que le Mythe précède l'Histoire ou que l'Histoire précède le Mythe, étant donné que le mouvement dialectique peut s'inverser, il y a toujours quelque chose à surprendre dans ce qui est incompréhensible, ou dans ce qui est trop facile à comprendre. En 1793, Schelling écrivait que le noyau du mythe contenait la vérité sous une forme historique, ce qui rejoint ce que disait Plutarque dans son traité *Sur l'Autre face de la Lune*, à propos des grandes vérités divines et des grandes métamorphoses cosmiques, divulguées au commun des mortels sous forme de fables. Sous chaque fable, la vérité existe ; on ne la découvrira que si on saisit l'essence même du mythe dont la fable n'est que l'adaptation particulière.

Dans le domaine celtique, si l'on considère, comme tous les auteurs de l'Antiquité l'ont laissé entendre, que tout est suspect, que tout est envahi par la légende, cela prouve que l'histoire des Celtes nous parvient sous une forme symbolique qu'il convient d'interpréter, mais qui est peut être finalement plus facile à comprendre.

Par quels moyens ? Essentiellement par une psychanalyse du mythe et de la légende. Mais parallèlement, il faudra psychanalyser ce qui est purement historique, ou ce qu'on croit être historique. Cela ne veut pas dire qu'il soit nécessaire d'accepter toute interprétation freudienne sans la confronter avec d'autres hypothèses. Cela ne veut pas dire non plus que seule la psychanalyse peut faire comprendre les Celtes. Cette discipline ne doit être considérée que comme un moyen d'investigation capital mais non unique.

Nous serons amenés à découvrir ce qu'on appelle les Mythes Celtiques. Ces mythes n'ont en réalité rien de spécifiquement celtiques, car ils appartiennent tous au fonds commun de l'Humanité. Ils en sont seulement un aspect. D'autre part, par les problèmes que se posaient les Celtes, certains mythes sont devenus plus importants que d'autres et on les retrouve constamment chez eux. C'est ainsi que le mythe de la Ville Engloutie, s'il existe ailleurs, n'a jamais pris autant d'extension que dans le monde celtique.

Et comme un mythe primitif ne reste jamais isolé, d'autres mythes se sont greffés sur lui, ajoutant une nuance particulière, examinant un autre problème. Puis comme le mythe primitif tend à devenir le plus marquant, le plus doué d'efficacité, tout finit par se cristalliser en lui : ainsi le mythe arthurien résume

admirablement la pensée celtique. On est donc obligé d'interpréter un mythe de plusieurs façons. Arthur est le mythe du Roi-Suprême, le mythe de l'Envoyé prédestiné, le Mythe du Dormant qui se réveillera pour sauver le monde, le mythe du Roi Cocu qui doit partager la souveraineté avec son peuple représenté par l'Amant de la Reine. Et il y a aussi l'Arthur historique, le chef de la lutte contre les Saxons, personnification d'un autre mythe, la patrie celtique.

Il faut donc se garder de toute conclusion définitive et surtout de toute interprétation unitaire. Les problèmes sont trop complexes pour qu'on puisse prétendre les démêler entièrement. Mais il était peut-être utile de susciter ces problèmes, de remettre en question certaines données trop faciles et surtout trop facilement acceptées.

On a dit, à propos des Celtes, tant et tant de choses injustes et stupides, qu'il convenait d'essayer de remettre les choses au point. Nous sommes prisonniers des clichés de notre enfance : « Les Gaulois vivaient dans des huttes, etc. » Nous avons trop tendance à considérer que les Romains nous ont apporté la Civilisation, alors que les Romains n'ont jamais qu'adapté à leurs propres besoins la civilisation des autres. Ce qu'ils ont réalisé grâce à la civilisation hellénistique est immense. Ce qu'ils ont pris aux Gaulois représente une part importante de la civilisation impériale romaine. Il y a donc des jugements à rectifier à la lumière de faits rapportés par des écrivains de l'Antiquité et qui ont toujours été pris à mauvaise part. Des siècles de culture officielle basée sur une croyance aveugle et arbitraire dans de soi-disant modèles gréco-romains nous ont fait perdre de vue l'essentiel, à savoir que l'Occident est l'héritier des Celtes.

C'est en affirmant cet héritage qu'on doit, d'une part retrouver les Celtes dans les manifestations *actuelles* de leurs mythes, et d'autre part tirer la leçon de cet enseignement du passé pour envisager un avenir, une culture, une civilisation. Puisque l'Occident est à la recherche d'un nouvel humanisme, à la recherche d'un idéal, pourquoi ne le trouverait-il pas dans une réactualisation ? Le but de cet ouvrage n'est pas seulement d'essayer de comprendre, mais, en reprenant une célèbre formule de Karl Marx, d'essayer de changer. L'Archéologie, la mythologie, les considérations historiques ne doivent pas être des œuvres d'exhumation et d'embaumement, mais des œuvres constructives. « Pour cela », dit André Breton [1], « il a fallu s'attaquer à

1. Écrit en 1956 et publié sous le titre *Braise au Trépied de Keridwen* en préface à mon livre *Les Grands Bardes Gallois* (Falaize, 1956, pp. 9-

tout ce qui conspirait chez l'Occidental, au refoulement « honteux » de son passé, en conséquence durable de la loi du plus fort, imposée il y a dix-neuf siècles par les légions romaines. Il n'est, historiquement, pas douteux que cette opération ait été rendue possible par le sentiment, allant très vite se généralisant, de l'inadéquation flagrante des conditions de vie nouvellement définies pour cette planète, à partir de l'énergie nucléaire, avec les modes de pensée d'une ère révolue. Dès lors, un sursaut atavique nous portait à interroger sur ses aspirations profondes l'homme de nos contrées tel qu'il put être avant que ne s'appesantît sur lui le joug gréco-latin ».

11). Inutile de dire que je fais miennes les conclusions d'André Breton qui a été, il faut le préciser, l'un des premiers parmi les intellectuels non spécialistes, à défendre *avec joie* la cause celtique.

CHAPITRE PREMIER

LA VILLE ENGLOUTIE OU LE MYTHE CELTIQUE DE L'ORIGINE

Lorsque, dans le *Timée* de Platon, Solon interroge les prêtres de Saïs sur les antiquités du monde, ceux-ci lui répondent : « Mille destructions d'hommes ont eu lieu, de mille manières différentes, et auront lieu de nouveau par le feu, par l'eau et par bien d'autres causes. » Cette réponse sybilline est suivie de constatations qui devraient avoir de profondes résonances chez tous ceux qui s'interrogent sur les origines de l'humanité, et en ce qui concerne particulièrement l'histoire plus ou moins mythique des Celtes. Les prêtres de Saïs ajoutent en effet : « On raconte chez vous qu'autrefois Phaeton, fils d'Hélios, ayant dételé le char de son père mais ne parvenant pas à le conduire, brûla tout sur la terre et mourut lui-même frappé de la foudre. Ainsi présentée, la chose a tout le caractère d'une fable : mais ce qui est vrai, c'est que de grandes révolutions s'accomplissent dans l'espace qui entoure la terre et dans le ciel, et qu'à de longs intervalles, de vastes incendies ravagent la surface du globe. »

Voici donc posé le mythe de Phaeton, mythe recouvrant une certaine réalité, celle de la destruction par le Feu. A ce mythe doit obligatoirement s'ajouter celui du Déluge. Les prêtres de Saïs continuent ainsi : « Quand les Dieux, voulant purifier la terre par les eaux, l'inondent d'un déluge, si les bouviers et les prêtres sur les montagnes sont à l'abri du fléau, les habitants de vos cités sont entraînés dans la mer. »

Les prêtres de Saïs, ou Platon qui rapporte leurs paroles, semblent ne plus très bien comprendre ce dont ils parlent. L'eau du Déluge ne purifie pas. C'est le Feu qui est le grand purificateur, comme il apparaît aux Indes dans le *Maharabhata*, sous les traits d'*Agni* (latin *ignis*), dont nous avons, dans la tradition judéo-chrétienne, fait l'*Agnus Dei*, l'Agneau de Dieu

immolé pour les péchés du Monde, donc le Purificateur, celui qui prend toutes les tares de l'humanité sur lui pour l'en délivrer, autrement dit le Bouc Émissaire, car le Christ n'est rien d'autre que le Bouc chargé des Péchés des autres.

Quant à l'eau, elle est avant tout la Fécondité, l'Humidité créatrice, l'Eau-Mère : c'est notre Mère Eve, et le Déluge, loin d'être une catastrophe expiatoire, est au contraire un retour vers la Mère primitive. Cette considération peut paraître déroutante tant est si bien ancrée en nous la notion de péché et de punition par l'inondation. Or le baptême n'est pas le lavage des péchés, mais l'apparition à une vie nouvelle procurée par l'Eau. Les interprétations à tendances moralisatrices de la Bible et les explications des phénomènes sont toujours postérieures au Mythe.

Il y a ici une inversion évidente « et nullement inhabituelle selon les enseignements de la Psychanalyse, de l'état réel des faits. La première grande menace qui s'est abattue sur les animaux, tous aquatiques à l'origine, n'était pas le déluge, mais la menace d'assèchement. Donc l'émergence hors des eaux du mont Ararat, contrairement à ce qui est affirmé dans la Bible, ne représente pas seulement le sauvetage, mais la catastrophe originelle : fait qui peut-être n'a été déformé que plus tard par la tournure d'esprit des habitants de la terre ferme. Le psychanalyste n'a aucune difficulté à reconnaître dans l'Ararat, dans la terre, un double de l'Arche de Noé selon une signification plus profonde de la symbolique et dans l'un comme dans l'autre, la représentation du corps maternel dont provient tout animal supérieur »[1].

Il ne s'agit point ici de discuter des circonstances du Déluge telles que la Bible nous les a transmises, encore que le mythe apparaisse dans toutes les traditions européennes ou non, et concerne par conséquent les Celtes eux-mêmes. Il est préférable de garder comme postulat d'une démonstration ultérieure le thème oppositionnel Feu-Eau, autrement dit *Mors et Vita*, et de reprendre le problème sous son aspect le plus celtique.

L'une des légendes bretonnes les plus connues et très vraisemblablement la moins comprise est celle de la Ville d'Ys. Le Romantisme en a fait un véritable chapitre de Roman Noir, et la création d'un folklore provincial à l'usage des touristes a contribué à répandre largement cette histoire, parfois avec des oublis ou des surimpressions. En vérité, de quoi s'agit-il ?

1. Sandor Ferenczi, *Thalassa*, Payot, Paris, p. 86.

Une légende qui appartient réellement au folklore ou à la tradition populaire orale d'un peuple est en principe constamment modifiée puisqu'elle doit s'adapter aux modes des différentes époques qu'elle traverse, à la façon de voir les choses et surtout, ce qui est très important, à la *morale* de ces époques. En l'occurence, il faut débarrasser la légende d'Ys de son contexte romantique qui est sa marque actuelle (et qui par suite de la fixation écrite du folklore devient son aspect définitif) et examinons-la, telle qu'elle apparaît dans la tradition médiévale, grâce au lai de *Graelent-Meur,* du XII[e] siècle, attribué à Marie de France, et au *Mystère de Saint-Gwennolé,* drame en breton-armoricain dont le manuscrit date du XVI[e] siècle, ainsi qu'à la *Vie des Saints Bretons* du Père Albert le Grand, moine du XVII[e] siècle. Mais il ne faut pas oublier que cette version appartient à la pleine époque de l'épanouissement chrétien en Bretagne armoricaine et que, par conséquent, c'est la *version chrétienne* de la légende.

Gradlon, roi de Cornouaille, parti guerroyer dans le nord, revient avec une femme merveilleusement belle, une sorte de fée nordique. Dans la barque qui les ramène, une petite fille vient au monde *sur la mer,* et la fée du nord meurt en lui donnant le jour. Cette fille, c'est Dahut ou Ahès, et Gradlon l'élèvera avec une tendre affection, accomplissant aveuglément le moindre de ses caprices. Or tandis que Gradlon tombe sous la coupe de l'évêque de Quimper, Korentin, la jeune Ahès par dégoût du christianisme d'une part, et par désir de se rapprocher de la mer qui l'a vue naître, réussit à décider son père de lui construire une nouvelle cité dans un *bas-fond,* cité qui sera protégée de la mer par une immense digue et des portes de bronze. Cette ville, c'est Ys ou Keris, la Cité Basse, la *Cité d'En-Bas.* Elle était, nous dit Albert le Grand, « située sur le bord de la mer, entre le cap de Fontenay et la pointe de Crozon, où, de présent, est le golfe ou baye de Douarnenez ». Et notre pieux hagiographe continue ainsi à propos de Saint Gwennolé : « il allait souvent voir le roi Grallon en la superbe cité d'Ys, et préchait fort hautement contre les abominations qui se commettaient en cette grande ville, toute absorbée en luxes, débauches et vanitez, mais demeurans obstinez en leurs peschez. Dieu révéla à saint Gwennolé la juste punition qu'il en voulait faire. Saint Gwennolé estant allé voir le roy, comme il avait de coutume, discourans ensemble, Dieu luy révéla l'heure du chastiment exemplaire des habitans de cette ville estre venue. Le saint... dit au roy : Ha ! Sire, sire ! sortons au plustost de celieu : car l'ire

de Dieu le va présentement accabler. Le roy fit incontinent trousser bagage ; et ayant fait mettre hors ce qu'il avait de plus cher, monte à cheval, avec ses officiers et domestiques, et, à pointe d'éperon se sauve hors la ville. A peine eust-il sorti les portes, qu'un orage violent s'éleva avec des vents si impétueux que la mer, se jetant hors de ses limites ordinaires, et se précipitant de furie sur cette misérable cité, la couvrit en moins de rien, noyans plusieurs milliers de personnes, dont on attribua la cause principale à la princesse Dahut, fille impudique du bon roi, laquelle périt en cet abysme, et cuida causer la perte du roy en un endroit qui retient le nom de Toul-Dahut, ou Toul-Alc'huez, c'est-à-dire le pertuis Dahut ou le pertuis de la Clef [2], pour ce que l'histoire assure qu'elle avait pris à son père la clef qu'il portait pendante au col, comme symbole de la royauté. »

Nous retiendrons de ce conte devenu édifiant les éléments suivants qui paraissent essentiels : l'origine nordique de Dahut-Ahès, sa naissance sur la mer et la mort de sa mère (il y a ici substitution de personnage), son attirance vers la mer, son engloutissement final dans les eaux. Nous noterons également le sens du nom d'Ys, *kaer-Is*, la Citadelle d'En-Bas, et l'analogie entre le nom d'Ahès et celui de la clef (*al c'huez*). Mais avant toute discussion, il serait bon de replacer dans la mesure du possible la légende d'Ys dans son cadre celtique, et d'abord dans toutes ses variantes issues des traditions galloises ou irlandaises.

Au pays de Galles, c'est avant tout la légende de Gwyddno Garanhir qui se rapproche le plus étroitement de la légende d'Ys. On la trouve rapportée dans un poème attribué à un roi mythique du Carnarvonshire, Gwyddno Garanhir, poème collationné dans un manuscrit du XIIe siècle, *Le Livre Noir de Carmarthen*, et aussi dans une des fameuses *Triades de l'Ile de Bretagne* : « Trois ivrognes dans l'âme de l'Ile de Bretagne. Le troisième fut Seithynin Veddw (l'Ivrogne), fils de Seithyn Saidi, roi de Dyved, qui dans son ivresse lâcha la mer sur Cantre'r Gwaelod (le Pays du Bas-Fond) : tout ce qu'il y avait là de terres et de maisons fut perdu. Il y avait auparavant seize villes fortes, les plus importantes de Cymru (Pays de Galles), en exceptant Caerllion sur Wysg. Ce Cantre'r Gwaelod faisait partie des domaines de Gwyddno Garanhir, roi de Caeredigiawn. Cela arriva au temps d'Emrys Wletig (le roi Ambrosius). Les hommes

2. Il y a une confusion évidente entre Ahès et le nom breton de la clef, *al c'huez*. Il s'agit de Pouldavid, près de Douarnenez.

qui échappèrent aux flots s'établirent en Ardudwy, dans le pays d'Arfon, les Monts Eryri et d'autres lieux qui n'étaient pas habités auparavant » [3].

On peut remarquer la similitude de nom entre Kaer-Is et Cantre'r Gwaelod, désignant des bas-fonds. D'autre part, c'est un ivrogne qui déclenche l'inondation et c'est un détail qui ne manque pas d'intérêt : l'ivrogne a soif, il *s'assèche* et souhaite par conséquent l'humidité, l'inondation. Il y a là un thème mythique qui doit être relié à celui de l'Ivresse Sacrée, d'autant plus que dans les langues indo-européennes, le nom de l'ivresse (*Meddu* en celtique, *mada* en sanscrit, auquel il faut comparer l'anglais *mead* = hydromel) se rattache étroitement au nom du *milieu* (celtique *medio*, latin *medium*, grec μέσος). Donc l'*Ivrogne*, comme le *medium*, est à mi-chemin entre ce monde des vivants et celui des Morts, cet Autre-Monde mystérieux qui a hanté l'imagination des Celtes.

Cependant le personnage d'Ahès n'apparaît pas dans la Triade citée. Nous la retrouvons dans le poème attribué à Gwyddno :

« Seithenhin, lève-toi, sors d'ici et regarde
la verte ligne de bataille des flots.
La mer a recouvert la terre de Gwyddno.
Maudite soit la jeune fille
qui a libéré après avoir gémi,
gardienne de la fontaine, la mer redoutable.
Maudite soit la jeune fille
qui a libéré après avoir lutté,
gardienne de la fontaine, la mer dévastatrice... » [4].

L'histoire est claire : l'inondation est produite par une fontaine qui déborde. Cette fontaine était gardée par une jeune fille que dans son ivresse le roi Seithenhin a violentée. L'inattention de cette gardienne a donc déclenché la catastrophe. C'est du moins l'explication logique de la légende que nous retrouvons en Irlande dans le manuscrit du Leabhar na hUidre [5] :

Ici aussi, en effet, c'est à la suite d'une négligence due à une femme chargée de veiller sur elle, qu'une fontaine magique d'Ulster déborde et engloutit le roi Ecca et son pays. La fille du roi, Libane, échappe à la catastrophe et vit une année *dans une chambre sous le lac Neagh*, puis est transformée en saumon.

3. Triade 126. J. Loth, *Mabinogion*, II, 309, 310. Cf. J. Loth, *La légende de Maes Gwyddneu*, Revue Celtique, XXIV, 349.

4. Livre Noir, poème 38. J. Markale, *Anciens Bardes Gallois*, in *Cahiers du Sud*, n° 319, p. 383.

5. Fol. 39a, 41a. Standish O'Grady, *Silva Gadelica*, I, 233-237, II, 255-259.

Trois cents ans plus tard, elle se réincarne sous forme humaine et est baptisée sous le nom de Muirgen, c'est-à-dire Née de la Mer.

La fontaine qui déborde, comme la fontaine qui fait pleuvoir, est évidemment un symbole sexuel de fécondité. La gardienne de la fontaine s'identifie à la fontaine de la même façon que le puits symbolise le vagin. Une fois violée, elle devient féconde : cela suffirait pour montrer que le mythe du déluge n'est pas toujours un mythe de châtiment et de destruction. Dans la légende de la fontaine de Barenton [6], auprès de laquelle on venait encore au XVIIe siècle en procession pour demander de la pluie, car lorsqu'on verse de l'eau sur son perron, cela déclenche un orage, le vainqueur de l'épreuve, Yvain, fils d'Uryen, selon Chrétien de Troyes [7], doit épouser la Veuve du chevalier qui l'a attaqué, Veuve qui est en fait la véritable gardienne de la Fontaine, et qui s'identifie à cette fontaine.

C'est à ce même thème que sont rattachées les innombrables fontaines sacrées dont le culte se perpétue en France et dans les pays de souche celtique sous des vocables chrétiens (Fontaine de Saint-Mathurin qui guérit la folie, de Saint-Nicodème qui guérit les chevaux, etc.), et les fameux puits qu'on trouve souvent dans les sanctuaires consacrés à la Vierge, comme à Chartres ou au Puy. Notons en passant, et par curiosité littéraire, que lorsque Hersart de la Villemarqué voulut, dans son *Barzaz-Breiz*, reconstituer un poème sur la *Submersion de la Ville d'Ys* [8], il remit à l'honneur le thème de la fontaine et emprunta à Gwyddno le rôle de la jeune fille qui libère la mer :

« La clef sera enlevée,
le puits sera ouvert... »

Que faut-il penser de tout cela. Chaque légende comporte un support historique, de même que tout symbole doit être porté par un objet matériel. Or cette submersion de la Ville d'Ys correspond étroitement à une réalité historique et géologique. L'écrivain latin Ammien Marcellin, rapportant un ouvrage perdu de Timagène, déclare avec beaucoup de netteté : « Selon les antiquités druidiques, la population de la Gaule n'est indigène qu'en partie, et s'est recrutée à diverses reprises par l'incor-

6. Elle se trouve dans la forêt de Paimpont-Brocéliande, en Ille et Vilaine, sur la frontière du Morbihan, près des communes de Tréhorenteuc, Concoret et Mauron.
7. *Yvain ou le Chevalier au Lion.* Le roman gallois correspondant porte le titre d'*Owein ou la Dame de la Fontaine.*
8. *Barzaz-Breiz*, pp. 39-46.

porations d'insulaires étrangers venus d'au-delà des mers, et des peuplades transrhénanes chassées de leurs foyers soit par les vicissitudes de la guerre, état permanent de ces contrées, soit par l'invasion de l'élément fougueux qui gronde sur leurs côtes »[9].

Il est en effet prouvé que de grands bouleversements eurent lieu en Europe du Nord vers la fin de l'Age du Bronze et qu'il en est résulté des migrations de populations. On sait que les Celtes, partis de leur domaine primitif du Harz, s'étaient répandus dans toute l'Allemagne du Nord et de l'Ouest, au voisinage de la Baltique et de la Mer du Nord, et que des courants d'échanges s'étaient produits très tôt entre les régions voisines de l'Elbe et les Iles Britanniques, en particulier l'Irlande, ce qui tendrait à faire penser à une première émigration celtique de Gaëls s'établissant en Irlande tandis que la masse des Britonniques restait fidèle aux anciens territoires.

En plein Age du Bronze, aux alentours de l'an — 1200, on constate d'après les données géographiques et géologiques une baisse de niveau de tous les lacs, marécages et lagunes, ce qui est l'indice d'un climat sec et chaud faisant suite à une période humide et froide. C'est probablement de cette époque que date l'asséchement progressif de la mer turco-sibérienne dont il ne reste plus de nos jours que la Caspienne et la Mer d'Aral. En effet, toutes les constructions qu'on peut approximativement dater de cette période se sont éloignées des lignes anciennes des rivages, en direction de l'eau dont la présence est toujours une condition essentielle pour l'habitat. Les grandes forêts de l'Europe centrale et septentrionale s'éclaircissent. De même dans les tourbières de l'Allemagne du Nord et de la Suède, on peut, comme le géologue suédois Sernander, observer au même niveau, un horizon de terrain sec qui correspond à la même époque.

Il semble que ce soit là l'apogée de la civilisation des Détroits Scandinaves, coïncidant avec l'arrivée des Doriens en Grèce, avec la civilisation dite des Champs d'Urnes sur l'Europe occidentale et centrale, et avec la civilisation des fameuses haches armoricaines.

Or à la fin de l'Age du Bronze, après la première période de Hallstatt, c'est-à-dire aux environs de l'an — 530, on constate que les villages lacustres furent abandonnés à la hâte par leurs occupants. Un brusque retour du climat humide et froid s'éten-

9. Ammien Marcellin, XV, 9.

dit sur l'Europe septentrionale : les tourbières scandinaves présentent, au-dessus de leur horizon sec, de nouvelles formations de tourbe. Sur toutes les côtes de la Mer du Nord et de la Baltique, ce ne sont que marais débordants et rivages noyés. Les repères archéologiques montrent un déplacement prodigieux de populations fuyant les zones inondées et cherchant à atteindre le sud [10]. C'est à cette époque qu'on peut dater la première et la plus importante migration britonnique en Grande-Bretagne, migration dont se font l'écho de tardives mais curieuses traditions galloises.

C'est d'abord la légende de Hu Gadarn qui relate une sorte de déluge dû à un *afang*, castor monstrueux, qui rompit, d'après une des *Triades*, la digue de l'étang de Llion (des Flots). Hu Gadarn avec ses bœufs cornus traîna l'*afang* de l'étang à terre, « après quoi l'étang ne se rompit plus » [11].

C'est ensuite la légende des hommes de Galedin : « La troisième invasion (en Bretagne) fut celle des hommes de Galedin, qui vinrent sur des barques sans mâts, sans agrès, jusqu'à l'Ile de Gweith (Wight), quand leur pays fut submergé. Ils obtinrent des terres de la nation des Cymry. Ils n'avaient aucun droit dans l'Ile de Bretagne, mais terres et protection leur furent accordées et dans certaines limites : on leur avait imposé cette condition qu'ils n'auraient pas droit aux privilèges des vrais Cymry de race primitive avant la neuvième génération » [12].

D'après cette triade, qui ne fait que refléter une tradition lointaine, les Celtes chassés du continent par les flots n'étaient donc pas les premiers arrivés sur l'Ile de Bretagne, puisque les occupants antérieurs sont dits « Cymry de race primitive ». Cela laisse en tous cas supposer qu'ils étaient de même race et que ces nouveaux arrivés étaient fort nombreux puisqu'on s'inquiétait de leur assimilation, reculée jusqu'à la neuvième génération. Quant au nom de Galedin, on le trouve entre le Devon et le Sommerset (le Pays de l'Été dans la mythologie galloise, c'est-à-dire le royaume des Morts). Mais il est clair qu'ils venaient du continent. Le nom de Galedin a pu être donné à un endroit particulièrement peuplé de ces émigrants. Le nom même de Galedin semble d'ailleurs contenir la même racine que le nom des Gaulois et des Galates, et *din* signifie « forteresse ». Faut-il en conclure qu'il s'agissait des représentants les plus authentiques de la race gauloise, ou bien y voir une émigra-

10. H. Hubert, *Les Celtes*, I, 318-319.
11. Triade 150, *Mab.* II, 323.
12. Triade 109, *Mab.* II, 297.

tion de peuples belges telle qu'il s'en produisit à l'époque de la Tène III ?

Toujours est-il que les Celtes de la Baltique et de la Mer du Nord n'ont point tous passé en Grande-Bretagne. D'autres se sont réfugiés vers la Rhénanie et de là vers les territoires qui constitueront la Gaule, refoulant devant eux, ou assimilant selon les cas, les populations indigènes proto-celtiques de la civilisation du Bronze et des Mégalithes.

Cette migration en masse ne dut pas se produire sans heurt. On en a un écho dans les légendes relatives à l'Atlantide et racontées complaisamment par Platon. Il n'est point ici question de débattre sur le sujet de l'Atlandide, car jusqu'à preuve du contraire, il semble que ce soit là un mythe créé de toutes pièces par le philosophe grec qui en avait besoin pour appuyer certaines thèses sur les cycles de civilisation. Il n'empêche cependant que le texte du fragment du *Timée* que nous possédons mérite certaines réflexions.

Platon place son récit dans la bouche des prêtres égyptiens de Saïs, ce qui est une façon commode de ne pas en prendre la responsabilité : « Nos livres (égyptiens) racontent comment Athènes, 9.000 ans avant Solon, détruisit une puissante armée qui, partie de l'Océan Atlantique, envahissait insolemment l'Europe et l'Asie. Car alors on pouvait traverser cet océan. Il s'y trouvait en effet une île située en face du détroit que vous appelez en votre langue « Colonnes d'Hercule ». Cette île était plus grande que la Lybie et l'Asie réunies. »

Notons que l'Asie dont il est question ici désigne seulement l'Asie Mineure, et passons sur les fantaisies chronologiques de notre philosophe. Neuf mille ans avant Solon, Athènes n'existait pas et les Grecs non plus. Ce n'est qu'un chiffre symbolique. Quant à ce qui se trouvait au-delà des Colonnes d'Hercule, c'était aussi bien les Iles Britanniques que la Scandinavie : les anciennes relations de voyage et les premières cartes montrent une totale confusion dans cette partie du monde. Cependant le Texte du *Timée* continue ainsi :

« Ce vaste empire, réunissant toutes ses forces, entreprit un jour d'asservir notre pays, le vôtre, et tous les peuples situés de ce côté du détroit... Or dans les temps qui suivirent, eurent lieu de grands tremblements de terre, des inondations. Et en un seul jour, en une seule nuit fatale, tout ce qu'il y avait de guerriers chez vous fut englouti à la fois dans la terre entrouverte, l'Ile Atlantide disparut sous la mer... »

Les termes sont très vagues. Cette île Atlantide peut dési-

gner aussi bien un vaste territoire qu'une portion de l'Europe septentrionale. Quant à l'invasion du bassin méditerranéen qui coïncide avec ces cataclysmes, de quels peuples peut-il s'agir ? Est-ce une invasion de peuples mégalithiques à la fin du néolithique, c'est-à-dire vers l'an — 2.000 ? Ou bien s'agit-il des Celtes chassés par ce retour du climat froid et humide, retour brutal peut-être dû à des tremblements de terre, et qui se précipitèrent vers les régions chaudes et accueillantes du bassin méditerranéen ? A moins que ce ne soit l'établissement des Italiotes séparés du tronc commun italo-celtique ? La question risque fort de demeurer à jamais sans réponse.

On trouve cependant dans ce fragment du *Timée* un détail curieux : « C'est pourquoi aujourd'hui encore, on ne peut ni parcourir, ni explorer cette mer, la navigation trouvant insurmontable obstacle dans la quantité de vase que l'île a déposée en s'engloutissant ». Et dans son *Critias*, le même Platon revient sur ce phénomène : « A sa place, on ne trouve plus qu'un limon qui arrête les navigateurs et rend la mer impraticable. »

Cette mer impraticable, nous en avons d'autres traces, et pas seulement dans les traditions méditerranéennes. Le *Kudrun*, poème scandinave, en son douzième chant, décrit une montagne située aux confins de l'occident, *au sein d'une mer immobile*. Tacite, qui grâce à son beau-père Agricola est généralement bien informé sur les Iles Britanniques, écrit : « Cette mer (au large de l'Écosse) est immobile et résiste aux efforts des rameurs. Les vents mêmes ne peuvent soulever ses flots, sans doute parce qu'on y voit peu de terres et peu de montagnes où naissent et se forment les tempêtes, et que cette mer sans fond comme sans bornes est plus lente à s'ébranler »[13]. Le même Tacite prétend également que dans la Baltique, « au delà des Suions, s'étend une autre mer, dormante et presque immobile, dont on croit l'univers entouré et comme enfermé de toutes parts, parce que les dernières clartés du soleil couchant s'y prolongent jusqu'à son lever avec un éclat qui fait pâlir les astres. La crédulité ajoute qu'on entend le bruit du dieu sortant des ondes et qu'on voit des formes divines, et une tête environnée de rayons »[14]. Polybe, historien grec fort prudent, attaque à ce sujet le navigateur Pythéas. « Pythéas a trompé le public... à propos de Thulé et des pays voisins, en affirmant qu'il n'y a ni terre, ni mer, ni air dans ces parages, mais un mélange de tous les éléments, assez sem-

13. *Agricola*, X.
14. *Germanie*, XLV.

blable à un poumon marin, et en plaçant enfin et la terre et l'air et la mer au-dessus de ce poumon dont il fait le lien de toutes ces parties sans qu'il soit possible de naviguer sur cette matière ou d'y marcher »[15].

Quant à Pline l'Ancien, il nous permet de préciser davantage ce lieu fantastique. Il parle en effet d'une île « où, le printemps, l'ambre est rejeté par les flots. C'est dans l'océan septentrional qu'Hecatée appelle Mer Amalchéenne, là où il baigne la Scythie, ce nom signifiant « congelée » dans le langage de ces peuples. Philémon prétend qu'elle est appelée par les Cimbres *morimaruse*, c'est-à-dire Mer Morte »[16]. L'étymologie — celtique — du mot *Morimaruse* est correcte, et d'après la remarque concernant l'ambre, cette mer ne peut être que la Baltique.

Il résulte de toutes ces observations qu'il y a eu indubitablement un phénomène réel, un cataclysme sur les côtes nord de l'Europe, que les Celtes l'ont subi, qu'ils en ont gardé le souvenir, et que ce souvenir est devenu un mythe. C'est un processus normal chez les Celtes pour qui l'histoire n'est que le support d'une pensée religieuse.

Ce souvenir se manifeste parfois sous des aspects inattendus et que n'ont guère compris les Méditerranéens qui en ont été les témoins. Le géographe Strabon peut ainsi traiter de fables tout ce qu'on rapporte au sujet des Cimbres qu'il confond, comme de nombreux auteurs, avec les Celtes. « Comment admettre », dit-il, « que les Cimbres aient été chassés de leur primitive demeure par une grande marée de l'océan... quand nous les voyons aujourd'hui même occuper les mêmes lieux qu'ils habitaient naguère »[17]. La réponse est simple : les Cimbres qui ont été chassés de leur primitive demeure sont les Celtes, et les Cimbres contemporains de Strabon sont les véritables Cimbres. Mais Strabon en pleine crise de scepticisme continue ainsi : « N'est-il pas ridicule d'ailleurs de supposer que c'est le dépit, le dépit contre un phénomène naturel et constant, contre un phénomène se produisant deux fois par jour, qui a pu chasser tout un peuple de ses foyers ? Sans compter que cette marée extraordinaire a tout l'air d'une fiction. Car si les marées de l'océan sont susceptibles d'accroissement et de diminution, ces variations sont elles-mêmes réglées et périodiques »[18]. On voit que Strabon n'est guère habitué aux fantaisies de l'Océan, mais

15. Polybe, XXXIV, 5.
16. *Hist. Nat.* IV, 27.
17. Strabon, VII, 2.
18. *Id.*

il est excusable. Mais où cela devient intéressant, c'est par ce dont s'offusque notre géographe :

« Je ne crois pas non plus ce que nous dit tel historien, que les Cimbres (= les Celtes) menacent et repoussent de leurs armes le flot qui monte, ni ce qu'avance Ephore au sujet des Celtes ou Gaulois, que pour s'exercer à ne rien craindre, ils regardent tranquillement la mer détruire leurs habitations, se contentant de les rebâtir après, et que les inondations ont fait chez eux plus de victimes que la guerre » [19].

Strabon a tort de rejeter ces fables, car elles prouvent un rituel de l'eau chez les Celtes. Aristote, dans sa *Morale à Nicomaque* [20], déclare : « Quand on va jusqu'à ne pas craindre ni un tremblement de terre, ni les flots soulevés, comme on prétend que font les Celtes », et dans sa *Morale à Eudème* [21], mentionne le rite de l'Eau : « Les Celtes qui prennent leurs armes pour marcher contre les flots... » Pauvres Celtes, les voilà la risée des gens sérieux : marcher contre les flots avec leurs armes, quelle naïveté digne de la barbarie dans laquelle ils se trouvaient plongés !

Cependant ce rituel que nous ne comprenons plus guère, guère plus qu'Aristote et Strabon, pour être sincère, ce rituel existait. Un poème attribué au barde Taliesin en fait mention :

« Quand Amaethon vint du Pays de Gwyddyon, de Segon à la puissante porte,
la tempête se déchaîna pendant quatre nuits en pleine belle saison.
Les hommes tombaient, les bois n'étaient même plus un abri contre le vent du large.
Math et Hyvedd, maîtres de la baguette de magie, avaient libéré les éléments.
Alors Gwyddyon et Amaethon tinrent conseil.
Ils firent un bouclier d'une telle puissance
que la mer ne put engloutir les meilleures troupes » [22].

Geste de protection ? peut-être. Mais le bouclier magique construit par Gwyddyon et Amaethon est assez ambigu. Le bouclier d'Arthur Prytwen (forme blanche) est aussi son navire. Quant à l'attribution à Math et à Hevydd du déclenchement du cataclysme, elle montre qu'il s'agit d'un phénomène surna-

19. Strabon, VII, 2.
20. VIII, 7.
21. III, I (26).
22. J. M. p. 93. Livre de Taliesin, poème XV. Traduction modifiée. Il s'agit du Chant de Mort d'un certain Aeddon. D'après certains recoupements, Aeddon serait une forme contractée d'Amaethon, le Laboureur, frère de Gwyddyon et vainqueur du fameux combat de Goddeu.

turel, d'abord puisqu'il est question d'une baguette de magie (Math est, d'après les *Triades*, le premier magicien de l'Ile de Bretagne), ensuite parce que Math est un roi blessé qui ne peut vivre en temps de paix que les pieds dans le giron d'une vierge. On peut y voir une ressemblance avec le Roi Pêcheur, Pellès, qui est gardien du Graal, donc personnage de l'Autre-Monde.

En somme les Celtes ont conservé intacte cette sorte de terreur de la mer déchaînée, ravageant leurs domaines antérieurs. Un poème attribué au barde Myrddin (Merlin), le *Chant des Pourceaux*, fait dire au poète devenu fou :

« Depuis la bataille d'Arderyd, plus rien ne me touche,
même si le ciel tombait et la mer débordait [23]. »

Taliesin voulant montrer le roi Uryen comme un redoutable guerrier ne trouve pas mieux que de le comparer à un cataclysme marin :

« Ho ! ce bruit, est-ce la terre qui tremble ?
Est-ce la mer qui déborde
de ses rives coutumières
jusqu'au pied des hommes ? » [24]

Dans son *Cad Goddeu*, poème fort mystérieux, Taliesin déclare avoir été lui-même témoin de la catastrophe et être l'un des émigrés :

« J'ai été dans la barque
avec Dylan, fils de la Vague,
sur une couche, au centre,
entre les genoux des rois,
lorsque les eaux comme des lances inattendues
tombèrent du ciel
au plus profond de l'abîme » [25].

D'ailleurs ce cataclysme lui-même a plus d'un écho dans la poésie et la littérature épique, non seulement du Pays de Galles, de tradition britonnique, mais aussi de l'Irlande, de tradition gaëlique.

Le célèbre récit du *festin de Bricriu* présente en effet parmi les épreuves auxquelles doivent satisfaire les héros Loégairé, Conall et Cûchulainn pendant une nuit de veille à la forteresse de Cûroi mac Daeré, une épreuve contre un monstre marin. « Ce soir-là aussi, le Monstre du Lac, près de la Forteresse, se promit d'avaler la forteresse avec tout ce qu'elle contenait, bêtes et

23. J. M. p. 108.
24. J. M. p. 81.
25. J. M. p. 66.

gens... Cûchulainn entendit les eaux du lac se soulever avec un grand bruit de mer agitée par la tempête. Bien que grande fût sa fatigue, il voulut savoir ce qui causait ce terrible bruit. Il aperçut sur le lac un monstre d'une hauteur qui dépassait trente coudées au-dessus de la surface de l'eau. Le monstre s'élança, sauta vers la forteresse et ouvrit une gueule assez grande pour l'avaler en entier. » Il est bien évident que le monstre symbolise le raz de marée. Il faut noter d'ailleurs que ce raz de marée ne vient pas de la mer mais d'un lac, ce qui ne désigne pas forcément un véritable lac mais peut-être une lagune, un marécage ou une anse à l'intérieur des terres comme ces *ebyr* (aber) du Pays de Galles ou de Bretagne armoricaine, ou encore ces *Lochs* d'Écosse sujets à tant de légendes. On ne peut que penser ici à ce fameux Monstre du Loch Ness. Cependant, comme Gwyddyon et Amaethon dans le poème gallois, le héros Cûchulainn, fils du dieu Lug, trouve le moyen de parer à cette catastrophe. Il réussit à tuer le monstre, sauve la forteresse et reçoit évidemment les félicitations dues à son exploit.

Or ce même Cûchulainn, du rôle de *protecteur* contre l'engloutissement, va passer au rôle d'*engloutisseur* dans un autre récit irlandais, reste d'une vaste épopée qui nous est malheureusement parvenue très altérée et confuse. Cette fois la victime en est Cûroi, le maître de cette forteresse dont nous venons de parler. Cûroi est, d'après le sens de son nom, le Chien-Roi, ou le Chien du Roi, tandis que Cûchulainn est le Chien du Forgeron Culainn [26]. Cûroi est une sorte de dieu de l'Autre-Monde, ou plutôt le gardien de cet Autre-Monde, une sorte de Cerbère, car en fait, on ne le voit jamais figurer parmi les Tuatha Dé Danann qui sont les habitants du monde souterrain.

Cûroi a une femme, Blathnait, qu'il a autrefois ravie à Cûchulainn. Blathnait écoute d'une oreille bienveillante les propositions de Cûchulainn et consent à trahir Cûroi. Au jour fixé, afin de détourner l'attention de Cûroi, elle lui lave la tête dans un ruisseau et verse du lait dans le courant, signe destiné à prévenir Cûchulainn [27]. Depuis ce temps, la rivière fut appelée Finglais (Blanc Lait). Cependant Cûchulainn et sa troupe, avec le roi Conchobar, arrivent à proximité et à ce moment le récit en

26. De son vrai nom il s'appelait Sétanta. Son *cognomen* ne lui fut donné qu'après qu'il eut tué le chien du forgeron Culainn : il se substituait au chien, ce qui impliquait d'une part la protection de Culainn, d'autre part quantité de *tabous*, notamment l'interdiction de consommer de la chair de chien. Cet héritage totémique demeure assez mystérieux.

27. Cela fait penser aux copeaux que Tristan jette dans le ruisseau pour prévenir Yseult qu'il est au rendez-vous.

prose de la *Mort de Cûroi* [28] s'interrompt pour laisser place à un quatrain, sans doute un fragment d'ancien poème ayant servi de modèle au récit lui-même [29] :

« Cûroi mac Daeré vint sur eux.
Il tua cent hommes, puissant combattant :
Il aurait bataillé avec Conchobar
si le monstre de la mer ne l'avait noyé ».

Ce quatrain n'est pas très explicite, c'est le moins qu'on puisse en dire. Quel est ce monstre de la mer ? Probablement le monstre vaincu auparavant par Cûchulainn. Le compilateur du récit juge heureusement bon de nous éclairer :

« Voici l'explication : au moment où Cûroi allait combattre Conchobar, il aperçut sa forteresse en flammes, au nord de la mer. Alors il alla vers la mer pour la sauver. Mais l'eau était profonde et il se noya. »

A première vue, cette explication n'est guère plus satisfaisante que le quatrain. Cependant elle permet de risquer une hypothèse : Cûroi voyant que tout était perdu pour lui, se réfugie dans la mer, non pas par un suicide, mais par un engloutissement, c'est-à-dire en quittant le monde de la surface pour le monde sous-marin. Ce thème de l'engloutissement et de la disparition sous l'eau est repris dans un poème gallois attribué à Taliesin, le *Chant de Mort de Corroy :*

« Ta vaste fontaine, le flot la remplit,
il va et vient, se hâte et se presse.
Le Chant de Mort de Corroy la trouble...
Ta vaste fontaine, les flots la remplissent,
les flèches traversent la grève sans hésiter ni s'abaisser...
Ayant franchi l'enceinte des cités,
le pur ruisseau était bientôt blanchi
tandis que le vainqueur dans le matin poursuivait son carnage » [30].

Ce n'est pas le seul exemple de disparition sous l'eau destinée à protéger une personne ou une forteresse. Le texte médiéval

28. *Aided Conroi,* dans *Eriu,* III.
29. Chose courante en Irlande. La plupart des épopées en prose ont été écrites à une date relativement récente et d'après des poèmes beaucoup plus anciens qui n'étaient pas toujours très bien compris par les compilateurs de légendes, moines pour la plupart. C'est ainsi que dans certaines épopées subsistent de nombreux passages en vers dont beaucoup sont totalement incompréhensibles d'abord à cause de leur grande ambiguïté, ensuite par le fait qu'ils ont été souvent altérés par les compilateurs. Au pays de Galles, l'*Histoire de Taliesin* a ainsi été rédigée au XIIIe siècle par Thomas Ab Einiawn, d'après des poèmes antérieurement attribués au barde.
30. J. M. p. 90.

de l'*Elucidation*, qui fut écrit en guise de préface au *Perceval* de Chrétien de Troyes, nous raconte comment le château du Graal est devenu invisible. Dans ce château, des jeunes filles recevaient autrefois les voyageurs et leur offraient des coupes remplies d'un breuvage réconfortant. Le roi Amangon avait violenté l'une de ces filles et lui avait dérobé sa coupe. Alors le royaume fut dévasté, les eaux surgirent de partout et inondèrent la cour du Roi Pêcheur qui était autrefois si belle et si riche en ornements. Les fontaines débordèrent et l'inondation fut totale. La même tradition s'est maintenue dans le folklore irlandais à propos du Loch Erné : Erné, gardienne des coupes de la Reine, disparait dans le lac avec ses suivantes dès que des voyageurs tentent de leur faire violence.

Au fond le problème est simple et net. Toutes ces légendes relatives à l'engloutissement signifient à la fois la mise à l'abri, l'occultation de certains secrets, de certaines traditions en même temps que l'enrichissement consécutif à l'inondation fécondatrice. C'est le thème de la Ville Engloutie. C'est la Ville d'Ys sous ses multiples aspects. Il reste maintenant à définir l'objet symbolique qui doit être occulté, c'est-à-dire fécondé.

« Il y a trois fontaines
sous la montagne des dons.
Il y a une citadelle
sous le flot de l'océan » [31].

Ainsi parle Taliesin dans les *Mystères du Monde*. Dans un autre poème, les Sept Cités [32], il développe le thème :

« Une ville plaisante est à la surface de l'océan.
Puisse son roi être joyeux en des fêtes splendides
au temps où la mer prend une grande audace,
que les couronnes des bardes soient au-dessus des coupes d'hydromel !
Une vague viendra avec rapidité la recouvrir,
qui refoulera vers les gazons verts du pays des Pictes...
Une plaisante cité est sur un large lac,
forteresse imprenable que la mer entoure. »

La Cité d'Ys est clairement exprimée ici, en même temps que l'identité symbolique de la mer et du lac. La ville est à la fois sur la mer et sur un lac, c'est une ville engloutie qui a l'allure d'une forteresse. Parfois c'est la ville avec tous ses alentours qui se trouve sous les eaux, mais pour les curieux qui ont la chance de la découvrir, ce n'est jamais le spectacle d'une terre désolée qui se présente, bien au contraire :

31. J. M. p. 53.
32. Livre de Taliesin, poème 21.

« Ils pénétrèrent bientôt en une mer semblable à un nuage et il leur sembla qu'elle ne supporterait pas le poids de leur bateau. Alors ils regardèrent sous la mer. Il y avait des toits de forteresses et un beau pays... »[33]

Dans l'*Histoire de Taliesin*, la ville n'est qu'une simple demeure : « En ce temps-là, vivait en Penllyn (la Tête du Lac) un homme de haut lignage nommé Tegid Voel (le Chauve). Sa demeure se trouvait au milieu du lac Tegid. » Dans le *Reductorium Morale*, ouvrage de l'écrivain latinisant du XIVe siècle Pierre Bercheur, Gauvain découvre sous l'eau d'un lac un magnifique palais où est préparé un festin. Le même Gauvain, pour parvenir à la forteresse de Méléagant, dans le *Lancelot* de Chrétien de Troyes, franchit un *pont sous l'eau*. Ce Palais sous l'eau est un domaine de l'autre-monde, une sorte de château du Graal. Et il y a toujours la fameuse Pucelle au Graal dans ce château. Au lac de Tegid, c'est Keridwen, qui possède le Chaudron de Connaissance. Cette Keridwen, mi-sorcière, mi-déesse, est en fait, dans la légende de Taliesin, la mère de celui-ci, et elle l'abandonne après sa naissance, dans un sac de peau, sur les flots.

Le symbolisme devient ici beaucoup plus précis. Car, en définitive, la Ville Engloutie est à l'image de la matrice. Sandor Ferenczi dit très justement : « Certains détails de la symbolique du rêve et des névroses suggèrent une analogie symbolique profonde entre le corps maternel d'une part, et la mer ou la terre nourricière d'autre part »[34].

Nous nous trouvons en effet en présence d'un problème qui, une fois résolu, explique peut-être non seulement certains comportements humains mais aussi l'ensemble des mythes relatifs à l'Eau. N'oublions pas que la première femme, mère de l'humanité s'appelle Eva, c'est-à-dire Eau. Si l'on admet, comme le disent toutes les Écritures Sacrées, qu'au début « il y avait les Eaux et que l'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus d'elles, et si l'on se réfère à de nombreuses données scientifiques d'après lesquelles l'origine de la vie doit être cherchée au fond des mers, il est normal de considérer l'appel de l'Eau comme la tentative d'accomplir le voyage en sens inverse. Autrement dit, et c'est probablement un des plus vieux rêves de l'humanité, c'est le désir d'arrêter la courbe d'évolution et de déclencher celle de l'involution. Déjà toutes les religions enseignent que la mort est un retour à l'état primitif, retour nécessaire pour prendre

33. *Imramm Mailduin*, XXIII.
34. *Thalassa*, p. 84.

un nouveau départ vers une vie nouvelle. Mais par crainte de cette mort et de ses mystères, l'homme tend à vouloir l'éviter par une sorte de retour dans le sein maternel : là aussi il y a des mystères, mais ils semblent moins effrayants et présentent une sensation de bien être et de sécurité que la mémoire profonde conserve intacte en chaque être sensible [35].

C'est donc le retour vers la naissance, ce désir d'annuler la naissance, qui motiverait certains comportements humains, comme l'acte sexuel notamment. « Si l'on admet », écrit Sandor Ferenczi, « que le poisson dans l'eau représente comme nous le montrent tant de cérémonies magiques de fécondation, l'enfant dans le sein maternel, et si nous nous trouvons dans l'obligation d'interpréter tant de rêves en considérant l'enfant comme symbole pénien, alors s'éclaire la signification pénienne du poisson d'une part, mais aussi la signification de poisson du pénis et, à partir de là, l'idée que le pénis dans le coït ne représente pas seulement la forme d'existence de l'être humain au moment de la naissance et avant la naissance, mais aussi les tribulations de cet ancêtre animal qui a vécu la grande catastrophe de l'assèchement. » [36]

Car la catastrophe est l'assèchement, c'est-à-dire la stérilité. Au XVIIe siècle, le Père Christophe de Véga commentait ainsi l'histoire de Sainte-Anne : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre (Joachim et Anne). Or la terre était informe et vide (Anne était stérile). Les ténèbres (l'affliction et la confusion) étaient sur la face de l'abîme (sur la face d'Anne), et l'Esprit du Seigneur se mouvait sur les eaux (les eaux des larmes d'Anne, pour la consoler). Et Dieu dit : Que la lumière soit (que soit Marie) !... Et le rassemblement des eaux (le rassemblement des grâces), Dieu voulut l'appeler *maria*, « les mers » (ou Marie) ». On ne pouvait mieux définir le mythe des Eaux et du Dessèchement, et cela sans le secours de la psychanalyse. Le Mythe de Sainte-Anne, sur lequel nous reviendrons, est un mythe celtique de la Mère des Eaux. Anne symbolise la divinité stérile par suite de l'embrasement de l'univers.

C'est ainsi que Cûroi se noie en voulant sauver sa forteresse en flammes. C'est ainsi qu'Ahès se noie après avoir brûlé sa cité dans les plaisirs, après avoir brûlé elle-même de tous les feux de l'amour. Le royaume du Graal est une *terre gaste*, une terre sté-

35. Ce sont ces sensations étranges qu'a tenté de traduire dans la plupart de ses œuvres le grand poète gallois de langue anglaise Dylan Thomas.

36. *Thalassa*, p. 87.

rile où rien ne pousse à cause de la sécheresse : l'accomplissement du rituel du graal par Perceval ou Galaad redonne l'humidité à cette terre, et par conséquent la rend féconde en lui faisant retrouver sa nature première. Et la trame symbolique de tous ces contes est bâtie sur un fait historique certain, l'assèchement, puis la submersion des côtes de la Baltique et de la Mer du Nord à la fin de l'Age du Bronze. Cette trame utilisée à des fins métaphysiques devait nécessairement conduire à la transmission d'idées n'ayant plus que des rapports lointains avec les événements réels.

« Il est fort probable que cette motivation corresponde à l'effort visant à rétablir le mode de vie perdu, et ceci dans un milieu humide qui contienne en même temps des substances nutritives, ce qui veut dire l'existence aquatique dans l'intérieur de la mère, humide et riche en nourriture » [37].

N'oublions pas qu'il y a identité entre la naissance et l'assèchement ; d'ailleurs le langage est formel à cet égard. A la même racine que le sanscrit *agni*, le feu (latin, *ignis*) se rattache le grec naître (latin, *gigno*) ; et comme le langage des hommes est d'une logique implacable, la *naissance* suppose évidemment la *connaissance* dans laquelle la racine *con* indique le contact avec l'univers ambiant (latin, *cognosco*). Ainsi dans un raisonnement analogique hérité de la nuit des temps, le *feu*, la *naissance* et la *connaissance* sont de même nature et s'opposent à la vie antérieure, vie utérine inconsciente mais bienheureuse, que la mémoire conserve et qui explique scientifiquement le mythe du Paradis Perdu. Car ce Paradis a été perdu au moment où Adam et Eve ont voulu posséder la *connaissance :* la terre est devenue stérile par assèchement et l'idée de rédemption ne pouvait alors apparaître que dans le mythe du Fils de la Femme, car seule la femme, symbole d'humidité, mère et eau, pouvait lutter contre l'embrasement qui s'emparait de la terre. « La mère donc, selon l'inversion de symbole qui s'est montrée nécessaire un certain nombre de fois, est en réalité le symbole de l'océan ou son remplacement partiel et non inversement » [38].

Car la Divinité est essentiellement féminine. « Au cours de la perpétuelle méditation de l'homme sur l'univers et sur lui-même, deux symboles l'ont hanté de bonne heure et en bien des lieux : celui de la Vierge et celui des Ténèbres. » [39]

L'homme entouré de mystères et de ténèbres a lentement

37. *Thalassa*, p. 92.
38. *Thalassa*, p. 92.
39. E. Saillens, *Nos Vierges Noires*, Paris, 1945, p. 234.

conçu le principe d'une divinité supérieure, maîtresse du ciel et de la terre. Et cette divinité ne pouvait être que la *Natura Naturans* symbolisée par la Femme. Car la Femme est synonyme de Fécondité. Chez les peuples primitifs, comme chez les aborigènes d'Australie, la femme passe pour être fécondée par le vent et non pas par l'homme. Cette croyance dont nous avons d'autres exemples dut être générale. D'où vient en effet que les plus anciennes représentations de la divinité soient des figurines féminines comme les idoles égéennes et les statuettes staréopyges du genre de la Vénus de Lespugue, qui mettent toutes l'accent sur le rôle de fécondité de la femme ? Et ceci dura jusqu'au jour où le mâle s'aperçut que lui aussi était fécond. On adjoignit alors à la divinité féminine un époux, et ainsi se créèrent les mythes des dieux mâles qui, chez certains peuples comme chez les Hébreux, allaient, par une sorte de revanche, conquérir la première place.

Les sociétés les plus archaïques donnent une importance particulière à la Mère, donc à la Femme. La tradition hébraïque qui rabaisse la femme et fait de Dieu un solitaire à la fois mâle, guerrier et pasteur, la religion islamique qui s'en inspire, sont des conceptions de nomades habitués à la sécheresse du désert. Le point culminant du rabaissement de la divinité féminine fut sans doute la période où Rome imposa à son empire non seulement son régime patriarcal mais aussi son formalisme religieux incroyablement stérile et dont hérita en partie le christianisme des premiers temps. Mais à l'intérieur même du christianisme, et sous l'influence combinée des cultes orientaux, comme celui de la déesse-Mère syrienne, celui d'Isis, celui de Cybèle, celui de Déméter, et des cultes druidiques qui donnaient à la femme un rôle des plus importants, le concept de la Vierge Marie n'allait pas tarder à reprendre vie. Et c'est à tel point qu'à l'heure actuelle, le Culte de la Vierge est en train, sinon de dépasser le culte de Jésus, du moins de l'égaler. C'est un signe des temps, et qui n'est pas sans rapport avec l'effrondrement de la notion de *patrie*, par opposition avec l'antique et toujours actuelle *matrie*, qui, en fait, se manifeste par les nombreuses tentatives d'unifications supra-nationales au sein d'une tradition commune. Les peuples, menacés d'assèchement, se tournent vers la Mère. Et la Mère, dans la plupart des langues, est aussi Marie qui est elle-même la *Mer*.

Ce retour vers la Mère, qu'il soit considéré au point de vue religieux, au point de vue psychologique, au point de vue politique, il faut le rattacher indubitablement à l'acte sexuel. L'acte

sexuel est en effet, selon toute vraisemblance, une tentative brutale de l'homme pour reprendre place dans le ventre de la femme, et pour la femme une tentative pour reprendre son enfant disparu (et cela inconsciemment chez une femme qui n'a pas encore eu d'enfant). Après avoir constaté que le bimorphisme sexuel n'est développé que dans les espèces terrestres, donc chez des êtres qui ont dépassé le stade de l'assèchement, Sandor Ferenczi dit encore avec pertinence : « Après l'assèchement, ce dont il s'agissait dans les premières tentatives d'accouplement des poissons, c'était de retrouver l'ancienne demeure perdue, humide et riche en nourriture : la mer. Une catastrophe semblable, mais plus ancienne encore, a pu inciter les unicellulaires à s'entre-dévorer. Mais aucun de ces adversaires n'est parvenu à anéantir l'autre. Ainsi a pu se réaliser une union basée sur un compromis, une sorte de symbiose qui revient toujours après une période de coexistence, à la forme archaïque, du fait de la production par la cellule fécondée de cellules primitives et de leur séparation »[40].

Il faut remarquer d'ailleurs que le symbolisme sexuel se sert volontiers d'objets originaires du milieu marin, le poisson, l'oursin et les coquilles en particulier, que la femme est régie selon un cycle de vingt-huit jours, ce qui correspond à l'influence de la lune sur les marée, et enfin qu'une femme, sous l'effet d'excitations érotiques, secrète une liqueur vaginale dont l'odeur est, d'après les physiologistes, nettement une odeur de poisson[41].

« Dans l'acte du coït et dans celui de la fécondation qui s'y trouve étroitement rattaché, se fusionnent en une seule entité, non seulement la catastrophe individuelle (naissance) et la dernière des catastrophes de l'espèce, mais aussi toutes les catastrophes subies depuis l'apparition de la vie ; donc ce qui s'exprime dans l'orgasme, ce n'est pas seulement le calme intra-utérin et une existence paisible, assurée par un milieu plus accueillant, mais aussi le calme même qui précédait l'apparition de la vie, c'est-à-dire la paix morte de l'existence inorganique »[42].

A cela il faudrait ajouter ce que dit Freud[43] à propos de l'acte génital, à savoir que l'expulsion des produits sexuels correspond à peu près à la séparation du *germen* et du *soma :* c'est pourquoi la satisfaction sexuelle ressemble à la mort, l'orgasme

40. *Thalassa*, p. 103.
41. Odeur produite par la triméthylamine, substance qui, n'en déplaise aux délicats, se trouve dans le poisson qui commence à pourrir.
42. *Thalassa*, p. 104.
43. Freud, *das Ich und das Es*, 1923.

au râle d'agonie. Cette relation physiologique entre l'Amour et la Mort, une fois sublimée dans un cadre poétique ou mystique, est à l'origine de tous les grands mythes, qu'il s'agisse d'Œdipe, de Tristan ou du Graal.

Car l'Amour devient le simulacre de la Mort. Dans la légende de la Ville d'Ys, Ahès, véritable courtisane sacrée, meurt dans l'engloutissement de la cité, mais ce n'est pas une vraie mort. Ahès vit toujours, mais dans un autre univers. Lorsque les pêcheurs se penchent au-dessus de l'emplacement de la ville engloutie, ils aperçoivent le clocher de l'église et entendent sonner les cloches. A certains Ahès apparaît belle comme une déesse et cherche à les entraîner sous la surface des eaux. Ahès est une sirène qui tente de faire fructifier sa ville grâce à l'apport d'éléments mâles nouveaux. Mais les hommes se méfient, craignent un piège et ne veulent pas la suivre. Il en est de même pour les sirènes qui chantent pour entraîner Ulysse et ses compagnons. Mais Ulysse ne comprend pas et se fait attacher au mât pour ne pas répondre à l'appel de l'autre-monde. En fait il se bouche les oreilles et ne veut pas répondre à l'appel divin, à cet appel que le christianisme a repris à son compte dans le concept de la vocation sacerdotale. Il est vrai que le rusé Ulysse, dans son périple initiatique, traverse les différentes régions de l'autre-monde sans même s'en rendre compte, comme un inconscient : c'est le type le plus parfait du matérialiste borné, l'image de ce que devenait déjà au temps d'Homère la religion hellénique. Mais qui donc a vu dans l'*Odyssée* un plaidoyer pour l'Esprit face à la Matière ?

Mais l'Autre-Monde est non seulement mystérieux, mais interdit. Cet interdit est général et prend facilement l'allure d'une malédiction. On n'a pas le droit de pénétrer dans la Cité Engloutie. Si l'on transgresse l'interdiction, c'est au risque de se perdre. Le but de cette interdiction est simple : « Si les mythes sacrés étaient divulgués, ils seraient profanés et par là perdraient leurs vertus mystiques »[44]. De là toute cette littérature fondée sur le *tabou*, de là tous ces portraits redoutables et démoniaques de l'Autre-Monde. De là aussi tous les interdits sexuels que n'expliquent ni la pudeur, ni les nécessités biologiques.

Un autre aspect de la Ville d'Ys se reconnaît dans un conte recueilli en Bretagne armoricaine par Émile Souvestre, et intitulé « la Nuit de la Pentecôte ». Un nommé Perik Skoarn, qu'on nous présente comme une tête brûlée, se promène sur la grève

44. Lévy-Bruhl, *La Mythologie Primitive*, 1935.

de Saint-Efflam (Côtes-du-Nord) et se rappelle les paroles d'un vieux mendiant : « Là où se trouve maintenant la dune de Saint-Efflam s'étendait autrefois une ville puissante... Elle était gouvernée par un roi ayant pour sceptre une baguette de noisetier avec laquelle il changeait toute chose selon son désir. Mais la ville et le roi furent damnés pour leurs crimes, si bien qu'un jour, par ordre de Dieu, les grèves s'élevèrent comme les flots d'une mer bouillonnante et engloutirent la cité. Seulement chaque année, la nuit de la Pentecôte, au premier coup de minuit, un passage s'ouvre dans la montagne et permet d'arriver jusqu'au palais du roi... Mais il faut se hâter, car aussitôt que le dernier son de minuit s'est éteint, le passage se referme et ne doit se rouvrir qu'à la Pentecôte suivante ». Perik Skoarn veut s'emparer de la baguette de noisetier. Il pénètre dans la cité, franchit le seuil du palais, traverse des salles remplies d'or et de pierres précieuses et parvient devant la baguette. Mais là « se trouvent cent jeunes filles belles à perdre les âmes des saints ; chacune d'elles tient d'une main une couronne de chêne, et de l'autre une coupe de vin de feu ». Skoarn qui a résisté à l'attrait de l'or et des richesses ne peut résister au charme des jeunes filles. Il laisse passer le douzième coup de minuit et disparaît avec la ville dans la nuit.

Les éléments traditionnels de ce conte sont facilement reconnaissables : l'engloutissement par le sable au lieu de l'eau mais avec une comparaison marquant l'identification entre les deux éléments ; la baguette de noisetier, baguette magique utilisée semble-t-il par les anciens druides d'Irlande ; les jeunes filles, symbole du péché dans le contexte chrétien, mais qui, avec leurs couronnes et leurs coupes, représentent en réalité la fécondité. Perik Skoarn, en dépit des apparences, n'est pas un maudit. Il a réussi l'épreuve initiatique, il est maintenant dans l'Autre-Monde qui avait besoin de lui pour accomplir un autre cycle d'une année.

Une légende suédoise relatée par la romancière Selma Lagerlöff dans son célèbre ouvrage *Nils Holgersson* nous éclaire davantage à ce sujet. « Il y avait jadis ici, au bord de l'eau, une ville appelée *Vineta*. Elle était si opulente et si heureuse que jamais cité ne fut plus magnifique ; malheureusement, ses habitants s'adonnèrent au luxe et à l'arrogance. En punition la ville de Vineta aurait été submergée par une violente marée et engloutie par la mer... Mais ses habitants ne peuvent pas mourir, et leur ville ne disparaît pas non plus. Une fois tous les cent ans, elle surgit des flots dans toute sa splendeur et reste

à la surface pendant une heure... Mais à l'heure écoulée, la ville s'enfonce de nouveau dans la mer, à moins toutefois qu'un des marchands de Vineta n'ait vendu quelque chose à un être vivant » [45].

Mais jamais un être vivant ne peut acheter quelque chose aux marchands de Vineta. Nils Holgersson lui-même pénètre dans la ville et est en proie aux sollicitations *muettes* des marchands, mais il n'a pas d'argent et ne peut donc rien acheter. La ville retourne à ses ténèbres apparentes pour une centaine d'années.

Ce qui est remarquable, c'est que cette légende suédoise est localisée sur la Baltique, non loin de l'emplacement des terres celtiques submergées à la fin de l'Age du Bronze. Ce qui est surprenant, c'est de constater que le nom de *Vineta* est, semble-t-il, de même origine que *Veneti*, *Guened*, *Vannes* et *Gwynedd*. Comment se fait-il que le nom des Vénètes soit ainsi attaché à une légende de ville engloutie dans la Baltique ? *Vineta* signifie sans aucun doute « la Ville Blanche », ce qui est une terminologie couramment employée pour désigner, en Bretagne armoricaine, les emplacements de villes en ruines ou disparues.

D'autre part il est significatif que cette ville ne disparaisse pas en réalité et que les habitants ne puissent mourir. Il s'agit d'une sorte d'immortalité : les habitants de Vineta comme ceux de la Ville d'Ys vivent dans l'Autre-Monde. Ils ont reçu, dans l'engloutissement de leur cité, le simulacre de la mort. Ils ont rejoint la Mère primitive, ils s'identifient à la Mère primitive. Et comme les vivants sont eux aussi les fils de la Mère, ils cherchent à s'y introduire, comme Perik Skoarn, comme tous les héros des épopées celtiques. Au reste, les habitants de la Ville engloutie tendent la perche : ils ont besoin des vivants.

Une seule chose manque : la communication réelle entre les deux mondes, autrement dit la *religion* au sens étymologique du terme (religare = relier). Bien sûr, on peut toujours franchir le seuil : les *sidh* d'Irlande sont ouverts une fois l'an, pendant la nuit de *Samain*, Vineta apparaît tous les cent ans, la Ville de la Grève de Saint-Efflam surgit chaque année pendant la nuit de la Pentecôte, la Ville d'Ys est visible sous la surface des eaux. Mais les habitants de l'Autre-Monde ne parlent pas le même langage : ils sont muets. Ce sont les *silentes* des poètes de l'Antiquité. Autrement dit, il n'y a pas de monnaie d'échange, de mot de passe. Les Vivants ne savent pas quel rituel accomplir.

45. *Nils Holgersson*, chap. XIII.

Perceval, au château du Graal, est témoin d'une mystérieuse cérémonie qu'on ne peut lui expliquer. C'est à lui de demander des explications, mais il ne savait pas.

Tout se passe en effet comme si l'Autre-Monde attendait avec impatience le moment où le Vivant viendra accomplir le rite qui lui permettra de continuer à accomplir son œuvre. L'Autre-Monde, c'est la Mère primitive, symbolisée ici par la Ville engloutie. Dieu a besoin des hommes. Cette phrase est typiquement celtique mais elle rejoint bien d'autres traditions. Saint Paul ne dit pas autre chose : « La création attend avec un ardent désir que les enfants de Dieu soient manifestés... Elle espère qu'elle sera délivrée de la servitude... Toute la Création gémit, elle est comme en travail. »[46]

Or la Création est la Divinité en plein travail de Création. C'est la Mère qui est femme, et qui ne peut enfanter que si ses fils viennent la féconder. C'est le retour à la Mère qui alimente la création puisque cette création repose essentiellement sur l'union incestueuse des deux mondes. N'y a-t-il pas un souvenir de cet inceste sacré dans la religion chrétienne quand on y songe très objectivement ? Si le Père et le Fils sont un seul Dieu, le Fils est donc l'Époux de sa Mère. Cette affirmation ferait frémir d'horreur bon nombre de catholiques qui ont complètement oublié la symbolique de leur religion, mais elle s'inscrit dans le rôle normal des traditions héritées des âges les plus lointains. La Ville engloutie doit être fécondée par ses fils dispersés sur la Terre après la catastrophe de l'Assèchement, et c'est par cette fécondation que le monde continue à être créé. La signification de la Quête du Graal est exactement la même.

Tel est l'enseignement du mythe de la Ville engloutie. Bâti sur des données historiques, il s'est révélé comme la pierre d'achoppement de toute la mystique des Celtes, à travers les altérations dues à de nouvelles coutumes, de nouvelles façons de considérer les faits, et surtout à l'introduction du christianisme, religion orientale basée sur le péché, dans un pays occidental où le péché n'est que l'incapacité d'aller plus loin.

46. *Épître aux Romains*, VIII.

CHAPITRE II

LE PROBLÈME DES CIMBRES

Les Cimbres entrent dans l'histoire aux alentours de l'an 113 av. J.-C. Les historiens de l'Antiquité prétendent que ce fut pour fuir leur pays, la Chersonnèse Cimbrique (la péninsule du Jutland), ravagée par un raz de marée, qu'ils se précipitèrent vers le sud, avec femmes et enfants, afin de trouver de nouveaux établissements.

Ils se dirigent d'abord vers le Danube et rencontrent les Boïens établis en Bohème : « Les Boïens, autrefois possesseurs de la forêt hercynienne, s'y virent attaqués par les Cimbres, mais ils les repoussèrent »[1]. Ils sont alors rejetés sur les Volques qui, à leur tour, les rabattent sur les Taurisques. Ils avancent alors en Pannonie « et le pays des Scordisques, peuple d'origine galatique ou gauloise, pour passer ensuite chez les Tauristes ou Taurisques, autre peuple gaulois »[2]. Là, ils se heurtent à une forte résistance et sont contraints de remonter en Norique où ils parviennent jusqu'à Noreia.

Or les Romains qui étaient les alliés des Taurisques enjoignent aux Cimbres de quitter ce territoire. Les Cimbres engagent des négociations avec le consul Papirius Carbo et demandent qu'on leur accorde des terres. Mais les négociations sont interrompues brutalement par la faute des Romains et ceux-ci sont bousculés. Les Cimbres poursuivent leur route vers l'ouest et finissent par stationner dans la région du Mein où ils sont rejoints par un peuple que l'Histoire leur a à jamais associé, les Teutons.

De 113 à 109, les Cimbres et les Teutons semblent reprendre haleine après leurs courses folles. Mais l'instinct d'aventure anime ces peuples qui reprennent leur route en 109, abandon-

1. Strabon, VII, 2 (2).
2. *Id.*

nant derrière eux quelques colonies sur le Mein, notamment au Greinberg, près de Miltenberg, en Franconie. Ils forment alors une vaste confédération avec les Helvètes qui habitaient primitivement le territoire compris entre la forêt hercynienne et le Rhin[3], puisqu'on voit une armée de Teutons et d'Helvètes passer le Rhin et rencontrer non loin du Rhône une armée romaine commandée par le consul Silanus. Pendant ce temps, les Cimbres, qui semblent conserver la direction des opérations, envoient une ambassade à Rome pour demander des terres. Rome refuse. Les Cimbres rejoignent alors les Teutons et les Helvètes, et tous ensemble attaquent Silanus et le mettent en déroute.

Pendant deux ans on perd la trace de ces aventuriers dont la rapidité d'action est aussi stupéfiante que leur origine est mystérieuse. Ce relent de mystère qui plane sur eux et la terreur qu'ils inspirent aux populations des pays qu'ils ont traversés ajoutent encore à leur légende. Bientôt leur nom seul suffira à faire trembler les Gaulois et les Romains.

En 107, une des quatre tribus Helvètes, les Tigurins, commandés par un certain Divico que César a connu[4], descendent vers la Provence qui vient de devenir *provincia Romana*, franchissent le Rhône et vont au secours des Volques Tectosages de Toulouse qui s'étaient révoltés contre l'autorité de Rome et assiégeaient la garnison romaine. Le consul Cassius Longinus les poursuit mais se fait battre et tuer aux environs d'Agen, dans le pays des Nitobriges. Son armée est obligée de passer sous le joug[5].

L'autre consul, Servilius Cepio, parvient à maintenir la garnison de Toulouse et se fait livrer par les Tectosages le fameux Trésor du Capitole de Toulouse, 200.000 livres d'or. On prétendait que ce trésor était constitué par l'Or de Delphes ramené par les survivants de l'expédition de Brennus[6] et que c'était un Or maudit. En tout cas, le trésor, acheminé vers Marseille, n'y arriva jamais et il est probable que c'était Cepio lui-même qui l'avait détourné à son profit personnel.

L'expédition des Tigurins ne figure guère que comme une petite aventure. En 105, réunis au grand complet, les Helvètes, les Cimbres, les Teutons et leurs associés les Ambrons qui constituaient un corps d'élite, descendent le long du Rhône, semant

3. Tacite, *Germanie*, XXVIII.
4. *De Bello Gallico*, I, 13.
5. *Id.*, I, 7 et 12.
6. Appien, *Illyrica*, IV

les ruines et la dévastation sur leur passage. Servilius Cepio, devenu proconsul, et le consul Mallius Maximus sont battus à Orange.

Pour une raison assez inexplicable, les coalisés se séparent alors. Les Cimbres poussent vers les Pyrénées qu'ils franchissent, et se perdent en Espagne. Les Teutons remontent la Gaule du sud au nord en détruisant tout ce qui les arrête. Seuls les Belges parviennent à les arrêter et encore ne peuvent-ils empêcher les envahisseurs d'établir une partie d'entre eux, quelque 6.000 hommes, sur les bords de la Sambre, près de Namur. C'est cette colonie de Teutons qui est à l'origine de la fameuse tribu des Aduatuques qui donnera tant de mal à César pendant sa conquête des Gaules.

Quant aux Helvètes, ils remontent le Rhône et vont s'installer au delà du lac Léman, dans le territoire actuel de la Suisse, d'où ils seront chassés plus tard par la poussée des Suèves d'Arioviste.

Cependant, en 103, les Cimbres repassent les Pyrénées, suivent la côte du Languedoc avec l'intention bien déterminée de pousser jusqu'en Italie. Par un concours de circonstances qui ne peut pas être dû au hasard mais qui découle d'un plan d'ensemble mûrement établi, les Teutons les rejoignent.

Ce plan apparaît nettement dans le déroulement des opérations. Au lieu de suivre la côte ligure bien défendue par les Romains, les envahisseurs veulent rééditer l'exploit d'Hannibal, c'est-à-dire franchir les Alpes et prendre les Romains à revers. Les Teutons essaient de passer les cols méridionaux des Alpes en suivant la Durance. Les Cimbres remontent par le lac Léman, bénéficiant de la sympathie des Helvètes, entraînent les Tigurins qu'ils envoient vers la Norique, et descendent eux-mêmes dans la Plaine du Pô par le col du Brenner.

C'est alors que Rome rappelle d'Afrique Marius pour lui confier le soin d'arrêter les envahisseurs. Le danger n'est que trop évident : les Romains se sont toujours fait battre par la coalition cimbro-teutonne. Il est temps d'agir. Marius se retranche dans un camp, près d'Arles, puis, aidé par les Massaliotes, fait creuser d'Arles à la mer un long canal, le fameux *Fossae Mariannae*, aboutissant à Fos, et qui lui permet de rester en contact permanent avec Massilia, donc d'assurer son ravitaillement et ses renforts. Ceci étant accompli dans un minimum de temps, Marius attend patiemment l'assaut.

Les Teutons, escortés par les Ambrons, arrivent en vue de son camp et tentent de le forcer. Ils n'y parviennent pas. Alors

ils défilent pendant six jours devant le camp en riant et en plaisantant. Ils s'exclament qu'ils vont aller rendre visite aux femmes des Romains et demandent à ceux-ci avec insolence s'ils n'ont rien à leur transmettre. Puis ils se dirigent vers l'est, c'est-à-dire vers le sud des Alpes.

Marius comprend qu'il est joué. Avec une rapidité de décision admirable, il lève le camp et suit les Ambro-Teutons jusqu'aux environs d'Aix, et au bord de l'Arc, près de Pourrières, il s'installe sur une hauteur. Par malheur, l'endroit manque d'eau et les soldats sont assoiffés. A ceux qui lui réclament à boire, il désigne l'Arc environné d'ennemis. « L'eau est là ! », s'écrie-t-il, « mais il faut l'acheter avec du sang ! »[7].

La mêlée est effroyable. Non seulement les combattants des deux armées périssent mais aussi les femmes et les enfants des Ambrons et des Teutons que ceux-ci emmenaient partout avec eux. Finalement la bataille tourne en faveur de Marius qui parvient à faire quelque 300.000 prisonniers, chiffre discuté mais vraisemblable du fait qu'il s'agissait d'une véritable migration de peuples. Le chef Teuton Teutoboduus réussit à s'enfuir, mais il est bientôt capturé par les Sequanes qui le livrent à Marius.

Cette bataille de Pourrières demeura mémorable. On eut conscience que Marius venait d'écarter une terrible menace. On éleva une pyramide (le Trophée de Marius) à l'emplacement du centre de la bataille, et on bâtit un temple à la Victoire sur le sommet le plus élevé de la région. Ce temple païen de la Victoire est évidemment devenu une chapelle dédiée à Sainte-Victoire, et a donné son nom à la montagne qui surplombe Aix-en-Provence.

Cependant les Cimbres poursuivent leur marche dans les Alpes du nord. A la descente de l'Adige, ils écrasent le consul Catulus. La route de Rome est ouverte. Mais les Cimbres renouvellent l'erreur d'Hannibal. Au lieu de se précipiter sur Rome sans défense, ils se dispersent pour piller et veulent attendre les Teutons dont ils ignorent encore la défaite.

C'est Marius qui vient au rendez-vous. Inquiets, les Cimbres envoient des députés au consul pour — toujours la même requête — demander des terres pour eux et leurs frères les Teutons. Marius réplique qu'il en a donné aux Teutons pour l'éternité. Les Cimbres s'offusquent de cette réponse et menacent les Romains des pires maux lorsque les Teutons seront en Italie.

7. Plutarque, *Marius*.

« Ils y sont déjà ! », s'écrie le consul. Et il fait venir Teutoboduus et les chefs Teutons enchaînés. Les Cimbres comprennent ce qui s'est passé. Le chef Boiorix vient en grande pompe demander à Marius quel endroit il choisit pour la rencontre décisive. Le consul indique une plaine, près de Verceil. Deux jours plus tard, le 3 juillet 101, la bataille s'engage, et comme celle de Pourrières, c'est un épouvantable massacre. La victoire revient encore une fois, mais non sans mal, à Marius. Le danger Cimbre est définitivement écarté.

Les prisonniers Cimbres et Teutons fourniront à la république romaine plus d'esclaves qu'il ne lui en faut. C'est une des causes des troubles des années ultérieures, troubles caractérisés par une guerre servile à la tête de laquelle on voit se détacher l'étonnante figure de Spartacus.

Quant aux Tigurins, à la nouvelle de l'écrasement des Cimbres et des Teutons, ils rejoignent la Suisse et reprennent leur place au sein des tribus Helvètes.

Telle est l'aventure de cette horde remarquablement dirigée et organisée, qui a laissé en Gaule et en Italie le souvenir d'un cauchemar, et qui fut avant tout une prodigieuse migration d'hommes et de femmes à la recherche de terres nouvelles.



Mais qui étaient les Cimbres et les Teutons ?

C'étaient, semble-t-il, des Germains. Mais d'une part ils sont associés aux Helvètes et particulièrement aux Tigurins, qui sont incontestablement des Celtes, d'autre part ils portent tous des noms celtiques, tout comme les Ambrons d'ailleurs. Enfin la plupart de leurs contemporains les ont pris pour des Celtes [8].

Les Teutons ont un nom de forme celtique, venant d'une racine *tout* ou *teut*, qu'on retrouve dans l'irlandais *tuatha* = peuple, race et dans le breton-armoricain *ty* = maison. Cette racine a le sens de tribu, race, peuple, et elle est commune au celtique, au germanique et à l'italique. Le nom des Cimbres peut être évidemment rattaché au nom que se donnèrent les Gallois au moment des invasions saxonnes, *Cymry*, d'où le nom gallois du Pays de Galles *Cymru* et de la langue galloise *Cymraeg*. Mais *Cymry* suppose un ancien celtique *Combrog*

8. Cicéron, *De Orationibus*, II, 66. Salluste, *Jugurtha*, 114. Appien, *Celtica*, I, 2.

(= gens du même pays. Bro = pays en bret. arm.), mot qui a été emprunté par l'irlandais *combraic* = gallois, tandis que *Cimbres* doit être comparé au vieil irlandais *cimb* = tribut, rançon et *cimbid* = prisonnier. Cette comparasion va dans le sens de l'étymologie donnée par Festus [9] : « *Cimbri lingua gallica latrones dicuntur* », les Cimbres sont appelés en langue gauloise, les Brigands. Certes, c'étaient bien la réputation qu'avaient les Cimbres dans la Gaule ravagée par leurs troupes, mais le nom devait cependant exister auparavant.

Le même Festus dit à propos des Ambrones que c'était un peuple gaulois (*gens gallica*). Le nom d'Ambrones est en effet typiquement celtique, et se rattache à *Ambra* qui est le nom de plusieurs rivières de l'ancien domaine celtique, dont l'une est l'*Emmer*, affluent du cours supérieur de la Weser. D'autre part, une peuplade celto-ligure des environs de Gènes portait le même nom et servait d'ailleurs comme corps auxiliaire dans l'armée de Marius.

Les noms des chefs Cimbres et Teutons sont également celtiques : Teutoboduus, où en plus de la racine *Teut*, nous retrouvons le mot *budd* = victoire ou *bodu* = corneille ; Gaesorix, le roi de la lance (*gaesa* = lance) ; Lugius, théonyme composé de Lug ; Boiorix, où nous retrouvons le nom des Boïens, et qui veut dire « Roi des Boïens ».

Selon toute évidence ils parlaient une langue celtique. Les Cimbres appellent la Baltique *morimaruse*, c'est-à-dire « mer morte » [10], terme dans lequel on reconnaît le breton armoricain *mor* = mer, et *maro* = mort. De plus, le service de renseignement de Marius, qui était dirigé par Sertorius, connaissait le gaulois et s'en contentait dans toutes les affaires concernant les Cimbres et les Teutons. Ils étaient armés à la mode gauloise [11]. Il est possible que ce soit d'une de leurs tribus que parle Tacite à propos des Estyens des bords de la Baltique : « Ils ont les usages et les coutumes des Suèves mais leur langue se rapproche plus du breton. Ils adorent la Mère des Dieux et des figures de sanglier sont l'emblème de cette religion » [12]. Tacite connaissait fort bien les Bretons et les Germains. Il est douteux qu'il ait pu confondre la langue bretonne et la langue germanique. En tout cas, le sanglier est un emblème essentiellement celtique, que l'on découvre abondamment sur les monnaies gauloises et

9. *Epitome*, XLIII.
10. Pline, *Hist. Nat.* IV, 27.
11. Isidore de Sévile, *Origines*, XVIII, 77.
12. *Germanie*, XLV.

sur les gravures du fameux Chaudron de Gundestrup, trouvé d'ailleurs en pays Cimbre.

Les Cimbres, qui étaient originaires des bords de la Baltique, avaient, avant de parcourir la Germanie et la Gaule, laissé quelques-uns d'entre eux dans leurs établissements primitifs du Jutland. C'est là qu'une expédition envoyée par Auguste les rencontre dans cette péninsule nommée Chersonnèse Cimbrique [13]. Ils envoyèrent même une ambassade à Auguste et lui offrirent en présent « ce qu'ils avaient de plus cher et de plus précieux, c'est-à-dire leur chaudron sacré » [14]. Compte tenu du fait que c'est chez eux qu'on a retrouvé le Chaudron de Gundestrup, véritable monument figuré de la religion druidique et que le chaudron sacré est lui-même un objet typiquement celtique, on peut affirmer que ce peuple était sinon celtique, du moins très celtisé.

D'ailleurs les prêtresses des Cimbres ressemblent bien aux prêtresses celtiques, c'est-à-dire avant tout aux fées et aux déesses de la mythologie irlandaise. Strabon déclare à ce propos : « C'était une coutume chez les Cimbres, que leurs femmes, qui prenaient part à toutes leurs expéditions, fussent accompagnées elles-mêmes de prêtresses ou de prophétesses... Quand on amenait des prisonniers dans le camp, ces prêtresses, le glaive à la main, allaient au-devant d'eux, et après les avoir couronnés de fleurs, les conduisaient vers un grand bassin de cuivre pouvant contenir vingt amphores, et contre lequel était dressé une sorte d'échelle... L'une d'elles y montait et tirait chaque captif jusqu'à hauteur du bassin qu'elle dominait ainsi, et elle l'égorgeait. » [15]

Ces prêtresses-prophétesses sont proches parentes des furies guerrières représentées sur certaines monnaies gauloises, ou de la Morrigane irlandaise excitant les guerriers au combat. Quant au rite de la cuve, il semble lié d'une part au chaudron sacré et d'autre part au rituel des sacrifices en l'honneur de Teutates où l'on plongeait un homme la tête la première dans un bassin.

Les Teutons qui, de toutes façons, étaient de même race que les Cimbres, devaient habiter les îles danoises du Sinus Codamus de la géographie ancienne [16]. Ils tenaient le marché de l'Ambre, « point d'élection pour des mixtures ethnographiques. Les géo-

13. Strabon, VII, 2. Pomponius Mela, III, 32. Pline, *Hist. Nat.* II, 167. Tacite, *Germanie*, XXXVII. Ptolémée, II.
14. Strabon, VII, 2.
15. Strabon, VII, 2.
16. Mela, II, 32 et 54. Pline, *Hist. Nat.* IV, 99.

graphes anciens se tiraient d'affaire en qualifiant de Celto-Scythes, les Teutons et les peuplades qui faisaient le commerce de l'Ambre entre l'Esthonie et l'embouchure de l'Elbe » [17]. D'ailleurs les expéditions cimbro-teutonnes se situent presque exclusivement sur la route commerciale de l'Ambre, de la Mer du Nord aux Alpes et aux Pyrénées.

Ils recevaient cet Ambre des gens de l'Ile d'Abalum (Oesel) sur la côte orientale de la Baltique, et dont le nom — celtique — rappelle curieusement celui de l'Ile d'Avalon. Abalum est l'Ile des Pommiers et renferme un village nommé Aboul. Or *Abal* est rigoureusement identique au breton *aval*, pomme. De plus la présence du nom de la Pomme avec ses symboles, jointe aux propriétés particulières de l'Ambre, n'est pas sans amener certaines réflexions.

L'ambre jaune (succin ou elektron) faisait l'objet d'un commerce important entre les riverains de la Baltique et le sud-ouest de l'Europe depuis les temps les plus reculés. Son usage le plus ancien est attesté dans la grotte d'Auresan (Hautes-Pyrénées) qui est contemporaine de l'âge du Renne. Il y en avait un peu en France même, et on peut encore en trouver sur certains côteaux de la Seine-Maritime [18], mais les principaux gisements se trouvaient sur les côtes de la Baltique, en Allemagne du Nord, en Suède et au Danemark.

Toujours à propos des Estyens qui parlent une langue voisine de celle des Bretons, Tacite indique qu'ils fouillent la mer, « et seuls d'entre tous, ils recueillent dans les bas-fonds, et jusqu'au rivage, le succin appelé par eux *gless*... On pourrait croire que c'est un suc des arbres, car on y distingue au travers quelques insectes rampants ou même ailés qui, embarassés dans cette matière quand elle était à l'état liquide, y sont restés enfermés quand elle s'est durcie. Je penserais... que les îles et les terres de l'occident sont couvertes de forêts exubérantes, dont les sucs, exprimés par l'action d'un soleil rapproché, s'écoulent dans la mer et sont versés par les tempêtes sur les rivages opposés. Si vous approchez du feu le succin pour en éprouver les propriétés, vous le voyez s'enflammer comme une torche et nourrir un feu gras et odorant : bientôt il se fige comme la poix et la résine » [19].

Ce *gless*, mot que l'on peut comparer au breton-armoricain *gliz* = rosée, est donc une sorte de suc distillé, comme la rosée. Il a donc une origine celte. Il est trouvé dans une mer qui,

17. H. Hubert, *Les Celtes*, I, 193.
18. J. de Morgan, l'Humanité Préhistorique, Paris, 1937, p. 288.
19. *Germanie*, XLV.

d'après Tacite, dans ce même chapitre, « est dormante et presque immobile » et où la crédulité populaire voit apparaître des formes divines, en particulier « une tête couronnée de rayons », c'est-à-dire l'image du dieu-soleil. Ce *gless* a des propriétés électriques établies depuis fort longtemps. Il s'enflamme facilement, et c'est donc la Pierre qui brûle. Il a un usage décoratif, certes, mais surtout prophylactique, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours où l'on fait des colliers d'ambre destinés à protéger les jeunes enfants des maladies [20].

Cependant le terme *gless* employé par les Estyens et qui, par sa parenté avec le breton-armoricain *gliz* = rosée, nous laisse à penser que ce peuple parlait une langue celtique, met encore en évidence l'origine divine de l'ambre jaune. Apollonios de Rhodes, dans ses *Argonautiques*, appelle les grains d'ambre « larmes d'Apollon » et « larmes des Héliades ». Diodore de Sicile en fait « les larmes des sœurs de Phaeton ». Lucien de Samosate décrit l'Ogmios gaulois attaché aux hommes par des chaînes d'or et d'ambre. L'équivalence de la rosée et des larmes d'Apollon est très nette. De plus l'ambre est jaune, couleur solaire. Le texte de Tacite précise bien que les sucs sont exprimés sous l'action du soleil.

Or Apollon, dieu solaire des Grecs, a pour équivalent gaulois Belenos, le Brillant, Abellio en Aquitaine, Beli dans la mythologie galloise. C'est le dieu dont on célébrait la fête par de grands feux en Irlande pendant la nuit de Beltaine, au premier Mai. Apollon, comme Belenos, vient du même radical que le latin *malum*, l'anglais *apple*, l'allemand *apfel*, le breton et le gallois *aval*, c'est-à-dire « la pomme », d'où les noms d'Avallach, Avalon, Emain Ablach, termes désignant l'Ile Bienheureuse des Celtes, où le roi Arthur, blessé à la bataille de Camlan, est emporté par sa sœur la fée Morgane.

Ceci nous ramène tout naturellement à l'Ile d'Abalum. Le lien qui existe entre l'Ambre et le Soleil est également valable entre le Soleil et la Pomme, quand on sait que dans les anciens mythes, les pommes sont souvent d'or. Le Jardin des Hespérides contenait des Pommes d'Or analogues à cette Toison d'Or, but de l'expédition des Argonautes, et dont Jason s'empara grâce à la magicienne Médée.

Et la Pomme est un fruit symbolique, à la fois parce qu'il est la représentation du soleil et le fruit par excellence (latin

20. J'en ai moi-même porté un auquel ma grand'mère attachait une très grande importance.

pomum), donc le fruit « du bien et du mal », le fruit de la Connaissance parfaite. Le Pommier est l'Arbre du Paradis Terrestre, donc de l'Autre-Monde si souvent décrit dans les légendes celtiques. Si l'Ile d'Avalon est par excellence l'île de l'Autre Monde, l'Ile d'Abalum l'est aussi. Il est donc assez déconcertant de trouver les Cimbres et les Teutons mêlés à une histoire qui tient davantage au mythe qu'à la réalité propre, celle-ci d'ailleurs servant de support au premier, comme il arrive toujours en pareil cas.

A vrai dire, aussi déconcertant qu'il puisse paraître, ce fait est conforme à la tradition concernant les Cimbres. Il suffit de lire Strabon : « Dans ce que l'histoire nous dit des Cimbres, tout n'est pas vrai, et à côté de faits d'une certitude absolue, il y a de nombreux mensonges » [21]. Le scepticisme de Strabon est justifié dans une certaine mesure, encore que ce géographe à tendances positivistes se soit souvent laissé aller à raconter d'incroyables choses ; mais cela peut nous éclairer utilement sur la part mythique que contient l'histoire des Cimbres.

Car si les Cimbres ont été confondus avec les Celtes, s'ils ont été qualifiés de Celto-Scythes, on les a également, pendant toute l'antiquité, plus ou moins consciemment et avec plus ou moins d'intention enveloppés dans un voile de mystère et assimilés avec les Cimmériens. Il est certain qu'il est tentant de rapprocher le mot *Cimbres* du mot *Cimmériens* [22]. Mais encore eût-il fallu que *Cimbres* fût le terme le plus ancien pour que la mutation B<M se fasse correctement selon les règles de la phonétique. Or c'est le contraire : on parle des Cimmériens avant de parler des Cimbres, et la mutation M<B est logiquement impossible. Donc si les historiens de l'Antiquité admettent une relation entre Cimbres et Cimmériens, il fallait qu'il y eût une raison qui ne fût pas linguistique.

Écoutons Strabon : « Posidonius... croit que les Cimbres, naturellement pillards et vagabonds, ont dû pousser leurs courses jusqu'aux environs du Palus Maeotis et que c'est à cause d'eux que le Bosphore a été appelé Cimmérien (pour Cimbrique), les Grecs ayant changé apparemment le nom de Cimbres en Cimmériens » [24]. Posidonius et Strabon avaient donc déjà remarqué l'impossibilité de la mutation M<B et

21. Strabon, VII, 2.
22. Les Celtomanes du XIXe siècle n'ont pas hésité : pour eux, les Cimmériens, les Cimbres et les Cymry sont les mêmes. Qu'on lise l'historien Henri Martin qui pécha tant par amour du pan-celtisme.
24. Strabon, VII, 2.

croyaient ainsi à l'antériorité des Cimbres sur les Cimmériens.

Plutarque, lui, ne voit aucune difficulté. Il emploie indifféremment les deux termes, et l'on sait que ses ouvrages historiques se ressentent de ses fonctions sacerdotales à Delphes. Il parle en effet dans son traité *sur l'E de Delphes* des sages, c'est-à-dire des prêtres qui racontent les réalités obscures sous forme de récits mythologiques. En tout cas, dans la *Vie de Marius*, (chap. XI), il confond les Celtes et les Cimbres, les Cimbres et les Cimmériens :

« Comme ces barbares habitaient des pays très éloignés, on ignorait à quelles nations ils appartenaient et de quelles contrées ils étaient partis pour venir fondre, comme une nuée orageuse, sur les Gaules et l'Italie. Leur grande taille, leurs yeux noirs et le nom de Cimbres que les Germains donnent aux brigands, faisaient seulement conjecturer qu'ils étaient de ces peuples de la Germanie qui habitent sur les bords de l'océan septentrional. D'autres disent que la Celtique, contrée vaste et profonde, s'étend depuis la mer extérieure et les climats septentrionaux situés à l'est jusqu'aux Palus Maeotides, et touche à la Scythie Pontique. Que ces deux nations voisines s'étant unies, sortirent de leur pays... Et quoique chaque peuple eût un nom différent, on donnait à leur armée celui de Celto-Scythe. Selon d'autres, enfin, une portion de ces Cimmériens qui furent les premiers connus des anciens Grecs... prit la fuite et fut chassée de son pays par les Scythes... Les autres habitaient aux extrémités de la terre, près de l'océan hyperboréen, dans un pays couvert partout de bois et d'ombres épaisses, presque inaccessible aux rayons du soleil qui ne peut pénétrer dans ces forêts, si vastes et si profondes qu'elles vont se joindre à la forêt hercynienne. Ils étaient placés sous cette partie du ciel où l'inclinaison des cercles parallèles donne au pôle une telle élévation qu'il est presque le zénith de ces peuples, et que les jours étant, dans leur plus longue comme dans leur plus courte durée, toujours en égalité avec les nuits, y partagent l'année en deux parties égales. C'est ce qui a fourni à Homère l'idée de sa fable des Enfers. Voilà d'où partirent, pour se rendre en Italie, ces barbares appelés d'abord Cimmériens, d'où leur vint vraisemblablement le nom de Cimbres. »

L'une des sources de Plutarque est ici Hérodote qui, évidemment, ignore tout des Cimbres : « On dit que le pays qu'habitent aujourd'hui les Scythes était jadis aux Cimmériens. » Ceux-ci s'étant enfuis, « les Scythes y entrèrent et le trouvèrent désert. Encore maintenant se trouvent là les clôtures et les murailles

que les Cimmériens avaient bâties pour leurs villes. Certes, une contrée est nommée Cimmérie et un Bosphore nommé Cimmérien »[25]. Quant à Diodore de Sicile, il affirme que ces hommes portaient le nom de Cimmériens et que « peu après, on les a appelés par corruption les Cimbres »[26].

Cela fait évidemment penser à ce que relatent certaines *Triades de l'Ile de Bretagne.* « Trois tribus usurpatrices vinrent dans l'Ile de Bretagne et n'en sortirent jamais... La seconde fut celle des Gaëls Pictes qui vinrent en Alban (Écosse) à travers la mer de Llychlyn »[27]. Or Llychlyn désigne la Scandinavie et la Mer de Llychlyn est donc la Baltique. Mais ce qui est curieux, c'est que d'après Bède le Vénérable, chroniqueur et prêtre saxon du VIIIe siècle, le terme de Llychlyn peut désigner le Pays des Scythes. « Hu Gadarn vint le premier avec la nation des Cymry dans l'Ile de Bretagne : ils venaient du Pays de l'Été qu'on appelle Defrobani, là où est Constantinople. Ils traversèrent la Mer Tawch (Brumeuse) et parvinrent en l'Ile de Bretagne et en Armorique où ils s'arrêtèrent »[28]. Curieuse migration qui semble provenir de la mer Noire en passant par la Mer Brumeuse, c'est-à-dire la Mer du Nord, et par conséquent par la Baltique ! Il faut remarquer que dans cette fantaisie géographique, Defrobani parait être une déformation de l'Ile Tabropane, c'est-à-dire de Ceylan, et que le Pays de l'Été (Gwlad yr Haf) qu'on a voulu reconnaître dans le Sommerset, est surtout un pays mythique désignant le royaume des Morts, tout comme d'ailleurs le Pays des Scythes fabuleusement lointain.

Les Cimmériens des bords de la Mer Noire ont été curieusement rapprochés de Gomer, premier fils de Japhet, qui serait ainsi l'ancêtre de ce peuple[29]. De fait des *Gimerri* sont signalés dans les textes cunéiformes assyriens du VIIe siècle av. J.-C., notamment ceux d'Assurbanabal, et apparaissent comme adversaires des Assyriens et vainqueurs de Gygès, le fabuleux roi de Lydie. On a même prétendu que les Cimmériens ont laissé leur nom à la Tauride devenue Crimée. On aurait même trouvé à Staroï-Krim l'emplacement d'un de leurs établissements signalés par Hérodote.

Mais le premier auteur grec à avoir parlé des Cimmériens a été Homère, dans l'*Odyssée* : « Lorsqu'enfin le soleil disparaît

25. Hérodote, IV, 11.
26. Diodore, V, 32.
27. Triade 110, *Mab.* II, 298.
28. Triade 107, *Mab.* II, 295.
29. *Génèse*, X, 2-3.

et que les ténèbres de la nuit se répandent, nous touchons à l'extrémité de la profonde mer. Là sont les habitations des Cimmériens, toujours couvertes d'épais nuages et d'une noire obscurité. Jamais le dieu brillant du jour n'y porte ses regards, soit qu'il gravisse vers les hauts sommets de la voûte étoilée, soit que son char descende des cieux et roule vers la terre ; une éternelle nuit enveloppe de ses voiles funèbres les malheureux habitants de ces contrées »[30]. C'est là qu'Ulysse va évoquer les ombres des Morts. C'est le Pays de l'Autre-Monde, où règne une demi-obscurité propice aux mystères.

Si les Cimmériens sont placés par les Grecs aux extrémités du monde, les Latins les rencontrent en Italie même. Près du lac Averne, domaine de la Sybille de Cumes, les anciens habitants étaient appelés Cimmeri parce qu'ils vivaient de pillage et demeuraient dans des cavernes obscures. Pline signale en outre qu'il y avait là une grande ville[31]. Ovide décrit avec beaucoup de détails ce pays de l'Ombre : « Il est dans le pays de Cimmériens une caverne profonde creusée dans les flancs d'une montagne ; c'est la demeure ignorée du sommeil. Qu'il se lève à l'orient, qu'il parvienne au milieu de sa course, qu'il plonge dans les flots, jamais Phœbus n'y lance ses rayons. La terre à l'entour exhale de sombres brouillards ; ces lieux ne sont éclairés que par la lueur douteuse d'un éternel crépuscule. Là jamais l'oiseau vigilant à la crête de pourpre n'appela l'Aurore de ses chants ; jamais le chien fidèle, jamais l'oiseau du Capitole plus fidèle encore ne troublèrent le silence de leurs voix... C'est l'empire du muet repos. Seulement, du fond de la caverne, un ruisseau plein de l'eau du Léthé coule sur les cailloux, retentissant avec un murmure dont la douceur invite au sommeil. A l'entrée croît une moisson de pavots et d'herbes assoupissantes »[32].

Ce lac Averne, entre Pouzzole et Baïa, en Campanie, est un cratère d'ancien volcan dont la profondeur est parfois de 60 mètres. Il est entouré d'épaisses forêts. Les eaux du lac exhalaient des vapeurs fétides d'origine volcanique qui tuaient les oiseaux et c'est pourquoi les Grecs l'appelaient Aornos, c'est-à-dire « sans oiseau ». C'est également là que Virgile fait descendre Enée, conduit par la Sybille de Cumes, pour y évoquer l'ombre de son père Anchise.

Cicéron lui-même parle de ces Cimmériens « à qui la vue du

30. *Odyssée*, XI, v. 14, sq.
31. *Hist. Nat.* III, 9.
32. *Métamorphoses*, XI, 8.

soleil est dérobée, soit par quelque dieu, soit par la nature, soit par la position même du lieu qu'ils habitaient, et qui possédaient cependant des feux dont il était permis de se servir de la lumière »[33]. Strabon rapporte un renseignement d'Ephore selon lequel les Cimmériens se creusaient des demeures souterraines qu'ils appelaient *argel*. Cela nous fait inévitablement penser à ce que Pline raconte au sujet des Hyperboréens qui « se cachent la nuit dans des cavernes »[34].

Or il semble bien que les auteurs de l'Antiquité aient prêté les mêmes particularités aux Cimmériens et aux Hyperboréens dont une abondante littérature nous décrit le pays et nous affirme l'existence. Mais le terme d'Hyperboréen désigne tantôt les Celtes du Nord et de l'Ile de Bretagne, tantôt un peuple fabuleux lié à la mystérieuse Thulé.

C'est Hérodote qui contribua à étendre la réputation des Hyperboréens dans ses descriptions complexes de l'Europe du Nord. Mais il n'y a guère à tirer de cette invraisemblable confusion. Pline qui s'inspire souvent d'Hérodote, essaie, sur ce sujet, de mettre un peu d'ordre et de clarté :

« Au-delà de l'Aquilon se trouve une nation heureuse, si on en croit les récits, appelée les Hyperboréens, et chez qui les hommes atteignent une grande vieillesse ; des merveilles fabuleuses en sont racontées. On dit que là sont les gonds du monde et la dernière limite de la révolution des astres... Il n'y a dans l'année qu'un lever de soleil au solstice d'été, qu'un coucher au solstice d'hiver. La contrée est bien exposée, d'une température heureuse, et exempte de tout souffle nuisible. Les habitants ont pour demeure les forêts et les bois sacrés ; le culte des dieux est célébré par des particuliers et par l'ensemble du peuple. La discorde y est ignorée, ainsi que toute maladie. On n'y meurt que par satieté de la vie : après un repas, après des jouissances données aux dernières heures de la vieillesse, on saute dans la mer du haut d'un certain rocher ; c'est pour eux le genre de sépulture le plus heureux... On ne peut guère douter de l'existence de cette nation, car trop d'écrivains rapportent qu'il était dans l'usage d'envoyer les prémices des fruits dans l'île de Délos à Apollon qu'ils honoraient particulièrement. Les prémices étaient apportés par des vierges, respectées et accueillies hospitalièrement pendant quelques années par les nations intermédiaires. Puis, des violences ayant été commises contre les messagères, les Hyperboréens se décidèrent à déposer ces offrandes sur les frontières des peuples limitrophes »[35].

Ce texte est du plus haut intérêt pour ce qui nous préoccupe. D'abord, si la description des lieux porte sur les régions situées

33. *Premières Académiques*, II, 19.
34. *Hist. Nat.* IV, 26.
35. *Hist. Nat.* IV, 26.

au-delà du cercle polaire, le climat ne semble guère coïncider avec cette partie du monde. Quant à l'immortalité des habitants, elle nous confirme qu'il s'agit ici d'un mythe. On ne peut que penser à la mythologie irlandaise : « Les Tuatha Dé Danann étaient dans les îles du nord du monde, apprenant la magie, le druidisme, la sorcellerie et la sagesse... »[36]

Or ces Tuatha Dé Danann, venus des îles du nord du monde, donc de chez les Hyperboréens, étaient les anciens habitants de l'Ile d'Irlande. Vaincus par les Gaëls, ils furent réduits en servitude et relégués dans les terres stériles. L'imagination les fit se réfugier dans les *sidh,* ou Tertres aux Fées, autrement dit les dolmens et les tumuli. Ils sont devenus ainsi les habitants du monde obscur, tout comme les Cimmériens. Ceux qui ne vivent pas dans les tertres se trouvent encore dans les îles mystérieuses, telle l'Ile d'Emain Ablach (Avalon) où règne Manannan, fils de Lîr. Là,

« Inconnues sont la douleur et la traîtrise,
ni chagrin, ni deuil, ni mort,
ni maladie, ni faiblesse,
voilà le signe d'Emain... »[37]
« Quel pays merveilleux que ce pays !
les jeunes n'y vieillissent point... »[38]

Quant aux jeunes filles qui apportent les prémices des fruits en l'honneur d'Apollon, il n'est pas douteux que ce soient des fées comme on en voit dans de nombreux textes celtiques. Elles sont les messagères de l'Autre-Monde, qui viennent présenter aux vivants des fruits merveilleux, généralement des pommes, afin de les entraîner dans leur domaine :

« Voici une branche du pommier d'Emain
que je t'apporte, semblable aux autres ;
elle a des rameaux d'argent blanc
et des sourcils de cristal avec des fleurs. »[39]

L'Elucidation, texte qui sert de préface au *Perceval* de Chrétien de Troyes, relate que les fées du Château du Graal recevaient autrefois les voyageurs en leur offrant des coupes remplies d'un breuvage réconfortant. La chronique latine de Gervais de Tilbury signale que dans le comté de Gloucester se trouva un tertre sur lequel un chasseur pouvait monter et demander à

36. Bataille de Mag-Tured. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise,* p. 37.
37. J. Markale, *Ancienne Poésie d'Irlande,* dans *Cahiers du Sud,* nº 335, p. 27.
38. *Id.,* p. 25.
39. *Id.,* p. 26.

boire. Une main surgissait alors du tertre et lui offrait une coupe remplie de nectar. Conlé le Rouge, dans un récit irlandais, prend une pomme que lui tend une fée et ne peut faire autrement que de suivre celle-ci.

Mais l'époque où les fées se montraient aux humains est révolue. C'est ce que semble dire Pline. Car les hommes ont voulu faire violence aux fées et les fées sont devenues invisibles. D'après le texte de *l'Elucidation*, le Château du Graal et ses fées ont disparu depuis que le roi Amangon eut violenté l'une des fées hospitalières. Le monde des fées est donc devenu le monde souterrain, le monde de l'Ombre où l'œil de celui qui n'est pas initié ne peut rien discerner. Il y a là une ressemblance étonnante entre ce thème de l'occultation de l'Autre-Monde et ce que raconte Pline au sujet des Hyperboréennes qui ont subi les violences des humains et ne se montrent plus, se contentant de déposer leurs fruits sur les frontières. Le texte de Pline est un authentique conte de fées puisé à bonne source.

D'ailleurs tous les auteurs s'accordent à donner aux Hyperboréens une teinte sacrée. Apulée parle des « griffons hyperboréens qu'un autre monde engendre » [40]. Athénée rapporte une légende selon laquelle la grue est un oiseau qui s'en va devenir homme dans les îles hyperboréennes. Diodore de Sicile place l'Ile de Bretagne chez les Hyperboréens, constate que le sol produit deux récoltes par an et que c'est le lieu de naissance de Latone, ce qui explique pourquoi les insulaires vénèrent particulièrement Apollon. C'est là que se trouve un immense temple rond (dans lequel on reconnaît Stonehenge). « Les habitants sont pour la plupart des joueurs de cithare et célèbrent sans cesse les louanges du dieu, dans le temple, en accompagnant le chant des hymnes de leurs instruments. » Apollon, d'ailleurs, « passe pour descendre dans cette île tous les dix-neuf ans » [41]. Pomponius Méla, après avoir noté le jour et la nuit de six mois, ajoute : « ... Terre sacrée, leur contrée est exposée au soleil et douée d'une grande fertilité. Religieux observateurs de la justice, ils coulent des jours plus longs et plus heureux qu'aucun autre peuple au monde. Toujours au sein de la paix et des plaisirs, ils n'ont jamais connu la guerre ni les querelles. Ils font des sacrifices en l'honneur de leurs dieux et particulièrement d'Apollon... Ils passent leur vie dans des bois sacrés et des forêts. » [42]

Toutes ces légendes confuses font apparaître une identifica-

40. *L'Ane d'Or*, XI, 24.
41. Diodore, II, 47.
42. Méla, III, 5.

tion entre les Cimmériens et les Hyperboréens d'une part, entre les Cimmériens et les Cimbres d'autre part, sans compter la confusion entre Celtes et Cimbres, et aussi le voisinage des Scythes, étant donné que la Scythie est un pays mystérieux, une sorte d'autre-monde. Nous semblons tourner en rond, et aucune explication n'est possible si l'on ne met pas en évidence l'aspect mythique du problème.

Car à l'origine, qu'il s'agisse des Hyperboréens, des Cimmériens ou des Cimbres, tout se rapporte à un peuple *d'extraction mystérieuse* et qui habite les *confins du monde*. Ce peuple aurait été, qu'il s'agisse des Cimbres ou des Cimmériens ou encore des Tuatha Dé Danann, chassé de ses domaines primitifs. Or ce ce peuple, mythologiquement parlant, ce sont les *Tuatha Dé Danann*.

Nous avons déjà dit que les Tuatha Dé Danann étaient les anciens occupants de l'Ile d'Irlande et qu'ils avaient été contraints de laisser la prépondérance aux Gaëls, quitte à devenir, dans l'imagination des Celtes, de véritables dieux, maîtres du monde souterrain. C'est en tout cas une certitude que les Tuatha représentent le peuple qui a précédé les Celtes sur la Terre d'Irlande. Ce sont les prédécesseurs des Celtes, et par conséquent les constructeurs de mégalithes. Leurs origines mystérieuses se prêtaient au mystère, et ce mystère ne pouvait qu'être renforcé par l'étrangeté de ces constructions mégalithiques. Il est certain également que dans l'esprit des historiens et écrivains de l'Antiquité, les fabuleux Hyperboréens et les mythiques Cimmériens sont de même essence et de même nature. L'allure féérique de leurs descriptions est assez éloquente : les Tuatha Dé Danann, c'est-à-dire les peuples mégalithiques « divinisés » dans le souvenir des hommes, sont les Cimmériens et les Hyperboréens. Et des Cimmériens aux Cimbres dont l'origine était mystérieuse, il n'y avait qu'un pas. Ce pas fut franchi allègrement.

Mais il y a autre chose. S'il est vrai qu'en Irlande les Celtes ont évincé le peuple des Mégalithes, cette constatation est parfaitement valable pour les territoires continentaux occupés par les Celtes et qui, en grande partie, étaient recouverts de monuments mégalithiques. Or que sont devenus ces peuples ?

Nous savons que les Celtes ont toujours été une minorité et qu'il n'y a pas à proprement parler de race celtique. L'univers celtique fut surtout un conglomérat de peuples sous la direction d'une élite celtique. Les populations autochtones, d'abord réduites en servitude, se sont ensuite celtisées et amalgamées par

la langue, la civilisation et la religion. Cependant l'histoire nous montre que dans toute invasion, il y a des peuples refoulés. N'y a-t-il pas eu des peuples mégalithiques refoulés sur des régions pauvres et sans intérêt ?

De même que Rome, maîtresse de la Grèce, a été contaminée par la culture et la religion des vaincus, les Celtes ont dû eux-mêmes être contaminés par les traditions mégalithiques : le mythe des Tuatha Dé Danann et la religion druidique en sont la preuve. D'ailleurs, puisque ces fameux Hyperboréens sont les initiateurs des cultes solaires de Stonehenge et de Delphes, les Grecs comme les Celtes devaient certaines choses à leurs prédécesseurs. Mais cela n'infirme en rien l'hypothèse qui consiste à chercher dans l'Europe occidentale, en une région désolée, un résidu de ces populations autochtones sur lesquelles la celtisation aurait été moins forte. Pourquoi les Cimbres et les Teutons ne seraient-ils pas les descendants d'un groupe de peuples refoulé dans le Jutland, région pauvre par excellence et qui avait été primitivement abandonnée par les Celtes à la fin de l'Age du Bronze, par suite des ravages causés par la mer ?

Jusqu'à présent, on a voulu à tout prix faire des Cimbres et des Teutons, soit des Germains, soit des Celtes. On les a considérés comme des Germains uniquement parce qu'ils venaient de Germanie, ce qui ne peut en aucun cas être une preuve décisive, car nous ne possédons aucun indice de leur germanisme. On a certes beaucoup plus de raisons de prétendre qu'ils sont des Celtes puisqu'ils parlaient la langue celtique et avaient adopté bon nombre d'usages gaulois. Il est vrai que des peuples germaniques avaient subi l'influence celtique. Cependant on a peine à les croire Celtes, car ils semblent occuper une place bien à part, en dépit de leur alliance avec les Helvètes.

En réalité, les Cimbres et les Teutons ne sont ni Celtes ni Germains. Compte tenu de l'identification Cimbres-Cimmériens-Hyperboréens, il faut considérer les Cimbres et leurs proches parents les Teutons comme les descendants des peuples mégalithiques, sans doute non indo-européens, fort peu celtisés, et dépourvus de terres, chassés de leurs domaines par les Celtes, et tentant un beau jour d'en récupérer par la force. C'est une loi de l'Histoire.

Ainsi s'éclaire d'un jour nouveau ce problème irritant qui ne peut être résolu dans un contexte purement historique. La confusion dans laquelle les Cimbres et les Teutons se trouvent présentés est celle d'un mythe. Eux-mêmes avaient intérêt à se revêtir d'un masque de mystère. Quand on analyse scientifiquement

le mythe qu'ils ont élaboré ou qu'on a élaboré en leur nom, tout devient simple. Ni Celtes, ni Germains, ils sont les derniers descendants des constructeurs de dolmens et d'allées couvertes, qui, aux alentours de l'an — 2000, ont parsemé l'Europe occidentale de leurs étranges monuments, avant d'aller, grâce au rêve mystique des Celtes, s'y perdre et prendre des visages de dieux et de héros.

CHAPITRE III

ROME ET L'ÉPOPÉE CELTIQUE *

On considère généralement Tite-Live comme un écrivain de grande classe, mais aussi comme un médiocre historien. Sa passion pour la patrie romaine l'égare bien souvent. Les faits qu'il relate n'ont pas été soumis à une critique sérieuse, « il confond les préteurs et les consuls, cite deux fois le même fait, brouille les dates et les noms » [1]. En fait son *Ab Urbe Condita* est avant tout sœur de l'*Enéide* de Virgile, contemporaine aussi, et obéissant aux mêmes préoccupations : c'est une épopée, une fresque magistrale dédiée à la gloire de Rome. Même le style est épique : Tite-Live a le sens du merveilleux, le sens de l'évocation du passé, et peu importe que ce soit à l'aide de documents incertains, de matériaux mythologiques qu'il brosse son tableau. Il n'est certes point utile de commenter les premiers livres de son œuvre qui concernent les origines de Rome : celles-ci sont purement légendaires et nul ne saurait prendre à la lettre ce que lui — ou d'autres historiens bien intentionnés — ont pu raconter au sujet de Romulus et des rois étrusques. Mais il y a un autre passage de l'*Ab Urbe Condita* qui mérite une attention particulière parce que, généralement, les commentateurs n'en ont point senti la signification ni la portée exactes. Il s'agit des Guerres Gauloises, d'abord de la Prise de Rome, au livre V, et ensuite, de différents épisodes où s'opposent Romains et Gaulois, épisodes dispersés sans ordre et prenant même place dans les Guerres Puniques, pendant lesquelles, on le sait, les Gaulois embrassèrent, avec un enthousiasme raisonné, le parti des Carthaginois.

« L'histoire des Guerres Gauloises », dit Henri Hubert, « est

* Paru pour la première fois dans *Cahiers du Sud*, n° 355 (1960).

1. René Pichon : *Histoire de la Littérature Latine*, p. 314.

quelque chose de bien singulier, d'assez fabuleux et de très épique »[2]. De fait, la Prise de Rome par les Gaulois en 387 est demeurée célèbre dans les Annales du peuple romain, non seulement par la terreur qu'inspira le nom seul des Gaulois, mais aussi par la défaite totale et quasi inexplicable des armées romaines devant des bandes d'aventuriers gaulois en quête de butin et de nouveaux pays. Camille Jullian, dans son *Histoire de la Gaule*[3], fait justement remarquer : « La défaite des Romains, dit nettement Tite-Live, fut due à l'effroi magique (*miraculum*) que leur inspira le cri de guerre des Celtes. Les récits de Tite-Live, d'Appien et de Plutarque, colorés, détaillés, précis, pleins d'esprit religieux, assez favorables aux Celtes... m'ont toujours paru inspirés en parties de quelque épopée gauloise, peut-être par l'intermédiaire de l'insubre Cornélius Népos. Les récits de Polybe et de Diodore, plus sobres, plus honorables pour Rome, et plus courts, représentent une tradition différente. »

Il va sans dire qu'à l'époque de Tite-Live, les documents authentiques concernant les invasions gauloises manquaient. Tite-Live a utilisé ce qu'il a pu trouver. Et pourquoi ne pas voir dans certaines de ses sources d'éventuelles épopées celtiques dont le souvenir demeurait sans aucun doute dans quelques familles de la Cisalpine, d'origine gauloise et romanisées depuis peu, telle la famille de Tite-Live, lui-même natif de Patavium (Padoue). « Cette histoire », dit encore Henri Hubert[4], « où les deux partis auraient collaboré, croyons-nous, est plus épique et héroïque qu'historique. » Certes, nul n'a jamais découvert de textes gaulois, ni à plus forte raison d'épopées. Mais nous savons pourquoi : César nous l'explique clairement. Les druides « estiment que la religion ne leur permet pas de confier à l'écriture la matière de leur enseignement... parce qu'ils ne veulent pas que leur doctrine soit divulguée, ni que d'autre part, leurs élèves, se fiant à l'écriture, négligent leur mémoire »[5]. Autrement dit l'écriture gauloise n'a jamais existé. Mais il n'est pas question pour autant de prétendre l'inexistence de textes littéraires. Une fois la romanisation poussée dans les Gaules, une fois le druidisme et le bardisme interdits officiellement, les textes littéraires qu'on se répétait de maître à élève, de père à enfant, disparurent progressivement en même temps que la langue

2. H. Hubert : *Les Celtes*, II, p. 37.
3. C. Jullian : *Histoire de la Gaule*, I, p. 294.
4. H. Hubert : *Les Celtes*, II, p. 11.
5. *De Bello Gallico*, VI, 14.

gauloise. Seuls le Pays de Galles et l'Irlande échappèrent à cette offensive latine et doivent à cela d'avoir conservé des textes en langue gaëlique ou en langue britonnique, celle-ci étant la plus proche du gaulois ; mais bien entendu, ces textes ont été rédigés au moyen âge et on ne saurait y voir autre chose que le dernier reflet de la littérature gauloise.

En tout cas, la littérature gauloise sous forme orale est attestée par de nombreux écrivains grecs et latins. Les poètes, dit Strabon (IV, 4), sont « les bardes, c'est-à-dire les chantres sacrés ». Diodore de Sicile (V, 29) précise : « Avant de livrer bataille... ils chantent les prouesses de leurs ancêtres et vantent leurs propres vertus tandis qu'ils insultent leurs adversaires... (V, 31) Ils s'expriment par énigmes... Ils emploient beaucoup l'hyperbole... Dans leurs discours, ils sont menaçants, hautains et portés au tragique... Amis et ennemis obéissent aux chants des bardes. Souvent lorsque deux armées sont en présence... les bardes se jettent au milieu des combattants et les apaisent. » Pomponius Méla (III, 2) remarque que « ces peuples ont une éloquence qui leur est propre. » Lucain, dans la *Pharsale* (I, v. 50), apostrophe les poètes gaulois : « Vous dont les chants de gloire rappellent au lointain avenir la mémoire des fortes âmes disparues dans les combats, bardes, vous épanchez sans crainte votre veine féconde ! » Valérius Flaccus (VI, 93) dit que « ces peuples dédaignent de marcher au combat au son des trompettes : ils chantent les exploits de leurs anciens guerriers ». Enfin, Polybe, historien méfiant s'il en fût, après avoir fait le tableau des peuples de la Cisalpine, assure (II, 17) que « les auteurs d'histoires dramatiques racontent à leur sujet force légendes merveilleuses. »

Car nous y voici : chaque fois qu'il est question des Gaulois chez les historiens de l'Antiquité, il y a toujours une part de légendes merveilleuses. C'est à croire que les Gaulois furent un peuple extraordinaire, doué de pouvoirs surhumains ; c'est à croire qu'il a fallu aux Grecs de Delphes et aux Romains un courage non moins surhumain pour en venir à bout. C'est d'ailleurs à peu près le but de César lorsqu'il écrit ses fameux Commentaires : prouver que les Gaulois représentaient un danger immense pour Rome et prétendre que lui, Caius Julius Caesar, fut le sauveur de la Cité Latine. Silius Italicus, faisant le récit épique de la Seconde Guerre Punique, met en scène un gaulois du nom de Crixus « tout orgueilleux de ses ancêtres... Sur son bouclier, l'insensé portait, ciselés, la Roche Tarpeienne et les Gaulois, pesant l'or au pied de la Colline Sacrée » (V, v. 150). On le voit,

la tradition se maintenait [6]. Les épopées guerrières des Gaulois sont affirmées. Comment ne pas croire que Tite-Live en ait été informé ? N'était-il pas lui-même un Gaulois, certes romanisé à l'extrême, mais demeuré sensible à l'instinct de sa race ? Nous aurait-il vraiment transmis, sous une plume romaine, des fragments d'une épopée celtique, rare et précieux témoignage de la littérature de nos ancêtres ?

Prenons comme base de départ le texte de Polybe, historien grec, annaliste impartial des événements survenus en Italie. « Dix-huit ans après la bataille d'Aigos-Potamos », dit-il (I, 6), « seize ans avant la bataille de Leuctres... les Gaulois entrèrent à Rome *de vive force* et occupèrent toute la ville à l'exception du Capitole. Les Romains signèrent un traité avec le vainqueur *aux conditions qu'il lui plut.* » C'est tout. Le texte est d'une sécheresse exemplaire et nous permet de prendre Tite-Live, deux fois, en flagrant délit de mensonge : d'abord Tite-Live nous présente le spectacle de Rome ouverte et non défendue ; ensuite il a inventé, et en cela il est suivi par Plutarque et Florus, un retour offensif de Camille qui chasse les Gaulois de Rome avant la conclusion définitive du traité si humiliant pour les Romains. Pour être juste, cependant, il faut dire que Plutarque se méfie de tout ce qui concerne la prise de Rome. Il émet un doute (*Camille*, 27) : « Si toutefois on peut croire qu'on ait conservé une connaissance exacte de ces temps anciens, lorsqu'on considère la confusion qui existait alors... Héraclide de Pont, qui n'était pas éloigné de ce temps-là, dit dans son *Traité de l'Ame* qu'une armée venue des pays hyperboréens avait pris une ville *grecque* nommée Rome, située dans les contrées occidentales, près de la grande mer. » On ne peut être plus clair. Grâce aux Hyperboréens vus par les Grecs, les Gaulois sortaient d'une légende pour entrer dans une autre.

La fable commence en effet lorsque Tite-Live trace le portrait de la Gaule transalpine au début du second âge du fer, période dite de la Tène I. Sur quoi se base-t-il ? Il ne le dit pas et nous l'ignorons. Il est question de la *Celtique*, c'est-à-dire du territoire compris à peu près entre la Seine et la Garonne, ce qui deviendra sous l'occupation romaine la *Lugdunaise*. Cette dénomination a posteriori parait arbitraire pour les environs de l'an

6. On aurait retrouvé, autrefois, en Bretagne un bouclier d'origine gauloise exactement semblable à la description de Silius. Le dessin de ce bouclier aurait été ajouté à une ancienne édition de Florus. Ne connaissant ni ce bouclier, ni le dessin, n'ayant pu vérifier dans toutes les éditions de Florus, je tiens ce détail pour suspect, jusqu'à plus ample informé.

400 av. J.-C. Mais le plus intéressant consiste en une soi-disant confédération des peuples de la Celtique, sous l'autorité d'un roi suprême, qui est, selon Tite-Live, un certain Ambigatus dont on ne sait rien de plus, sinon qu'il était Biturige. Or *Bituriges*, nom de peuple, signifie *Rois du Monde*, et nous voyons apparaître ici un concept cosmogonique cher aux Celtes, celui de l'*omphalos*, du nombril du monde. L'Irlande était également régie par un roi suprême qui résidait à Tara, considéré comme le centre de l'Ile. L'assemblée des druides, d'après César, se tenait sur le territoire des Carnutes, centre de la Gaule entière. Les Bituriges occupaient la région de Bourges, centre de la Celtique (et centre de la France actuelle). La même idée avait d'ailleurs présidé chez les Grecs au choix de Delphes comme Terre Sacrée, *omphalos* où convergeaient les rayons du soleil vénéré sous le vocable d'Apollon Pythien et dont le culte est vraisemblablement d'origine hyperboréenne.

Cependant les causes immédiates de l'invasion gauloise en Italie sont logiques. La Gaule étant surpeuplée, de nombreux Gaulois tentèrent d'aller conquérir de nouvelles terres. C'est ce qui déclencha deux expéditions, l'une en Grèce, dont l'épisode le plus caractéristique est la prise de Delphes, l'autre en Italie avec la prise de Rome comme point extrême. L'écrivain gaulois romanisé Trogue-Pompée compare cette poussée gauloise à un *Ver Sacrum*, printemps sacré [7], expédition de jeunes gens en usage chez les Italiotes qui, on le sait, composaient primitivement avec les Celtes le même groupe ethnique au sein de la race indo-européenne. Cette poussée vers les Alpes a laissé des traces dans la littérature irlandaise. La seconde partie d'une épopée intitulée *Tain Bô Fraêch* (la Razzia des Bœufs de Fraêch) nous montre le héros rentrant chez lui. Sa mère lui annonce : « Tes vaches ont été volées, ainsi que tes trois fils et ta femme, et sont dans la montagne des Alpes » [8]. Le fait que les voleurs soient partis avec leur butin dans les Alpes ne laisse pas d'être troublant. Quoi qu'il en soit, Fraêch et son ami Connall Cernach « traversent la mer, le nord de l'Angleterre, la mer de Wight et arrivent au nord de la Lombardie, puis aux montagnes des Alpes ». Ils doivent alors maîtriser un dragon, piller une forteresse, ils récupèrent la femme, les fils et les vaches de Fraêch et retournent chez eux. Car l'explication du *Ver Sacrum*, si elle est satisfaisante, si elle est conforme à la sociologie celtique, se com-

7. Justin, XXIV, 4.
8. G. Dottin : *L'Épopée Irlandaise*, p. 98.

plète par l'idée d'une expédition vers des terres inconnues, on serait tenté de dire vers l'autre monde si cher aux Celtes qu'il a suggéré d'innombrables récits extraordinaires. Tite-Live le laisse clairement entendre quand il décrit la crainte religieuse des Gaulois se demandant comment ils pourraient passer les Alpes pour parvenir dans un *monde différent*, et Pline l'Ancien rapporte à ce sujet une tradition qui n'est pas sans lien avec les aventures celtiques de l'Autre-Monde : les Gaulois auraient en effet décidé d'aller en Italie « parce que Hélicon, citoyen helvète, ayant travaillé quelque temps à Rome l'art du forgeron, avait ramené des figues, des raisins, de l'huile et du vin de choix » [9]. Or le forgeron, c'est bien connu, est, dans les épopées, un personnage de l'Autre-Monde : les Cyclopes de l'Odyssée rejoignent les étranges forgerons que le héros irlandais Maëlduin rencontre sur une île au cours de sa navigation errante [10]. Héphaistos-Vulcain a comme équivalent gallois un certain Govannon, fils de Don, cité par le barde Taliesin [11] et qui est un forgeron merveilleux associé aux exploits du magicien Manawyddan ab Llyr [12]. Ce Govannon paraît d'ailleurs être la réplique du Goibniu irlandais, le forgeron des Tuatha Dé Danann, peuple féerique habitant les tumuli. Dans le récit gaëlique de la *bataille de Mag-Tured* [13], il apparaît comme un dieu possesseur de secrets admirables, et surtout il est célèbre par le « Festin de Goibniu », sorte de banquet d'immortalité qui permet aux Tuatha Dé Danann de se nourrir éternellement dans leurs sombres retraites [14]. Quant aux fruits dont se sert Hélicon pour tenter les Gaulois, ce sont évidemment les fruits de l'empire de Hadès, la grenade que mangea Proserpine, la pomme que présentent toujours les habitants de l'au-delà à ceux qu'ils veulent entraîner avec eux, telles les pucelles des Romans de la Table-Ronde qui guident les chevaliers d'Arthur vers le Château du Graal. Denys d'Halicarnasse (XIII, 11) insiste d'ailleurs sur la façon dont sont présentés ces fruits aux Gaulois, en une sorte de cérémonie qui donne lieu à des questions rituelles sur la terre vaste et fertile qui se trouve « de l'autre côté ».

Cependant Tite-Live et Plutarque fournissent, quant au pas-

9. Pline : *Hist. Nat.* XII, 1.
10. *Immram Mailduin*, XXI.
11. J. Markale : *Les Grands Bardes Gallois*, p. 54.
12. J. Loth : *Les Mabinogion*, I, p. 192.
13. G. Dottin : *L'Épopée Irlandaise*, p. 41.
14. Cf. G. Dumézil, *Le Festin d'Immortalité*, pp. 162-163. Cf. *Revue Celtique*, XLI, pp. 478-479. Cf. W. Nitze, *Le Château du Graal et le Bruiden Celtique*, in Romania, LXXV.

sage des Gaulois en Italie, une cause beaucoup plus réaliste, du moins en apparence : Un habitant de Clusium, nommé Aruns, trahi par sa femme et son fils adoptif, va trouver les Gaulois et leur demande de l'aider à se venger. En dehors du fait que l'aventure d'Aruns est peut-être un écho d'une autre histoire, celle d'un autre Aruns assassiné en 508 par Tarquin le Superbe qui voulait sa femme [15], c'est le thème initial de la Guerre de Troie. C'est aussi un thème constant dans l'épopée celtique. En Irlande, au haut moyen âge, parmi les douze histoires principales que devaient connaître les *filid*, c'est-à-dire les bardes, se trouvaient les Enlèvements de Femmes (*aithid*), alors que les émigrations (*tochomlada*) et les expéditions militaires (*sluaigida*) étaient classées parmi les cinq histoires secondaires. L'enlèvement d'Etaine, femme du roi suprême Eochaid Aireain, par le dieu-héros Mider déclenche une guerre. Le fameux roi Arthur, qui n'est que l'équivalent médiéval d'Eochaid, lutte contre Méléagant, nom chrétien de Mider, qui lui a ravi sa femme Guenièvre, puis contre Lancelot du Lac et contre Medrawt (encore Mider) qui lui ont joué successivement le même tour. Le roi des *fénians* Finn engage une expédition pour retrouver son épouse enlevée par Diarmaid, et dans tous les cas, le thème de la vengeance rejoint celui des expéditions mystérieuses vers un monde inconnu.

Les Gaulois se dirigent donc vers le sud, conduits par un homme que Tite-Live et Plutarque nomment Brennus. On a voulu, autrefois, voir dans ce nom un simple titre, la traduction gauloise du mot latin *regulus*, en s'appuyant sur le fait que le gallois *brenin* (de *brenn*, hauteur) signifie « roi de tribu ». Il est plus vraisemblable, et c'est l'opinion admise de nos jours, que Brennus est la forme latinisée de *Brannos*, en vieux-celtique, qui, par chute de la syllabe finale, a donné en breton, gallois et irlandais, *Bran*, le Corbeau. Or il existe, chez les historiens de l'Antiquité, un second Brennus : le chef gaulois qui aurait, en 278, pris et pillé Delphes. Historiquement, la prise de Rome datant de 387, il est impossible que ce soit le même personnage. Au point de vue légendaire, il en va tout autrement : le Brennus de Rome et le Brennus de Delphes ne sont que deux aspects différents d'un seul personnage. En effet, dans les deux cas, il s'agit d'une expédition dans un monde totalement étranger, mais dont on soupçonne les richesses plus ou moins sacrées. D'ailleurs les péripéties de la lutte pour Delphes sont aussi mer-

15. Denys d'Halicarnasse, IV, 15.

veilleuses que celles de la lutte pour Rome [16]. En vrai les deux Brennus ne font qu'un avec le célèbre dieu-héros des Celtes Bran Vendigeit (Bran le Béni) dont le mabinogi gallois de *Branwen, fille de Llyr* nous raconte les aventures en Irlande, au cours d'une expédition destinée d'une part à venger sa sœur, et de l'autre, à s'approprier un chaudron magique procurant l'immortalité et l'abondance, véritable Graal païen [17], ou encore l'irlandais Bran Mac Faibal que sa navigation mène à la Terre des Fées, héros christianisé plus tard sous le nom de Saint-Brendan, le découvreur du paradis [18].

Nous voici arrivés au choc décisif entre Gaulois et Romains. Sur les bords de l'Allia, les troupes romaines vont à la rencontre des Gaulois qui sont dispersés un peu partout. Et surtout les Gaulois font entendre des « chants sauvages » et des « clameurs bizarres » (Tite-Live, V, 37). Or il n'est pour ainsi dire aucunement question de bataille. Tite-Live est muet sur le combat lui-même et se borne à relater la fuite éperdue des Romains que rien dans son texte ne peut clairement expliquer, tandis qu'au sujet des mêmes événements, Florus déclare : « Aucune défaite ne fut plus horrible (I, 13) ». Cette défaite, d'ailleurs, si l'on en croit Tite-Live, avait été annoncée d'une façon tout à fait mystérieuse, puisqu'après le départ des Gaulois de Rome, on fit une expiation « en l'honneur de cette voix nocturne qui avait, sans être écoutée, prédit les désastres de Rome, et l'on décida d'ériger un temple dédié à Aius Locutus, le dieu qui a parlé » (V, 50). On voit tout de suite le procédé. Il est universel dans le folklore ; il a particulièrement été utilisé par les Celtes : les prophéties de Merlin, les prophéties des Druides et des Devins irlandais n'en sont-elles pas les manifestations les plus poétiques ?

Mais à propos de la débandade de l'Allia, faut-il comprendre que les Romains ont eu peur ? Alors, que penser de leur courage bien connu ? Tite-Live tente bien d'expliquer l'incurie des tribuns militaires, mais il n'y croit guère, et comme en fait il n'y a pas de bataille, l'explication porte à faux. Il s'agit évidemment d'une terreur religieuse, d'un phénomène purement magique. La bataille de l'Allia est une bataille mythologique qui n'a peut-être jamais eu lieu. Nous retrouvons cette terreur romaine devant les cris magiques (ils ne peuvent être autrement) des

16. Diodore de Sicile, frg. XXII ; Justin, XXIV ; Strabon, IV, 13 ; Pausanias, X, 23.
17. J. Loth, *Les Mabinogion*, I, p. 140.
18. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, p. 55.

Gaulois dans Polybe (II, 29) à propos des guerres puniques : « L'aspect de l'armée gauloise et le bruit qui s'y faisait les glaçaient d'épouvante. Le nombre des cors et des trompettes était incalculable ; en même temps, toute l'armée poussait de telles clameurs que l'on n'entendait plus seulement le son des instruments et les cris des soldats, mais que les lieux environnants qui en renvoyaient l'écho semblaient ajouter leur propre voix à ce vacarme ». Les paroles de Polybe, pourtant réalistes, illustrent de façon saisissante le trouble ressenti par les Romains sur les bords de l'Allia. Or, dans l'un des premiers récits épiques de l'Irlande, la *Tain Bô Cuanlgé*, se trouve un récit rigoureusement analogue quoiqu'auréolé tout à fait de merveilleux : « Cûchulainn saisit ses deux lances, son bouclier et son épée, et de sa gorge, fit sortir le cri du héros ; les génies à visages pâles, à figure de bouc, les fées des vallées lui répondirent, épouvantés qu'ils étaient par ce cri puissant, en sorte que... Bodb, déesse de la guerre, mit le désordre dans les rangs de l'armée. Les guerriers de quatre des cinq grandes provinces d'Irlande firent avec les pointes de leurs lances et de leurs armes un tel bruit que cent hommes d'entre eux furent tués par l'épouvante, par un mal de cœur mortel, ce soir-là... » [19]. Et plus loin : « Il jetait un cri égal à cent guerriers. Ce cri se prolongeait, semblait renvoyé par chaque angle et chaque coin... » [20]. Vers la fin du même récit, on assiste à la fuite éperdue des quatre armées devant le seul héros Cûchulainn, fuite due à une cause magique : Fergus, ancien maître de Cûchulainn, actuellement allié de ses ennemis, s'était engagé par une sorte de tabou à fuir devant son élève quand celui-ci le lui demanderait. Il n'y a pas de combat, mais une débandade en tous points semblable à celle des Romains [21].

Le champ est libre à présent pour les Gaulois. Or ils hésitent, nous dit Tite-Live, craignant un piège. Ils sont les premiers étonnés de leur victoire. Pendant ce temps, à Rome, l'effroi magique continue son effet. C'est l'abandon de la Cité. Les portes demeurent ouvertes, et seuls, quelques courageux se retranchent sur le Capitole. Lorsqu'on connaît la mentalité romaine, tout cela est invraisemblable et ne peut avoir germé que dans des cervelles gauloises. Car, de tous temps, et ce n'est pas un reproche mais une constatation élogieuse, les Celtes ont eu une imagination délirante, de tous temps ils ont préféré des guerres et

19. D'Arbois de Jubainville, *Tain Bô Cuanlgé*, p. 134.
20. *Id.*, p. 141.
21. *Id.*, p. 242.

des victoires imaginaires aux combats réels. Ils ont ainsi conquis le monde entier, autour d'Arthur, dans un rêve bizarre où se mêlent la fantaisie la plus exubérante, une mégalomanie sans bornes, et la recherche obstinée de l'Au-Delà. Certes, il serait difficile de nier que Rome ait été réellement prise par les Gaulois. Le fait a trop marqué les Romains pour ne pas être authentique. Mais les choses ne se sont certainement pas passées de la façon dont nous les raconte Tite-Live. D'abord, cette description de Rome « ville ouverte » a certains traits d'épopée celtique : C'est une cité sur laquelle pèse un enchantement. C'est la mystérieuse cité ensorcellée du mabinogi de *Manawyddan* [22] ; c'est la « Gaste Cité » dans laquelle pénètre le chevalier anonyme, héros du *Bel Inconnu* de l'auteur français du XIIIe siècle Renaud de Beaujeu : « Le Bel Inconnu se signa, franchit la porte et entra dans la ville déserte. Il alla par la grande rue, regardant les pans de murs écroulés, les piliers, les fenêtres de marbre chus à terre » [23]. C'est la Cité Morte ou Château du Graal, que rencontre Perceval [24] ; c'est la Terre Désolée, abandonnée par ses habitants, vide de cultures, plongée dans un hiver précoce [25]. C'est enfin et surtout le *sidh* irlandais, le Tertre aux Fées, mystérieux domaine des Tuatha Dé Danann : ce sont des dolmens sous tumulus, vides en apparence, sans défense, habitations des morts que l'on vient pourtant piller et razzier à cause de leurs « richesses profondes ». La littérature épique de l'Irlande fourmille d'expéditions de ce genre, d'attaque de *sidh*, de descentes dans l'Autre-Monde. Dans le texte intitulé *Echtra Nerai*, les Aventures de Néra, le héros s'égare dans un *sidh* et y épouse une femme. Au bout d'un certain temps la femme lui dit : Va vers les tiens et « dis-leur d'être sur leurs gardes le jour de *samain* (1er novembre, jour des morts, nouvel an celtique) et de détruire le *sidh*. Car il a été dit ceci : le *sidh* doit être détruit par Ailill et par Mebdh et la couronne de Briun doit être emportée par eux... Qu'ils viennent le jour des Morts, car les *sidh* sont toujours ouverts ce jour-là » [26].

Ce texte éclaire très nettement le récit épique de Tite-Live. En effet, d'abord il y a une date choisie pour la prise de Rome, et cette date ne doit, semble-t-il, rien au hasard. Plutarque, qui suit les mêmes sources que l'historien latin, précise que la bataille

22. J. Loth, *Mabinogion*, I, p. 154.
23. A. Mary, *La Chambre des Dames*, p. 296.
24. A. Pauphilet, *La Quête du Graal*, pp. 45-46.
25. *Id.*, p. 59.
26. J. Markale, *L'Autre-Monde Celtique, les Aventures de Néra*, in Cahiers d'Histoire et de Folklore, VI, pp. 68-70.

de l'Allia eut lieu « vers le solstice d'été et dans la pleine lune » [27]. C'était une date fatidique pour les Romains, car elle était — soi-disant — l'anniversaire de la mort des trois cent-six Fabius défaits et tués, sauf un (il y a toujours un rescapé !), par les Véiens en 479. Aulu-Gelle (V, 18), recopiant un fragment d'ouvrage perdu de Verrius Flaccus, nous fait savoir que la veille du combat de l'Allia, le tribun Q. Sulpicius avait offert un sacrifice aux dieux. Or chaque fois que des magistrats avaient offert un sacrifice le lendemain des calendes, des nones ou des ides, le combat qui avait suivi avait toujours été fatal. Mais les Gaulois n'entrent point tout de suite dans Rome. Ils hésitent, un jour, trois jours, on ne sait pas. Leur attente, expliquée par la crainte d'un piège, a sans doute des raisons fort obscures auxquelles ne sont sans doute pas absentes des considérations d'ordre astrologique : ils attendent le solstice. D'ailleurs le fait que Plutarque mentionne la pleine lune prouve une certaine influence gauloise sur les sources de l'historien, les Celtes basant leur calendrier sur les lunaisons, ce que ne faisaient pas les Romains. De toutes façons, il s'agit pour les Gaulois d'un jour de triomphe, et ce triomphe ne pouvait pas mieux être choisi qu'au solstice d'été, apogée de l'année.

Ensuite, le texte des Aventures de Néra nous déclare que le jour des Morts, les *sidh* sont ouverts. La ville de Rome étant assimilée à une cité de l'au-delà, il était nécessaire de faire attendre aux Gaulois le jour sacré où les portes en seraient ouvertes. Et les Gaulois entrent dans Rome « par la Porte Colline, laissée ouverte », nous dit Tite-Live (V, 41). Il y a là plus qu'une coïncidence.

Enfin, et ceci devra être mis dans le domaine de l'hypothèse la plus troublante, le récit des Aventures de Néra nous parle d'une véritable trahison de la part d'une des habitantes du *sidh*, qui fait détruire sa patrie par amour pour Néra.

Le fait n'est pas nouveau, ni dans la mythologie celtique, ni dans le fonds religieux traditionnel de tous les peuples. C'est la perdition de l'humanité par la faute d'une femme ; c'est Eve, c'est Pandore, c'est Dalila. Mais dans le cas présent, ce thème est relié directement à la communication abusive et interdite des secrets du monde des morts à celui des vivants. La femme de Néra communique les secrets du *sidh* au héros. Dans le texte irlandais du *Meurtre de Curoi* [28], Cûchulainn tue le dieu chto-

27. Plutarque, *Camille*, XXII.
28. *Eriu*, II, p. 20.

nien Curoi et s'empare de ses terres grâce à la complicité de Blathnait, femme de Curoi. Dans un poème relatant une expédition de Cûchulainn dans l'autre-monde afin de ramener le chaudron merveilleux, source de vie et d'inspiration, il est dit :

« Ce chaudron nous fut donné
par la fille du roi. »[29]

Les Romans de la Table-Ronde fournissent d'abondants exemples de cette sorte : ce sont des *pucelles* qui introduisent les héros dans l'Autre-Monde. Le Graal lui-même est retrouvé grâce à des femmes. Qu'est-ce donc sinon la Prophétesse, la Pythie de Delphes, la Sybille de Cumes, qui trahissent les dieux au profit des hommes en leur dévoilant l'avenir[30] ? Qu'est-ce donc sinon ces druidesses de l'Ile de Sein dont parle Pomponius Méla (III, 6) et « qui réservent leurs remèdes et leurs prédictions pour ceux qui n'ont voyagé et navigué que dans le but de les consulter » ?

Or, il arrive chez les auteurs anciens et naturellement chez Tite-Live, que dans la confusion des premiers siècles de l'histoire romaine, il y ait interférence de faits relatifs à la guerre contre les Sabins, relatifs à celle contre les Sammites, relatifs à celle contre les Gaulois. On connaît l'histoire ou plutôt la légende de la Roche Tarpéienne : au cours de la lutte des Sabins et des Romains, une jeune romaine, Tarpéia, trahit sa patrie pour l'amour du roi sabin Tatius et promet de livrer la citadelle. Les Sabins vainqueurs écrasent la jeune fille sous leurs boucliers. « On ajoute », dit Tite-Live (I, 11), « que les Sabins avaient l'habitude de porter au bras gauche des bracelets d'or d'un grand poids et des anneaux ornés de pierres précieuses ». Voilà des guerriers qui ressemblent à s'y méprendre à des Gaulois, comme les décrivent Strabon, Polybe, Pomponius Méla, Pausanias, Diodore de Sicile et Justin, nus la plupart du temps, mais portant des bijoux somptueux. Voilà encore un roi des Sabins qui porte un nom celtique latinisé (Tat-ius, de *Tat* ou *Tad*, le Père). Florus (I, 1), qui ne comprend jamais rien à ce qu'il raconte et qui se contente d'abréger les autres, tente d'expliquer la raison de cette trahison : « La jeune fille livra les portes aux Sabins, moins par trahison que par une vanité naturelle à son âge ». Un curieux livre d'un certain écrivain français qui signe Polyaenus Gallicus, livre paru en 1658, écrit entièrement

29. J. Markale, *Ancienne poésie d'Irlande*, in Cahiers du Sud, nº 335, p. 17.

30. Ce sont évidemment les sorcières du folklore européen.

en un latin effroyable et intitulé *De Strategematibus veterum ac recentium Gallorum*, compare d'une façon assez étrange la légende de Tarpéia avec celle du second Brennus, celui qui dévasta Delphes : « Chapitre premier : le Monde féminin. Une jeune éphésienne qui livra sa patrie, fut enfouie sous l'or et les pierres précieuses des Gaulois. La récompense que reçut du sabin Tatius, la jeune Tarpeia, pour avoir livré Rome, une jeune éphésienne la reçut de Brennus, chef des Gaulois, pour avoir livré sa patrie. » Mais il y a mieux, et c'est Plutarque qui l'écrit (*Romulus*, 21) : « Pour le poète Simylos, il faut croire qu'il rêvait lorsqu'il a dit que ce ne fut point aux Sabins qu'elle (Tarpeia) livra la forteresse, mais aux Gaulois dont le roi lui avait inspiré une passion violente. Voici ses vers :

« Près de là venait Tarpeia,
qui habitait le mont Capitole
et qui ruina l'antique Rome.
Éperdue d'amour pour un Gaulois,
elle oublia famille et patrie.
Dans son délire, elle livra à l'ennemi
Rome dont tous les rois reconnaissaient l'empire. »

D'ailleurs le fait même que la Roche Tarpéienne se trouve au premier plan sur le bouclier ciselé du Gaulois Crixus et que décrit Silius Italicus (IV, 150), prouve que cette hypothèse fut soulevée par les Latins. En effet, alors que la Roche Tarpéienne représente un échec pour les Gaulois qui furent rejetés de là pendant l'attaque manquée du Capitole, Crixus en tire sa gloire, ce qui laisse supposer une affaire glorieuse pour les Celtes, dans le genre de celle suggérée par le poète Simylos.

Que dire de plus ? On objectera la chronologie. Que vient faire la chronologie dans un tissu de légendes amassées quelques siècles plus tard alors qu'il n'existait aucun document écrit ? De plus le système chronologique de Tite-Live est « mauvais et incertain ; il mêle et confond les faits, s'embrouille dans les dates qu'il faut leur assigner. » [31] Les faits demeurent dans la mémoire, mais leur contexte s'altère et parfois se magnifie au gré de l'imagination.

Voici donc les Gaulois dans Rome. Mais une nouvelle terreur les retient : ils semblent stupéfaits de voir ce qui les entoure : réflexes de barbares considérant la magnificence de la Ville Éternelle ? Sûrement pas, car il faudra attendre l'époque d'Auguste pour que Rome soit une ville de marbre. Elle n'est

31. Notice sur Tite-Live, p. xx *in* Riemann et Benoist : *Tite-Live*.

alors qu'une ville de briques, une place-forte. Cette terreur est la conséquence normale de leur hésitation à franchir la porte : ils sont dans l'autre-monde, et tout paraît mystérieux, même les sénateurs romains immobiles sur leurs sièges curules. Pourtant, l'un des guerriers, intrigué, tire la barbe de M. Papirius. Le Romain frappe le Gaulois. Ce sacrilège est le signal du massacre et du pillage.

Cet épisode est aussi invraisemblable que le reste, du moins dans le récit de Tite-Live. Comment croire un instant que des soldats ivres de victoire et impatients de piller se soient attardés si longtemps à contempler ces statues vivantes ? « Ils éprouvaient une sorte de respect religieux », dit notre auteur, et ce respect demeure lié au respect qu'avaient les Gaulois des morts et des habitants de l'Autre-Monde. Les sénateurs romains étaient réellement des personnages mystérieux ; c'étaient des morts vivants. On objectera qu'on ne massacre pas les morts. Si, du moins chez les Celtes dont l'imagination ne s'embarrasse pas de si peu : toutes les épopées celtiques relatent des combats avec les habitants des *sidh*, et les habitants des *sidh* ne sont pas à l'abri des coups mortels.

L'occupation de Rome se poursuit et se prolonge pendant sept mois. « Qui le croirait ? » s'exclame Florus (I, 13). En effet, c'est tout à fait incroyable. Seul le Capitole résiste. Une partie des Gaulois battent la campagne et se gorgent de nourritures et de vin. C'était le défaut bien connu des Celtes : « Aimant jusqu'à l'excès le vin », dit Diodore de Sicile (V, 26), « ils en boivent si avidement que, devenus ivres, ils tombent dans un profond sommeil ou dans des transports furieux. » Et c'est toujours à ce moment-là qu'ils se font battre. Le *Gododin*, poème gallois du barde Aneurin, est le récit d'une bataille perdue après de trop copieuses libations, comme en témoignent les différents refrains : « Ils furent présomptueux, nos guerriers, après s'être énivrés ». — « Un seul revint du trop délicieux festin. » — « Avec Mynyddawg, désastreuses furent les libations. »[32] C'est pourquoi, nous dit Tite-Live, ce fut un jeu pour le dictateur exilé Camille, parti d'Ardée avec une petite armée, d'égorger des bandes de gaulois ivres-morts, « comme des moutons ».

Mais à Rome, le siège de l'Oppidum continue. C'est alors l'épisode bien connu des Oies du Capitole, épisode qui trahit la part de légende qui doit être faite dans le récit de ces événements. Les Oies jouent le rôle d'oiseaux protecteurs. C'est un

32. J. M. 25.

thème constant de l'épopée celtique, mais complètement isolé dans la littérature romaine. Nous devons y ajouter un épisode que Tite-Live et quelques autres placent longtemps après la bataille du Capitole, celui où un certain Marcus Valerius doit combattre un géant gaulois qui, d'ailleurs, ressemble fort à Cûchulainn. Aulu-Gelle (IX, 13), qui cite un passage des *Histoires* de Claudius Quadrigatus, nous montre en effet le Gaulois « nu, sans autre arme qu'un bouclier et deux épées. » Ce gaulois « crie d'une voix formidable que celui qui veut se mesurer avec lui paraisse et s'avance. La taille énorme et l'horrible figure du barbare inspiraient tant d'effroi que personne n'osait répondre. Alors le Gaulois se mit à éclater de rire et à tirer la langue aux Romains. » Cette description, qui est plus détaillée que celle de Tite-Live (VII, 26), mais qui se réfère évidemment à la même source, est tout à fait conforme au récit de la *Tain Bô Cualngé* où Cûchulainn, armé de deux lances et d'un bouclier, se livre à des contorsions magiques dans le but d'effrayer ses ennemis [33] : « Alors se produisit chez Cûchulainn sa première contorsion ; elle fut terrible, merveilleuse, multiple, inouïe... Il déforma ses traits, son visage... Sa bouche se déforma de façon monstrueuse... Autour de sa tête sa chevelure devint piquante... » Le Romain Marcus Valerius ose combattre le géant gaulois, mais, ô prodige ! un corbeau vient protéger Valerius et lui permettre de vaincre son ennemi. C'est de là que Valerius mérita son surnom de *Corvinus*.

Le corbeau de Valerius et les Oies Sacrées de Junon protectrices des Romains appartiennent à un mythe celtique très répandu et constituent le thème de l'Homme Héroïsé, sorte de Dieu, qui, dans les périls, est aidé par l'intervention des puissances célestes, intervention manifestée bien entendu par un oiseau, puisque l'oiseau vole dans le ciel et appartient lui-même à l'autre-monde [34]. C'est d'abord la déesse de la guerre des Irlandais, Morrigane (démon de la Nuit), fille de Buân (Éternel) ou d'Ernmas (Meurtre), appelée aussi Bodb (la Corneille). Elle apparaît sous forme d'oiseau, et d'Arbois de Jubainville l'a reconnue, en compagnie de ses deux sœurs, représentée sur l'Autel de Paris, pierre sculptée d'époque gallo-romaine, trouvée dans les fondations de Notre-Dame, et actuellement au Musée

33. D'Arbois de Jubainville, *Tain Bô Cuanlgé*, p. 134.
34. Les monnaies gauloises des *Curiosolitae* (Côtes du Nord), des *Redones* (Rennes), des *Veneti* (Vannes), des *Osismii* (Finistère) et des *Baiocasses* (Bayeux) offrent des types où le cheval divinisé a soit une tête d'oiseau, soit un aurige-oiseau. Cf. L. Lengyel, *L'Art Gaulois dans les médailles*, pl. 7, 22, 24, 26.

de Cluny, le *Tarvos Trigarannos*, Taureau aux trois grues : le taureau est en effet l'enjeu de la Razzia de Cualngé ; les trois grues sont Morrigane et ses sœurs. « Elle se posa sur la pierre levée... Elle voulait avertir le Brun de Cualngé (le Taureau) du danger... » [35] Elle excite les guerriers en chantant : « Des Corbeaux rongent des cous d'hommes ! le sang des guerriers jaillit ! » [36] Un autre passage de la *Tain Bô* fait état de corbeaux voletant autour des deux héros qui se battent : « Ces oiseaux venaient sur le corps des deux guerriers pour emporter en l'air et jusque dans les nuages des gouttes de sang, des morceaux de chair, sortis des blessures et des plaies. » Ailleurs, encore, on apprend qu'un bon guerrier doit connaître le « jeu des corbeaux noirs » [37]. Le roman français *Didot-Perceval* [38] raconte le combat de Perceval et d'Urbain en qui nous reconnaissons le héros gallois Uryen, fils de Kynvarch. Une troupe d'oiseaux « plus noirs qu'aucune chose qu'il avait jamais vue » vient défendre Urbain. Perceval tue un des oiseaux qui se métamorphose en cadavre de jeune fille. Renseignement pris, il s'agit d'une troupe formée par les sœurs de l'épouse d'Urbain, Modron, déesse galloise en qui il est aisé de reconnaître la déesse gauloise Matrona (la Marne), autrement dit la Morrigan irlandaise, ou encore la fée Morgane du cycle arthurien. Une aventure à peu près identique se déroule dans la *Quête du Saint-Graal* [39], et il est question de femmes oiseaux dans de nombreuses épopées, en particulier dans la *Conception de Cûchulainn* [40]. Joseph Loth, à propos du mabinogi gallois de *Kulwch et Olwen* [41], signale une légende racontée dans les *Iolo Manuscripts*, selon laquelle un certain Drutwas ab Tryffin avait reçu des oiseaux qui faisaient tout ce que leur maître voulait. Il défia un jour Arthur. Il envoya ses oiseaux avant lui sur le lieu de la rencontre avec ordre de tuer le premier qui se présenterait. Mais Arthur ayant été retardé, ce fut lui qui fut pris au piège et mis en pièces par ses propres oiseaux. Strabon, dans sa *Géographie* (IV, 6), se fait l'écho d'une tradition rapportée par Artémidore : Dans un port de l'océan, quand deux personnes se disputaient au sujet d'une

35. D'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, p. 90. Le thème est repris sur une monnaie des *Corisopites* (Haute-Cornouaille) où se superposent l'oiseau, le cheval et le taureau. Cf. L. Lengyel, *op. cit.*, pl. 22.
36. D'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, p. 233.
37. D'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, pp. 174 et 185.
38. Édit. Roach, v. 200, 202.
39. Trad. A. Pauphilet, p. 54.
40. *Ogam*, XXIII, p. 274.
1. J. Loth, *Mabinogion*, I, p. 265.

affaire, « elles plaçaient une planche en un lieu élevé et, sur cette planche, deux gâteaux, chaque partie ayant le sien. » Des corbeaux d'ont l'aile droite était blanche se jetaient alors sur les gâteaux. « Celle des deux parties qui avait eu son gâteau culbuté triomphait. » Enfin la plus mystérieuse légende d'oiseaux protecteurs est sans conteste celle des « Corbeaux d'Owein » telle qu'elle est racontée dans le mabinogi du *Songe de Rhonabwy* [42] : Arthur et Owein, fils d'Uryen, jouent aux échecs. On vient annoncer deux fois de suite à Owein que les gens d'Arthur chassent les corbeaux d'Owein. Deux fois de suite Owein demande à Arthur de faire arrêter ses gens. Arthur fait mine de ne pas entendre. La troisième fois, Owein donne l'ordre de dresser un étendard : les corbeaux se précipitent sur les gens d'Arthur et les massacrent. Deux fois Owein refuse à Arthur de faire arrêter ses corbeaux. La troisième fois, il fait baisser l'étendard. Le calme revient, mais on ne nous dit pas qui étaient ces corbeaux ni quel rôle exact ils jouaient. La fin du mabinogi d'*Owein* [43] précise seulement : « Owein retourna vers ses vassaux, c'est-à-dire les trois cents épées de la tribu de Kynvarch et la troupe des corbeaux. Partout où il allait avec eux, il était vainqueur.

Il est certain qu'il s'agit dans le cas de ces épopées comme dans celui des guerres gauloises, d'une survivance du totémisme, Mais le totémisme paraît avoir été étranger aux Latins et aux Étrusques alors qu'on en trouve d'innombrables exemples chez les Celtes, ne serait-ce que dans le nom du chef gaulois Brennus-Bran [44].

On sait que l'attaque du Capitole échoua. Un enragé batailleur, Manlius, jeta les Gaulois du haut de la Roche Tarpéienne, et nous retrouvons, étroitement associé aux Gaulois, le nom de Tarpéia. C'est là que Manlius mérita son surnom de Capitolinus. Il y a d'ailleurs deux Manlius dans l'histoire des Guerres Gauloises, et qui ne font peut-être qu'un seul. Ce second Manlius apparaît dans un épisode du livre VII de Tite-Live. Il s'agit en fait d'un doublet de l'aventure de Corvinus, tout au moins pour le début où un même Gaulois géant, toujours semblable à Cûchulainn, provoque les Romains. Mais un élément nouveau s'intercale, un *pont*, qui sépare les Gaulois des Romains. Cela n'a rien d'extraordinaire sinon ce qu'en dit Tite-Live : « un

42. J. Loth, *Mabinogion*, I, p. 364.
43. *Id.*, II, p. 45.
44. Un vase étrusque du musée de Florence, parmi des scènes de la guerre de Troie, présente l'épisode de Valerius Corvinus, totalement étranger à la tradition homérique. Cf. Milani, *Studi et materiali di archeologia e numismatica*, t. II.

pont qu'aucune armée ne rompait pour éviter de montrer ainsi sa crainte ». En dehors du fait que la crainte apparaît un peu trop souvent pour être normale, cette raison est fausse : les Romains sont attaqués, ils auraient pu éviter tout danger en rompant le pont, comme le fit Horatius Coclès avec l'aide de courageux compagnons, lors d'une attaque étrusque par le pont Sublicius. A la fin, un certain Titus Manlius accepte de combattre le géant et le tue. « Au cadavre gisant, il ne fit d'autre affront que de le dépouiller de son collier ; tout sanglant, il le passa à son cou ». C'est ainsi que Manlius mérita son surnom de Torquatus (de *Torquae*, collier gaulois par excellence)

L'élément du pont est essentiel : c'est encore un thème épique fréquent dans les littératures celtiques. Le pont, ou son équivalent le gué, sont une frontière à laquelle on ne peut toucher : C'est le point de contact entre deux mondes, celui des vivants et celui de l'au-delà. L'exemple le plus typique en est le « Gué des Ames » que l'on trouve dans le mabinogi gallois de *Peredur* [45] : « Sur l'une des rives, il y avait un troupeau de moutons blancs, et sur l'autre un troupeau de moutons noirs. Chaque fois que bêlait un mouton blanc, un mouton noir traversait l'eau et devenait blanc. A chaque fois que bêlait un mouton noir, un mouton blanc traversait l'eau et devenait noir. » C'est une merveilleuse et poétique illustration de la doctrine druidique de la transmigration des âmes, laquelle faisait dire à Lucain dans la *Pharsale* (I, v. 60) : « Le même souffle ranime nos corps dans un autre monde, et la mort, si vos chants nous sont bien connus, n'est que le milieu d'une longue vie. » Dans la *Navigation de Maëlduin*, il est question d'un pont de verre qui mène à une forteresse magique. Un texte médiéval, le *Sone de Nansai*, décrit une île régie par Méléagant, personnage de l'Autre-Monde, et qui est reliée à la terre par un pont d'épée. Dans le *Chevalier à la Charette* de Chrétien de Troyes, Lancelot du Lac franchit le « pont de l'épée » pour accéder au domaine de Méléagant, tandis que Gauvain arrive au même résultat par « un pont sous l'eau » [46]. Les héros irlandais Fiachna et Loégairé passent également par un « pont sous l'eau » pour parvenir au château d'un dieu chtonien [47]. Ce pont, ou le gué qui en tient lieu, est l'objet de nombreux tabous et interdictions de franchissement, et lorsqu'il y a combat sur le pont ou sur le gué, ce ne peuvent

45. J. Loth, *Mabinogion*, II, p. 95.
46. G. Cohen, *Chrétien de Troyes*, p. 41. Cf. *Aesculape*, novembre 1959, p. 37.
47. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, pp. 53-55.

être que des combats magiques. Le récit de la *Tain Bô Cualngé* fourmille d'exemples de ce genre : « Il y a défense aux hommes d'Irlande de traverser ce gué avant que l'un d'eux n'ait d'une main arraché cette fourche qu'on a enfoncée d'une main » [48]. Nous retrouvons ici le rituel de l'*équivalence* qui jouait dans le « Gué des Ames ». Cûchulainn interdisait ainsi aux hommes d'Irlande d'aller plus loin, et le héros Fergus parvient à grand peine à neutraliser le tabou. D'ailleurs toutes les batailles de Cûchulainn seul contre quatre armées se déroulent toujours sur un gué qui est le « no man's land » idéal, la frontière magique par excellence, puisque les esprits ne peuvent franchir les eaux :

« Seul je suis pour combattre aux nombreux gués » [49]. Fraêch se dirige vers le gué où se trouve Cûchulainn. Celui-ci se baigne et lui dit : « Ne viens pas vers moi, si tu le fais, tu en mourras... — Certes, j'irai, répondit Fraêch, j'irai afin que nous nous rencontrions dans l'eau et que ton jeu avec moi soit à risque égal pour nous deux » [50].

Ainsi c'est plus un jeu qu'un combat. La bataille de Manlius Torquatus et du Gaulois sur un pont que personne ne voulait abattre est également un jeu : s'il y a un mort, c'est par sacrifice rituel. On échange les rôles : le Gaulois était le gardien des trésors de l'Autre-Monde, trésors symbolisés par le *torques*, qui, dans l'art celtique est un objet essentiel, à la fois signe de puissance et marque divine. L'élévation du *torques* est un geste sacré que l'on découvre sur de nombreuses monnaies, sur des sculptures comme celles de l'Autel de Trèves et sur le célèbre chaudron de Gundestrup [51]. Manlius prend pied sur l'autre rive et arrache le *torques* : on a l'impression, d'après ce que dit Tite-Live, que c'est la seule chose qui l'intéressait. Il le passe à son cou : mythologiquement, c'est Manlius qui succède au Gaulois comme gardien des trésors. Cette légende du sacrifice trouve écho dans le *Livre des Prodiges* de Julius Obsequens (LXX, frg. 19) : Les Salasses (autre nom des *Salluvii*) ayant fait subir une défaite aux Romains (en 143), les décemvirs déclarèrent avoir lu dans les livres sybillins que lorsqu'on voudrait faire la guerre aux Gaulois, on devrait d'abord commencer par sacrifier sur leurs frontières. » On ne peut mieux avouer le caractère spécifiquement magique des guerres gauloises.

48. D'Arbois de Jubainville, *Tain Bô Cualngé*, p. 58.
49. *Id.*, p. 130.
50. *Id.*, p. 85.
51. Cf. A. Varagnac, *L'Art Gaulois*, Métal et Céramique, pl. 3 à 10.

Ce caractère, Manlius Torquatus en est revêtu par le rôle qu'il tient. Mais le premier Manlius, le Capitolinus, en est lui-même revêtu : il a défendu le Capitole, c'est-à-dire les temples des Dieux, c'est-à-dire encore les trésors de ces temples. Lui aussi a interdit l'accès d'un pont imaginaire en précipitant les Gaulois du haut de la roche tarpéienne. Or quelques années plus tard, nous dit Aulu-Gelle (XVII, 21), Manlius Capitolinus, « convaincu d'avoir voulu saisir la royauté, fut condamné à mort et, selon Varron, précipité du haut de la roche tarpéienne. » Destin curieux, si l'histoire est authentique. A moins que ce ne soit une légende mise en circulation par les Gaulois et dans laquelle ils se vengeaient de celui qui les avait tenus en échec.

Le Capitole sauvé, les Gaulois sont en proie à l'épidémie et prêts à déloger. Cette épidémie, tout à fait normale, puisque les Gaulois étaient peu habitués au climat malsain de Rome, a cependant quelque chose de bizarre. Ainsi dans les légendes épiques explique-t-on l'incapacité d'une armée à courir au succès. Les Grecs, devant Troie, avaient subi la maladie par suite de la colère d'Apollon. Les Gaulois s'enlisent dans la médiocrité. Il faut expliquer cet enlisement, et l'histoire de l'épidémie n'est peut-être qu'une invention gauloise pour excuser les soldats de Brennus. Les Romains, en effet, n'auraient pas manqué — et certains l'ont fait — de tirer gloire de l'échec de leurs ennemis. Tout se passe comme si une maladie magique s'étendait sur l'armée gauloise, telle la maladie qui frappe les Ulates, dans la *Tain Bô Cualngé*, à cause de la malédiction de la déesse Macha, « fille d'Étrange, fils d'Océan ».

Mais les assiégés sont eux-mêmes à bout. Une tractation s'engage. C'est la pesée du trésor, la bonne foi du tribun Sulpicius et l'arrogance de Brennus. C'est aussi le seul passage vraiment authentique de l'histoire des guerres gauloises racontée par Tite-Live. Cette transaction honteuse a marqué définitivement les Romains dans leur orgueil et dans leur avarice qu'on peut, à cette époque, qualifier de sordide. N'ont-ils pas ensuite battu le rappel de leurs alliés afin de leur demander, avec un cynisme de race élue, de les aider à payer la rançon ? L'exemple de Marseille, où les habitants, nous dit Justin (XLIII), se cotisèrent pour aider Rome, doit avoir été suivi par bon nombre de cités.

En tous cas, les Gaulois se retirèrent tranquillement de Rome avec leur rançon, sans subir l'attaque de Camille, attaque inventée après coup pour satisfaire l'orgueil blessé des Romains. Ils bénéficièrent d'ailleurs d'une aide assez singulière des Romains

qui allèrent, précise Frontin (II, 6), jusqu'à les faire transporter de l'autre côté du Tibre et à leur envoyer des provisions. Et Polyen (VIII, 25) ajoute que « les Romains les traitant en amis, leur envoyèrent du vin... Ils en burent avec excès et s'énivrèrent. Les Romains les trouvant endormis les tuèrent tous. Et afin qu'il parût qu'ils respectaient le traité (ils devaient laisser toujours ouverte une des portes de Rome), ils bâtirent sur un roc inaccessible une porte qui demeura toujours ouverte. » On le voit, les légendes ne manquent pas.

En principe, la vaste épopée celtique dont s'est servi Tite-Live est terminée. Mais les guerres gauloises se poursuivant par intermittence jusqu'à l'époque de César, il est normal de retrouver des éléments légendaires dispersés çà et là dans l'œuvre de Tite-Live, et même chez d'autres auteurs grecs ou latins.

Il y a au début du livre XXXIX une description fort curieuse de la Ligurie, présentée comme une terre désolée, couverte de pièges et comparable à ces terres dangereuses, à ces landes désertes, semées parfois de châteaux enchantés, où se déroulent les aventures merveilleuses des chevaliers de la Table-Ronde. Cela rentre d'ailleurs dans le cadre du paysage décrit par Lucain dans la *Pharsale* (III, v. 399), une forêt druidique qui ressemble à s'y méprendre à la forêt de Brocéliande. La bataille entre Boiens et Transalpins venus à leur secours, racontée par Polybe (II, 21), est digne des confusions innombrables qu'on dénote dans les romans arthuriens. La lutte des Gaulois Salluvii contre Marseille, relatée par Justin (XLIII), se termine de façon bizarre et est à soumettre aux mêmes critères d'appréciation. La mort du chef gaulois Crixus pendant la seconde guerre punique et que décrit avec un souffle épique admirable Silius Italicus (IV, v. 180), au même titre que l'étonnant aspect des Gaulois décrit par Polybe (II, 29) et que le panégyrique inattendu de Tite-Live sur le courage inhumain des Gaulois (XXXVIII, 21), appartient à l'exacte tradition d'où sortiront l'épopée irlandaise et les mabinogion gallois : ce ne sont plus des combats d'hommes, mais des luttes entre héros plus ou moins divinisés ou démonialisés au sens strict du mot.

Il y a encore le récit de l'étrange bataille de Clusium dans le livre X (26) de Tite-Live. A première vue, on croit à un doublet du désastre de l'Allia. C'en est peut-être un, mais Tite-Live ajoute ce qu'il a appris d'une coutume des Gaulois, celle de couper la tête de leurs ennemis et de la conserver. Ils portaient ces têtes coupées, nous dit-il, « au poitrail de leurs chevaux. » Cette coutume n'est pas une légende, mais elle en a créé. On peut voir

dans les ruines des cités de Glanum, de Saint-Blaise et d'Entremont, toutes trois en Provence, ainsi qu'au musée Borély à Marseille, des piliers qui sont des accrochoirs à crânes et qui possèdent encore les clous de fixation. On peut également voir au même musée Borély, au musée d'Aix, au musée Calvet à Avignon, des sculptures gauloises représentant des têtes coupées [52]. Enfin les monnaies gauloises des *Osismii* représentent, dans de nombreux cas, des têtes sans corps qui ressemblent fort à des trophées [53]. Diodore de Sicile (V, 29) et Strabon (IV, 4) disent à peu près la même chose sur cette coutume : « Aux ennemis tombés, ils coupent la tête et l'attachent au cou de leurs chevaux. Ils donnent à porter à leurs serviteurs les dépouilles tachées de sang, et chantent le chant de mort et l'hymne de victoire. Ils clouent ces trophées aux portes de leurs maisons... Quant aux têtes des ennemis les plus célèbres, ils les embaument dans l'huile de cèdre et les conservent précieusement ». Or la légende n'est pas loin : « Cûchulainn... trancha les têtes et les mit chacune sur une des quatre pointes de la fourche. Il laissa les chevaux devant l'armée irlandaise... Il semblait à Cûchulainn que prendre les vêtements, les chevaux et les armes des hommes qu'il avait tués n'aurait pas été beau pour lui » [54]. « Une palissade de bronze entoure le château et une tête d'homme est fichée sur chaque pieu ». « Le jeune homme vainquit Coinchend Cenfada (Tête-de-Chien Tête-Longue) ; il lui ocupa la tête et alla la placer sur le pieu vacant » [55]. « Alors Goreu saisit Yspaddaden Penkawr (Grosse-Tête) par les cheveux, lui coupa la tête et la plaça sur un poteau dans la cour » [56]. « Ils coupèrent la tête de Bran et, l'emportant avec eux, partirent à travers le détroit » [57]. « Deux pucelles entrèrent, portant un grand plat sur lequel était une tête d'homme baignant dans son sang » [58]. « Je porte à mon côté la tête d'Uryen, le généreux chef d'armée » [59]. « J'ai une hache ; que l'un de vous la prenne et me coupe la tête aujourd'hui ; demain, moi je lui couperai la sienne » [60].

52. Cf. à ce sujet l'excellent ouvrage de Fernand Benoit, *L'Art primitif méditerranéen dans la vallée du Rhône.*
53. L. Lengyel, *L'Art Gaulois dans les Médailles*, pl. 22.
54. D'Arbois de Jubainville : *Tain Bô Cualngé*, p. 56.
55. *Eachtra Airt Meic Cuind*, 20 et 27, in *Eriu*, III.
56. *Kulwch et Olwen* in J. Loth, *Mabinogion*, I, 346.
57. *Branwen*, in J. Loth, *id.*, I, 146.
58. *Peredur*, in J. Loth, *id.*, II, 65.
59. J. Markale, *Les Grands Bardes Gallois*, p. 42.
60. *Festin de Bricriu* in *Irische Texte* I. Le même jeu du décapité est repris à propos de Gauvain dans le *Vert Chevalier*.

« Je sais que tu ne partiras pas sans ma tête : je te donne donc ma tête en sus de la tienne »[61]. « La tête de Lugaid fut posée sur une pierre... ô prodige! la tête avait fait fondre la pierre, elle était passée au travers »[62]. « Chaque fois que les Ulates tuaient un héros, ils lui tiraient la cervelle de la tête, mêlaient cette cervelle à de la terre et en faisaient une boule très dure »[63].

Et Tite-Live s'étend complaisamment (XXIII, 24) sur le sort réservé à la tête du consul Postumius, tué par les Boiens, et qui, enrobée d'or, servit de vase rituel, corroborant ainsi certaines notions, surtout à propos du héros Bran, qui donnent à penser que la sacralisation des têtes coupées n'est peut-être pas étrangère au mythe du Graal.

Mais le cas de la mort de Postumius pose d'autres problèmes. D'abord, c'est certain, il y a confusion entre les innombrables Postumius qui ont été consuls à des dates différentes. Tite-Live place l'événement en 216 av. J.-C. au cours de la seconde guerre Punique, mais à vrai dire, il n'est sûr de rien. Au livre X, à propos d'un autre consul Postumius qui fut défait par les Gaulois, il prend soin de préciser qu'il y a désaccord sur les événements de cette année-là. L'un des plus célèbres consuls Postumius est celui qui se fit enfermer dans le défilé des Fourches Caudines avec son armée, en 321, par les Sammites, et qui dut passer sous le joug. Enfin, l'un des premiers Postumius à apparaître dans l'histoire — ou la légende — de Rome, est celui qui, en 501, se fait battre avec son armée dans une forêt. Les ennemis sont paraît-il des Sabins, mais le doute est permis. Julius Obsequens (LXXVI) nous raconte qu'un autre consul Postumius en 154, « avant de partir pour son gouvernement, avait fait un sacrifice. Or on ne trouva point la partie supérieure du foie dans plusieurs des victimes. Il se mit cependant en route, et neuf jours après, il fut ramené malade à Rome où il mourut. » Cette année-là, ajoute notre auteur, les Gaulois firent essuyer aux Romains de sanglantes défaites. Sans être superstitieux, il faudrait reconnaître que le nom de Postumius porte malheur. C'est le symbole du héros malheureux, sorte de synthèse de plusieurs personnages dont on a oublié le visage véritable.

Mais si la mort de Postumius et la sacralisation de sa tête font partie d'un rituel légendaire, l'événement qui en est la cause immédiate cache, sous une apparence historique, une bien

61. D'Arbois de Jubainville, *L'Épopée Celtique en Irlande*, p. 352.
62. *Id.*, p. 353.
63. *Id.*, p. 368.

curieuse épopée. Frontin le raconte à peu près comme Tite-Live, mais ne parle pas de Postumius ; il se borne à relater un fait indatable, indéterminé, presque folklorique (I, 6) : « Les Boïens s'étant cachés à l'extrémité d'une forêt qui était sur leur passage, scièrent des arbres, et les laissant sur leurs troncs qui ne tenaient plus qu'à un filet, ils poussèrent les plus proches lorsque les troupes vinrent à passer, et ceux-ci, tombant sur les autres, accablèrent une partie de l'armée. » Sur ces derniers mots les auteurs diffèrent : Tite-Live affirme : « Tout fut écrasé, hommes, armes, chevaux ; il y eut à peine dix soldats qui s'échappèrent. » Et comme il s'agissait d'une légion entière, et qu'aux dires de Dio Cassius, il y avait environ vingt-cinq mille soldats, on peut se rendre compte du beau travail accompli par quelques arbres renversés pêle-mêle. Il est difficile de prendre cela à la lettre. La bataille a peut-être eu lieu réellement, mais cela n'a été qu'une petite bagarre entre quelques soldats romains et quelques Gaulois embusqués. La légende de Roncevaux n'est-elle pas née de faits semblables ? On se trouve en présence de plusieurs hypothèses : ou bien l'auteur — Tite-Live, suivi par ses imitateurs — camoufle une défaite romaine sous un fatras mythologique, et ce n'est pas la première fois qu'il se livre à ce petit jeu ; ou bien il s'agit d'une fable d'origine gauloise qui traînait encore dans les campagnes de la Cisalpine. La première hypothèse est plausible, la seconde ne manque pas d'arguments en sa faveur. En effet, Tite-Live raconte un combat entre des hommes et des arbres. Or c'est exactement le sujet d'un poème gallois, le *Kat Goddeu*, ou Combat des Arbrisseaux, attribué au barde Taliesin, poème confus et touffu, mais dont l'essentiel tient en peu de mots : Au cours d'une guerre, les Bretons sont en mauvaise posture. Heureusement, parmi eux, se trouve le puissant magicien Gwyddyon, fils de Don, qui lance un sortilège sur les siens :

> « Prenez les formes des arbres
> et rangez-vous en ligne de bataille !...
> — Alors ils furent enchantés en arbres... » [64].

Et le combat se déroule, aussi invraisemblable que poétique, avec des prolongements d'ordre ésotérique ou métaphysique. Le barde nous décrit l'héroïsme des différents arbres, chênes, poiriers, noisetiers, bouleaux, ormes, cerisiers, etc. Les Bretons sont vainqueurs grâce à ce stratagème.

64. J. M. 67. Cf. le chapitre sur Taliesin et le druidisme.

Il n'y a ici aucune coïncidence. Il y a la même tradition, la même légende dans le poème gallois et dans le complexe mythico-épique des expéditions gauloises vers le Sud.

On peut certes se demander si ces expéditions gauloises ont servi à quelque chose et si, dans l'esprit même des Gaulois, elles furent pleinement couronnées de succès. La victoire de l'Allia est un phénomène merveilleux. La prise de Rome est un demi-échec. Si les Gaulois anéantissent bon nombre d'armées romaines, ils se font massacrer eux aussi, et ce qui est peut-être plus grave, ils se font assimiler. De la même façon, l'expédition gauloise à Delphes se solde par une hécatombe à peu près complète. Mais le problème est un faux problème : dans une épopée celtique, le succès n'est pas nécessaire. On a l'impression que les Celtes ont une affection particulière pour les histoires qui se terminent mal, pour les expéditions qui ne servent à rien, humainement parlant, mais qui sont avant tout des moyens d'enrichissement spirituel. La Queste du Graal se termine par la mort des découvreurs Galaad et Perceval. Seul Bohort survit. L'aventure de la Table-Ronde finit aussi par un échec complet : Arthur et tous ses chevaliers meurent, sauf le dit Bohort. L'expédition tumultueuse de Bran en Irlande se termine par une hécatombe de part et d'autre : « Le succès se réduisit à ce que sept hommes purent s'échapper »[65]. Le barde gallois Aneurin conclut son poème du *Gododin* ainsi : « De trois fois vingt chefs d'armée qui se hâtèrent vers Kattraeth, un seul homme revint chez lui... »[66]. Le barde Taliesin, dans un poème relatant une expédition d'Arthur dans l'Autre Monde, prend ce vers comme refrain :

> « Sauf sept, personne ne revint de Kaer Sidhi... »[67]

La grande *Razzia de Cualngé*, elle-même ne sert à rien, car le taureau, enjeu et cause du combat, meurt : il n'y a ni vainqueur ni vaincu. La légende est une légende de mort et de sang. « Pas un seul ennemi n'échappa pour porter la nouvelle », dit encore Tite-Live (V, 49). C'est pourtant ainsi que les Celtes sont entrés dans l'Histoire. Ils y sont entrés comme tous les peuples, par la légende. Mais cette légende, ils ne l'ont pas écrite eux-mêmes. Il s'est trouvé un grand écrivain latin pour nous la transmettre, d'une façon très fragmentaire, très romanisée, mais qui demeure pour nous d'un très grand intérêt. Les études celtiques doivent

65. J. Loth, *Mabinogion*, I, 144.
66. J. Markale, *Les Grands Bardes Gallois*, p. 22.
67. *Id.*, p. 84.

beaucoup à Tite-Live, à condition de bien vouloir juger son œuvre comme celle d'un Romain, patriote exacerbé que ses lointaines origines gauloises rappellent quelquefois vers l'aventure merveilleuse et imaginaire d'un peuple qui n'a jamais voulu mourir.

CHAPITRE IV

DELPHES ET L'AVENTURE CELTIQUE *

On sait que les expéditions celtiques à partir de la Gaule, aux IVe et IIIe siècles avant notre ère, ont un caractère fabuleux qui met en doute une interprétation à la lettre des historiens de l'Antiquité. Une vaste épopée mythologique celtique transpire du texte de Tite-Live concernant la Prise de Rome et les Guerres Gauloises [1]. De même, l'expédition, beaucoup moins célèbre, qui conduisit les Gaulois en Grèce et à Delphes, revêt un étrange et déroutant aspect. Cet espect tient autant au caractère épique de certains épisodes qu'à l'ambiguïté des textes d'historiens comme Pausanias ou Diodore de Sicile : le seul fait dont nous soyons sûrs est l'invasion gauloise en pays balkanique et en Asie Mineure, invasion se terminant par la fondation du royaume des Galates. Même la Prise de Delphes, élément central de cette aventure, n'est pas prouvée, tant les textes sont confus, et sans nier toute authenticité à ces événements, nous devons penser qu'il y a une fois de plus superposition et synthèse entre l'Histoire et un de ces rêves fantastiques dus à l'imagination exaltée — et créatrice — des Celtes, pour qui tout semble se passer sur le plan idéographique.

L'origine de cette expédition remonte au grand *Ver Sacrum*, printemps sacré, migration de jeunes gens vers de nouvelles terres, qui aurait eu lieu, nous dit Tite-Live (V, 34), au temps où Tarquin l'Ancien régnait à Rome. Les *Bituriges*, habitants de la région de Bourges, et dont le nom signifie *Rois du Monde*, étaient alors le peuple le plus nombreux et le plus puissant de la Gaule. Ambigatus, le roi des Bituriges, envoie ses neveux tenter la grande aventure. Bellovèse se dirige vers l'Italie avec des troupes appartenant à différentes nations de la Celtique.

* Paru pour la première fois dans *Cahiers du Sud*, n° 370 (1962).

1. Cf. *Rome et l'Épopée Celtique*.

Quant à Ségovèse, le sort lui attribue la Forêt Hercynienne, c'est-à-dire les territoires situés au-delà du Rhin [2].

On ne retrouve dans l'Histoire aucune autre trace de Bellovèse ni de Ségovèse, mais il est certain que la migration de Bellovèse se poursuit par la conquête de la Cisalpine et la prise de Rome. Faut-il en conclure que l'expédition de Ségovèse fut le point de départ de la conquête de la péninsule balkanique ? L'historien latin Justin, qui résume une œuvre aujourd'hui perdue du gaulois romanisé Trogue-Pompée, corrobore les dires de Tite-Live, sans toutefois nommer les chefs. D'après lui, trois cent mille hommes partirent de Gaule, les uns allant en Italie, les autres, « guidés par le vol des oiseaux », traversant l'Illyrie et s'établissant en Pannonie (XXIV, 4).

La route qui mène en Illyrie et en Pannonie peut aussi bien passer par la Forêt Noire et les rives du Danube que par la plaine du Pô. Il est possible de voir dans l'établissement des Gaulois en Pannonie une déviation de certains membres de l'expédition italienne. Mais dans ce cas, il aurait fallu traverser le territoire occupé par les Vénètes des bords de l'Adriatique, et ces Vénètes qui, en dehors de leur nom, ne semblent avoir rien de commun avec les Vénètes de Vannes [3] ni avec le Gwynedd du Pays de Galles, constituaient une masse solide, établie là depuis fort longtemps. A leur sujet, l'historien grec Polybe (II, 17) rapporte que « cette nation très ancienne ne se distingue guère des autres peuplades gauloises par les mœurs et par le costume, mais parle une langue différente ». Ceci ferait penser que les Vénètes de l'Adriatique n'auraient point appartenu à la branche brittonnique, qui est celle des Gaulois et des Bretons, mais plutôt à la branche gaëlique qui est celle des Irlandais, mais en tout état de cause leur celticité n'est pas prouvée.

Il est plus vraisemblable que les Gaulois suivirent les rives du Danube, traversèrent l'est de la chaîne des Alpes et s'élancèrent vers le Sud, attirés, semble-t-il, par la douceur du climat et l'espoir de pays mystérieux et riches. Ce fut alors qu'ils se heurtèrent aux populations illyriennes [4]. Les guerres illyriennes se présentent comme fort complexes et entrent à la fois dans un contexte fabuleux et un cadre politique. En effet, vers 393 av. J.-C., les *Antariates*, peuple le plus puissant de l'Illyrie, en lutte

2. Strabon (IV, 1, 13) prétend que cette migration eut lieu à la suite de discordes intestines.

3. En dépit de Strabon (IV, 4) : « Je serais assez porté à croire que les Vénètes de l'Adriatique sont une colonie des Vénètes de l'océan ».

4. Théopompe, frg. 41, Athénée, X, 60.

continuelle avec les Macédoniens, avaient détrôné Amyntos II, père de Philippe. Philippe, devenu roi, utilisa les Gaulois pour établir un deuxième front à l'arrière des Antariates. Cette utilisation des Gaulois dut d'ailleurs se poursuivre sous le règne d'Alexandre, puisqu'Arrien, dans son Anabase (I, 4), raconte que les Gaulois conclurent un traité d'amitié avec le Conquérant du Monde, au cours d'une entrevue où ils déclarèrent fièrement ne craindre aucune chose sinon que le ciel ne leur tombât sur la tête, arrachant à leur interlocuteur des sentiments d'admiration.

Il est probable que les Gaulois se firent payer fort cher l'aide qu'ils apportaient au roi de Macédoine, car on a retrouvé chez les Celtes du Danube un nombre impressionnant de statères d'or, les fameux « Philippe » qui ont dû constituer le prix de l'alliance. Or ces monnaies de Philippe ne se retrouvent pas chez les Gaulois de Cisalpine, ce qui prouverait la réalité du « bouchon » vénète et l'arrivée des Gaulois par la Forêt Noire et les rives du Danube.

En 310, les Gaulois lancent une grande offensive : les Antariates, pris de panique, se mettent à fuir en masse. Il faut dire que les causes de cette débâcle sont assez confuses. Appien (*Illyrica*, IV), qui relate les faits sans ordre et en mélangeant plusieurs époques, prétend que l'Illyrie fut envahie par des myriades de grenouilles et que, par suite de la puanteur de ces grenouilles, une épidémie de peste se déclara, décimant les Antariates : ceux qui ne moururent pas s'enfuirent, mais, se heurtant aux peuples voisins peu disposés à se laisser contaminer, ils durent s'établir dans des lieux déserts et marécageux. Appien utilise soi-disant les mémoires d'un témoin oculaire, Ptolémée, fils de Lagos, mais il semble avoir prêté l'oreille à quelque récit légendaire : il s'agit en effet beaucoup plus d'une bataille mythologique avec intervention des puissances de l'autre monde que d'une bataille gagnée par les armes. Athénée, lui, voit les choses d'une façon plus rationnelle, mais il tombe dans la plaisanterie (X, 60) : les Illyriens auraient eu la déplorable habitude de se complaire en des orgies effrénées. Les Gaulois auraient profité de leurs dispositions et tendu un piège à leurs ennemis, leur préparant une beuverie extraordinaire et mêlant au vin et à la nourriture une herbe « qui relâche le ventre ». On imagine aisément le tableau : les Antariates ne furent pas vaincus par les armes, mais par la colique.

Quoi qu'il en soit, les Antariates une fois vaincus et soumis, les Gaulois s'établirent chez eux. Appien dit que les Antariates

appelaient les Gaulois les *Cimbres*, ce qui pose à nouveau le problème de la race de ce peuple qu'on a considéré tour à tour comme celtique et germanique [5]. En l'occurence, et même s'il y a confusion chez Appien, comme d'ailleurs chez de nombreux historiens de l'Antiquité, ce sont réellement des Gaulois que nous trouvons en Illyrie, aux environs de 290 av. J.-C. Deux siècles se sont écoulés depuis le départ de Ségovèse. Les guerres illyriennes ont duré une cinquantaine d'années. C'est l'époque où se situent vraisemblablement les échanges culturels entre les Scythes venus d'Asie et les Gaulois venus d'Occident. La Bohème, la Pannonie et l'Illyrie sont pour ceux-ci des points stratégiques importants où s'opèrent des contacts avec l'orient méditerranéen. Il est probable que la monnaie fait son apparition en Gaule grâce aux Celtes du Danube. Payés très cher par les rois balkaniques, soit pour rester tranquilles, soit pour attaquer des ennemis communs, ils entrent en possession des monnaies macédoniennes. Or, comme ces Gaulois ne sont pas isolés, mais qu'ils ont derrière eux toute une population celtique qui sert de trait d'union avec la Gaule proprement dite, cette monnaie circule et parvient en Belgique : les *Ambiani* imitent cette monnaie, suivis par les *Unelli* du Cotentin. La monnaie gauloise classique fait son apparition et lentement se transforme au gré des aspirations artistiques et religieuses des différents peuples. C'est un événement capital dans l'histoire de la Gaule et de la civilisation celtique, car la monnaie n'est pas seulement un matériau d'échanges commerciaux, mais surtout, le moyen d'expression religieux et philosophique d'un peuple qui se complait, aux dires d'Ammien Marcellin (XV, 9), à « commenter les sublimes secrets de la nature, l'esprit toujours tendu vers les questions les plus abstraites et les plus ardues. Comment donc s'étonner de la transformation constante et dirigée vers le symbolisme et l'abstraction de l'art des monnaies gauloises ? [6]

Mais les Gaulois rêvent d'aller plus loin : Cette race pour qui le principe dynamique est à la base de tout ne peut se résoudre à demeurer en place. Pour un Celte, le présent n'existe qu'en

5. Cf. le chapitre sur les Cimbres.
6. Cf. Lancelot Lengyel, *L'Art Gaulois dans les Médailles*. Cet ouvrage est d'autant plus intéressant qu'il présente des photographies d'une grande netteté et qui permettent de se faire une opinion personnelle. D'autre part, L. Lengyel est le premier qui ait osé mettre en parallèle de façon systématique les gravures des monnaies et les textes celtiques, ce qui n'est pas du goût de certains celtisants officiels qui n'admettent pas qu'on s'occupe de leurs affaires et qui se bornent à établir des catalogues, sans se compromettre.

fonction de l'avenir, le présent n'est qu'un perpétuel devenir.

Toutes les légendes bretonnes, galloises ou irlandaises ne sont que l'illustration de ce thème. La trace des Celtes dans les historiens de l'Antiquité n'est qu'une manifestation de leur volonté anti-historique : nier le présent et créer l'avenir, ne fût-ce qu'en imagination. La Prise de Rome en était un exemple. L'aventure de Delphes procède du même état d'esprit qui, plus tard, dans l'Europe chrétienne du XIIe siècle, engendrera tout le cycle de la Table-Ronde, cycle d'aventures fabuleuses à la mesure d'une race déchue et qui n'accepte pas son sort.

C'est la Macédoine que choisissent d'abord les Gaulois comme terrain d'expansion. Deux raisons les ont vraisemblablement poussés à ce choix : d'abord les Gaulois connaissent les embarras dans lesquels se débattent les chefs macédoniens au lendemain de l'aventure d'Alexandre ; ensuite, la prise de la Macédoine permettrait d'isoler la Grèce et de pousser plus avant vers l'Asie. Les Gaulois se divisent en trois corps, et l'un d'eux, commandé par un certain Bolgios — peut-être un Belge —, se précipite sur la Macédoine, écrase l'armée de Ptolémée Kéraunos. Le roi de Macédoine est tué, sa tête est portée au bout d'une lance ; le chef Bolgios ordonne un sacrifice humain, mais les choses en restent là [7].

La marche sur Delphes.

C'est alors qu'apparaît Brennus, le second Brennus, comme on l'appelle parfois pour le différencier du chef senon qui prit Rome en 387 et l'incendia. Mais tandis que ce dernier apparaît dans l'épopée celtique à Rome comme un simple chef de bande favorisé par le destin, le second Brennus joue un rôle de tout premier plan dans la suite des événements. S'il y a une épopée celtique en Grèce, c'est lui qui en est le héros. Brennus qui commandait avec Kichorios [8] la troisième partie de l'armée gauloise est furieux parce que Bolgios n'a pas poussé les choses à fond. Le personnage ne manque ni d'envergure, ni de témérité. Il n'a de cesse de réunir une puissante troupe, et ceci en faisant une propagande effrénée non seulement chez les siens, mais aussi chez des peuples indigènes, particulièrement chez ses anciens ennemis les Antariates d'Illyrie dont il est probable qu'un fort

7. Justin, XXIV, 5. Diodore, frg. XXII.
8. Brennus correspond à *Brannos*, le Corbeau. Kichorios peut être comparé à un gallois *Ki-Cawr*, le Chien Géant.

contingent le suivit en Grèce [9]. Brennus fait miroiter les trésors de la Grèce, montre l'état d'épuisement de ce pays ; il n'hésite pas à ruser, à présenter aux Gaulois des prisonniers grecs petits par la taille, en disant que ces soldats ne sont rien à côté des Gaulois solides et bien charpentés [10]. Ayant ainsi réuni plus de cent cinquante mille fantassins et deux mille cavaliers, Brennus se lance à la conquête de la Grèce.

La géographe Pausanias nous raconte cette conquête avec beaucoup de détails (X). Brennus réussit le tour de force de faire passer le fleuve Sperchios à toute son armée, alors que les ponts sont coupés. Il assiège la ville d'Héraclée et en chasse la garnison, se dirige vers les Thermopyles, y défait une armée confédérée des cités grecques, veut franchir le mont Oeta. Mais alors les Grecs ont le temps de se ressaisir. Un contingent d'Etoliens garde les passages secrets qui permettent de franchir le mont, *et que Brennus connaît*. Les Gaulois sont arrêtés et commencent à douter du succès de leur entreprise. Brennus a recours à un nouveau stratagème : il envoie deux de ses lieutenants ravager l'Etolie et en massacrer les habitants. Lorsqu'ils apprennent les événements qui ensanglantent leur pays, les Etoliens abandonnent leurs positions et se hâtent de retourner chez eux. Brennus en profite : laissant au camp son fidèle Kichorios avec le gros de l'armée, il prend quarante mille hommes, et, conduit par des habitants d'Héraclée gagnés à sa cause, il passe le mont Oeta. Par hasard, ce jour-là, il y a un épais brouillard, et les Phocéens postés sur le passage n'aperçoivent les Gaulois que lorsque ceux-ci tombent sur eux.

Brennus avance maintenant à travers la Grèce en pillant tout ce qu'il peut trouver, mais dégoûté de ce petit butin, il veut s'en prendre à Delphes où les trésors de toute la Grèce passent pour être rassemblés. Les historiens accusent évidemment Brennus d'impiété : mais celui-ci répète à qui veut l'entendre que « les Dieux n'ont pas besoin de trésors puisqu'ils les prodiguent aux hommes » [11]. Ce raisonnement de Brennus est conforme à son attitude le jour où il pénètre dans un temple : il se met à rire en observant que les Grecs représentent leurs dieux sous forme humaine [12].

9. Appien, *Illyrica*, IV.
10. Polyen, VII, 35.
11. Justin, XXIV, 6.
12. Diodore, frg. XXII. Cet épisode est important car il illustre la répugnance des Celtes à représenter la divinité sous forme humaine. En partant de là, on pourrait être amené à certaines constatations en matière d'archéologie proto-historique. En effet, non seulement l'art

Avec ses quarante mille hommes et sans attendre Kichorios, Brennus se lance à l'assaut du temple d'Apollon, but suprême de son expédition. Mais ses soldats se sont emparés de toutes les victuailles et de tout le vin de la région : ils sont ivres. Les défenseurs de Delphes en ont profité pour se rassembler et consolider leurs positions. Brennus perd un temps précieux à regrouper les siens et à les exciter par la promesse d'un butin fabuleux. Puis les Gaulois se jettent tête baissée dans le péril.

Alors le récit de Pausanias, d'ailleurs conforme en ses grandes lignes aux relations de Diodore de Sicile, de Justin et même de Cicéron [13], nous ramène en pleine légende : tremblement de terre, foudre qui réduit en cendres les guerriers, tempête de neige, pluie de grosses pierres, « apparition dans le ciel de héros de héros de l'ancien temps ». Les Gaulois luttent longtemps, mais doivent s'enfuir et rien ne nous dit qu'ils purent s'emparer des trésors de Delphes. Pourtant il existait une tradition tenace en faveur du sac du temple, car Strabon (IV, 1) y fait allusion à propos de l'or enfermé au Capitole de Toulouse et qui aurait été celui de Delphes. Diodore de Sicile, dans un autre récit (V, 32), affirme qu'ils pillèrent le temple, et il courait de nombreuses légendes au sujet de l'Or Maudit de Delphes, dont Athénée (VI, 4) se fait l'écho à propos du peuple des Scordisques.

Mais une malédiction semble poursuivre les Gaulois. La nuit suivante, ils sont la proie d'une *terreur panique* au sens véritable du terme, et s'entretuent dans une confusion quasi-générale. Ils ont bien du mal à regagner leur camp d'Héraclée. Alors Brennus qui avait été blessé trois fois s'énivre, vraisemblablement au cours d'un festin, passe ses pouvoirs à Kichorios, et, dit Pausanias (X, 23), « se regardant comme l'auteur de tous les malheurs arrivés aux Gaulois, craignant le ressentiment de ses concitoyens, il s'empoisonne lui-même. » Justin (XXIV, 8) déclare que « ne pouvant supporter ses souffrances, il mit fin à ses jours d'un coup de poignard ». Diodore de Sicile qui rapporte l'événement avec plus de détails (frg. XXII) affirme que

du premier âge du Fer pourrait s'expliquer, mais il serait possible de considérer certains monuments mégalithiques comme ayant été gravés, sinon construits, par les premiers envahisseurs Celtes en Occident. Quelques monuments, en effet, présentent des signes abstraits (roue, cercles concentriques, spirales etc.) d'origine indo-européenne qui contrastent avec les figurations anthropomorphes ou zoomorphes de l'époque néolithique, et indiquent nettement un culte solaire qui pourrait être mis en parallèle avec le culte delphique de l'Apollon hyperboréen.

13. De divinatione, I, 37.

Brennus conseilla aux Gaulois de l'achever, mais qu'il « se poignarda lui-même ».

L'épopée gauloise à Delphes et en Grèce se termine virtuellement ainsi par la mort du Héros. Son successeur Kichorios le fait ensevelir, fait achever les blessés et revient en arrière avec ce qui reste de l'expédition. Des embuscades déciment peu à peu les Gaulois. Justin et Diodore prétendent qu'il n'en resta pas un pour revenir en son pays, ce qui n'empêcha pas les mêmes auteurs ainsi que Polybe (IV, 45) et Tite-Live (XXXVIII, 16) de nous montrer les restes de l'armée de Brennus aux alentours de Byzance, puis en Asie où ils fondèrent la Gallo-Grèce ou Galatie. Quant à Appien [14], il va jusqu'à dire que certains Gaulois s'en retournèrent vers les Pyrénées, ce qui expliquerait la présence de l'Or de Delphes à Toulouse, chez les Tectosages.

L'Or de Delphes.

Ainsi, comme les expéditions à Rome et en Italie, l'aventure gauloise à Delphes finit mal. Nous avons déjà vu que pour un Celte, l'aventure qui se termine mal matériellement correspond à une aventure intellectuelle ou spirituelle réussie [15]. Le mélange constant de réalisme et de merveilleux dans les récits apparemment sérieux des historiens grecs ou latins implique, bien entendu, les plus graves réserves quant à leur véracité historique. Tout ce qui touche les Celtes est revêtu d'une atmosphère irréelle et irrationnelle en tous points conforme à la conscience anti-historique de ce peuple. Les Celtes sont entrés dans l'Histoire par la Légende, à une époque où la Grèce et Rome avaient déjà une histoire. D'ailleurs, Ammien Marcellin (XV, 9), historien latin du IVe siècle ap. J.-C., ne nous avoue-t-il pas que « les anciens auteurs, faute de données précises, ne nous ont transmis sur les Gaulois et leurs origines que des notions plus ou moins incomplètes » ?

D'autre part, les Gaulois à Delphes sont vaincus non pas tellement par les hommes, mais par les éléments naturels déchaînés par le courroux de la Divinité. Or cette fable se retrouve presque mot pour mot dans Hérodote à propos des Guerres Médiques : « Lorsque les Perses se furent approchés du sanctuaire de Pallas Pronaos... la foudre descendit du ciel sur eux,

14. Illyrica, IV.
15. Cf. le chapitre sur *Rome et l'Épopée celtique.*

et deux masses énormes se détachant du Parnasse se précipitèrent à leur rencontre avec un épouvantable fracas, et en écrasèrent un grand nombre. Enfin, du temple de Pallas, une voix et un cri de guerre se firent entendre. En face de tant de merveilles à la fois, les Barbares furent saisis de frayeur [16] ». Il n'y a aucun doute : il s'agit, dans les relations de Pausanias, de Diodore, de Justin et même de Cicéron, d'un démarquage pur et simple du récit d'Hérodote. Ce qui est soi-disant arrivé aux Gaulois devant Delphes est la même chose que ce qui est arrivé soi-disant aux Perses devant le même sanctuaire. Dans quel but les Grecs et ensuite les Latins ont-ils délibérément brodé sur le thème d'Hérodote ? Pour camoufler quel événement important et sans doute catastrophique pour les Grecs ? Quand on sait que Tite-Live n'a pas hésité à inventer un retour offensif de Camille pour venger la prise de Rome par les Gaulois, il est permis de se demander si réellement, les Gaulois n'ont pas mis à sac le temple d'Apollon réputé inviolable et protégé par le Dieu.

Mais l'ouvrage-clef de cette épopée gauloise en Grèce, si l'on excepte les fragments de Diodore de Sicile qui vivait au premier siècle avant J.-C., est bien l'*Histoire Universelle* de Justin, qui n'est qu'un condensé d'une œuvre beaucoup plus importante et malheureusement perdue de Trogue-Pompée, datant de l'époque d'Auguste. Or Trogue-Pompée était un gaulois Voconce, et il a dû connaître certaines traditions gauloises concernant l'expédition de Delphes. Comme Pausanias et Appien lui sont postérieurs, on peut affirmer que leurs sources proviennent en grande partie de Trogue-Pompée, donc du côté gaulois. Quant à Diodore, il a montré avec éloquence, dans son livre V, qu'il était au courant de nombreuses coutumes et traditions celtiques.

Compte tenu de la part d'affabulation celtique dans ces récits, on peut aussi se demander si l'Or de Delphes, ce fameux Or Maudit, n'était pas un or fictif, un mythe analogue au Graal, vers lequel il était nécessaire de lancer une expédition fabuleuse. Plusieurs faits pourraient nous incliner à accepter cette hypothèse. C'est d'abord l'absence d'une confirmation du pillage de Delphes. C'est ensuite le choix même de Delphes comme but de l'expédition. C'est enfin le contexte mythologique proprement dit.

Strabon déclare, à juste titre, nous l'avons vu, que les Trésors

16. Hérodote, VIII, 36.

devaient être vides, ayant été mis à sac par les Phocidiens au cours de la Guerre Sacrée. Brennus, qui par ailleurs semblait connaître parfaitement la Grèce, devait le savoir. Pourquoi se lança-t-il aussi résolument sur Delphes ? Il est vraisemblable qu'une raison religieuse le poussait ainsi : Delphes était le Sanctuaire Sacré par excellence, le Sanctuaire le plus vénéré d'Apollon, dieu-soleil. Or la notion de dieu-soleil, avec son symbolisme et ses prolongements métaphysiques, est en Occident d'importation indo-européenne. Primitivement, les Celtes, comme les Achéens, comme les Latins, adoraient une divinité représentée sous forme de soleil. Aux dires de Diodore de Sicile (II, 47) qui emprunte les éléments de son récit au navigateur phocéen Pythéas, l'Ile de Bretagne vit la naissance de Latone, mère d'Apollon, « ce qui explique pourquoi les insulaires vénèrent particulièrement Apollon. Ils sont tous pour ainsi dire prêtres de ce Dieu... On voit aussi dans cette île une vaste enceinte consacrée à Apollon, ainsi qu'un temple magnifique, de forme ronde, et de nombreuses offrandes. » On reconnaît évidemment ici le monument mégalithique de Stonehenge. Et Diodore poursuit : « Apollon passe pour descendre dans cette île tous les dix neuf ans. » Quant aux habitants, « ils sont bienveillants envers les Grecs et les Déliens, et ces sentiments remontent à une époque très lointaine. »

Cette notion d'Apollon hyperboréen s'attache à d'obscures et antiques traditions indo-européennes. Les liens qui unissent les habitants de l'Ile de Bretagne aux Grecs remontent à ce fonds de légendes qu'on retrouve chez Hérodote ou Pline l'Ancien, à propos des Hyperboréens et de la naissance d'Apollon à Délos [17]. Cicéron, dans son traité *De Natura Deorum*, va jusqu'à discerner différents Apollon, quatre en tout, dont le troisième « passa des régions hyperboréennes à Delphes et était fils du troisième Jupiter et de Latone » [18].

César mentionne parmi les dieux en honneur chez les Gaulois : Apollon, Jupiter, Minerve et Mars, et il insiste sur le culte rendu à Mercure. Ce Mercure gaulois, on l'a assimilé à Lug, éponyme de nombreuses villes dont Lyon, Laon et Leyde qui sont des *Lugdunum* (Citadelle de Lug). Or Lug, qui est le héros d'un assez grand nombre d'épopées irlandaises, est un des dieux connus de l'antique Celtie ; son caractère *mercurien* est certain : il est l'inventeur des arts, il est l'initiateur, il est psychopompe comme

17. Pline, *Hist. Nat.* IV, 26. Pomponius Méla, III, 5. Hérodote, IV, 32.
18. Cicéron, *De Natura Deorum*, III, 23.

l'Hermès grec. Mais ce qu'on a trop négligé, c'est son caractère *apollinien* : son nom veut dire blancheur, clarté ; il est présenté dans les épopées irlandaises comme un héros solaire, rayonnant, et qui ne meure pas vraiment, comme le soleil qui renaît chaque matin ; son animal symbolique est le Corbeau, comme Apollon, et son nom peut également se traduire par corbeau ; enfin il règne sur les Tuatha Dé Danann, peuple mythique des Tertres et de l'Autre Monde en Irlande, peuple qui pourrait bien être celui non moins mythique des Cimmériens ou des Hyperboréens. Il est certain que César n'a pas vu toutes les nuances du culte que les Gaulois rendaient à leur Mercure, car l'aspect solaire de la Divinité ne fait aucun doute, et quel que soit son nom, ils devaient honorer un dieu-héros solaire. D'ailleurs Apollon n'est pas absent des inscriptions gallo-romaines où son surnom est *Maponius*. Ce Maponios gaulois correspond, dans la mythologie galloise, à Mabon, fils de Modron (Matrona = Marne), et Mabon apparaît à plusieurs reprises dans la légende arthurienne [19], sous les traits d'un prisonnier : il n'est pas difficile de retrouver sous son nom l'Apollon-Soleil hyperboréen qui reste six mois dans sa prison, mais qui ne meurt jamais.

Un autre surnom d'Apollon, chez les Gallo-Romains, est *Belenus*, ce qui signifie « le Brillant ». L'analogie avec Lug le Lumineux est assez tentante [20]. Or Belenos tire son nom de la même racine indo-européenne qu'Apollon, et cette racine signifie « pomme » : ce fruit symbolique, qu'il soit fruit de l'arbre de la Science du Bien et du Mal, qu'il soit d'or, comme au jardin des Hespérides, est de forme analogue à celle du soleil et contient, une fois coupé, le fameux pentagramme pythagoricien [21]. Cette valeur de la pomme n'est d'ailleurs pas sans rapport avec les « Iles Bienheureuses » des Celtes : Avallon, Emain Ablach, qui sont des « Iles des Pommiers », et même avec l'histoire des Teutons, frères des fameux Cimbres, qui recevaient de l'Ambre, matière commerciale et magique à la fois, des gens de l'Ile d'Abalum, aujourd'hui Oesel, sur la côte orientale de la Baltique. Dans cette île d'Abalum se trouvait un village appelé Aboul et

19. Dans les Triades de l'Ile de Bretagne et dans le mabinogi gallois de Kulhwch et Olwen. Cf. J. Loth, *Les Mabinogion*. On le retrouve associé au personnage d'Evrain (Yvain-Owein, fils de Modron et d'Uryen) sous le nom de Mabonagrain dans *le Bel Inconnu* de Renaud de Beaujeu, œuvre du XIIIe siècle.

20. D'autant plus qu'une des épithètes grecques d'Apollon est *Lukios*.

21. Il ne faut pas négliger que Pythagore passait pour être la réincarnation de l'Apollon hyperboréen et que cet Apollon hyperboréen régnait sur le paradis de l'orphisme et du néo-pythagorisme.

qui était le village des Pommes. L'Ile elle-même était l'Ile des Pommiers, comme l'ancienne Abella italique appelée *Abella Malifera* [22].

De toutes façons, le Belenos gaulois a laissé son nom à un grand nombre de bourgs et de lieux-dits sur le territoire de l'ancienne Gaule, notamment tous les Saint-Bonnet (*Mons Belenos*) du Massif Central, la célèbre fontaine de Barenton (autrefois *Belenton*) dans la forêt de Paimpont-Brocéliande, et sans aucun doute tous les *Bel-Air* que l'on rencontre en France. L'un de ceux-ci, la Montagne de Bel-Air (Côtes-du-Nord), s'appelle aussi *Signal de Bel-Orient*, ce qui est très significatif (= Soleil Levant) et montre que *Bel* n'est pas un adjectif, mais l'abréviation du nom du dieu solaire. Il en est de même pour Aiguebelle (Eau de Bélénos) et pour le tristement célèbre Peyrebelle [23].

Nous voici donc au cœur du problème concernant l'aventure gauloise à Delphes. L'Or qu'il venait chercher n'était pas un or matériel. C'est le sanctuaire d'Apollon, et particulièrement de l'Apollon hyperboréen qui les attirait. Athénée parle (VI, 4) de ces Gaulois « qui, sous la conduite de Brennus, allèrent, armés, consulter l'oracle de Delphes ». L'attitude de Brennus éclatant de rire dans le temple prend un nouveau sens : il s'agissait, dans l'esprit du chef gaulois, de mépriser les idoles et de rendre au culte solaire son dépouillement d'autrefois, peut-être conservé par le druidisme. D'ailleurs, comment expliquer autrement le fait que Brennus « ne regarda même pas les offrandes d'or et d'argent qui s'y trouvaient » ? [24] Il ne s'intéressait donc pas aux richesses matérielles, celui dont les historiens grecs nous dénoncent l'impiété et l'avidité ?

Il y a autre chose : Delphes, dans l'univers grec, est considéré comme le centre du monde, c'est l'*omphallos* appelé Δελφοι, de Δελφις, symbole des habitants des eaux, et par conséquent, d'après le Zodiaque, symbole du Créateur, et consacré par la suite à Apollon Pythien, vainqueur du Serpent. La victoire d'Apollon sur le serpent Python, dont on retrouve l'équivalent dans le christianisme avec Saint-Michel, représente l'activité dynamique de la Divinité, le Scorpion dans le symbolisme zodiacal. Depuis, Delphes est devenu le lieu où se trouve cette divinité dispersant autour d'elle son énergie, de même que le soleil disperse ses rayons autour de son globe de feu.

22. Cf. Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* XXXVIII, 35.
23. C'est-à-dire *Mons Belenos.* En aucun cas l'adjectif beau ne pourrait s'appliquer à l'endroit qui est sinistre.
24. Diodore, frg. XXII.

Or si le Soleil est l'image la plus parfaite de la Divinité, l'Or est le symbole du Soleil. L'Or de Delphes est donc l'image du Dieu, image tout à fait valable pour un Celte qui se refuse à admettre l'anthropomorphisme. Ainsi pourrait s'expliquer l'attirance exercée par Delphes sur Brennus : Delphes est le but d'une expédition en terre sacrée, en une sorte d'Autre-Monde. Et l'on sait que les Celtes ont toujours eu l'obsession de la Quête dans l'Autre-Monde. Une fois parvenu à son but, Brennus n'avait plus qu'à mourir. Celtiquement parlant, il fallait qu'il mourût, comme Galaad.

De plus, la notion d'*omphallos*, à tel point incrustée dans la religion delphique qu'il existait devant le temple d'Apollon une pierre qui figurait le centre du monde, se retrouve dans les préoccupations celtiques. Le centre de l'île d'Irlande était à Tara, siège du roi suprême, et où se trouvait la *Lia Fail*, la pierre de Fal, pierre magique du couronnement. Pour les druides, et d'après César, le centre de la Gaule était dans le pays des Carnutes, peut-être à Saint-Benoit sur Loire. Il en est presque de même, aujourd'hui, de l'île Dumet, cette petite île située au large de la presqu'île guérandaise, centre géodésique des terres émergées, et à laquelle s'attachent de curieuses traditions, de tenaces superstitions et, évidemment, un trésor qu'on ne découvre jamais.

D'où venait cette localisation de l'*omphallos* à Delphes ? On ne sait pas. Mais Plutarque, dans son traité *De la Disparition des Oracles*, mentionne cette légende : « D'après une tradition mythologique, des aigles ou des cygnes, partis des extrémités de la terre pour en atteindre le centre, se rencontrèrent à *Pytho*, auprès de ce qu'on appelle l'*omphallos*. Dans la suite des temps, Epiménide de Phaestos s'informa, dit-on, de l'exactitude de ce récit auprès du dieu, et n'obtenant qu'un oracle obscur et ambigu, il dit : sur terre ou sur mer, point de nombril central, à moins qu'il ne soit connu des dieux seuls, non des hommes. » D'après des témoins de l'antiquité, en tous cas, deux aigles figuraient sur la pierre de l'*omphallos*.

Enfin Delphes est une terre prophétique. L'oracle de la Pythie est célèbre dans le monde entier. On ne peut s'empêcher de penser à un autre oracle, gaulois celui-là, l'oracle de l'Ile de Sein. On attribuait en effet aux neuf prêtresses de l'Ile de Sein « le pouvoir extraordinaire de déchaîner les vents et les tempêtes, de connaître et de prédire l'avenir : mais elles réservaient exclusivement leurs prédictions à ceux qui avaient voyagé et navigué dans le seul but de les consulter »[25]. Et si les

25. Pomponius Méla, III, 6.

Gaulois avaient coutume d'aller consulter les oracles de ce genre au cours de périples et de navigations extraordinaires, il est probable qu'ils ne se seraient pas rendus coupables du pillage du sanctuaire lui-même par simple esprit de rapine [26]. Il devait y avoir quelque motif plus sérieux.

Ce motif, c'est avant tout la recherche de la Terre Bienheureuse qu'habitent des femmes étranges : la Terre des Fées, Tir-na-nOg (Le Tertre des Fils d'Ogmé), Avallon ou Emain Ablach (L'Ile des Pommiers). Le récit Irlandais de la *Navigation de Bran fils de Fébal* [27] nous montre le héros Bran charmé par le chant d'une femme mystérieuse qui lui vante les charmes de la Terre des Fées [28]. Elle lui tend une branche d'argent avec des fleurs blanches, invite Bran à venir et disparaît en emportant la branche. Bran part sur la mer [29], découvre Emain et y demeure, car Emain est le pays d'où les hommes ne reviennent pas. Et Emain est la terre des prophétesses, des femmes qui possèdent la science de l'avenir, comme Delphes est la terre de l'oracle et de la Pythie.

Brennus le béni.

Mais le personnage qui anime cette fresque, c'est Brennus, le héros. C'est lui qui doit détenir la clef de l'énigme.

Qui est Brennus ? Strabon le croit Prause, sans pouvoir dire quoi que ce soit sur cette ancienne nation [30]. Strabon fait cette remarque à propos des Tectosages de Toulouse, possesseurs de l'Or de Delphes, selon certains auteurs, et qui participèrent à l'expédition de Brennus. Il est exact que l'on retrouve ces Tectosages en Asie Mineure où, à côté des Trocmes et des Tolisto-Boïens, ils formèrent le royaume de Galatie. Mais Brennus devait avoir dans son armée des bandes originaires de toutes les régions de la Gaule et même de l'île de Bretagne, si l'on peut accorder quelque audience à l'une des fameuses *Triades* : « Un

26. Ils connaissaient fort bien « les cavernes fatidiques dont les exhalaisons énivrent et donnent la prescience de l'avenir » (Pline, *Hist. Nat.* II, 95). Peut-être faut-il voir la même chose dans les mystérieux puits naturels découverts dans l'*oppidum* de Constantine (Commune de Lançon, Bouches du Rhône) et qui sont sûrement des lieux cultuels.
27. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, pp. 55-63.
28. Cf. ce chant dans J. Markale, *Ancienne Poésie d'Irlande*, Cahiers du Sud, nº 335, pp. 26-28 et dans Caillois-Lambert, *Trésor de la Poésie universelle*, pp. 347-349.
29. J. Markale, *id.*, pp. 21-22 et Caillois-Lambert, *id.*, pp. 346-347.
30. Strabon, IV, 1.

secours s'en alla avec Yrp Lluyddawc (le chef d'Armée) jusqu'en Llychlyn [31]... Avec ces guerriers, il fut le maître partout où il alla. Il s'établit dans deux îles sur les bords de la mer de Grèce : Clas et Avena » [32]. Faut-il voir, comme le prétend Joseph Loth, dans *Clas* une déformation de *Gals*, c'est-à-dire de Galates ? Faut-il voir dans Yrp Lluyddawc, de toute évidence un surnom, le personnage de Brennus ? Geoffroy de Monmouth, l'illustre initiateur du cycle arthurien, raconte dans son *Historia Regum Britanniae* (XXXV-XXXVII) que deux frères, Belinus et Brennius, se disputèrent le royaume de Bretagne, se réconcilièrent et partirent ensemble sur le continent. Brennius prend même Rome, ce qui nous ramène au premier Brennus, le Sénon vainqueur de l'Allia.

A dire vrai, historiquement, un siècle sépare les deux Brennus ; dans le contexte mythologique qui entoure l'un et l'autre, ils peuvent ne faire qu'un seul personnage. Les héros de légende ne meurent jamais vraiment, et d'ailleurs les Celtes ne s'embarrassent pas de si peu, eux qui font vivre leurs champions au delà de toute logique, et qui les font même se réincarner suivant leurs croyances en la transmigration des âmes [33].

On a dit que Brennus était la forme latinisée (et Brennos la forme hellénisée) de Brenn, mot traduit par le latin *regulus*, petit roi, équivalent du gallois *brenin*, roi de tribu, ce mot venant d'une racine *bren*, hauteur. Mais Brennus apparaît trop clairement comme un nom propre pour qu'on puisse s'arrêter à cette hypothèse. L'explication la plus satisfaisante consiste à voir dans Brennus le mot vieux-celtique *Brannos* qui a donné en irlandais, gallois et breton-armoricain, le mot *Brân*, corbeau [34]. Or Brân est le nom d'un personnage considérable qui appartient aussi bien à la mythologie gaëlique d'Irlande qu'à celle du Pays de Galles et qu'à la tradition arthurienne.

C'est en Irlande que l'on peut noter l'apparition du personnage sous la forme de *Brôn*, fils de Lêr, c'est-à-dire des Flots, et frère de Manannân, chef des Tuatha Dé Danann et éponyme

31. Nom gallois de la Scandinavie, mais que Bède le Vénérable, moine et historien anglais du VIIIe siècle, assimile à la Scythie : or on sait que les Celtes du Danube furent en contacts avec les Scythes.

32. J. Loth, *Les Mabinogion*, II, 230.

33. Cf. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, pp. 9-10.

34. Cette identification n'est pas du goût de certains linguistes. Il me semble qu'il y a une preuve absolument indiscutable : dans la version galloise de l'*Historia Regum Britanniae*, version faite par des Gallois du Moyen Age, Belinus et Brennius sont devenus respectivement *Beli* (Belenos-Apollon) et *Brân*.

de l'île de Man[35]. Il y a d'ailleurs dans la littérature épique d'autres personnages du nom de Brân ou de *Fiach*, qui veut dire également « corbeau ». L'un d'eux est Brân mac Faibal, héros d'une curieuse navigation vers la Terre des Fées[36]. Cette navigation, connectée avec le voyage de Maëlduin, a servi de modèle au fameux « Voyage de Saint-Brendan à la recherche du Paradis »[37] : en vertu du principe de christianisation des légendes, le héros païen est devenu un saint.

Nous retrouvons *Brôn* dans le *Didot-Perceval* de Robert de Boron : cette fois, il est le Roi-Pêcheur, gardien du Graal[38], mais, nous dit J. Vendryès, « c'est par une confusion assez naturelle que les Gallois auraient transformé en *Brân*, pour le béatifier, le *Brôn* que les Irlandais leur présentaient comme le frère de Manannân »[39]. Car dans la mythologie galloise, il s'agit de Brân le Béni (Bendigeit Vrân) qui, nous assurent les *Triades*, « apporta le premier la foi chrétienne à la nation des Cymry, de Rome où il fut sept ans comme otage », et qui est le fondateur de l'une des « trois saintes lignées de l'île »[40]. Pourtant, à lire la légende de Brân, il n'y a rien qui puisse faire supposer un seul instant des sentiments chrétiens au personnage, ni même faire apparaître un contexte pseudo-chrétien comme dans les Romans de la Table-Ronde. Tout est de source druidique, et d'ailleurs très altéré. Mais dans la confusion de l'époque, les *Triades* apportent un élément curieux à propos de la présence de Brân à Rome : « Brân, fils de Dyvinwal et Kustenin, fils d'Elen, avaient été empereurs à Rome »[41]. Il s'agit évidemment du Brennius, fils de Dunvallo dont parle Geoffroy de Monmouth[42], et cela prouve que le nom de Brân était fortement attaché à l'idée d'une expédition sur le continent.

Mais c'est dans le mabinogi gallois de *Branwen* que la légende de Brân prend tout son sens et peut être comparée étroitement avec l'histoire de Brennus[43]. Brân a donné sa sœur Branwen (Corbeau blanc) en mariage à Matholwch, roi d'Iwerddon (Irlande). Par suite d'un outrage fait à Matholwch, celui-ci traite Branwen comme une vulgaire servante. Branwen fait

35. D'après les *Dindshenchas*. Cf. Revue Celtique, XVI, p. 142.
36. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, pp. 55-63.
37. J. Marchand, *L'Autre-Monde au Moyen Age*, pp. 1-77.
38. Cf. Elaine Newstead, *Bran the Blessed in arthurian romance*.
39. *Manannân mac Lir*, Études Celtiques, VI, p. 253.
40. J. Loth, *Les Mabinogion*, II, 308 (triade 124) et II, 280 (triade 76).
41. J. Loth, *Les Mabinogion*, II, 237 (triade 10).
42. *Historia Regum Britanniae*, XXXV,.
43. J. Loth, *Les Mabinogion*, I, pp. 119-150.

parvenir un message à Brân qui organise une expédition, à la fois pour venger sa sœur et pour récupérer les cadeaux donnés à Matholwch, parmi lesquels se trouve un chaudron merveilleux qui ressuscite les morts. Brân passe la mer en portant des hommes sur son dos, une rivière en servant lui-même de pont. L'expédition tourne bientôt au désastre. Le chaudron de renaissance éclate. Brân est blessé et demande aux sept survivants dont son propre frère Manawyddan (Manannân) et le barde Taliesin, de lui couper la tête, d'emporter celle-ci en Bretagne et de l'enterrer dans la Colline Blanche à Londres. Ainsi font les sept survivants qui vivent sept années de bonheur et d'oubli sous « l'Hospitalité de la Tête » avant de se conformer aux dernières volontés de Brân le Béni.

Quand on est certain de l'identité de Brân et de Brennus dans un complexe mythologique d'ailleurs fort confus, on ne peut demeurer indifférent devant de curieuses ressemblances entre la légende racontée dans le mabinogi gallois et la pseudo-histoire de Delphes telle qu'elle apparaît chez Pausanias, Diodore et Justin.

Comme Brân, Brennus se lance à la quête de trésors, mais de même qu'un alchimiste pratique le Grand-Œuvre à la fois pour fabriquer une pierre matérielle et un édifice spirituel, chez un Celte, la quête des trésors est toujours ambivalente : il s'agit autant de se procurer les viles richesses du siècle que les fabuleux trésors de l'Autre-Monde. C'est un thème constant des épopées celtiques, et la Quête du Graal en est, sinon l'aspect définitif, du moins la dernière manifestation valable à l'usage de l'Occident [44].

D'abord, l'expédition de Brennus est, comme toute aventure mythique de ce genre, arrêtée dans son élan par l'*eau*. Il n'y a rien de plus naturel que l'armée de Brennus se soit trouvée face au fleuve Sperchios et qu'elle ait affrontée certaines difficultés pour le traverser. Mais dans le récit de l'événement, la part de légende est tellement forte qu'on ne sait plus discerner l'image de la réalité. *L'eau* est avant tout une frontière naturelle aussi bien pour les relations humaines, pour les armes et pour les *esprits*. Elle est donc la limite du monde des vivants et le seuil du royaume des morts. Mais le Royaume des Morts est interdit aux vivants, et inversement, de sorte que le franchisse-

44. Sans parler des tentatives purement littéraires faites au cours des siècles postérieurs par Siôn Cent, Rabelais, Macpherson, Chateaubriand, La Villemarqué, Victor Hugo, Baudelaire, Nerval, Rimbaud et quelques autres à notre époque.

ment de l'eau donne toujours lieu à des épreuves mythiques dont les épopées, depuis l'*Odyssée* jusqu'à la *Quête du Saint-Graal*, sont abondamment pourvues : la navigation sur la barque de Charon, le passeur de *Peredur*, le Pont de Verre de *Maelduin*, le Pont de l'Épée du *Lancelot* de Chrétien de Troyes, le Pont sous l'Eau du même *Lancelot* et des légendes irlandaises, les Combats sur les Gués de la *Tain Bô Cualngé*, le combat de Manlius Torquatus avec un Gaulois sur un pont, chez Tite-Live, sont autant d'exemples-types de cette sacralisation de l'eau limite [45].

Brennus, « fertile en ruses et expédients », comme dit Pausanias, fait franchir le fleuve Sperchios à son détachement : Une partie passe à la nage, une autre en utilisant les boucliers comme nacelles, une troisième à gué, la taille des Gaulois étant suffisante pour cet exploit.

Le thème du bouclier qui sert de navire se retrouve dans un poème mythologique touffu et obscur attribué au barde Taliesin, les *Dépouilles de l'Abîme* : il s'agit d'une expédition dans l'Autre-Monde en vue de s'approprier le chaudron merveilleux de connaissance et de renaissance ; à cette expédition prennent part le roi Arthur et ses compagnons, mais l'histoire semble être celle de Brân :

« Trois fois plein le navire Prytwen, nous y allâmes.
Sauf sept, personne ne revint de Kaer Sidhi, la ville des Fées...
Trois fois plein le navire Prytwen, nous allâmes sur la mer,
sauf sept, personne ne revint de Kaer Rigor...
Trois fois plein le navire Prytwen, nous partîmes avec Arthur,
sauf sept, personne ne revint de Kaer Kolud, la citadelle obscure. » [46]

Or le « navire Prytwen » (Visage Blanc, forme blanche) est en réalité, d'après Geoffroy de Monmouth (IX, 4), le propre bouclier d'Arthur. Dans un autre poème attribué à Taliesin, le *Chant de Mort d'Aeddon*, il est question de Gwyddyon et d'Aeddon qui « firent un bouclier d'une telle puissance que la mer ne put engloutir leurs meilleures troupes » [47]. Quant au passage du

45. Cf. *Rome et l'Épopée Celtique*. Il semble que le rituel celtique du passage de l'Eau n'ait point été compris des Grecs, comme en témoigne une réflexion d'Aristote à propos de la colère qui semble animer « les Celtes qui prennent leurs armes pour marcher contre les flots » (*Morale à Eudème*, III, 1). Une remarquei dentique se trouve dans Florus (III, 4) à propos des Scordisques arrivés jusqu'à la mer Adriatique, qui, « arrêtés par les limites que la nature semblait leur avoir fixées, lancèrent leurs flèches dans les flots.)» Cf. la *Ville Engloutie*.

46. J. M. 83-85.

47. *Id.*, p. 93.

fleuve Sperchios par des hommes de grande taille, il est ainsi commenté par Pausanias (IX, 4) : « C'était un avantage que Brennus trouvait facilement dans ses troupes, les Celtes surpassant tous les autres peuples par la stature. » Cette taille était devenue légendaire chez les Latins et les Grecs, et les emplissait d'une sorte de terreur d'autant plus que les Gaulois plaçaient toujours au premier rang les plus grands et les plus robustes des leurs afin d'impressionner l'ennemi [48].

Ce gigantisme atteindra son point culminant dans la légende de Cûchulain et dans celle de Brân. Dans un poème gaëlique intégré dans le récit du *Meurtre de Cûroi*, et qui semble la version irlandaise des *Dépouilles de l'Abîme*, le héros Cûchulain raconte ses exploits au cours d'une expédition à une mystérieuse forteresse d'où il a ramené un chaudron :

> « Nous emmenâmes trois vaches ;
> elles nagèrent sur la mer...
> Quand nous partîmes sur l'océan,
> ... les hommes de mon bateau furent noyés...
> Alors je portai...
> neuf hommes sur chacune de mes mains,
> trois sur ma tête
> et huit sur mes deux flancs,
> accrochés à mon corps. » [49]

Le thème est repris dans le mabinogi de *Branwen*, avec cette fois Brân pour héros : « Les flots n'étaient pas considérables, alors ; il marcha à travers les bas-fonds... Bendigeit Vrân s'avança, portant sur son dos tout ce qu'il y avait de musiciens, et se rendit à la terre d'Iwerddon (Irlande) ». Pour les spectateurs, le phénomène est assez ahurissant : « Qu'est-ce que ce bois qu'on a vu sur les flots ? — Ce sont des vergues et des mâts de navire. — Oh ! dirent-ils, et la montagne que l'on voyait à côté des navires ? — C'est Bendigeit Vrân, mon frère, marchant à gué ». Mais sur la terre d'Irlande, Brân est arrêté par un cours d'eau. On lui dit : « Tu connais le privilège de cette rivière : personne ne peut la traverser et il n'y a pas de pont dessus. Quel est ton avis pour un pont ? — Je n'en vois pas d'autre que celui-ci : que celui qui est le chef soit le pont... (Brân) se coucha par-dessus la rivière ; on jeta des claies sur lui et les troupes traversèrent sur son corps » [50].

48. Polybe, II, 29. Tite-Live, VII, 10. Aulu-Gelle, IX, 13.
49. J. Markale, *Ancienne Poésie d'Irlande*, Cahiers du Sud, nº 335, p. 16, et le chapitre sur *la Quête en Irlande*.
50. J. Loth, *Mabinogion*, I, 136, 138, 139. Dans *Kulhwch et Olwen* (*Id.*, p. 275), les troupes d'Arthur franchissent une rivière sur le poi-

La traversée du Sperchios par Brennus et ses géants appartient à la même tradition. La bataille mythique du franchissement des eaux est terminée. Brennus et les siens sont *de l'autre côté*. « Brennus », dit Justin (XXIV, 6), « comme s'il dédaignait le butin que lui offrait la terre, osa tourner ses regards vers les temples des Dieux ». Brennus se trouvait, en effet, dans un autre monde, une sorte de terre sacrée, domaine du merveilleux et des Fées.

Le roi des Aulnes.

Et les Fées sont présentes : ce sont les Vierges blanches. Cicéron assimile immédiatement ces Vierges blanches à des flocons de neige. Diodore de Sicile pense qu'il s'agit de deux déesses, Pallas et Artémis, auxquelles étaient consacrées, dans l'enceinte du Temple, deux chapelles très anciennes. Il est possible aussi que les auteurs aient pensé aux trois Moires qui étaient particulièrement honorées à Delphes. De toutes façons, ces Vierges blanches, dans cette partie de la relation qui semble nous être parvenue bien incomplète, font partie de l'attirail mythologique indispensable de tout lieu sacré : elles sont les Gardiennes du Sanctuaire. Comme la Pythie, elles sont d'abord Vestales, chargées d'entretenir le feu sacré, feu évidemment spirituel et insensible, symbolisé à Rome par le feu qu'on se procurait, nous dit Plutarque (*Numa*, XIII), « en tirant du soleil une flamme pure et sans mélange ». En définitive, le thème du Soleil et par conséquent d'Apollon, n'est pas étranger aux Vestales, instituées d'ailleurs par Numa Pompilius, qui, selon toute vraisemblance, a amené à Rome des concepts et des traditions celtiques [51]. En vérité, ces vestales, comme la Pythie, comme les Vierges blanches, ne sont pas tellement différentes des Sorcières de l'île de Sein, ou des femmes des Namnètes qui, selon Strabon (IV, 4), « s'assemblent dans une île, face à l'embouchure de la Loire, possédées de la fureur dionysiaque ».

Elles sont aussi les mêmes que ces étranges pucelles, gardiennes du château du Graal. Un texte servant de préface au

gnard court et large d'un certain Osla Gyllellvawr (Osla au grand couteau).

51. En particulier le sacrifice-échange, l'interdiction de la représentation anthropomorphique des Dieux, l'adoration sur le cercle, etc. Cf. Plutarque, *Numa*, XI-XIX. On a généralement attribué les idées de Numa à Pythagore, ce qui est formellement contredit par Tite-Live (I, 18). Il resterait d'ailleurs à étudier les rapports de Pythagore et du druidisme.

Perceval de Chrétien de Troyes, l'*Elucidation* [52], raconte que le Château du Graal est devenu invisible depuis les violences faites aux fées qui recevaient les voyageurs et leur offraient des coupes remplies d'un breuvage réconfortant ; le roi Amangon avait en effet ravi l'une des fées et lui avait dérobé sa coupe ; ses successeurs imitèrent son exemple ; alors le royaume fut dévasté, les fontaines débordèrent et les flots se répandirent partout. La même aventure est celle de la Ville d'Is galloise, selon un poème attribué à Gwyddno Garanhir : le roi Seithenim ayant violé la gardienne de la fontaine sacrée, celle-ci déborde et les flots se répandent sur le pays [53].

En fait, toute attaque contre un sanctuaire gardé par des femmes déclenche des cataclysmes. A Delphes, l'apparition des Vierges blanches coïncide avec des chutes de neige et un violent tremblement de terre. Les Dieux entrent en jeu, dans un jeu qu'on pourrait appeler « jeu rituel du rapt ». De la même façon, dans le récit irlandais de la *Bataille de Mag-Tured*, l'apparition de Morrigane déclenche d'horribles massacres [54], et dans la *Tain Bô Cualngé*, des combats magiques fort curieux [55]. La reine bretonne Boadicée, face aux légions romaines, devient une furie sanguinaire et provoque des événements tragiques et fatals aux Romains [56]. Et précisément, les « horreurs » commises par Boadicée eurent lieu dans un bois sacré consacré à Andarta, déesse de la Victoire, assimilée par les Romains soit à Bellona (*Bellum* = guerre, ou radical *bel* de Belenos), soit à Minerve-Pallas, l'une des Vierges blanches de Delphes.

Le thème du Bois Sacré se mêle étroitement au thème des Femmes gardiennes et guerrières. La *Myvirian Archaiology of Wales*, recueil d'anciens textes gallois, prétend qu'à la fameuse bataille de *Goddeu*, ou des Arbrisseaux, célébrés par Taliesin [57], et où les combattants prirent par magie les formes des arbres, il y avait « un homme qui, à moins que son nom ne fût connu, ne pouvait être salué, et de l'autre côté, une femme appelée *Achren* (Arbres), et, à moins que son nom ne fût connu, on ne pouvait saluer sa troupe ». Taliesin ne la nomme pas, mais la présente « contenant le tumulte, en tête de la troupe ». Cette femme a des « avantages » et même des avantages de « vache sans pudeur »,

52. Cf. l'édition de *Perceval* par Hilka.
53. J. Markale, *Anciens Bardes Gallois*, Cahiers du Sud, nº 319, p. 383 et Caillois-Lambert, *op. cit.*, p. 346.
54. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, pp. 42-48.
55. D'Arbois de Jubainville, *Tain Bô Cualngé*, p. 126.
56. Tacite, *Annales*, XIV, 35, *Agricola*, XVI. Dio Cassius, LXIII, 7.
57. J. Markale, *Les Grands Bardes Gallois*, pp. 67-71.

ce qui laisse à penser qu'elle était nue dans le combat.

Nous savons que ce combat des arbres fait partie d'un mythe très ancien et fort compliqué, et qu'on retrouve la même légende dans un passage de Tite-Live à propos de la mort du consul Postumius dans la forêt Litana [58]. C'est encore un souvenir de la même tradition chez Strabon (IV, 3) à propos du pays des Morins, des Atrébates et des Eburons, où les habitants, pour se défendre, entrelacent les branches des arbustes épineux et enfoncent en terre de gros pieux. De même, dans une chanson de Geste du XIIIe siècle, la *Prise de Cordes*, ainsi que dans la *Chronique du Faux Turpin* (VIII-X), les Francs qui assiègent la ville de Cordes fichent leurs lances en terre et les lances se mettent à verdir et à donner des feuilles. Il n'est pas jusqu'à Shakespeare qui ne se soit souvenu de ce thème dans *Macbeth*, et c'est sans doute un souvenir du même ordre qui a déterminé Pline l'Ancien à parler d'une forêt coupée par les Gaulois, lors de l'expédition contre Delphes [59].

Mais dans ce combat de *Goddeu*, animé par cette Vierge guerrière dont les noms était *Arbres*, Gwyddyon, le magicien auteur de la métamorphose des Bretons en Arbres, s'écrie, toujours d'après la *Myvirian Archaiology of Wales* : « Les Hautes branches de l'Aulne sont sur ton bouclier ; Brân tu es appelé, aux branches éclatantes ». Il s'agit du guerrier qui ne pouvait être salué que si on connaissait son nom. Et Gwyddyon continue : « Les hautes branches de l'Aulne sont dans ta main, Brân tu es par les branches que tu portes ». Voici donc l'Aulne identifié à Brân, et cela ne paraît pas seulement être occasionnel puisqu'on trouve dans le poème de Taliesin ces deux vers : « Les Aulnes, en tête de la troupe, formaient l'avant-garde », ce qui tendrait à faire penser que le chef des Bretons, dans ce combat, était Brân. D'autre part, le poème de Taliesin intitulé *Conjuration Hostile* fait dire au barde : « Je sais pourquoi l'Aulne est de couleur pourpre » [60]. La couleur de la pourpre associée à l'Aulne témoignerait vraisemblablement de la royauté de l'Aulne, donc de Brân. D'ailleurs Aneurin dans ses *Incantations pour Tutvwlch* reprend la même image : « L'épieu d'aulne est roi. Autour de lui

58. Tite-Live, XXIII, 24. Il faut ajouter que Litana ou Litava, devenu en langue galloise Llydaw (Armorique), désignait chez les anciens Celtes le pays des Morts, et que le mot Litana provient semble-t-il de la même racine que *Lituus*, le bâton augural latin, comparable par sa forme aux innombrables crosses qu'on trouve représentées sur les gravures des dolmens d'Armorique.

59. Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* XXX, 1.

60. J. M. 62.

sont les cornes et les épées recourbées »[61]. Et dans le mabinogi de *Branwen*, la sœur de Brân donne naissance à un fils nommé *Gwern*, c'est-à-dire *aulne*. Ce Gwern finira tragiquement, brûlé dans le feu, comme du bois.

Peut-être faut-il voir une de ces étranges résurgences du mythe dans une ballade de Gœthe, le *Roi des Aulnes* (1781), inspirée par les *Chants Populaires Danois* traduits par Herder : le roi des Aulnes apparaît en effet comme un Dieu de l'Autre-Monde qui vante les charmes de son royaume merveilleux. On a dit que le roi des Aulnes n'existait dans aucune légende, mais qu'il s'agissait d'un contre-sens de Herder pour *roi des Elfes*. Il est évident que les Elfes sont des personnages de l'Autre-Monde et que le sens de la ballade resterait parfaitement valable. Cependant, la confusion n'est pas prouvée et la valeur symbolique de l'Aulne, telle qu'elle apparaît dans la mythologie celtique, tendrait à nous faire penser que Gœthe, ce grand initié méconnu de *Poésie et Vérité*, a eu quelque raison d'adopter la forme *Roi des Aulnes*.

Car ici se dévoilent quelques points du système symbolique des Celtes, système basé essentiellement sur l'analogie et sur la valeur ternaire de l'Objet. En effet, *Gwern* peut avoir, selon le contexte, trois sens différents : *aulne*, *mât* et *marais*. Nous savons que *Brân* est *Aulne*. En vertu du principe d'analogie, il est aussi *Mât* et *Marais*, ce qui est prouvé par les faits dans le mabinogi de *Branwen* : il fait passer ses troupes sur lui, donc il joue le rôle de navire et de mât de navire ; il passe à gué la mer de Bretagne en Irlande alors qu'il est bien précisé que les eaux étaient moins hautes à cette époque, comme Brennus fait franchir les marécages du Sperchios à ses hommes, donc il est lié à l'idée de *marais*. Ensuite, le nom de *Brân* (avec ses variantes *Brôn* et *Bren*) signifie trois choses différentes : *corbeau*, *sein* et *hauteur*. Il est *corbeau* parce qu'il est Dieu Noir, héros de l'Autre-Monde. Il est *sein* parce qu'il a possédé le chaudron d'abondance et de renaissance. Il est *hauteur* comme il est dit dans le mabinogi de *Branwen*, « montagne que l'on voyait à côté des navires » et parce qu'il était si grand qu'il ne pouvait tenir dans une maison ni dans un navire.

On voit tout le parti qu'on pourrait tirer d'une telle constatation dans l'étude de la mythologie celtique. Car l'identification Brân-Aulne n'est qu'un jalon de la chaîne complexe qui a dû être tressée autrefois. La suite pourrait devenir intéressante,

61. *Id.*, p. 24.

par exemple si l'on repartait sur la signification *corbeau*. Corbeau peut se dire *Lug*, qui est le nom du dieu Apollon-Mercure des Celtes. Or *Lug* peut vouloir dire trois choses : *corbeau*, *lumière* (racine indo-européenne ayant donné le latin *lux*) et *blancheur* (correspondant au grec *leukos*) [62]. On en arrive donc à une chaîne Corbeau - aulne - mât - marais - sein - hauteur - lumière - blancheur, autrement dit à prétendre que le Corbeau *est* blancheur ou qu'un marais *est* une hauteur. Ce ne sont pas les moindres surprises de l'étonnante pensée des Celtes, et cela est du plus haut intérêt à l'heure actuelle sur le plan strictement poétique [63].

Cette valeur ternaire du nom de Brân rejoint le principe triadique des Celtes, représenté graphiquement par le triskel, symbole solaire dérivé de la roue et hérité de l'orient. Dans le triskel, on retrouve la double spirale involutive-évolutive qui caractérise, dans le système chinois, le *yin* et le *yang*, autrement dit le *Moi* et le *Non-Moi*, à laquelle s'est ajoutée une troisième spirale, celle que les Alchimistes nomment le Feu Secret, lui-même vraisemblablement triple [64], et qui est la puissance cohérente par excellence. Hegel énonce cette même triade sous les termes thèse, antithèse et synthèse. Elle est cristallisée un peu partout sous forme de Trinité Divine, qu'il s'agisse de la Trinité Chrétienne, de Mithra-Ormuzd-Ahrimane, de Rama-Vishnou-Shiva, de Sin-Samash-Ishtar, d'Ammon-Ra-Ptah, d'Osiris-Isis-Horus ou de Teutates-Esus-Taranis. L'art gaulois présente de nombreux exemples de divinités tricéphales [65], et paraît, dans chacune de ses manifestations, résoudre les problèmes contradictoires par une triple interprétation rejoignant l'unité grâce au principe rationnellement insoutenable de 3 = 1. La mythologie celtique, de la même façon, demeure à peu près indéchiffrable parce que sa confusion *irrationnelle* repose sur l'analogie ternaire qui fait apparaître le même héros trois fois de suite dans la même aventure, sous un aspect et un nom différents, ce qui, il faut l'avouer, n'est guère propice à l'élucidation [66].

Ainsi se crée chez les Celtes cette notion si mystérieuse des

62. Des auteurs ont donné ainsi différentes étymologies de Lugdunum (Lyon, Leyde, Loudun, Laon etc.) en s'accusant mutuellement d'erreurs. Le plus fort est qu'ils ont tous raison, mais hélas, ils n'admettent pas le principe d'analogie.

63. Cf. en particulier le jeu surréaliste de *l'un dans l'autre*.

64. Hermès Trismégiste = Hermès 3 fois très grand = 3 fois 3.

65. Bas-relief de l'Hôtel-Dieu, au musée Carnavalet, Autels de Reims, Langres, Soissons, Trèves, etc.

66. L'exemple le plus typique et le plus proche de nous est celui des trois héros du Graal : Lancelot-Galaad, Perceval, Bohort, lesquels, primitivement, n'étaient qu'un seul *Perceval*.

Correspondances, notion qui a toujours hanté les poètes, les artistes et aussi les Alchimistes pour qui le Grand-Œuvre repose essentiellement sur la doctrine des Correspondances dans tous les domaines [67].

A la lumière de la chaîne analogique que nous avons tenté de reconstituer, Brân serait le même personnage que Lug. Cette correspondance, qui paraît contredite par les attributions respectives des personnages, une fois replacée dans le cadre de la lutte entre Brennius et Belinus, telle qu'elle est rapportée dans l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, devrait amener quelque précision à la fois sur le *Combat de Goddeu* et sur l'Aventure de Delphes. En effet, il est probable que la légende contenue dans le *Combat de Goddeu* soit la même que celle de l'*Historia* : les deux frères ennemis sont, d'une part Belinus, c'est-à-dire Bélénos-Apollon, et d'autre part Brennius, c'est-à-dire Brennus, Brân ou Lug. Il s'agit donc en fait d'une rivalité de fonction dans la hiérarchie divine, rivalité courante dans toutes les mythologies indo-européennes.

Or le culte delphique n'est pas d'origine grecque. Toutes les traditions concordent pour en faire une création hyperboréenne. La nation mythique des Hyperboréens, en laquelle rôde peut-être le souvenir des constructeurs de mégalithes, se retrouve dans la mythologie celtique comme étant la race souterraine des Tuatha Dé Danann dont l'un des chefs est Lug. Et cette race des Tuatha Dé Danann, avant de s'installer en Irlande, a dû combattre le peuple non moins mythique des Fomoré dont le chef était le géant Balor. A la bataille de Mag-Tured [68], Lug, qui est d'ailleurs à la fois Tuatha et Fomoré, tue Balor et prend sa place. Et que dire du calendrier irlandais primitif, conforme au calendrier gaulois de Coligny, qui place la fête de Beltaine, feux de Bélénos, aux calendes de mai, tandis que la fête de Lugnasad, triomphe de Lug, se trouve aux calendes d'août ? Il est certain qu'il y a une succession dont le souvenir persiste à travers les légendes embrouillées transmises par les Irlandais christianisés d'une part, et de l'autre par des Méditerranéens peu réceptifs aux concepts et usages celtiques.

Les Grecs nous ont transmis des traditions très vagues à propos du culte delphique [69]. C'est l'hyperboréen Olen qui aurait fondé l'oracle d'Apollon et inventé l'hexamètre. Les Objets

67. Von Bernus, *Alchimie et Médecine*, p. 33.
68. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, pp. 30-48.
69. Cf. Hérodote, IV, 32. Pausanias, I, 4, 18, 31 ; III, 13 ; V, 7 ; X, 5. Apollonios, *Argonautiques*, IV, 611. Plutarque, *De Mus.* 14.

Sacrés vénérés à Délos auraient été d'origine hyperboréenne. Apollon, après avoir massacré les Cyclopes, aurait caché la flèche dont il s'était servi dans le grand temple rond qu'il possédait chez les Hyperboréens. Un Hyperboréen du nom d'Abasis aurait parcouru toute la terre sur cette flèche. Cette même flèche se serait envolée au ciel pour former la constellation du sagittaire. Les deux héros de l'ancien temps qui apparaissent aux Gaulois lors de l'attaque de Delphes auraient été deux Hyperboréens, Hyperchos et Laodocos.

Il va sans dire que tout ceci est d'une confusion invraisemblable. Mais dans ce chaos, on peut émettre cependant l'opinion que Delphes et le temple rond des Hyperboréens, c'est-à-dire Stonehenge dans le sud de l'Angleterre, sont nettement mis en parallèle. Or Delphes n'a pas été fondé par les Grecs, Stonehenge n'a pas été construit par les Celtes. Les uns et les autres ont recueilli l'héritage de ces sanctuaires, et cet héritage devait être mégalithique. Il est donc possible de voir dans l'aventure de Delphes *dont l'authenticité n'a jamais pu être réellement prouvée*, un tissu de légendes rédigé tant bien que mal par les Grecs et les Latins qui n'y comprenaient rien, sur un fonds celtique ayant pour cadre le temple rond de Stonehenge, lequel fonds se reflète encore dans le *Combat de Goddeu* et l'épisode de Brennius et de Belinus de l'*Historia Regum Britanniae*.

Le sacrifice du héros.

Le rituel accompli à Delphes par Brennus n'est pas achevé. Après la défaite magique des Gaulois (est-ce la revanche de l'Allia ?), ceux-ci se réfugient en un lieu peu sûr pour y passer la nuit ; et là, ils sont la proie d'une *terreur panique*, qui est un phénomène magique de plus à signaler. Les Gaulois s'entretuent, ce qui est conforme à la tradition de nombreuses épopées celtiques, et les survivants font le bilan. Or ce bilan est plutôt désastreux, comme tout bilan d'expédition celtique.

C'est alors qu'on est frappé par la coïncidence entre le texte du mabinogi de Branwen et celui du fragment XXII de Diodore de Sicile : l'auteur grec raconte que Brennus, ayant perdu plusieurs milliers d'hommes et lui-même blessé trois fois, assemble les survivants, leur donne ses derniers conseils, s'énivre et se poignarde. Le barde gallois décrit la défaite des Bretons, défaite qui est une véritable déroute. Brân est blessé et seuls sept hommes peuvent s'échapper. Brân ordonne qu'on lui coupe la tête et

qu'on l'emporte pour l'enterrer à Gwynn Vryn à Llundein, le visage tourné vers la France.

On peut constater l'identité du sacrifice du Héros. Brennus et Brân, tous deux blessés, mais non mortellement, choisissent délibérément la mort. Un tel sacrifice dépasse la réalité. Pausanias essaie bien de dire que Brennus se regarde comme l'auteur de tous ces malheurs et qu'il craint le ressentiment de ses concitoyens. Justin prétend que Brennus ne pouvait supporter ses souffrances. Quant à Valère-Maxime, il apporte une autre version : « Brennus ne fut pas plus tôt entré dans le temple d'Apollon à Delphes, que par la volonté de ce dieu, il tourna ses armes contre lui-même » [70]. Aucun de ces auteurs ne paraît avoir compris ce qui se passait réellement ; seul Valère-Maxime semble plus près de la vérité en voyant une intervention divine. Car le suicide de Brennus est de caractère sacré.

Un texte de Posidonios cité par Athénée (IV, 37) donne une certaine explication, ou tout au moins permet de conjecturer le sens de l'acte accompli par Brennus : « Les Celtes parfois, au cours des festins, se battent en combat singulier, car, excités et armés, ils en viennent aux mains les uns avec les autres. Ils vont même parfois jusqu'aux blessures, et surexcités par celles-ci, ils vont au point de s'enlever la vie... D'autres, ayant reçu de l'or, et certains d'entre eux un nombre déteminé de vases remplis de vin, ayant fait attester solennellement la donation et l'ayant divisée et distribuée en présent à leurs proches ou à des amis, s'étant étendus sur le dos, couchés sur leur bouclier, un assistant survenant leur coupe le cou avec un glaive ». Et Marcel Mauss, dans son *Essai sur le Don* [71], commente ainsi ce texte : « Le héros demande à ses compagnons de table ce que ceux-ci, défiés, avertis ou non de la sanction qui va suivre, mais sommés de s'exécuter sous peine de perdre leur rang, ne peuvent lui refuser. Ces présents sont donnés solennellement... L'assistance est garante du caractère définitif du don. Alors le héros qui normalement eût dû rendre avec usure les cadeaux reçus, paye de sa vie ceux qu'il vient de prendre. Les ayant distribués à ses proches qu'il enrichit définitivement (en se sacrifiant pour eux), il échappe par la mort à toute contre-prestation et au déshonneur qui lui viendrait s'il ne rendait pas un jour les présents acceptés. Au contraire, il meurt de la mort du brave, sur son bouclier. Il se sacrifie avec la gloire pour lui et profit pour les siens. »

70. Valère-Maxime, I, 1 (18).
71. Année Sociologique, 1923-1924, pp. 30-186.

En l'occurence, ce que Brennus se fait remettre ici, ce sont les mystérieux trésors de Delphes, but de l'expédition. Et les ayant distribués aux siens et à son lieutenant Kichorios, il les paie solennellement par sa mort. De même Brân paie par sa décapitation le salut et le bonheur des sept survivants du massacre. Dans le mabinogi de *Kulhwch et Olwen*, le géant Yspaddaden Penkawr joue sa tête lorsqu'il demande à Kulhwch les objets de l'Autre-Monde nécessaires pour que celui-ci obtienne la main d'Olwen, et il perd sa tête en les redonnant à Kulhwch en même temps qu'Olwen [72].

Mais tout ceci s'intègre dans une notion encore plus universelle. Le sacrifice se marque symboliquement par une tête coupée. On sait que chez les Celtes, la valeur des têtes coupées était essentielle [73]. Toutes les légendes de saints céphalophores (St-Denis, St-Mitre, St-Jean, etc.) sont du même ordre. Or la tête de Brân est magique : elle permet aux sept survivants de passer sept ans, puis quatre vingts ans en dehors du temps, en une sorte de festin d'immortalité. Et la Tête de Brân, d'après sa première étymologie, est une *Tête de Corbeau*. Cette Tête de Corbeau est un symbole couramment employé par les anciens Alchimistes pour désigner l'une des phases essentielles des opérations qui conduisent à la Pierre Philosophale. « Notre mercure », dit le saint alchimiste Albert le Grand [74], « restera au fond,... change en une terre noire qu'on appelle *Tête de Corbeau*. » Raymond Lulle, après avoir décrit de délicates opérations, ajoute : « Tu auras alors la *Tête de Corbeau* que les Philosophes ont tant cherchée, sans laquelle le Magistère ne peut exister » [75].

Mais il y a mieux. Nicolas Flamel en son *Livre des Figures Hiéroglyphiques*, écrit : « Avise cet homme en la forme d'un Saint Paul... Il veut prendre la glaive nu, ou pour trancher la tête, ou pour faire quelque chose d'autre sur cet homme qui est à ses pieds à genoux... Mais veux-tu savoir ce qu'enseigne cet homme qui prend l'épée ? Il signifie qu'il faut couper la tête du corbeau, c'est-à-dire à cet homme... qui est à genoux... Ote la tête à cet homme noir, coupe la tête au corbeau, laquelle ôtée, à l'instant vient la *couleur blanche* » [76].

Il s'agit ici de ce qu'on appelle la Pierre Philosophale *au blanc*, stade encore imparfait de l'Œuvre Alchimique. Mais il est curieux de constater que la Tête du Corbeau une fois coupée laisse

72. 73. Cf. *Rome et l'Épopée Celtique*.
74. *Le Composé des Composés*, V.
75. *La Clavicule*, VIII.
76. *Le Livre des Figures Hiéroglyphiques*, V.

place à la couleur blanche, alors que le Tête de Bran fut enterrée dans Gwynn Bryn à Londres ? En effet, *Gwynn Bryn* signifie *Colline Blanche*, et d'ailleurs *Bryn* est analogiquement le même terme que *Brân* (Corbeau-Sein-Hauteur) ; d'autre part, *Brân* = Corbeau = *Lug*. Et *Lug* signifie *blancheur*. Nous avions établi l'identité contradictoire du Corbeau et de la Blancheur grâce au principe celtique des Correspondances, l'Alchimie traditionnelle parvient au même résultat. Nous retrouvons même une Triade, puisqu'en fin de compte on pourrait dire : « La Tête de Corbeau est enterrée dans le Sein de la Lumière », ou « La Blancheur est enterrée dans le Sein du Corbeau », ou encore « La Lumière est enterrée dans la Blancheur du Corbeau ». Curieuses métamorphoses du langage poétique ! Tout cela pour dire que Brân fut enterré dans Brân et prouver l'unité fondamentale de l'être à travers ses apparentes contradictions et diversités.

Voilà le personnage de Brân, et à travers lui, le personnage de Brennus. On peut douter de la réalité d'une expédition gauloise à Delphes. Qu'importe ; l'Or de Delphes n'était pas seulement matériel, c'était une sorte d'Or Philosophique, l'Or du Soleil. Brennus peut ne pas être exactement Brân, c'est certain, mais c'est le même personnage mythologique, le type parfait du Héros celtique. Brennus est quand même Brân le Béni, dieu de l'obscurité des Tertres où il guide les ombres vers leur destin, dieu sacrifié pour le bonheur de son peuple, Roi-Pêcheur, gardien du Graal... Quant à l'expédition vers Delphes, c'est une quête vers le Graal au bout de laquelle les héros découvreurs de la grande Vérité ne peuvent plus supporter de vivre et emportent leur secret dans la mort.

Est-ce une conclusion ? Sûrement pas : en un tel domaine, il ne peut y avoir de conclusion valable, mais seulement une ponctuation provisoire ; et c'est un poète du XXe siècle, héritier lointain de traditions millénaires, Alfred Jarry, qui nous la fournit : « Ce corps mort... n'est pas seulement une île, mais un homme ; il se plait à être nommé le Baron d'Hildebrand de la Mer d'Habundes... Le phare de l'île de Bran est un phare obscur, souterrain et cloacal, comme après avoir trop regardé le soleil. Des vagues n'y déferlent point, on ne s'y guide non plus par le bruit... Ce phare s'alimente de la matière pure qui est la substance de l'île de Bran ; c'est l'âme qui s'exhale de sa bouche et qu'il souffle par une sarbacane de plomb » [77].

77. A. Jarry, *Gestes et Opinions du Docteur Faustroll*, pp. 46-48.

CHAPITRE V

LES DÉFAITES CELTIQUES

La Gaule.

Depuis bien des années, à Rome ou dans quelque province, un ambitieux proconsul que les scrupules politiques ou religieux n'embarrassaient guère, cherchait l'occasion d'assurer sa gloire en même temps que de combler le déficit dû à ses folles et démagogiques prodigalités. Devenu maître de la Gaule Cisalpine et de la *Provincia Romana* où il n'y avait plus à piller que quelques rares temples déjà vidés par ses prédécesseurs, il visait plus haut, c'est-à-dire plus au nord, vers la *Gallia Comata*, celle qui n'avait pas encore accepté d'être *Togata*. Mais comme c'était un homme prudent et avisé, il avait décidé d'attendre l'occasion favorable. Et il attendait depuis 61. A cette date, en effet, « sous le consulat de Messala et de Pison » [1], l'homme fort des Helvètes, Orgetorix, avait tenté de soulever son peuple et de le faire émigrer vers l'ouest. Avec quelle impatience Caius Julius Caesar observa-t-il les événements ! Il est permis de penser qu'il entretint des espions afin de connaître rapidement et dans les moindres détails ce qui se tramait entre le Rhin et le Rhône, et même qu'il encouragea secrètement, par l'intermédiaire d'hommes sûrs, les projets d'Orgetorix. L'enjeu était trop important pour le proconsul, et cette hypothèse n'a rien d'absurde.

Quoi qu'il en soit, Orgetorix, désireux de s'attacher des complicités ailleurs que chez les Helvètes, conclut un pacte avec Casticos le Séquane et Dumnorix l'Héduen, frère du célèbre druide Diviciacos qui fut l'ami de Cicéron. En vertu de ce pacte, les trois hommes décidaient d'unir les efforts dans le but de s'emparer de la Gaule et de s'en partager la domination. Malheu-

1. *De Bello Gallico*, I, 2.

reusement pour Orgetorix, son pacte ne resta pas longtemps secret et il fut mis en accusation par ses propres compatriotes. Mis au ban de son peuple, Orgetorix, désespéré, se suicida en 58.

Cependant l'idée était lancée et elle allait être reprise par d'autres. Les Helvètes se décidèrent à émigrer. Pourquoi cette détermination ? César prétend que c'est uniquement par souci d'hégémonie, mais il lui faut une bonne raison pour maudire les Helvètes. Il oublie de parler à ce propos du danger représenté par les Germains qui, de jour en jour, devenaient de plus en plus pressants sur les frontières des Héduens, des Séquanes et des Helvètes, et qui étaient prêts à fondre sur la proie constituée par la Gaule sitôt que le moment serait favorable. On voit que le proconsul romain n'était pas le seul à avoir cette idée.

Mais pour quitter leur pays, les Helvètes devaient franchir des points névralgiques. Il leur fallait passer par le pays de Gex, occupé alors par les Séquanes, ou par le sud du Rhône : mais ce territoire, auquel Genève appartenait, dépendait des Allobroges, lesquels, depuis la conjuration de Catilina, avaient été placés sous le protectorat des Romains. Ces difficultés n'empêchèrent pas les Helvètes de préparer leur migration et de se rassembler sur les bords du Rhône, en compagnie de quelques peuples dispersés ou chassés par les Germains, comme les Boïens de Bohème.

Alors César, avec une rapidité incroyable, se précipite à Genève, fait couper le pont sur le Rhône et lève le plus de soldats possible dans toute la Province. Les Helvètes tentent de discuter avec César et demandent le passage « parce qu'ils n'ont pas d'autre chemin » (I, 7). César tergiverse, demande des délais afin de réfléchir, et en profite pour faire construire un mur depuis le lac Léman jusqu'au Jura. Au jour qu'il avait fixé pour donner sa réponse, il refuse le passage à travers la Province. Alors les Helvètes, après une tentative de franchissement du Rhône, obtiennent par l'intermédiaire de l'Héduen Dumnorix, que les Séquanes leur accordent le passage sur leur territoire à condition que ce passage s'effectue « sans dommages ni violences » (I, 9). Les Helvètes gagnent ainsi sans encombre le pays des Héduens qu'ils commencent à ravager puisqu'ils n'ont pas conclu de traité avec eux, et sous l'œil bienveillant des Séquanes, éternels rivaux des Héduens. Cependant les Héduens avaient un traité d'alliance avec les Romains. Ils demandent du secours à César, et le proconsul saute sur

l'occasion : après un bref voyage en Italie d'où il revient avec cinq légions, il attaque les Helvètes au moment où ceux-ci franchissent la Saône, probablement entre Villefranche et Trévoux. Décontenancés par cette soudaine riposte, les Helvètes se replient vers les forêts du voisinage et envoient le Tigurin Divico, un des anciens alliés des Cimbres, en ambassadeur auprès de César pour sonder les intentions de celui-ci. César lui demande des otages ; Divico lui répond fièrement que « les Helvètes tenaient de leurs ancêtres un principe : ils recevaient des otages, ils n'en donnaient point » (I, 14). Les négociations sont rompues. Les Romains se contentent de suivre pendant quinze jours les Helvètes pour les empêcher de piller.

Cependant les Héduens, pourtant alliés et obligés de César, ne l'oublions pas, montraient une évidente mauvaise volonté à fournir du ravitaillement aux Romains. César convoque le druide Diviciacos et le vergobret Liscos, et se plaint de leur défaillance. Les deux chefs Héduens rejettent la faute sur Dumnorix, frère de Diviciacos, personnage riche et influent qui avait épousé une Helvète, fille d'Orgetorix et qui avait fait épouser à sa mère un noble Biturige. Dumnorix, d'ailleurs, représentait le parti populaire et national en face de l'aristocratie favorable à l'influence romaine.

César comprend qu'il faut immédiatement neutraliser Dumnorix. Il le convoque en présence de son frère, lui expose ses griefs, lui pardonne ses intrigues et lui fournit généreusement des gardes qui, en réalité, de l'aveu même du proconsul, sont chargés de l'espionner.

Plus tranquille de ce côté, César, aidé par son lieutenant Labienus, lance un assaut contre les Helvètes, mais sans résultat positif. Comme le ravitaillement devient un problème angoissant pour les troupes romaines, il se dirige vers Bibracte (Mont-Beuvray), capitale des Héduens. Les Helvètes, croyant que les Romains se replient, les attaquent alors. Cette bataille, longue et acharnée, se termine par un succès romain : les Helvètes se réfugient chez les Lingons, mais dépourvus eux-mêmes de ravitaillement, ils sont obligés de capituler. César leur demande leurs armes, des otages, et leur enjoint de retourner dans leur pays.

La situation semble maintenant stabilisée. César a accru son influence : il se pose maintenant en médiateur des rivalités gauloises, en justicier et en pacificateur. Il s'est implanté plus solidement chez les Héduens qui tiennent le Seuil de Bourgogne, lieu de passage traditionnel. Les Helvètes lui sont soumis bon

gré mal gré. Les Séquanes eux-mêmes lui doivent une certaine reconnaissance car il ne leur a pas tenu rigueur de leurs sympathies envers les Helvètes.

Or c'est à ce moment qu'entre officiellement en scène Arioviste, chef du peuple germanique des Suèves. Dorénavant, ce sera une course de vitesse entre César et Arioviste pour s'assurer la suprématie de la Gaule de l'est. Pris entre deux feux, les Gaulois vont se poser d'angoissants problèmes : leur position, leur situation, leurs divisions, rien ne leur permet, du moins dans l'immédiat, de sauvegarder une totale indépendance. L'heure du choix est venue : les Romains ou les Germains.

Quelques années auparavant, les Séquanes et leurs alliés traditionnels les Arvernes avaient choisi les Germains contre les Héduens, mais les Germains avaient fait chèrement payer leur collaboration : ils avaient occupé un tiers du territoire des Séquanes et, tout en pressurant les Héduens, ils exigeaient de nombreux otages de la part de tous les peuples voisins. En 58, Arioviste se préparait à une offensive et il est probable que les envoyés de César répandirent largement ce bruit dans toutes les cités gauloises.

Les Héduens, excédés par les brutalités des Suèves et prenant conscience du danger imminent, se tournent donc vers César. Diviciacos demande au proconsul de les protéger contre les entreprises d'Arioviste. César accepte avec une feinte résignation, rassure les Gaulois et envoie une ambassade auprès d'Arioviste tout en s'arrangeant pour faire échouer les négociations.

Il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue que pendant le consulat de César, en 59, Arioviste avait été reçu à Rome et qu'il avait été honoré du titre de « roi » et d' « ami du peuple romain ». César connaissait bien le personnage, son égal en ambition et en orgueil. En adressant au chef suève un véritable ultimatum, il savait d'avance que la guerre éclaterait, mais voulant exploiter ses positions et ses troupes fraîches, il espérait repousser les Germains chez eux et profiter de cela pour s'implanter dans les territoires libérés.

Arioviste comprend qu'il faut gagner de vitesse les Romains. Il passe à l'action sur deux fronts, d'une part sur le Rhin dans le pays des Trévires, d'autre part en direction de Besançon, la principale ville des Séquanes. César réunit ses troupes en grande hâte et doit même les exhorter avec véhémence tant est grande la peur que leur inspirent les Germains. Les deux armées se trouvent face à face dans le sud de la Plaine d'Alsace. Arioviste essaie de parlementer et dénie aux Romains tout droit sur la

Gaule. César réplique qu'il n'abandonnera jamais les alliés du peuple romain. Après cet assaut de belles paroles, la bataille s'engage et se termine par une défaite sévère des Germains. Arioviste parvient à s'enfuir au delà du Rhin, suivi par tous les autres Suèves. César a donc gagné la première manche : il a écarté son rival le plus dangereux, il s'est installé au sud de l'Alsace et chez les Séquanes.

Cette installation des Romains n'est certes pas du goût de certains peuples de la Belgique. Une fois le danger suève écarté, le fait que des légions romaines se soient implantées sur leurs frontières n'est pas sans les inquiéter, à juste titre d'ailleurs. A partir de cette date, la politique des Belges sera d'éviter toute intrusion romaine dans leurs affaires. Ils craignent, nous dit César (II, 1), qu'une fois le reste de la Gaule pacifié, les Romains ne prennent les armes contre eux. Le proconsul ajoute une réflexion significative : « Ils recevaient aussi les avances de plusieurs personnages qui — le pouvoir étant généralement en Gaule aux mains des puissants et des riches qui pouvaient acheter des hommes — arrivaient moins facilement à leurs fins sous notre domination ». Ainsi est fournie la preuve que dès 58, Caius Julius Caesar avait l'intention bien arrêtée de conquérir l'ensemble de la Gaule. Les Belges le savaient pertinemment et voulaient réagir pendant qu'il en était encore temps.

En 57, la Confédération belge s'organise. Les Bellovaques de l'Oise, peuple fort puissant, en réclament la direction. A côté d'eux se trouvent les Suessiones dont le chef nominal est Galba et le véritable maître Diviciacos (qu'il ne faut pas confondre avec le druide Héduen), chef qui s'était signalé par une précédente expédition dans l'Ile de Bretagne. Les Nervii, les Atrebates, les Ambiani, les Morins, les Ménapes, les Caletes, les Véliocasses, les Viromandui, les Atuatuques, descendants des Teutons, et les Eburons, mi-celtes, mi-germains, se joignent à la confédération qui se donne finalement Galba pour chef.

Cependant les Remi que le voisinage des légions romaines rend plus prudents refusent de se joindre aux autres Belges et font alliance avec César. S'étant assuré de leur amitié grâce à des otages, le proconsul passe au nord de l'Aisne, dans les environs de la Fère, avec une troupe d'Héduens sous ses ordres, et comme les confédérés assiègent Bibrax, ville des Remi (probablement Vieux-Laon), il dégage cette ville. Mais le choc décisif a lieu sur les bords de l'Aisne où les Belges se font courageusement massacrer. Exploitant au maximum son avantage,

César se précipite chez les Suessiones et assiège leur capitale Noviodunum, près de Soissons. Les Suessiones sont réduits à capituler. Sans laisser le temps à ses ennemis de lancer une contre-offensive, César attaque les différents peuples séparément, et au lieu de rechercher un grand combat, il se borne à assiéger leurs principales villes. C'est d'abord le tour de Bratuspantium, aux environs de Beauvais : les Bellovaques demandent la paix et sont épargnés grâce à l'intervention personnelle du druide Héduen Diviciacos. César feint de se soumettre à la prière de Diviciacos et pardonne aux Bellovaques d'une façon très magnanime, mais en réalité très intéressée : il pense en effet que les Bellovaques, peuple le plus influent parmi les Belges, se tiendront tranquilles pendant qu'il s'occupera des autres.

Mais les Nervii, dont la ténacité est bien connue, ont eu le temps de se joindre aux Atrébates et aux Viromandui. Ils attendent les Atuatuques, solidement retranchés sur les bords de la Sambre, près de Bavai. C'est alors que se livre cette curieuse bataille de la Sambre, dans les forêts et les marécages, chacun des adversaires étant tenu au courant de leurs faits et gestes par des fuyards de l'un et l'autre parti. Le chef nervien Boduognatos (Fils de la Victoire ou Fils de la Corneille) se montre un remarquable général et il s'en faut de peu que César ne soit battu. Finalement les Nerviens se soumettent, mais les Atuatuques qui n'étaient pas encore arrivés sur le lieu de la bataille, se réfugient dans leur citadelle (probablement Namur) et narguent les Romains. César les assiège. Privés de nourriture, les Atuatuques feignent de se rendre, et, la nuit suivante, tentent de massacrer les Romains. César, qui semble avoir été averti de cette ruse par un transfuge, réagit vivement, pénètre dans la citadelle et réduit tous les habitants, environ 50.000 âmes, en esclavage.

Cette défaite des Belges jette tous les autres peuples de la Gaule dans le plus complet désarroi. La terreur gagne les plus hardis. On n'avait pas prévu un tel désastre. Un silence lourd et oppressé gagne les cités, du Rhin à l'Atlantique. On préfère l'expectative. On préfère voir venir les événements.

C'est dans ces conditions que Labiénus, le lieutenant de César, avec une seule légion, gagne l'extrémité occidentale de l'Europe, la pointe d'Armorique. En quelques semaines, il obtient, sinon la soumission, du moins la neutralité de tous les peuples de la Celtique situés entre la Seine et la Loire, en particulier les Unelli du Cotentin, les Redones de Rennes, les Curio-

solitae des Côtes-du-Nord, les Osismi du Nord-Finistère et les Vénètes de Vannes.

César lui-même fait établir, à la fin de 57, les quartiers d'hiver de ses légions chez les Andegavi d'Angers, les Turones de Tours et surtout les Carnutes de la Beauce, région d'où il était facile de surveiller l'ensemble des peuples réduits au silence. Le proconsul peut être fier de lui. En dix-huit mois, il a réussi à étendre sa domination sur les deux tiers de la Gaule et à isoler le dernier tiers entre la Narbonnaise, *provincia Romana*, et ses nouvelles conquêtes. Le danger germanique est écarté, du moins provisoirement, et la *Gallia Comata* semble en voie de devenir également *Togata*, ou tout au moins un protectorat de la République Romaine.

Comment expliquer une victoire somme toute si facile ? On a parlé bien souvent de la faiblesse des Gaulois. En l'occurence, les chiffres donnés par César prouvent que la Gaule n'était faible ni en hommes ni en matériel de guerre. On a également parlé des divisions et des querelles intestines des Gaulois. Dans cette phase de la Conquête, on n'observe aucune querelle intestine vraiment sérieuse : la Confédération belge a joué à fond. Les Séquanes et les Héduens ont même enterré leurs vieilles querelles en face d'Arioviste. On a prétendu que ces victoires étaient dues à la supériorité des troupes romaines. Cela ne correspond à aucune réalité, les légions étant un assemblage hétéroclite de mercenaires venus d'un peu tous les pays et même constituées en grande partie de Gaulois. Seuls l'encadrement et les ordres étaient romains et cela est l'unique argument en faveur de la supériorité romaine.

L'explication la plus satisfaisante concerne la personne même de Caius Julius Caesar. C'est d'abord un chef militaire de premier ordre. En sond omaine, il est génial : avec Alexandre et Hannibal c'est l'un des plus remarquables généraux de l'antiquité. Son activité est incroyable : il s'occupe de tout, même dans les moindres détails. Il a une confiance aveugle et sans borne dans son destin et dans la victoire finale. Il connait toutes les stratégies et surtout celles de ses adversaires. Il comprend tout de suite ce qu'il convient de faire et n'hésite jamais avant de prendre une décision. Il est tenace, entêté ; il n'a aucun scrupules ; il profite de la moindre faute de ses ennemis. Et aussi, c'est un élément essentiel dans ses victoires, il sait remarquablement et au maximum utiliser son réseau d'espionnage et de ce qu'on pourrait appeler de « sabotage ». Il ne faut pas oublier que son projet de conquérir la Gaule datait de longtemps ; il

avait eu le temps de se renseigner sur les habitudes des Gaulois, sur leurs réactions, sur leurs qualités et leurs défauts ; il avait eu le temps d'étudier à fond la géographie de ce pays, la rapidité foudroyante de ses manœuvres et de ses marches forcées le prouve avec éloquence.

En fait César n'a pas conquis un pays étranger, mais un territoire qu'il connaissait fort bien. Enfin, son habileté à susciter les querelles chez les autres, selon la maxime de Rome : diviser pour régner, à susciter également des trahisons, même à prix d'or, n'est pas un des moindres facteurs de cette ahurissante conquête. La guerre, pour César, est un jeu d'échecs, où, en redoutable mathématicien qui prévoit tout, il ne perd jamais un pion sans en gagner plusieurs.

D'autre part, il ne faudrait pas négliger l'attraction romaine sur les Gaulois. Italiotes et Celtes sont issus d'une souche commune. Les Gaulois se sont sentis probablement plus proches des Latins que des Germains qui sont des non-aryens indo-européanisés. Certains chefs comme le druide Diviciacos et Commios l'Atrébate dont il sera question plus loin, n'ont-ils pas cru à une sorte de confédération italo-celtique qui aurait marqué un retour aux sources vers leur commune origine ?

Et puis, ce qui paraît à première vue très saugrenu, il y a le problème du vin... On sait d'après de nombreux témoignages d'auteurs de l'antiquité [2] que les Gaulois avaient une passion exagérée pour les boissons fortes et particulièrement pour le vin, breuvage énivrant par excellence, et qui ne pouvait, à cette époque, être produit ailleurs que dans les régions méditerranéennes. Etre coupé des habitants de la *Provincia* et de l'Italie, signifiait être privé de vin. Le commerce du vin, assuré par des marchands grecs et des Massaliotes, entre la Méditerranée et l'extrême nord de la Gaule, était très florissant dès le troisième siècle avant notre ère. Ce problème du vin, problème bassement matérialiste, a joué, n'en doutons pas, comme toute autre considération d'ordre économique, et peut-être plus encore parce que l'usage du vin se répandait avec rapidité dans toute la Gaule Chevelue.

Cependant la Gaule n'est soumise qu'en apparence. L'influence romaine ne s'exerce guère que sur certaines catégories d'hommes, des nobles dont l'autorité a été renforcée par l'alliance avec

2. « Les riches boivent du vin qui vient d'Italie ou de Marseille, et ils le boivent tout pur... » (Athénée, IV, 9). « Chargés de viandes et de vins dont ils se gorgent avec avidité... » (Tite-Live, V, 44). Cf. aussi Diodore et Strabon.

Rome et qui sont les obligés du proconsul. La masse ignore et méprise les Romains, et les chefs, menacés d'isolement, commencent à s'en rendre compte. Deux solutions s'offrent à eux : ou bénéficier d'un appui plus complet et plus affectif de la part des Romains, ou jouer le jeu du peuple et faire figure de héros en chassant les Romains. En 56, bon nombre de ces chefs se décident pour la seconde solution, et c'est ainsi que les Vénètes lèvent l'étendard de la Libération.

Qui sont ces Vénètes ? César nous dit qu'ils constituent « le peuple le plus puissant de la côte armoricaine » (III, 8). Leur nom a souvent été rapproché de celui des Vénètes de l'Adriatique. Strabon va jusqu'à en faire un même peuple : « La plupart des peuples Celtes ou Gaulois établis en Italie, notamment les Boïens et les Sénons, étaient venus de la Gaule Transalpine, et je serais assez porté à croire que les Vénètes de l'Adriatique sont une colonie des Vénètes de l'Océan : c'est uniquement la ressemblance des noms qui les a fait passer pour originaires de Paphlagonie »[3]. Le même Strabon parle ailleurs[4] de la migration des Vénètes de l'Adriatique à travers la Thrace, sous la conduite d'un certain Agénor issu de Troie, laquelle légende se trouve exposée par Sophocle dans la *Prise de Troie*. Pomponius Méla range les Vénètes, les Cappadoces et les Gallo-Grecs (Galates) parmi les peuples d'Asie. Dans l'Iliade[5], nous trouvons l'indication que les *Henetoi* sont un peuple de Paphlagonie, et Arrien raconte comment les *Enètes* ont souffert dans la guerre contre les Assyriens et sont passés en Europe où on les appelle *Benetoi*.

Il est vraisemblable que ces Vénètes de l'Adriatique étaient originaires d'Asie Mineure, et qu'en dépit de leur nom, ils n'avaient rien de commun avec les Vénètes de l'Océan. Polybe, qui est un historien très prudent, est formel sur ce point : « Le pays que baigne l'Adriatique était habité par une nation très ancienne, les Vénètes, qui avaient avec les Gaulois quelque ressemblance pour les vêtements et les mœurs, mais aucune pour le langage »[6]. Si ces Vénètes de Venise n'avaient pas la même langue que les Gaulois, c'est qu'ils n'étaient pas Gaulois, car l'unité linguistique est nettement établie dans le monde celtique. Il faut donc abandonner tout espoir de faire de Venise une colonie de Vannes, n'en déplaise à certains auteurs sentimentaux.

3. Strabon, IV, 4.
4. Strabon, XIII, 1.
5. *Illiade*, v. 2.851.
6. Polybe, II, 17.

Les Vénètes de l'Océan dont le nom vient du gaulois *vindu*, blanc ou blond (gallois *gwynn*, bret. arm. *gwen*, irlandais *finn*), semblent avoir été un peuple maritime extrêmement puissant dès avant l'époque de César. Toujours d'après Strabon, les Vénètes, comme les autres peuples armoricains, étaient des Belges, ce que l'archéologie pourrait d'ailleurs confirmer en partie, car on a découvert en Bretagne armoricaine, notamment à Corseul, ancienne capitale des Curiosolitae, des vestiges du culte de Sirona, culte strictement d'origine belge. Strabon donne aussi pour raison principale de leur hostilité aux Romains le fait qu'ils voulaient « empêcher César de passer en Bretagne, l'Ile de Bretagne étant le débouché essentiel de leur commerce » [7]. De fait, il semble y avoir eu de tous temps, même à l'époque mégalithique, des rapports constants entre la côte sud de l'Armorique et la côte ouest et sud-ouest de l'Ile de Bretagne et de l'Irlande. Le témoignage des grands ensembles mégalithiques de Carnac-Locmariaquer, d'une part, et de ceux de l'Angleterre du sud et de l'Irlande d'autre part, est assez éloquent. De plus le nord-ouest du Pays de Galles s'appelle *Gwynedd*, ce qui semblerait indiquer, sinon une colonisation, du moins une influence profonde des Vénètes. Le commerce des Vénètes, leur richesse (attestée par les nombreuses pièces de monnaie vénètes en or), leurs rapports permanents avec les peuples de l'Ile de Bretagne qui, pour la plupart, étaient des Belges, tout cela montre à quel point ils étaient conscients du rôle qu'ils avaient à jouer, et combien, en 56, ils avaient intérêt à empêcher César de s'implanter définitivement sur leurs côtes.

Comme Publius Crassus, lieutenant de César, avait établi les quartiers d'hiver de la septième légion chez les Andegavi, il avait envoyé des tribuns chez tous les autres peuples du voisinage pour y chercher du blé. Les Vénètes saisissent l'occasion : ils s'emparent des deux envoyés romains et déclarent qu'ils ne les rendront que s'ils recouvrent les otages qu'ils ont dû livrer. C'est le signal. Tous les autres peuples suivent l'exemple des Vénètes. Une alliance rapide et probablement mal concertée se forme entre eux. On fortifie les villes, on y entasse des réserves. Toute la flotte est assemblée chez les Vénètes qui font vraiment figure de chefs de cette confédération. Cette confédération est d'ailleurs essentiellement maritime : elle part de la Loire et va jusqu'au Pas-de-Calais, groupant, en plus des Vénètes, les Namnètes de Nantes, les Osismi, les Curiosolitae, les Diablintes

7. Strabon, IV, 4.

de la Mayenne, les Lexovii du Pays d'Auge, les Ménapes et les Morins du Nord. On demande même aide et assistance des peuples de la Bretagne insulaire qui sont les frères et les clients des peuples de la confédération.

César, prévenu par Crassus, juge la situation fort dangereuse. Il ne perd pas de temps : il ordonne qu'on construise des navires de guerre sur la Loire. Pour éviter que les Belges, dont il n'est pas sûr, ne lui tombent sur le dos, il envoie Labienus surveiller cette partie de la Gaule. Pour empêcher les Aquitains de fournir des secours aux Armoricains, il dépêche Crassus de l'autre côté de la Loire, ce qui permettra d'ailleurs aux Romains de s'infiltrer dans cette région non encore soumise. Il place Titurius Sabinus dans le centre de la Normandie, établit des garnisons chez les Redones, afin de surveiller les arrières de la Confédération. Ayant ainsi, avec une étonnante précision, isolé la révolte, il entreprend de combattre lui-même ceux qui en sont la cheville ouvrière, les Vénètes.

Les difficultés ne manquaient pas. Si les Vénètes étaient « supérieurs aux autres par la science et l'expérience de la navigation » (III, 8), les Romains, eux, ont l'ignorance et aussi une certaine crainte de la navigation sur l'océan dont les marées et les tempêtes les déconcertent. Les navires vénètes sont plus plats que ceux des Romains, et plus aptes à soutenir l'assaut des vagues. Leurs voiles sont en cuir et leur masse de chêne est si solide que les éperons romains sont sans effet sur eux.

Mis en échec sur mer, César essaie de prendre d'assaut les villes des Vénètes. Il ne réussit pas mieux, car ces places fortifiése sont « situées à l'extrémité de langues de terre et de promontoires, en sorte qu'on ne peut y accéder à pied quand la mer est haute et qu'elles ne sont pas plus accessibles aux navires, ceux-ci s'échouant inévitablement à marée basse » (III, 12). César décide d'attendre les renforts de navires qu'il a fait construire en hâte sur la Loire. Quand ces navires arrivent, une flotte vénète de vingt unités surgit d'un port et vient se ranger face aux Romains.

On a beaucoup discuté sur le lieu de cette rencontre. On a proposé tour à tour la Grande Brière, l'embouchure de la Vilaine, le goulet du Golfe du Morbihan entre Port-Navalo et Kerpenhir en Locmariaquer, et même l'entrée de la Rivière d'Auray, dans le Golfe du Morbihan.

Certes, la Grande Brière, au premier siècle avant notre ère, était encore un bras de mer, avec de nombreuses îles et des bas-fonds ; on a retrouvé les vestiges d'une forteresse celtique à

Sandun (Sandunum), et non loin, un véritable port que localement on identifie à Corbilo [8], et qui passe pour avoir été le lieu du débarquement de César. D'autre part, le territoire des Vénètes descendait jusqu'à la Loire, englobant la presqu'île de Guérande, le Croisic et Saint-Nazaire, comme en témoignent les anciennes limites de l'évêché de Vannes et la persistance du dialecte vannetais dans la presqu'île guérandaise jusqu'au siècle dernier. Il est plus vraisemblable de voir à Corbilo la tête de pont de César, et dans la Brière, si proche de la Loire et son prolongement naturel, l'endroit d'où partirent les navires romains.

L'embouchure de la Vilaine ne paraît pas devoir retenir l'attention : la flotte vénète, nous précise César, sortit immédiatement d'un port à l'arrivée des navires romains. Or il n'y a jamais eu de port sur la Vilaine en aval de la Roche-Bernard situé trop loin pour permettre cette sortie immédiate.

Tout laisse à penser que la bataille navale contre les Vénètes s'est déroulée en plein cœur du pays vénète, c'est-à-dire dans le Golfe du Morbihan et ses alentours immédiats. L'entrée de la Rivière d'Auray, avec le voisinage de Locmariaquer qui devait être, sinon la capitale, du moins la plus importante des villes vénètes, avec aussi la proximité de nombreuses anses qui étaient autant de ports naturels, serait évidemment l'endroit idéal. Mais malheureusement, au premier siècle av. J.-C., le Golfe du Morbihan, contrairement à la Grande Brière, n'était pas aussi profond que de nos jours. Le sol du Golfe s'est affaissé considérablement depuis une vingtaine de siècles. Autrefois le niveau des eaux n'atteignait pas le rivage actuel, comme en témoigne le cromlech maintenant immergé d'Er Lannic. Le Morbihan était plutôt un marécage, à travers lequel, d'ailleurs devaient être disséminées les fameuses places-fortes inaccessibles, mais où une flotte romaine n'aurait pas pu pénétrer, à cause de ses carènes trop profondes.

C'est sans doute le voisinage de Port-Navalo qui vit se dérouler la bataille, soit dans le goulet, soit un peu au large du Petit-Mont. On sait que César assista au combat depuis la terre ferme et qu'il se trouvait sur une butte. Or cette butte ne peut être que le tumulus de Tumiac, en Arzon, haut de 90 mètres, et qu'on appelle « la Butte de César ». De là on domine un vaste horizon, et l'on peut penser que le proconsul, après avoir débarqué à

8. On a souvent identifié Corbilo comme étant Nantes. Or Nantes ne peut être que l'ancien Condevincum. On s'est rabattu sur St-Nazaire, mais cela n'a rien de probant. L'emplacement du port de Corbilo (appelé de nos jours dans le pays *Corbilée*) est beaucoup plus caractéristique.

Corbilo, s'était frayé un chemin par voie de terre à travers le bas pays vénète, et qu'en longeant la côte, il était parvenu dans la presqu'île de Rhuys. C'était l'endroit idéal pour masser ses troupes, face au cœur du pays vénète.

La flotte romaine venant de la Brière avait dû descendre la Loire et contourner la pointe du Croisic en longeant les côtes afin d'éviter Houat et Hoedic, postes de défense et de surveillance des Vénètes [9]. Quant à la flotte vénète, elle devait, selon toute probabilité, sortir de Locmariaquer.

Ainsi donc en présence, les deux flottes ennemies s'observent. Brutus, l'un des futurs conjurés des Ides de Mars, et qui commande la flotte romaine, ne sait que faire. Ses éperons sont impuissants à fracasser les navires vénètes. Les Vénètes, juchés sur leurs poupes beaucoup plus élevées, font pleuvoir un déluge de flèches sur les Romains.

C'est alors que les avis des historiens diffèrent. César (III, 14) laisse entendre qu'il avait donné ordre aux Romains de préparer de longues perches munies de faux. Les Romains s'en servent pour couper les cordes qui retiennent les voiles et les agrès de leurs ennemis. Les Vénètes ne peuvent plus bouger car ils ne naviguent qu'à la voile, tandis que les Romains utilisent les rames. Chose bizarre, Strabon, qui relate pourtant le stratagème des perches munies de faux, déclare que les Vénètes avaient l'habitude de fixer leurs voiles, non pas avec des cordes, mais avec des chaînes [10]. On ne voit pas comment les faux, si aiguisées fussent-elles, eussent pu couper des chaînes. Strabon mélange tout. César ment. Tout s'éclaire grâce à Dio Cassius qui suit un passage perdu de Tite-Live [11]. Dio Cassius raconte en effet que *Brutus fut attaqué* par les Vénètes alors qu'il était au mouillage, et qu'il ne dut son salut et sa victoire qu'au plus grand des hasards : le vent tomba et les navires ennemis furent arrêtés dans leur offensive, et par la suite, dans leur fuite, alors que les navires romains munis de rames n'avaient nul besoin de vent.

Quoi qu'il en soit, c'est la catastrophe pour les Vénètes. Et comme les Chefs se trouvaient sur les navires vaincus, c'est

9. D'après Louis Le Cunff, *Hoedic*, qu'on traduit généralement par « petit canard » (Houat = canard), serait en réalité une déformation de (*Insula*) *Venetica*. D'après le système de la double accentuation du gaulois étudié plus loin dans le chapitre sur l'émigration bretonne en Armorique, *Hoedic* est, en tout état de cause, le résultat logique de *Venetica* accentué sur la pénultième.

10. Strabon, IV, 4.

11. Dio Cassius, XXXIX, 40-43.

bientôt la reddition de l'ensemble des Vénètes, dans des conditions d'ailleurs quelque peu obscures.

Ce qui est très clair, c'est la répression ordonnée par César : il fait mettre à mort tous les sénateurs (III, 16), c'est-à-dire toute l'élite, et fait vendre le reste à l'encan. Nous n'entendrons plus parler des Vénètes dans la fin de la Guerre des Gaules, à tel point qu'on peut se demander jusqu'à quel point le proconsul a pu aller dans son désir de faire disparaître ce peuple qui avait osé le défier.

Il est vrai qu'on peut constater à la même époque les traces d'une émigration armoricaine vers l'Ile de Bretagne. Ce sont peut-être des Vénètes fuyant leur pays. De toutes façons, il est certain que tous les navires vénètes n'étaient pas présents à la bataille de Port-Navalo : les autres avaient dû s'échapper, et il faut bien qu'ils soient allés quelque part. Pourquoi pas en Bretagne ? Les Vénètes connaissaient bien le vieil itinéraire des trafiquants de minerai, puisqu'ils avaient, pour ainsi dire, le monopole du commerce de la péninsule armoricaine avec l'Ile de Bretagne. D'autre part, comme on sait, par des preuves archéologiques, que les troupes romaines n'ont pas dépassé — à l'époque de César — une ligne allant de Vannes à l'embouchure de la Rivière d'Auray, on peut affirmer qu'il subsistait une importante population vénète à l'intérieur des terres, mais que celle-ci, privée de ses chefs, et surtout de ses ports qui étaient à la base de son activité économique, s'est contentée de mettre en valeur les maigres ressources du sol sans jouer aucun rôle important [12].

Cependant la défaite des Vénètes et la répression de César ont porté un rude coup à la confédération armoricaine. Le chef Unelle Viridovix tente un ultime effort pour la ranimer et entraîne même les Lexovii (Lisieux) et les Aulerci Eburovices (Évreux). Mais, trop pressés, les Gaulois sont vaincus par Titurius Sabinus. Les peuples d'Aquitaine sont soumis par Publius Crassus. Seuls restent en armes les Ménapes et les Morins. César décide d'en finir avec eux, mais ne réussit qu'à les faire se réfugier dans les forêts et les marécages inaccessibles de leur pays. Ils ne se soumettent pas et forment un véritable maquis. Le proconsul, ne pouvant demeurer dans cette région qui offre une insécurité permanente, ramène ses troupes de l'autre côté de la Seine, après avoir pris soin, par vengeance, de ravager et de brûler tout derrière lui.

12. Cf. *Etudes Celtiques*, 1961, pp. 579-580.

Nous voici en 55. La Gaule semble maintenant soumise dans sa presque totalité. Ce n'est évidemment qu'une apparence, car les différents peuples, surtout ceux de la Belgique, n'attendent qu'une occasion pour reprendre les armes et forcer les Romains à retourner en Italie. Et comme on a toujours tendance à se servir d'un ennemi pour en éliminer un autre, des tractations secrètes sont engagées avec les Germains qui se massent sur les frontières. Bien sûr, l'alliance avec les Suèves est inquiétante, mais les chefs gaulois semblent espérer qu'une guerre ouverte entre Germains et Romains affaiblira assez chacun des deux adversaires pour qu'eux-mêmes puissent tirer leur épingle du jeu.

Le procédé s'avère d'abord efficace. Les Suèves mordent sur les territoires gaulois des bords du Rhin, au détriment d'ailleurs des populations indigènes qui sont en quelque sorte sacrifiées à l'intérêt général. César s'inquiète vivement de cette agitation qui menace un édifice qu'il sait encore très fragile. Très habilement, il envoie des messagers aux chefs de ces peuples sacrifiés pour leur garantir sa protection ; mais comme il ne se sent pas assez fort dans l'immédiat pour s'opposer aux Suèves, il tergiverse afin de gagner du temps. Des négociations sont engagées avec les Germains, au cours desquelles, grâce à des ruses et des expédients, le proconsul s'arrange pour que la responsabilité du conflit soit endossée par ses adversaires. Et lorsqu'il a réuni suffisamment de troupes, il souhaite la bataille. Les Germains attaquent au moment d'une trêve hypocritement demandée par le proconsul et pendant laquelle ses soldats se préparaient.

Les Romains contre-attaquent avec vigueur, et après de sanglantes mêlées, réussissent à mettre en fuite leurs ennemis. César les talonne et décide de franchir le Rhin, non qu'il ait l'intention de conquérir la Germanie qui lui semble trop vaste et trop isolée, mais pour augmenter son prestige vis-à-vis des Gaulois. C'est une opération de propagande certaine, mais d'une valeur militaire nulle. Il fait construire un pont et envoie des émissaires dans toute la Gaule pour raconter avec forces détails cette audacieuse prouesse. En réalité, la construction de ce pont fut d'une facilité déconcertante, car les Romains se trouvaient absolument seuls, sans aucun ennemi à des lieues à la ronde. Une fois de l'autre côté du Rhin, César incendie quelques villages qui n'étaient pas défendus, fait faire une promenade à ses troupes, histoire de se montrer, et repasse le fleuve en coupant le pont derrière lui.

Mis en goût par cette opération qui ne fut qu'une fanfaron-

nade, et ne voyant pas pour l'instant de nécessité urgente, le proconsul décide de pousser plus loin son avantage psychologique. Il s'est rendu compte, au moment de l'affaire des Vénètes, que les Bretons et les Gaulois ont beaucoup de relations et qu'une alliance entre eux contre lui pourrait avoir des conséquences fâcheuses. Il comprend qu'il faut montrer aux Gaulois qu'une aide des Bretons est, sinon illusoire, du moins impossible. Pour cela, il s'agit de débarquer dans l'Ile de Bretagne, de s'y montrer, et au besoin de s'y faire des alliés, car il n'est pas question pour l'instant de conquérir cette île : elle est beaucoup trop éloignée de Rome et elle est isolée à la fois par la mer, et par des territoires gaulois qui ne sont pas d'une sécurité à toute épreuve. Jamais César n'a eu la moindre intention de se lancer à la conquête de l'Ile. Il s'agissait uniquement d'une simple opération de prestige destinée à démoraliser les Gaulois en leur montrant d'une part qu'il pouvait aller partout, et d'autre part, que les Bretons ne pourraient leur être d'aucune utilité.

D'autres considérations viennent à l'esprit du proconsul : le temps est mesuré ; l'été de 55 touche à sa fin, et César n'a aucune envie de s'attarder dans ces régions « hyperboréennes » pendant les mois d'hiver. Il se renseigne donc sur la Bretagne en interrogeant les marchands qui — chose incroyable — prétendent « ne rien connaître en dehors de la côte et des régions qui font face à la Gaule » (IV, 20). César ajoute que les ports, les lieux et les habitants de la Bretagne sont à peu près ignorés des Gaulois, ce qui est en contradiction flagrante avec ce qu'il a lui-même raconté auparavant à propos des Vénètes (III, 8), des Suessiones et de l'expédition de Diviciacos (III, 4), des Bellovaques (II, 14), et aussi avec ce qu'il rapportera plus loin (VI, 13) des druides gaulois qui vont s'instruire en Bretagne.

Il est fort probable que les marchands interrogés par César aient été soit des Grecs qui faisaient de tous temps le trafic depuis Marseille jusqu'aux Iles Britanniques, soit des Gaulois qui jouaient les ignorants, non pas tellement par patriotisme, mais bien plutôt parce qu'ils craignaient la concurrence possible des Romains.

Néanmoins muni de quelques renseignements, il se dirige vers le pays des Morins, c'est-à-dire le Pas-de-Calais, fait rassembler la flotte qu'il avait fait construire au moment de la guerre des Vénètes, et dépêche en Bretagne une mission conduite par Volusenus. Cependant les marchands colportent les bruits d'invasion, et les Bretons tentent de parer le coup en envoyant des ambassa-

deurs, soi-disant pour offrir des otages, en réalité pour sonder les intentions du proconsul et connaître la mesure exacte de ses forces.

Alors entre en scène Commios l'Atrébate.

Commios, de l'aveu même de César, a déjà joué un rôle. C'était un chef influent, mais plus par son autorité personnelle que par ses pouvoirs réels. De nation atrébate, il semble avoir, dès le début de la conquête de la Belgique, affiché une attitude amicale mais ferme envers le proconsul romain. Celui-ci nous dit qu'il « appréciait son courage et son intelligence, et le jugeait fidèle » et que « son autorité était grande dans le pays » (IV, 21). Il apparaît donc que Commios n'eut pas l'attitude d'un vaincu, mais d'un homme conscient de son pouvoir et se jugeant l'allié de César plutôt que son obligé. Son courage en fait preuve, car César ne nous dit pas qu'il l'a utilisé contre les Gaulois : il fallait bien que ce fût en face des Romains qu'il l'ait montré. D'ailleurs, le proconsul aimait les hommes courageux et fiers ; il savait reconnaître les qualités d'un tel homme et n'hésitait pas parfois à jouer le tout pour le tout en confiant une grande autorité à un ancien ennemi, persuadé que s'il parvenait à se l'attacher, il en retirerait des bénéfices appréciables. Cela semble le cas pour Commios, qui reçut de César la puissance suprême, non seulement sur les Atrébates mais aussi sur les Morins.

Commios, devenu un roi puissant et l'allié de César, allait-il se montrer vraiment « fidèle » ou allait-il mener son propre jeu ?

Il est difficile de répondre à cette question. En apparence, Commios mena la politique de César, du moins jusqu'à une certaine époque. Mais compte-tenu des réactions ultérieures du chef atrébate, on peut penser que dans tout cela, Commios n'a fait que mener son propre jeu qui était d'amadouer César, tout en affirmant son autorité personnelle afin d'être prêt, le moment venu, à assumer ses responsabilités. En un mot, il semble que le souci de Commios ait été de ne pas laisser vacante la place de chef, afin d'obliger le Romain à n'être pas trop gourmand.

Toujours est-il que Commios se voit confier la mission d'ambassadeur en Bretagne pour le compte de César. Comment accomplit-il sa mission ? César nous dit qu'il lui ordonna « de visiter le plus de peuples possible, de les engager à se placer sous le protectorat de Rome, et d'annoncer l'arrivée prochaine du proconsul » (IV, 21).

Moyennant quoi, lorsque César, avec sa flotte, arrive en vue

des côtes de Bretagne, il voit « rangées sur toutes les collines les troupes de l'ennemi en armes » (IV, 23). De deux choses l'une : ou bien l'Atrébate n'a pas réussi dans sa tentative de persuasion, et dans ce cas son autorité, vantée par César, et prouvée ensuite par les faits, était nulle : ou bien il a prévenu les Bretons de l'arrivée du proconsul en les mettant en garde contre lui, et dans ce cas il a trahi César, espérant peut-être l'attirer dans un guet-apens.

Il semble que la seconde solution soit la plus vraisemblable. César nous dit plus loin (IV, 27) que Commios avait été fait prisonnier par les Bretons. Ce ne pouvait être qu'une ruse, un tel fait paraissant invraisemblable eu égard aux rapports passés et futurs des Atrébates avec les Bretons et des amitiés personnelles qu'entretint toujours Commios en Bretagne.

Quoi qu'il en soit, après quelques escarmouches, les Bretons qui comprennent qu'il est inutile de se fatiguer inutilement demandent la paix. César, qui ne se sent pas très à l'aise, s'empresse d'accepter. Il attend avec impatience le reste de sa flotte qui transporte la cavalerie. Mais celle-ci est prise dans la tempête et malmenée à tel point que César se trouve à peu près coupé du continent, dans une position extrêmement périlleuse. Il s'efforce d'y remédier en faisant réparer certains navires, empruntant les matériaux sur d'autres plus endommagés et hors d'usage. Il demande aussi du secours au continent.

C'est le moment que les Bretons choisissent pour dresser des embuscades à ses hommes qui vont au ravitaillement, et finalement pour les attaquer selon la tactique inconnue aux Romains des chars de combat. Le camp romain est encerclé. César jette toutes ses forces en avant pour le dégager, y parvient de justesse et s'empresse de traiter avec les Bretons dans des conditions sur lesquelles il n'insiste pas trop : il se contente de demander de nombreux otages, et sous prétexte d'éviter les tempêtes d'équinoxe, il se hâte, en pleine nuit, de lever l'ancre en direction du continent.

Là la révolte gronde. Il doit encore écarter le danger que constituent les Morins et les Ménapes sortis de leurs marécages. Il ne peut d'ailleurs que les y repousser. La situation devient fort précaire pour les Romains. César vient d'enregistrer un échec certain en Bretagne où son expédition de prestige a tourné au désastre. Les peuples gaulois le savent bien et relèvent discrètement la tête.

C'est pourquoi, dès le printemps 58, le proconsul décide de faire une autre tentative vers l'Ile de Bretagne avec des moyens

plus considérables. Il ordonne de construire d'autres navires en nombre suffisant et suivant des modèles plus appropriés au climat. Puis, pour être tranquille sur ses arrières, il entreprend de se rendre chez les Trévires qui semblent s'écarter de plus en plus de la ligne romaine. Deux chefs s'y disputent le pouvoir : Indutiomar et Cingetorix. Indutiomar est anti-romain et se prépare à demander de l'aide aux Germains. César donne son appui à Cingetorix et essaie de rabaisser l'influence d'Indutiomar, sans pour cela parvenir à régler la dispute. L'essentiel, cependant, est que les Trévires se tiennent tranquilles du moins dans l'immédiat.

César revient à Boulogne, son quartier général et y rassemble les cavaliers qu'il a demandé de fournir à tous les peuples gaulois. C'est une armée très peu sûre, et il s'en rend compte lorsque Dumnorix, chef de la cavalerie héduenne et frère du druide Diviciacos, refuse de participer à l'expédition en Bretagne, arguant qu'il est retenu par des devoirs religieux (V, 6). Les scrupules de Dumnorix sont incompréhensibles pour César qui n'y voit que de la mauvaise volonté : ils sont pourtant un indice précieux de l'état d'esprit général des Gaulois, pour qui le Bretagne était le pays du druidisme, la terre sacrée par excellence. Donc participer à l'expédition contre la Bretagne était plus qu'une bataille contre frères de race, c'était aussi et surtout un acte sacrilège. Dumnorix exploite à fond ce sentiment religieux et parvient à convaincre d'autres chefs gaulois. Un beau soir, au moment où César se prépare à embarquer, Dumnorix reprend la route de son pays avec toute sa cavalerie.

On peut penser que cet événement fit couler des sueurs froides sur le front du proconsul qui voyait non seulement s'écrouler son projet d'expédition en Bretagne, mais aussi la désertion à plus ou moins longue échéance de toutes ses troupes auxilliaires. Il n'hésite pas une seule seconde : il faut juguler la rébellion dans l'homme qui en est le promoteur. C'est pourquoi il fait froidement assassiner Dumnorix. Les autres chefs gaulois, terrorisés par cette riposte soudaine, se décident, bon gré mal gré, à suivre César, mais dans leur cœur leur haine envers le proconsul ne fait que s'accroître.

Cependant César débarque en Bretagne et réussit à s'y installer. Ses navires, décidément poursuivis par un mauvais destin, subissent de graves avaries pendant une violente tempête ; il faut les réparer. Profitant de ce répit, la résistance bretonne s'organise sous la direction d'un chef entreprenant et énergique, Cassivellaunos, que les bardes gallois, plusieurs siècles après,

chanteront comme un héros national sous son nom kimrique de Casswallawn. Ce Casswallawn, avec une tactique très habile, harcèle les troupes romaines et leur inflige des pertes sévères sans que celles-ci puissent vraiment riposter. César se demande dans quel guépier il est venu se fourrer quand il apprend qu'il existe une rivalité violente entre Casswallawn et un certain Mandubraccios dont le père a été roi des Trinovantes avant d'être vaincu et tué par le chef suprême des Bretons [13].

Le génie politique de César se réveille d'un coup. Il exploite au maximum cette querelle, promet à Mandubraccios de lui rendre le trône de son père, divise ainsi le camp ennemi et l'affaiblit, moyennant quoi il peut se permettre de traiter honorablement avec Casswallawn tout en prétendant que celui-ci s'est soumis. César enjolive évidemment l'histoire à son profit, car on s'étonne de la rapidité de cette conclusion de la paix, sans aucun combat décisif. Il est vrai qu'au milieu de toutes ces négociations, nous retrouvons Commios l'Atrébate.

C'est ainsi que César, pressé, de son aveu même, de retourner sur le continent avant l'hiver, demande des otages, « fixe le tribut que la Bretagne devra payer chaque année au peuple romain, et interdit formellement à Casswallawn d'inquiéter Mandubraccios et les Trinovantes » (V, 23). Après quoi il s'embarque le plus vite possible malgré une autre tempête et atteint l'autre rive du Pas-de-Calais.

La gloire du futur dictateur consiste surtout à lancer des bulletins de victoire en direction du Sénat. En fait la seconde tentative en Bretagne a échoué, comme la première. Les otages ne seront jamais livrés. Le tribut ne sera jamais payé. Quant à l'interdiction faite à Casswallawn d'inquiéter son rival Mandubraccios, elle relevait plus d'une attitude de croquemitaine que de celle d'un véritable vainqueur. Il est inutile de préciser que le chef breton n'en tiendra aucun compte.

Mais César est aux prises avec de nouvelles difficultés. Les Eburons, peuple établi entre le Rhin et la Meuse, et gouvernés par Ambiorix et Catuvolcos, commencent à s'agiter. L'envoi d'une légion dans ce pays n'arrange rien. Ambiorix traite avec le Trévire Indutiomar, attaque le camp romain et en massacre les soldats. Ambiorix, vainqueur incontestable, se précipite chez les Atuatuques, gagnent ceux-ci à sa cause, puis chez les Nervii qu'il entraîne également avec lui. Son but est de surprendre la

13. Cf. plus loin, le chapitre sur la résistance bretonne à l'occupation romaine.

légion commandée par Quintus Cicéron et qui hiverne dans le pays des Nervii. Une armée assiège le camp, armée formée de Nervii, d'Atuatuques et d'Eburons, ainsi que d'autres peuples voisins. Cicéron, sommé de se rendre, refuse, et grâce à un traître gaulois, parvient à envoyer un message à César. Celui-ci rassemble deux légions et, à marches forcées, gagne le pays des Nervii. Les 60.000 Gaulois qui assiègent le camp de Cicéron se retournent contre lui, mais aucune grande bataille n'a lieu, car César se contente de percer les lignes ennemies et d'opérer sa jonction avec son lieutenant. Les Gaulois se retirent, comprenant qu'il est trop tard pour agir valablement.

La nouvelle du dégagement du camp de Cicéron se répand dans toute la Gaule. Indutiomar, qui espérait investir le camp de Labienus établi chez les Remi, renonce provisoirement à son entreprise et retourne chez lui. Les autres peuples gardent l'expectative, tandis que César, renonçant à regagner l'Italie, décide de passer l'hiver 54-53 sur la Somme, à Samarobriva (Amiens), dans les pays des Ambiani, lieu d'où il pourra aisément surveiller la Belgique.

De fait l'hiver ne se termine pas sans de légers soubresauts, tant de la part des Armoricains que de la part des Senones. Au fond, César n'est assuré que de la fidélité des Remi et des Héduens, et encore, chez ces derniers, rencontre-t-il des réticences. Quant à Indutiomar et aux Trévires, ils n'ont pas déposé les armes : Indutiomar se décide à agir : après avoir demandé de l'aide aux Germains qui refusent, il exploite les rancœurs des Senones et des Carnutes traités par César comme des vaincus et non comme des alliés, rassemble une foule de mécontents appartenant à tous les peuples, fait déclarer traître son gendre et rival Cingetorix, et passe dans le pays des Remi, ayant pour but d'attaquer le camp de Labienus.

Le combat s'engage, très violent. Labienus ordonne à ses hommes de s'en prendre avant tout à Indutiomar. Le chef Trévire est surpris au moment où il passe une rivière à gué et on le tue, conformément aux ordres de Labienus. Indutiomar mort, les Trévires, privés de leur chef, regagnent leur pays ; les Eburons et les Nervii se dispersent ; tout semble rentrer dans l'ordre.

Au début du sixième livre de ses Commentaires, César fait un aveu : il sait maintenant que la partie est loin d'être gagnée. La Gaule n'a pas été vraiment conquise. Apparemment, les Romains contrôlent l'ensemble du territoire. Pratiquement, le proconsul sait que tout peut craquer d'un instant à l'autre et que la Gaule

entière peut se soulever contre lui. C'est pourquoi, au début de 53, il réclame de nouveaux renforts : il veut aller jusqu'au bout.

Ce sont les Eburons qui, sous la conduite d'Ambiorix, déclenchent le signal de la révolte. On s'adresse aux Germains qui, cette fois, promettent des secours en abondance. César réduit l'opposition latente des Carnutes et des Senones, et se décide à en finir avec la coalition des Trévires et des Eburons. Il passe par le pays des Ménapes, lesquels, une fois de plus, se réfugient avec tous leurs biens dans leurs profondes forêts et dans leurs marécages inaccessibles, laisse sur place, pour les surveiller, Commios l'Atrébate, investi par conséquent d'un triple pouvoir, sur les Atrébates, sur les Morins et sur les Ménapes, envoie Labienus contre les Trévires. Les Trévires sont mis en déroute et le pouvoir revient à Cingetorix, allié traditionnel des Romains. César se lance à la poursuite des Germains qui commencent à envahir le pays. Il passe une seconde fois le Rhin pour une nouvelle opération de prestige, revient en Gaule, et pendant l'été de 53, a la chance de tomber, par le plus grand des hasards, sur Ambiorix isolé avec une petite troupe au milieu d'une forêt. Catuvolcos, l'allié d'Ambiorix, se suicide plutôt que de tomber aux mains des Romains, mais Ambiorix parvient à s'échapper, ordonnant à ses troupes de se disperser, qui dans la forêt des Ardennes, qui dans les marécages, qui dans les îles de la côte maritime. On voit qu'Ambiorix ne se considérait pas comme battu et qu'il tenait à garder ses troupes intactes pour le moment d'une bataille.

César, ne pouvant rien contre une armée de francs-tireurs, se contente de faire ravager le pays des Eburons et rassemble troupes et provisions dans la forteresse d'Atuatuca. Cette forteresse est bientôt attaquée par les Germains qui avaient passé le Rhin dans l'unique but de piller le territoire d'Ambiorix, et cet événement permet aux Eburons de se ressaisir. Encore une fois César connaît une victoire à la Pyrrhus. Il a mis en fuite les Germains, mais il a affaibli son armée, tout en n'obtenant pas de succès décisif contre les Gaulois. A la fin de 53, il établit ses quartiers d'hiver chez les Lingones, chez les Trévires, chez les Senones et chez les Carnutes. Il se venge sur les chefs qui ont tenté de se révolter. C'est ainsi qu'il fait supplicier le Sénon Acco, qui passera bientôt pour un martyr de la liberté gauloise. Satisfait, le proconsul, s'étant fait annoncer devant le Sénat, et s'étant chargé d'honneurs, gagne l'Italie où il veut soigner sa popularité.

La guerre d'indépendance.

Depuis près de six ans que dure ce jeu de massacre, les Gaulois ont compris que les Romains sont venus chez eux pour les réduire à la servitude. Il n'est absolument plus question de la menace germanique. Il n'est plus question de réconcilier des peuples ennemis. César médiateur a été démasqué définitivement. Pour tous les Gaulois, il apparaît maintenant tel qu'il est en réalité : un conquérant avide de pouvoir, un ambitieux qui cherche la gloire à l'extérieur de son pays afin de l'emporter ensuite chez lui. Même chez ses amis les Héduens, on se rendait compte qu'après chaque campagne, victorieuse ou non, le proconsul rentrait en Italie se faire décerner des brevets de bravoure et de triomphe, et qu'il plastronnait tant qu'il pouvait devant le Séant et le Peuple. Seuls les Remi faisaient les aveugles. Mais ils avaient décidé de se tenir à l'écart de tout.

Mais au début de 52, tout ne va pas pour le mieux à Rome. Après l'assassinat de Publius Clodius, des troubles ont éclaté. César se doit de tenir son rôle dans les intrigues qui s'ensuivent, et les chefs gaulois, tout heureux de cette diversion, sentent que le moment est venu de déclencher la révolte libératrice.

Cette fois, le mouvement part de la Celtique, particulièrement des Senones, ceux qui pouvaient s'enorgueillir d'avoir été les vainqueurs de l'Allia et d'avoir semé la terreur chez les Romains. Les Carnutes, qui sont conscients du rôle qu'ils peuvent jouer en plein centre de la Gaule, se joignent aux Senones. On établit des contacts directs avec les chefs des autres nations. On brandit comme un étendard le malheureux Acco, victime de la vengeance du proconsul. On décide de frapper un grand coup : isoler l'armée romaine de ses bases de départ, et de son chef, en interdisant le passage de la vallée du Rhône à la vallée de la Seine. Mais pour cela, il faudrait que les Héduens, qui tiennent le seuil de Bourgogne, renoncent à l'alliance romaine et passent dans le camp de la révolte, et pour l'instant, cela semble prématuré. Alors on se rabat sur les rivaux des Héduens, les Arvernes, qui n'ont guère fait parler d'eux pendant ces dernières années, et qui, à l'abri dans leurs montagnes, n'ont pas pris part à la lutte contre les Romains et ont cependant sauvegardé leur indépendance et leur puissance économique (ils trafiquaient, en effet, depuis toujours avec les Massaliotes). Ce peuple s'était

déjà mis en avant, au moment de l'invasion des Cimbres, et leur chef Celtillos avait aspiré à la royauté suprême de la Gaule, ou tout au moins de la Celtique [14].

On notera que la Royauté Suprême est une idée qui fut fort à la mode dans l'histoire du Second Age du Fer celtique. Les Bituriges ne sont-ils pas les « Rois du Monde » (*Bitu-Riges*, cf. gallois *bydd* = monde, et *rix* ou *rig*, apparenté au latin *rex*) ? Les tentatives de Celtillos, dont le nom est significatif, de l'Helvète Orgetorix, de l'Eburon Ambiorix, de l'Héduen Dumnorix, du Breton Casswallawn et aussi de l'Atrebate Commios, témoignent de ce grand rêve celtique jamais réalisé, sauf en Irlande où le roi de Tara était le chef suprême des cinq royaumes de l'île et résidait dans le royaume de Midhe, c'est-à-dire du Milieu. On voit que la notion d'*omphalos* joue encore ici son rôle. Quoi qu'il en soit, la royauté suprême ne sera jamais atteinte totalement chez les peuples brittonniques, sauf dans le mythe, avec le roi Arthur.

Mais chez les Arvernes, le fils de Celtillos a hérité des idées et des prétentions de son père. C'est, nous dit César, « un jeune homme parmi les plus puissants de son pays » (VII, 4). Il s'appelle Vercingétorix, et le compilateur latin Florus nous apprend que « son nom même était fait pour inspirer la terreur » [15]. Que veut dire ce nom ? On a proposé bien des significations, dont beaucoup témoignent d'une rage de romantisme à tout prix [16]. Il parait cependant assez simple. *Ver* est un préfixe augmentatif qui a donné le gallois *vor* ou *guor*, d'où le breton-armoricain *meur* = grand. *Cingetorix* est un nom déjà porté par plusieurs personnages, dont le chef trévire rival d'Indutiomar. *Rix* veut dire roi. *Cin* est analogue au gallois *cen* ou *kent*, c'est-à-dire 100, et *geto* ou *ceto* (gallois et bret. arm. *cad*) signifie combat. *Vercingétorix* est donc *le Grand Roi aux Cent Combats*. C'est d'ailleurs l'épithète d'un roi irlandais du IIe siècle ap. J.-C., Conn *Cetchatach*, Conn aux cent Combats, et aussi du chef breton du VIIIe siècle Kyndylan, dans un poème attribué au barde gallois Llywarch-Hen [17].

Avec un tel nom, nul doute que le destin de Vercingétorix fût tracé. Il faut savoir que les noms des personnages sont en réalité des pseudonymes qui leur sont conférés à la suite de certaines

14. Nous n'avons aucun autre renseignement sur l'Arverne Celtillos.
15. Florus, III, 10.
16. Henri Martin y voyait déjà le nom d'un redoutable coupeur de têtes : le Roi aux Cent têtes...
17. J. M., p. 45.

circonstances : c'est ce pseudonyme qui devient le nom public, alors que le véritable nom est tenu secret. Ceci est l'héritage d'une coutume fort ancienne qui touche au totémisme et qui a de nombreux rapports avec le masque. En Irlande, le héros Cûchulainn s'appelle en réalité Sétanta. Du jour où il tue le chien-gardien du forgeron Cûlainn, il doit remplacer l'animal et devient *Cû-Chulainn*, le chien de Culainn : « Non », dit l'enfant « je préfère mon nom Sétanta, fils de Sualtam. — Ne dis pas cela », dit Cathbad, « car dès qu'ils l'entendront, ce nom, les hommes d'Irlande et d'Écosse ne feront plus autre chose qu'en parler » [18].

Le moment est venu pour Vercingétorix. En dépit de l'opposition de ses proches et en particulier de son oncle Gobannitio, il commence à réunir une armée. Les Arvernes ne veulent pas d'une guerre, et ils le chassent de la forteresse de Gergovie. Peu lui importe : conscient de sa valeur et de sa mission, il enrôle « des miséreux et des gens sans aveu » (VII, 4), il envoie des ambassadeurs à tous les peuples, et en un temps record, il réussit à convaincre les Senones, les Parisii, les Pictones, les Cadurci, les Turones, les Aulerci Cenomani et Diablintes, les Lemovices, les Andegavi et même les peuples de l'ancienne fédération armoricaine. A l'unanimité, on lui confie le pouvoir suprême.

On s'est extasié sur la ténacité, le courage et le patriotisme de Vercingétorix, notre premier héros national. C'est un fait qu'il était courageux et tenace. Mais on a trop peu vu que le personnage se présentait comme l'incarnation la plus parfaite du mythe du roi-suprême. La rapide fortune du chef arverne est essentiellement due à ce qu'il représentait pour tous. Là encore le mythe précédait l'événement. Et l'événement sera une épopée grandiose, une épopée qui se termine mal, bien entendu, puisque c'est le destin des Celtes d'être les héros des causes perdues.

Avec une incroyable célérité, Vercingétorix organise ses troupes et sort des plans qu'il avait sans doute médités de longue date. Il envoie son homme de confiance, Lucterios, un Cadurque (Cahors), vers les Ruteni qui tenaient le Rouergue, et dont le sud du territoire dépendait de la *Provincia*. Gagner à sa cause les Ruteni constitue donc une grave menace pour les Romains qui risquent ainsi de se voir attaquer sur leurs bases de départ.

Le chef arverne s'en va lui-même chez les Bituriges. A son arrivée, les Bituriges hésitent sur le parti à prendre. Ils se méfient de Vercingétorix et demandent des secours à leurs

18. *Ogham*, XI, 214-215.

alliés les Héduens. Sur l'avis des légats que César leur avait laissés, les Héduens envoient des cavaliers et des fantassins au secours des Bituriges, mais il faut croire que l'état d'esprit n'est plus très favorable aux Romains, car ces cavaliers et ces fantassins s'arrêtent sur les bords de la Loire et s'en retournent chez eux. Cette circonstance décide les Bituriges : ils se rallient sans réserve à Vercingétorix.

Cependant Lucterios le Cadurque réussit à gagner les Ruteni, et même les Nitobroges de la région d'Agen et les Gabali du Gévaudan. Il organise une forte troupe et entreprend d'envahir la *Provincia* en direction de Narbonne. César, averti de tout cela, revient d'Italie en toute hâte, distribue des troupes un peu partout pour protéger ses arrières, part chez les Helvii de l'Ardèche, franchit les Cévennes dans le froid et la neige et se propose d'attaquer directement le cœur de l'insurrection, c'est-à-dire le pays arverne.

Mais il n'est pas sûr de l'emporter. C'est pourquoi le proconsul, avant de prendre des risques, veut rejoindre ses légions qu'il a laissées chez les Héduens et les Lingones, d'autant plus qu'il se méfie — à juste titre d'ailleurs — de la fidélité des Héduens. Vercingétorix comprend le jeu de César et se précipite chez d'autres alliés des Romains, un groupe de Boïens qui avait été établi par César auprès des Héduens et soumis à leur autorité.

Le proconsul se voit en grande difficulté. Si Vercingétorix s'empare de Gorgobina (La Guerche), ville des Boïens, toute la Gaule va entrer en dissidence. Il laisse une réserve à Agedincum (Sens), descend le cours de la Loire et va assiéger Genabum (Orléans), l'une des plus riches villes des Carnutes, afin de faire diversion. Il pénètre dans Genabum et « pille et brûle la ville » (VII, 11). Ceci fait, il se précipite vers le pays des Bituriges et assiège Noviodunum (Neuvy sur Barangeon). Vercingétorix lève le siège de Gorgobina et se porte au secours de ses alliés. Les habitants de Noviodunum veulent se rendre, mais lorsqu'ils aperçoivent l'avant-garde de l'armée de Vercingétorix, ils reprennent courage. Le proconsul, pour en finir, fait donner toutes ses réserves disponibles, emporte la place, et sans laisser le temps à Vercingétorix de le rejoindre, il se précipite vers Avaricum (Bourges), capitale des Bituriges.

Il y avait deux raisons à cela. César pensait d'abord, et cela, il le dit, que la prise de cette ville soumettrait tout le peuple des Bituriges. Ensuite, et le proconsul ne le dit pas, le ravitaillement faisait défaut, et la ville d'Avaricum, l'une des plus riches

de la Gaule et aussi le plus vaste grenier à blé, était une proie bien tentante.

Le chef arverne, comprenant que César lutte surtout contre le manque possible de ravitaillement, va mettre tout en œuvre pour « interdire aux Romains le fourrage et les approvisionnements » (VII, 14). On décide donc de pratiquer la politique de la terre brûlée : ne rien laisser qui puisse servir à l'ennemi ; ainsi les Romains ne trouveront ni herbe à couper, puisque ce n'est pas la saison, ni foin dans les granges, puisque celles-ci seront brûlées. De plus les villes seront incendiées pour qu'elle n'offrent plus aux Romains l'occasion de se procurer des vivres.

Vingt villes des Bituriges sont ainsi incendiées. Mais là se place l'élément capital de cette guerre. Vercingétorix tient entre ses mains non seulement le sort de la Gaule, mais celui de Rome et du monde. Les habitants d'Avaricum supplient le Grand Roi aux Cent Combats d'épargner leur ville. Après quelques hésitations, Vercingétorix y consent. C'est l'erreur la plus magistrale qui soit, l'erreur qui a perdu la guerre. Si Avaricum avait été brûlée, César n'aurait trouvé aucun ravitaillement, se serait vu encerclé et réduit à capituler. Mais Vercingétorix tenait avant tout à son rôle de Roi Suprême. Le mythe l'emportait sur les réalités immédiates. Il fallait qu'il octroyât généreusement aux habitants d'Avaricum la grâce de leur cité, par une sorte de sentimentalisme qui n'est pas éloigné de la pratique celtique du don promis avant qu'il soit connu. Il est probable que Vercingétorix fut ici la victime d'un *geis* (tabou) qui l'obligeait à accorder cette demande alors que dans son esprit même, cette résolution devait être condidérée comme dangereuse.

On décide donc de défendre Avaricum. Vercingétorix harcèle les Romains qui n'arrivent pas à se faire livrer du ravitaillement, ni par les Boïens qui prétextent leur pauvreté, ni par les Héduens qui manifestent de plus en plus leur mauvaise volonté. Le proconsul joue le tout pour le tout et veut vaincre avant qu'il ne soit trop tard. Pendant ce temps Vercingétorix est accusé de trahison, mais parvient à calmer la foule. Les défenseurs d'Avaricum se montrent d'habiles tacticiens : ils creusent des mines qui font effondrer les ouvrages romains ; ils construisent des murs imputrescibles et ignifugés grâce à un mélange de pierres, de bois passé au feu et de terre. Les escarmouches se succèdent sans résultat de part et d'autre, mais Vercingétorix veut revenir à sa première idée : abandonner la ville après l'avoir incendiée. Les hésitations du chef arverne, des rivalités internes dans

l'armée gauloise, tout cela est mis à profit par le proconsul qui lance un violent assaut. La ville est prise, les habitants sont massacrés sans pitié, et surtout, les Romains peuvent s'emparer du ravitaillement.

La partie n'est cependant pas jouée entièrement. Vercingétorix se redresse et déclare qu'il avait prévu cela, et qu'il avait donc eu raison de ne pas vouloir défendre Avaricum. Ses discours enflamment ses troupes. Il réorganise son armée, demande des renforts et se replie vers le pays arverne où il est certain que César viendra l'attaquer.

De fait, César, après avoir apaisé un conflit politique chez les Héduens, confie quatre légions à Labienus pour marcher contre les Senones et les Parisii, et emmène les six autres vers la citadelle de Gergovie, en suivant l'Allier. Vercingétorix le surveille et fait couper tous les ponts sur l'Allier. César, par la ruse, arrive à franchir le cours d'eau, et Vercingétorix force les étapes pour parvenir avant lui à Gergovie. Une fois là, il installe son armée sur les hauteurs avoisinantes « en sorte qu'elles offraient un spectacle terrifiant » (VII, 36).

Le plateau de Gergovie, à 6 km au sud de Clermont-Ferrand, s'élève à une altitude de 744 m et n'est accessible que d'un côté, à l'ouest, par le col des Goules, tandis que l'Allier borde l'est du plateau. La position des Gaulois est excellente et César ne se fait aucune illusion : il lui faudra un long siège pour s'emparer de l'oppidum, et pour commencer, il installe ses légions le plus près possible, afin de profiter de la moindre défaillance des Gaulois.

Mais les Héduens, qui furent dans l'histoire de la Gaule le peuple le plus opportuniste et le moins scrupuleux, lui donnent à présent du fil à retordre. Le nouveau chef de ce peuple, Convictolitavis, pourtant élu grâce au proconsul, va le trahir. Il doit envoyer des cavaliers auxiliaires à l'armée romaine. Il les place sous l'autorité d'un jeune noble, Litaviccos, en engageant celui-ci à passer aux Arvernes. Ce que fait Litaviccos. Mais trahi lui-même auprès de César par deux de ses rivaux Eporedorix et Viridomar, Litaviccos est obligé d'abandonner sa cavalerie aux mains de César et de se réfugier avec ses seuls clients dans la citadelle de Gergovie. César, fort inquiet de ce retournement héduen, se demande ce qui va maintenant se passer et se prépare à lever le siège de Gergovie. Il l'avoue franchement : « il s'attendait à un grand soulèvement de la Gaule, et voulant éviter d'être enveloppé par tous les peuples gaulois, il songea aux moyens de quitter Gergovie... afin qu'un départ qui n'était dû

qu'à la crainte de la défection ne pût avoir l'air d'une fuite » (VII, 43). Mais apercevant une colline qui semble n'être pas défendue, il ne peut résister au désir de lancer un assaut. Cet assaut, il le minimise tant qu'il peut dans ses *Commentaires*, afin de faire passer son échec, mais il est bien certain que le proconsul, à ce moment-là, est dans une situation très critique.

En effet, il est isolé avec six légions en plein pays ennemi. Ses quatre autres légions, sous le commandement de Labienus, sont dans la région parisienne. On ne peut plus compter sur les Héduens. Le seul contact avec la *Provincia* est la route difficile qui passe à travers les Cévennes. Quant à la vallée du Rhône, elle est peu sûre, car les Allobroges, agités par des émissaires de Vercingétorix, peuvent d'un moment à l'autre entrer en dissidence.

Et c'est la défaite pour César. Gergovie résiste. César se retire vers le nord avec de très lourdes pertes. Le proconsul, toujours très retors, adresse de violents reproches à ses soldats, les tenant pour responsables de cet échec. Il repasse l'Allier et attend avec impatience que les légions de Labienus fassent leur jonction avec lui. Pour comble, les Héduens Viridomar et Eporedorix, après avoir trahi Litaviccos par jalousie, trahissent maintenant le proconsul, par opportunisme. Les Héduens semblent se réconcilier sur le dos des Romains. Ils évacuent leur ville de Noviodunum (Nevers), la brûlent, et se replient sur leur capitale Bibracte (Mont-Beuvray). César se précipite alors chez les Senones où il trouve du ravitaillement, et se tient dans l'expectative.

Quant à Labienus, il piétine. Il tente de s'emparer de Lutèce, mais se heurte à la résistance d'une coalition de peuples dont le chef est Camulogène, un vieil Aulerque d'une grande valeur militaire. Camulogène entraîne Labienus dans des marécages où les Romains essuient de lourdes pertes. Labienus se replie à Metlosedum (Melun), s'empare d'embarcations et revient vers Lutèce par voie d'eau. Les habitants de Lutèce brûlent leur ville et s'enfuient sur les collines avoisinantes, et tandis que Labienus établit son camp à l'emplacement du Louvre actuel, Camulogène installe le sien de l'autre côté de la Seine, vers Saint-Germain des Prés.

La nouvelle de la défaite de César à Gergovie se répand. Les Bellovaques s'agitent et mobilisent, prenant ouvertement parti pour Vercingétorix. Labienus n'a plus qu'une chose à faire, se replier, et ce n'est pas chose facile. A la faveur d'une nuit orageuse, il repasse la Seine et doit combattre l'armée de Camulogène qui

lui barre le passage. La bataille est rude. Les Gaulois se font exterminer plutôt que de lâcher pied. Camulogène est tué après avoir infligé des pertes sérieuses à l'ennemi. Les légions de Labienus, fort mal en point, parviennent à Agedincum (Sens), se regroupent et se dirigent en toute hâte vers César.

C'est alors que les Héduens prennent officiellement position contre les Romains, mais avec des exigences intolérables pour les autres peuples : ils veulent être les chefs de la coalition, ce qui en toute logique est assez surprenant, compte tenu de leur attitude passée. Une grande assemblée gauloise se tient à Bibracte, et par le suffrage populaire, Vercingétorix est confirmé dans son commandement suprême. Tous les peuples de la Gaule participent maintenant à l'effort de guerre, sauf les Remi, les Lingones et les Trévires.

Vercingétorix est sur la voie de la réussite. Il a tenu César en échec, alors que César était considéré comme invincible. Gergovie a déterminé la Gaule à sortir de sa léthargie, et qui plus est, la royauté suprême est maintenant établie, avec certaines répugnances, il est vrai, notamment du côté des Héduens. Vercingétorix veut en finir au plus vite. Il envoie les Héduens convaincre les Allobroges de gré ou de force. Il dépêche les Gabali et les Arvernes chez les Helvii pour couper la route des Cévennes. Enfin il lance les Ruteni et les Cadurci contre les Volcae Arecomices de Nîmes pour empêcher d'éventuels secours de la part de la *Provincia*. Le plan est excellent. César est maintenant coupé de toutes ses arrières. Mais avec rage, le proconsul demande de l'aide aux Germains et parvient à se faire fournir par ceux-ci, enchantés de jouer un bon tour aux Gaulois, de nombreux cavaliers et des troupes fraîches qui sont composées de combattants expérimentés et disciplinés. On oublie un peu trop que dans la dernière phase de la guerre de libération gauloise, les Germains (contre qui César avait prétendu défendre les Gaulois) ont été d'un apport considérable pour les troupes romaines.

Avec tous ses renforts, le proconsul se dirige vers le sud, pour forcer le passage de la Vallée du Rhône. Il a maintenant renoncé à conquérir la Gaule, du moins dans l'immédiat. Le plus urgent est de défendre la *Provincia* menacée.

Alors Vercingétorix commet sa seconde faute. Il lance sa cavalerie, supérieure en nombre à celle des Romains, dans un combat très prématuré. S'il eût attendu patiemment, en harcelant l'ennemi chaque jour, mais en refusant tout véritable combat, les forces de César se seraient amoindries peu à peu, et le proconsul ne se fût pas sorti indemne de l'aventure. En lançant inconsi-

dérément ses cavaliers contre des troupes fanatisées et disciplinées, Vercingétorix courait le risque de subir de grosses pertes. C'est ce qui arriva. La cavalerie gauloise ne put venir à bout d'une masse d'hommes aussi compacte, et Vercingétorix, privé de la partie de son armée qui était la plus agissante, affolé par l'ampleur de ses pertes, commet sa troisième faute : il se réfugie dans Alésia, forteresse des Mandubii, alors qu'il eût pu aisément disperser ses troupes et continuer le harcèlement des légions romaines.

On se doute que César, habile tacticien des sièges, désireux de se venger de l'échec subi à Gergovie, n'hésita pas une seule seconde : voyant l'ennemi qu'il redoutait tant, déployé autour de lui, maintenant rassemblé en un point unique, il met le siège devant Alésia.

La partie semble maintenant jouée. L'énormité des fautes de Vercingétorix ne devrait pas le faire considérer comme un héros. En fait ce n'était que l'incarnation d'un mythe : il était plus habile politicien que bon général ; c'était essentiellement un intrigant, une sorte d'aventurier à qui le mythe de son propre rôle avait fait tourner la tête. Des qualités, il en avait certainement, et si les circonstances l'avaient voulu, il eût pu devenir vraiment le Roi Suprême d'une Gaule enfin unifiée, mais alors c'eût été le principe qu'il représentait et non lui-même qui eût gouverné. Organisateur émérite, il l'a été, mais seulement au moment où la crainte emplissait le cœur des Gaulois. En face de Jules César, Vercingétorix n'a été que brave, qualité gauloise par excellence, mais qui tourne souvent à la fanfaronnade. Enfin, il a plus pensé à lui, à son rôle, à sa mission, qu'à la Gaule elle-même. Contre César, il eût fallu un homme retors, un fourbe, un cynique.

Or cet homme existait et s'est dévoilé au moment même où, dans son affolement, Vercingétorix se faisait enfermer dans Alésia. Mais il était trop tard. Cet homme, c'était Commios l'Atrébate.

Pendant que le proconsul fait procéder à d'énormes travaux pour parachever le siège d'Alésia, les chefs gaulois se concertent. Faut-il organiser une levée en masse de toute la Gaule afin de venir au secours du chef arverne et en finir une fois pour toutes avec l'occupation romaine ? L'idée est séduisante mais dangereuse : on ne réussira qu'à mettre sur pied une horde anarchique et sans effet. On décide donc de demander à chaque peuple un certain contingent. Tous acceptent, sauf les Remi, par fidélité obstinée à César, et les Bellovaques, sous prétexte qu'ils veulent

faire la guerre pour leur propre compte. Il est à noter que dans le dénombrement fait par César, il n'est pas fait mention des Vénètes alors que tous leurs voisins sont cités. Quant aux Bellovaques, ils consentent quand même à envoyer deux mille hommes, mais seulement à la disposition de leur allié Commios l'Atrébate.

Ainsi se trouvent réunis près de 240.000 hommes. Qui va les commander ? Les Héduens réclament cet honneur et l'obtiennent. Viridomar et Eporedorix, traîtres aux Gaulois, puis à César, sont chargés de cette mission, quitte pour eux à se trahir l'un l'autre. On leur adjoint Vercassivellaunos, cousin de Vercingétorix, pour bien montrer l'accord avec le chef arverne. Mais comme on se rend compte que ce triumvirat est incapable de diriger quoi que ce soit, on le coiffe par Commios l'Atrébate qui, lui, jouit d'une autorité personnelle incontestée.

Ce Commios, dont le nom, sans doute un surnom, peut signifier « le Courbe » (gallois *cwm*), épithète qui conviendrait à son caractère sinueux, avait donc été l'allié de César tant qu'il était question d'écarter le danger germanique. Au moment de l'expédition de César en Bretagne, le rôle tenu par le chef atrébate avait été plus douteux. Et depuis ce temps, Commios se tenait dans une prudente réserve. Il attendait son heure. Vercingétorix lui avait enlevé l'occasion de se mettre en avant. Il est probable cependant qu'il participa d'une manière active à la première phase de la guerre de libération, bien que César ne nous en dise rien. C'est du moins ce qui ressort d'un passage d'Hirtius qui est l'auteur du huitième livre des *Commentaires*. D'autre part, si les chefs gaulois lui confient la délicate mission de superviser le commandement de l'armée de secours, c'est qu'il était rallié depuis longtemps à la cause gauloise.

Cependant, cette armée de secours est assez longue à organiser. Dans Alésia, Vercingétorix et ses hommes manquent de vivres. L'un des chefs, l'Héduen Critognatos, exhorte le courage des assiégés, et dans un discours que rapporte César avec une sorte de stupéfaction, il préconise de sacrifier les bouches inutiles en en faisant de la nourriture pour les combattants. Vercingétorix refuse cette suggestion et se contente d'expulser tous les non-combattants. Mais César refuse de les laisser passer.

Sur ces entrefaites, l'armée de secours arrive. César l'attendait de pied ferme. Il s'était fortifié aussi bien du côté de l'oppidum que du dehors. Le proconsul, nous dit Henri Martin, « avait d'abord creusé sur la pente du mont d'Alésia un fossé à pic de vingt pieds de large pour entraver les sorties ; à quatre cents

pieds plus bas, un second fossé de quinze pieds en largeur et en profondeur ; puis un troisième semblable, dans le fond du vallon : ce dernier était rempli par les eaux détournées de l'Ozerain. Derrière le troisième fossé s'élevaient une terrasse et un rempart de douze pieds, avec revêtement et parapet surmonté de créneaux et hérissé, à la base, de ces pièces de bois fourchues que les Romains nommaient *cerfs*, et que nous appelons *chevaux de frise*. Des tours fortifiaient le rempart de quatre vingts pieds en quatre vingts pieds. Ces ouvrages n'avaient pas été jugé suffisants pour la partie des fortifications qui s'étendait en plaine. Là, en avant du rempart, dans une tranchée profonde de cinq pieds, étaient plantés et attachés ensemble un quintuple rang de troncs d'arbres, dont les branches, taillées et aiguisées, rayonnaient au-dessus de la tranchée. Plus avant encore, huit rangs de fosses de trois pieds de profondeur, disposées en quinconces, à trois pieds les unes des autres, et cachées par des ronces et des broussailles, recélaient des pieux aigus dont la pointe ne dépassait le sol que de quatre doigts. On n'arrivait à ces fossés qu'à travers une multitude de *chausse-trapes* ou *aiguillons*, espèces d'étoiles de fer fichées en terre. Ces travaux étaient doubles. A la circonvallation de onze mille correspondait une contrevallation toute pareille sur un développement de quatorze mille. César avait répété contre l'armée de secours ce qu'il avait fait contre la ville. Ces travaux, qui confondent l'imagination, avaient été exécutés, dans l'espace de six semaines peut-être, par moins de soixante mille légionnaires, que harcelaient sans cesse les vigoureuses sorties des assiégés » [19].

De violents assauts ont lieu de la part des Gaulois de l'extérieur comme de ceux de l'intérieur. Le courage se manifeste à chaque instant. Mais les pièges romains ont raison de l'audace et de la témérité des Gaulois. Dans un dernier assaut, l'Arverne Vercassivellaunos est capturé, le chef des Lemovices, Sedullos, est tué. Le carnage est grand, le vent de la défaite souffle, bien que tout soit encore très indécis. Les troupes gauloises inorganisées et échappant à tout véritable contrôle de leurs chefs abandonnent leurs positions et se replient en débandade.

Alors Vercingétorix perd tout espoir. Il ne peut plus attendre. La position des assiégés devient d'instant en instant plus critique. Tous sont épuisés, affamés. Le Grand Roi aux Cent Combats s'offre en victime expiatoire. Plutarque [20], Florus [21],

19. H. Martin, *Histoire de France*, I, 183.
20. *Caesar*, XXVII.
21. III, 10.

Dio Cassius [22], nous présentent une fort belle scène de reddition : Vercingétorix, à cheval, paré de ses plus belles armes, fait le tour du tribunal de César, saute à bas de sa monture, jette ses armes aux pieds du proconsul et s'agenouille devant lui dans l'attitude du suppliant. La scène est émouvante et ne manque pas de noblesse. En fait, c'est déjà la légende de Vercingétorix, héros malheureux de la liberté et de l'indépendance gauloises. C'est de l'imagerie d'Épinal, et cela prouve que le chef arverne eut une célébrité vraiment populaire, même après la conquête, et même chez ses vainqueurs.

La vérité est plus brutale. C'est César, qui n'a aucune raison d'inventer à ce moment de son récit, qui nous la donne (VII, 89). Le vainqueur « ordonne qu'on lui remette les armes, qu'on lui amène les chefs des cités. Il installe son siège au retranchement, devant son camp : c'est là qu'on lui amène les chefs ; *on lui livre Vercingétorix,* on jette les armes à ses pieds ». Le texte est clair. Vercingétorix et les chefs se sont livrés à leurs hommes et ce sont ceux-ci qui les livrent au vainqueur.

Le procédé paraît choquant. Il est normal chez les Celtes. Le chef est responsable devant les siens, et c'est un concept hautement démocratique en même temps qu'un concept sacré. Vercingétorix s'est trompé : il doit payer, il doit être sacrifié pour permettre à ses hommes d'être sauvés. Que l'on songe à Brân, qui, après son échec en Irlande, demande à ses compagnons de lui couper la tête [23], que l'on songe à Brennus qui, après le sac de Delphes et la défaite gauloise, se suicide une fois ivre [24]. C'est cette responsabilité du chef en même temps que son caractère sacré qui sont mis en évidence dans la *mabinogi de Branwen,* à propos de Brân qui se couche au-dessus d'une rivière de façon que ses troupes puissent passer sur lui. Et Brân dit : « Que celui qui est chef soit pont » [25]. C'est aussi l'illustration du mot latin *ponfifex* (celui qui fait le pont) désignant le prêtre, le chef étant primitivement un prêtre revêtu de tous ses caractères sacrés.

Vercingétorix sera emmené à Rome et paraîtra au triomphe du proconsul. Il attendra six ans dans une prison avant d'être froidement étranglé sur les ordres de son vainqueur. Quant aux assiégés, César les divise en deux groupes : l'un composé des Héduens et des Arvernes est renvoyé entièrement libre, car César

22. XL.
23. *Mab.* I, 144.
24. Cf. *Delphes et l'Aventure Celtique.*
25. *Mab.* I, 139.

pense se servir d'eux pour reprendre la main sur leurs peuples ; l'autre, composé d'un mélange hétéroclite de nations, est voué à l'esclavage, en sorte que chaque soldat romain reçoit un esclave.

Mais les troupes de l'armée de secours n'ont pas capitulé. Elles se dispersent dans les campagnes et attendent. Le moral est atteint. Puisque le Grand Roi aux Cent Combats est vaincu, à quoi bon continuer une lutte sans espoir. Les Héduens et les Arvernes s'en retournent les premiers. Eporedorix et Viridomar, une fois de plus, font marche arrière. Reste Commios. Lui ne désarme pas ; il prêche une sorte de guerre sainte, mais les peuples de la Celtique ne répondent pas à son appel. Alors Commios rentre chez lui avec les Belges. César envoie des légions partout et prend ses quartiers d'hiver à Bibracte.

Nous sommes maintenant en 51. Après le repos de l'hiver, l'agitation reprend sournoisement, en particulier chez les Bituriges et les Carnutes, agitation entretenue par des émissaires de Commios. César, averti par des traîtres, entreprend une campagne d'intimidation chez les Bituriges, puis se lance chez les Carnutes. Ceux-ci abandonnent leurs villes et leurs villages et se réfugient dans les forêts qui étaient nombreuses sur leur territoire, avant d'aller demander asile au-delà de la Seine, chez les peuples belges. Et précisément, c'est là que se développe l'agitation, plus sérieusement cette fois.

Les Bellovaques qui avaient prétendu faire la guerre pour leur propre compte se mettent à mobiliser. Leur chef Correos se joint à l'Atrébate Commios pour former une sorte de confédération belge à laquelle participent tous les transfuges de la Celtique. César, mis au courant par ses fidèles Remi, et par les Suessiones qu'il avait placés sous l'autorité de ceux-ci, marche contre les Bellovaques. Les armées s'observent longuement, cherchent des renforts, se tendent des embuscades. La bataille décisive a lieu vers le confluent de l'Aisne et de l'Oise. Les Remi, auxiliaires de César, sont battus, mais les Germains du proconsul entrent dans le combat avec sauvagerie. Correos est tué au cours d'une mêlée où son courage et sa fermeté sont remarquables. Les Belges s'interrogent sur l'avenir qui est fort sombre ; ils se décident à demander la paix. « Mais Commios l'Atrébate s'enfuit auprès des Germains » (VIII, 21). Hirtius, le continuateur des *Commentaires*, nous explique alors pourquoi Commios ne se rendit pas :

« L'année précédente, Titus Labienus, en l'absence de César qui rendait la justice dans la Gaule intérieure, ayant appris que

Commios intriguait auprès des cités et formait une coalition contre César, crut qu'il était possible d'étouffer sa trahison sans manquer aucunement à la loyauté. Comme il ne pensait pas qu'il vînt au camp, si on l'y invitait, il ne voulut pas éveiller sa défiance en essayant, et envoya Caïus Volusenus Quadratus avec mission de le tuer sous le prétexte d'une entrevue. Il lui adjoignit des centurions spécialement choisis pour cette besogne. L'entrevue eut lieu, et Volusenus — c'était le signal convenu — venait de saisir la main de Commios ; mais le centurion, soit qu'il fût troublé par ce rôle nouveau pour lui, soit que les familiers de Commios l'eussent promptement arrêté, ne put achever sa victime : le premier coup d'épée qu'il lui donna lui fit néanmoins une grave blessure à la tête... A la suite de cette affaire, Commios, disait-on, avait résolu de ne jamais se trouver en présence d'un Romain » (VIII, 23).

Cependant César s'en va ravager le pays d'Ambiorix, « bien qu'il ait renoncé à l'espoir de réduire ce personnage » (VIII, 24). Caninius se met en campagne pour réduire les derniers peuples de la Confédération armoricaine, se heurte à Dummacos, chef des Andegavi, et réussit à le vaincre. Ensuite, ce même Caninius poursuit le Sénon Drappès et le Cadurque Lucterios, le fidèle ami de Vercingétorix, qui avaient constitué une importante armée avec des fugitifs de toutes les nations. Lucterios se réfugie dans la forteresse d'Uxellodunum (Puy d'Issolu). Comme Caninius assiège la forteresse, il parvient à s'enfuir avec une poignée d'hommes.

Mais César, inquiet de l'agitation qui continue à se manifester chez les Carnutes, se fait livrer l'un des responsables de la révolte précédente, un certain *Gutuater*. Il est probable qu'il s'agissait d'un prêtre, car *gutuater* semble être un nom commun qui signifierait, d'après J. Loth, « le Père de la Prière ». Une inscription sur une pierre gallo-romaine ré-employée dans la construction de la Cathédrale du Puy-en-Velay (sous le clocher), signale un *gutuater* qui était en même temps *praefectus coloniae*, et dont le fils était *flamen*. Une autre inscription, trouvée à Mâcon, concerne un Gaulois qui était à la fois *flamen Augusti* et *gutuatros Martis*. Ce *gutuater* des Carnutes est supplicié sur l'ordre du proconsul, et d'une façon assez horrible.

Satisfait par cette vengeance, César est averti que les assiégés d'Uxellodunum continuent à narguer les Romains. Il s'y précipite et constate que les Gaulois sont fort bien à l'abri dans leur forteresse et qu'ils pourront encore tenir des mois, car ils sont pourvus de sources et disposent d'un ravitaillement abondant.

Il essaye alors de les priver d'eau, et après des combats acharnés, les assiégés se voient contraints de se rendre.

Alors César, voulant extirper définitivement les racines de la révolte, décide un châtiment exemplaire : « En conséquence, il fit couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes et *leur accorda la vie sauve* » (VIII, 44). Les termes d'Hirtius sont assez atroces quand on sait que les malheureux ainsi traités mouraient infailliblement d'hémorragie ou de gangrène.

Néanmoins la Gaule est maintenant « pacifiée ». Le proconsul a réussi dans son entreprise. Il ne manque pas de mérite, car les difficultés étaient grandes. Son génie militaire et son opportunisme politique lui rapportaient un pays entier dont il était le maître et qui allait lui rapporter Rome elle-même. En attendant, il fallait romaniser la Gaule, lui faire accepter l'Ordre Nouveau. D'aucuns se félicitent de cette romanisation qui nous aurait apporté enfin la civilisation qui nous manquait. Car nous n'étions que des barbares. « Le triomphe de César », écrit Émile Thévenot [26], « permit d'entraîner les Gaulois dans les voies de l'ordre et de la discipline, hors desquelles on ne construit rien de durable et de grand ». On n'a plus qu'à fermer le ban, car ce beau morceau de bravoure est d'une naïveté désarmante. La romanisation, en effet, consistait essentiellement à faire disparaître une civilisation tout entière, une langue tout entière, une religion tout entière, et cela au nom d'une civilisation qui a pratiqué les orgies de toutes sortes et inventé le « vomitorium ». C'est sans doute cela qui nous manquait. César a été le fossoyeur de la civilisation gauloise, et il est difficile à n'importe quel esprit objectif de pouvoir le féliciter d'avoir entraîner la Gaule dans les « voies de l'ordre et de la discipline », ce qui nous rappelle fâcheusement la propagande nazie pendant l'occupation. Que serait devenue cette civilisation gauloise ? Nous n'en savons rien, car on ne refait pas l'histoire. Mais ce qu'on peut dire, c'est qu'elle aurait eu sa propre nature. Au lieu de cela, pendant des siècles, l'*énorme machine à opprimer les peuples* qu'était l'administration romaine, a fonctionné pour l'écrasement de l'individualité celtique dans tous les domaines. Et ensuite, l'administration de l'empire romain a fait place à l'administration ecclésiastique qui a continué le même travail. Où était le bien, où était le mal ?

Cependant, dans ce silence qui gagne la Gaule entière, un homme se dresse encore, qui ne lâche pas les armes, irréductible jusqu'au bout, et ce sera le dernier, Commios l'Atrébate.

26. E. Thévenot, *Les Gaulois*, P.U.F., 1946, p. 133.

A la tête d'une troupe de fidèles, réfugiés d'un peu partout, il harcèle sans arrêt les Romains. Ce ne sont pas de grandes batailles, mais de petites escarmouches. Ce n'est plus de la guerre mais de la guerilla. Il se livre « avec sa cavalerie, à des actes de brigandage, dont il vivait, lui et sa bande, infestant les routes et interceptant nombre de convois destinés aux quartiers d'hiver des Romains » (VIII, 47).

Un beau jour, Volusenus, qui avait été chargé de tuer Commios lors du fameux guet-apens, est envoyé avec mission d'anéantir la troupe de l'Atrébate. « Volusenus détestait Commios, aussi obéit-il avec joie ». Volusenus organise donc des embuscades et parvient à éliminer de nombreux cavaliers gaulois. Et ces escarmouches se terminent par un combat singulier entre Commios et Volusenus, ce qui est une occasion de vider leur haine réciproque une fois pour toutes. L'Atrébate blesse grièvement le Romain, mais à présent, il est à peu près seul sur le champ de bataille. Alors il envoie des émissaires pour demander la paix, à la condition expresse qu'on lui évite de paraître devant un Romain.

C'est une étrange fin d'épopée que cette dernière bataille de Commios. Il reste seul. On songe à ces récits où seuls un guerrier revient. On songe à la vaste épopée galloise du *Gododin*, chantée par le barde Aneurin et dont le *leit-motiv* est :

> « De trois fois vingt chefs d'armée qui se hâtèrent vers Kattraeth,
> un seul homme revint chez lui... » [27]

Cet homme seul, c'est Commios.

Comprenant que tout est fini pour la Gaule, l'Atrébate abandonne. Il s'embarque pour la Bretagne [28]. Là encore luit l'espoir d'un univers celtique.

27. J. M. p. 22.
28. Frontin *Stratagemata*, II, 12.

CHAPITRE VI

HISTOIRE DES GAËLS

Georges Dumézil fait remarquer que les Irlandais ont pensé mythiquement leur histoire. Il en est de même pour les autres peuples celtiques, mais il est certain que jamais plus qu'en Irlande cette remarque n'a été plus justifiée. Le but des Gaëls a été de faire *coïncider* étroitement ce qui leur est arrivé avec ce qui *aurait dû* leur arriver, toujours en vertu du principe qui veut que les faits procèdent du mythe. Ce n'est donc pas par esprit d'invention pure et simple que les Irlandais ont entrepris, dès les origines, de transformer la réalité, c'est pour *rétablir l'ordre normal* des choses, que des impondérables avaient pu bousculer.

C'est pourquoi il nous est assez difficile de reconstituer l'histoire primitive de l'Irlande. Nous n'avons comme documents que des récits mythologiques, des poèmes et surtout ce *Leabhar Gabala*, ou Livre des Conquêtes, résultat d'une savante compilation de traditions orales diverses, d'annales et de généalogies, réalisée du IXe au XIIe siècle par des moines lettrés. Un récit très étrange, mêlé de poèmes, *Scel Tuain maic Cairill* (Histoire de Tuân fils de Carill), établit une sorte de résumé de cette vaste épopée ; il est placé dans la bouche de Tuân, personnage mythologique, qui grâce à ses réincarnations successives a été le témoin des faits relatés :

« Cinq invasions furent en Irlande. Personne n'y vint avant le déluge. Après le déluge, personne n'y vint avant 312 ans. Partholon, fils de Sera, vint en Irlande, en exil, avec vingt-quatre hommes et chacun leur femme. Ils s'établirent en Irlande et leur race y vécut pendant 5.000 ans. Entre deux dimanches, une épidémie s'abattit sur eux et tous moururent. Mais il n'y a pas de désastre sans un survivant pour raconter l'histoire. Je suis cet homme. »[1]

1. *Scel Tuain maic Cairill*, d'après le Rawlinson B.512 et le Leabhar na hUidre, édit. par Kuno Meyer dans le *Voyage of Bran*.

Cette race de Partholon correspond donc à une première race d'occupants de l'Irlande. D'où venaient-ils ? On ne peut le savoir. Les seuls renseignements complémentaires nous indiquent qu'ils défrichèrent l'île et qu'ils étaient pasteurs. Ils introduisent l'usage du *fosterage* (terme anglais intraduisible qui signifie « envoi des jeunes gens en dehors de leur famille naturelle, chez un père adoptif qui se chargera de leur éducation »). Ce fosterage deviendra l'un des usages les plus originaux et les plus tenaces de l'Irlande gaëlique, et cela même sous l'occupation anglaise. Les gens de la race de Partholon ont à combattre un peuple voisin dont le séjour favori se trouve sur les îles d'alentour, les Fomôré, sorte de pirates de la mer, plus des dieux que des hommes, et dont le chef est le géant Balor.

Après la disparition de la race de Partholon, l'Irlande fut vide pendant 32 ans. « Alors », continue Tuân, « vint Nemed, fils d'Agnoman, qui prit possession de l'Irlande... Quand Nemed vint avec sa flotte en Irlande, il avait trente quatre barques, et ils errèrent un an et demi sur la mer Caspienne, et beaucoup coulèrent ou moururent de faim et de soif, sauf quatre couples autour de Nemed. Ensuite, sa race s'accrût et il y eut jusqu'à 4.030 couples. Cependant tous moururent... »

Cette race de Nemed est aussi mystérieuse que celle de Partholon. On peut y voir des Scythes ou des peuples du voisinage de la Caspienne. Eux aussi sont harcelés par les Fomoré et doivent leur payer un lourd tribut, tous les ans à la fête de Samain (1er novembre). D'autres textes prétendent qu'ils abandonnèrent l'île.

« Puis Senion, fils de Stariath, prit l'Irlande. De lui viennent les Fir Domnainn, les Fir Bolg et les Galiain ; ils possédèrent l'île un certain temps ». Ces peuples sont sans doute beaucoup plus proches de nous. On a pu comparer le nom des Fir (Hommes) Domnainn au peuple britonnique des *Dumnonii* dont la présence est attestée dans l'île de Bretagne et qui ont donné leur nom au Devon et à la Domnonée armoricaine. Le nom des Galiain est à rapprocher de celui des Gaulois, également britonniques. Quant aux Fir Bolg (les Hommes au Sac ?) qui jouent le rôle le plus important, on s'accorde à y voir un autre peuple britonnique, les Belges. En tous cas, comme des traces de civilisation britonnique antérieures à l'arrivée des Gaëls ont été retrouvées, on peut ajouter foi à cette légende, dans une certaine mesure tout au moins : il a dû y avoir une invasion de Belges, accompagnés de Dumnonii et de Gaulois, à une époque qu'on ne peut dater avec certitude, peut-être le ve siècle. Ces nouveaux occu-

pants sont des agriculteurs et appartiennent à la civilisation de l'âge du Fer, probablement celle dite de Hallstatt : ils introduisent l'usage de ce métal, notamment pour la fabrication des lances, et l'institution d'une royauté liée à la fécondité du sol.

Mais, continue Tuân mac Cairill, « Beothach, fils de Iarbonel le Prophète, s'empara de cette île après avoir vaincu les races qui l'occupaient. C'est de lui que viennent les Tuatha Dé Danann dont l'origine est dit-on inconnue. Il est probable qu'ils venaient des Cieux, à cause de leur intelligence et de leur savoir ». De fait, ces Tuatha Dé Danann ou tribus de la Déesse Dana, sont les grands dieux de l'Irlande païenne. Le récit de la Bataille de Mag-Tured nous les présente ainsi : « Les Tribus de la Déesse Dana étaient dans les îles septentrionales du monde, apprenant la science, la magie, le druidisme, la sorcellerie et la sagesse, et ils devinrent supérieurs aux savants ès arts des Gentils. Les quatre villes où ils apprenaient la science et le savoir diaboliques étaient Falias et Gorias, Murias et Findias. » [2]

Ces Tuatha ont tout l'air d'être des gens venus du nord de l'Europe. Sont-ce ces fameux Hyperboréens ? Sont-ce les peuples dolméniques, comme cela est vraisemblable [3] ? Mais alors, il y a interpolation dans la légende : ils auraient dû envahir l'Irlande avant les Fir Bolg, puisqu'ils sont antérieurs aux Celtes. Mais le *Leabhar na Gabala* [4] nous précise que « Iarbonel le Blanc, prophète excellent », était « fils de Nemed, fils d'Agnoman ». En fait il s'agit d'une partie des Némédiens qui étaient allés se réfugier dans les îles septentrionales, pour échapper aux Fomoré, et qui avaient bénéficié là-bas d'une civilisation perfectionnée. Mais l'Irlande est aux mains des Fir Bolg, et les Tuatha, alliés aux Fomoré, livrent la première bataille de Mag-Tured qui se termine par la défaite des Fir Bolg. Les Tuatha sont désormais les maîtres de l'île, mais pas entièrement car les Fomoré sont là ; des mariages se font entre les deux races, mais les Fomoré deviennent trop gourmands. Nuada, roi des Tuatha, a eu la main coupée pendant la bataille et a dû laisser la royauté à Bress, fils du Fomoré Elatha et de la Tuatha Eriu (Irlande). Bress charge les Tuatha d'impôts fort lourds et ceux-ci, sous la conduite de Nuada, de Lug, d'Ogma, de Dagda, tous dieux du panthéon celtique, se révoltent et engagent la seconde bataille de Mag-Tured, qui, elle, se termine par la défaite des

2. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, p. 37.
3. Cf. *Le problème des Cimbres et des Teutons*.
4. VII, poème 62.

Fomoré et la mort de leur roi Balor. Les Tuatha sont désormais libres.

Ces Tuatha dé Danann ont un rôle civilisateur. Lug est un maître artisan et apprend aux autres les techniques et les arts. Dagda bâtit des forteresses. Goibniu, le forgeron, introduit la métallurgie, Diancecht la médecine. Tout se passe comme si les Tuatha constituaient une aristocratie guerrière et intellectuelle, face aux Fir Bolg qu'ils avaient réduits à une condition inférieure et qui devaient se borner au travail de la terre, face aussi aux Fomoré qui étaient des navigateurs.

Mais alors apparaissent les fils de Mile, c'est-à-dire les Gaëls. Un antique récit du Livre Jaune de Lecan, *Do Suidigud Tellaich Temra* (Partage du domaine de Tara), relate ainsi l'origine des Gaëls :

> « Nous sommes issus des enfants de Mile, d'Espagne. Après la construction de la tour de Nimrod et la confusion des langues, nous allâmes en Égypte, sur l'invitation de Pharaon, roi d'Égypte. Nêl, fils de Fenius et Goedel Glas étaient nos chefs tandis que nous étions dans le sud. De là nous nous sommes appelés Fene, de Fenius (cf. Fénians), et Gaëls de Goedel Glas... Scota, fille de Pharaon, le roi, fut donnée comme épouse à Nêl, fils de Fénius, quand nous étions en Égypte. C'est ainsi qu'elle est notre ancêtre et que d'elle nous sommes appelés Scots. Dans la nuit pendant laquelle les enfants d'Israël s'échappèrent d'Égypte, quand ils traversèrent à pied sec la Mer Rouge avec le chef du peuple de Dieu, Moses, fils d'Amram, et quand Pharaon et son armée furent noyés dans la mer, après avoir gardé les Hébreux en captivité, parce que nos ancêtres n'allèrent pas avec les Égyptiens à la poursuite du peuple de Dieu, ils craignirent la colère de Pharaon. Ils craignaient que les Égyptiens ne les réduisissent en esclavage comme ils l'avaient fait pour les enfants d'Israël en une autre occasion. Alors ils s'enfuirent, une nuit, sur les vaisseaux de Pharaon, à travers l'étroite Mer Rouge, puis sur l'océan déchaîné, autour du nord-ouest du monde. Ils passèrent les montagnes du Caucase, passèrent la Scythie et l'Inde, traversèrent la mer qui est là, la Caspienne, franchirent le Palus Maeotis, arrivèrent en Europe ; du sud-est au nord-ouest, le long de la Méditerranée, à droite de l'Afrique, ils dépassèrent les colonnes d'Hercule vers l'Espagne, et de là atteignirent cette île... C'est Ith, fils de Breogan, qui vit les montagnes de l'Irrus, du sommet de la tour de Breogan en Espagne, et c'est lui qui vint vers cette île, et c'est sur ses traces que nous partîmes... »

Il n'y a pas grand'chose à tirer de ce récit touffu, sinon que les Gaëls, comme les autres Celtes, venaient d'Asie centrale. Mais il est probable qu'il y eut deux invasions gaëliques, l'une par le sud, peut-être donc *via* l'Espagne, l'autre certainement par le nord. Néanmoins les fils de Mile, Eremon, Eber et Ir, avec l'aide des trois déesses Eire, Fotla et Banba (qui sont les trois noms de l'Irlande), grâce aussi à l'habileté du poète Amergein,

parviennent à vaincre les Tuatha De Danann à la bataille de Tailtiu. Alors se conclut un accord entre les deux races. Les fils de Mile auront le sol, les Tuatha le sous-sol et les îles. Ainsi la race des dieux se trouve reléguée dans les tertres, c'est-à-dire les mégalithes, qui de ce fait deviendront des domaines magiques, des terres sacrées, l'univers des *sidh*, et de nos jours encore leur souvenir subsiste opiniâtrement, ce sont ceux que le paysan appelle craintivement et respectueusement *the good people*.

Ces fils de Mile sont évidemment supérieurs aux autres. Ils représentent probablement la civilisation du second âge du Fer, civilisation dite de la Tène. Leur langage est encore proche du latin, ce qui prouverait une origine commune italo-celtique ; mais la langue gaëlique est plus archaïque dans ses tournures et son vocabulaire que la langue des britonniques (Gaulois, Belges et Bretons). Ils ont gardé le Q indo-européen, comme les Latins, alors que les Britonniques l'ont fait évoluer en P ou en B. Ils disent *cet* (tête) au lieu de *penn* (latin : *caput*), *ceathair* (quatre) au lieu de *pedwar* (latin : *quattuor*). Ils sont probablement peu nombreux, mais imposent leurs coutumes, leur langue, leur religion aux populations autochtones elles-mêmes très diverses : descendants de Belges, de Pictes qui sont les *Pretanoi* des auteurs grecs (d'où le mot *Bretons*) et qu'ils appellent eux-mêmes les *Cruithni*, des *Erainn* (nom d'une des principales tribus du sud) dont on ne saisit pas bien l'origine mais qui ont donné leur nom à l'île (Eire, Iwerddon, Ierné, Hibernia), des descendants des fameux Tuatha enfin.

Leur religion ne se distingue guère de celle pratiquée par les Bretons et les Gaulois, du moins pour ce qu'on en sait. Leurs prêtres sont également les druides, c'est-à-dire les Voyants (*dru-id*, la racine indo-européenne *id* étant la même que celle du latin *videre*). Les druides sont groupés en un collège obéissant à une hiérarchie scrupuleuse, mais chacun d'eux vit seul et participe à la vie de la nation. Ils sont versés en toute science, ils ont le don de prophétie ; ils sont les maîtres des sortilèges et des prodiges qu'ils peuvent en toute circonstance déclencher : brouillards magiques, métamorphoses d'apparence, etc. Ils sont également les dispensateurs du *geis*, cette sorte de *tabou*, à la fois injonction ou prohibition d'honneur et de magie qu'on ne peut transgresser sous peine de mort ou de déshonneur. Comme leurs confrères Gaulois, ils n'écrivent rien, sans doute pour les mêmes raisons, bien que dans les premiers siècles du christianisme apparaisse l'*ogham*, sorte d'écriture basée sur

l'alphabet latin, et qui consiste en traits perpendiculaires ou obliques allant de un à cinq, tracés de part et d'autre d'une arête centrale.

Les Druides représentent, sinon la plus haute autorité, du moins l'autorité la plus écoutée. Le roi ne parle jamais avant le druide ; c'est le druide, qui par son interprétation des signes, et par son rôle magique, fait décider par les chefs de la conduite à suivre. Comme dit César, à propos des druides gaulois, ce sont eux « qui tranchent tous les différends, publics et privés ; et si un crime quelconque a été commis, s'il y a meurtre, s'il s'élève une contestation relative à un héritage ou à des limites, ce sont eux qui décident, évaluent les dommages et les peines » (VI, 14).

De même les druides sont des ambassadeurs et on les envoie demander la paix ou la guerre. Si César prétend que les druides gaulois « ont coutume de ne pas aller à la guerre », il semble bien que les druides irlandais participent d'une façon ou d'une autre aux guerres et aux querelles diverses. Au siège de Druim Damghaire, le druide Mogh Ruith a des armes qui sont soigneusement décrites (*Revue Celtique*, XLIII, 75). Mais c'est surtout par sa magie qu'il vient à bout de ses ennemis. Les druides sont tous plus ou moins médecins, comme Fingen, druide du roi d'Ulster : « Chacun venait lui montrer ses coups et ses cicatrices, ses blessures et ses souffrances ; il disait à chacun sa maladie et lui donnait un remède, et chacun se trouvait en effet avoir la maladie qu'il lui avait dite » [5].

On dit habituellement que les druides disparurent au moment de la christianisation de l'Irlande, notamment sous l'influence de Saint Patrick : « Il se battit contre les druides au cœur dur. Il écrasa les orgueilleux avec l'aide que lui donna le ciel blanc et il purifia l'Irlande aux vertes plaines de la grande race » [6].

C'est aller un peu vite, car il ne faut pas oublier que l'œuvre *pratique* de saint Patrick, son organisation ecclésiastique, disparurent presque tout de suite après sa mort, et nous savons que la caste des druides demeura au moins jusqu'au règne de Domnall hUa Neill, mort en 978. En fait les druides ne furent jamais pourchassés ni interdits comme ils le furent en Gaule, et dans une certaine mesure en Bretagne. Il est également certain qu'ils se fondirent dans la caste des *Fili*, c'est-à-dire des poètes (bardes), car ces *Fili*, dont le statut sera solennellement

5. Cité par F. Le Roux, *Les Druides*, p. 41.
6. *Thesaurus Paleohibernicus*, II, 322, cité par F. Le Roux, *op. cit.*, p. 31.

affirmé en 575, grâce à Saint Columkill, ne sont pas seulement des poètes ordinaires, car ils se livrent à des pratiques plus ou moins magiques, tout en s'abstenant de sacrifices.

Une énigme qui n'a jamais été complètement résolue est celle des druidesses. Ont-elles vraiment existé ? On a pu en douter, car nous n'avons pas de preuves hitorique. Mais tout concorde à nous le faire croire d'autant plus qu'un texte bas-latin de Numérien raconte qu'une druidesse, qui se tenait dans une auberge, aurait prophétisé l'empire à Dioclétien s'il tuait un sanglier. Or Dioclétien régna après avoir tué le préfet du prétoire *Aper* (Sanglier). Il reste à savoir si cette druidesse officiant dans une auberge n'était pas seulement une « voyante ». Néanmoins, comme dit Françoise Le Roux, « la société celtique a toujours réservé aux femmes une place très honorable et... dans les meilleurs morceaux des cycles irlandais et gallois, où la saveur païenne est la plus authentique, la poétesse (*banfile*) ou la druidesse (*bandrui*) sont des figures familières. Cela ne peut étonner dans un pays où, jusqu'au VIIe siècle, les femmes propriétaires d'un domaine étaient astreintes au service militaire, au même titre que les hommes. » [7]

Car dans cette société gaëlique, la femme joue un rôle important, comparé à celui de la femme méditerranéenne. Les reines y sont considérées au même titre que les rois. Dans le récit de la *Razzia de Cualngé*, nous voyons la reine Mebdh se disputer avec son mari Ailill : le roi avait en effet dit que son mariage l'avait grandie, elle, en richesse et en prestige. Il s'ensuit un défi et un étalage de leurs richesses respectives. La femme veut d'ailleurs disposer de son sort ; quand elle est amoureuse d'un homme, elle invite franchement celui-ci à partager sa couche. Si l'homme refuse, elle lance sur lui un *geis* auquel il ne peut se dérober : ainsi font Deirdré avec Noisé et Grainé avec Diarmaid. Ce respect de la femme, son autorité, sans aller jusqu'au matriarcat, comme on a voulu le faire croire, ne seront pas une des moindres causes de la réhabilitation de la femme aux XIIe et XIIIe siècles, dans tout l'occident, à l'époque de l'Amour Courtois. En tous cas, il y a une succession utérine très nette dans les traditions irlandaises — et galloises —. Très souvent l'homme est nommé fils de *une-telle*, comme le roi Conchobar mac Ness ou Cûchulainn fils de Dechtire. Cette succession utérine ne pouvait d'ailleurs qu'être encouragée par la coutume du *fosterage.*

7. F. Le Roux, *op. cit.*, p. 17.

En effet, cette coutume qui persévérera jusqu'au XVIIIe siècle, consiste à confier l'enfant jusqu'à ses dix-sept ans à une maison amie ou à des parents. Le père abandonne presqu'entièrement ses droits au profit du *fosterer*, c'est-à-dire du père nourricier. Or bien souvent, le *fosterer* n'est autre que le frère de la mère, ce qui rejoint une coutume signalée dans certaines régions de Bretagne par César : il y aurait eu, sinon une polyandrie, du moins une liberté sexuelle presque absolue de la femme, et dans ce cas les enfants devaient rester dans la famille de la mère, sous la tutelle de l'oncle maternel. Cette coutume semble remonter très loin vers des origines totémiques et elle est attestée par des récits gallois concernant les fils de Don, Gwyddyon et Gilvaethwy élevés par leur oncle Math, et le fils d'Arianrod, Lleu, élevé par son oncle Gwyddyon.

Le système des *clans*, encore en usage en Écosse, mais dont le nom ne veut plus dire grand chose, est un héritage de la famille primitive gaëlique, qui se réfère à l'antique *gens* indo-européenne. Il y a une sorte de contradiction entre la structure de cette *gens* et les coutumes du *fosterage* et de la filiation utérine. Il ne faut pas oublier que le *fosterage* est dû à la fameuse race de Partholon, donc d'origine pré-indo-européenne. Pourquoi ne pas admettre que la filiation utérine est également d'origine pré-indo-européenne, vraisemblablement due aux Tuatha De Danann, c'est-à-dire les constructeurs de mégalithes. Tout se passe comme si les Gaëls ont assimilé les habitudes des autochtones et les ont amalgamées aux leurs.

Donc la famille légale gaëlique, la *deirbh-fine*, d'importation aryenne, s'étend à quatre générations, du père, *cenn-fine* (chef de famille), à l'arrière-neveu ; au-delà de ces quatre générations, la famille s'éparpille en multiples branches et cet éparpillement amène une division du patrimoine, le *gavelkind*, et qui est caractéristique de l'Irlande, de la Bretagne et de l'Armorique, non sans relation d'ailleurs avec le droit germanique primitif, qui, on le sait, est d'origine celtique. La conséquence de ce *gavelkind* est évidemment la multiplication des domaines, ce qui ne va pas sans disputes ou tentatives de regroupements par la force. La faiblesse des Celtes résulte de leurs disputes intestines, mais ces disputes sont inévitables eu égard aux dispositions légales en vigueur. De même le droit de succession dans les lignées royales cesse après la quatrième génération, ce qui ne résoud pas le problème de l'autorité.

La cellule politique de base est le *tuath*, la tribu. On y retrouve des traces de totémisme. Le roi Conchobar d'Ulster est le chef

de la Branche Rouge. Finn est le chef des Fénians, organisation clanale obéissant à des lois strictes. Les Tuatha Dé Danann sont tous issus de la même ancêtre, la déesse Dana. Le *tuath* a son organisation particulière, pour ne pas dire autonome, ce qui ne simplifie pas les rapports entre un *tuath* et un autre : ainsi l'aspect le plus frappant des sociétés celtiques, en Gaule, en Bretagne et en Irlande, a été celui d'une anarchie savamment conservée et même organisée. Chaque *tuath* a un roi, ou plutôt un chef, car la royauté est difficilement supportable pour tout Celte qui se respecte, comme en témoignent les difficultés de Vercingétorix. C'est une sorte de patriarche, chef de guerre, diplomate et juge. Son autorité est beaucoup plus morale qu'effective.

En effet, le chef est élu à l'intérieur de la famille royale. Tout membre de cette *deirbhfine* est éligible, ce qui suppose des compétitions parfois armées, et des intrigues de la part de ceux qui en sont à la quatrième génération et qui sont donc à la limite de succession. Pour essayer de limiter les dégats, on institua plus tard le *tanaisex rig*, c'est-à-dire le second du roi, héritier présomptif ; mais cette nouvelle institution ne réussit pas à améliorer le système : dès qu'un roi mourait, les querelles reprenaient entre le successeur désigné et les prétendants évincés.

Il y eut pourtant des tentatives d'unité résultant du fameux mythe du Roi du Monde. Les Gaëls ont senti qu'ils ne pourraient survivre que grâce à une autorité : mais cette autorité devait être à la fois indiscutable et néanmoins souple : les Celtes n'ont jamais accepté la dictature d'un homme. Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, Conn Cetcatach (Conn aux cent batailles), roi de Connacht (Connaught) auquel il donne son nom, s'arroge le titre d'*Ard Ri* (roi suprême) sur toutes les provinces d'Irlande. Cette royauté suprême dont le siège est à Tara, capitale symbolique de l'Irlande, sorte d'*omphallos* du monde gaëlique, est plus un honneur qu'un pouvoir réel. Bien souvent les rois suprêmes seront méprisés et parfois chassés pour être remplacés par d'autres, éphémères eux aussi. Chaque fois qu'un roi suprême est élu, il commence par faire le tour d'Irlande, si toutefois les rois provinciaux le laissent venir chez eux. Au cours de ce voyage, il lève le tribut, parfois sous forme de promesse jamais tenue, et emmène des otages, gage d'une obédience qu'il ne pourrait jamais escompter sans cela.

On voit donc se dessiner les structures *idéales*, presque *mythiques*, de la société gaëlique : En haut, le roi-suprême, suzerain avant la lettre, mainteneur des traditions, intronisé à Tara sur

le siège du couronnement qui n'est autre que la fameuse *Lia Fail*, la Pierre de Fâl, rapportée des îles du nord du monde par les Tuatha Dé Danann, et qui crie sous chaque nouveau roi (!) ; c'est en fait le siège périlleux qu'on retrouve dans la *Queste du Saint-Graal*. Ensuite, il y a les rois locaux, d'abord cinq, ensuite sept. Ces rois sont les maîtres, du moins théoriques dans leur pays. En tous cas la hiérarchie est très stricte. Presqu'au niveau du roi se trouve l'Hospitalier, noble de haut rang qui tient porte ouverte et table garnie tous les jours et pour tous ; il a droit à 800 hectares de terres et à d'innombrables serviteurs. Il semble qu'autrefois c'est le roi lui-même qui jouait ce rôle, car le roi a conservé le privilège de l'octroi du don : n'importe qui peut arriver devant le roi et lui demander un don ; le roi ne peut refuser, et il accepte, sans même savoir ce qui lui sera demandé. En somme, les Gaëls ont voulu que le roi soit le bienfaiteur du *tuath*, qu'il soit au service des autres, et non pas un profiteur du pouvoir. L'idée est fort belle, mais elle a conduit à l'affaiblissement progressif de l'autorité. Donc l'Hospitalier, en héritant de la charge de nourrir les membres du *Tuath*, devient une sorte de second roi, mais seulement *nourricier*, que l'on respecte et qui est comme le symbole de l'hospitalité sacrée qu'ont toujours manifestée les Celtes.

A peu près au même rang que l'Hospitalier, se trouvent l'Évêque ou l'abbé, dans les temps chrétiens, le Druide, aux temps païens. Puis c'est la cohorte des lettrés, qui se divisent bientôt en deux catégories, les *brehons* et les *fili*. Les Brehons sont les hommes de loi, chargés d'examiner les cas litigieux ; dans les premiers temps cette fonction était remplie par les druides. Les *Fili* sont à la fois les anciens druides, les bardes et les savants de toute espèce. Ils sont les mainteneurs de la culture gaëlique, ils enseignent la jeunesse, et même pendant la période chrétienne où ils continueront leur œuvre concurremment avec les moines. Ce sont eux qui, pendant toute l'occupation anglaise, et jusqu'au XIXe siècle dans les campagnes les plus reculées, maintiendront contre vents et marées l'usage du gaëlique et le souvenir de la tradition : et pourtant, ce ne seront plus que des chanteurs vagabonds, plus ou moins hors-la-loi.

Après le roi, l'Hospitalier, le clergé et les lettrés, viennent les nobles divers, d'abord les proches du roi, ensuite les parents éloignés, les petits chevaliers, les harpeurs qui forment une classe bien distincte et non roturière. On sait que la harpe était l'instrument de musique par excellence des Celtes, aussi bien

des Bretons que des Gaëls. La harpe la plus célèbre était celle du Dieu Dagda, harpe magique bien entendu, et qui se détache toute seule de la muraille. Dagda peut y jouer l'air du sommeil, l'air du rire, l'air de la plainte. Les spectateurs s'endorment, ou rient, ou se mettent à pleurer [8].

Enfin, au bas de l'échelle sociale, se trouvent les gens de métiers, artisans divers, les vassaux au sens précis du terme (gallois *gwas*, serviteur, du gaulois *vassos*), les esclaves hommes et femmes, qui sont plus comparables aux serfs qu'aux esclaves méditerranéens, sans doute d'anciens prisonniers qui n'ont pu se racheter.

Dans cette société tout est aristocratique. C'est la preuve qu'elle est tracée par un peuple conquérant peu nombreux, les Gaëls constituant une élite intellectuelle et guerrière. Il faut d'ailleurs mettre l'accent sur ce côté intellectuel, car peu de sociétés offrent une si large place aux lettrés que la société irlandaise. Et pourtant la richesse du pays est essentiellement agricole. C'est à celui qui possédera le plus de troupeaux. D'où toutes ces razzias de bétail qui forment le sujet de nombreuses épopées. D'où il faut également conclure qu'une grande part de la population, non gaëlique, était employée aux travaux agricoles. C'est également la preuve que l'Irlande n'était pas facile à gouverner. Car si théoriquement tout était parfait, la nature même de cette population turbulente et mêlée ne prédisposait pas à l'obéissance. L'Histoire d'Irlande est une longue suite de guerres intestines avant d'être une suite de combats contre les oppresseurs anglais.

Au début de l'ère chrétienne, l'Irlande est divisée en cinq provinces, c'est-à-dire en fait cinq états : l'Ulster au nord, le Connaught et le Munster à l'ouest, le Leinster-Nord et le Leinster-Sud au sud-est. L'Ulster paraît de beaucoup le plus important. Son territoire descend jusqu'à la Boyne, c'est-à-dire presqu'a l'emplacement du futur Dublin. Les épopées nous ont laissé le souvenir d'un état bien organisé et très fort, qui nécessite même la coalition des quatre autres provinces contre lui, notamment pour la fameuse razzia de Cualngé. Cette épopée masque en fait une rivalité entre le Connaught, qui ne s'appelle pas encore ainsi, et l'Ulster. Conchobar mac Ness, roi d'Ulster, serait mort vers 20 ou 30 après J.-C. Cûchulainn, le célèbre héros de la résistance contre le Connaught, serait mort vers 2 avant J.-C. Il reste bien entendu que ces personnages appartiennent à la

8. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, p. 52.

mythologie, mais les événements dans lesquels ils sont imbriqués doivent correspondre à certaines réalités.

Des luttes confuses se déroulent pendant tout le premier siècle. Le roi Cormac Conloing est tué lors de la destruction de la forteresse de Da Choga en Mide (Meath). Un certain Tuathal Techtmar règne de 76 à 106 et se heurte aux rois de Leinster. C'est alors qu'apparaît la figure mi-légendaire, mi-historique de Conn aux Cent batailles. Il est roi de Connaught ; il dépasse le Shannon, s'établit dans la région centrale et fonde le royaume de Mide (Meath), c'est-à-dire le Milieu, avec pour capitale Tara, et en profite pour prendre le titre de Roi Suprême. Ce royaume remplace celui du Leinster-Nord, détruit par Conn. Mais Conn se heurte aux prétentions du roi de Munster, Eoghan Mor, surnommé Mogh Nuadat (fidèle du dieu Nuada). Il finit par conclure un accord avec celui-ci, accord qui partage l'Irlande en deux zones d'influence, la *Leth Cuind* (moitié de Conn) au nord d'une ligne de collines qui va de Dublin à Galway, et la *Leth Moga* (Moitié de Mogh), au sud de cette ligne. Conn laisse un grand souvenir dans toute l'Irlande et sa descendance, *Dal Cuind*, conservera le siège de Tara, en dépit de quelques interruptions jusqu'en 1022. Conn lui-même est le héros d'une curieuse aventure, le *Baile in sceail* (Extase prophétique du Fantôme), récit rédigé au XIe siècle sous l'influence des abbés d'Armagh.

A Tara, Conn fait sa ronde le long des remparts. Or il met le pied sur une pierre qui crie. C'est la fameuse *Lia Fail*, symbole de la souveraineté. Et elle crie autant de fois que Conn aura de descendants qui régneront. Un cavalier apparaît alors et invite Conn à le suivre. Ils parviennent dans une plaine où il y a un arbre d'or et pénètrent dans une splendide demeure. Une jeune fille y siège sur un trône de cristal et portant une couronne d'or. Le dieu Lug est assis près d'elle. On apprend que la jeune fille est la Souveraineté d'Irlande. Elle donne à Conn la côte d'un bœuf et la côte d'un porc, puis sert de la bière rouge dans une coupe d'or en demandant pour qui elle verse à boire. Lug nomme alors chacun des princes de la race de Conn qui régneront après lui.

L'un des fils de Conn, Condlé, est aussi le héros d'une aventure merveilleuse conservée dans le *Livre d'Ulster*, récit datant sans doute du VIIIe siècle. Une femme apparaît à Condlé et lui révèle qu'elle vient du Pays de la Promesse (la Terre des Fées, pays des Tuatha Dé Danann). Tous les assistants peuvent entendre la voix de la femme, mais seul Condlé peut la voir. Elle déclare qu'elle est amoureuse de Condlé et lui demande de venir avec

elle. Après plusieurs tentatives, et en dépit des charmes lancés par Coran, druide de Conn, pour éloigner la fée, Condlé se précipite dans le bateau de cristal de la fée et disparaît à jamais. Cette légende est sans doute la transposition poétique de la mort prématurée de Condlé, en relation avec les croyances druidiques sur l'autre monde.

Un autre fils de Conn est mêlé à l'histoire de Munster, c'est-à-dire dans la zone d'influence de Mogh Nuadat. Il se fait bannir du Munster après avoir voulu s'en emparer, mais y revient en vainqueur grâce à la bataille de Mag Mucrama (195).

Mais le successeur de Conn fut Art, héros lui aussi d'une étrange épopée, *Echtra Airt maic Cuind, ocus tochmare Delchaine ingine Morgan* (Aventures d'Art fils de Conn et Courtise de Delbchaen fille de Morgan) [9].

Cette épopée, fort énigmatique, est du plus haut intérêt. C'est une *quête* dans l'univers si particulier des dieux et des héros où les notions préhistoriques se mêlent aux préoccupations gaëliques concernant le problème de la souveraineté. Comme dans l'épopée correspondante du Pays de Galles, le *mabinogi de Kulwch et Olwen*, on y retrouve le thème de la quête du Graal et de l'Élu qu'on attend pour régénérer la terre, c'est-à-dire la fonction royale. Tout se passe comme si les auteurs de ce récit avaient voulu faire coïncider le mythe de la souveraineté perdue avec le rôle historique joué par Conn et par son fils Art [10].

Conn est veuf et déplore la perte de sa femme. Un jour il rencontre une femme merveilleuse, Bécuna Cneisgel (Blanche Peau). C'est en réalité une fée bannie de la Terre des Tuatha Dé Danann parce qu'elle a commis une faute grave. Elle se fait épouser par Conn, mais s'arrange pour écarter Art, fils de Conn, en donnant comme condition à son mariage qu'Art soit banni pour un an. « Conn dit à Art : — Quitte Tara et l'Irlande pour un an et va-t-en tout de suite car je m'y suis engagé. Et les hommes d'Irlande dirent que c'était grand dommage qu'Art fût banni à cause d'une femme. Cependant Art quitta Tara cette nuit-là, et Conn et Bécuna restèrent une année ensemble à Tara. »

Il est probable qu'il s'agit ici d'une transposition des difficultés rencontrés par Conn pour faire reconnaître Art pour son héritier. Art est donc écarté du pouvoir, mais cette décision est contraire à l'ordre établi. « Or, pendant cette année-là, il n'y

9. Livre de Fermoy, édit. par R. I. Best, *Eriu*, II.
10. Cf. dans le chapitre « Mythologie celtique » ce qui concerne la fonction de souveraineté.

eut ni blé ni lait en Irlande. Et les hommes d'Irlande se trouvèrent en grande difficulté à cause de cela. On envoya chercher les druides de toute l'Irlande... pour savoir ce qui causait ce malheur. Les druides dirent au roi de Tara la cause de ce malheur : la dépravation de la femme de Conn et sa déloyauté. Et ils dirent encore que la délivrance serait possible si le fils d'un couple sans faute était amené à Tara pour y être tué afin que son sang fût mêlé au sol de Tara. »

Voici un rappel des anciens sacrifices de fécondité. Le sang du sacrifié redonne la fertilité à la terre désolée et stérile. Est-ce un souvenir des temps antiques de l'Irlande ? Est-ce en rapport avec la coutume attestée dans la bible par l'histoire d'Abraham et d'Isaac, du sacrifice du premier-né ? De toutes façons le trait se retrouve dans les récits concernant Merlin l'enchanteur. Lorsque Vortigern veut faire construire une tour et que cette tour s'écroule chaque fois qu'on vient de l'élever, les devins disent qu'il faut mélanger au mortier le sang d'un enfant né sans père.

Cependant Conn, qui ne peut chasser Bécuna, car il est lié à elle par un *geis*, va à la recherche d'un enfant né d'un couple sans faute. Il trouve un *coracle* (petit bateau de peau), navigue jusqu'à une île merveilleuse. Là il découvre le jeune homme qui correspond à ce qui est demandé, et le jeune homme accepte de venir à Tara en compagnie de Conn, moyennant la protection des rois de toute l'Irlande, d'Art et de Finn. Au moment où il va être sacrifié, contre la volonté de Conn, arrive une femme accompagnée d'une vache. La femme dit : « Voici ce qui doit être fait : la vache doit être tuée et son sang mêlé au sol d'Irlande devant les portes de Tara... Quand la vache sera morte, les deux sacs devront être ouverts. Il y a dedans deux oiseaux, l'un avec une seule patte, l'autre avec douze pattes. »

Nous sommes en présence du sacrifice par substitution de victime, mais en relation avec un culte taurobolique dont nous ignorons tout. S'agit-il du fameux Taureau aux Trois Grues, représenté dans la statuaire gallo-romaine ? Y a-t-il une relation entre le culte du Taureau et les rites de fertilité ? En tous cas la vache est tuée et les oiseaux qui s'envolent se battent ; c'est finalement l'oiseau à une patte qui prend le dessus. Cet oiseau symbolise évidemment Art, qui finira par vaincre, et le trait se retrouve dans l'aventure de Merlin. Quand Vortigern a fait chercher un enfant sans père pour le sacrifier, on découvre Merlin, mais celui-ci révèle qu'il y a deux dragons sous la tour. On les déterre et ils se battent. Ce combat des dragons

apparaît également dans le récit gallois de *Ludd et Llevelys*.

La femme fait donc sacrifier la vache et s'en retourne avec le jeune homme ; mais avant de partir, elle dit à Conn : « Rejette loin de toi cette fille remplie de fautes et de ruses, Bécuna Cneisgel... » Conn rétorque que cela lui est impossible. Alors la femme déclare : « Je veux qu'il manque un tiers du blé, du lait et des récoltes de l'Irlande tant que cette fille sera avec toi. »

Conn passe maintenant au second plan. Il n'incarne plus la souveraineté d'Irlande puisqu'il est incapable, comme le roi-pêcheur de la Quête du Saint-Graal, de garantir la prospérité du royaume. C'est à Art de reprendre le flambeau. Il commence par jouer aux échecs avec Bécuna et gagne la partie. Il a donc droit à un gage et dit à Bécuna : « *Geis* sur toi ! Tu ne mangeras aucune nourriture d'Irlande avant de me rapporter la baguette que Cûroi, fils de Daré, possédait en sa terre quand il prit possession de l'Irlande et du Grand Monde ».

C'est une façon comme une autre de se débarrasser de Bécuna. Cûroi, l'un des Tuatha dé Danann, est un personnage lointain et quasi-infernal. En somme Art envoie Bécuna au diable. Mais il y a autre chose : la baguette de Cûroi, objet magique, semble bien un symbole de souveraineté, et précisément de l'ancienne souveraineté d'Irlande ; Art veut se procurer l'héritage légitime et sacré de l'Irlande.

De fait Bécuna, après quelques aventures, revient avec la baguette de Cûroi. Art prend la baguette et tous deux recommencent à jouer. Art s'aperçoit que le peuple invisible du *sidh* pousse les pièces sur l'échiquier, mais il est trop tard. Il perd la partie. C'est au tour de Bécuna de le placer sous un *geis* : « Je veux que tu ne puisses manger de nourriture en Irlande avant d'avoir ramené Delbchaen, la fille de Morgan. — Où est-elle ? demanda Art. — Dans une île au milieu de la mer, c'est tout ce que tu peux savoir ».

L'indication est pourtant suffisante et tout s'éclaire dans cette histoire compliquée. Art possède la baguette de souveraineté *mâle*, puisque c'est aussi un symbole phallique. C'est donc l'héritage paternel. Il lui manque l'héritage maternel, la souveraineté féminine. Or la fille qu'il doit aller chercher dans une île au milieu de la mer, voilà deux symboles psychanalytiques de la Mère, plus particulièrement de la Matrice. Et comme la mère d'Art est morte, il lui faut aller dans l'Autre-Monde s'il veut retourner vers sa mère. On voit ainsi qu'il y a parenté très nette entre cette épopée d'Art et la Quête du Saint-Graal.

Art part donc, découvre le *coracle* qu'avait déjà utilisé son

père, navigue d'île en île jusqu'à parvenir à une terre merveilleuse où il est fort bien reçu par des femmes splendides. L'une d'elles l'emmène dans une chambre de cristal où il réside pendant un mois. Il semble qu'il y ait là le symbole d'une période de maturation dans cette chambre-œuf à l'image de celle où Tristan déguisé en fou voulait emmener Yseult, à l'image également de la chambre de cristal d'Oengus, un autre Tuatha Dé Danann, dans laquelle il recueillit la malheureuse Etaine avant sa seconde naissance.

Art accomplit donc là une sorte de rituel de naissance. Au bout du mois, la femme lui dit : « Il y aura longtemps avant que tu puisses trouver la fille, car la route est mauvaise. Il y a la mer et la terre entre elle et toi ; et même si tu atteins la mer, tu ne pourras la passer. C'est un grand océan mortel et hostile... Quant aux forêts, elles sont traversées comme s'il y avait des pointes d'épées sous chaque pied d'arbre... Puis il y a un golfe terrible et une mer remplie de bêtes aux gueules énormes après cette forêt. Ensuite il y a une immense forêt de chênes, dense, épineuse, devant une montagne, un étroit sentier pour la traverser, et une sombre demeure dans un bois profond au bout de ce sentier, avec sept cerfs et un bain de plomb qui t'attendent, cat ta venue a été annoncée. Et il y a quelque chose de plus terrible encore : c'est Ailill Dubhdedach (Aux dents noires), fils de Morgan Minscothach (Tendre Fleur). Aucune arme ne peut lui faire de mal. Là se trouvent deux de mes sœurs... Elles portent deux coupes dans leurs mains, une coupe remplie de poison, l'autre remplie de vin. Bois la coupe qui est à ta droite quand on te dira de boire. Alors tu seras près du château de la fille. Voici comment il se présente : une palissade de bronze l'entoure et une tête d'homme est fichée sur chaque pieu. Ce sont les têtes de ceux qui ont été tués par Coinchend Cendfada (Tête de Chien-Tête Longue). Il ne reste qu'un seul pieu vide. Et Coinchend, fille du roi des Coinchid (des Têtes de Chiens), est la mère de la fille : Delbchaen, fille de Morgan. »

Toutes ces difficultés sont évidemment des épreuves initiatiques pour l'accession à la royauté suprême représentée par Delbchaen, bien protégée contre les aventuriers. Les têtes fichées sur les pieux sont celles des prétendants au trône, mais seul l'élu peut accéder au fond du sanctuaire, c'est-à-dire seul celui qui retrouve la tradition maternelle est assuré de l'emporter. Il y a là une illustration assez saisissante de ce principe de succession utérine caractéristique des sociétés celtiques. Les deux coupes représentent les seins de la mère, mais il faut boire au

bon sein, celui de droite, c'est-à-dire avoir une filiation normale.

Il est intéressant de noter que le mabinogi gallois de Kulhwch et Olwen présente la même série de difficultés mais envisagée sous l'angle de la quête d'objets à rapporter. Ce qui est frappant, c'est de retrouver dans le texte gallois la palissade où sont fichées les têtes, avec un seul pieu vide. Et le père de la fille s'appelle Yspaddaden Penkawr (Grosse-Tête), ce qui n'est pas sans rapport avec le personnage gaëlique de *Coinchend Cendfada*, c'est-à-dire de Tête de Chien-Tête Longue, fille du roi des *Coinchid* (Têtes de Chiens) qui se nomme lui-même *Conchruth*, c'est-à-dire Tête Rouge. D'ailleurs Coinchend finit comme Yspaddaden Penkawr. Sa tête coupée est plantée sur le pieu vide de la palissade, ce qui prouve que les temps sont accomplis et qu'Art, possesseur de Delbchaen, a acquis la souveraineté.

Donc Art revient en Irlande avec Delbchaen. Bécuna doit avouer sa défaite, et elle s'en va. Il n'est plus question de Conn : désormais, c'est Art le roi suprême.

Art mac Cuind eut son fils Cormac pour successeur aux environs de l'an 250. Cormac, comme son père et son grand-père, est le héros d'un récit rédigé au XIVe siècle et qui est encore une illustration du mythe du roi suprême : Cormac se trouve sur les remparts de Tara lorsque survient un guerrier porteur d'une branche sur laquelle pendent trois pommes d'or qui, si on les choque, émettent une musique délicieuse. Le guerrier dit qu'il vient du Pays de la Promesse et donne la branche à Cormac contre le serment de celui-ci de satisfaire trois souhaits. On reconnaît là l'obligation du don inhérente à la fonction royale. Cormac accepte la souveraineté d'Irlande représentée par le branche magique, mais ce faisant il accepte les dons qu'on lui demandera de faire. Or, l'année suivante le guerrier vient réclamer la fille du roi, puis son fils, puis sa femme. Il les obtient bien entendu, puisque le roi est lié par le *geis*. Mais il part cependant à la poursuite du mystérieux personnage. Le brouillard l'environne, il se retrouve dans un palais merveilleux où le dieu Manannann le reçoit en compagnie d'une très belle jeune fille. Finalement Cormac se réveille sur la pelouse de Tara, avec une coupe merveilleuse qui permet de distinguer la vérité du mensonge.

Mais Cormac mac Airt n'est pas seulement un personnage de légende. Il a laissé le souvenir d'un excellent roi, soucieux d'organiser l'unité politique du pays. Il se heurte, dans le Leinster,

à une force nouvelle, les Fénians (*Fianna*). C'était une sorte de milice guerrière, qui, depuis le règne de Conn et la bataille de Cnucha en 174, voyait son prestige grandir. Les Fénians vivaient l'hiver chez l'habitant, veillaient à l'application de la justice et gardaient les ports. L'été, ils chassaient dans les forêts, luttaient contre les brigands et collectaient des impôts. Le chef des Fénians est Finn mac Cumail (le Fingal de Macpherson), qui est le père d'Oisin (Ossian), et qui serait mort, d'après les Annales irlandaises, vers 252 ou 286. Il est inutile de dire que Finn est un personnage purement mythologique, mais il est probable qu'on a placé sous son patronage, sans doute à cause de son nom, cette cohorte de Fénians dont l'authenticité n'est pas discutée. Les Fénians auraient groupé quelque 150 chefs et quatre mille hommes, et auraient étendu leur action à travers toute l'Irlande, sauf l'Ulster. Il n'est pas étonnant que Cormac se soit inquiété de cette force qui constituait un véritable état dans l'état et qu'il ait cherché à diminuer leur prestige.

Cependant Cormac fonda à Tara des collèges pour l'étude de la science militaire, du droit, de l'histoire et de la littérature. Cela montre une fois de plus l'intérêt des rois-suprêmes pour la culture intellectuelle et le souci permanent des Gaëls de maintenir une élite de tout premier ordre. Cormac institua également à Tara et à Tailtiu des assemblées annuelles, sortes de foires ou olympiades qui étaient le rendez-vous de toute l'aristocratie irlandaise. Cormac renonça à la royauté après la perte d'un œil et composa dans sa retraite un traité d'éducation pour les rois et quelques ouvrages de droit qui ont été conservés.

Son successeur fut son fils Cairpré Lifechair qui, en 283, battit définitivement les Fénians à la bataille de Cabra, soit-disant sur Ossian et son fils Oscar. Les Fénians se dispersèrent par petites bandes à travers le pays et furent bientôt absorbés dans la population.

Au siècle suivant, le roi le plus remarquable fut Niall Nôigiallach (Niall aux neuf ôtages), qui régna de 380 à 405. Il était fils d'Eochaid Muigmedon, et donc de la descendance de Conn. Niall est, lui aussi, le héros d'un récit merveilleux sur la souveraineté, conservé dans le Livre Jaune de Lecan [11].

Eochaid avait cinq fils : Brian, Ailill, Fiachra, Fergus et Niall. La mère des quatre premiers était Mongfind, la mère de Niall était Cairenn Casdub, fille du roi des Saxons. Comme Mongfind poursuivait Cairenn de sa haine, celle-ci accoucha de Niall sur

11. Edit. par W. Stokes, *Revue Celtique*, XXIV.

la paille, dans la plaine de Tara. « Elle n'osa pas emmener l'enfant avec elle : elle le laissa là exposé aux oiseaux. Et aucun des hommes d'Irlande n'osa l'emporter par peur de Mongfind, si grand était le pouvoir magique de celle-ci et si grande la crainte qu'elle inspirait. » On reconnaît là le thème de l'enfant abandonné et qui est cependant promis à un destin prodigieux.

« Alors Torna, le barde, vint à la prairie et vit l'enfant seul avec les oiseaux qui l'attaquaient. Torna prit l'enfant avec lui contre sa poitrine, et il lui fut révélé tout ce qui serait plus tard. Et il dit : — Bienvenue à toi, petit hôte, tu seras Niall aux neuf otages. Il viendra un temps où tu feras rougir une foule entière. Les plaines seront grandies, des otages seront abattus, des batailles seront engagées. Sept et vingt ans tu commanderas l'Irlande et l'Irlande sera héritée de toi pour jamais. »

Torna élève l'enfant jusqu'au jour où il le présente à la cour du roi comme le fils d'Eochaid. Furieuse de cette apparition, Mongfind somme son mari de faire son choix parmi ses fils : qui sera son successeur. Eochaid, prudent, se retranche derrière le jugement du forgeron Sithchenn, prophète et, comme tous les gens de son métier, personnage plus ou moins de l'autre-monde. Sithchenn choisit Niall après avoir brossé les qualités de ses quatre frères. Mongfind engage alors ses fils à se quereller afin que Niall vienne les séparer et qu'il soit tué. Mais Torna empêche le jeune Niall de séparer ses frères.

Au cours d'une partie de chasse les cinq fils d'Eochaid s'égarent et souffrent de la soif. L'un après l'autre, ils vont chercher de l'eau et rencontrent une vieille femme à l'aspect horrible : « Chacune de ses jointures et chacun de ses membres, du sommet du crâne à ses pieds, était aussi noir que charbon. Comme la queue d'un cheval sauvage était la crinière hérissée et grise qui formait la partie haute de sa chevelure. Les branches vertes d'un chêne auraient pu être coupées par la faucille de dents vertes qui se trouvait en sa bouche et atteignait les oreilles. Elle avait des yeux sombres et fumeux, un nez crochu et creux. Son corps était fibreux, taché de pustules, maladif. Ses tibias étaient tordus, tout de travers. Ses chevilles étaient épaisses, ses épaules larges, ses genoux gros, ses ongles verts. Horrible et répugnant était l'aspect de cette femme. »

Or cette femme refuse de donner l'eau de son puits à moins qu'on ne lui donne un baiser sur la joue. Naturellement chacun des fils de Mongfind refuse, et c'est finalement Niall qui accepte. « Mais à ce moment, comme il la regarda, il n'y eut pas au monde de fille plus belle et plus splendide, plus aimable. Chaque partie de son corps, de la tête aux pieds, était semblable à de la neige

sur le bord d'un fossé. « Cette fille, transformation de la vieille sorcière, déclare qu'elle s'appelle *Flaithius*, c'est-à-dire « Royauté ». Elle lui conseille de ne pas donner d'eau à ses frères tant qu'ils ne lui auront pas fait chacun un don, droit d'aînesse et supériorité. Ainsi est fait : Niall devient légalement l'héritier de son père, grâce à l'abandon de leurs droits par ses frères.

Ce récit, bien dans le ton des vieilles épopées druidiques, n'est que la traduction des difficultés que surmonta Niall pour asseoir son autorité. Mais cette histoire est significative quant aux mœurs de l'époque qui voulaient en fait que les frères pussent s'arranger ensemble ou s'éliminer.

Niall Nôigiallach régna de 380 à 405. Deux de ses fils, Eoghan et Conall, envahirent l'Ulster du nord-ouest et y établirent la fameuse forteresse d'Ailech qui donna son nom au nouvel état. L'Irlande n'est plus le pays des « cinq cinquièmes » ; elle est partagée en sept royaumes : Connaught, Munster, Leinster, Midhe, Oriel ou Airghialla (= Vassaux de l'est), Ailech (Ulster du nord-ouest), et Ulaidh, dernier débris de l'antique Ulster sur la côte d'Antrim.

Niall est le fondateur d'une dynastie qui régnera jusqu'en 1022, la fameuse dynastie des hUa Neill, ou O'Neill, c'est-à-dire les fils de Niall. Ses deux fils se partagent leurs conquêtes : Eoghan fonde la famille de Tirone (= Territoire d'Owen, nom britonnisé d'Eoghan) et Conall la famille de Tirconaill.

Bientôt les O'Neill arrachent au Connaught la dignité de roi-suprême en triomphant d'Ailill, vaincu et tué àl a bataille d'Ocha en 483. A la suite d'un arrangement entre les O'Neill du sud et ceux du nord, la royauté suprême échoira alternativement à l'une et à l'autre famille.

Cependant Niall se montra un conquérant. Il fit une expédition contre le Pays de Galles et bien qu'il eût été contraint à la retraite par le général romain Stilichon, il en ramena un important butin. Puis il s'en alla sur le continent et mourut, dit-on, sur les bords de la Loire, atteint d'une flèche, au cours d'un combat, par le roi de Leinster qui assouvissait ainsi une vieille querelle.

Mais le goût de la conquête était bien établi. Les fils de Niall montent une expédition vers 410 sur la Bretagne où les légions romaines sont ramenées sur le continent. C'est l'instant propice, d'autant plus que les envahisseurs saxons commencent à apparaître sur la côte orientale de l'Ile de Bretagne. C'est alors que les Gaëls fondent des établissements sur la côte occidentale de la grande île, notamment le royaume d'Argyll (Oir-Ghaedhil, c'est-

à-dire Gaëls de l'Est) et imposent véritablement leur nom générique de *Scot* à ce qui deviendra l'Écosse (Scotland).

C'est aussi l'époque où l'Irlande se christianise rapidement sous l'influence de Palladius, puis de Patricius, le célèbre Saint Patrick qui mourut en 461. On sait que Patrick tenta d'instaurer le christianisme à la mode romaine, mais que les institutions qu'il mit au point ne lui survécurent guère, les Irlandais préférant une autre forme de christianisme plus adaptée à leurs conceptions [12].

L'Irlande vit son âge des saints, après avoir vécu celui des héros. Les monastères qui seront la marque typique de ce christianisme, deviennent des centres de culture et des capitales politiques souvent plus puissantes que celles des rois dont l'autorité ne cesse de faiblir. L'un de ceux-ci, Muirchertach mac Erca, a laissé un étrange souvenir dans une épopée qui lui est consacrée : *la mort de Muirchertach fils d'Erc* [13].

Muirchertach se trouvait dans la maison royale de Cletech, sur la Boyne. Un jour qu'il allait à la chasse, il rencontra une jeune fille très belle dont il tomba amoureux. « Il se disait qu'il donnerait toute l'Irlande pour une seule nuit avec elle. » Il invite la jeune fille, mais elle accepte de venir à la condition que le roi se soumette entièrement à elle et que les prêtres ne mettent pas les pieds dans la maison tant qu'elle y sera. On voit ici que le christianisme n'était pas encore accepté par toute la population. En tous cas, la fille se révèle une ennemie des *clercs*, et nous apprendrons plus tard qu'elle est sorcière, donc druidesse.

Bien entendu Muirchertach promet tout. Et lorsqu'il demande son nom à la jeune fille, il le fait en chantant un lai :

« Dis-moi ton nom, ô jeune fille,
toi la plus aimée, femme, étincelante étoile... »

A cette demande faite dans le ton des plus purs chefs-d'œuvre de la poésie lyrique, elle répond de façon fort ambiguë : « Soupir, Bruissement, Tempête, vent rude, nuit d'hiver, cri, pleur, gémissement. » Comme soupir se dit *Sin*, le texte la nomme ainsi pour la commodité. Aussitôt installée dans la maison de Cletech, elle en fait chasser la reine et ses enfants. Celle-ci s'en va trouver le saint évêque Cairnech et lui demande protection pour elle et le royaume. Il menace le roi et se livre à un rituel vraisemblablement hérité des druides : « Il fit une tombe pour le roi et dit : Celui dont la tombe est ici est fini, et vraiment c'est la

12. Cf. le chapitre sur le Christianisme celtique.
13. Ed. par W. Stokes, *Revue Celtique*, XXIII, p. 396.

fin de son règne et de son royaume. » Puis il monte sur la tombe et récite une véritable incantation magique pour *satiriser* le roi. Enfin il maudit la forteresse et bénit un autre lieu, voulant signifier que l'autorité n'est plus aux mains de Muirchertach. Mais les hommes d'Irlande refusent de suivre l'évêque et prennent parti pour le roi. Celui-ci demande à Sin quelle est sa puissance : elle répond qu'elle est capable d'accomplir des prodiges grâce à sa magie et elle en donne quelques exemples à Muirchertach. Mais au fur et à mesure que le roi vit aux côtés de Sin, il s'aperçoit qu'une faiblesse de plus en plus suspecte l'envahit. Il va se confesser mais retombe bientôt sous l'influence de Sin qui l'ensorcelle avec des visions fantastiques, en particulier une violente tempête. Muirchertach a le pressentiment de sa fin, mais il ne peut plus s'échapper. Au cours de la nuit, il se réveille et voit la maison en feu ; il veut attraper une cuve de vin pour se protéger du feu mais s'y noie. On apprend alors que Sin était la fille d'un homme que le roi avait fait assassiner et qu'elle avait ainsi vengé son père. Mais Sin n'en est pas moins malheureuse, car elle était entre temps tombée amoureuse de sa victime.

Muirchertach mourut en 512. Deux autres rois de ce siècle ont été célébrés dans des épopées, Diarmaid mac Cerbail (544) et Aed, fils d'Ainmiré (592). Les Gaëls sombrent de plus en plus dans une anarchie tranquille et raisonnable. En 637, à Mag Rath (Moira), le roi Aed Slainé et son fils Domnall livrent une terrible bataille de six jours pour repousser le noble Ulate Congal Claen qui avait été exilé et qui tentait de s'emparer de l'Irlande à la tête d'une armée de Bretons, de Saxons, de Pictes et de Gaëls d'Écosse. A cette bataille participa le *file* Cennfaelad, qui mourut en 678, et qui est l'auteur de nombreux poèmes à la gloire de la royauté suprême et du siège de Tara.

Mais la prospérité de l'Irlande va durer encore plus d'un siècle. Aucune civilisation n'est plus brillante en Europe occidentale. Tous les lettrés du continent viennent s'instruire dans les monastères irlandais. L'art et la littérature sont florissants. Le christianisme s'impose définitivement, mais recueille l'héritage druidique en donnant aux *fili* un statut qui les maintient en tant qu'institution indépendante dans le cadre de l'église, et cela grâce à Columcille qui est le grand saint national des Gaëls, et qui, lui-même prince de la famille des O'Neill, participe aux querelles dynastiques avant de s'exiler en Écosse, dans le royaume *scot* de Dalriada où il fondera le monastère d'Iona, dernier refuge des particularismes religieux irlandais.

C'est l'époque où l'Irlande produit ses chefs-d'œuvre. En

littérature s'élaborent les grandes épopées nationales qui fixent le souvenir de l'époque des héros et de celle des dieux. Chose surprenante, ce sont les moines qui, grâce à la collaboration des *fili*, sauvent ce patrimoine et entreprennent la rédaction des histoires les plus marquantes et les plus célèbres de la tradition. La poésie devient vraiment lyrique et chante tous les sentiments de l'homme. L'art de l'enluminure parvient à un degré étonnant de perfection et lègue aux siècles futurs les entrelacs et les formes spiralées qui se retrouveront dans l'art roman. L'Irlande joue le rôle de mainteneur des arts et des lettres et son influence est visible sur la renaissance carolingienne. Alcuin et Scot Erigène sortent en droite ligne des écoles irlandaises et fondent des écoles sur le continent. Qui dira, après cela, que les Celtes n'ont rien laissé de valable ni de palpable dans la civilisation occidentale ?

Mais cet âge d'or n'aura qu'un temps. Si l'Irlande a échappé aux invasions romaines, si elle a esquivé tant bien que mal les tentatives d'infiltration saxonne, elle aura à subir un fléau bien plus redoutable dont l'Europe entière connaîtra bientôt le nom comme un synonyme de « terreur », les Normands. Les Irlandais les appelleront les « Gens Noirs », ce qui est assez significatif.

En 795 les Danois ravagent l'île de Rathlin et la réduisent en cendres. Différents monastères sont pillés et détruits. L'Irlande, largement ouverte sur la mer, était évidemment une proie facile pour les pirates nordiques qui ne se firent point faute de l'explorer en tous sens. Si la technique guerrière des Irlandais avait longtemps été supérieure à celle de ses voisins, ce qui leur avait permis de sauvegarder leur indépendance, ils se trouvent maintenant en présence d'ennemis redoutables, munis d'épées d'acier trempé et de cottes de maille efficaces. De plus, ils sont ordonnés, ils obéissent sans discussion à leurs chefs, ce qui n'est pas le cas des Gaëls, décidément incorrigibles comme tous les Celtes, et trop individualistes pour vouloir perdre la face devant ceux qu'ils considèrent seulement comme revêtus d'un pouvoir honorifique. Face aux Normands, habiles tacticiens, rapides et insaisissables, les Irlandais s'opposent toujours avec des chars de combat et des armes qui se rompent au moindre choc.

En 830 le chef viking Torgeist s'établit à Armagh, se proclame même abbé et assure sa domination sur le territoire dépendant du monastère. En 841, la femme de Torgeist, Ota, joue les prophétesses et rend ses oracles sur le grand autel de Clonmacnoise. Pendant ce temps-là les Irlandais continuent leurs disputes à

propos du titre de roi-suprême qu'ils tentent de s'arracher les uns aux autres. Certains Gaëls en profitent même pour imiter les Normands et piller eux-mêmes les monastères. On objectera qu'ainsi les biens irlandais ne sortaient pas de la race. Néanmoins cette période de troubles, de violence et d'anarchie fut catastrophique pour l'île tout entière.

Les Danois établissent des comptoirs le long de la côte orientale de l'île et envoient certains des leurs sur les côtes d'Angleterre. Ainsi se créent les premières véritables villes qu'ait connues l'Irlande, Wicklow, Arklow, Waterford, Cork, Limerick et Dublin dont le nom gaëlique signifie « la mare noire ». Dublin devient en 841 la capitale d'un royaume normand où règnent les fils du roi de Norvège, Ivar et Olaf. Ivar meurt en 873, Dublin est repris par les Gaëls. Dans l'immédiat les Normands semblent un danger écarté. Mais ce répit est de courte durée. En 915, l'invasion des hommes du nord reprend avec plus de sauvagerie encore. Entre temps se sont créées des dynasties irlando-normandes, des familles qu'on appelle Gaël-Gall. Les Normands se convertissent au christianisme, du moins en apparence, et certains Gaëls jouent le jeu des envahisseurs pour éliminer leurs concurrents, recommençant ainsi d'agir comme l'avaient fait les Gaulois avec César et les Bretons avec les Saxons. Un descendant d'Ivar, Olaf aux Sandales, profite de la confusion générale pour s'emparer du royaume de Midhe.

Cependant, c'est précisément du royaume de Midhe que va surgir la résistance aux Normands. Maelsechlainn II regroupe autour de lui tout ce que l'Irlande comporte encore de forces vives et parvient à vaincre Olaf à la bataille de Tara en 980. Le lieu de la bataille était déjà un symbole. Maelsechlainn y remporte aussi le titre de roi suprême.

Cet exemple suscita d'autres sursauts. Le roi danois de Limerick, Ivar, écrasait d'impôts l'antique royaume de Munster. Deux petits rois, Mahon et Brian, prirent les armes contre le tyran et le vainquirent à Sulcoit avant de prendre d'assaut Limerick. Mahon fut roi pendant huit ans à Cashel, mais Ivar, qui n'avait pas renoncé à la possession du royaume, revint en cachette et fit assassiner Mahon. Brian, qui jusque là n'avait fait qu'aider son frère Mahon, leva une armée pour venger la victime. Il fut assez heureux pour battre Ivar en 976. Ivar périt dans le combat. Brian devient donc roi de Cashel, aux dépens d'ailleurs de la dynastie légitime des fils d'Eoghan.

Quelques années plus tard, alors que des discordes éclatent dans le Leinster, Brian intervient, soumet le Leinster et Dublin.

Maelsechlainn essaya de diminuer l'influence de Brian en lequel il voyait à juste titre un rival. Peine perdue ; il dut conclure un accord selon lequel Brian aurait le pouvoir sur l'Irlande du Sud, ou moitié de Mogh, tandis que lui-même se contenterait de l'Irlande du Nord. Mais ce n'était pas tout : en 1002, à Tara, Brian somma Maelsechlainn de lui remettre la royauté suprême. Maelsechlainn, abandonné par ses alliés du nord qui voyaient en Brian le restaurateur de la grandeur irlandaise, dut s'incliner et Brian devint donc roi suprême, mettant ainsi fin à la primauté des fils de Niall qui avaient conservé le titre pendant six cents ans.

Brian fut alors surnommé *Borou*, c'est-à-dire « aux tributs ». Ce personnage ne manquait ni de grandeur, ni de prétention. Il voulut vivre intégralement le mythe du roi suprême, avec en plus des idées héritées de l'exemple de César et de Charlemagne. Il se fit nommer dans ses actes *Imperator Scotorum*, il fit célébrer l'antique fête de l'assemblée de Tailtiu, interrompue pendant quatre vingts ans. Il fit rebâtir de nombreux monastères et les dota richement, il s'efforça de reconstituer les bibliothèques détruites ou amoindries par les pillages et imposa Armagh comme métropole religieuse irlandaise.

Mais son règne ne fut pas exempt d'incidents. Il avait répudié sa femme, Gormflaith, sœur de Maelmora, roi de Leinster et qui avait été auparavant l'épouse d'Olaf et de Maelsechlainn. Gormflaith demanda l'assistance de son frère et de Sitric Barbe-de-Soie, roi de Dublin, fils qu'elle avait eu d'Olaf. Maelmora et Sitric ne pouvant rien entreprendre par eux-mêmes, allèrent chercher du secours auprès des Danois du dehors, ce qui déclencha une autre invasion scandinave. Gormflaith promit d'épouser Sigurd, iarl des Orcades et de lui léguer le royaume d'Irlande. Il est certain que Gormflaith agissait par haine de Brian Borou qui l'avait dépossédée de son titre de reine et des privilèges y afférant.

Or l'armée irlandaise n'était guère en état de subir l'assaut des Danois. Brian était très vieux et ne pouvait combattre lui-même. Ce fut son fils Murdach qui conduisit les troupes de Connaught et de Munster sous les murs de Dublin, le vendredi saint 23 avril 1014. La bataille fit rage une journée entière. Sigurd et Maelmora périrent. Murdach tomba lui aussi. Le fils de Murdach, Turloch, fut retrouvé mort agrippé aux cheveux d'un Danois qu'il avait entraîné dans la mort. Brian Borou fut tué d'un coup de hache par un fuyard. En vérité, il n'y avait ni vainqueur ni vaincu, les deux partis s'étant exterminés presque jusqu'au dernier.

Néanmoins la puissance danoise n'était plus qu'un souvenir. Et par ironie du sort, le seul bénéficiaire de cette victoire fut Maelsechlainn, qui vivait toujours, et qui redevint Roi Suprême jusqu'à sa disparition en 1022. Ses successeurs furent les descendants de Brian Borou, les O'Brien, qui tinrent le siège de Tara avec beaucoup de difficultés, car, une fois le danger scandinave passé, personne ne voulait plus obéir à une autorité centrale. Et les O'Brien, vaincus à la bataille de Moy Cova en 1103, durent céder la place et le titre à la dynastie des O'Connor de Connaught, lointains descendants de Conn aux Cent Batailles. Turloch régna de 1106 à 1156.

Mais le danger normand renaissait sous une autre forme. Les Normands de France avaient conquis l'Angleterre, y formant une aristocratie anglo-normande agissante et avide de conquêtes nouvelles et faciles. Encore une fois l'Irlande allait servir de proie pour des aventuriers.

Depuis 1126, Dermot Mac Murrough était roi de Leinster et de Dublin. C'était le descendant de Maelmora, frère de la trop fameuse Gormflaith. Dermot, homme cultivé et raffiné, poète et fin lettré autant que cruel et sauvage en son comportement, réprima avec violence un soulèvement de petits rois vassaux en 1141. Dix ans plus tard, il enleva, au cours d'une bagarre générale, la belle Dervorgauill, épouse de O'Rourke, roi de Breffni. Pour se venger, O'Rourke soutint une nouvelle révolte des vassaux du Leinster. Dermot, abandonné par les siens, dut s'enfuir, et cette histoire a été relatée de façon épique dans une chanson de geste française, la *Chanson de Dermot et du Comte.*

Dermot ne s'avoua cependant pas vaincu. Ne pouvant venir à bout de ses ennemis irlandais grâce à des Irlandais, il décida d'appeler à l'aide des étrangers. On croirait une sorte de doublet de l'histoire du roi Breton Vortigern appelant les Saxons à son secours. Dermot s'adressa donc au puissant voisin de l'Irlande, le roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine et de Normandie, régent de Bretagne armoricaine, Henri II Plantagenêt. Celui-ci bondit sur l'occasion qui était trop belle pour être manquée. Il autorisa Dermot à lever des troupes au Pays de Galles. Comme les Gallois, lésés par les Anglo-Normands, ne pensaient qu'à se refaire des territoires, ils acceptèrent avec enthousiasme, et chacun y trouva son compte. En 1167, Dermot tenta une première expédition qui échoua. En 1169, avec une troupe plus importante, il s'établit solidement à Baginbun. En 1170, son allié Richard de Pembroke, à qui il avait promis la main de sa fille Aoifé et

le royaume de Leinster, s'empara de Waterford et de Dublin. C'est alors que mourut Dermot.

Par le jeu de la succession Richard de Pembroke était devenu roi de Leinster, ce qui n'était pas du goût des Irlandais qui voyaient ainsi s'installer un étranger redoutable. Ils levèrent en hâte une armée de fortune, et cette armée, sous la direction du roi suprême Rory O'Connor, assiégèrent Richard dans Dublin.

Il s'en fallut de peu que Pembroke ne fût rejeté à la mer. Mais une brusque sortie de ses archers bouleversa la situation. L'armée du roi suprême reflua en désordre. C'était la fin de l'Irlande.

Car, à ce moment précis, Henri Plantagenêt, qui avait observé les événements de loin, intervint personnellement pour remettre de l'ordre dans ce pays et servir de médiateur. Fort de la fameuse bulle *Laudabiliter* [14] par laquelle le pape, en 1155, le chargeait de réformer l'Église d'Irlande et d'y rétablir le denier de Pierre, il se fit décerner le titre d'*Ard Ri*. Les chefs gaëliques, non seulement ne refusèrent pas, mais furent enchantés de cette situation, car ils étaient persuadés qu'un roi suprême éloigné d'Irlande et bien trop occupé ailleurs ne serait point encombrant et que leur hommage allait être de pure forme.

C'était une belle illusion. Quand Henri II tenait une proie, il ne la lâchait pas facilement. Il avait évidemment d'autres affaires à traiter, mais quand il s'en alla, il laissa en place des hommes à lui, tout dévoués et bien décidés à s'implanter en Irlande. A partir de cette date, il n'y a plus de libertés véritables. Les Anglo-Normands s'emparent des plus riches terres et forment une nouvelle aristocratie. Les Strongbow, les FitzGerald, les Birmingham, les Carew, les Butler allaient remplacer les O'Brien, les O'Rourke, les O'Neill, les Mac Carthy. Chose

14. Étant donné qu'on n'a jamais retrouvé cette bulle, on se demande si elle a vraiment existé. Cependant elle semble attestée aussi bien dans la tradition irlandaise que dans la tradition anglaise. D'ailleurs, en 1172, le pape Alexandre III envoya trois lettres qui sont conservées dans les archives et qui approuvent ce qui s'était passé, à savoir la prise du pouvoir par Henri Plantagenêt. Il n'est pas douteux que la Papauté misait essentiellement sur la dynastie anglo-angevine, seule autorité véritable en Occident. D'autre part, c'était une façon de vider la vieille querelle entre l'église irlandaise et Rome, de faire rentrer définitivement l'église d'Irlande dans l'obédience romaine, de profiter des impôts levés là-bas et dont Rome n'avait jamais encore vu la couleur. On est donc en droit de prétendre que la Papauté a vendu littéralement l'Irlande aux Anglais. Par ironie du sort, ce sont les Anglais, qui, quatre siècles plus tard, engageront la lutte contre la papauté, et les Irlandais qui en seront les plus fidèles défenseurs. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils n'étaient pas rancuniers.

curieuse, d'ailleurs, cette aristocratie anglo-normande, maîtresse économique et foncière, allait peu à peu se celtiser, prendre les habitudes ancestrales des Gaëls, se montrer parfois plus gaëlique que les Gaëls eux-mêmes, à tel point que beaucoup de nobles gaëlisèrent leur nom.

Mais cela n'empêchait pas l'emprise anglaise. Tout se décidait à Londres. On peut affirmer que Rory O'Connor fut vraiment le dernier roi-suprême de l'Irlande libre.

Après, c'est la nuit, douloureuse, remplie de meurtres, de rébellions, d'exécutions, de famines, de spoliations systématiques, de luttes religieuses. Les forces gaëliques tombent en léthargie. De grandes couches de la population émigrent. Que reste-t-il de ce rêve gaëlique sous la domination anglaise ? Car cette domination fut cruelle, injuste. L'Irlande devint pire qu'une colonie. Jamais les Anglais ne traiteront les Indiens, les Africains comme ils ont traité les Irlandais. Et malgré tout cela, la langue gaëlique a subsisté, la tradition gaëlique, colportée par des vagabonds, derniers héritiers des druides, s'est maintenue dans la mémoire du peuple. C'est peut-être cela le miracle irlandais. Car si l'Irlande a agonisé du XIIe au XXe siècle, elle n'en est pas morte, elle a recommencé une nouvelle vie le 6 décembre 1921. Après des luttes sans merci le *Saorstat Eireann* recevait sa consécration légale. L'Irlande, amputée il est vrai de l'Ulster, accédait de nouveau au rang de nation indépendante, donnant ainsi l'exemple du seul état proprement celtique du monde contemporain.

CHAPITRE VII

L'ANCIENNE POÉSIE D'IRLANDE

Creuset dans lequel s'est opérée très tôt la fusion de l'esprit latin et du génie celtique, l'Irlande est sans doute le pays d'Occident qui a le mieux conservé les traditions de ses ancêtres. L'antique figure de Cûchulainn composant et chantant lui-même ses poèmes sur son char de combat est plus neuve que jamais dans la mémoire d'un peuple qui retrouve chaque jour davantage le souffle puissant et ravageur de ses héros tant de fois décrits dans les vieilles *sagas*.

Par delà des siècles de souffrances et de luttes, Synge et Russel rejoignent directement les poètes anonymes qui donnèrent à la poésie d'Occident ses premières colorations et ses thèmes majeurs. Étrange destinée que celle de cette nation isolée du reste du monde et qui vit sur un sol suant la poésie par tous les pores de ses sources, de ses lacs, de ses vallées et de ses collines. Et quelle étrange leçon de poésie, également pour des hommes du vingtième siècle, que cet envoûtement perpétuel de mots et d'images unis dans le plus pur désir d'expression de la vie, d'une vie à la mesure des héros, d'une vie merveilleuse et *surréelle.*

C'est en effet le mot qui frappe et qui donne au poème toute sa profonde signification. A ce mot s'oppose l'image analogue qui le détourne de son sens premier et le multiplie, en quelque sorte, dans une atmosphère initiatique comparable à celle qui enveloppe les cérémonies les plus secrètes de la religion des druides. Un merveilleux qui n'est pas encore chrétien anime le poème et lui donne cette forme si particulière de légende populaire pensée et transcrite par un clerc. Car le poète de l'ancienne Irlande, le *file,* tout comme le barde de l'ancienne Bretagne, est une sorte de prêtre ; il se classe parmi les grands sages du monde

celtique ; les arcanes de sa science sont ses vers, les mots dont il use sont les matières premières d'un *grand-œuvre* d'Alchimie.

D'autre part, on peut voir facilement dans la pensée poétique des Gaëls d'Irlande une manifestation d'art collectif. La plupart des auteurs sont inconnus ou relèvent simplement du domaine de la légende. Les poèmes primitifs, sans aucun doute fort anciens, ont été arrangés, remaniés par des générations successives. Les thèmes majeurs ont été exploités à la fois par des poètes qui n'avaient entre eux qu'un point commun : la poésie héritée de la tradition celtique. Il est possible qu'il y ait eu un phénomène d'inconscient collectif d'une ampleur exceptionnelle, puisque la poésie irlandaise, jusqu'à maintenant, est vraiment la poésie d'un peuple avec tout ce qui le constitue, son génie propre et ses particularismes.

Inconscient collectif, folklore, peu importe. De toutes façons, c'est presque uniquement au milieu des épopées nationales et mythologiques que surgissent les poèmes lyriques irlandais, et cela depuis les premiers monuments connus. Au milieu du combat, le poète se met à chanter un chant de guerre. Pendant le repas, une femme entonne un vibrant hymne d'amour qui est d'ailleurs en même temps un *geis*, c'est-à-dire une sorte de tabou jeté sur celui qu'elle aime et qui oblige celui-ci à l'aimer. Dans une assemblée, un guerrier se sent tout à coup illuminé de poésie et déclame des vers qui depuis lors sont répétés de bouche en bouche, soit qu'ils expriment une prophétie, soit qu'ils laissent à l'imagination le soin de découvrir des pays aussi merveilleux et aussi fabuleux qu'Emain, la terre des Fées.

De même qu'au Pays de Galles, héritier des traditions britonniques, en Irlande, gardienne des traditions gaëliques, les héros, sous des noms parfois à peine différents, y accomplissent les mêmes exploits, les mêmes prodiges. Car la magie est loin d'être absente de cette poésie dont le caractère sacré est essentiel. Plus isolée que la Bretagne, plus occidentale aussi, l'Irlande, en dépit de la rapide christianisation de sa population, a su garder très tard le sens de ses mythes que la nouvelle religion n'a fait qu'effleurer. Les héros mythologiques sont devenus des saints, mais leurs armes ont toujours des propriétés magiques : les boucliers crient lorsque leur possesseur est en danger ; les animaux sont des réincarnations ou des aspects primaires des héros. De là vient la valeur symbolique, commune d'ailleurs à tous les pays celtiques, d'animaux comme l'aigle, le loup, la corneille ou le sanglier. D'où également les étonnantes appari-

tions de la déesse Morrigane, sous l'aspect chaque fois terrifiant d'une louve, d'une vache ou d'une corneille [1].

La cristallisation de ces doctrines paraît s'être faite dans le récit des aventures de Tuân mac Cairill, sorte de prophète dont la légende offre de nombreux points communs avec celle du barde gallois Taliesin. Tuân prétend avoir eu différentes vies, sous forme d'animal ou d'homme, et il en profite pour raconter l'histoire fabuleuse de l'Irlande depuis les temps les plus reculés. Il se pose en témoin, et son récit prend une certaine tournure historique, quoique demeurant toujours dans le domaine de la poésie ardente :

« Aujourd'hui je suis sanglier,
je suis roi, fort et victorieux.
Mon chant et mes paroles étaient agréables
autrefois dans les assemblées,
plaisant aux jeunes et jolies femmes.
Mon char était beau et majestueux,
ma voix avait des sons graves et doux,
j'étais rapide dans les combats,
j'avais un visage charmant,
aujourd'hui je suis un noir sanglier... » [2]

Plus pur et moins suspect de « politique » est Amergein, l'un des premiers *fili* d'Irlande, dont les incantations magiques témoignent de l'élan mystique des Celtes vers les domaines mystérieux de la spéculation intellectuelle. Amergein semble en effet dire qu'il possède à la fois les caractères des choses et des êtres en qui il se confond, et qu'ainsi il a atteint la plénitude cosmique, la paix de l'âme et la grandeur de l'esprit :

«Je suis le vent qui souffle sur la mer,
je suis vague de la mer,
je suis mugissement de la mer,
je suis le bœuf aux sept combats,
je suis oiseau de proie sur la falaise,
je suis rayon de soleil,
je suis navigateur intelligent,
je suis un sanglier cruel,
je suis lac dans la plaine,
je suis parole de science,
je suis une épée aiguë menaçant une armée,
je suis le dieu qui donne le feu à la tête,

1. Morrigane pourrait signifier « Reine des Cauchemars ». Elle est fille d'Ernmas, c'est-à-dire de « Meurtre ». Elle est souvent confondue avec *Bodbh*, la corneille. On peut l'identifier avec la *Modron* galloise, c'est-à-dire la *Matrona* gauloise. Elle est l'archétype de notre fée Morgane.
2. Mss. Rawlinson B.512.

je suis celui qui jette la lumière entre les montagnes,
je suis celui qui annonce les âges de la lune,
je suis celui qui enseigne où se couche le soleil »[3].

Les sagas irlandaises fourmillent d'exemples de ce genre de poésie. Etaine, l'une des deux femmes de Mider, sorte de dieu des morts, fut métamorphosée en insecte par l'autre épouse du dieu et recueillie dans un vase de verre par Oengus, le fils adoptif de Mider. Nous touchons ici au mythe de la prison de verre : celle où vit Merlin, gardé par Viviane, celle où veut emmener Yseult Tristan déguisé en fou[4], celle que constitue l'Ile de Verre, la Cité de Verre, *Kaer Wydr*, ou encore la Tour de Verre aperçue par les premiers Gaëls en route vers l'Irlande, et dont nous parle un poète du IXe siècle, Eochaid hua Flainn, dans un poème intitulé « le Désastre de la Tour de Conan » :

« Voici la prise de la Tour de Conan, c'est un haut fait.
Contre Conan le Grand, fils de Farbar,
les hommes d'Irlande vinrent,
trois puissants chefs parmi eux.
Trois fois vingt mille, sages et brillants,
sur terre et sur mer,
c'est le nombre de ceux qui partirent de chez eux,
fils de Nemed, pour cette conquête.
Trois fois vingt navires sur la mer,
c'était le nombre des navires de Muic, fils de Delu.
Ils le rencontrèrent avant qu'ils ne fussent à terre,
les fils de Nemed aux puissantes forces.
Les hommes d'Irlande, à la bataille,
après l'arrivée des Fomoré[5],
la vague de la mer les noya tous,
sauf trois fois dix hommes... »[6]

Les mythes imprègnent profondément la poésie gaëlique même dans ses retranchements les plus historiques. Ils sont en quelque sorte la clef de voûte qui tient un édifice compliqué, une ossature autour de laquelle s'épanouit le chair vive de la poésie. Sans eux la poésie gaëlique ne posséderait pas cette prodigieuse richesse d'idées et d'audaces qui fait sa force et aussi son actualité.

L'audace a toujours été servie par le merveilleux. Le poète peut alors laisser libre cours à son imagination. Ce n'est plus ou pas encore *la folle du logis*, c'est au contraire la puissante

3. Traduit d'après Douglas Hyde. Livre de Leinster.
4. La Folie Tristan.
5. Habitants mythiques de l'Irlande, battus à la bataille de Mag-Tured par les Tuatha Dé Danann.
6. *Livre des Conquêtes*, V. 42.

manifestation de l'activité créatrice de l'être humain en proie à toutes sortes de contraintes matérielles ou spirituelles. C'est encore la démonstration qu'en poésie, les normes ne sont pas admises et que la poésie repousse l'ordre et la précision si nécessaires pourtant en toute autre œuvre littéraire.

Le merveilleux sort du terrain fécond du mythe. Celui-ci y plonge ses racines et s'y développe. La poésie mythologique irlandaise s'entoure d'un voile épais de merveilleux, mais d'un merveilleux brutal et inhumain, qui n'a rien à voir avec les atmosphères romantiques et, disons-le, frelatées de l'*Ossian* de Macpherson.

Tout faussaire qu'il fut, Macpherson n'en connaissait pas moins les données essentielles de la poésie primitive des Gaëls. Il a vraisemblablement eu sous les yeux des textes authentiques, mais sans doute les trouva-t-il trop barbares, trop peu conformes aux goûts de l'élite intellectuelle de l'époque. Il en a extrait les thèmes, les a enrobés de mélancolie romantique, de grandes phrases ronflantes. Les personnages eux-mêmes s'y retrouvent ; il est vrai que leurs noms, trop difficiles à prononcer, ont été changés : Deirdré est devenue Darthula ; Oisin (le faon) est devenu Ossian ; Finn (le Blanc) est devenu Fingal, tandis que le héros Cûchulainn se voit affublé du nom de Clessamor. Il n'est que de comparer la poésie d'*Ossian* avec les modèles gaëliques pour découvrir où se trouve le génie :

« Il est nuit ; je suis seule sur cette colline, et les nuées d'orage s'ammoncellent. J'entends gronder les vents dans les flancs de la montagne ; le torrent gonflé par la pluie rugit le long du rocher. Je ne vois point d'asile qui puisse m'offrir un abri. Hélas ! je suis seule et délaissée.

« Lève-toi, lune, flambeau des nuits, sors du sein des montagnes ! Blanches étoiles, parsemez le voile des cieux ! Quelque lumière bienfaisante ne me guidera-t-elle point vers les lieux où est mon bien-aimé ? Peut-être se repose-t-il, en quelque lieu solitaire, des fatigues de la chasse, son arc détendu à ses côtés et ses chiens haletants autour de lui... »[7]

A cela s'oppose la rude incantation irlandaise :

« Froid, froid,
que froide est cette nuit la grande plaine de Lurg,
la neige est plus haute que les monts,
le daim ne trouve plus de nourriture.
Froid jusqu'au jugement,
la tempête s'est répandue partout,
sur la pente chaque sillon est un ruisseau
et chaque gué est un étang.
Le lac déborde — c'est une mer intense —

7. *Les Chants de Selma*, trad. P. Christian.

les étangs sont des lacs qui débordent,
les chevaux ne franchissent plus le gué de Ross
et les hommes non plus.
Les oiseaux de l'île de Fâl errent sur la mer,
il n'est pas de rivage où la vague ne déferle,
dans les terres, il n'y a plus de terre,
on n'entend plus les cloches et l'oiseau des marais ne chante plus.
Les loups du bois de Cuan ne trouvent
ni repos ni sommeil dans leurs tanières.
le roitelet ne trouve plus
d'abri pour son nid en Lonslope.
Sur la troupe des oiseaux se sont déchaînés
le vent mordant et le givre du nord,
le merle n'a plus de toit qui lui plaise
pour s'abriter du côté des bois de Cuan.
L'aigle de la vallée de Ridi Rua
souffre du vent rude,
grandes sont sa misère et sa peine,
il a de la glace dans son bec... » [8]

Cependant le cycle de Finn, ou des *Fenians*, exploité et défiguré par Macpherson, allait devenir le livre de chevet des grands romantiques. Par là, le tradition des anciens bardes rejoignait quand même Chateaubriand.

C'est plus précisément dans la peinture de l'amour que les Gaëls se sont le plus singularisés. L'Histoire de Tristan et Yseult possède, en dehors de son cadre et de ses personnages bretons et gallois, une origine gaëlique nettement prouvée par certaines légendes d'Irlande, comme celle de *Bailé aux doux langage* et celle de *l'Amour de Cano fils de Cartnân pour Cred* [9].

L'amour vu par les *fili* n'est pas une douce rêverie, ni un acte sexuel. La conception gaëlique de l'amour (je serais tenté de dire conception celtique bien qu'on ne trouve chez les gallois aucun exemple de ce type) se rapproche assez bien de celle des Thébains, avec des prolongements sur l'infini. Une fatalité irrémédiable pèse sur le couple ; l'amour devient un torrent déchaîné, il ne connaît pas de frein, il est féroce et absolu. Il y a là un érotisme latent qui ne demande qu'à s'exprimer avec le sang, car tout est tragique, tout conduit à une mort violente. L'instinct « de mort et de sexualité » se trouve illustré dans la poésie gaëlique bien avant Freud et son école. Et le caractère de fatalité est encore accentué par ces rencontres passagères d'êtres qui ne

8. *La Poursuite de Diarmaid et Grainné*, Livre Jaune de Lecan.
9. Cf. J. Loth, *Contributions à l'étude des Romans de la Table-Ronde*. Cf. aussi *Bulletin bibliographique de la Société Arthurienne Internationale*, nº 4, 1954.

peuvent s'aimer pleinement et librement par suite des circonstances mais qui, dans leurs différentes *migrations*, se cherchent éperdument. Ce sont en somme des *éternels retours*.

Ce sont d'abord des fragments d'anciennes légendes. Jamais en effet un poète ne parle de son propre amour, ne se met à nu comme le firent les Romantiques. Le poète s'efface au contraire derrière son héros ou son héroïne : ainsi peut-il abandonner toute pudeur, toute retenue. Voilà pourquoi Deirdré éclate en imprécations, semble se tordre de désir inassouvi, se roule par terre dans une crise de folie amoureuse :

« Cher œil bleu aimé des femmes,
terrible pour les ennemis,
après la traversée de la forêt, noble réunion,
chère voix claire dans l'ombre du bois.
Je ne dors plus.
Mes ongles ne sont plus de pourpre.
Le joie ne vient plus à mes veilles,
depuis que ne vient plus le fils d'Usnech.
Je ne dors pas
la moitié de la nuit dans mon lit.
Mon esprit se lance parmi les mondes,
et je ne mange ni ne ris... » [10]

Car, enlevée par le chef des Ulates, Conchobar, à qui elle est destinée, Deirdré s'est éprise de Noisé, fils d'Usnech, qui « avait la chevelure comme le corbeau, la joue comme le sang et le corps comme la neige ». Elle s'enfuit avec lui et ses deux frères, mais trahie, elle est rendue à Conchobar tandis que les fils d'Usnech sont tués. Deirdré ne peut survivre à cette séparation. Avant de se jeter du char de Conchobar et de se fracasser la tête contre un rocher, elle se lamente en un chant qu'on ne peut oublier, même après la « Deirdré des Douleurs » de J. M. Synge :

« O Conchobar, que veux-tu ?
Tu m'as causé chagrin et larmes.
Durant ma vie,
tu ne m'as pas beaucoup aimée.
Celui qui fut pour moi le plus beau sous le ciel,
celui qui me fut si cher,
tu me l'as enlevé, c'est grande tristesse,
que je ne puisse le voir que dans la mort.
Deux joues de pourpre plus belle qu'une prairie,
des lèvres rouges, des cils noirs comme le scarabée,
des dents couleur de perles,
noble blancheur de la neige...
Ne brise pas aujourd'hui mon cœur,

10. *L'exil des fils d'Usnech*, Livre de Leinster.

bientôt j'irai vers ma tombe proche.
Le chagrin est plus fort que la mer.
le sais-tu, ô Conchobar ? »

Etaine, femme du dieu Mider, s'est réincarnée et est devenue l'épouse du roi Eochaid Aireainn. Mider sort des pays de l'ombre du *sidh* et vient jouer une partie d'échecs contre Eochaid qui se voit contraint de lui céder Etaine au bout d'un an. Avant ce terme, Mider apparaît plusieurs fois à Etaine et lui chante ce chant d'appel vers l'au-delà, le chant du Messager de la Mort, comme en chantaient souvent pour des mortels les êtres de l'Ombre :

« O belle femme, viendras-tu avec moi
dans la terre merveilleuse où l'on entend des musiques,
où sur les cheveux on porte une couronne de primevères,
où de la tête aux pieds le corps est couleur de la neige,
où personne n'est triste ni silencieux,
où les dents sont blanches et les sourcils noirs,
où les joues sont rouges comme la digitale en fleur ?
L'Irlande est belle, mais peu de paysages
sont aussi beaux que la grande plaine où je t'appelle...
O femme, quand tu seras dans mon puissant pays,
tu porteras une couronne d'or sur ta tête,
je te donnerai du porc frais,
et pour boisson de la bière et du lait, ô femme,
ô belle femme, viendras-tu avec moi ? » [11]

Une aventure qui a donné lieu à de nombreuses œuvres est celle de Diarmaid et Grainné. Grainné, la jeune femme du vieux roi Finn, furieuse de se voir mariée contre son gré, jette son dévolu sur le jeune et beau Diarmaid, et le contraint, par la pratique du *geis*, à l'enlever immédiatement. Finn traque sans pitié les deux amants et Diarmaid sera finalement tué par un sanglier, par suite d'une ruse du vieux roi. Cette épopée contient des poèmes d'une intensité dramatique étonnante, soi qu'ils expriment le profond amour de Dirmaid et Grainné, soit qu'ils fassent participer la nature aux souffrances amoureuses :

« Dors un petit peu, un tout petit peu,
et ne crains rien,
homme à qui j'ai donné mon amour,
Diarmaid, fils d'O'Duibhné.
Dors ici, profondément, profondément,
fils d'O'Duibhné, noble Diarmaid,
je veillerai sur ton repos,
fils charmant d'O'Duibhné...
Je resterai veiller sur toi,

11. *La Courtise d'Etaine*, Leabhar na hUidre.

rempart du combat de l'ouest,
mon cœur se briserait de douleur
si jamais je manquais à te voir.
Nous séparer serait séparer
l'enfant de sa mère,
éloigner le corps de l'âme,
guerrier du beau lac de Garman...
Le cerf, à l'est, ne dort pas.
Il ne cesse de brâmer
dans les buissons des oiseaux noirs.
Il ne veut pas dormir.
La biche sans cornes ne dort pas.
Elle gémit pour son petit tacheté,
elle court dans les broussailles,
elle ne dort pas dans sa tanière.
La vive linotte ne dort pas
sur le faîte des arbres aux belles ramures.
Le temps est bruyant ici,
même la grive ne dort pas.
Le canard gracieux ne dort pas.
Il se prépare à nager,
il n'a ni repos ni sommeil, ici,
dans son refuge, il ne dort pas.
Ce soir le coq de bruyère ne dort pas
dans les landes battues par les vents.
Sur la colline, son cri est doux et clair.
Près des ruisseaux, il ne dort pas... »[12]

Un des poèmes d'amour les plus étranges est peut-être « le Rendez-vous après la mort », comme l'intitule Georges Dottin qui le date du IXe siècle. Il y a là l'ébauche d'un roman noir de la meilleure tradition. Il y a aussi d'une part la hantise du mystère que constitue l'au-delà, et d'autre part la croyance en une survie dans l'univers des ombres. Deux êtres sont liés dans la vie du jour comme dans celle de la nuit, et dans le domaine de la nuit leurs sentiments et leurs actes atteignent encore un plus haut degré d'intensité :

« Silence, femme, ne me parle pas...
Ma pensée n'est pas avec toi.
Ma pensée est à la bataille de Feic.
Mon corps sanglant gît
sur la pente des deux rives.
Ma tête est restée, sans être lavée,
parmi les guerriers dans la mêlée sauvage.
C'est folie que de donner rendez-vous
sans prévoir l'approche de la mort.
Notre rendez-vous,
je l'ai tenu dans la mort.

12. *Duanaire Finn.*

Je ne suis pas seul, dans l'ardeur du désir,
à m'être égaré pour retrouver une femme.
Je ne te reproche rien, bien que ce soit à cause de toi.
Triste est notre dernière rencontre.
Avec sa lance meurtrière, Morrigane est venue.
C'est elle qui nous a excités.
Nombreuses sont les dépouilles qu'elle lave.
Terrible est son rire odieux.
Elle a rejeté sa crinière sur son dos.
Il faut un cœur vaillant pour ne pas faiblir devant elle.
Bien qu'elle soit près de nous,
ne laisse pas la frayeur te prendre.
Au matin je me séparerai de mon corps
et je suivrai la troupe guerrière.
Va, ne reste pas ici,
la fin de la nuit approche...
J'entends le sombre oiseau
qui jette un cri pour ses fidèles.
Ma parole et ma forme sont celles d'un spectre.
Silence, femme, ne me parle pas... »[13]

Parlant du nombre incalculable de *sidhs* et de cette importance du monde souterrain, Henri Hubert[14] prétend que le panthéon celtique est « un vaste cimetière », ce qui ne veut rien dire. D'abord, il n'y a pas de dieux, mais des héros humains parvenus à la nature divine, et il n'est pas question de panthéon ni d'olympe au sens méditerranéen du terme. Les héros se sont sublimés, transcendés, et lorsque le Christianisme se sera implanté, ils passeront automatiquement et sans heurt au rang des saints.

C'est une des raisons pour laquelle il y a tant de saints — ou de pseudo-saints — dans la tradition chrétienne des pays celtiques, notamment en Irlande et en Bretagne armoricaine. Ensuite ce « cimetière » est singulièrement agité, singulièrement *vivant*. Et ce ne sont pas des squelettes grimaçants, invention du moyen âge allemand, ni des fantômes vagues et irréels, qui hantent ces lieux, mais des êtres de chair, d'une autre chair, d'un corps glorieux en quelque sorte. C'est ce qui explique la convoitise des humains pour tout ce qui touche aux *sidhs* et aux îles lointaines. A ce compte, le Voyage vers le pays de l'éternel bonheur devient un Voyage Fantastique :

« Brân trouve que c'est grande merveille
d'aller en barque sur la mer claire,
mais moi, au loin sur mon char, je le vois
chevaucher sur une plaine fleurie.

13. *Chant de Fothad Airghech.*
14. *Les Celtes*, II, 290.

Ce qui est la mer claire
pour le bateau à proue de Brân,
c'est une plaine d'or fleurie
pour moi, de mon char à deux roues.
Les yeux de Brân
voient les vagues de la mer,
moi, dans la plaine des Jeux, je vois
des fleurs à têtes rouges.
Les chevaux de mer brillent à l'été
aussi loin que Brân étend son regard.
Des rivières versent des flots de miel
sur les terres de Manannân, fils de Lêr.
Cette couleur de la mer où tu navigues,
cette teinte blanche de la mer que fendent les rames,
c'est du jaune et du bleu mêlés,
c'est de la terre qui n'est pas dure.
Des saumons tachetés surgissent du fond
de la mer blanche que tu vois.
Ce sont des agneaux de couleur
qui vont et viennent en jouant.
On ne voit qu'un conducteur de char
dans la plaine d'or fleurie,
il y a pourtant de nombreux coursiers,
mais cela, tu ne peux le savoir.
C'est sur le sommet d'un bois que flotte
ta barque à travers les cimes.
Il y a un bois rempli de beaux fruits
sous la proue de ta barque,
un bois de fleurs et de fruits,
où l'on sent l'odeur du vin,
bois sans défaut ni déclin,
où les feuilles sont couleur d'or... »[15]

Un autre aspect, peut-être plus matériel, mais aussi plus incantatoire de la poésie gaëlique est constitué par les Chants de Mort. Comme au Pays de Galles, ils sont les éloges des héros morts au combat. Les guerriers irlandais, comme leurs cousins bretons, contre lesquels ils ne dédaignent d'ailleurs pas de lutter, ne craignent pas la mort puisqu'ils sont assurés d'une *re-naissance*. Mais cela n'exclut en rien les sentiments humains et Cûchulainn, lui-même, venant de tuer son ancien camarade Ferdéad, devenu son ennemi, se laisse aller à sa douleur :

« Triste est ta broche d'or,
ô belliqueux Ferdéad,
toi qui donnais de bons et puissants coups,
ta main fut victorieuse.
Ta grande et blonde chevelure
était bouclée et te faisait bel ornement.

15. *La navigation de Brân.*

Ta ceinture, qui semblait de douces feuilles,
enveloppa tes flancs jusqu'à ta mort...
Ma main en te terrassant
fit mauvaise chose, je le sais.
Ce ne fut pas un beau combat,
Triste est la broche d'or de Ferdéad...
O Ferdéad, triste est notre rencontre.
Je te vois à la fois rouge et très pâle,
je ne puis me servir de mon arme avant qu'elle soit lavée,
toi, tu es couché sur un lit sanglant... »[16]

Poésie d'incantation, poésie de sorcier. Tous les poètes irlandais sont des sorciers. Certains ont des pouvoirs étranges et redoutables. Un *file* peut lancer une satire contre quelqu'un et le tuer de cette manière. Il peut jeter un charme et arrêter une armée entière. D'ailleurs, les quatre sources de la science des *fili* comprenaient aussi bien des opérations magiques comme « l'illumination autour des mains », que des qualités d'âme et de jugement. La puissance de la poésie et de la musique est telle qu'à entendre la harpe de Dagda, les gens s'endormaient, d'autres riaient, d'autres enfin mouraient. La poésie fut la première médecine, comme en témoigne cette incantation contre les piqûres :

« Rien n'est plus haut que le ciel,
rien n'est plus profond que la mer
devant les saintes paroles
que dit le Christ en croix.
Éloigne de moi l'épingle,
l'épingle qui a déchiré
ma chair meurtrie,
esprit de douceur,
la cause de ce coup,
vas-y,
va, ramène-la.
Très forte est la science de Goibniu,
très forte est la pointe de Goibniu,
la pointe aiguë de Goibniu,
hors d'ici ! »[17]

En dehors de la médecine, les incantations peuvent prendre différents aspects. Elles peuvent être des défenses contre les ennemis :

16. *Tain Bô Cualngé.*
17. Mss. St-Gall, 1395. Goibniu (gallois Govannon) est une sorte de héros-forgeron. Le festin de Goibniu est cité comme étant un festin d'immortalité, ce qui nous vaut une fausse interprétation de G. Dumézil à propos de cette incantation : le célèbre mythographe y voit en effet une recette pour conserver le beurre (!) et fait de Goibniu une sorte de dieu de la cuisine. Cf. *Le festin d'immortalité.*

« Mettons devant les guerriers de belles femmes nues,
aux seins pointus, blancs et beaux,
et des jeunes filles pour les accueillir.
Cour ouverte,
forteresse sans défense,
cuves d'eau fraîche,
lits préparés,
nourriture bonne et abondante,
bière bonne, énivrante et forte
pour les guerriers... »[18]

Il y a enfin des prophéties, abondantes comme dans toutes les épopées. Les druides et les *fili* trouvent toujours l'occasion de vaticiner. On place dans la bouche des héros et des héroïnes, comme la fameuse Morrigane, des chants prophétiques qui ne sont guère encourageants mais qui sont plus libérés d'intentions politiques que les poèmes attribués au Pays de Galles au barde-enchanteur Myrddin :

« Les corbeaux rongent
les cous des hommes.
Le sang des guerriers jaillit,
un combat sauvage est livré,
les esprits sont troublés,
les côtés sont percés
en de belliqueux exploits.
Malheur aux habitants d'Ulster !
la gloire ne fera pas défaut
à ceux qui leur font face ! »[19]

Cette violence de la poésie gaëlique, violence essentiellement d'ordre verbal, est accusée encore par le caractère oral de telles productions. En effet, comme chez tous les autres peuples celtiques, la littérature a d'abord été transmise de bouche à oreille avant d'être confiée, beaucoup plus tard, à l'écriture. Il n'est donc pas étonnant que ces œuvres présentent des caractéristiques de la *récitation* : emploi de mots-types faciles à retenir, utilisation du refrain, répétition volontaire de certaines images dans lesquelles les mots secondaires sont remplacés par d'autres mots, d'autres épithètes apportant parfois une nuance discrète. Au milieu de la prose souvent riche en images et en atmosphères des épopées que l'on récitait, les poèmes lyriques forment la partie chantée, de même qu'en France, le chantefable d'*Aucassin et Nicolette* est un ouvrage à la fois *dit* et *chanté* avec accompagnement de harpe ou de vielle. Quant à certaines œuvres qui

18. *Le Festin de Bricriu.*
19. *Tain Bô Cualngé.*

paraissent plus obscures, il est évident que le texte en prose a été écrit après-coup sur des poèmes qui existaient bien avant, mais que l'on tentait d'expliquer plus clairement, sans toutefois toujours parvenir à un résultat meilleur.

Mais l'intérêt essentiel de la poésie irlandaise ancienne est, pour nous, la découverte, ou plus exactement la redécouverte dans le passé, de la méthode analogique, qui, jouant avec le fond même de l'image poétique, la détermine et donne à la poésie sa valeur incantatoire et aussi sa totale libération.

Le grand celtisant Georges Dottin disait un jour : « Le charme musical de la poésie irlandaise et l'impression étrangement évocatrice des épithètes que l'artiste ne craint pas d'*opposer en un désordre singulier*, font songer à nos poètes symbolistes ». On ne saurait mieux dire, ni définir cette poésie. Car à première vue, tout est bizarre, tout est bouleversé, et nombre de linguistes, considérant seulement cette obscurité et ce désordre, ont dénié à ces textes toute valeur littéraire.

Nous touchons là au problème le plus essentiel de la poésie. On en a beaucoup discuté. On en discutera longtemps. Mais que l'on songe au rôle sacré de la poésie, et l'on comprendra mieux ce qui paraît à première vue obscur, et qui l'est réellement. Les images les plus folles en apparence prennent un sens lorsqu'on les replace dans leur cadre originel, lorsqu'on applique les principes mêmes qui ont présidé à leur naissance [20]. Les peuples improprement appelés primitifs, et dans lesquels on englobe généralement les Celtes, ont tous usé de subterfuges dans leur poésie et dans leur science avec le souci de ne pas livrer des secrets à n'importe qui.

Au début de toute civilisation, la science était uniquement réservée aux initiés, et c'est pour cela que tous les anciens textes sont des camouflages fort habiles d'une pensée concrète. La poésie a gagné à cette imprécision. Il s'agit avant tout, pour le poète, de passer du nom de l'objet, par superpositions successives, à celui d'un autre objet fort éloigné. Cette pratique, qui est évidemment surréaliste, n'en est pas moins fort ancienne : c'est

20. Cf. à ce sujet un article datant de 1933 de Jorge-Luis Borgès à propos de la poésie islandaise et particulièrement de ce qu'on appelle les *Kenningar*, c'est-à-dire « formules énigmatiques ». Cet article a été traduit par Roger Caillois dans le nº 30 de la Nouvelle N.R.F. (1955). Dans une courte préface, Caillois déclare avoir eu l'idée de traduire cet article après avoir lu une notice d'andré Breton au « jeu de l'un dans l'autre » (*Médium*, nº 2, 1954), lequel jeu surréaliste consiste à identifier un objet à un autre objet déterminé.

celle des énigmes rituelles, c'est celle des réponses toutes faites et des mots de passe.

La poésie gaëlique mériterait d'être explorée avec un tel état d'esprit. La valeur proprement lyrique rejoindrait alors la valeur symbolique de l'image. Loeg, cocher de Cûchulainn, décrit ainsi le pays merveilleux des fées :

« Les lits ont des piliers couleur de sang
et de belles colonnes dorées.
La lumière qui les éclaire
est un joyau radieux »[21].

Noisé, fils d'Usnech, est ainsi décrit :

« Tertre noir de jais sur un corps blanc »[22].

Quant à Deirdré, elle est ainsi chantée par le druide Cathba :

« Le trésor de ses dents
est une neige de l'hiver »[22].

Ce sont là de simples exemples. Il serait vain de les citer tous, car ils sont en nombre quasi-illimité. On sent cette volonté de masquer, cette volonté de métamorphoser le langage pour le rendre inaccessible à ceux qui ne sont pas réceptifs à la poésie. La fraîcheur ou l'étrangeté d'un poème se goûte comme un fruit mûr.

Il serait donc faux de prétendre que de telles poésies soient les balbutiements de peuples non-évolués, ou qu'elles soient la dégénérescence des poésies classiques de l'antiquité gréco-romaine. La poésie n'est pas une affaire de mode, mais création de l'esprit, et si retour aux sources il y a, puisque cette expression fait fortune, il ne se défend qu'en fonction de ce qu'il peut apporter de valeurs oubliées et de moyens d'actions futurs. Retourner aux sources, ce n'est pas seulement prendre une attitude de curiosité qui ne serait que stérile, c'est aussi se dégager du passé en établissant sur des bases propres et intactes de toute souillure des normes nouvelles de l'esthétique et de la pensée. Les poètes irlandais modernes l'ont bien compris et l'État Libre d'Eire offre ainsi l'aspect d'une nation qui renoue avec ses plus anciennes traditions tout en se tournant résolument vers l'avenir. D'ailleurs, si le lyrisme des anciens *fili* irlandais est loin de nous par le temps qui nous en sépare, il est si proche de notre conception actuelle de la poésie que nous devons l'admettre comme un des précurseurs du lyrisme contemporain.

21. *La Jalousie d'Emer.*
22. *L'exil des fils d'Usnech.*

CHAPITRE VIII

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE CELTIQUE

Les Celtes, dans tous les domaines, font figure de francs-tireurs. Ils ont poussé jusqu'à la manie leurs tendances naturelles au particularisme jointes à une attitude systématique de révolte contre tout ce qui était officiellement établi. Cette fameuse anarchie des Celtes, qui causa d'ailleurs leur perte en toutes circonstances, se doublait cependant de contre-mesures et de solutions originales. Il est donc normal de voir la religion chrétienne subir dans les pays celtiques une évolution particulière, qui souvent frise l'hérésie.

La *Provincia Romana* fut touchée de bonne heure par les premiers apôtres du christianisme, et pendant un siècle et demi la religion va s'étendre, en dépit des persécutions. C'est l'époque des martyrs de Vienne et de Lyon. A Lyon l'église s'organise de façon durable : c'est la véritable métropole des Gaules. Vers 250 étaient venus d'Afrique, envoyés par Saint Cyprien, des missionnaires qui ont marqué de leurs noms et de leurs actions les lieux où ils prêchèrent : Paul à Narbonne, Trophime à Arles, Saturnin à Toulouse, Martial à Limoges, Denis à Lutèce, Austremoine à Clermont, Gratien à Tours. Deux d'entre eux, Saturnin et Denis, seront victimes de la persécution de Dèce en 251. Les communautés chrétiennes furent décimées par Aurélien entre 270 et 275, mais tout cela n'était rien en comparaison des persécutions de Dioclétien qui furent les plus meurtrières. Alors moururent Saints Crépin et Crépinien à Soissons, Saint Quentin dans le Vermandois, Saint Victor à Marseille.

Cependant, c'est en 312, quand l'empereur Constantin, par l'Édit de Milan, eut reconnu officiellement le christianisme comme légitime, que la nouvelle religion put asseoir les bases solides qui sont encore les siennes aujourd'hui.

Car le christianisme s'est répandu dans l'empire romain en suivant la filière administrative qui était le cadre même de la puissance de Rome. Ainsi s'expliquent la division par pro-

vinces et par diocèses, et l'importance prise immédiatement par l'évêque de Rome. Quand l'empire laïque romain disparut, il resta le cadre administratif qui était aux mains des chrétiens et qui subsista contre vents et marées. Tout se passa comme s'il y avait eu substitution de personnes et d'idées. L'évêque de Rome fut le chef de la chrétienté, non pas parce qu'il était l'héritier de Saint-Pierre, car il n'est pas prouvé que celui-ci ait été évêque de Rome, mais bien parce qu'il était le remplaçant de l'Empereur. Ainsi s'explique aussi que la religion commença par gagner les villes, chefs-lieux des anciennes *civitates*, qui étaient les seules à bénéficier de l'administration romaine, et cela au détriment des *pagi*, c'est-à-dire des campagnes : n'oublions pas que le mot paysan et le mot païen sont de même origine. Les campagnes les plus reculées échappèrent longtemps à l'emprise chrétienne, et il faut attendre Saint Martin qui fut élu évêque de Tours en 372 pour voir un début d'apostolat rural.

Précisément l'importance de Saint-Martin vient du fait qu'il venait de fonder à Tours une église remarquablement organisée et qui allait jouer un rôle prépondérant dans l'ouest de la Gaule, partie du pays qui avait été la moins romanisée. Et par là nous pénétrons dans le domaine purement celtique.

Au IVe siècle, Tours était la capitale de la Lyonnaise Troisième, qui appartenait donc à la Celtique dont la capitale était Lyon. Tours avait la haute main sur toute la péninsule armoricaine et le territoire entre la Loire et la Seine. Il est probable que des missionnaires envoyés par Saint Martin ont pénétré très avant dans la péninsule, mais nous manquons de documents sur ce sujet. Cependant, compte tenu de l'histoire ultérieure de la Bretagne, on peut affirmer qu'au IVe siècle, il existait des évêques à Nantes, à Vannes et à Civitas Aquilonia, futur Quimper. Selon toute vraisemblance, la zone nord de l'Armorique n'avait pas encore été touchée.

C'est dans l'Ile de Bretagne que le christianisme pénétra d'abord dans les régions restées purement celtiques, probablement vers l'an 200. Mais on n'y trouve des inscriptions chrétiennes que vers le milieu du IVe siècle. Au concile d'Arles, en 314, on note la présence de trois évêques bretons, dont un certain Eborius (*Yvor*, ou *Ifor*). Le terme « breton » désigne ici des insulaires [1].

1. Pour éviter toute confusion, j'emploie dans ce chapitre *Breton* et *Bretagne* pour tout ce qui est insulaire, et *Armoricain* et *Armorique* pour tout ce qui appartient à la Bretagne actuelle.

Le christianisme faisait certainement de rapides progrès en Bretagne, en dépit de ce que raconte Gildas (*De Excidio Britanniae*, I, 7) pour qui les indigènes se montraient fort réticents, car plusieurs évêques bretons participèrent au concile de Rimini en 359. Vers la fin du IVe siècle, des querelles de doctrine, mais surtout de préséance, éclatèrent entre les évêques insulaires, et il fallut que Saint-Victrin, évêque de Rouen, passât la mer et allât rétablir l'ordre.

En tous cas c'est en Bretagne que naquit le célèbre Pélage (Morgan) vers 360 et qui allait devenir l'un des plus hardis penseurs de l'époque. Il s'en fut tout jeune à Rome, avant la prise de la ville par Alaric, et devint moine. Il se lia avec Paulin de Nole et Saint Augustin. En 410, il passa en Sicile et en Afrique, puis en Orient l'année suivante. Il mourut en Égypte vers 422. Mais c'est surtout à Rome qu'il avait exposé ses idées personnelles, idées reprises et diffusées par son disciple Celstius, vraisembablement un Scot (Écossais ou Irlandais).

Voici l'essentiel de sa doctrine : Il n'y a pas de péché originel. Adam a été créé mortel et sujet à la concupiscence. La nature humaine n'a subi aucun affaiblissement, la volonté de l'homme est sans faille et il peut faire le bien quand il le veut. Le baptême n'efface pas une tache originelle — qui n'existe pas —, mais seulement les péchés actuels pour ceux qui en ont commis (il ne faut pas oublier qu'au début du christianisme, le baptême était réservé aux adultes). Le baptême est nécessaire pour entrer dans la communauté des fidèles et le Christ lui-même a subi l'épreuve (car c'est une épreuve initiatique). Quant à la grâce, ce mot désigne les seuls biens naturels donnés par Dieu à l'homme, notamment sa liberté, à quoi s'ajoutent les enseignements que nous apportent la révélation et les prédications de Jésus-Christ.

La liberté humaine est donc totale. Si l'homme a le devoir d'éviter le péché, c'est qu'il le peut *par nature*, et il serait injuste de lui attribuer à crime ce qu'il ne dépend pas de lui d'éviter. S'il ne peut pas, il n'a aucune obligation. Si le péché d'Adam doit retomber sur ceux qui ne pèchent pas personnellement, la justice de Jésus-Christ doit suffire également à ceux qui ne croient pas. En effet, si nous participons au mal sans notre faute, nous devons aussi participer au bien sans qu'il soit besoin de notre mérite.

Cette doctrine, qui va très loin, fut reprise et exagérée par Celstius qui affirme : « Le péché ne naît pas avec l'homme. C'est un acte de sa volonté auquel son imperfection individuelle peut

le solliciter plus ou moins, mais ce n'est pas un effet nécessaire de l'imperfection essentielle de l'humanité ». Celstius ne voulait pas de baptême pour les enfants de peur que l'administration de ce sacrement ne fît naître cette idée si fausse et injurieuse pour le créateur : « l'homme est méchant par sa nature même avant d'avoir commis aucun mal ». D'autre part, s'il existe des grâces qui sont des secours surnaturels, cela ne peut affecter que l'intelligence et non la volonté.

On a vu dans la doctrine de Pélage un essai de syncrétisme : Pélage, héritier des derniers druides, aurait essayé de faire coïncider les doctrines chrétiennes avec la tradition druidique, qui on le sait n'admettait pas le péché, et posait comme principe essentiel la liberté individuelle. Pélage, dit Henri Martin (*Histoire de France*, I, 347-348), « ne conserve pas seulement, il exagère la doctrine druidique de l'équilibre. Dieu n'est plus que la cause et la fin de l'homme : dans l'intervalle, l'homme marche seul. A force de relever la personne humaine, Pélage ne voit plus le concours et le support perpétuellement nécessaire de Dieu. Il perd le sens de cette société du créateur et de la créature, de ce mystère de la vie qui semble avoir enveloppé le symbole du chêne et du gui. En même temps qu'il exagère l'équilibre druidique jusqu'à l'indépendance, il laisse dans l'ombre la préexistence, cette autre doctrine fondamentale du druidisme et brise les traditions en niant la chute et la solidarité au lieu d'en chercher l'explication dans la liberté même. »

Certes, le pélagianisme n'est pas le druidisme, loin de là. Mais on ne peut que reconnaître une tendance très nettement celtique dans cette doctrine basée sur la liberté totale de l'homme. Cette tendance est aussi nettement anti-méditerranéenne, puisqu'elle insiste sur la solitude de l'homme alors que dans les religions antiques de la Grèce et de Rome, les actes de l'homme étaient tous plus ou moins suggérés ou aidés par une divinité. Le principe même de la Grâce est d'origine gréco-latine. Il a succédé aux superstitions qui voulaient que l'homme, incapable d'agir lui-même, ait eu besoin du secours d'un dieu, ou d'un simple *numen* indifférencié, comme à Rome. En rejetant la grâce, Pélage luttait contre une superstition latine, rétablissait l'idée de responsabilité pleine et entière de l'homme, rehaussait la dignité humaine que les premiers Pères de l'Église cherchaient au contraire à rabaisser au nom d'une humilité évangélique fort mal comprise.

Ces Pères de l'Église ne tardèrent pas à réagir, Saint-Augustin en tête, qui, à partir de 412, allait se déchaîner contre son ancien

ami. Saint-Jérôme se mit, lui aussi, à l'attaquer. Pourtant Pélage fut disculpé par le synode de Diospolis en 415. Mais Augustin n'avait pas désarmé, et Pélage fut finalement condamné par plusieurs conciles, à Carthage en 416 et en 418, à Milève en 416. Les canons du deuxième concile de Carthage furent envoyés au pape Zozime qui les ratifia en 418.

Cependant Pélage n'était pas seul. En plus de son disciple Celstius, il avait de nombreux sympathisants dont Julien, évêque d'Eclane, qui se mit à diffuser sa doctrine tout en attaquant Saint-Augustin de façon fort habile. En 419, les empereurs Honorius et Théodose condamnèrent sollennellement le pélagianisme. Les partisans de la doctrine furent bannis et persécutés, mais heureusement, à l'époque, on n'avait pas encore inventé les bûchers de l'Inquisition. La discussion prit une tournure plus théologique. Les partisans de Pélage accentuèrent le libre-arbitre qu'ils considérèrent comme absolument indépendant, et cela pour éviter de laisser peser sur Dieu le moindre soupçon dans l'origine du péché. N'y a-t-il pas dans le « *pater* », une sentence ambiguë, le « *ne nos inducat in tentationem* » ? Quel est le sens exact de *inducere* ? Faut-il rendre Dieu responsable d'une tentation à laquelle il nous soumet ? On ne peut s'en tirer qu'en supposant que Dieu nous met en face des problèmes, en face du mal, et que c'est à nous, par notre volonté totale, d'éviter le mal, ou au contraire d'y tomber, en engageant notre pleine et entière responsabilité. Donc l'homme n'a pas besoin de la grâce. La grâce n'est que la lumière divine primordiale qui nous permet d'acquérir la connaissance du bien et du mal.

A cela, Saint-Augustin répond que cette doctrine est moralement néfaste, car elle invite l'individu à s'enorgueillir de ses bonnes actions. Si tout le mérite revient à l'homme, c'est retomber dans la morale stoïcienne de Marc-Aurèle et d'Epictète. La doctrine pélagienne cultive chez l'homme ce que Pascal nommera « une superbe diabolique ». D'autre part, à quoi bon le baptême, puisque le péché originel ne se transmet pas, à quoi bon l'Incarnation et la Rédemption, puisqu'il n'y avait rien à racheter ? Ce n'est pas parce qu'un homme a des mérites qu'il reçoit la grâce, affirme St-Augustin, reprenant ici St-Paul, mais parce qu'il a reçu la grâce qu'il a des mérites. Il faut sans doute que notre volonté coopère avec la grâce, mais elle ne le fera que si nous avons la foi. Or la foi n'existe que dans la mesure où Dieu l'a développée.

La position de St-Augustin, on le voit, n'est pas seulement

une réaction contre Pélage : c'est une doctrine qui admet dans une certaine mesure la prédestination. La querelle Pélage-Augustin est une préface à la querelle du Jansénisme avec les Jésuites, sinon même la querelle de l'orthodoxie avec les Calvinistes.

Cependant le pélagianisme fut encore une fois condamné en 431 au concile d'Éphèse, et tous les partisans de la doctrine, loin de l'abandonner, cherchèrent les moyens de l'accorder avec la position officielle de l'Église : ainsi naquit le semi-pélagianisme. L'homme n'est pas moralement mort comme le prétend St-Augustin, ni moralement sain comme l'affirme Pélage ; il est seulement malade et a besoin d'un médecin, en l'occurence la grâce divine. Il suffit de désirer cette grâce pour l'obtenir, mais elle n'exerce aucune contrainte sur la volonté.

Ce compromis, qui d'ailleurs était plus pélagien qu'augustinien, fut défendu par Jean Cassien, disciple de Jean Chrysostome et Faustus, évêque de Riez, qui était breton, ainsi que par l'abbé de Lérins, Vincent. Ce dernier réfuta avec violence la prédestination augustinienne. En 472, au concile d'Arles, Faustus soutint, d'accord avec Cassien, qu'il n'y avait pas d'autre être incorporel que Dieu, ce qui n'était pas sans rapport avec certaines doctrines druidiques. Par la voie du semi-pélagianisme, les influences celtiques revenaient à la surface. Mais en 529, à Orange, et en 530 à Valence, il y eut une condamnation formelle de l'École de Lérins qui enseignait cette forme atténuée du pélagianisme. On ne pouvait admettre le pouvoir qu'aurait l'homme d'appeler la grâce. Cependant ces deux conciles condamnèrent aussi la doctrine de la prédestination. Ainsi se dessinait la position officielle de l'Église au cours des siècles suivants : un semi-pélagianisme nuancé.

Le pélagianisme n'avait pas attendu toutes ces discussions pour pénétrer en Bretagne. Ce fut même, comme dit Dom Louis Gougaud [2], « en quelque sorte l'hérésie nationale des Bretons ».

La doctrine fut propagée dès le début du ve siècle dans toute l'île par Agricola qui était le fils de l'évêque pélagien Severianus et obtint des succès foudroyants, ce qui montre bien que la population celtique reconnaissait en elle la permanence de la pensée druidique adaptée à leur tempérament. Ce triomphe du pélagianisme inquiéta l'Église continentale, et Saint-Germain d'Auxerre fut envoyé en Bretagne de 429 à 431 pour y rétablir

2. Dom Louis Gougaud, *Les Chrétientés celtiques*, Gabalda, Paris, 1911, p. 34. Cet ouvrage, remarquable à bien des points de vue, est la base essentielle de toute étude sur le christianisme celtique.

l'orthodoxie. Il parut réussir dans son entreprise, mais dès qu'il fut reparti, l'hérésie se remit à triompher de plus belle de sorte que Saint-Germain dut revenir en 447, accompagné de nombreux missionnaires. Cette fois le pélagianisme disparut, du moins en surface, car ses séquelles se manifestent dans les siècles suivants, aussi bien en Irlande qu'en Bretagne, et même en Armorique, et sera la base de la doctrine de Jean Scot Erigène. En 639, le pape Jean IV écrit ainsi aux évêques d'Irlande : « Nous avons appris que le venin de l'erreur pélagienne a reparu au milieu de vous. Nous vous conjurons de repousser cette détestable doctrine. Ne blasphème-t-on pas quand on prétend que l'homme peut être sans péché ? Comme si ce privilège n'avait pas été réservé au médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ qui a été conçu et enfanté sans péché. Tous les autres hommes naissent avec le péché originel et portent en eux la marque de la prévarication d'Adam. »

En tous cas, le christianisme, même mêlé de pélagianisme, voire d'arianisme, est installé solidement en Bretagne. St-Ninian l'introduit dans les zones frontières du Nord et même en Écosse, et fonde le siège épiscopal de Galloway. Vers 400, on trouve des traces de conversion sur les côtes irlandaises, mais, au dire de Saint-Patrick lui-même, le paganisme régnait en maître à l'intérieur de l'Ile, et les zones converties devaient l'être de façon plus celtique que romaine.

Patrick (c'est le nom latin *Patricius*) naquit vers 390 dans le nord-ouest de la Bretagne. A l'âge de 16 ans, il fut enlevé par des pirates pictes ou scots et conduit dans le nord de l'Irlande. Six ans plus tard, on le retrouve libre sur le continent, puis en Bretagne. Il décide alors d'aller évangéliser l'Irlande. Il vient faire ses études en Gaule et est ordonné diacre à Auxerre. Saint-Germain qui voit en lui un apôtre le consacre évêque et lui confie la mission d'Irlande en 432. Il commence son apostolat dans le Leinster, à l'embouchure de la Boyne, sur l'île qui porte aujourd'hui le nom d'Inis Padraig, puis en Ulster où il convertit le chef Dichu et construit une église.

Ici la légende se mêle à l'histoire. Cailte, l'un des chefs des Fénians, après la bataille de Gabra qui marque la fin de cette bizarre association, rencontre Patrick à Dumberg et est converti par lui. Il suit ensuite l'évêque à travers l'Irlande, et chemin faisant, il évoque les souvenirs des temps anciens, ce qui a donné la curieuse compilation appelée *Acallam na Senorach* (colloque des plus anciens) : ainsi surgissent du fond de la nuit

toutes les légendes concernant les lacs, les forêts, les montagnes, les rivières, les rois, les druides, etc.

Patrick voyagea à Rome entre 441 et 443. A son retour, il établit le siège épiscopal d'Armagh. S'il eut maille à partir avec les druides et les *fili* (bardes), c'est néanmoins un *file*, Dubtach, qu'il convertit et qu'il prit pour conseiller. C'est un autre *file*, Fiacc, qui fut consacré premier évêque irlandais de souche. Il convertit également Conall, fils de Niall, frère du roi Loégairé, qui lui donna le terrain où fut construite la grande église de Domnach Mor.

Tous les récits concernant Patrick et les ouvrages qui lui sont attribués, comme sa *Confession*, écrite en latin, et sa *Lettre à Coroticus, prince gallois*, ont fait de ce personnage un saint auréolé de gloire et qui est vénéré dans toute l'Irlande. Sa fête, le 17 mars, est autant une fête nationale que religieuse. Mais historiquement parlant, tout reste obscur.

Selon les travaux de O'Rahilly et les études de James Carney [3], il y aurait en fait deux Patrick. L'un, un certain Palladius, serait le véritable évangélisateur de l'île, et aurait mérité ensuite le surnom de Patricius. Sa tâche aurait été achevée par le second Patrick, fils de Calpurnius, né à Bannaven Taberniae, en Bretagne, et qui serait mort vers 461 dans le Glamorgan (Pays de Galles).

Quoi qu'il en soit, Patrick imposa en Irlande les règles en usage sur le continent, et qui étaient donc romaines. Il fit en sorte que la hiérarchie fût très stricte dans un pays traditionnellement divisé par les querelles de préséance, comme en témoignent les nombreuses disputes de héros dans les récits épiques. Il voulut que les évêques régnassent sur de vastes diocèses, gouvernant côte à côte prêtres séculiers et moines réguliers, que Rome fût reconnue comme l'autorité suprême tant pour les questions de dogme que pour la discipline. Il fonda quatre sièges qu'il confia à des hommes de grande autorité et laissa son siège d'Armagh à un Irlandais, Bennen.

Mais Patrick fut certainement le moins celtique des saints celtiques. On s'en aperçut dès sa disparition, car toute son œuvre, qui reposait sur l'impérialisme romain, s'écroula du jour au lendemain. L'Irlande, et par voie de conséquence la Bretagne avec laquelle les rapports étaient constants, allaient s'engager dans la voie du particularisme, et cela pendant plu-

3. O'Rahilly, *Early Irish History and Mythology*, Dublin, 1946. James Carney, *Studies in irish literature and history*, Dublin, 1955.

sieurs siècles, s'attirant de temps à autre les foudres romaines. Et comme Rome ne pouvait venir à bout de ces particularismes, elle fit en sorte de soumettre les Bretons aux Saxons qui se révélaient de zélés dévôts de l'ordre « impérial », et de vendre littéralement les Irlandais aux Plantagenêt, à charge pour ceux-ci de remettre les rebelles dans le « droit » chemin. C'est ce qu'on ne dit généralement pas à propos de la disparition des Celtes. L'Église catholique et romaine a tout fait pour qu'ils disparaissent politiquement, pour qu'ils soient réduits à la misère : ils étaient trop dangereux pour un dogme chrétien qui avait bien du mal à se dégager du fouillis des origines. Seul le Pays de Galles en réchappera au moment de la Réforme, mais pour tomber sous d'autres liens. L'Irlande et l'Armorique une fois domestiquées — pour ne pas dire asservie à propos de l'Irlande — deviendront évidemment les pays les plus attardés religieusement.

Une des raisons du particularisme celtique était l'éloignement relatif de Rome. Une seconde était la répugnance des Celtes à toute autorité universelle qui ne fût pas celtique. Les Celtes ont été les créateurs du mythe du « roi du monde », du « roi suprême », comme en témoignent le nom des Bituriges et le concept de « nombril du monde ». Ayant accepté le christianisme et l'ayant assimilé, compte tenu de leurs croyances ancestrales, ils voulaient en faire *leur* religion, et la gouverner comme ils l'entendaient.

Tout repose sur le monachisme. Ce monachisme n'est pas d'invention celtique mais orientale. Seulement le monachisme satisfaisait l'âme celtique. Le moine (au sens étymologique) fut le druide chrétien officiant au milieu des forêts, en pleine nature. Puis quand l'habitude vint de grouper les moines (ce qui est un défi à la linguistique) en communautés, le monastère devint l'exact successeur du *bangor* (collège) druidique, autrement dit des fameuses écoles de druides, comme il s'en trouvait dans l'Ile de Môn à l'époque d'Agricola.

C'est pourquoi le moine prend le pas sur le prêtre séculier, le monastère sur le diocèse, l'Abbé sur l'évêque. C'est autour des monastères que se constitua la véritable hiérarchie ecclésiastique et la culture de la nouvelle société. Comme les villes étaient à peu près inexistantes, à la différence de la Gaule, les monastères étaient à la fois des refuges et des centres intellectuels et économiques. L'Abbé devient le véritable évêque ; il est celui qui dirige et contrôle toute la vie chrétienne d'alentour. Cette habitude de l'évêché-abbaye se répandit en Bretagne : Saint-

David fonde ainsi le siège de Menevia ; Saint-Cadoc, moine breton du VIe siècle, vient s'initier en Irlande avant de retourner en Bretagne pour y fonder l'abbaye de Llan-Carvan, et s'il s'agit du même personnage, on le retrouve fondant un ermitage en Armorique, sur le territoire de Belz (Morbihan). En Armorique même, l'habitude y est transportée par les insulaires émigrés : ainsi se fondent les abbayes-évêchés du nord de l'Armorique, St-Pol, Tréguier, St-Brieuc, Aleth et Dol, si différents des évêchés gallo-romains de Vannes et de Quimper.

L'Irlande devient ainsi un haut lieu de civilisation, et cette civilisation retourne parfois sur le continent dévasté par les guerres et la barbarie. Saint-Colomban, moine irlandais, naît vers 540 dans le Leinster. Il débute à Bangor, qui avant de devenir monastère était un célèbre collège druidique. Il passe en Gaule en 590 et s'aperçoit, avec stupéfaction, que les usages continentaux ne sont pas les mêmes que ceux de l'église d'Irlande, notamment pour la célébration de Pâques, et aussi pour la tonsure. Il fonde le monastère de Luxeuil qui va devenir lui aussi un centre de brillante civilisation, donnant naissance aux couvents de Remiremont, de Jumièges et de Saint-Omer. La règle que St-Colomban impose dans ces monastères est plus sévère que la règle bénédictine qui lui succédera, mais de plus, l'Irlandais maintient la date insulaire de Pâques et ne renonce pas à sa tonsure particulière. Il est critiqué et âprement combattu par les évêques continentaux et ne tient aucun compte de l'autorité des évêques sur le territoire desquels il établit ses monastères. Considéré comme très gênant, il est expulsé par ordre de Brunehaut en 610. Il passe sur le territoire helvétique où il fonde le célèbre couvent de Saint-Gall sur les bords du lac de Constance. Mais la fidélité à ses principes insulaires lui vaut encore l'animosité du clergé local. Il s'établit alors en Italie où il construit le monastère de Bobbio en 614, qui deviendra le plus grand centre de prédications de la Lombardie, avec un rayonnement spirituel et intellectuel des plus étonnants. C'est là qu'il meurt en 614, au terme d'une vie fort agitée, mais au cours de laquelle il ne renia aucun des grands principes qu'il avait amenés avec lui d'Irlande. Il laisse le souvenir d'un grand bâtisseur et d'un grand évangélisateur.

Cependant ce Colomban n'est pas un saint national irlandais. Un second Colomban, qu'on appelle parfois *Columba* et qui s'appelle en réalité *Columkill* (Colombe de l'Église), est le représentant le plus authentique de l'église celtique, et la figure la plus représentative du monachisme irlandais.

Columkill naquit vers 521 à Galtan, dans le Donegall, de la famille royale des O'Neill (les fils de Niall). Il entra tôt dans les ordres et fonda le monastère de Kerry. D'après son biographe Adamnan, son neuvième successeur, il aurait commis une faute grave : il aurait en effet copié subrepticement un précieux psautier auquel il n'avait pas droit, et par cela déclenché une véritable guerre. On reconnaît là la lutte que se livraient les abbayes pour la possession des objets précieux et des reliques, lutte qui se manifeste également en Armorique, entre paroisses, pour s'assurer l'exclusivité du tombeau d'un saint ou de ses restes. Quoi qu'il en soit, à la suite de cette faute, Columkill quitte le monastère de Kerry et s'exile. Un très beau poème du XIIe siècle, attribué à Saint-Columkill lui-même, évoque l'adieu de l'abbé de Kerry à l'Irlande où il ne reviendra pas. Mais la tradition s'est transportée de façon curieuse en Bretagne, puisqu'on retrouve dans un poème du *Livre Noir de Carmarthen*, poème écrit en gallois et attribué à Myrddyn (Merlin), le thème du livre et le thème de la faute, probablement confondus avec une histoire bretonne concernant Merlin et qui trouve son pendant dans la *Folie de Suibhné* irlandaise où Suibhné a jeté le livre de St-Ronan. Le héros du poème gallois s'appelle Yscolan, le *Scot*. Il n'est pas difficile de reconnaître Columkill dans Yscolan. Quant à *scot*, le terme désigne les habitants de l'Irlande, pour désigner ensuite le pays d'Écosse où s'en vint Columkill, mais on peut également prendre *scot* comme synonyme de savant. Voici le poème qui est fort curieux :

« Noir est ton cheval, noire est ta cape,
noire ta face, noir toi-même,
oui, tout noir ! Est-ce toi, Yscolan ?

Je suis Yscolan le savant (ou le *scot*),
légère est ma raison couverte de nuages.
Est-ce donc irrémédiable d'avoir offensé le Maître ?

J'ai brûlé une église, tué les vaches d'une école,
j'ai jeté le Livre dans les flots,
ma pénitence est bien lourde.

Créateur des créatures, toi, de tous mes protecteurs
le plus grand, pardonne-moi ma faute,
celui qui t'a trahi m'a trompé.

Une année entière on m'a placé
à Bangor sur le pieu du barrage.
Songe à ce que m'ont fait souffrir les vers de mer.

Si j'avais su ce que je sais maintenant,
comme le vent souffle libre dans la cime ondoyante des arbres,
jamais je n'eusse commis cette faute »[4].

En vrai, la raison de l'exil de Columkill était d'ordre politique. Tout en étant abbé de Kerry, il n'oubliait pas qu'il était de sang royal, à une époque où les O'Neill du nord luttaient contre les O'Neill du sud, et c'est à la suite d'une rivalité de clan qu'il dut s'exiler en 563. Il reçut alors de son parent le roi de Dalriada l'île d'Iona, sur la côte ouest de l'Écosse. Il fonda à cet endroit l'un des plus célèbres monastères de la chrétienté celtique, ce qui lui permet d'évangéliser l'Écosse, vaste conglomérat encore païen de Pictes et de Bretons. C'est par son influence, et par l'influence de ses envoyés que le nom irlandais de *scot* va désigner l'Écosse, et que cette partie de la Grande Bretagne peuplée de Celtes britonniques va être gaëlisée. A partir de cette date, la langue gaëlique va en effet se répandre dans toute l'Écosse pour y subsister de nos jours dans les Highlands. Le disciple favori de Columkill, Aidan, quant à lui, fonde le monastère de Lindisfarne et entreprend l'évangélisation des territoires soumis aux Saxons.

L'abbaye de Iona, où règne en maître Columkill, devient le centre de la vie religieuse non seulement irlandaise, mais aussi celtique. Par Iona se répandent les usages propres au monachisme irlandais. Par Iona s'infiltrent les tendances à l'autonomie de l'église celtique, qui, en fait, à cette époque, et pour deux ou trois siècles, sera coupée presque totalement de Rome. Du reste, à Iona, on avait une conception particulière du rituel. On ne célébrait la messe que le dimanche et les jours de fête, ou lorsqu'on apprenait la mort d'un ami ou d'un bienfaiteur du monastère. Cette messe était d'ailleurs célébrée aussi bien le matin que l'après-midi, et on la faisait précéder d'une ablution des pieds et des mains. On porte évidemment la tonsure celtique et on suit un cycle pascal qui n'est pas celui du continent.

Cependant Columkill revint en Irlande en 575. L'assemblée de Drumceat voulait dissoudre la caste des *fili*, sous prétexte que les bardes se livraient aux pires exactions. Le haut-roi d'Irlande, Aed, partisan des *fili*, demanda à Columkill son arbitrage.

4. J. M. *Les Grands Bardes*, p. 109. Un poème du *Barzaz-Breiz* intitulé *Jean Scolan* présente une histoire semblable. Faut-il croire que tradition a pénétré en Armorique et s'y est conservée ? On sait que La Villemarqué est peu digne de foi. Il a fort bien pu fabriquer son poème sur le modèle gallois, comme il l'a fait en maintes occasions. Cependant Luzel a recueilli un chant populaire sur le même sujet. Cf. J. M., *Anciens bardes gallois*, Cahiers du Sud, nº 319, p.

L'Abbé d'Iona traversa la mer, n'oubliant pas que s'il était moine, il était prince, que s'il était un ascète, il était aussi un poète. Il rend son jugement en faveur des *fili* et fait ordonner que désormais tout chef de tribu ou de province devra entretenir le mieux possible un poète officiel, l'*ollave*, à la fois barde, chantre des succès, des revers, des joies et des peines, généalogiste et chroniqueur. Cet usage passa au Pays de Galles où, selon les lois de Howel Da, au xe siècle, tout chef de quelque importance devra entretenir chez lui un barde domestique.

Cet arbitrage de Columkill est important, car il montre qu'à cette époque une certaine fusion s'était opérée entre la classe druidique et la classe sacerdotale. La plupart des druides qui avaient adopté la religion chrétienne étaient devenus des *fili*, classe évidemment surveillée par l'église, mais qui, constituant une élite importante, prenait un poids considérable dans la dite église, l'orientant vers son particularisme et une théologie frôlant souvent l'hérésie.

Columkill fonda encore d'autres monastères, notamment à Kells et à Glencolumkill. Il était vénéré par toute l'Irlande et une partie de la Bretagne et sa mort en 597 à Iona fut l'occasion de nombreux poèmes à sa gloire. C'est après Patrick le plus célèbre des saints irlandais, encore que cette seconde place lui soit disputée par Sainte-Brigitte.

Cette Sainte-Brigitte pose un problème. Il y a eu de toute évidence une Brigit qui fonda au début du VIe siècle un monastère de femmes à Kildare. Son biographe Cogitosus prétend même que Brigit aurait régi un monastère double d'hommes et de femmes, ce qui est un cas unique dans l'histoire de l'église. De toutes façons l'abbesse de Kildare devint célèbre, et il est très probable qu'elle fut confondue dans l'esprit du peuple avec une autre Brigit dont le souvenir persistait, la fille de Dagda, l'un des grands dieux Tuatha Dé Danann. Ce genre de confusion n'est pas rare dans les pays celtiques : Saint-Brendan se confond avec Brân, St-Corneille avec Cernunnos, Ste-Anne avec Ana.

Mais le monastère de Kildare met en lumière une coutume très particulière de l'église celtique, celle des *conhospitae*. En période de troubles, les jeunes filles irlandaises, pour échapper aux persécutions et aux rapts, se rapprochaient des monastères d'hommes qui étaient les seuls gages de sécurité, et vivaient dans le sillage des moines. Il est probable qu'elles participaient dans une certaine mesure à l'exercice du culte. En tous cas la coutume passa en Armorique, puisqu'une lettre des évêques de la province de Tours, en 515 ou 520, adressée à deux prêtres

armoricains Lovocat et Catihern, jette l'anathème sur cette pratique : « Vous ne cessez point de porter chez vos compatriotes, de cabane en cabane, certaines tables sur lesquelles vous célébrez le divin sacrifice de la messe, avec l'assistance de femmes auxquelles vous donnez le nom de *conhospitae*. Pendant que vous distribuez l'Eucharistie, elles prennent le calice et administrent au peuple le sang du Christ. C'est là une nouveauté, une superstition inouïe. »[5]

Nous voici en présence d'une coutume qui a déclenché les fureurs romaines contre l'église celtique, et qu'en dehors de ce texte, on passe pudiquement sous silence. Dans l'église romaine, on a la terreur de la femme. La femme ne peut être qu'un objet de perdition. On doit la fuir. On lui réserve le côté gauche (sinistre) de l'église. Comme le christianisme est d'origine juive, revu et corrigé par des Romains champions des sociétés patriarcales, on s'ingénie à rabaisser la femme ; on se demande parfois, à l'imitation des sémites, si la femme a une âme, et de toutes façons on s'arrange pour éliminer complètement la femme de la vie religieuse, réservant le culte aux hommes (et même aux *viri integri*), parquant la gent féminine dans des couvents où elles ne seront jamais que des êtres à l'écart.

Chez les Celtes, la mentalité est tout autre. Dans la société gaëlique, comme dans la société britonnique, la femme joue un rôle insolite et supérieur par rapport au rôle qu'elle joue dans les sociétés méditerranéennes. Elle n'est pas seulement la mère de famille, elle participe à la vie du couple. Elle peut régner elle-même, elle a des responsabilités particulières, comme en témoignent la reine Mebdh de la légende et la reine Boadicée dont Tacite nous raconte l'histoire. Les héros sont souvent nommés fils de « une-telle ». Cette filiation utérine est significative d'un état d'esprit. Il n'est donc pas étonnant que la femme, dans les temps païens, ait eu un large accès aux fonctions sacerdotales, sans pour cela qu'on puisse parler de druidesses. Mais la mythologie est remplie de « reines » et de prêtresses qui sont en fait les ancêtres directes de nos sorcières.

On sait, par des sources gréco-romaines, qu'il y avait des communautés de prêtresses celtiques, notamment à l'embouchure de la Loire, dans une île qui est peut-être Fedrun, à l'Ile de Sein et au Mont-Saint-Michel. Ces prêtresses ne se rendaient qu'une fois l'an sur le continent, et elles s'accouplaient avec les hommes. De même elles passaient pour jouer le rôle d'ini-

5. Dom Louis Gougaud, *op. cit.*, p. 95.

tiatrices pour les jeunes gens qui avaient le courage d'aborder dans leur retraite. La légende de Morgane et de l'île d'Avallon n'est pas loin.

C'est pourquoi les Celtes n'avaient aucune répugnance, bien au contraire, à s'adjoindre des femmes dans l'exercice du culte chrétien. Cette lettre des évêques de la Province de Tours est la preuve que la coutume des *conhospitae* existait et qu'elle allait même jusqu'à un véritable diaconat féminin. Avaient-elles d'autres fonctions ? On ne le sait pas, car les documents manquent sur ce sujet. Cependant il y avait de quoi soulever d'indignation les tenants de l'ordre romain, et cela explique l'acharnement qu'ils ont mis à réduire l'église celtique.

Les points de friction ne manquaient d'ailleurs pas. Le rituel celtique était resté beaucoup plus proche de celui des Orientaux que de celui des Romains. En dehors de la communion sous les deux espèces, prouvée par la lettre citée, il y avait la pratique des prières accompagnées de gestes et de prostration. On priait d'ailleurs souvent les bras en croix. Dans les monastères, on se mortifiait en s'immergeant dans les cours d'eau ou les étangs et on demeurait dans le froid en récitant des psaumes. En guise de pénitence pour manquement à la pauvreté, on s'immergeait jusqu'au cou. Cette pratique de l'immersion fréquente témoigne de la continuité d'un culte de la nature et des eaux.

La nourriture des moines était simple. Pas de viande, un peu de poisson, des légumes, un pain comme celui de l'Orient, beaucoup de laitages. De nombreux prêtres et évêques étaient mariés sans que cela fût ou obligatoire ou toléré. Chacun faisait comme il l'entendait. La Consécration épiscopale ne se faisait pas comme à Rome. La règle canonique exigeait, et exige toujours la participation de trois évêques. Il était d'usage en Irlande et en Bretagne qu'un seul évêque consacrât un nouvel évêque.

Le baptême semble aussi avoir été très différent. Depuis Pélage, on mettait l'accent sur le sens initiatique du baptême, sens initiatique perdu chez les Romains et devenu plus ou moins un acte administratif et même d'état-civil. D'après une lettre du pape Zacharie à St-Boniface (1er mai 748), nous savons qu'un synode d'évêques saxons, donc partisans de Rome, avait décrété que « quiconque serait lavé sans l'invocation aux trois personnes de la Trinité ne serait pas baptisé ». Cela veut dire qu'il n'était pas d'usage chez les Bretons de baptiser au nom des trois personnes. C'était, comme dans les premiers temps, un baptême

par immersion mais on ne sait pas s'il y avait une seule immersion ou si elle était triple. Au XIe siècle, en Irlande, on omettait l'onction sur le front avec l'huile des catéchumènes. Au XIIe siècle, toujours en Irlande, on baptisait les nouveau-nés à la maison, sans le secours du prêtre. Le concile de Cashel en 1172 prohiba cet abus et fustigea la pratique de baptiser les enfants des riches en les plongeant trois fois dans du lait.

La tonsure fut également une des causes de querelles entre l'église celtique et l'orthodoxie romaine. Cette tonsure n'existait nulle part avant le IVe siècle ; il était seulement demandé aux prêtres de ne pas porter de cheveux trop longs. Ce furent les moines orientaux qui se tonsurèrent les premiers, et la mode passa chez les prêtres séculiers. Cette tonsure primitive, dite de St-Paul, était totale, le crâne était rasé. A Rome, la tonsure dite de St-Pierre, consistait à raser le sommet du crâne en gardant une couronne de cheveux. Patrick voulut l'imposer en Irlande mais ne put y parvenir. Augustin de Cantorbery, apôtre des Saxons, l'introduisit en Angleterre, mais les Bretons portaient une autre tonsure que les compagnons d'Augustin qualifièrent de bizarre : la partie frontale était dégagée, il y avait une demi-couronne de cheveux au-dessus du front et les cheveux étaient longs par derrière. C'est cette tonsure que Colomban conserva toujours sur le continent et qu'il fit adopter à ses principaux disciples.

On a attribué l'origine de la tonsure celtique à Simon le Magicien. D'après Gildas, le premier individu à la pratiquer aurait été le porcher du roi Loégairé. On a prétendu que cette tonsure aurait été celle de St-Jean. Mais il est plus vraisemblable d'y voir une invention purement insulaire et même d'origine druidique. Car les druides d'Irlande portaient une tonsure. D'après le manuscrit de l'*Hibernensis*, les druides se rasaient la partie antérieure de la tête d'une oreille à l'autre, à l'exception d'une mèche de cheveux sur le front [6]. Et comme, à l'époque, Simon le Magicien passait pour le druide par excellence, le père de toutes les magies et de toutes les hérésies, il n'est pas étonnant qu'on lui ait attribué l'invention de cette tonsure abhorrée par les partisans de Rome.

Quoi qu'il en soit la tonsure celtique persista longtemps en Bretagne et en Armorique, comme le symbole de la résistance à Rome. Les émigrés l'introduisirent en Armorique, et en 818, elle avait cours à l'abbaye de Landévennec où Louis le Pieux,

6. *Tirechan*, édit. par W. Stokes, p. 367.

lors de son expédition contre Morvan Leiz-Breiz, essaya de soumettre les moines à l'ordre continental.

Une autre cause de discorde était la célébration de Pâques. La fixation du jour de Pâques a toujours été l'objet de savants calculs, ce qui fait que dans les premiers temps du christianisme, chaque église avait sa date particulière. Au concile d'Arles en 314, on décida que Pâques serait célébré *uno die et uno tempore per omnem orbem*. Mais cette prescription se heurtait à tant de difficultés qu'elle ne fut pas suivie.

Le concile de Nicée en 325 statua que Pâques ne serait jamais le même jour que pour les Juifs, et en tous cas, après l'équinoxe de printemps. A Rome, jusqu'à la fin du IIIe siècle, on observait le cycle de St-Hippolyte, cycle de 16 ans, qui situait Pâques entre le XVIe et le XXIIe jour du mois lunaire, puis on suivit le cycle d'Augustalis, de 84 ans, qui fixait Pâques entre le XIVe et le XXe jour du mois lunaire, c'est-à-dire entre le 25 mars et le 21 avril. C'est ce cycle de 84 ans que suivaient les Celtes et qu'ils continuèrent à pratiquer après que Rome y eut renoncé en 457 pour adopter le cycle de Victorius d'Aquitaine, période de 532 ans qui n'était que la multiplication du cycle solaire de 28 ans par le cycle lunaire de 19 ans en usage à Alexandrie. Ce cycle de 532 ans fut en usage en Gaule jusqu'à la fin du VIIIe siècle, mais il fut supplanté à Rome dès le deuxième quart du VIe siècle par le canon de Denys le Petit, c'est-à-dire le cycle alexandrin de 19 ans. L'équinoxe étant fixée au 21 mars, Pâques tomberait du XVe au XXIe jour du mois lunaire, autrement dit du 22 mars au 25 avril.

C'est le cycle alexandrin que Saint-Augustin de Cantorbery, envoyé de Grégoire le Grand dans l'Ile de Bretagne pour convertir les Saxons et les soustraire à l'influence bretonne, essaya d'introduire partout. Les Saxons l'acceptèrent bien entendu, mais les chrétientés bretonnes qui pratiquaient le cycle de 84 ans, se montrèrent fort réticentes.

En 602 ou 603, eut lieu la fameuse entrevue du Chêne, au sud de la Severn, entre Augustin et les évêques et abbés bretons. Il s'agissait de trouver un moyen d'entente et de liquider les petites querelles qui opposaient le nouveau clergé à l'ancien. Mais tout de suite, Augustin, au lieu de se montrer conciliant, adressa un véritable ultimatum à ses interlocuteurs, leur enjoignant de se joindre à lui pour évangéliser les Saxons, et de renoncer à toutes leurs erreurs, à leurs usages défectueux et à leur cycle pascal illégal.

Les Bretons demandèrent un délai pour répondre et s'en

allèrent, accompagnés par des savants de Bangor (le Bangor gallois, autre monastère successeur d'un collège druidique), prendre conseil d'un saint ermite. Celui-ci les encouragea à se montrer fermes mais à engager la discussion. La discussion s'engagea donc avec des envoyés d'Augustin, et quand on vit qu'il y avait peut-être un terrain d'entente, les Bretons, en 605, revinrent conférer avec Augustin. Or celui-ci ne se leva même pas pour les recevoir. Touchés au vif dans leur amour-propre, et persuadés, à juste titre, qu'Augustin voulait leur soumission pure et simple, les Bretons refusèrent tout accord et se retirèrent. Un siècle plus tard, aux dires de Bède le Vénérable (731), tout le monde était resté sur ses positions en Bretagne, et une lettre de Laurent, successeur d'Augustin, aux évêques et abbés d'Irlande, nous montre qu'il en était de même dans l'île voisine.

Lorsque Colomban s'installe sur le continent, il est aux prises avec les mêmes difficultés, mais se refuse à abandonner son cycle pascal. En 631 Pâques est à un mois d'intervalle à Rome et en Irlande. Honorius Ier qui fut pape de 625 à 638, exhorte l'église scotique à suivre la règle romaine. En 632, le moine irlandais Cummian écrit un ouvrage pour démontrer le bien fondé du cycle pascal celtique et déclare que seuls les Scots et les Bretons sont dans le vrai.

En 628 la fête tombe le même jour à Rome et en Irlande, le 27 mars. Le pape en profite pour lancer une nouvelle exhortation. Finalement, pendant le second quart du VIIe siècle, le sud de l'Irlande se résigne à adopter le cycle romain, mais le nord de l'île s'y refuse obstinément. En 661, Colman, évêque de Lindisferne, engage une controverse aiguë sur ce sujet. En 664, une conférence a lieu au monastère de Whitby entre Colman et Wilfrid, roi de Northumbrie, donc Saxon, et partisan de Rome. La majorité des clercs présents se range à l'avis de Wilfrid et Colman se retire avec ses partisans, pour fonder le monastère de Galway.

Peu à peu le cycle pascal romain est adoptée par les communautés irlandaises. Iona ne plie qu'en 716. Les Bretons se soumettent les derniers, à la fin du VIIIe siècle, en même temps que les Armoricains.

Cette résistance celtique sur un point qui n'était pas essentiel mais qui servait de symbole de leur indépendance, s'explique aussi par l'isolement du monde celtique aux Ve et VIe siècles. Les Gaëls sont confinés en Irlande et n'ont de rapports qu'avec les Bretons. Au moment où les Saxons envahissent la Bretagne,

l'unité celtique semble renforcée dans le malheur, et comme ces Saxons sont les ennemis par excellence, les Celtes, et particulièrement les Bretons, mettent leur point d'honneur à ne pas accepter ce que les Saxons ont adopté. Les rapports entre les Bretons et Augustin de Canterbury se sont envenimés parce qu'Augustin prenait fait et cause pour les Saxons qui étaient de nouveaux convertis et qui étaient donc précieux à tous égards. Cet état d'esprit s'affirma également chez les Bretons émigrés en Armorique et même en Galice où il y eut jusqu'en 900 un siège épiscopal celtique à Britonnia. Ainsi s'explique aussi l'animosité traditionnelle des Armoricains contre la suprématie de Tours. C'est pourquoi ils réclamèrent avec Nominoë la création d'une métropole à Dol, laquelle métropole n'exista officiellement qu'entre 1078 et 1199. Mais les particularismes d'origine insulaire étaient fort nombreux, notamment la fameuse tonsure et le rôle des évêques-abbés, surtout dans le nord de la péninsule. Et chaque fois que les évêques armoricains voulaient protester contre la main-mise du clergé franc, ils refusaient de participer aux conciles de Tours, ce qui n'allait pas sans heurt et sans discussion.

Bien avant le gallicanisme, il y avait donc une tendance très nette au nationalisme religieux. En fait, il y avait un véritable schisme, moins grave que celui d'Orient parce que moins politique et moins économique. Un texte, apocryphe mais significatif d'un état d'esprit, attribué à Dinoot, abbé de Bangor en 620, donne le ton des querelles de l'église celtique ; comme on pressait Dinoot de reconnaître l'autorité du pape Grégoire, il aurait répondu : « Je suis disposé à témoigner au pape de Rome l'affection et la charité que je dois à tout chrétien, je ne dois rien de plus à celui que vous appelez le pape et qui prétend indûment être le père des pères. Nous ne connaissons d'autre chef que l'évêque de Kaerlion. C'est lui que Dieu a chargé de veiller sur nous ». Cela sent évidemment le fabriqué, c'est un peu trop dans les vues de la Réforme d'Henri VIII, mais qui peut prétendre que Dinoot n'eût pas tenu le même langage ?

D'ailleurs ce ne sont pas les tenants de Rome qui viendront à bout de l'église celtique. Ce sont les Normands. A partir du IXe siècle les pirates détruisent les monastères et bousculent toute la civilisation née dans l'ombre des sanctuaires gallois et irlandais, avant de s'attaquer aux abbayes armoricaines. Alors s'ouvre une période noire, et ceci sans jeu de mots, car les Normands étaient appelés les *Gens Noirs* par les Irlandais. En 830, Armagh est saccagé par le chef viking Torgeist qui s'en

proclame d'ailleurs abbé. En 841, la femme de Torgeist, Ota, rend des oracles, assise sur le grand autel de Clonmacnoise. Au pays de Galles, Bangor est ravagé. Tous les autres monastères sont plus ou moins tôt la proie des pirates de la mer.

Quand les Normands furent repoussés, quand l'ordre revint, les moines retournèrent chez eux, relevèrent les ruines. Mais toutes les idées n'étaient pas revenues ; il y en avait beaucoup de disparues pendant l'exil. Rome avait plus ou moins repris en main ce qui lui échappait, et lorsque les Irlandais recommenceront à se singulariser au XIIe siècle, et qu'ils refuseront surtout de payer le denier de St-Pierre, Rome les livrera impitoyablement à Henri Plantagenêt, par la fameuse bulle d'Adrien IV, la bulle *Laudabiliter* (1155), que personne n'a jamais vue mais qui est attestée par d'autres documents : il s'agissait en fait d'une histoire d'argent, la papauté voulant récupérer les impôts que les Irlandais ne payaient pas, et chargeant Henri II de le faire pour elle.

Pourtant cette église celtique a joué son rôle et non des moindres, dans la civilisation occidentale, à une époque où le continent était un chaos de peuples qui cherchaient leurs destins. Les monastères irlandais de Clonard, de Clonmacnoise, d'Armagh, de Bangor, de Lindisferne, d'Iona ont été des centres spirituels et intellectuels de premier ordre. Des étrangers de toutes les races viennent étudier à Armagh. Le saxon Alcuin, qui allait devenir le restaurateur de la culture chez les Francs, fit de longues études à Clonmacnoise. L'évêque gaulois Asculf est en résidence à Iona chez Adamnan. Jean Scot Erigène, né en Irlande vers 810, est un pur produit du monachisme irlandais : avant de professer vingt-cinq ans dans les écoles de Laon, sous Charles Le Chauve, il avait puisé ses idées théologiques hardies dans le vieux fonds celtique où se réveille d'ailleurs le pélagianisme. N'affirme-t-il pas dans son ouvrage sur *la Prédestination divine*, que le mal n'est que la négation du bien, que le péché n'existe pas pour Dieu qui n'y attache donc pas une peine. Le mal se punit lui-même, et puisque le bonheur est la connaissance de la vérité, le pécheur qui ne peut atteindre la vérité ne trouve jamais le bonheur. Et ne fut-il pas condamné plusieurs fois pour hérésie, après avoir affirmé audacieusement que la philosophie a le devoir de prolonger la foi, que tout vient de Dieu et y revient, que Dieu, s'il est au-delà de l'être, ne peut être qu'en se révélant, et que c'est en créant qu'il se crée soi-même ?

A côté des savants, et sans parler de Saint Colomban, d'autres missionnaires s'en vont dans toutes les directions : saint Fursa

à Péronne, autrefois *Peronna Scotorum*, saint Fiacre près de Meaux, saint Kilian à Wurzbourg, d'autres encore jusque dans le sud de l'Italie et même dans le fond de l'Ukraine. Et cela sans parler de l'évangélisation de l'Armorique qui est l'œuvre à la fois des Irlandais et des Bretons.

Saint-Ronan, bien connu en Irlande, est l'un des héros de l'Histoire de Suibhné. Il vient d'établir une église et se heurte à l'animosité de Suibhné, fils de Colman. Ronan maudit Suibhné qui devient fou et doit vivre en ermite dans la forêt. Ronan est aussi célèbre en Armorique et son tombeau est à Locronan (Finistère), lieu où il établit son ermitage et qui est le théâtre de nombreux faits miraculeux. Saint-Brendan appartient aussi bien à l'Irlande qu'à l'Armorique, comme Saint-Sénan et Saint-Tujean.

Le Breton Iltud avait fondé à Llan-Iltydd, aujourd'hui Lantwit-Major, près de Cardiff une sorte de séminaire monastique doublé par un autre établissement à Llancarvan. Iltud passa en Armorique où il a laissé son nom dans un autre établissement, à Lanildut (Finistère). C'est d'ailleurs de Llan-Iltydd que venaient Samson, fondateur de Dol, Tugdual de Tréguier et Malo, fondateur du premier siège d'Aleth (passé ensuite à St-Malo). Toute une floraison de saints bretons et irlandais passa la mer et vint évangéliser l'Armorique ; mais là nous tombons en pleine légende, et ce ne sont pas les pieuses mais naïves biographies du P. Albert le Grand, au XVIIe siècle, qui peuvent nous donner une idée exacte des rapports entre les abbayes-mères insulaires et les filiales armoricaines. Tout au plus pouvons-nous trouver des indications, et aussi un certain souci de conserver pour les générations à venir le fait que l'Armorique n'était redevable de sa religion qu'à l'Irlande et au Pays de Galles.

En tous cas les noms de saints fondateurs se retrouvent dans l'Ile de Bretagne et dans la presqu'île armoricaine, parfois sous la même forme dans le nom des paroisses. Ainsi à Saint-Quay (Côtes-du-Nord) correspondent St-Kea en Cornwall, Land-Key en Devon et Land-Tocai en Somerset. Il s'agit d'un personnage qui aurait fondé un monastère à Cléder (Finistère) après avoir été évêque en Bretagne, et que d'aucuns reconnaissent comme le fameux sénéchal Ke des romans arthuriens. Ainsi à Edern, Lannedern, Plouedern (Finistère) correspondent Llan-Edern en Glamorgan et Bodedern en Anglesey. Cet Edern ou Yder paraît lui aussi dans de nombreux romans arthuriens, et les textes gallois en font le fils du dieu Nudd dont l'autre fils

est le fameux Gwynn. A Saint-Tugdual (Morbihan), Landudal (Finistère), Pludual (Côtes-du-Nord), Saint-Thual (Ille-et-Vilaine), Saint-Pabu (Finistère), correspondent St-Tudwal près de Pwllhelli dans le Carnarvonshire, Llan-Baba dans le Monmouthshire, et Bryn-Pabuan dans le Brecknockshire. Ce Saint-Tugdual, surnommé saint Pabu (le saint Papa), était abbé en Bretagne, il débarqua en Armorique où il fonda Tréguier avant d'aller à Rome, où, paraît-il, il aurait été pape. C'est l'un des saints armoricains les plus célèbres, et il est probable qu'il a hérité des attributs d'anciens dieux païens, en particulier Dispater-Teutates.

Parmi les autres saints plus ou moins légendaires que la péninsule armoricaine doit à la mère-patrie, on peut citer Armel, fondateur de Plouarzel (Finistère) et de Ploërmel (Morbihan) ; Budoc ou Beuzec, qui voyagea sur une auge de pierre et débarqua à Porspoder (Finistère) et qui est honoré à Beuzec-Conq et Beuzec-Cap-Sizun (Finistère) ; Efflam, prince d'Hibernie, qui apparaît également dans la légende arthurienne et qui aida Arthur à triompher d'un dragon sur la grève qui porte aujourd'hui son nom, près de Plestin (Finistère) ; Gildas, auteur supposé d'un récit sur l'émigration, le *De Excidio Britanniae*, vraisemblablement confondu avec un certain Gweltas, qui aurait étudié à Armagh, fondé l'abbaye de St-Gildas de Rhuys (Morbihan) et qui est honoré dans de nombreuses chapelles et églises paroissiales (Gueltas, Auray, etc.) ; Goneri, honoré dans la région de Pontivy qu'il aurait convertie ; Gouesnou ou Guenno, honoré dans la région de Brest et qui aurait été évêque de Léon ; St-Hervé, fils du barde insulaire Hoarvian, qui bâtit le monastère de Lanhouarneau et est honoré sur le Menez-Bré, et à qui La Villemarqué attribue le célèbre cantique *Ar Baradoz* (le Paradis), l'un des plus beaux chants de la tradition celtique ; Cadoc, ou Cadeuc, ou Kado, personnage issu de multiples confusions et dont le nom se retrouve à St-Kado en Belz (Morbihan), à St-Cadou (Finistère), à St-Cast (Côtes-du-Nord) ainsi qu'à Pleucadeuc (Morbihan) ; Sainte-Ninoc'h, patronne de Scaër (Finistère) ; Saint-Nonna, ou Vougay, ou Vio, qui aurait été archevêque d'Armagh, honoré à Saint-Vougay (Finistère) ; Saint-Sezny, qui aurait fondé un monastère à Guissény (Finistère) où il serait mort à l'âge de 127 ans ; Suliau, fondateur du prieuré de Saint-Suliac (Ille-et-Vilaine) et patron de Sizun (Finistère) ; Teleau ou Telo, beau frère d'un comte de Cornouaille dont il aurait épousé la sœur, et qui fut confondu avec un hypothétique saint Helo, où l'on peut reconnaître le mot *Heol*, soleil. Il est probable que

Telo est un personnage authentique, fondateur du monastère de Llandaf, au Pays de Galles, mais évangélisateur de la péninsule. A un Llandeilau gallois correspond un Landeleau armoricain dans le Finistère.

Le nombre considérable de ces saints celtiques dont la presque totalité n'a jamais été canonisée par l'Église officielle, s'explique en partie par la vénération dont étaient l'objet de pieux personnages et des ermites célèbres. Il y a là une continuité entre l'époque païenne et les temps chrétiens. On sait que les druides étaient des solitaires, des ermites, et qu'ils résidaient dans les forêts, y célébrant un culte qui s'entourait de mystère. Il est probable qu'il y ait là une survivance de la religion dolménique, que nous ne connaissons pas, mais que nous pouvons constater d'après le nombre de monuments mégalithiques, surtout de dolmens, dans les territoires celtiques. Comme on a avancé l'hypothèse que les dolmens étaient les tombeaux des prêtres de cette religion antique, ou des missionnaires propagateurs de cette religion, morts en odeur de sainteté et vénérés après leur disparition, comme on sait aussi que le mythe des Tuatha Dé Danann vivant dans les tertres se rapporte à cette période, on peut dire que les ermites chrétiens ont pris dans l'esprit des populations la place de ces anachorètes dolméniques ou druidiques.

D'ailleurs, dit Dom Louis Gougaud (*op. cit.*, p. 105), « les anciens Celtes auraient eu de la sainteté une conception toute différente de la nôtre. D'abord la sainteté avait pour eux un caractère local. Un saint pour un Gaulois n'était pas nécessairement un saint pour l'Irlandais, et l'église latine se refusait à reconnaître la prétention à la sainteté du Gallois aussi bien que de l'Irlandais. »

L'Église celtique, avec ses saints, dont beaucoup n'ont sans doute jamais existé que dans l'imagination, avec ses coutumes particulières, avec la pratique des *conhospitae*, avec son régime si original des abbayes-évêchés, avec ses tendances à l'autonomie, avec ses doctrines hardies et parfois même franchement hérétiques, avec tous les souvenirs des époques druidiques, cette église a cependant joué un rôle de tout premier plan pendant tout le premier millénaire de l'ère chrétienne.

Elle a d'abord sauvegardé en grande partie la civilisation antique fort compromise par les invasions germaniques. A l'abri en Irlande et dans les promontoires occidentaux, cette église a cultivé les lettres latines et la philosophie méditerranéenne. Elle a conservé l'essentiel de la tradition celtique : les moines

irlandais et gallois ont voulu se montrer dignes de leurs ancêtres et ont patiemment copié les récits les plus divers, profanes ou sacrés, qui concernaient leur propre civilisation. Le druidisme s'est fondu dans le monachisme. L'Irlande a répandu l'art de la calligraphie. L'art des enluminures, l'art du dessin, l'art de la pierre, sauvegardant la tradition la plus ancienne, sont devenus des modèles pour toute l'Europe chrétienne du Moyen Age. Le bilan de cette église celtique est loin d'être négatif.

Au fond il n'a manqué à l'église celtique qu'un peu d'unité pour résister aux pressions extérieures. Mais c'était impossible, puisque le caractère inhérent à cette église était une tendance à l'anarchie qui en faisait toute la valeur et l'originalité. Il ne reste peut-être plus que des noms et des ruines, aujourd'hui : Clonfert, Iona, Clonmacnoise, Lismore, Kildare, Lindisfarne, Llan-Iltydd, Llandav, Bangor, Landévennec et bien d'autres, mais ces noms, ces ruines évoquent un âge d'or dont l'héritage n'a pas été perdu pour tout le monde.

CHAPITRE IX

L'ÎLE DE BRETAGNE

Demeurée, après César, le seul pays britonnique à vivre sous le vent de la liberté, la Bretagne va devenir peu à peu la proie des envahisseurs, tant ceux venus du sud, que ceux venus du nord.

A vrai dire, l'Ile de Bretagne était habituée aux invasions, puisque sur ce territoire se sont amalgamés au cours des siècles, les Gaëls de passage vers l'Irlande, les Britons de la première souche, les Britons de la seconde souche, celle qui émigra vraisemblablement après les cataclysmes de la mer du Nord et de la Baltique, les Belges, enfin, au début de la Tène III, fuyant à la fois le danger germanique et la menace de surpopulation qui planait sur le continent. Il faudrait parler aussi des raids incessants des Gaëls sur la côte occidentale, et sans aucun doute des établissements de Vénètes d'Armorique au nord du Pays de Galles, dans la région appelée Gwynedd.

On comprend que cette population bigarrée, mal organisée, retranchée en tribus indépendantes, n'ait point offert une résistance cohérente aux envahisseurs successifs. Car il n'y avait de ciment véritable entre ces peuples que la religion druidique, et l'on sait d'après d'autres exemples historiques que cela ne constitue pas à proprement parler un lien, ou tout au moins que cela ne dispense pas des querelles et des guerres.

On ne peut parler non plus de lien linguistique. Certes, l'écrasante majorité des habitants de l'Ile de Bretagne parlait une langue britonnique, analogue, selon différents témoignages, à la langue gauloise, mais les différenciations dialectales résultant des immigrations successives devaient tout de même être fort importantes. Quant aux éléments gaëliques, ils avaient apporté leur langue, qui, déjà à l'époque, était nettement à l'écart du britonnique. Enfin, au nord de la Tweed, ce n'était plus le domaine des Bretons, mais celui des Pictes que les textes gallois

qualifient de Gaëls *Ffichti* : ils parlaient une langue de tradition gaëlique : c'étaient les fameux *Cruithnig* qui, par suite de la transformation caractéristique du son *Kw* (Q) vieux celtique en britonnique *P*, ont donné à l'île toute entière le nom de *Pretannia*, d'où *Britannia*.

Cet amalgame avait été à peu près entièrement épargné par Jules César, non qu'il n'eût pas de visée sur la Bretagne, mais parce qu'il n'était pas sûr de ses arrières. Les deux expéditions qu'il mena dans l'île furent surtout des reconnaissances et des opérations de prestige. D'ailleurs les Bretons, mis en garde par les Gaulois émigrés qui avaient trouvé refuge chez eux, s'étaient décidés à empêcher le proconsul d'aller plus loin.

Le premier héros de la résistance contre Rome avait été Cassivellaunos, dont le nom transmis chez les Gaulois est Casswallawn ab Beli. Ce personnage historique a eu une vogue condisérable dans les siècles suivants et sa légende, savamment entretenue, s'est amplifiée de sorte qu'il est devenu le héros parfait de l'intégrité bretonne. Geoffroy de Monmouth, dans son *Historia Regum Britanniae* (III, 20. IV, 2-9), et les textes divers constituant la *Myvirian Archaeology of Wales* (402, 1), nous relatent comment Casswallawn organise une expédition de 61.000 hommes pour aller reprendre Fflur, fille de Mynach Gorr, qui avait été enlevée par le prince gaulois Mwrchan. Casswallawn débarque en Armorique, bat les Romains, reprend Fflur et reste en Gwasgwyn (Gascogne) où ses descendants se trouvent encore. D'après une des Triades de l'Ile de Bretagne [1], Casswallawn est en effet l'un des trois amoureux de l'île, les deux autres étant Tristan et Kynon. L'expédition en Gascogne se trouve également consignée dans la Triade 9 du Livre Rouge de Hergest [2] : « Ils allèrent avec Casswallawn, leur oncle, à la poursuite des Césariens chassés de cette île ».

Une autre triade présente une version différente [3] : « Trois cordonniers orfèvres de l'Ile de Bretagne ; Casswallawn, fils de Beli, quand il alla chercher Fflur jusqu'à Rome ». Une variante de cette triade précise : « chercher Fflur, fille de Mygnach Gorr, enlevée par Mwrchan Lleidr (le Voleur) et livrée par lui à l'empereur Iwl Caisar ; Casswallawn la ramena dans l'île de Bretagne ». L'un des deux autres cordonniers-orfèvres est le célèbre héros Manawyddan (le Manannan irlandais), et les deux personnages se trouvent mêlés dans le mabinogi de Branwen en une aventure

1. Triade 80, *Mab.* II, 284.
2. *Mab.* II, 238.
3. *Mab.* II, 273. Variante dans *M.A.W.* 411.

magique au cours de laquelle Casswallawn apparaît nettement comme un usurpateur : « Casswallawn, fils de Beli, a pris possession de l'Ile des Forts (la Bretagne) et il est couronné roi à Llundein (Londres). — Qu'est-il arrivé à Caradawc, fils de Brân et aux sept hommes qui ont été laissés avec lui dans cette île ? — Casswallawn les a attaqués et en a tué six ; le cœur de Caradawc s'est brisé de désespoir lorsqu'il a vu l'épée tuer ses hommes sans savoir qui les frappait. C'était Casswallawn qui avait revêtu un manteau enchanté de sorte que personne ne le voyait les tuer : on n'apercevait que l'épée. » [4]

L'idée d'usurpation n'est d'ailleurs pas gratuite. Selon la triade 10 du *Livre Rouge* [5], « il y eut trois hommes de déshonneur dans l'Ile de Bretagne. Le premier est Avarwy, fils de Ludd ab Beli. C'est lui qui fit venir Julius Caesar et les Romains pour la première fois dans cette île et fit payer chaque année aux Romains un tribut de 3.000 livres d'argent, par opposition à son oncle Casswallawn ». D'après l'*Historia Regum Britanniae* (III, 20. IV, 3-11), cet Avarwy, fils de Ludd, nommé Androgeus par Geoffroy, irrité de voir son oncle Cassibellaunos, roi de Bretagne, à sa place, s'aboucha avec César. Son entrevue avec le proconsul est une des trois entrevues traîtresses [6]. On donna ainsi à « Ulkessar et aux Romains de la place pour les sabots de devant de leurs chevaux sur la terre à Pwyth Meinlas » [7].

Il est probable que cet Arvarwy-Androgeus est un souvenir du Mandubraccios historique qui « s'était attaché à César et était venu le trouver sur le continent : son père avait été roi des Trinovantes, il avait été tué par Cassivellaunos, et le fils n'avait évité la mort qu'en s'enfuyant » [8].

Cependant l'autorité de Casswallawn paraît, en dehors de toute querelle d'ordre familial, avoir été assez grande. Dans le mabinogi de *Manawyddan*, le héros de l'autre-monde Pryderi déclare : « Je m'en vais aller porter mon hommage à Casswallawn... Entre temps, Pryderi alla porter son hommage à Casswallawn, à Ryt-Ychen (Oxford). Il y reçut un excellent accueil et on lui fut reconnaissant de son hommage » [9]. Casswallawn est un des « trois rois par la loi de l'île de Bretagne » [10]. C'était « en vertu du droit du pays et de la nation qu'on les

4. *Mab.* I, 146-147.
5. *Mab.* II, 233.
6. *Mab.* II, 305. *M.A.W.* 403.
7. *Mab.* II, 253.
8. César, V, 20.
9. *Mab.* II, 154.
10. *Mab.* II, 305.

investit de la monarchie, car ils n'étaient pas les aînés ».

Ainsi donc, après la tentative des « Césariens », la Bretagne demeura-t-elle indépendante. A cette époque, les peuples qui nous sont le mieux connus sont les Trinovantes, dont le roi était Casswallawn et dont la capitale était la forteresse de Camulodunum (Colchester, au nord de la Tamise). Londinium (Llundein = Londres) était le port des Cantii qui ont laissé leur nom au Kent et à Canterbury. Les Brigantes qui occupaient le nord de l'Angleterre avaient pour capitale Eboracum (Kaer Efrawc = York), et pour grand établissement Combodunum (La Forteresse de la Courbe) ou Camboritum (Le gué de la Courbe = Chambord, Chambourcy), entre Chester et York. Les Iceni se trouvaient au nord des Trinovantes, les Catuvellauni au nord de Londres, les Regni au sud, une colonie d'Atrébates au sud-est. Sur la Severn étaient établis les Dobuni, dans le Devon, les Dumnonii ; autour de Salisbury, les Durotriges ; dans les Midlands, les Coritani ; sur les montagnes séparant l'Angleterre du Pays de Galles, les Cornovi ; dans le nord du Pays de Galles, les Ordovices ; dans le sud, les Silures. Il y avait également des établissements dispersés un peu partout et comprenant des Parisii et des Cassi apparentés aux Baiocasses et aux Veliocasses du contiennt.

On sait que Commios l'Atrébate, le dernier résistant de la Gaule, trouva refuge en Bretagne. Il est probable qu'il partit avec sa famille et ses clients et qu'il rejoignit là-bas une colonie d'Atrébates. En tout cas, il y devint roi et ses trois fils lui succédèrent tour à tour.

Et puis avec le temps, le souvenir de la guerre avec les Romains s'estompa. L'image de César, arrogant conquérant, fit place à une autre, un vrai cliché, celle du dictateur romain vaincu et fuyant sous l'héroïque poussée du peuple breton. Ainsi s'éloignait le danger chez ceux qui auraient dû redoubler de vigilance, car la puissance romaine en expansion, « cette énorme machine à opprimer les peuples », une fois démantelée la résistance gauloise et une fois les arrières assurés, n'allait pas tarder à poursuivre son œuvre de destruction systématique de la Celtique.

C'est pendant le règne de Caligula que les Romains voulurent prendre pied sur l'île. Ils envoyèrent en Bretagne une expédition munie d'importants moyens. Là encore, ce furent les Trinovantes qu'on retrouva à la tête de la résistance, avec le roi mi-historique, mi-légendaire Cunobelinos, que les traditions galloises appellent Cynfelyn et que Shakespeare a mis en scène sous le nom de Cymbeline.

Geoffroy de Monmouth fait de Kymbelinus le roi de Bretagne après Tenuantius, fils de Ludd, successeur de Cassivellaunus. Selon lui, il aurait été élevé à Rome par Auguste [11]. C'était en tous cas un guerrier redoutable. Tenantius est le Tasciovanus historique. Cynfelyn est un des trois rois vaillants de l'Ile de Bretagne [12].

Grâce à cette résistance, l'expédition romaine fut un échec. En 43, sous le règne de Claude, les Romains revinrent, avec l'intention bien déterminée de s'installer définitivement. Le commandant de l'expédition, Plautius, avait mis à profit ces quelques années de paix pour s'informer minutieusement de la Bretagne, de façon à pouvoir, comme l'avait fait César en Gaule, profiter de tout, aussi bien de la configuration du terrain que des coutumes ou des antagonismes. Tacite [13] nous dit que le prétexte de cette expédition fut le refus des Bretons de livrer les déserteurs des armées recrutées en Gaule et qui s'étaient réfugiés outre-Manche.

Cette fois la résistance fut menée par les deux fils de Cynfelyn, Togodumnos et Caratacos [14]. C'est surtout le second, sous son nom gallois de Caradawc, qui est demeuré célèbre. Le personnage s'est confondu avec bon nombre d'autres personnages plus ou moins légendaires, et il est devenu une figure mythologique de grande importance ; on le retrouve même dans les Romans de la Table-Ronde.

Historiquement Caradawc soutint l'assaut des Romains avec fermeté. Mais les troupes dont il disposait, composées en grande partie de Trinovantes, d'Atrébates et de Silures, étaient insuffisamment préparées. Plautius parvint à s'emparer de Camulodunum. Le futur empereur Vitellius soumit le pays des Regni et s'empara de Vectis, l'île de Wight actuelle [15]. « On réduisit peu à peu en province la partie de la Bretagne la plus rapprochée de nous. On y établit une colonie de vétérans. On donna au roi Cogidus quelques villes en partage. Ce prince nous garda jusqu'à nos jours une fidélité inébranlable » [15]. Et Tacite ajoute cette célèbre phrase : « C'est une politique depuis longtemps adoptée par Rome de faire servir à l'esclavage des peuples le pouvoir même des rois ».

Mais en 50, c'est une révolte plus générale des Bretons.

11. *H.R.B.* IV, 11.
12. *Mab.* II, 307.
13. *Agricola,* XIV.
14. Suétone, *Vitellius,* XLIII, 44. Dio Cassius, LX, 19-23.
15. *Agricola,* XIV.

Publius Ostorius, le nouveau pro-préteur, réagit aussitôt, taille les audacieux insurgés en pièces, et en profite pour pousser une pointe vers l'ouest, formant une chaîne de postes militaires autour de la Severn. C'est alors que les Iceni entrent en scène. Ils sont vaincus malgré leur résistance héroïque. Ostorius ravage le pays et atteint le rivage de la mer d'Irlande. A ce moment, les Brigantes, qui étaient pourtant les alliés traditionnels des Romains, se soulèvent. Ostorius met fin à ce soulèvement en faisant exécuter les meneurs et établit à Camulodunum une colonie de vétérans destinés à surveiller le pays et à « civiliser » les alliés.

Cependant les Silures n'ont pas désarmé, et Caradawc non plus. Apôtre de la révolte, il parvient à se faire donner la royauté chez les Silures, transporte la guerre dans le nord du pays de Galles, chez les Ordovices, recrute des troupes parmi les mécontents de toutes les nations, et se prépare à engager le combat contre les Romains dans les montagnes qui séparent les Ordovices des Brigantes, au milieu de monts escarpés, avec un rempart de pierres entassées, près d'une rivière aux gués dangereux. Tacite nous montre Caradawc au milieu de ses guerriers, les exhortant chacun au combat, exaltant la liberté et l'indépendance. Les Bretons sont débordants d'enthousiasme, au point que les Romains se demandent s'ils ne feraient pas mieux de s'en retourner. Mais, finalement, après une bataille d'une rare violence, les Romains restent maîtres du terrain. Victoire ambiguë, car la plupart des Bretons peuvent s'enfuir. Par contre, la femme, la fille et les frères de Caradawc demeurent aux mains de l'ennemi.

Caradawc se réfugie alors chez les Brigantes où il espère que la reine Cartismandua pourra lui fournir de nouvelles troupes. Mais celle-ci, après l'avoir enveloppé de belles paroles, le retient et le livre aux Romains. Caradawc est envoyé à Rome. Là, avec une audace incroyable, il parvient à se faire entendre devant le sénat et à présenter une défense digne et éloquente. Claude, touché par la grandeur et la bravoure du chef breton, lui fait grâce et le libère ainsi que sa famille [16].

Voilà l'histoire de Caratacos, fils de Cunobelinos. Dans les traditions galloises, Caradawc est très souvent cité en compagnie de Cynfelyn, mais il n'en est plus le fils : il est fils du héros Brân Vendigeit. Il semble qu'il y ait une tentative pour rattacher ce héros de l'indépendance bretonne au mythe complexe

16. Tacite, *Annales*, XII, 31-37.

de Brân-Brennus, vainqueur de Rome et de Delphes. De plus, Caradawc est le contemporain de Casswallawn, d'après le mabinogi de *Branwen* : on sait que Casswallawn, revêtu d'un manteau enchanté qui le rend invisible, tue les compagnons de Caradawc. L'auteur anonyme du mabinogi ajoute : « Pour Caradawc, il ne voulait pas le tuer, parce que c'était son neveu, le fils de son cousin germain ». Néanmoins le cœur de Caradawc se brise de désespoir. « Ce fut un des trois hommes dont le cœur se brisa de chagrin » [17].

Caradawc est un des « trois rois vaillants de l'Ile de Bretagne », avec Cynfelyn et Arthur. « Ils battaient tous leurs ennemis et il était impossible de les vaincre autrement que par trahison [18] ». C'est un des « trois principaux rois de combat », avec Gweirydd, fils de Cynfelyn, et Casswallawn [19]. C'est encore un des « trois rois d'assemblée » : quand on le nomma chef des guerres de toute l'Ile de Bretagne pour arrêter l'attaque des Romains... On les appelle les trois rois d'assemblée parce qu'ils ont reçu leurs privilèges de l'assemblée générale de tous les pays et districts sur toute l'étendue des terres des Cymry, et qu'ils tenaient réunion dans tout domaine... de l'île de Bretagne et des îles adjacentes [19] ». Ce tableau est évidemment optimiste et idéaliste : on peut cependant en déduire que l'idée de royauté suprême hantait les Bretons menacés de destruction.

En tous cas, Caradawc fut vraiment un des « trois bons harceleurs... poursuivant l'oppression des Césariens » [20], et il ne fut réellement vaincu que par la trahison de Cartismandua. C'est d'ailleurs une des « trois trahisons secrètes », quand « il fut trahi par Aregwedd Voeddawg, fille d'Avarwy ab Ludd, et fut envoyé par elle comme captif aux Romains » [21]. Cartismandua est donc nommée dans la tradition galloise Aregwedd Voeddawg (= la Fétide). Il est significatif qu'elle soit dite fille d'Avarwy, puisque celui-ci semble être le Mandubraccios de César, le premier qui ait amené les Romains dans l'île par haine de Casswallawn. Aregwedd semble le modèle des mégères calculatrices : on lui prête des « séductions, des tromperies et des plans » [22]. A l'opposé, on cite la loyauté de Brân qui « fut sept ans comme otage à Rome pour son fils Caradawc » [22].

17. *Mab.* I, 147.
18. *Mab.* II, 307.
19. *Mab.* II, 308.
20. *Mab.* II, 314.
21. *Mab.* II, 306.
22. *Mab.* II, 309.

Les *Iolo Manuscripts* qui se sont fait l'écho de nombreuses traditions anciennes relatent une bien curieuse histoire à propos de Caradawc. Il est roi d'Essyllwg et bat les Romains. Ceux-ci attribuent leur défaite à la constitution du pays qui est couvert de bois et de fourrés. Pour leur montrer que son succès est dû à sa seule vaillance, Caradawc détruit toutes les forêts. Cependant Manawyddan construit une prison destinée à enfermer les étrangers qui envahissent l'île et les traîtres à la cause bretonne : cette prison est bâtie avec les ossements des Romains tués pendant les combats. Il mêle la chaux aux os. La prison est ronde. Les os les plus gros se trouvent à l'extérieur, les plus petits à l'intérieur, servant à aménager différents cachots. Les cachots sous terre sont réservés aux traîtres [23].

La renommée de Caradawc fut telle qu'elle déborda de son cadre originel. Peu à peu s'opéra une fusion avec d'autres personnages. Au Moyen Age, il devint Caradawc Briechbras ou Vreichvras, c'est-à-dire « aux grands bras » (*Breich* = bras, *Bras* = grand), et passant dans les Romans de la Table-Ronde français, son *cognomen* se transforma en *Brief-Bras*, c'est-à-dire « au bras court », à la suite de sa simple francisation par des copistes ignorant le sens du mot [24].

Il devient donc l'un des « trois favoris de la Cour d'Arthur et des trois chevaliers de combat : aucun d'eux ne supporta de *penteulu* (sorte de suzerain) au-dessus de lui. Arthur leur chanta cet englyn (strophe) :

> Voici mes trois chevaliers de combat.
> Menedd, Lludd Llurugawc (le Cuirassé)
> et la colonne des Cymry, Caradawc » [25].

Il est dit aussi l'un des « trois chefs des vieillards dans chacune des cours d'Arthur » [26], et « chef des anciens » [27]. Dans un Acte concernant les reliques de la cathédrale de Vannes, il est question de relations entre Saint-Patern, évêque de Vannes et un certain roi Caradoc, *cognomento Brech-Bras* [28]. Dans la Première Continuation du *Perceval* de Chrétien de Troyes, Caradoc est roi de Vannes, et son fils porte le même nom que lui. Ayant

23. *Iolo Mss.* 185-187.
24. Un même genre de confusion se retrouve chez l'un des héros des Chansons de Geste, Guillaume d'Orange, dit « au Court Nez », primitivement appelé *au curb nés*, c'est-à-dire « au nez crochu ».
25. *Mab.* II, 272-273.
26. Skene, *Four Ancient Books*, II, 456.
27. *Mab.* II, 279.
28. B.N. fonds latin mss. 9.093.

accepté un jour de couper la tête de l'enchanteur Eliavres, il doit lui-même se faire couper la tête l'année suivante, mais ne reçoit que le simulacre de la décapitation, tout comme Cûchulainn dans le récit irlandais du *Festin de Bricriu*, et Gauvain dans le roman anglais connu sous le nom de *Green Knight*.

Le christianisme s'est également emparé du personnage. On sait que le héros celtique païen Brân est devenu l'ancêtre d'une lignée de saints, puis saint lui-même sous le nom de Saint-Brendan. Caradawc Vreichvras est lui-même à l'origine d'une famille de saints, et il est dit fils de Llyr Merini [29]. Il est présenté ainsi dans le mabinogi tardif du *Songe de Rhonabwy*. Dans le mabinogi de *Branwen*, il est l'un des *seith marchawc* chargés de garder l'Ile de Bretagne pendant l'absence de Brân [30]. Or *seith marchawc* signifie aussi bien « sept chevaliers » que « saints chevaliers ». Et de même que Caradawc a donné son nom à une ancienne forteresse bretonne sise à l'emplacement de Salisbury, Kercaradawc, il est probable qu'il soit responsable, du moins involontairement, des différents « Saint-Caradec » que l'on trouve en Bretagne armoricaine, notamment dans les Côtes-du-Nord et le Morbihan. Mais on sait qu'il faut accorder peu de crédit à la réalité des saints bretons.

Après sa mise en liberté par Claude, on ne possède plus d'indications sur le sort de Caradawc. Cependant les Silures recommencent à s'agiter et à attaquer les soldats romains. Ceux-ci contre-attaquent, mais sont repoussés. Et si les Romains restent finalement maîtres du terrain, ce n'est qu'en apparence, car les Silures se livrent à une guérilla sans merci dans les marais et les forêts, et obtiennent ainsi de nombreux succès limités.

Le pro-préteur Ostorius meurt et est remplacé par Aulus Didius. A ce moment, nous dit Tacite [31], le meilleur chef des Bretons était un certain Venusius, de la nation des Brigantes. Il avait été longtemps l'allié des Romains tant qu'il avait été l'époux de la reine Cartismandua. Mais il s'était brouillé avec elle, et avait pris les armes avec acharnement à la fois contre son ex-épouse et contre les Romains. Cartismandua, par ruse, s'empare du frère et des parents de Venusius. Cette attitude pleine de duplicité de leur reine révolte les Brigantes qui se dressent maintenant contre elle. Les Romains doivent venir

29. *M.A.W.* 426.
30. *Mab.* I, 136.
31. *Annales*, XII, 38.

au secours de leur alliée et réussissent péniblement à rétablir un semblant d'ordre.

En fait, et les historiens latins ne nous le disent qu'à demi-mot, la conquête de la Bretagne est un échec. Et qui met les Romains en échec ? Sûrement pas la cohésion d'un peuple, ni son patriotisme, ni même l'ascendant d'un grand chef : les grands chefs, en pays celtique, n'ont guère été célèbres qu'après leurs défaites. La résistance bretonne contre l'occupation romaine fut en réalité menée par le druidisme.

On sait, d'après César (VI, 13), que le centre du druidisme était en Bretagne et que ceux qui voulaient en faire une étude approfondie allait s'instruire là-bas. D'autre part, après la conquête de la Gaule, et la suspicion portée contre les Druides, nombre de ceux-ci s'étaient réfugiés dans l'île. A juste titre les Romains pensèrent que pour asseoir leur autorité, il ne fallait pas seulement imposer leur langue et leurs lois, mais qu'il était nécessaire de supprimer le druidisme et d'implanter les cultes latins, même si on n'y croyait plus à Rome : c'était une opération politique. Et c'est le sens des édits portés à plusieurs reprises contre les druides, notamment par Tibère et par Claude [32]. Cependant les Druides, même sur le continent, continuaient à tenir tête, comme en témoigne Pomponius Méla (III, 19). Tacite le confirme en montrant leur participation au soulèvement de la Gaule en 71 [33].

Or sous le consulat de Cesonius Petus et de Petronius Turpilianus, c'est-à-dire en 61, le commandant en chef romain Suetonius Paulinus « se prépara à attaquer l'île de Mona, peuplée d'habitants courageux et refuge de tous les exilés » [34]. Pourquoi cette attaque contre Mona ? Tacite nous fait comprendre que tous les exilés y avaient trouvé refuge et nous en concluons que la révolte devait être dirigée de là. Mais qui étaient ces exilés ? Des druides, comme Tacite nous le dira plus loin.

En effet l'île de Mona, *Môn* en gallois, Anglesey, comme on l'appelle maintenant, passait pour être le centre même du druidisme. C'était une terre bénie, une terre sacrée, et dans cette notion, nous voyons réapparaître le concept de l'île de l'Autre-Monde. La réalité de cette terre est dépassée par sa valeur mythique. Môn ne peut être qu'une île fertile, et le chroniqueur gallois du XIIe siècle Giraud de Cambrie la surnomme « la mère de la Cambrie ». Elle a une importance également stratégique :

32. Pline, *Hist. Nat.* XXX, 1. Suétone, *Claude*, XXV.
33. *Histoires*, IV, 54.
34. *Annales*, XIV, 29.

c'est le point d'embarquement pour l'Irlande ; c'est un poste de surveillance entre le Pays de Galles, l'Écosse et l'Irlande. Aberffraw, au sud de l'île, a été jusqu'au moment de la perte de l'indépendance galloise la résidence principale des rois de Gwynedd. Le port de Gwygyr, aujourd'hui Cemais, au nord-ouest de l'île, est un des « trois ports privilégiés » de Bretagne [35]. L'un des plus célèbres personnages mythologiques gallois, Gwyddyon ab Don, qui est druide et magicien, est aussi roi de Môn. Le barde Taliesin, ou celui qui écrit sous ce nom, se fait l'écho des écoles druidiques de l'île :

> « Il viendra des hommes à Môn
> pour s'initier aux pratiques des sorciers » [36].

Il suggère même le caractère sacré de cette terre dans le difficile poème intitulé « Chant de Mort d'Amaethon » :

> « Troublée est l'île de la gloire du Puissant, l'île du sévère distributeur, Môn aux généreuses coupes, qu'anime la vigueur et dont le détroit est le rempart » [37].

Il faut noter aussi que les fouilles archéologiques entreprises à Anglesey ont permis de mettre à jour de nombreux vestiges de culte. A Llyn Cerrig Bach, en particulier, on a trouvé 150 offrandes votives constituées par des os d'animaux, des crânes de chevaux ou de taureaux, des cornes, des dents, des céréales, etc. [38]

Il est évident que pour les Romains Môn est une citadelle à abattre. C'est pourquoi Suetonius engage de grands moyens pour cette expédition : « Il fait construire des bateaux plats, propres à aborder sur des côtes basses et incertaines. Il y place ses fantassins tandis que ses cavaliers passent à gué ou à la nage, ou sur leurs chevaux aux endroits les plus profonds » [39].

C'est alors un spectacle extraordinaire et quelque peu hallucinant qui attend les Romains, en tous cas un spectacle auquel ils ne s'attendaient pas. Tacite ne peut s'empêcher, dans ce récit du drame, de montrer sa stupéfaction : « Le rivage était bordé par l'armée ennemie qui présentait une forêt d'armes et de soldats, au milieu desquels ne cessaient de courir des femmes, telles des Furies, criant des imprécations, vêtues de robes noires, les cheveux épars, des torches dans les mains. Tout autour, des

35. *Mab.* II, 319.
36. J. M. 79.
37. Livre de Taliesin, XLV.
38. J. de Vries, *La Religion des Celtes*, 228.
39. *Annales*, XIV, 29.

druides, les mains levées vers le ciel, hurlaient de sauvages malédictions. Ce spectacle saisit d'effroi nos soldats »[40].

Après quelques hésitations, les Romains se ressaisissent et lancent l'assaut. En vérité, il n'y a même pas de combat. « Les Romains », dit Françoise Le Roux[41], « ont occupé sans difficulté une île qui n'était pas défendue, sans doute parce qu'il n'était jamais venu à l'idée des Bretons que quelqu'un osât l'attaquer ». Cependant Tacite entreprend de justifier l'opération : « On éleva une forteresse pour contenir les vaincus et l'on détruisit les bois sacrés de leurs cruelles pratiques : car ils avaient coutume d'arroser les autels du sang des captifs et de consulter les dieux dans les entrailles humaines »[42].

A en croire les auteurs latins, les légions romaines sont toujours des sociétés philanthropiques qui viennent au secours de malheureux barbares victimes de superstitions et d'habitudes néfastes. Il est vrai qu'on a entendu le même refrain en France pendant les années 1940-1944.

Cependant après ce brillant fait d'armes, les Romains vont devoir faire face à une révolte générale de la Bretagne. Prasugatos, le roi des Iceni, célèbre par sa richesse, et se fiant à l'amitié romaine, avait institué Néron son héritier, conjointement avec ses deux filles, persuadé qu'ainsi son royaume serait à l'abri de toute violence, d'où qu'elle pût venir. « En vérité, il se trompa ». Cette phrase, c'est Tacite qui l'écrit. Et il continue : « En effet, son royaume fut ravagé par les centurions romains, sa demeure mise à sac par des esclaves. On battit d'abord de verges sa femme Boadicée, puis on viola ses filles. Enfin comme si le pays tout entier eût été compris dans l'héritage, on dépouilla les chefs des Iceni de leurs plus anciennes possessions »[43].

Les circonstances sont précises. Cela, joint à la nouvelle du sacrilège commis par les Romains à l'île de Môn, précipite la révolte. Les Iceni courent aux armes et « entraînent les Trinovantes et d'autres peuples qui, non encore habitués à l'esclavage, s'étaient engagés par une conjuration secrète, à recouvrer leur liberté ». On sent dans le récit de Tacite que l'historien latin est outré des procédés de ses compatriotes, et pour un peu, il donnerait raison aux Barbares. Il revient d'ailleurs sur ce sujet plus longuement dans son *Agricola* (XV) en exposant les griefs des Bretons :

40. *Annales*, XIV, 30.
41. *Les Druides*, p. 6.
42. *Annales*, XIV, 30.
43. *Annales*, XIV, 31.

« Les Bretons se communiquent leurs souffrances, la honte de leur esclavage, se racontent les affronts subis et s'irritent en les commentant. On n'obtient rien par la patience, se disent-ils ; la tyrannie ajoute seulement des maux plus accablants à ceux qu'on semblait ne pas sentir. Jadis ils n'avaient qu'un seul maître ; aujourd'hui, ils sont deux à les opprimer : le général épuise leur sang, le procurateur leurs richesses, tyrans dont la discorde ou l'union leur est également funeste. L'avidité de l'un et les centurions de l'autre emploient tour à tour contre eux la violence et l'outrage : rien de sacré pour leur avarice, pour leurs passions. Dans les combats, c'est le plus fort qui pille ; ici une poignée de brigands, pour la plupart lâches et efféminés, s'emparent des maisons, ravissent les enfants, lèvent des tributs de soldats, comme si un Breton ne savait pas mourir pour sa patrie. Que la Bretagne compare le nombre de ses enfants à celui des soldats envoyés par Rome. C'est ainsi que les peuples de la Germanie ont secoué le joug, et encore n'avait-il qu'un fleuve et non un océan pour les défendre. Les Bretons ont leur patrie, leurs pères, leurs épouses, leurs mères pour les inciter au combat ; les Romains n'ont d'autre mobile que la débauche ou l'avarice. Que les Bretons imitent les vertus de leurs ancêtres et que l'issue du combat déjà livré ne les décourage pas : ils verront les conquérants s'enfuir comme jadis Jules César, leur dieu. L'infortune donne à l'âme plus d'audace, plus de persévérance ; déjà les dieux eux-mêmes jettent sur la Bretagne un regard de pitié, puisqu'ils ont ménagé l'absence du général romain et qu'ils retiennent son armée comme exilée dans une autre île : déjà, par un hasard inouï, ils peuvent parler et conspirer ; il est plus dangereux d'être surpris au milieu d'un tel complot que de l'extérieur ».

Et ce n'est pas tout. A Camulodunum, dans la colonie établie précédemment, les vétérans chassent les Bretons de leurs terres et de leurs maisons. On avait construit à Camulodunum un temple dédié à Claude divinisé, et il était regardé par les Bretons « comme une citadelle bâtie pour éterniser leur oppression ». Ce n'était donc pas seulement le désir de recouvrer leur indépendance mais une sorte de fureur religieuse qui animait les Bretons. Il fallait détruire ce temple, comme les Romains avaient détruit le sanctuaire de Môn.

Et la révolte trouva son chef dans la principale victime de la *barbarie* romaine, la reine Boadicée, car, nous précise Tacite (*Agricola*, XVI), « les femmes ne sont point exclues du commandement ». Étrange figure que cette reine, héroïne bien réelle

de la résistance bretonne, et qui n'a laissé qu'un souvenir historique : la légende ne s'est point emparée d'elle, et on chercherait en vain dans les traditions galloises, qui sont pourtant nationalistes à outrance, la moindre allusion à sa conduite héroïque. Seul son nom peut prêter au commentaire : Boadicée est une vague forme latinisée de *Boudicca*, nom dans lequel on reconnait le terme gallois *budd*, victoire. Boadicée-Boudicca est donc la Victorieuse. Elle l'a été effectivement un certain temps, et il est probable que ce nom, un *cognomen*, lui a été donné après ses succès.

Donc Boadicée, entraînant derrière elle la plupart des peuples de l'île, se lance à l'assaut. Le texte de Tacite vaut d'être cité en entier car nous tombons ici dans une sorte de frénésie épique :

« Sur ces entrefaites, une statue de la Victoire était tombée dans le temple de Claude et s'était renversée en arrière, comme fuyant l'ennemi. Des femmes, dans des accès de fureur prophétique, annonçaient un désastre prochain ; et ce qu'on disait de ces cris sauvages qu'on avait entendus au sénat de Camulodunum, du théâtre où avaient retenti des hurlements, de l'océan qui avait été vu couvert de sang, de ces statues renversées dans les flots de la Tamise, tous ces prodiges augmentaient l'espérance des Bretons et la terreur des vétérans romains. Comme Suetonius était absent, ces vétérans demandèrent des secours au procurateur Decianus. Il n'envoya que deux cents hommes mal armés. Or les vétérans étaient fort peu nombreux. Se fiant aux fortifications du temple, et empêchés par ceux qui, en secret, s'étaient faits les complices de la rébellion, jetaient le trouble dans les conseils, ils ne s'entourèrent ni de fossés, ni de palissades ; ils ne renvoyèrent pas les vieillards ni les femmes, pour ne garder que les hommes en état de combattre ; aussi imprudents que s'ils eussent été en pleine paix, ils sont enveloppés par la multitude des Bretons. Tout fut pillé d'emblée, ou réduit en cendres ; il n'y eut que le temple, où les soldats s'étaient entassés, qui tint pendant un jour, et fut emporté le second. De là, les Bretons victorieux marchent au-devant de Petilius Cerialis, lieutenant de la neuvième légion qui arrivait en renfort. La légion fut écrasée, l'infanterie taillée en pièces. Cerialis s'enfuit dans le camp avec la cavalerie et ne fut sauvé que par les fortifications. Dans la frayeur de ce désastre et des ressentiments de la province qu'il avait poussée à la guerre par sa cupidité, Decianus repassa précipitamment en Gaule » (Annales, XIV, 32).

Averti des événements de la Bretagne orientale, Suetonius,

à marches forcées, se fraye un chemin jusqu'à Londinium, « ville qui, sans être colonie, était l'entrepôt d'un important commerce ». Mais il comprend qu'il est difficile de tenir au milieu d'un pays entièrement révolté. Il évacue Londinium et Vérulam, une ville municipale.

Il est vrai que la réaction bretonne était sanglante. Dio Cassius s'en fait volontiers l'écho : « Ayant pris deux villes romaines, Boadicée y fit un immense carnage, et il n'y eut pas de cruauté que ne souffrirent les hommes qui furent pris. Mais l'action la plus affreuse, la plus inhumaine, fut de pendre nues les femmes de la plus haute naissance et de la plus grande distinction, de leur couper les seins et de les leur coudre sur la bouche afin de les voir pour ainsi dire les manger. Après quoi, ils les empalèrent. Ces horreurs se commettaient au milieu de leurs sacrifices, de leurs orgies, de leurs festins, dans leurs temples et principalement dans le bois consacré à Andrasta, qui était le nom qu'ils donnaient à la Victoire et à qui ils rendaient un culte tout particulier »[44].

Il y a plusieurs réflexions à faire sur ce document. D'abord la réaction sanguinaire des Bretons s'explique comme une réponse au massacre des druides de Môn et aux exactions romaines chez les Iceni. Ensuite, les horreurs décrites par Dio Cassius (Tacite est plus discret) ressemblent curieusement aux horreurs que l'on prêtait à la même époque aux Chrétiens de Rome accusés de manger des petits enfants au cours de leurs orgies secrètes. Il est vrai que les orgies de Néron et ses crimes se passaient au grand jour. Enfin, les sacrifices faits en l'honneur d'Andrasta s'expliquent aisément puisqu'elle est « la Victoire » et que Boadicée est « la Victorieuse ».

Cependant Suetonius rassemble une armée de presque 10.000 hommes, constitués par les fidèles de Rome et les débris de ses troupes. Il se porte à la rencontre de Boadicée, se poste à l'entrée d'une gorge étroite dont les arrières sont fermés par des bois épais. Tacite insiste alors sur le fait que les troupes romaines étaient des troupes légères, tandis que les Bretons « traînaient avec eux leurs femmes sur des chariots » (Annales, XIV, 34). Cette remarque corrobore d'ailleurs le témoignage de César (IV, 33) selon lequel les Bretons combattaient la plupart du temps à l'aide de chars, ainsi que toutes les épopées irlandaises anciennes où les guerriers ne se séparent jamais de leur char de combat.

44. Dio Cassius, XLII, 7.

La bataille décisive s'engage : « Boadicée tenait ses deux filles devant elle sur son char. A mesure qu'elle passait devant les différents peuples, elle s'écriait que ce n'était point une nouveauté pour les Bretons de marcher au combat sous la conduite d'une femme ; mais que, dans cette circonstance, elle ne venait point réclamer son royaume et sa puissance ; qu'elle venait, comme une femme du peuple, venger sa liberté ravie, son corps battu de verges, ses filles violées ; que l'insolence romaine en était venue au point d'attenter à leurs personnes, de ne pas même respecter l'enfance et la vieillesse ; que les dieux enfin secondaient une juste vengeance ; qu'ils avaient détruit la légion qui avait osé commettre ce crime ; que les autres restaient cachées dans les camps ou ne songeaient qu'à fuir ; qu'elles ne soutiendraient pas même la voix ou les cris, encore moins le choc et les coups de tant de milliers de combattants ; qu'avec une cause et une armée de cette sorte, il fallait vaincre ou périr ; que, femme, telle était son inébranlable résolution ; que les hommes étaient libres d'accepter la vie avec l'esclavage » (Annales, XIV, 35).

Mais les Romains ont l'avantage de la tactique et du terrain. La fuite des Bretons embarrassés par leurs chars tourne au désastre. Les Romains font un véritable carnage, n'épargnant pas même les femmes, pas même les chevaux (Annales, XIV, 37). Boadicée, sur le point d'être capturée, préféra s'empoisonner.

Il est juste de reconnaître que la révolte conduite par Boadicée ne s'est pas soldée par un échec total des Bretons. Au contraire, les Romains n'ont réussi qu'à sauvegarder leurs établissements du sud-est. Une période incertaine, une sorte de *statu-quo* commence. On envoie l'affranchi Polyclète inspecter la colonie romaine. Ce personnage traverse la Gaule dans un appareil qui fait trembler jusqu'aux soldats romains ; « mais il fut la risée des Bretons qui, ayant toute l'énergie de la liberté, ne concevaient point la puissance des affranchis » (Annales, XIV, 39). Puis la Bretagne se tait. Le successeur de Suetonius, Petronius Turpilianus, se garde bien de provoquer les insulaires et se contente d'administrer une colonie « dans la lâche inaction qu'il appelait la paix », ajoute Tacite, vertueusement indigné.

Après quelques années de stabilisation, la poussée romaine reprend sous Vespasien qui, ayant combattu dans l'île, la connaissait fort bien. Les Brigantes et les Silures sont réduits à l'impuissance. Enfin, en 78 et jusqu'en 86, c'est le fameux Agricola, beau-père de Tacite, qui gouverne la Bretagne et étend la

domination romaine. D'année en année, il pousse vers le nord. Il atteint bientôt les frontières des Bretons et des Pictes, l'*aestuarium Tanaum* (Firth of Tay). Il pousse même une reconnaissance vers la Calédonie, mais n'y établit aucun poste militaire.

Bientôt les empereurs Hadrien et Antonin le Pieux font construire chacun un mur destiné à contenir les incursions des Pictes et des éléments bretons réfugiés dans le nord. Celui d'Hadrien se trouve à la hauteur du Firth of Tay, celui d'Antonin à la hauteur du Firth of Forth. Sous Commode, une révolte est réprimée par le futur empereur Pertinax. Septime Sévère engage une expédition en Calédonie, mais nous ne savons rien de précis là-dessus [45].

En fait la plus grande partie de l'Ile de Bretagne est maintenant sous le joug romain, à l'exception de la Calédonie et aussi d'une partie du pays de Galles, celle appelée plus tard le Powys et occupée à cette époque par les Ordovices et des éléments gaëliques venus d'Irlande. Mais si la Bretagne est occupée, il s'en faut qu'elle soit romanisée. Seuls les nobles bretons adoptent les coutumes romaines et vivent dans des *villas*. Si le latin est la langue officielle, le breton n'a jamais été ni interdit, ni concurrencé dans l'ensemble du pays : ainsi, au lieu d'être remplacé par la langue de l'occupant, comme en Gaule, le breton s'est non seulement conservé, mais a continué son évolution.

D'autre part, les villes établies pendant l'occupation romaine sont moins importantes et moins nombreuses que sur le continent. Ce sont la plupart du temps des villes où étaient cantonnées les légions et qui sont caractérisées par le nom de *Kaer* (anciennement *Cair*, de *Castrum*) et dont la plus célèbre est l'antique *Isca Silurum* devenue *Caerlion*, la Ville des Légions, le *Carlion sur Usk*, capitale du roi Arthur dans nos romans de la Table-Ronde.

Et ce qui est le plus significatif du peu d'importance de la romanisation en Bretagne est le fait que l'occupant, jusqu'au temps de Dioclétien, s'est contenté d'administrer *militairement* le pays. Alors qu'en Gaule, l'administration romaine *civile* s'est superposée au cadre des *civitates* déjà existantes (par exemple la cité des Senons autour de Sens, celle des Vénètes autour de Vannes), en Bretagne, il n'y a eu que des sortes de *kommandatur* pour surveiller les différents peuples et diriger les colonies de vétérans (qui n'étaient pas tous romains, mais bien souvent gaulois). C'est pourquoi, tandis qu'en Gaule, le nom des peuples a survécu dans le nom des grandes villes (Parisii = Paris,

45. Cf. Pausanias, VII, 31.

Redones = Rennes, etc.), en Bretagne, ce nom a disparu.

Cette administration militaire romaine est confiée à deux dignitaires qui sont les véritables maîtres de l'île, et qui parfois agissent, non comme les représentants de Rome, mais pour leur propre compte. Il y a d'abord le *Dux Britanniarum* qui surveille les frontières de la Calédonie et du Pays de Galles, frontières fort agitées et qui lui donnent beaucoup de mal. Le second s'appelle *Comes Littoris Saxonici* et commande la flotte, mais seulement dans la mer du Nord (*Mare Saxonicum*) car les Romains ne se risquent jamais dans la mer d'Irlande.

En 286, le *comes* Carausianus se révolte contre ses propres compatriotes et se fait proclamer empereur ; il est presque aussitôt assassiné par un de ses lieutenants (Eutrope, IX, 22). En 306, les Pictes font irruption dans le sud. Ils sont contenus par Constance Chlore qui meurt à York la même année. Les Pictes reviennent à la charge en 364 et atteignent Londres. Ils sont repoussés par Théodose le Grand. En 387, le *dux* Maxime se fait lui aussi proclamer empereur et quitte la Bretagne avec une armée composée en grande partie d'insulaires. Il se fait battre par Théodose dès son arrivée sur le continent. Plus tard encore, le *dux* Constantin III usurpe le pouvoir et passe en Gaule où il doit combattre Stilichon.

Or, chose curieuse, les Bretons semblent non seulement avoir fourni une aide substantielle à tous les usurpateurs qui se sont succédés à la tête de l'île, mais encore les avoir considérés comme de véritables compatriotes partant à la reconquête du continent, accomplissant ainsi la grande revanche. C'est ce qui ressort d'ouvrages comme le *De excidio Britanniae* de Gildas, l'*Historia Brittonum* attribuée — faussement — à Nennius, ou encore l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, initiateur du roman arthurien. C'est également très net dans toutes les traditions galloises, qui sont toutes plus ou moins ultra-nationalistes, dans les fameuses *Triades de l'Ile de Bretagne* et surtout dans le récit du *Songe de Maxen* : il s'agit ici de Macsen Wledig (Maxime le roi, en qui nous reconnaissons le *dux* usurpateur de 387), empereur romain devenu plus breton que les insulaires et qui après la révolte de Rome doit la reconquérir grâce aux troupes bretonnes [46].

Cependant l'occupation romaine n'est plus que théorique. Ce n'est d'ailleurs plus Rome qui est à craindre, mais une nouvelle race d'envahisseurs venus du nord-est : les Saxons et les

46. *Mab.* I, 219. Nennius, XXIII. H.R.B.V.

Angles, qui conjointement au déferlement des Goths et des Francs sur l'empire romain continental, commencent à s'infiltrer dans l'Ile de Bretagne.

La Bretagne et les Saxons.

C'est par trahison que les Saxons se sont installés en Bretagne, ou du moins c'est ce que prétendent les traditions galloises. Car, ici, l'histoire nous apparaît à travers un brouillard mythologique. Il est probable que les Bretons ont encore une fois recommencé leur petit jeu — dangereux — qui consiste à appeler un ennemi pour les aider à se débarrasser d'un autre ennemi. Les Sequanes avaient appelé les Germains, les Héduens avaient appelé les Romains. C'est au tour des Bretons d'appeler les Saxons contre les Pictes et les Gaëls qui continuent leurs incursions sur les côtes occidentales.

C'est à cette époque que débutent les *Annales de Cambrie*, écrites en latin, et terminées au xe siècle, « depuis l'année où Vortigern tenait le pouvoir en Bretagne, Théodore et Valentin étant consuls ; la quatrième année de son règne, les Saxons vinrent en Bretagne, Felix et Taurus étant consuls, 400 ans après l'incarnation de N. S. J.-C. »[47]. Il faut rectifier la date, d'après des renseignements puisés à diverses sources, et prendre celle de 449. Cela ne veut pas dire que cette date fatidique marque le début des invasions saxones : il devait y avoir eu depuis longtemps des raids venus du continent, mais il n'y avait pas encore d'établissement définitif, ni d'opérations de grande envergure.

C'est sur le personnage de Vortigern qu'est centrée toute l'affaire. Qui est Vortigern ? un *dux britanniarum*, c'est évident. Le pseudo-Nennius lui donne le titre de *rex* et les textes gallois celui de *guletic* (*Wledig* = chef). C'est un Breton, comme le prouve son nom et ses nombreuses variantes : Uurtigern, Wyrtgeorne, Gwrtheyrn. Ce nom se décompose en *Vor* (*Guor*), préfixe augmentatif, comme dans Vercingétorix, et en *tigern* ou *teyrn*, dérivé de *tiern* (vx. celt. *tigernos*, avec le radical *ti* = maison, patrimoine) qui signifie chef de famille ou de clan. Vortigern est donc le « Grand Chef ».

La Triade 10 du Livre Rouge (*Mab*. II, 233) range Vortigern parmi les trois hommes de déshonneur de l'Ile de Bretagne. C'est

47. *Mab*. II, 371.

lui « qui, le premier, donna des terres dans cette île aux Saeson (Saxons) ; le premier, il épousa une femme de cette nation ; il fit tuer par trahison Kustennin Vychan (Constantin le Petit, c'est-à-dire le *dux* usurpateur Constantin III), fils de Kustennin Bendigeit (Constantin le Béni, grand-père d'Arthur), força les deux frères de Kustennin, Emrys Wledic (le roi Ambrosius, *dux* historique d'origine romaine) et Uthur Penndragon (personnage mythique, père d'Arthur), à s'exiler en Llydaw (Armorique), et par tromperie, prit pour lui la couronne et la royauté. A la fin, Uthur et Emrys brûlèrent Gwrtheyrn (Vortigern) dans Castell Gwerthryniawn, sur les bords de la Gwy (la Wye), avec le château lui-même, pour venger leur frère ».

Cette triade s'inspire à la fois du pseudo-Nennius et de Geoffroy de Monmouth. Dans l'*Historia Brittonum*, le pseudo-Nennius prétend que dès son accession au trône, Vortigern se trouve en proie aux raids incessants des Pictes et des Scots, et doit également se défendre contre les Romains et contre le *dux* Ambrosius (XXVIII). Il appelle les Saxons à son secours et donne en 447 ou 449 l'île de Thanet aux deux chefs Horsa et Hengist (XXIX). Il tombe amoureux de la fille de Hengist, et pour pouvoir l'épouser, donne à Hengist le Cantium (Kent) et au fils de Hengist, le pays voisin du mur d'Hadrien (XXXVIII). Il épouse également sa propre fille et en a un enfant qu'il attribue officiellement à Saint-Germain l'Auxerrois (XXXIX). Mais les Saxons se montrent de plus en plus exigeants : il se réfugie au Pays de Galles où il fait bâtir une citadelle dans les Monts Eryri (Snowdon). La forteresse s'écroule. Les mages, qui ont été consultés, déclarent que pour que la forteresse soit stable, il faut arroser ses fondations du sang d'un enfant né sans père. On en trouve un qui va donc être sacrifié ; mais à ce moment, l'enfant, qui dit se nommer *Ambrosius* et avoir pour père un consul romain, lui révèle que deux dragons, l'un rouge symbolisant les Bretons, l'autre blanc symbolisant les Saxons, se trouvent à l'emplacement de la forteresse. Vortigern donne à l'enfant Ambrosius l'ouest de la Bretagne et se retire lui-même au nord (XL-XLV).

Cependant le fils aîné de Vortigern, Guortemir (Gwerthevyr), personnage historique puisqu'il s'agit de Vortiporios, roi des Demetae, ne partage pas les idées de son père. Il repousse les Saxons, bat trois fois Hengist et le met quatre fois en fuite. Au Synode de Gwerthriniawn, convoqué par Saint-Germain, il vient s'excuser auprès du saint de l'infâmante accusation portée contre lui par son père. Il tue le chef saxon Horsa, repousse les

envahisseurs à la mer. Au moment de mourir, il demande qu'on l'enterre dans un port, assurant que si on lui obéissait, les Saxons disparaîtraient de l'île. On ne le fait pas, et on l'enterre à Lincoln. Aussitôt les Saxons reprennent leur avance (XLVI-XLVIII et LIII).

Après la mort de Gwerthevyr, Vortigern, qui voit les Saxons s'emparer de ses terres, préfère négocier. Hengist invite les chefs bretons à un banquet, mais il ordonne à l'avance à ses serviteurs de tuer les Bretons quand il aura crié : « *En saxones enimenit saxas* ! » (Saxons, tirez vos couteaux !). Ce qui est fait. Vortigern voit tous les chefs succomber et pour sauver sa propre vie, il doit céder aux Saxons les régions qui sont aujourd'hui l'Essex, le Sussex, le Middlesex (Saxons de l'Est, de l'Ouest, du Centre), c'est-à-dire trois de ses plus riches provinces (H. B. XLVI).

Cet événement est corroboré par le texte des *Gesta Regum Anglorum* [48] : « Hengist... invite fallacieusement son gendre à un festin en même temps que trois cents chefs bretons. Ses hôtes ayant été surexcités par de fréquentes libations et piqués de propos intentionnellement irritants, on en vient aux paroles, puis aux armes. Les Bretons, égorgés jusqu'au dernier, rendent l'âme au milieu du vin. Leur roi, prisonnier, rachète sa liberté au prix de trois provinces ».

Cependant, toujours d'après le pseudo-Nennius, Vortigern se retire dans sa citadelle de Din Guortigern en Dimet (Dyved, sud du pays de Galles). A la prière de Saint-Germain d'Auxerre, la foudre tombe sur la forteresse et le roi périt dans les flammes avec les siens (H. B., L).

Dans l'*Historia Regum Britanniae*, Geoffroy reprend l'histoire de Vortigern, mais en la remaniant et en ajoutant des détails empruntés semble-t-il à d'autres traditions. Vortigern est consul des Gewissei (Saxons occidentaux). Il veut s'emparer de la royauté. Par trahison, il fait tuer le roi Constans, fils de Constantin. Les deux frères de Constans, Aurelius Ambrosius et Uther Pendragon, s'enfuient en Armorique. Vortigern demande alors aux Saxons de l'aider à lutter contre les Pictes et les fils de Constantin. Il épouse la fille d'Hengist, Ronwen. Ses trois fils, Vortimer (Gwerthevyr), Kategern et Pascent, se brouillent avec lui. Il cède le Kent à Hengist et le nord du pays au fils d'Hengist. A la mort de son fils Vortimer, il reprend le pouvoir et essaie de négocier avec les Saxons. Il est invité avec les chefs

48. G.R.A. I, 4-8. E. Faral, *La Légende Arthurienne*, I, 246-247.

bretons à un festin donné par Hengist. La relation du massacre est assez circonstanciée :

« A l'instant propice, Hengist donne le signal convenu : *Nimed oure saxes* ! (Tirez vos couteaux !). Tandis que lui-même retient Vortigern par son manteau, les chefs bretons au nombre de 460 sont égorgés. Ce sont eux auxquels, plus tard, Saint-Iltud devait donner une sépulture chrétienne, non loin de Ker-caradawc qui s'appelle maintenant Salisberia (Salisbury), dans le cimetière voisin du monastère fondé jadis par l'abbé Ambrius. Ils étaient venus sans armes, et c'est pourquoi les autres avaient pu facilement les tuer » (H. R. B. 104).

« Cependant les Saxons ne furent pas sans éprouver de pertes. Ayant ramassé des bâtons et des pierres, les Bretons se défendirent avec vaillance. Le comte de Gloucester (Kaerloyw) nommé Eldol (ou Eidoll), ayant saisi un pieu, dépêche les Saxons en foule vers le Tartare. Il répand la terreur, il rompt à l'un le crâne, à l'autre le bras, à un troisième les épaules, à un autre encore les jambes. Finalement il tue au moins 70 ennemis et réussit, seul, à regagner sa ville » (H. R. B. 105).

Vortigern, après ce massacre et la perte de ses trois riches provinces, se retire au Pays de Galles. Nous le retrouvons en train d'essayer de construire une forteresse. Celle-ci s'écroule. Geoffroy reprend le thème de l'enfant sans père et l'histoire des dragons, mais il faut noter ici une innovation essentielle : l'enfant déclare qu'il se nomme *Merlinus Ambrosius* (les textes gallois l'appellent Myrddin Emrys), et c'est la première fois qu'il est fait mention dans un texte de ce personnage de Merlin qui jouira bientôt, d'ailleurs grâce à Geoffroy, d'une célébrité européenne.

Les fils de Constans, Ambrosius Aurelius et Uther Pendragon, reviennent alors d'Armorique. Ambrosius, couronné roi, attaque Vortigern dans sa citadelle et y met le feu.

Cette dernière partie de l'histoire de Vortigern, traduite par Robert Wace dans son *Roman de Brut*, a servi de modèle à l'auteur de l'*Estoire de Merlin* : « Il y avait en Bretagne un roi du nom de Constant qui avait deux enfants appelés Moine et Uther Pendragon. Lorsqu'il mourut, son sénéchal qui avait nom Vortigern, fit occire par trahison le petit Moine et se fit couronner roi à sa place... » Ayant peur d'Uther Pendragon, Vortigern se retranche. De fait Uther débarque bientôt et met le feu à la forteresse, et Vortigern périt dans les flammes [49].

49. J. Boulenger, *Les romans de la Table-Ronde*, 9-10.

La légende des dragons est certainement fort ancienne. Elle est utilisée dans le pseudo-Nennius et Geoffroy pour symboliser la lutte des Bretons et des Saxons, mais cela paraît un symbolisme historique de circonstance. Il est plus vraisemblable d'y voir une signification plus religieuse, apparentée à la signification alchimique du dragon ou au rôle traditionnel du dragon, gardien des trésors cachés. Cette signification n'ayant pas été comprise, on s'est rabattu sur une image pseudo-historique.

En tous cas, le sens rituel du dragon apparaît très nettement dans le récit gallois de *Ludd et Llevelys* : trois fléaux s'abattent sur la Bretagne. « Le second était un grand cri qui se faisait entendre chaque nuit de premier mai au-dessus de chaque foyer. Il traversait le cœur des humains et causait une telle frayeur que les hommes en perdaient leurs couleurs et leurs forces, les femmes, les enfants dans leur sein, les jeunes gens et les jeunes filles, leur raison. Animaux, arbres, terre, eaux, tout restait stérile » (*Mab.* I, 234).

Or ce fléau consiste en un dragon qu'un autre dragon de race étrangère vient attaquer. Pour le supprimer, il faut pratiquer un véritable rituel : creuser une cuve, la remplir d'hydromel, recouvrir le tout d'un manteau. Ainsi les dragons viennent se battre à proximité. Épuisés par le combat, et *sous forme de pourceaux*, ils s'effondrent sur le manteau et tombent dans la fosse. Alors ils boivent l'hydromel et s'endorment. On replie le manteau sur eux et on les enterre dans un coffre de pierre. « Tant qu'ils seront en ce lieu fort, aucune invasion ne viendra d'ailleurs dans l'Ile de Bretagne » (*Mab.* I, 236).

Le lieu où sont enfouis les dragons est Dinas Pharaon dans les Monts Eryri (Snowdon), devenu Dinas Emreis (le promontoire d'Ambrosius) où, d'après Giraud de Cambrie, Merlin, assis sur un rocher, prophétisait devant Vortigern.

Il est certain que ce fléau du Premier Mai rappelle la fête celtique de Beltaine, placée sous le signe du feu, et célébrée à cette date. Il s'agit évidemment de la sécheresse, cause de la stérilité du pays, ce qui fait penser au *gaste pays* qui entoure le Château du Graal. Le thème de la sécheresse, du feu, de la stérilité momentanée, une fois rapproché du thème de la métamorphose des dragons en pourceaux, du thème de la cuve remplie d'hydromel symbolisant le passage du stade sec au stade humide, et enfin du thème du coffre de pierre, tout cela laisse à penser qu'il y a là le souvenir d'un antique rituel, peut-être druidique.

Il est certes fort difficile de démêler l'élément purement his-

torique du contexte mythologique. L'un et l'autre semblent se fondre de façon cohérente et peuvent ainsi former un nouvel épisode dont le caractère essentiel est l'ambiguïté.

Les dragons sont classés par les Triades parmi les trois choses qu'on fit bien de cacher. Les deux autres choses étaient la tête de Brân dont il a été question, et les « ossements de Gwerthevyr Vendigeit (fils de Vortigern) cachés dans les principaux ports de l'île : tant qu'ils étaient cachés, il n'était pas à craindre que les Saxons vinssent dans cette île » (Triade 14, *Mab.* II, 239).

Mais c'est aussi une des trois mauvaises découvertes : « Gwrtheyrn Gwrtheneu (Vortigern) découvrit les os de Gwerthevyr Vendigeit pour l'amour d'une femme, Ronwen la Païenne. Ce fut lui aussi qui découvrit les dragons » (Triade 15, *Mab.* II, 241). D'après un autre texte, Vortigern découvre les dragons pour se venger des mauvaises dispositions des Cymry à son égard (M.A.W. 406). Mais tout cela n'ôte rien à la réputation bien accrochée de Vortigern qui est constamment accusé de trahison dans le souvenir gallois. Il est même rangé parmi les trois « ivrognes dans l'âme », lui qui, « étant ivre, donna l'île de Thanet à Hors, afin de pouvoir satisfaire sa passion pour Ronwen, fille de Hors (au lieu de Hengist) ; il donna aussi droit à la couronne de Lloegr (l'Angleterre proprement dite) au fils qu'il eut d'elle ; en même temps, il trama trahison et embûches contre la nation de Cymry » (Triade 126, *Mab.* II, 310).

Pourtant Vortigern, qui d'ailleurs avait ses raisons de s'appuyer sur les Saxons, fut lui-même la victime de leur traîtrise lors du fameux complot des Longs Couteaux, comme on appelle le festin de Hengist, et qui eut lieu, d'après les *Iolo Manuscripts*, en 453, à Mynydd Ambri, c'est-à-dire à Ambresbury Hill, aujourd'hui Amesbury, dans la grande plaine de Salisbury, région particulièrement riche en monuments mégalithiques, et de tous temps lieu consacré aux morts (comme en témoigne la fréquence du mot *bury*, tombeau). Il est vrai qu'une triade accuse Vortigern d'être responsable de ce massacre : « C'est par son conseil et à la suite d'un accord secret avec les Saxons que les chefs des Cymry y furent tués » (Triade 119, *Mab.* II, 306). Et si l'on y réfléchit, il est certain que Vortigern fut le seul, en dehors d'Eidol, à se tirer du guet-apens.

Car, d'après Geoffroy, un certain Eidol ou Eldol, après avoir tué 70 Saxons, put revenir chez lui. Cet Eidol est le personnage mythique qui nous manquait. Dans chaque désastre, à la fin de chaque épopée, il y a toujours un rescapé pour racon-

ter l'affaire. La version galloise de l'*Historia*, le *Brut y Tywsogion* (M.A.W. II, 256), le confirme : « Et il n'y eut qu'un seul à s'échapper parmi les chevaliers de l'île de Bretagne, Eidol comte de Kaerloyw (Gloucester), grâce à un levier qu'il trouva sous son pied, et avec lequel il tua 70 Saxons ».

L'élément mythique du Complot des Longs Couteaux est d'ailleurs fort important. « Eidol Gadarn (le Fort) tua 660 Saxons, dans la trahison de Caersallawg, avec une quenouille de frène sauvage (*sic*), depuis le coucher du soleil jusqu'à la nuit » (Triade 137, *Mab.* II, 317). Le frène est un arbre magique. La lutte dure un temps limité entre le coucher du soleil et la nuit. Un poème de la Mivirian Archaeology of Wales, dû à un auteur inconnu (M.A.W. I, 164), place le lieu du massacre dans le *Grand Cercle*, c'est-à-dire à Stonehenge, qui, on le sait, est une terre sacrée par excellence, dans le monde celtique. Toujours d'après ce poème, c'est là qu'avait lieu d'ordinaire, à l'équinoxe, une assemblée solennelle de trois cents hommes pour un festin. L'hydromel et le vin y étaient distribués par « un chevalier de l'enceinte ». Le poète anonyme décrit ensuite les convives épouvantés, les chants interrompus d'Eidol et des autres bardes, les cris, la lutte et l'horreur du combat.

Il n'y a guère de doute, le festin auquel s'étaient rendus les Bretons était un festin sacré, une sorte d'orgie religieuse, et les Saxons commirent là, non seulement une trahison, mais aussi un véritable sacrilège. D'ailleurs le voisinage de l'équinoxe et du premier mai nous montre encore une fois que, comme pour les dragons, la fête de Beltaine joue ici son rôle. Étant donné que Stonehenge ne peut être destiné qu'à un culte de type solaire, et que Beltaine signifie « Feu de Bel », autrement dit de Belenos, le Brillant, il s'agit donc d'une grande fête saisonnière basée sur la position du soleil. Le barde Taliesin, dans « le Chant des Chevaux », exalte le feu solaire et se réfère à ces fêtes :

« Nous le louons au-dessus de la terre,
le feu, cruel météore de l'aube...
A chaque saison convenable,
à la saison de ses détours,
aux quatre phases de sa course,
je veux exalter la violence
de son tumulte et de sa colère profonde »[50].

Or il arrive que la fête de Beltaine soit un jour de malheur quand elle tombe un jeudi. Un proverbe gaëlique déclare :

50. Livre de Taliesin, XXV. J. M. 83.

« Malheur à la mère du fils du sage quand Beltaine tombe un jeudi ». Cette qualité néfaste du jeudi se retrouve dans différents vers attribués à Taliesin comme « jeudi, jour de meurtre », ou « jeudi, ils seront dans le chœur, leur pauvreté sera désagréable ». Le combat raconté par Aneurin dans son *Gododin* dure sept jours (chiffre symbolique du cycle), et, le jeudi, la défaite des Bretons est accomplie.

Et précisément, il semble y avoir un souvenir de ce festin tragique des Longs Couteaux dans le *Gododin*. Bien que les événements chantés dans ce poème soient relatifs à d'autres circonstances, en partie historiques, et situés dans le royaume breton de Strathclyde, sur les frontières d'Écosse, bien qu'Aneurin soit un Breton du nord, il n'est pas impossible d'y voir des éléments empruntés au massacre de Stonehenge. On y trouve d'abord un personnage du nom d'Eidol :

> « A la suite du banquet où coulèrent vin et hydromel,
> elle est mouillée de larmes, je le sais, la mère
> d'Eidol de la Plaine » [51].

Là aussi le massacre est général et il ne reste qu'un survivant :

> « Total fut leur massacre,
> à Kattraeth, ils étaient une armée bruyante,
> les guerriers de Mynyddawg, le grand infortuné ;
> de trois fois vingt hommes, un seul en revint » [51].

On y trouve même une sorte de cérémonie solaire au cours du festin :

> « Et maintenant le chef premier,
> le soleil monte,
> chef de qui la lumière surgit
> dans les cieux de l'île de Bretagne...
> Brillante était la corne
> sous le porche d'Eidyn,
> il avait invité richement,
> à la fête de l'hydromel énivrant... » (trad. J. M.)

En tous cas, c'est le Pays de Galles qui semble maintenant le noyau de la résistance contre les Saxons. « C'est à ce moment », dit Henri Hubert [52], « que paraît avoir prévalu l'appellation de Kymry qui est devenue le nom national des Bretons. Les Kymry, ce sont les tribus qui combattent côte à côte, sous le commande-

51. J. M. 22.
52. *Les Celtes*, II, 199.

ment d'un chef appelé *Gwledy*, contre les Irlandais, les Pictes et les Saxons. Le pays de ces Kymry, en breton d'alors *Combrog* (les Compatriotes), s'appelle la Cambrie ». Et le *Gwledy* semble avoir toujours été, depuis la déchéance des *duces* représentés par Vortigern, un roi de Gwynedd (Venedotia), territoire des Ordovices, situé au nord-ouest de la Cambrie, c'est-à-dire du Pays de Galles.

La tradition donne comme successeur à Vortigern, Uther Pendragon, le vengeur de l'honneur breton. Et par lui nous pénétrons en plein dans le cycle arthurien, l'un des plus étranges conglomérats que la pensée humaine ait produit.

De multiples interprétations de ce cylce arthurien sont possibles. Il nous faut réserver les significations religieuses ou sociologiques, et nous borner à une explication historique : mais fatalement, les données devront s'interpénétrer.

Les Bretons, comme les autres Celtes, ont toujours été à la recherche de l'Unité, mais ce fut toujours une recherche théorique, car jamais ils ne purent la réaliser matériellement. Les invasions saxonnes consacraient la défaite de la société celtique déjà fortement ébranlée par les victoires romaines. L'amertume causée par cette défaite à donné aux Bretons le désir normal de la revanche ; mais comme cette revanche était strictement impossible sur le plan matériel, et que tout croulait de ce qui avait été l'ancienne Celtie, ils ont pris cette revanche sur le plan des idées, ce qui finalement constitue leur plus belle victoire. D'autre part, l'affabulation, ou mieux, la *mythification*, étant le propre de l'esprit celtique, il s'est produit une sorte de phénomène de réversibilité ou de transfert : tout ce qui était défaite s'est transformé en une aventure merveilleuse où l'écroulement de la société celtique ne peut être dû qu'à des circonstances plus ou moins magiques. Ainsi se crée lentement le mythe du chef surprême, du roi du monde, c'est-à-dire du roi du milieu du monde, pour en revenir à la notion d'*omphallos* : ainsi apparaît Arthur, qui règne non seulement sur le Pays de Galles, lieu d'origine de la légende, mais aussi sur le royaume de Logres (*Lloegr*), c'est-à-dire l'ensemble de l'Ile de Bretagne moins l'Écosse, et au-delà, sur la Bretagne armoricaine et la Gaule, et pourquoi pas, même sur Rome.

Alors le chef tribal, Arthur, devient un véritable roi. Mais il s'agit d'ailleurs d'une royauté théorique dont le toute-puissance doit être partagée. Ainsi s'éclaire le symbole de Guenièvre, adultère souveraineté qu'Arthur doit partager avec Lancelot. Et à travers les amours *courtoises* de Lancelot et de

Guenièvre se font entrevoir d'antiques rituels qui nous confirment dans l'opinion que la royauté d'Arthur est une royauté sacrée. Mais de roi, Arthur va devenir empereur. C'est nécessaire pour faire équilibre avec Charlemagne. Et comme Charlemagne représente le germanisme triomphant, par compensation, le personnage d'Arthur représente le celtisme bafoué, mais non pas détruit, puisqu'il se cache, comme les druides, au fond des forêts, puisqu'il existe à l'état latent, en une sorte de dormition, en l'île d'Avalon « d'où il reviendra un jour ».

Cet état d'esprit était d'ailleurs un « inconscient collectif ». La meilleure preuve en est qu'aux XIIe et XIIIe siècles, toute l'Europe de souche celtique se retrouve dans les Romans de la Table-Ronde. Tous les vieux rêves refoulés se libèrent un instant dans les aventures merveilleuses d'Arthur, de Lancelot et de Gauvain. Toute la mystique celtique, contenue à grand peine par les canons du catholicisme romain, ressurgit dans le mythe du Graal, sous un habile décor vaguement chrétien, car le bûcher brûle en permanence.

En fait, tout cela est un débordement d'énergie celtique. Et pour comble, ce débordement allait être encouragé par la dynastie des Plantagenêt, devenue maîtresse de cette Angleterre qui n'est qu'un aberrant conglomérat de Saxons, de Normands et de Bretons. Les Plantagenêt, et surtout Henri II, avaient en effet compris l'intérêt qu'il y avait à exploiter le pan-celtisme d'origine insulaire pour lutter contre l'influence des Capétiens continentaux. D'où l'aide et la publicité apportée aux écrivains anglo-normands Wace, Béroul, Thomas et Gautier Map, qui vulgarisaient la légende arthurienne. D'où le rôle prédominant de l'Abbaye de Glastonbury qui fut choisie pour diffuser les traditions arthuriennes, et où l'on découvrit — officiellement — les tombeaux d'Arthur et de Guenièvre. Arthur, empereur celtique et insulaire, se dresse maintenant en face de Charlemagne dont les Capétiens avaient pris la succession.

Certes, tout n'est pas mythe dans le cycle arthurien. Il y a des éléments authentiques incontestables : les luttes entre différents peuples bretons, d'abord ; les incursions constantes des Gaëls et des Pictes, ensuite ; la guerre contre les Saxons encore, et enfin, la collusion des Saxons, des Pictes, des Gaëls et des traîtres bretons qui fut fatale à l'indépendance bretonne.

Le nom d'Arthur apparaît pour la première fois dans le *Gododin* du barde Aneurin, qui, voulant glorifier l'un des chefs bre-

tons tués à la bataille de Kattraeth devant les Saxons, nous le montre « rassasiant les corbeaux grâce aux ennemis qu'il abat, *bien qu'il ne soit pas Arthur* » (v. 1234 de l'Édition Ifor Williams). Or le *Gododin* est un poème fort ancien par rapport à la date de son manuscrit (XIIIe siècle) : on a réussi à établir que l'ensemble de l'œuvre, qui présente des caractères incontestables d'archaïsme, pouvait remonter au VIIe siècle, alors qu'on croyait généralement ne pas pouvoir aller au-delà du XIe siècle [53]. Donc contrairement à ce que prétendaient les romanistes du début du siècle, comme Faral ou Bédier, la légende d'Arthur n'a pas été inventée au XIIe siècle par Geoffroy de Monmouth ; celui-ci s'est contenté de la faire connaître en dehors des pays bretons. Cette légende existait déjà au VIIe siècle, et la figure d'Arthur devait tout de même être assez célèbre pour que le poète se permît une telle comparaison.

La deuxième mention du nom d'Arthur se trouve dans l'*Historia Britonum* attribuée faussement à Nennius. Cet ouvrage est un amalgame assez complexe dû à différents compilateurs — dont Nennius au IXe siècle — mais dont les parties les plus anciennes remontent au début du VIIIe siècle [54]. Arthur y est qualifié de *dux bellorum*, chef des guerres. Il combat contre les Saxons avec acharnement et obtient une grande victoire au Mont-Badon. C'est cette victoire que les *Annales de Cambrie* notent à la date de 516 : « Bataille de Badon au cours de laquelle Arthur porta la croix de N. S. J.-C. pendant trois jours et trois nuits sur ses épaules, et les Bretons furent vainqueurs » (*Mab.* II, 372).

Cette victoire du Mont-Badon, que l'on a situé à Paydon Hill, à la limite occidentale du Wessex, paraît avoir freiné pendant quelque temps l'avance des Saxons. Il en est fait mention dans le *De Excidio Britanniae* de Gildas, mais le nom d'Arthur ne s'y trouve pas : la victoire est attribuée à Aurelius Ambrosius, qui était, sinon un Romain, du moins un Breton romanisé. Où est la vérité ? On ne peut guère le savoir, d'autant plus qu'on a souvent proposé une origine romaine pour Arthur dont le nom viendrait du latin *arcturus* ou *arctus*. Mais dans ce cas, ce serait un cognomen dont le sens serait « celui qui réduit », « le Rigoureux ». D'autre part, *arctus* désigne aussi la petite et la grande ourse, ce qui nous fait revenir à la racine *art*, ours (bret. arm. *arz*). Enfin *Arcturus* est le nom de l'Étoile du Bouvier,

53. C'est ce que pensait J. Loth. Cf. Ifor Williams, *Lectures on early Welsh poetry*, Dublin, 1944, et *Canu Aneirin*, Cardiff, 1938.
54. Cf. Ferdinand Lot, *Nennius et l'Historia Britonum*, Paris, 1934.

autrement dit le Bouvier, conducteur de troupeau. Nous ne sommes guère plus avancés [55].

Cependant le pseudo-Nennius attribue à Arthur douze batailles dont la plupart se localisent dans la forêt de Celyddon (Écosse). Cela donne à penser que l'effort de guerre entrepris à cette époque par les Bretons porta surtout sur les frontières du nord. Une triade n'oublie d'ailleurs pas de mentionner, en plus des Cours qu'avait Arthur à Caer Llion sur Wysg en Galles et à Kelliwig en Cornwall, celle de Penrhyn Rhionedd, dans le nord (Triade 84, *Mab.* II, 285). Et quand on étudie les noms de la légende arthurienne, on peut facilement y voir que tout se réfère au Cornwall, au Pays de Galles et au Nord. « On a remarqué », dit Jean Marx (la légende arthurienne et le Graal, 49, 50), « que ces batailles mentionnées par l'*Historia Britonum* se livraient dans des localités où les Saxons ne devaient pas être arrivés à la fin du ve siècle ou au début du vi^e^ siècle. Mais il semble que des engagements aient pu se produire avec des avant-gardes ou de petites colonnes... Un chef de guerre, qui semble avoir existé réellement, conquiert vers le début du vi^e^ siècle une réputation suffisante pour se voir attribuer ces succès ».

Mais cette réputation avait déjà débordé du cadre historique. Le pseudo-Nennius relate la chasse faite au monstrueux *porcum Troit* qui deviendra *Twrch Trwyth* dans le récit de *Kulwch et Olwen*, par Arthur et son chien Cavall. Dans un poème attribué à Taliesin, et qu'on fait remonter au xe siècle, il est question d'une expédition menée par Arthur pour conquérir un chaudron merveilleux dans l'Autre-Monde (J. M., 83-84). Arthur n'est plus seulement un *dux bellorum*, c'est aussi, d'après le pseudo-Nennius, le *mab uter id est filius horribilis*, comme l'avaient surnommé les Bretons à cause de sa passion pour la guerre. Or *Uter* signifie « surprenant, merveilleux ». Arthur est dit *mab uter*, c'est-à-dire « fils merveilleux ». Par suite de confusions, il est devenu *mab Uther Ben*, c'est-à-dire fils d'Uther Pendragon.

Dans le récit gallois de *Kulhwch et Olwen*, qui est le plus ancien en date des grands textes arthuriens, le mythe est déjà construit, et au personnage historique, aux circonstances politiques et militaires, se sont amalgamées les traditions les plus étranges, empruntées au vieux fonds de la mythologie celtique. Mais il y a encore loin de *Kulhwch et Olwen* à Chrétien de Troyes.

55. Cf. Chambers, *Arthur of Britain*, chap. I.

Ce n'est pas la cour raffinée que nous présente le poète champenois : c'est la cour rude et guerrière d'un chef breton, avec tout son rituel hérité de la nuit des temps, avec ses mœurs volontiers brutales, d'où toute « courtoisie », au sens du XIIIe siècle, est absolument exclue.

Chez Geoffroy, le cycle arthurien prend la tournure décisive qui le marquera à jamais : Arthur est le fils d'Uther et de la belle Ygerne (Ingerna), femme du duc de Cornouailles Gorlois. Merlin l'Enchanteur joue, dans cette naissance, un véritable rôle d'entremetteur. Une fois devenu roi, il bat les Saxons, les Irlandais et les Romains ; il conquiert une bonne partie de l'Europe. Mais Geoffroy ne parle pas de la Table Ronde, ce qui laisse à penser que les auteurs anglo-normands et Chrétien de Troyes puisaient à une source autre que celle du clerc de Monmouth.

Arthur atteint une gloire immense. Sa cour réunit les plus braves chevaliers du monde celtique. Ces chevaliers, si on les examine de près, sont d'ailleurs des dieux et des héros de la mythologie tant irlandaise que galloise.

D'après les *Triades*, Arthur est plus éminent que les trois plus éminents prisonniers de l'Ile de Bretagne (Llyr, père de Brân, Mabon, fils de Modron, et Geir). Arthur fut en effet « trois nuits dans une prison enchantée » (Triade II, *Mab.* II, 238).

C'est aussi l'un des bardes « peu sérieux », c'est-à-dire ayant été initié au bardisme, mais ayant pratiqué la carrière des armes, ce qui était incompatible (Triade 13, *Mab.* II, 238). C'est Arthur qui « enleva la tête de Bendigeit Vran de la Colline Blanche : il ne trouvait pas beau de garder cette île par une autre force que la sienne » (Triade 15, *Mab.* II, 241). Arthur est également supérieur aux trois rouges batailleurs de l'Ile de Bretagne : « Pendant une année, ni herbe, ni plante ne poussait là où ils marchaient, tandis que c'était sept années, là où passait Arthur » (Triade 30, *Mab.* II, 254). Il est enfin chef des rois (Triade 71, *Mab.* II, 278), ce qui rejoint évidemment la vieille notion de royauté suprême.

Les deux neveux d'Arthur sont Gwalchmai (Gauvain) et Medrawt (Mordret), que certaines traditions disent être ses fils incestueux. Ses cousins les plus connus sont Kulhwch, Gereint (Erec), et March (le roi Mark). Sa femme est Gwenhwyfar (Guenièvre). Son évêque est Bedwini (Beduier), son portier Glewlwyd Gafaelfawr (à la forte étreinte) ; son frère de lait Kai (le sénéchal Keu) ; ses trois maîtresses Indec, Garwen (Jambe Blanche) et Gwyl ; son chien Cavall ; sa jument Lamrei ; son bouclier, qui est aussi son navire, Prytwen (forme blanche) ;

son couteau Karnwenhan ; sa lance Rongomyant, et son épée la fameuse Kaledfwlch (Escalibur, dans les romans français, Calad-Bolg, l'épée magique des Tuatha Dé Danann, en Irlande).

C'est encore Arthur qui lance ses chevaliers à la recherche du Saint-Graal. Mais il n'y va pas lui-même, ce qui est fort étrange, en vérité. Et quand le Graal est retrouvé, quand les aventures sont accomplies, le signal de la fin du monde celtique approche. Et comme les grands héros, comme Cûchulainn, comme Siegfried, comme Achille, il fait partie de ces trois rois vaillants de l'Ile de Bretagne qui « battaient tous leurs ennemis et qu'il était impossible de vaincre autrement que par trahison » (Triade 121, *Mab.* II, 307). Et l'heure de la trahison sonne bientôt.

Après la guerre entreprise par Arthur contre Lancelot du Lac, ravisseur de Guenièvre, les Romains ont envahi la Gaule. Arthur les chasse, mais il a dû laisser la régence à Mordret. Et celui-ci, après avoir fait courir le bruit de la mort du roi, et après avoir épousé Guenièvre, prend le pouvoir. Arthur, averti de cette trahison, revient précipitamment dans l'Ile de Bretagne. Mordret fait alors alliance avec les Pictes, les Gaëls et les Saxons. Arthur rassemble péniblement ses troupes. Il a perdu beaucoup d'hommes : Gauvain, son *bon* neveu, est mort ; Lancelot du Lac, son meilleur chevalier, devenu son ennemi, se tient à l'écart. Le grand roi suprême se dirige vers le lieu du combat.

« Arthur parvint dans la grande plaine de Salisbury ; c'était la plus belle place et la plus grande qu'on pût trouver pour une bataille, et il voulait y attendre Mordret. Après souper, tandis que ses hommes dressaient les tentes, il fut se promener dans la lande, et, en passant près d'un grand et dur rocher, il vit que des lettres qui semblaient vieilles y étaient gravées. Et ces lettres disaient ceci : « En cette plaine aura lieu la mortelle bataille qui laissera le royaume de Logres orphelin ». C'était Merlin qui les avait jadis écrites. Quand le roi les eut lues, il baissa la tête, car il savait bien qu'elles prédisaient ouvertement sa mort : pourtant, il jura qu'il ne reviendrait pas en arrière ».

Tel est le récit de *la Mort le Roi Artu*. Il se poursuit par la description du combat où périssent Arcan, roi des Saxons, Yvain, fils d'Uryen, Héliade, roi des Écossais, Carados Brebras, fils de Brân, le sénéchal Keu, et où enfin s'entretuent Arthur et Mordret.

Plus prosaïquement, les *Annales de Cambrie*, à la date de 537 (541, d'après les Annales irlandaises de Tigernach), men-

tionnent : « la bataille de Camlann, au cours de laquelle Arthur et Medrawt s'entretuèrent ; et il y eut une grande mortalité en Bretagne et en Irlande » (*Mab.* II, 372).

Cette bataille marque la fin irrémédiable de la Table-Ronde. Seuls survivent quelques héros, comme Girflet, fils de Do, nommé Kynnwyl Sant dans le mabinogi de *Kulhwch*, témoin de la mystérieuse disparition du roi blessé à mort, et surtout « Morvran, fils de Tegid, Sanddeu Bryd Angel et Glewlwyd Gafaelfawr » (Triade 96, *Mab.* II, 290). Mais ces héros ont une étrange personnalité : Giflet est le même personnage que Gilvaethwy, fils de la déesse galloise Dôn (la Dana irlandaise) et frère du fameux Gwyddyon. Morvran (Corbeau de Mer) est fils de Tegid le Chauve et de la déesse galloise Keridwen : s'il peut s'échapper, c'est que « personne ne le frappa à cause de sa laideur ; il était couvert de poils semblables à ceux d'un cerf et tous voyaient en lui un démon auxiliaire » (*Kulhwch, Mab.* I, 269). Sanddeu Bryd Angel (au visage d'Ange) s'échappa « à cause de sa beauté : tous voyaient en lui un ange auxiliaire » (*Id.* 270). Quant à Glewlwyd Gafaelfawr, c'est le portier d'Arthur, sorte de hiérophante au rôle assez obscur que le poème XXXI du *Livre Noir de Carmarthen* célèbre longuement.

Ces rescapés de la bataille de Camlan se joindront à Lancelot du Lac, à Bohort, le héros du Graal, demeurés en Armorique, et seront les vengeurs d'Arthur. Mais cela ne sera que le dernier sursaut de la chevalerie de la Table-Ronde, le dernier exploit d'une gigantesque fresque. En somme, compte tenu du fait qu'Arthur et ses chevaliers ne sont que l'aspect médiéval des antiques dieux celtiques, la bataille de Camlan apparaît comme l'anéantissement d'une civilisation, d'une religion, comme un authentique Crépuscule des Dieux qui n'a pas encore trouvé son Wagner pour franchir les feux de la rampe.

Une telle bataille peut évidemment être le reflet d'un événement historique : il est tout à fait plausible qu'un chef breton ait pu rassembler de nombreuses tribus, qu'il ait pu retarder l'avance des Saxons jusqu'au jour où il succomba sous la coalition des Pictes, des Gaëls et des Germains.

Mais l'importance que revêt cette bataille dans la mythologie celtique, et la confusion qui l'entoure, sont de nature à faire penser, une fois de plus, à une bataille de dieux et de héros. En effet, d'un côté, nous trouvons Arthur et son clan : dans ce clan, on peut remarquer Girflet, c'est-à-dire Gilvaethwy, représentant de la lignée de Dôn, autrement dit de la Dana irlandaise, ancêtre des Tuatha Dé Danann, qui comptent parmi

eux les plus grands dieux des Gaëls, Lug, Dagda, Goibniu, Morrigane, Mânanann. On y remarque encore la lignée de Kynvarch, avec Yvain, qui est le gallois Owein, fils d'Uryen, dont l'animal totémique est le Corbeau, puis la lignée de Brân (= le Corbeau), avec son fils Caradawc, devenu, comme on sait, Carados Brebras, enfin la lignée de Keridwen, déesse-mère, avec son fils Morvran (Corbeau de Mer), dont l'animal totémique paraît être le cerf, ce qui établit un certain rapport avec le dieu gaulois Cernunnos.

De l'autre côté, Mordret-Medrawt est le dieu de la destruction. C'est le doublet de Méléagant qui habite le Royaume de Gorre, ou de Verre, pays « d'où nul ne revient », et qui ravit la reine Guenièvre, lui-aussi, dans le *Lancelot* de Chrétien de Troyes. Dans la *Vita Gildae*, ce personnage s'appelle Maelwas et règne sur le Pays de l'Été, région mythique des morts. Il apparaît encore dans l'*Erec* de Chrétien de Troyes sous le nom de Maheloas, « un haut baron, le sire de l'Ile de Verre : en cette île, il n'hiverne ni ne fait trop chaud ; on n'y entend jamais le tonnerre, on n'y voit foudre ni tempête, et bots et serpents n'y séjournent » [56].

La tradition galloise, qui brouille volontiers les noms et fait souvent apparaître un même personnage sous deux ou trois noms différents, appelle Mordret-Méléagant du nom de Gwynwas ou Gwynn fils de Nudd. Nudd est le dieu irlandais Nuadu à la main d'Argent, c'est-à-dire le dieu gaulois Nodens, connu par des inscriptions. Gwynn (qui d'ailleurs est le Finn irlandais, autrement dit Fingal) appartient à la plus lointaine mythologie du Pays de Galles, et sa célébrité a été telle que les Chrétiens, au lieu de le passer sous silence, ont préféré en faire un démon chargé de surveiller l'Enfer afin que personne n'en sorte. Dafydd ab Gwylym, poète du XIVe siècle, ne dit pas « que le diable m'emporte ! », mais « que Gwynn, fils de Nudd, m'emporte ! ». Dans une légende rapportée dans le mabinogi de *Kulhwch*, Gwynn se bat avec Gwythyr à propos de la jeune Creiddylat, fille de Ludd à la Main d'Argent (confusion curieuse avec Nudd et Nuadu). Arthur rétablit la paix entre eux de cette façon : « chaque premier mai, il y aurait bataille entre Gwynn et Gwythyr, et celui qui serait vainqueur le jour de ce jugement prendrait la jeune fille » (*Mab.* I, 331). Cette histoire semble liée très étroitement au culte celtique de Beltaine qui se célébrait le premier mai et qui était vraisemblablement la

56. A. Mary, *Erec et Enide, le Chevalier au Lion*, 58.

plus grande fête après celle de Samain (premier novembre).

La Triade 146 (*Mab.* II, 321) fait de Gwynn l'un des trois astrologues bénis de l'Ile de Bretagne : ses connaissances étaient telles qu'il prédisait tout ce qu'on voulait savoir. De toutes façons, il faut noter que le nom de Gwynn est ambigu : il veut dire « blanc ». Le terme gaëlique correspondant est *find* ou *finn*, le terme gaulois *vindos*, en rapport avec le latin *Venus*, beauté, au sens originel. De plus, il signifie « heureux », sens que l'on retrouve dans *Gwynva* et *Gwynfydd* (bret. arm. Guenved), c'est-à-dire « plaine blanche », ou « monde blanc », en même temps que « plaine heureuse » ou « monde heureux », désignant le paradis des Celtes. Mais là encore ce peut être tout simplement le Monde de Gwynn, ce personnage étant considéré comme un dieu de l'Autre-Monde, comme le Maître du Royaume des Ombres.

D'ailleurs, le souvenir de Gwynn ne s'est pas seulement conservé dans les traditions spécifiquement celtiques. On le retrouve singulièrement vivant dans l'épopée nationale française, d'origine germanique, et particulièrement dans la *Chanson de Roland*.

Il faut dire que les Chansons de Geste reflètent souvent des souvenirs celtiques, et que de nombreux héros sarrazins pourchassés par Charlemagne sont en réalité des dieux gaulois. C'est une constatation qui trouve son explication dans le fait que le Charlemagne historique a passé sa vie à lutter contre le paganisme demeuré encore vivant dans les campagnes. Il n'est donc pas étonnant de retrouver Belenos dans la *Chanson d'Apremont*, sous les traits de Balan, de retrouver la *Tarvos Trigarannos* du musée de Cluny à Paris dans l'idole *sarrazine* de Tervagant, de retrouver enfin Gwynn dans la *Chanson de Roland* sous l'apparence de Ganelon.

En effet, le texte anglo-normand du manuscrit d'Oxford donne le nom de *Guenes* la plupart du temps, Ganelon en étant le diminutif. Or Guenes semble être l'équivalent du gallois *gwenydd*, blancheur, et la forme francisée de Gwynn par l'intermédiaire du breton-armoricain *guen*, blanc. D'ailleurs, en dehors de cette similitude de nom, il existe une similitude de caractère : Guenes-Ganelon joue en effet le même rôle que Mordret-Medrawt, il est le traître, le provocateur du désastre de Roncevaux, de la même façon que Mordret lorsqu'il prépare le désastre de Camlann. Dans les deux cas c'est le point final d'une grandiose épopée qui ne peut se terminer que par l'intervention du dieu de la Mort, du destructeur par excellence, de celui qui est le *visage inversé* d'Arthur et de Roland.

Guenes apparaît dans d'autres œuvres de la littérature médiévale. On le trouve dans la *Vie de Saint-Léger*, au vers 175, où il emmène le saint vers une prison souterraine. L'allusion de la prison souterraine est fort claire. Quant à la version bretonne du *Martyre de Sainte-Ursule* (Ursule vient de *ursus*, l'ours, à rapprocher du nom d'Arthur qui peut provenir de *art* ou *arz*, ours, et du nom de la déesse gauloise Artio), elle fait jouer le même rôle de geôliers d'une prison souterraine à *Guanius* et à *Melga* : le voisinage de *Guanius*, c'est-à-dire Guenes ou Gwynn, et de *Melga*, c'est-à-dire Méléagant, montre le dédoublement du personnage initial, mais prouve également la survivance du mythe [57].

Le combat entre Arthur et Mordret est donc le combat du Jour et de la Nuit, thème fréquent en poésie, et qu'on découvre dans toute l'œuvre de Victor Hugo, et aussi, ce que personne n'a jamais remarqué, dans la *Phèdre* de Racine, qui, avant d'être une tragédie psychologique, est surtout un drame initiatique. Si Mordret est le dieu de la Mort, de la Nuit, Arthur est le dieu de la Vie, de la Lumière. Or, à Camlann, Arthur accomplit le dernier acte de sa mission divine : quand il transperce Mordret, « Girflet vit un rayon de soleil traverser le corps en même temps que la lance ». Et le texte ajoute : « ce que les gens du pays dirent plus tard avoir été un signe du courroux de Dieu ». Cette interprétation chrétienne est significative : elle marque le caractère divin d'Arthur.

Car ce rayon de soleil est la *Lumière du Héros*. Elle est la manifestation de l'âme divine du héros qui va mourir. Lorsque Cûchulainn est sur le point de mourir, son cheval, « le Gris de Macha, vint vers Cûchulainn pour le protéger tant que son âme serait là et que la *lumière du héros* continuerait à sortir de son front » [58].

Et cette lumière du héros n'est point perdue, car elle se transformera en autre chose. L'un des textes les plus curieux de Plutarque, sur l'*E de Delphes*, déclare que « la divinité est par nature incorruptible et éternelle, mais elle subit certaines transformations... Tantôt par embrasement, elle change sa nature en feu et assimile toutes les substances entre elles. Tantôt elle se diversifie sous toutes sortes de formes... et elle constitue le monde ». Et Plutarque ajoute que les sages racontent tous ces changements sous forme de récits mythologiques concernant

57. Cf. De Calan, *Chansons de Geste bretonnes*, in Bulletin Archéologique de l'Association bretonne, Vannes, 1898, p. 26.
58. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, 146.

les morts et disparitions divines, et la renaissance des dieux.

Or Arthur ne meurt pas vraiment. Il est emporté dans l'Ile d'Avalon par sa sœur la fée Morgane. La légende ajoute que les Bretons croient qu'il reviendra un jour. Arthur entre en dormition. Par delà son personnage, c'est la lumière du héros qui est *occultée* : non seulement le dieu lui-même, non seulement la notion de divinité, mais encore la civilisation celtique tout entière, qui n'a plus sa place dans le monde actuel. C'est cette civilisation qui reviendra un jour à la surface de la terre, c'est cette civilisation qui, occultée délibérément par les derniers druides, n'attend que l'occasion favorable pour envahir le monde occidental. Voilà la leçon de la bataille de Camlann. Le mythe d'Arthur se confond alors avec l'Univers celtique tout entier.

Les derniers rois de Bretagne.

Après la défaite bretonne des environs de l'an 537, car en dehors de l'événement mythologique incontestable, il n'y a pas lieu de douter de la réalité historique de cette défaite, s'ouvre une période très confuse, marquée par de nombreux et fréquents engagements. Des chefs organisent la résistance contre les Saxons, mais doivent lutter les uns contre les autres pour des questions de prestige. La Bretagne, plus morcelée que jamais, est la proie d'aventuriers de toute espèce. Parmi ceux-ci, certains sont passés à la postérité, mais plutôt dans la légende que dans l'histoire proprement dite, et même parfois dans les Romans de la Table-Ronde.

Ainsi Geraint, fils d'Erbin, héros du récit gallois *Geraint et Enid*, et qui est l'Erec de Chrétien de Troyes. Il y a bien eu un Geraint, roi des Bretons, qui lutta en 710 contre le roi du Wessex, et à qui Adhelm, évêque de Shiburn, adressa une lettre au sujet de la pâque celtique et des hérésies bretonnes (Bède, V, 18), mais le chef du VI[e] siècle paraît avoir été seulement roi de Devon et de Cornouailles. Les Triades en font un des trois chefs de flotte de l'Ile, avec March (le roi Marke) et Gwenwynnwyn (*Mab.* II, 255). Geraint, dont le nom signifie « champion », a été confondu avec le chef émigré Waroch (Guerec ou Erec) qui fonda le royaume de Vannes (Browaroc'h) en péninsule armoricaine. Le barde Llywarch-Hen a composé son « chant de mort » (marwnad), conservé dans le *Livre Noir de Carmarthen*, et dans lequel il exalte la rapidité de ses chevaux :

« Légers et rapides étaient les coursiers
sous la cuisse de Geraint, nourris de gros grain,
rouges et puissants comme des aigles déchaînés.
Rapides et légers étaient les coursiers
sous la cuisse de Geraint, nourris de grain dur,
rouges et puissants comme des aigles noirs... » (J. M. 29).

Uryen Reghed, qui est souvent cité dans les Romans de la Table-Ronde, soit comme père d'Yvain, ou dans de curieuses formes composées comme Mabonagrain (Mabon, c'est-à-dire Maponos, surnom gaulois d'Apollon, et Agrain, déformation d'Evrain, c'est-à-dire d'Uryen), est un des plus célèbres chefs bretons du nord. Son aspect redoutable est mis en valeur dans de nombreux poèmes attribués à Taliesin :

« Ce gémissement dans la vallée,
n'est-ce pas Uryen qui frappe ?
Ce gémissement sur la montagne,
n'est-ce pas Uryen qui triomphe ?
Il n'est personne qui puisse le faire taire,
il n'est point de refuge contre Uryen,
il n'est point de famine
pour ceux qui pillent avec lui.
Quand il combat, vêtu de son armure
émaillée d'azur étincelant,
sa lance bleue est la main de la mort
au carnage des ennemis » (J. M. 89-90).

Le poème la *Bataille de Gwen Ystrat*, également attribué à Taliesin, nous montre Uryen défendant la forteresse de Cattraeth qui sera plus tard le théâtre d'une bataille encore plus violente. Là encore, Uryen conserve son caractère de chef barbare à peine christianisé :

« Les hommes de Cattraeth s'étaient levés à l'aube,
autour de leur chef, le victorieux pilleur de troupeaux,
Uryen, que chante le barde,
qui participe aux festins des rois,
que l'on nomme le belliqueux maître du Baptême » (*Livre de Taliesin*, XXXI).

On le voit, l'époque était celle de la violence. Il y a évidemment un monde entre ce poème qui est, sinon authentique, du moins proche du VIe siècle, et les combats courtois de nos romans arthuriens. Toujours sous le nom de Taliesin, un autre poème déclare, à propos d'Uryen :

« Depuis qu'il est le chef,
le maître souverain,
c'est une forteresse contre l'étranger,
ce combattant intrépide...

A la bataille, quand tu vas,
la vengeance tu répands.
Maisons en flammes avant l'aube,
Seigneur de la plaine cultivée,
de la plus belle plaine cultivée,
dont les hommes sont les plus généreux.
Les Angles ne sont pas en sûreté
devant ce chef très brave » (J. M. 86).

Uryen était roi de Reghed, district que l'on place dans le nord. D'après un passage de la généalogie du pseudo-Nennius, Uryen, appelé ici Urgben, aurait lutté, avec ses alliés Riderch (Rydderch Haël), Guallauc (Gwallawc ab Llenawg) et Morcant, contre le saxon Deodric, fils d'Ida. Il aurait réussi à enfermer Deodric dans l'île de Metcawt, mais aurait péri à la suite de la trahison de Morcant qui était jaloux de lui. Suivant les Triades, son meurtrier serait Llovan Llawdivro (Llovan à la main sans pays). Le barde Llywarch-Hen, qui prétend qu'il fut tué à Aberlleu, a écrit sur lui un très beau chant de mort où il imagine porter lui-même la tête du chef disparu :

« Je porte sur mon manteau la tête
d'Uryen, le prince généreux.
Sur sa poitrine blanche, un corbeau se repaît...
Je porte une tête sur mon bouclier.
Vastes furent ses entreprises,
et lointaine la renommée d'Uryen...
Je porte depuis la Rhiw une tête
dont les lèvres sont rouges de sang.
Malheur sur Reghed en ce jour...
Son corps délicat et blanc sera recouvert aujourd'hui
de terre et de pierres bleues.
Douleur sur moi et triste déchéance... » (J. M. 42-43).

Uryen appartenait à une grande tribu du nord, la tribu de Kynvarch : un texte gallois intitulé *Extraction des Hommes du Nord*, le mentionne en bonne place et prétend que le clan de Kynvarch, composé de 300 hommes, partout où il allait, réussissait toujours (*Mab.* II, 349-350). D'après les généalogies des saints, Uryen serait venu au sud du Pays de Galles où il aurait contribué à expulser les Gaëls. Il est catalogué comme un saint, de même que Geraint et bien d'autres héros celtiques. De plus, il apparaît, dans certains textes, comme une sorte de dieu de l'Autre-Monde, peut-être même comme l'équivalent de Brân. Il est marié avec Modron, fille d'Avallach (Avallon) et mère de Mabon.

Owein est fils d'Uryen. C'est l'Yvain, le chevalier au Lion de Chrétien de Troyes. Héros mythique des épreuves de la

fontaine de Barenton, il semble cependant avoir eu une existence réelle. Son cheval est un des trois chevaux de butin de l'Ile de Bretagne et se nomme Carnavlawc (Pied Fourchu). Owein est un des trois rois bénis (*Mab.* II, 238). Il fait partie d'une des trois portées bénies, avec sa sœur Morvudd, « en même temps dans le sein de Modron, fille d'Avallach » (*Mab.* II, 284). Ses vassaux sont les 300 hommes de la tribu de Kynvarch et la Troupe des Corbeaux (*Mab.* II, 55). Sa troupe de corbeaux participe à une étrange partie d'échecs jouée par Owein et le roi Arthur, dans le *Songe de Rhonabwy* (*Mab.* I, 370). Un poème attribué à Taliesin nous apprend qu'il aurait tué Ida Flamdwyn, ou Ida Porte-Brandon, roi de Northumbrie, au cours du combat d'Argoed Llwyfein que la chronique anglo-saxonne place à l'année 560. Et c'est encore Taliesin qui est l'auteur supposé de son Chant de Mort, dans lequel une étrange poésie faite de douceur et de nostalgie se heurte aux souvenirs sanglants de la vie du héros :

« A l'heure du repas, il entendait le chant de louanges.
Les ailes de la rosée étaient ses lances effilées.
On ne trouvait pas d'égal
à ce chef du Couchant Étincelant.
Il fut le moissonneur des ennemis,
digne héritier de son père et de son aïeul.
Quand Owein tua Flamdwyn, ce ne fut pas pour lui
un plus haut fait que de dormir ».

Le personnage qui apparaît aux côtés d'Owein dans l'histoire de la fameuse fontaine de Barenton est un certain Kynon, fils de Klydno. Il y a eu un roi d'Anglesey de ce nom, qui est mort en 810. Il semble cependant que le Kynon contemporain d'Owein ait été un guerrier du VIe siècle, l'un des trois chevaliers au sage conseil de la Cour d'Arthur, avec Arawn, frère d'Uryen, et Llywarch-Hen (*Mab.* II, 291). C'est aussi, avec Casswallawn et Tristan, l'un des trois amoureux de l'Ile de Bretagne. Il est l'amant de Morvudd, fille d'Uryen (*Mab.* II, 284). Il est le héros, parmi tant d'autres, de la bataille de Cattraeth, relatée par Aneurin dans son *Gododin*. Originaire du pays d'Aeron, dans le Cardiganshire, il est même l'un des trois rescapés de cette bataille :

« Ce sont trois rois de combat,
brillant de l'or d'Edyn,
trois troupes cuirassées
trois chefs aux torques d'or,
trois chevaliers sauvages...
Trois terribles au combat,

lions qui auraient tué des morts,
couronnés d'or au combat,
trois chefs de peuples
vinrent de chez les Bretons :
Cynri et Cynon,
et Cynrein d'Aeron...
Vint-il de chez les Bretons
homme meilleur que Cynon,
serpent contre les ennemis insolents » (Le *Gododin*).

Le combat de Cattraeth, sans doute Catterich, en Yorshire, eut lieu au milieu du VIe siècle et mit aux prises les Bretons du Nord et les Saxons. Il se termina par une défaite écrasante des Bretons dont le chef suprême était Mynyddawg, roi d'Edyn (Edimbourg), que le poète Aneurin, auteur du *Gododin*, surnomme le « grand infortuné » :

« Les hommes de Cattraeth s'en allèrent à l'aube.
Ils se battirent férocement contre leurs assaillants.
Ils étaient trois cents pour combattre cent mille.
Sanglants, ils servaient de cible aux lances.
Courageusement, ils défendirent leurs postes
à l'avant de l'armée de Mynyddawg le Généreux » (*Gododin*).

Et comme Aneurin le chante encore dans ses *Incantations pour Tudvwlch* :

« Cynon, venu de Môn pour nous défendre,
et Tudvwlch, se frayèrent chemin
vers les hauteurs des citadelles » (J. M. 25).

Néanmoins le courage et la ténacité des Bretons, inférieurs en nombre, n'eurent pas raison des Saxons. Et Aneurin, qui selon toute vraisemblance participa à ce combat et en fut l'un des rares survivants, conclut ainsi :

« Avec Mynyddawg, désastreuses furent les libations.
Je pleure chaque année les hommes de Kattraeth,
leurs épées d'acier, leur hydromel et leur courage... » (J. M. 25).

Dès cette époque, la résistance bretonne semble avoir eu pour centre principal le Pays de Galles, et en particulier le royaume de Gwynedd, au nord-ouest. Bien avant, déjà, des hommes de Gododin, sous la conduite de Cunedag, étaient venus *in regione Guenedotae*, dit le pseudo-Nennius, et ils en avaient chassé les Scots (Irlandais), de telle sorte que ceux-ci ne revinrent jamais plus. Le petit-fils de Cunedag, Maelgwn, fut l'un des plus violents parmi les chefs du VIe siècle. Gildas, dans son *Epistola*, nous le montre, sous le nom de Maglocunus, supérieur aux autres chefs par sa taille gigantesque, sa beauté et sa puissance.

Mais il est chargé de crimes : il a tué et dépossédé beaucoup de rois ; dans sa jeunesse, il s'est même débarrassé du roi son oncle. Accablé de remords, il se convertit, devient même moine, mais retourne bientôt à ses habitudes premières. Il est roi de Gwynedd et de Môn ; sa capitale est à Aberffraw. Un poème attribué à Taliesin, le *Chant de l'Hydromel*, célèbre la cour et les bonnes manières de Maelgwn :

> « Puisse Maelgwn de Môn recevoir l'hydromel et nous l'offrir
> dans des coupes écumantes, la douce liqueur bénie
> du miel des abeilles qui nous réjouit » (*Livre de Taliesin*, 19).

L'*Histoire de Taliesin*, dont l'auteur est Thomas ab Einiawn, qui vécut au XIIIe siècle, et dont le manuscrit datant de 1758 a été publié dans la *Myvirian Archaeology of Wales* (I, p. 17), présente le personnage de Maelgwn avec le même caractère cruel. Maelgwn ayant invité son neveu Elffin, fils de Gwyddno, à sa cour, il s'ensuit une discussion pour savoir quelle est la femme la plus belle du royaume. Elffin ayant osé prétendre que son épouse était la plus vertueuse et que son barde (Taliesin) était le plus habile, il est mis en prison par Maelgwn jusqu'à ce que preuve soit faite de ce qu'il avance. Maelgwn s'arrange alors avec son fils Rhun pour que celui-ci séduise la femme d'Elffin, mais la machination échoue grâce à Taliesin, et non à cause de la vertu de la femme. Taliesin vient alors rivaliser avec les bardes du roi. Il les ridiculise et arrache Elffin à sa prison, non sans prononcer de violentes imprécations contre Maelgwn :

> « Qu'il n'y ait grâce, ni santé
> pour Maelgwn Gwynedd !
> A cause de sa néfaste puissance,
> que ses maux soient extrêmes !
> que toutes ses terres soient dévastées,
> et qu'un long exil soit assigné
> à Maelgwn Gwynedd ! »

Le barde va même plus loin. Il jette sur Maelgwn une véritable satire, comparable à celles que lançaient les druides irlandais sur les rois qui avaient commis une faute, ce qu'on appelle l'*air* :

> « Des marécages de Rhiannedd, une étrange créature
> viendra pour punir Maelgwn de son iniquité,
> ses cheveux, ses dents et ses yeux seront en or,
> elle apportera destruction sur Maelgwn Gwynedd ! »

L'étrange créature dont Taliesin menace Maelgwn est la peste. Les *Annales de Cambrie* disent qu'à la date de 547, il

y eut une grande peste au cours de laquelle mourut Maelgwn (*Mab.* II, 372). Pour le même événement, les annales irlandaises de Tigernach donnent la date de 550. Un manuscrit de la collection Havod Uchtryd publié dans les *Iolo Manuscripts* prétend que « Taliesin fut dépossédé de ses biens par Maelgwn Gwynedd. C'est pour cela qu'il jeta sa malédiction sur Maelgwn et sa terre. Alors le Vad Velen (la Maladie Jaune) vint à Rhos et quiconque le voyait était voué à une mort certaine. Maelgwn aperçut le Vad Velen par un trou de serrure dans l'église de Church, et mourut en conséquence ». On croirait lire de l'Edgar Poë revu par un humoriste.

Toutes ces histoires fabuleuses montrent en tous cas le caractère de Maelgwn et tentent d'expliquer sa réputation. Geoffroy de Monmouth lui attribue la conquête de toute l'Ile de Bretagne, de l'Irlande, de l'Islande, du Gotland, des Orcades, et même de la Dacie (H. R. B. XI, 7). Son fils Rhun, qui fut son successeur, est considéré par les Triades comme l'un des trois rois bénis de l'Ile de Bretagne, avec Owein et Ruawn Pebyr (*Mab.* II, 238). Les *Lois*, publiées par Aneurin Owen (*Ancient Laws*, p. 104), en font l'auteur des « 14 privilèges des hommes d'Arfon », qui l'avaient soutenu dans sa lutte victorieuse pour s'emparer du pouvoir contre des envahisseurs bretons venus du nord et dirigés par Rhydderch-Hael et Clyddno Eidyn. C'est également l'un des trois hommes aux entraves d'or de l'Ile de Bretagne : « Comme on ne trouvait pas de chevaux qui leur allassent à cause de leur grande taille, ils se mettaient des entraves d'or autour du bas des jambes relevées derrière leur dos sur la croupe de leurs chevaux, et sous les genoux un plateau d'or » (Triade 50, *Mab.* II, 265). « Avec cela, on leur conférait le privilège de royauté dans toute contrée et dans tout domaine de Bretagne » (M.A.W. p. 403).

Cependant Maelgwn, en compagnie de Rydderch Hael et d'Uryen, aurait été le héros de la bataille d'Arderyd qui fut livrée contre d'autres Bretons dirigés par Gwendoleu, fils de Keidiaw, Morgant, fils de Sadyrnin et Aeddan ab Gavran. Cette bataille eut lieu, d'après les *Annales de Cambrie*, en 573, ce qui, évidemment, n'est pas conforme à la date supposée de la mort de Maelgwn en 547. Cette bataille d'Arderyd, dans laquelle on a voulu parfois voir le triomphe définitif du christianisme représenté par Maelgwn, Rhydderch et Uryen, sur le paganisme représenté par Gwendoleu, Morgant et Aeddan, semble plutôt avoir été un différend comme tant d'autres entre Bretons. Une triade la range d'ailleurs parmi les trois batailles

frivoles, car elle aurait été livrée « à cause d'un nid d'alouette » (Triade 79, *Mab*. II, 283).

On sait que Morgant est tenu pour responsable de la mort d'Uryen. Or, d'après la Vie de *Saint-Kentigern*, Rhydderch-Hael aurait été chassé de ses états, en même temps que Kentigern de son siège, par Morgant. Aeddan, lui, aurait été l'allié de Morgant. Une triade précise qu'une des trois coûteuses expéditions de pillage fut celle que fit Aeddan Vradawc (le Traître) quand « il alla à la cour de Rhydderch-Hael : après lui, il ne resta ni nourriture, ni boisson, ni bête en vie » (Triade 19, *Mab*. II, 248).

Cet Aeddan était roi de Dalriada. Ce n'était donc pas un Breton, mais un Scot, autrement dit un Gaël. Car Dalriada se trouve dans le fameux royaume d'Argyll (*Oir-Ghaedil* = Gaëls orientaux), fondé par des émigrants irlandais et sur le territoire duquel Saint-Columcill fonda en 563 le monastère de l'Ile d'Iona. Aeddan fut battu, d'après Bède (H. E. III, 34), à Degsastane en 603, par Aethelfrid, roi de Northumbrie. Les Annales de Tigernach mentionnent plusieurs batailles auxquelles il participa, en 581 à l'île de Man, en 570 à Lethriga, en 596 à Ardsendoin, plus tard encore à Circhind où il perdit trois de ses fils. Aneurin le mentionne dans son *Gododin* comme l'un des combattants de Cattraeth, d'où il s'enfuit avec son bouclier brisé. D'après les Annales d'Ulster, il entreprend en 579 une expédition de piraterie.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la bataille d'Arderyd mit aux prises d'une part Rhydderch Hael, et de l'autre Aeddan, Morgant et leur allié Gwendoleu. Rhydderch fut vainqueur et Gwendoleu fut tué. Or Gwendoleu avait un barde du nom de *Myrddin*. Une version assez récente des *Annales de Cambrie* précise alors : *Merlinus insanus effectus est*, Merlin devint fou.

De fait, tous les poèmes attribués à Myrddin-Merlin portent mention de cette bataille d'Arderyd, de la victoire de Rhydderch et de la mort de Gwendoleu : il est même expressément question de Maelgwn :

« C'est Maelgwn que j'ai vu combattre,
ses guerriers hurlaient en plein cœur du combat.
L'armée de Maelgwn se lancera en avant,
frappant de mort les hommes dans la plaine sanglante.
A la bataille d'Arderyd, quand viendra le moment,
ce sont eux qui mèneront le héros à la victoire...
Sept vingt généreux guerriers s'en sont allés vers les ombres.
Dans la forêt de Kelyddon, ils ont trouvé la mort » (Dialogue entre Merlin et Taliesin, *Livre Noir de Carmarthen*, poème I, J. M. 105).

Devenu fou après cette bataille, Myrddin erre dans la forêt de Kelydon (Caledonia). Là encore tout un contexte mythique, d'ailleurs fort important pour la compréhension de l'esprit celtique, vient noyer le personnage historique, ce Myrddin, qui après tout, est conforme à la tradition des druides et des bardes réfugiés dans les forêts pour fuir les chrétiens ou les Romains, animés par une sauvage et farouche inspiration, et doués du don de prophétie si proche de la folie. Myrddin s'adresse aux arbres qui l'entourent :

« Doux pommier qui croîs dans la clairière,
les seigneurs de la Cour de Rhydderch ne te voient pas,
bien qu'ils foulent le sol à ton pied...
Je suis odieux aux fidèles de Rydderch.
Après Gwendoleu, aucun prince ne m'honore,
je n'ai ni joie, ni visite de mon aimée.
A la bataille d'Arderyd, je portais un *torques* d'or,
mais maintenant je suis méprisé par celle qui est blanche comme un cygne » (*Les Pommiers*, J. M. 107).

Myrddin devient donc un *homo sylvester* comme le héros irlandais Suibhné, maudit par Saint-Ronan, et dont la légende est de même origine que celle de Merlin. Il s'adresse aux pourceaux qui cherchent leur nourriture sous les chênes :

« Écoute petit pourceau. J'ai peine à dormir
tant mes chagrins m'agitent.
Pendant dix et quarante ans j'ai tant souffert
que maintenant la joie me fait mal...
Écoute, petit pourceau. Ce n'est pas mon dessein
d'entendre les oiseaux d'eau qui mènent grand tapage.
Mes cheveux sont rares, mon vêtement n'est pas chaud,
le vallon est mon grenier, mais je n'ai pas de blé,
peu satisfaisante est ma récolte de l'été.
Depuis la bataille d'Arderyd, plus rien ne me touche,
même si le ciel tombait et la mer débordait... » (J. M. 108).

De toutes façons, la bataille d'Arderyd témoigne des querelles bretonnes et de l'affaiblissement progressif des derniers royaumes. En 577, une défaite peut-être beaucoup plus grave que celle de Camlann, à Deorham, livre aux Saxons les villes stratégiques de Bath, Gloucester et Cirencester. Les Saxons ont maintenant atteint la vallée de la Severn et séparent définitivement le Cornwall du Pays de Galles. Cette séparation allait avoir des conséquences incalculables tant au point de vue politique que linguistique et littéraire.

Le vaincu de Deorham est un certain Condidan, nous disent les chroniques anglo-saxonnes, qui périt dans la bataille en

même temps que deux chefs bretons. On a pu identifier ce Condidan avec Kyndylan, fils de Kyndrowen, roi de Powys, et l'un des poèmes attribués à Llywarch-Hen est précisément le *Chant de Mort de Kyndylan* : c'est une œuvre pathétique et d'une intense poésie, où la tristesse et le désespoir se traduisent en strophes voisines des litanies, et donnent à l'événement son caractère de catastrophe nationale. C'est peut-être l'un des poèmes les plus puissants et les plus évocateurs de toute la littérature galloise :

« Le hall de Kyndylan est sombre cette nuit,
sans feu, sans lumière,
et quel silence autour de lui !
La hall de Kyndylan a de sombres lambris,
il n'abrite plus de riantes compagnies,
Malheur à qui n'a pas fin heureuse !
Le hall de Kyndylan n'a plus sa splendeur
depuis que le bouclier est dans la tombe.
Autrefois ce toit n'était jamais ouvert...
Le hall de Kyndylan est sombre cette nuit,
sans feu, sans chansons,
les larmes me creusent les joues...
Le hall de Kyndylan a son plafond très sombre
depuis que les Llogriens ont tué
Kyndylan et Elvan de Powys...
L'aigle d'Eli élève son cri.
Il est humide du sang des hommes,
du sang du cœur du blanc Kyndylan.
L'aigle d'Eli garde les mers,
les poissons ne passent plus les raz.
Il hurle en voyant le sang des hommes.
L'aigle d'Eli erre dans la forêt.
Dès l'aurore il se repaît
des victimes de ses ruses.
L'aigle de Pengwern au bec gris
pousse ses cris les plus perçants,
avide de la chair de celui que j'aimais.
L'aigle de Pengwern a appelé au loin cette nuit.
On le voit dans le sang des hommes.
Tren est trop bien nommée la Cité Déserte.
Les églises de Basa sont en deuil cette nuit
en recevant les restes du pilier de la bataille,
du cœur des hommes de l'Argoed...
Les églises de Basa sont en flammes cette nuit,
il n'en reste que fort peu...
Les églises de Basa sont silencieuses cette nuit,
et moi aussi je suis triste.
Elles sont rouges — ma douleur est trop grande.
La ville blanche au fond des bois,
depuis qu'on l'a construite,
a toujours eu ses herbes couvertes de sang.

La ville blanche, depuis qu'on l'a construite,
a toujours eu sa verte enceinte dans le sang,
sous le pied de ses guerriers...
Hélas, Ffreuer, combien triste est cette nuit
après la perte des bien aimés,
pour mon malheur ils furent tués... »
(*Livre Rouge de Hergest,* J. M. 45-50).

On assiste alors en Bretagne à de nombreuses migrations de peuples. Les Cornovii, établis sur la frontière du Pays de Galles, se retrouvent à présent sur la presqu'île de Cornwall, et certains passent la mer pour trouver refuge en Armorique dans la région de Quimper, la Cornouaille, qui, en breton, se dit Kerneo [59]. Les Dumnonii qui peuplaient l'actuel Devon se retrouvent eux aussi en Armorique dans la région de Saint-Malo et Dinan où se fonde le royaume de Domnonée, tandis que des habitants du Pays de Galles et du Nord trouvent refuge dans le Finistère. De plus le Pays de Galles apparaît surpeuplé, à cause de tous les réfugiés qui viennent de toutes les régions de l'île.

Du côté de l'est, ce sont de petits royaumes anglo-saxons qui se forment, grâce à un apport constant de populations germaniques venues du continent, et aussi, il faut bien le dire, grâce aux indigènes qui, en grand nombre, acceptèrent le joug étranger et assimilèrent très rapidement les coutumes et la langue nouvelles. Le pays de Lloegr, le fameux royaume de Logres du Roi Arthur, devenait réellement l'Angleterre.

De plus, les Anglo-Saxons se convertissent au christianisme, ce qui contribue à leur donner, auprès de certains Bretons, une bien meilleure réputation. Ces conversions de plus en plus fréquentes vont d'ailleurs amener Rome à s'intéresser à la question et à envoyer des missionnaires auprès des Saxons. Ces missionnaires, prêts à tout pour que ces nouveaux chrétiens le demeurent, manifestent envers les Saxons une telle sympathie et une telle partialité qu'ils sont immédiatement tenus à l'écart par les Bretons restés indépendants. Ce n'est pas une des moindres causes des démêlés de l'Église celtique avec l'Église de Rome. A cet égard, une triade nous dit : « Trois choses vinrent à bout de Lloegr : contenir des étrangers, délivrer des prisonniers, le présent de l'homme chauve » (Triade 90, *Mab.* II, 288). Or cet

59. Notons en passant, comme le signale F. Gourvil, que le breton-armoricain *Kerneo*, le cornique *Kernow* et le gallois *Kernyw* viennent du britonnique *Cornovia*, issu du nom du peuple des *Cornovii*, mais que *Cornwall* provient d'un anglo-saxon *Cornwealas* et *Cornouaille* du latin *Cornu Galliae*.

homme chauve, dans la terminologie galloise, n'est autre qu'Augustin de Cantorbery, apôtre des Saxons.

Dans le nord, quelques chefs résistent encore. Un certain Dinawd, mort en 595, d'après les *Annales de Cambrie*, monte une grande expédition, mais se trouve en butte aux rivalités des autres chefs, comme en témoigne un poème attribué à Llywarch-Hen qui nous le montre en lutte avec les fils d'Uryen. On l'a même confondu avec un abbé de Bangor dont parle Bède, et on a supposé que, chassé du nord, il aurait trouvé asile en Gwynedd, se serait fait moine et aurait fondé l'abbaye de Bangor, sur le Dee, dont il serait devenu l'abbé. En 613, d'après Bède (H. E. II, 2), Brochmael Ysgithrog, roi de Powys, est défait par Aedilfrid, roi des Angles, près de Chester. Le fils de Brochmael, Cynan Garwyn, paraît avoir été un fameux guerrier. Il est célébré dans un poème attribué à Taliesin (Skene, II, 172).

C'est alors qu'apparaît la figure de Cadwallawn. C'est un roi du nord du pays de Galles, dont le père était Catman. On a retrouvé à Llangadwaladr, dans l'Ile de Môn, l'inscription funéraire de Catman ainsi rédigée : « Catamanus rex sapientissimus opiniatissimus omnium regum » (Rhys, *Lectures*, 160). Cadwallawn commence par assiéger l'île de Glannawc (Priestholm, près d'Anglesey), en 629 selon les *Annales de Cambrie*, puis il s'allie avec le saxon Penda, roi de Mercie, et engage une bataille contre Edwin, roi de Northumbrie, à Haethfelth dans l'actuel Yorshire, en 633, d'après Bède (II, 20). Les *Annales* donnent pour cette bataille la date de 630 et le nom de Meicen : « Aux calendes de janvier, bataille de Meicen, et là furent tués Edwin et ses deux fils. Cadwallawn fut vainqueur » (*Mab.* II, 374). A propos de cette victoire, une triade fait de Cadwallawn l'un des trois « empesteurs de la Havren (Severn) », à cause du nombre des ennemis tués et abandonnés au fleuve. La bataille change d'ailleurs de nom et devient celle de Digoll (*Mab.* II, 274). Un poème du Livre Rouge de Hergest attribué à Llywarch-Hen corrobore le nom de Digoll :

« L'armée de Cadwallawn le glorieux campe sur les hauteurs de la montagne de Digoll :
en sept mois, sept combats par jour... » (Skene II, 277).

Ce qui est certain, c'est que Cadwallawn devint maître du royaume de Northumbrie, et que l'avance saxonne en fut freinée, du moins pour un certain temps. Mais en 631 ou en 635, Cadwallawn est battu et tué par Oswald de Northumbrie à Hefenfelth que le pseudo-Nennius appelle Catscaul.

Geoffroy de Monmouth s'est emparé du personnage et en a fait un glorieux conquérant. Cadwallawn est élevé à la cour de son père Cadvan en compagnie d'Edwin de Northumbrie dont la mère avait été chassée de son pays. Tous deux vont parfaire leur éducation, suivant d'ailleurs l'usage celtique du *fosterage*, en Armorique, chez le roi Salaün. Mais à leur retour, comme Cadwallawn n'a pas voulu laisser Edwin gouverner la Northumbrie, les deux frères d'armes se font la guerre. Cette histoire rappelle un peu trop la légende irlandaise de Cûchulainn et de Ferdéadh, frères d'armes eux aussi, qui étaient allés se perfectionner en Écosse chez la magicienne Scatach, et qui se trouvent opposés dans la guerre de la *Tain Bô Cualngé*. Cadwallawn est d'abord battu ; il se réfugie en Irlande, puis en Armorique. Il en revient avec des troupes mises à sa disposition par Salaün. Il bat et tue Edwin. Il bat aussi Osric, successeur d'Edwin, et est même vainqueur d'Oswald. Cadwallawn meurt tranquillement, chargé d'honneurs et d'ans. De toutes façons, Oswald, d'après les *Annales de Cambrie*, meurt en 644 à la bataille de Cocboy ou de Maserfelth, en même temps que son adversaire Eobba, roi de Mercie et frère de Penda.

Cadwallawn disparu, son fils Cadwaladyr reprend le flambeau. On sait peu de choses sur lui. Peut-être est-il le vainqueur de la seconde bataille du Mont-Badon, en 665. Certaines traditions nous le montrent réfugié en Armorique, où il serait mort, ayant entraîné avec lui bon nombre d'émigrants. Geoffroy a prétendu qu'il était mort en odeur de sainteté à Rome en 689, mais il a démarqué systématiquement toute l'histoire du roi saxon Caedualla. Dans les triades, il est question d'un soufflet donné à Cadwaladyr par le barde Golyddan (Triade 18, *Mab.* II, 246). Un bûcheron d'Aberffraw fendit le crâne de Golyddan d'un coup de hache pour le venger. Cadwaladyr, dont le surnom est Vendigeit, c'est-à-dire le Béni, est encore « un des trois hommes aux entraves d'or », un des trois rois inspirés, en compagnie de Brân le Béni, parce qu'il « fit part de ses terres et de tous ses biens aux fidèles qui fuyaient devant les Saxons païens et les étrangers qui voulaient les tuer » (Triade 124, *Mab.* II, 309). Il semble que ce dernier trait soit le plus authentique, car conforme à son surnom, et aux circonstances qui ne permettaient guère autre chose pour les Bretons. Cependant Cadwaladyr mourut au cours d'une épidémie, en 682, 678 ou 677, suivant les chroniqueurs.

Les Bretons insulaires se trouvent maintenant réduits à trois états dont le plus important est le Pays de Galles. Le

second comprend le Cornwall et une partie du Devon. Le troisième est constitué par un groupe demeuré sur les confins du pays des Pictes, et qu'on a appelé « le Royaume de Strathclyde » ou de Cumbria, avec comme forteresse principale Dumbarton (Dun-Britonum) à l'embouchure de la Clyde, qui ne fut démolie que beaucoup plus tard par des Scandinaves venus d'Irlande.

En 722, toujours d'après les *Annales de Cambrie*, ont lieu trois batailles : celle de Hehil ou Heilhin en Cornwall, celle de Garthmaelawc en Glamorgan (Galles) et de Pencoet, *apud dexterales Britones*, c'est-à-dire sur les frontières orientales. Les Bretons sortent victorieux de ces batailles et sont alors dirigés par Rhodri, fils d'Idwal, surnommé Molwynog ou Maelwynog, qui meurt en 754, et par Elized, roi de Powys, qui régna entre 700 et 750.

En 750 les Bretons du Royaume de Strathclyde engagent une dure guerre contre les Pictes leurs voisins. A la bataille de Mocetawc, le roi picte Talargan, fils de Fergus, est tué en même temps que le chef breton Tewdur, fils de Beli. Dix ans plus tard, en 760, a lieu la bataille d'Hereford entre les mêmes Bretons du nord et les Saxons, bataille au cours de laquelle périt Dyvnwal, fils de Tewdur. En 778 et en 784, le roi de Mercie, Offa, ravage les frontières bretonnes. Il est arrêté en 795 par le roi des Demetae, Meredydd, au cours de la bataille de Rhuddlann, mais le chef breton est tué. En 798, Caradawc, roi de Gwynedd, est fait prisonnier par les Saxons. Pendant les années 813 et 814, le roi de Gwynedd Cynan Tindaethwy et Howel de Môn se font une guerre acharnée qui se termine par la victoire de Howel et l'exil de Cynan. Peut-être faut-il voir ici l'une des origines de la légende de Conan (= Cynan) Meriadek, que Geoffroy a contribué à rendre célèbre et qu'il place au IVe siècle.

En 822, cependant, les Saxons détruisent la citadelle de Deganwy, près de Conway, et essaient de réduire la partie centrale du Pays de Galles, le Powys. Le roi Cynnen résiste pendant de longues années, mais il est fait prisonnier en 850, et meurt soi-disant à Rome en 854. Nous avons un écho de ces batailles concernant le Powys dans le *Livre Noir de Carmarthen* et le *Livre Rouge de Hergest*, sous forme de poèmes attribués à Llywarch-Hen, barde du VIe siècle : ces poèmes forment un cycle épique à base historique, dont nous ne possédons plus que quelques fragments et que le celtisant gallois Ifor Williams a pu reconstituer dans son édition des *Canu Llywarch-*

Hen. Il y a d'ailleurs de très beaux poèmes dans lesquels un vieillard — faussement identifié avec Llywarch — se lamente sur sa vieillesse :

« Avant de porter des béquilles, j'étais éloquent dans le festin,
j'étais honoré et ce n'est pas étonnant,
car toujours m'aimèrent les hommes de l'Argoed.
Avant de porter des béquilles, j'étais beau,
j'étais reçu à l'assemblée de Powys,
ce paradis des Kymry... » (J. M. 38).

Puis s'inscrit un dialogue dont l'intensité dramatique est admirable, entre le vieillard et l'un de ses fils, Gwen, à qui il ordonne d'aller défendre le gué de Morlas, convoité par les ennemis. Le jeune homme accepte, mais laisse entendre qu'il ne reviendra pas vivant. Plus tard, un messager vient annoncer la mort de Gwen et le vieux chef chante le chant de mort de Gwen et de ses 23 autres fils porteurs du *torques* d'or, insigne celtique du commandement :

« Près de Llawen, Gwen veillait la nuit dernière.
Jamais le succès ne lui fit défaut.
La bataille enflait sur les vertes rives...
Gwen, la cuisse large ouverte, veillait la nuit dernière
auprès du gué de Morlas.
Comme il était mon fils, il ne prit point la fuite...
J'ai eu quatre et vingt fils
portant le torques d'or, chefs des combats.
Gwen était le meilleur des fils... » (J. M. 40-41).

Ceci nous donne un exemple de l'héroïsme et de la tenacité de ces Bretons qui défendaient leurs terres pouce par pouce contre un envahisseur maintenant bien implanté et décidé à pousser sa conquête aussi loin que possible. Le Pays de Galles résista cependant avec succès et c'est d'autant plus remarquable qu'il était sans cesse menacé sur ses flancs par les Irlandais. D'autre part un nouvel ennemi s'annonçait à l'horizon, celui que les Celtes appellent *Dub Gint*, la nation noire, c'est-à-dire les Scandinaves. Ceux-ci dévastent l'île de Môn en 858, d'après les *Annales de Cambrie*. Il est vrai qu'ils s'attaquent également aux Saxons, puisqu'en 866, Kaer Evrawg, c'est-à-dire York, depuis longtemps saxonisée, est pillée par une troupe de Danois.

En 877, le roi de Galles Rhodri Mawr (le Grand) et son fils Gwryat périssent dans une bataille. Le Pays de Galles est partagé entre les trois autres fils du roi. Cadell régit Cardigan, Anarawt tient Gwynedd, et Mervyn le Powys (M.A.W. 688). Ce furent les trois rois à diadème de l'Ile de Bretagne (*Mab.* II,

312). Cadell lutte contre Meryn et s'empare du Powys en 876. Meryn est tué par ses propres vassaux en 892. Anarawt combat les Saxons et s'assure en 880 la victoire de Conway qui fut, disent les *Annales de Cambrie*, la vengeance faite par Dieu de la mort de Rhodri Mawr. Mais Anarawt se tourne bientôt contre son frère Cadell, et en 894, allié aux Angles, il ravage Cardigan et Ystrat Tywi. A la mort de Cadell en 909, il devient roi de tout le pays de Galles et meurt en 915.

Cependant les Danois ravagent le pays de Lloegr en 895 et s'attaquent également au Pays de Galles. Il est certain que les Saxons et les Bretons s'allièrent à ce moment pour lutter contre le nouvel envahisseur. Ce furent évidemment des alliances limitées, mais elles se répétèrent et finirent par faire entrer les derniers Bretons dans l'allégeance des rois saxons. Certes, ce ne fut pas sans révoltes, car la lutte continuait sous le règne de Howell Dda (le Bon), de 915 à 950.

Howell Dda a laissé le souvenir d'un excellent roi. Fils de Cadell, ayant hérité de tout le sud du Pays de Galles et du Powys, il s'empare de Gwynedd à la mort d'Idwal Voel, fils et successeur de son oncle Anarawt. Ce fut l'un des derniers rois à tenter d'unifier le pays de Galles et d'en faire un état solidement constitué. A ce titre, il est considéré comme l'un des trois bons rois de l'Ile de Bretagne et l'un des trois meilleurs législateurs : « Hywell Dda, fils de Cadell ab Rhodri Mawr, roi de tout Cymru, réforma les lois de l'Ile de Bretagne, comme le réclamaient les révolutions et les tribulations qu'avait eues à souffrir la nation des Kymry, pour empêcher ce qui était bienfaisant de se perdre et éviter que les bonnes lois ne trouvassent pas leur place, leur rôle naturel et leur effet dans la constitution du pays et de la nation » (Triade 136, *Mab.* II, 316-317). Ces lois de Howel Dda ont été conservées et sont précieuses à maints égards pour l'étude de la vie sociale des Celtes [60].

En 937, Howell Dda tente de refaire l'unité du monde breton par une coalition comprenant les Gallois, les habitants du Cornwall et ceux du royaume de Strathclyde, avec en plus les Pictes et même des Danois et des Irlandais, pour chasser les Saxons. Les troupes bretonnes furent défaites par le saxon Athelstan. Cette tentative fut vraisemblablement soutenue par tous les bardes gallois, car un des poèmes faussement attribués à Taliesin, les *Armes de Bretagne*, est en fait une œuvre de propagande

60. Édit. par Aneurin Owen sous le titre *Ancient Laws*.

en faveur de la coalition. Certaines prédictions attribuées à Merlin sont dans le même ton, et il dut y en avoir certainement d'autres.

Mais l'œuvre de Howel Dda fut sans lendemain. Les dissensions internes reprirent de plus belle après sa mort, d'autant plus que les Danois recommençaient leurs incursions, semant le trouble parmi les populations. Déjà en 943, le roi danois Anlaf, avec des troupes venues de Dublin, et des Irlandais établis dans la région de Gower, tentent de s'emparer du Pays de Galles. Llywalyn ab Sitsyll le rejette vers l'Angleterre, puis, aidé par les Saxons du roi Edmund, il chasse les Danois entièrement du Pays de Galles, après une sanglante bataille (M.A.W. 716, Livre de Ieuann Brechva). En 960, ces Scandinaves, toujours accompagnés d'Irlandais, envahissent l'île de Môn. Iago ab Idwal, roi de Gwynedd, les chasse entièrement de Gwynedd et de Môn en 966. Comme ils s'enfuient vers le sud, c'est-à-dire vers Cardigan et Dyved, ils sont exterminés par Einiawn ab Owain petit-fils d'Howel Dda.

Quant à la suzeraineté des rois anglo-saxons, elle est évidente à cette époque. En 973, Edgar, roi des Angles, participe à une sorte de parade dans une barque sur la Dee. Il tient symboliquement le gouvernail de cette barque, tandis que les rois bretons manient les rames. A ce sujet, les *Iolo Manuscripts* font état d'un épisode qui montre un certain Gwaethvoed, prince de Glamorgan, refusant de venir rendre hommage à Chester et de ramer sur la barque. Comme on l'invitait à se joindre aux autres, il aurait répondu que s'il avait su ramer, il ne l'aurait fait que pour sauver la vie à un homme, roi ou serf. A une seconde sommation, il se serait contenté de répondre : « Que l'on craigne celui qui ne craint personne ! ». Edgar, frappé d'admiration pour son courage, serait allé le trouver et lui aurait offert son amitié (*Iolo Mss*, p. 90).

En 972, Howel ab Jeuav bat son oncle Iago, roi de Gwynedd, pour venger son père dépossédé et étranglé par ce dernier. Il s'empare ainsi de Gwynedd. La même année, il est vainqueur de Cystenin, fils de Iago. Il est tué par trahison par les Saxons en 984. Un autre fils de Jeuav, Cadwallawn, est battu et tué en 985 par Meredudd ab Owen, prince du sud du pays de Galles. Llywalyn ab Sitsyll, vainqueur des Danois, devenu roi de Powys et du sud en 998, s'empare de Gwynedd en 1015, et périt en 1021 dans une bataille contre les Irlandais alliés à son rival Edwin ab Einiawn (M.A.W. 694-718). Il aurait été trahi par Madawc Min, évêque de Bangor, et ce fut l'une des trois

trahisons qui causèrent la défaite complète de la nation des Cymry : « il n'y avait que la trahison qui pût venir à bout d'eux » (Triade 120, *Mab.* II, 307). Les querelles des chefs gallois sont incessantes et se poursuivent pendant tout le XIe siècle, affaiblissant ce qui reste d'énergie nationale.

Alors survient un événement extérieur au monde celtique, mais qui va influencer de façon décisive l'évolution des Celtes et leur avenir. Il s'agit de la Conquête de l'Angleterre par Guillaume le Batard, duc de Normandie en 1066, grâce à la fameuse bataille d'Hastings. On sait que de nombreux Bretons — armoricains — participèrent à l'expédition de Guillaume. Pour eux, c'était une revanche, une sorte de reconquête de l'Ile de Bretagne. Guillaume le Conquérant les récompensa largement en leur distribuant des terres enlevées aux Saxons. Mais ces chefs bretons, francisés, devinrent avant tout des Anglais. Leur seul titre de gloire celtique consiste à avoir contribué à développer la légende arthurienne dans le monde anglo-normand et par là l'Europe.

Cependant les Normands, vainqueurs des Saxons, furent naturellement sympathiques aux Bretons. Certes, les Bretons se firent beaucoup d'illusions, car Guillaume et ses successeurs s'efforcèrent constamment de réduire l'indépendance galloise. Néanmoins, ce ne fut pas une lutte âpre et acharnée, car entre Bretons et Normands, l'entente était possible : « La pénétration des deux éléments celtique et français a été profonde et durable en Galles. L'aristocratie française recherchait fort les alliances avec les Gallois encore indépendants... tandis que les Saxons étaient courbés sous le joug ; il faut y ajouter l'auréole de noblesse et d'ancienneté qui s'attachait dans les légendes à la race britonnique » [61].

A la même époque, les luttes entre les Gaëls d'Irlande et les Gallois paraissent s'estomper. Pendant le règne de Gruffydd ab Cynan, roi de Gwynedd (1075-1137), des rapprochements s'organisent, ce qui d'ailleurs aura une influence certaine sur l'évolution des légendes mythologiques galloises et la formation du cycle de Tristan. Gruffydd était fils d'Irlandaise et avait passé son enfance en Irlande. C'est avec le concours des troupes irlandaises qu'il avait réussi à conquérir sa couronne. Quand il fut chassé par ses sujets, c'est en Irlande qu'il trouva refuge. Revenu une seconde fois, il triompha définitivement de ses ennemis grâce à l'appui total des Irlandais, à la bataille de

61. J. Loth, *Mab.* I, 59.

Carno. Son adversaire fut tué, et, ajoute curieusement un texte de la *Myvirian Archaeology of Wales* (p. 727), l'un des auxiliaires de Gruffydd, l'irlandais Gwrcharci, le découpa en petits morceaux en en fit du *bacwn*, c'est-à-dire du porc salé et désséché (bacon). En 1136, Gruffydd remporta une importante victoire sur les troupes normandes.

Son successeur fut Owein Gwynedd (1137-1169) qui épousa une sœur de Henri II Plantagenêt. Ce fut un roi célébré constamment par de nombreux poètes, et sa mort déclencha une floraison de *marwnad*, tel celui du barde Bleddyn-Ddu :

« Voici la saison d'hiver, très pâle est l'océan,
le perchoir des oiseaux marins est une mer furieuse,
l'Eriri a pris son revêtement de glace...
Owein, fils de Gruffydd, aimable distributeur de butin,
cavalier ardent qui offrait généreusement ses chevaux,
aigle prompt sur les terres duquel personne ne s'aventura,
gloire et honneur de Gwynedd...
Le malheur est sur Gwynedd, il n'est plus,
le faucon tenace, donneur d'étoffes rouges et noires... » (M.A.W. 260).

Ou encore celui de Daniel ap Llosgwrn :

« C'était un chef suprême à la main redoutable,
et un guide familier pour ses troupes.
Ni ami, ni compagnon ne m'apaisera,
je ne peux rester indifférent
devant la mort d'un homme
qui fut une ancre dans la mer profonde et déserte.
Mon cœur brûle dans un long souvenir,
comme l'incendie consumme les brandons... » (trad. J. M.).

Un des fils d'Owein Gwynedd, Madawc, disparut mystérieusement. Ce fut l'une des trois disparitions complètes de l'Ile de Bretagne, avec celles de Gavran et de Merlin : « Madawc... qui s'en alla en mer, avec trois cents hommes, sur dix navires ; on ne sait où ils sont allés » (Triade 113, *Mab.* II, 302). Toute une légende fut bâtie sur cette disparition. On prétendit plus tard que Madawc avait traversé l'Atlantique et découvert l'Amérique où il se serait établi. D'aucuns ont même prétendu [62] avoir retrouvé en Amérique des descendants de ces trois cents hommes dont le langage était dérivé du gallois [63].

Pendant ce temps le Powys était régi par Maredudd, roi cruel et brave, qui lutta avec vaillance contre les Anglo-normands et qui réussit même à faire battre en retraite Henri I

62. Williams, *Eminent Welshmen.*
63. Cf. Stephens, *Essay on the alleged discovery of America by Madoc ab Owain Gwynedd.*

qui avait envahi son territoire. Il mourut en 1124 ou 1129, et ses états furent partagés entre ses fils Madawc et Gruffydd. A la mort de Gruffydd en 1150, sa part revint à son fils Owein Cyfeilog qui était un barde de grand renom. En 1176, Owein Cyfeilog, avec l'aide de son cousin Owein fils de Madawc, s'empare des états de leur oncle Iorwerth Goch (le Rouge) qui avait épousé une Normande et qui était l'allié des Plantagenêt. Owein mourut en 1197. Il laisse des poèmes d'une noble inspiration dont le plus célèbre est peut-être le *Hirlas* (nom de sa corne à boire).

C'est le soir d'une bataille. Les guerriers sont assemblés dans le palais. Owein préside et ordonne à l'échanson d'emplir le *Hirlas* et de le porter successivement à tous les chefs. A chacun il consacre une strophe pour vanter leur mérite :

« Porte à Tudur, aigle de carnage,
le franc breuvage de vin blond.
Si le meilleur hydromel n'est pas chez nous,
ta tête m'en répondra... »

Puis il s'adresse à son frère Moreiddig et se tourne vers eux pour les saluer, mais leur place est vide. Il se rappelle alors qu'ils sont morts au combat :

« Il y a eu lamentation funèbre.
Maintenant je les ai perdus.
Hélas ! Christ ! que je suis triste de ces douleurs !
Oh, perte de Moreiddig !
Combien tu nous manques ! » (M.A.W. 191).

Pendant toute cette période où la poésie bardique fut florissante, chaque poète voulant glorifier le passé des Bretons pour montrer la noblesse des derniers Cymry, la situation politique et militaire est assez confuse. Ce ne sont que des alternatives de guerres localisées et de paix factices. Les Gallois prennent parti contre Jean Sans Terre, sans doute à cause du meurtre d'Arthur de (Petite) Bretagne, neveu de Jean, prétendant à la couronne ducale d'Armorique et successeur possible du même Jean sur le trône d'Angleterre. En 1258, ils prennent parti contre le roi Henri III en faveur de Simon de Montfort, qui, ayant besoin d'aide, est prêt à leur accorder d'importants privilèges.

C'est enfin le règne du dernier des rois gallois Llywelyn ab Gruffydd (1246-1282). Llywelyn passa sa vie à essayer de sauvegarder l'indépendance de son pays et engagea une série de combats souvent victorieux. Il réussit un moment à constituer

un état fort dans le cadre duquel s'épanouit un remarquable développement intellectuel, mais en 1277, il est contraint de renoncer à l'hommage des autres chefs gallois. Il périt en 1282 dans une bataille contre les Anglo-Normands, près de Buelt Radnorshire, et les bardes le chantèrent comme un héros de l'ancien temps, comme en témoigne ce *marwnad* dû à Gruffydd ab Yr Ynad Coch :

« Mon cœur se glace d'une angoisse affreuse,
au sujet du roi, porte de chêne d'Aberffraw...
Ne voyez-vous pas la marche du vent et de la pluie ?
Ne voyez-vous pas les chênes s'entrechoquer, la mer ronger les terres ?
Ne voyez-vous pas le soleil disparaître et les étoiles tomber ? » (M.A.W.).

Mais c'est le chant du cygne. Le roi d'Angleterre Edouard I garda le titre de prince de Galles pour son fils le futur Edouard II. L'indépendance galloise, c'est-à-dire en fait l'indépendance bretonne, avait vécu. Tout ce que purent sauver les Gallois, c'est leur langue, et une sorte d'autonomie interne qui, existant encore à l'heure actuelle, a su faire fructifier *sans interruption* le prestigieux capital intellectuel de l'ancienne Bretagne.



CHAPITRE X

LES BRETONS EN ARMORIQUE

La légende de Conan Meriadek.

L'établissement des Bretons dans la péninsule armoricaine pose certains problèmes qui sont loin d'être résolus, bien que, jusqu'à maintenant, on ait cru tenir une solution définitive, celle exposée par Joseph Loth en 1883 dans sa thèse « l'Émigration Bretonne en Armorique ».

Nous manquons en effet de documents valables sur les circonstances de cette émigration. Quelques rares passages du *De Excidio Britanniae* de Gildas, corroborés avec l'*Historia Britonum* du pseudo-Nennius, ne suffisent pas. Certes, nous possédons une abondante collection de vies de saints bretons (dont aucun n'est canonisé), mais ce sont des documents beaucoup plus suspects encore que les légendes mythologiques à cause du parti-pris d'édification qu'on y sent. Nous en sommes réduits à de nombreuses hypothèses qui, heureusement, après les remarquables travaux du chanoine François Falc'hun dans son *Histoire de la Langue Bretonne d'après la géographie linguistique* [1], peuvent s'appuyer sur des données nouvelles, linguistiques et phonétiques.

Au moment où les Saxons envahissent l'Ile de Bretagne, l'Armorique connaît le sort des autres provinces gauloises intégrées dans l'empire romain. Les anciennes peuplades gauloises ont été réparties dans le système des *civitates* : les *Osismii* du Nord-Finistère ont leur capitale à Vorgium (Carhaix), grand centre de voies romaines, sorte de nombril de la péninsule ; les *Curiosolitae* ont pour établissements principaux Fanum Martis (Corseul) et Reginea (Erquy) ; les Redones sont rassemblés autour de Condate (= le *confluent* de l'Ille et de la Vilaine) qui

1. P.U.F., 1963.

prendra bientôt leur nom en devenant Rennes ; les *Namnetes* des bords de la Loire tiennent le grand port de Condevincum (= le *confluent* de l'Erdre et de la Loire) qui deviendra Nantes. Quant aux Vénètes, ils se trouvent toujours sur le littoral sud, entre l'Odet et la Loire, avec pour capitale Darioritum (= le gué de Darius ?), c'est-à-dire Vannes ou Locmariaquer.

Au temps d'Honorius et de Constantin, au début du ve siècle, d'après le chroniqueur hellénisant Zozime, certaines provinces secouèrent le joug de l'empire et voulurent se donner un gouvernement à leur convenance. Zozime précise que toute l'Armorique fit partie de ce mouvement qui aboutit temporairement à une sorte de république de type fédératif.

Et, à propos de ces remous au sein de l'empire romain, il n'est peut-être pas inutile de jeter un regard sur une légende fort discutée, celle de Conan Mériadek. Cette légende est essentiellement d'origine insulaire et plus particulièrement galloise, mais elle a été reprise par tous les écrivains armoricains et a servi à toutes les familles nobles qui voulaient faire remonter l'origine de leur race à un héros national breton. Il va sans dire que si certains ont cru aveuglément en cette légende, tous les gens dits sérieux l'ont considérée comme une simple niaiserie. Mais les uns et les autres se sont trompés.

Gildas [2], après avoir parlé de l'usurpateur Maxime (Macsen Wletic) et l'avoir formellement traité de tyran, précise que l'expédition de Maxime sur le continent, pour laquelle il avait emmené les meilleures troupes bretonnes, priva l'Ile de Bretagne de ses défenseurs, en sorte qu'elle devint la proie des envahisseurs saxons. Le récit gallois intitulé le *Songe de Maxen* montre l'usurpateur devenu empereur allant à la recherche d'une jeune fille, Elen, qu'il a vue en songe. Obligé de reconquérir son empire continental, il monte une expédition à laquelle participent les deux frères d'Elen, Adeon et Kynan, en 350, d'après les Annales Irlandaises de Tigernach. Cette armée était composée « de tels guerriers, qu'elle valait mieux qu'une armée double de soldats romains » [3]. Adeon et Kynan s'arrangent d'ailleurs pour prendre Rome eux-mêmes et montrent ainsi à Macsen qu'il est leur obligé. En récompense, Macsen leur donne le champ libre pour se constituer un territoire.

« Ils se mirent en marche et soumirent des pays, des châteaux-forts et des cités fortifiées. Ils tuaient les hommes mais

2. *De Excidio Britanniae*, X et XI.
3. *Mab.* I, 225.

laissaient vivre les femmes. Ils continuèrent jusqu'à ce que les jeunes gens qui étaient venus avec eux fussent des hommes à cheveux gris... Kynan dit alors à son frère Adeon : Que préfères-tu ? Rester dans ce pays ou retourner dans ta patrie ? Il préféra retourner dans sa patrie et beaucoup d'autres avec lui. Kynan resta dans le pays avec les autres et s'y fixa. Ils décidèrent de couper la langue à toutes les femmes pour éviter de corrompre leur langage. C'est parce que les femmes cessèrent de parler, tandis que les hommes parlaient, qu'on appela les Bretons les hommes du *Llydaw*. C'est à la suite de cela que vint de l'Ile de Bretagne cette appellation fort usitée... [4] ».

C'est chez le pseudo-Nennius qu'apparaît cette légende pour la première fois [5]. Après avoir rapporté l'histoire des langues coupées, il ajoute : « de là vient que nous appelons ceux-ci (les Armoricains) *Letewicion*, c'est-à-dire *semi-tacentes* (à demi-muets), parce qu'ils parlent confusément ». Le pseudo-Nennius décompose le mot *Letewicion* (gallois moderne *Llydaw*) en *Let*, à moitié, et *Tewicion*, se taisant (comparer le surnom de Llyr *Llediaith*, au demi-langage). Il est inutile de dire que cette étymologie est des plus fantaisistes : *Llydaw* et *Letewicion* semblent en effet provenir de la même racine que la fameuse forêt *Litana* ou *Litava* citée par Tite-Live à propos des guerres contre les Gaulois [6], nom qui lui-même se rattache à la racine de *lituus*, le bâton augural des Latins.

Dans l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, et dans le *Brut Tysilio* qui en est une adaptation galloise, Kynan Meiriadawc est d'abord l'ennemi de Macsen. Réconcilié avec lui, il l'aide dans son entreprise et reçoit le *Llydaw* en récompense. Macsen est tué à Rome, et une bonne partie de ses troupes se réfugie en Armorique avec Kynan Meiriadawc : « C'est à cette époque que les Bretons allèrent pour la première fois en *Llydaw*, et depuis ce temps-là, on l'appelle « Petite Bretagne » [7].

Une triade de la *Myvirian Archaeology of Wales* corrobore cette tradition : parmi les trois expéditions parties de l'Ile de Bretagne se trouve celle emmenée par « Elen Lluyddawg (Elen la conductrice d'armées) et son frère Kynan, seigneur de Meiriadawc, jusqu'en *Llydaw* où ils obtinrent des terres et des domaines de l'empereur Macsen Wletig pour l'avoir aidé contre les

4. *Mab.* I, 227-228.
5. *Historia Britonum*, XII et XXIII.
6. Tite-Live, XXIII, 24. Cf. *Rome et l'Épopée Celtique*.
7. *M.A.W.* 454. La même phrase se trouve dans le *Brut Gruffud ab Arthur, M.A.W.* 512.

Romains. Ces guerriers étaient originaires de la terre de Meiriadawc (nord-ouest du Powys), de Seisyllwg (Gwent), de Gwyr et de Gorvennydd. Pas un ne revint ; ils restèrent en Llydaw et à Ystre Gylfaelwg, où ils dominèrent. A la suite de cette levée, on manqua d'hommes d'armes en Cymru, de sortes que les Gaëls Pictes opprimèrent le pays » [8].

Il semble qu'il y ait là au moins deux détails mouvants. D'abord la triade correspondante du *Livre Rouge de Hergest* signale ainsi cette expédition : « La seconde expédition alla avec Elen Lluyddawc et Macsen Wletic jusqu'en *Llychlynn* ; ils ne revinrent jamais dans cette île » [9]. Or ici, non seulement il n'est pas question de Kynan, mais le pays où s'en va l'expédition est *Llychlynn*, c'est-à-dire la Scandinavie (ou la Scythie, d'après d'autres traditions). Y a-t-il eu confusion entre *Llydaw* et *Llychlynn* ?

D'autre part il y a une confusion certaine entre cette triade du Livre Rouge et celle de la *Myvirian*, puisque la troisième expédition signalée par la première est celle de Casswallawn poursuivant les Césariens et qui restèrent en *Gwasgwyn* (Gascogne). Il est évidemment très difficile de retrouver l'original à travers toutes ces versions altérées, mais il est plaisant de voir quel sort a subi la légende de cette expédition. Les Celtomanes, toujours prêts à prendre à la lettre n'importe quel mythe du moment qu'il est glorieux pour la Bretagne (la petite, pas la grande !), en ont fait la première expédition bretonne sur le continent, et de Conan Meriadek l'ancêtre de la *race*. Les Celtisants, plus accoutumés aux faits scientifiques, et toujours prudents, n'y ont vu qu'une fable à but politique.

Mais personne n'a vu le caractère mythologique de l'histoire de Conan Meriadek. Comme, au point de vue historique,.cela ne peut qu'illustrer un établissement de Bretons en Armorique, mais à n'importe quelle époque, il est infiniment plus intéressant d'y chercher une signification plus profonde. Pourquoi, par exemple, le pseudo-Nennius a-t-il interprété *Letewicion* par « à demi-parlant », et pourquoi a-t-il, le premier, signalé que dans l'Armorique, les Bretons avaient fait disparaître les hommes et coupé la langue des femmes...

L'auteur de l'*Historia Britonnum* est sans aucun doute un fort mauvais historien, mais il est cependant généralement bien renseigné sur les traditions mythologiques des Celtes. Au cha-

8. *M.A.W.* 401, 14.
9. *Mab.* II, 231, triade 8.

pitre VII de son *Historia*, il est question de l'arrivée des premiers Gaëls en Irlande : « Ils aperçurent au milieu de l'océan une tour de verre, et sur la tour quelque chose qui ressemblait à des hommes. Ils leur adressèrent la parole mais ne purent obtenir de réponse. » Le récit irlandais de la *Navigation de Maëlduin* présente une aventure semblable : « Ils virent des gens sur le sommet de cette île, mais ils ne tinrent de discours avec personne et personne ne leur adressa la parole »[10].

Il semble bien que ce soit là les fameux *silentes* des poètes latins, les habitants des îles mystérieuses qui se trouvent au couchant, autrement dit les habitants de l'Autre-Monde. On comprend alors pourquoi le pseudo-Nennius a voulu à tout prix faire signifier au nom de *Letewicion*, les demi-silencieux. Car selon toute évidence, le *Llydaw* ne représente pas pour lui l'Armorique, mais le royaume des Morts. Le thème des personnages muets est lié au thème de l'Autre-Monde. Dans le mabinogi de *Branwen*, Brân précise bien que les guerriers morts qui seront ressuscités par son chaudron merveilleux n'auront cependant plus la parole[11].

Et si les nouveaux arrivants, les Bretons, sont *semi-tacentes*, c'est parce que ces hommes sont *vivants* tandis que les femmes sont des *mortes*. Le fait d'avoir coupé les langue des femmes est une explication rationalisante pour faire accepter le reste et, par surcroît, pour garantir la pureté de la langue bretonne. Mais en soi, les femmes appartenaient à l'Autre-Monde, et il était inutile de les présenter avec la langue coupée, puisque par nature elles étaient muettes.

De plus, *Llydaw* désigne non seulement la Bretagne armoricaine, dans les textes gallois, mais aussi le royaume mythique et intemporel où vivent les morts et les fées. La Péninsule armoricaine a toujours eu la réputation d'être une sorte de monde étrange. N'est-ce pas en Llydaw que se trouve la célèbre forêt de Brocéliande, terre des fées et des enchanteurs ? Quant à Llychlynn, nom qui désigne généralement la Scandinavie, c'est-à-dire le Nord, pays de la Mort, il désigne aussi la Scythie, région mystérieuse et lointaine, terre des fameux Cimmériens, donc également l'Autre-Monde. Les guerriers qui accompagnèrent Elen et Kynan ne revinrent jamais dans l'Ile de Bretagne. Pas un n'en revint, précisent les triades déjà citées. N'est-ce pas le pays de Maëlwas, le Méléagant de Chrétien de

10. *Imramm Mailduin*, XVII.
11. *Mab.* I, 129.

Troyes, dans le *Chevalier à la Charette*, ce royaume de Gorre « d'où nul étranger ne retourne »[12] ?

Il y a plus. Ce royaume où s'établit Conan Meriadek est uniquement peuplé par des femmes. Ce n'est pas le seul exemple de ce genre dans les littératures celtiques. La *Navigation de Maëlduin* raconte comment Maëlduin et ses compagnons abordent en une île merveilleuse, uniquement peuplée de femmes, et sont reçus par la Reine et ses 17 filles : « Quand ils eurent mangé et bu, la Reine dit : comment nos hôtes vont-ils dormir ? — Comme tu voudras, dit Maëlduin. — Que chacun de vous, dit-elle, prenne la femme qui est en face de lui et s'en aille dans la chambre avec elle... Ainsi les 17 hommes et les 17 filles couchèrent ensemble, et Maëlduin coucha avec la Reine. Puis ils dormirent jusqu'au matin. Alors les navigateurs se préparèrent. — Reste ici, dit la Reine, et la vieillesse ne t'atteindra pas. Tu seras toujours aussi jeune que tu es et tu vivras toujours »[13].

La même aventure se retrouve dans la *Navigation de Bran fils de Fébal* : « Ils ne furent pas longtemps après à atteindre l'île des Femmes. Ils virent une rangée de femmes sur le port... Ils entrèrent dans une grande demeure qui contenait un lit pour chaque couple, c'est-à-dire trois fois neuf lits. La nourriture que l'on mettait sur chaque plat ne disparaissait pas, il leur semblait qu'ils n'étaient là que depuis un an et il y avait plusieurs années »[14].

Cette île des Femmes, c'est Emain Ablach, l'équivalent gaëlique de l'île d'Avalon, où règne Morgane entourée de ses sœurs. C'est la terre des Fées :

> « Emain, étonnante en face de la mer,
> qu'elle soit proche, qu'elle soit lointaine,
> où sont des milliers de femmes étranges
> que la mer claire entoure... »[15].

Et les Fées, êtres du monde divin, ont, selon la pensée celtique, besoin des hommes pour régénérer leur race, un peu comme les Amazones dont le mythe est si voisin. Autrement dit, la divinité, qui est féminine, a besoin des hommes vivants, qui sont des mâles, pour apporter la fécondité et la richesse à l'univers qui est par conséquent *leur commune* création. Quand Yvain, le Chevalier au Lion, dans le roman de Chrétien de

12. V. 645.
13. *Imramm Maildiun*, XXVIII.
14. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, 62.
15. *Cahiers du Sud*, nº 335, p. 28.

Troyes, tue le Chevalier Noir, gardien de la Fontaine de Barenton, et épouse Laudine qui est un personnage de l'Autre-Monde, il régénère ainsi la fonction et apporte le renouveau, accomplissant ainsi le rituel antique et sanglant du nouveau prêtre qui tue son prédécesseur devenu proprement impuissant [16].

Ainsi donc, débarrassée de tout contexte historique, la légende de Conan Meriadek apparaît-elle comme l'une de ces expéditions dans l'Autre-Monde, si fréquente dans les traditions et la littérature celtiques, et qui sont les témoignages les plus marquant de l'étonnante métaphysique d'un peuple continuellement vaincu sur le plan matériel et qui, par compensation, se livre aux plus hautes spéculations intellectuelles.

L'émigration bretonne.

En 451, parmi les participants d'un concile tenu à Tours, on relève un certain Mansuetus qualifié d'*Episcopus Britannorum*. Ce concile de Tours étant limité à la province ecclésiastique dont faisait partie l'Armorique, il est difficile d'admettre que Mansuetus était un évêque insulaire. Cela serait une indication suffisante pour nous montrer un établissement de Bretons en Armorique au ve siècle, établissement déjà tant soi peu important et organisé puisqu'il pouvait déléguer un évêque. Un siècle plus tard, les textes du second concile de Tours, tenu en 567, font une distinction formelle entre Romains et Bretons. Entre temps, que s'est-il passé ?

Toujours au ve siècle, en 469, Anthémius, installé depuis peu sur le trône d'occident, appela à son secours contre les Wisigoths une petite armée de Bretons, composée de 12.000 hommes, et commandée par un certain Riothime que Jordanès, l'historien des Goths, qualifie de *rex*. Anthémius l'avait appelé en tant qu'*allié* et nom comme *sujet*, ce qui établit nettement l'indépendance des Bretons vis-à-vis de l'empire. Cette armée fut défaite la même année à Déols, près de Châteauroux, par le Wisigoth Euric. Il est certainement peu probable que ces Bretons aient été des insulaires, car les insulaires, à cette époque, avaient fort à faire pour se garder des Pictes et des Saxons, et si l'on en croit Bède le Vénérable (I, 13), demandaient eux-mêmes des secours aux gens du continent. C'était plus sûrement

16. De là l'obligation qui persiste dans l'église catholique de ne conférer le sacrement de l'ordre qu'à des *viri integri*.

des Bretons déjà établis en Armorique. Cette hypothèse est appuyée sur une lettre de l'écrivain latinisant Sidoine Apollinaire, qui est adressée à un chef nommé Riothame (sans aucun doute Riothime) et où il est question de Bretons *super Ligerim sitos*.

Après la défaite de Déols, les Bretons se dispersent dans tout le sud-ouest. Il semble qu'il y ait là un souvenir de cette dispersion dans la Triade 8 du *Livre Rouge* déjà citée, où il est dit que les Bretons de Casswallawn s'établirent en Gwasgwyn (Gascogne). De fait, de nombreuses localités du sud-ouest, une vingtaine peut-être, portent des noms comme Bretenoux, Berthenoux ou Bretonnière.

Quant à l'établissement des Bretons en Armorique, puisque l'histoire ne nous donne que fort peu de renseignements le concernant, c'est à la toponymie jointe à la linguistique que nous demanderons d'en fixer les lignes principales.

Examinons d'abord les noms des différentes régions de la péninsule armoricaine, *après* l'établissement définitif des Bretons, régions qui correspondent en gros aux évêchés d'avant 1789. Depuis la Rance jusqu'à Saint-Brieuc, l'ancien territoire des *Curiosolitae* s'appelle la *Domnonée*. Il n'est pas difficile d'y voir un nom provenant du peuple des *Dumnonii*, originaires du Devon et de la côte sud de l'Angleterre. Ces Dumnonii furent sans doute parmi les premiers exposés à l'avance saxonne et parmi les premiers à passer la Manche, étant donné que les peuples de l'est de l'Angleterre avaient été soit soumis, soit contraints de se réfugier plus à l'ouest. La côte de la Domnonée, de Saint-Malo à Paimpol, est située juste en face. Plus tard, cette Domnonée se scinda en diocèse de Saint-Brieuc et diocèse d'Aleth (dont le siège passera à Saint-Malo). Le diocèse de Saint-Malo comprendra un territoire fort vaste englobant une partie de l'arrondissement actuel de Saint-Malo, l'arrondissement de Dinan (Côtes-du-Nord), le nord-est du Morbihan, jusqu'à l'Oust et une bande de terre entre la Vilaine, l'Aff et le Meu, descendant jusqu'aux portes de Redon.

Il faut noter également la fondation, à l'est de Saint-Malo, de l'évêché de Dol, qui est un ancien territoire bretonnant. diocèse minuscule, mais possédant des paroisses enclavées dans les autres évêchés. On peut donc prétendre que la Domnonée comprenait un territoire ayant la forme d'un triangle compris entre le Couesnon, Redon et Paimpol et que les Bretons établis là venaient du sud de l'Angleterre.

On peut également prétendre que le diocèse de Dol était le

plus ancien établissement. Pourquoi, en effet, ce découpage bizarre ? Pourquoi ce minuscule évêché à côté de celui de Saint-Malo ? Pourquoi n'a-t-il pas été englobé dans son puissant voisin ? Il y avait certainement une raison, et logiquement ce ne peut-être que l'ancienneté de sa fondation. Cette ancienneté semble en tous cas prouvée par la persistance des paroisses de Dol à l'intérieur des autres diocèses, lesquelles paroisses ont dû mettre les nouveaux arrivants en présence d'établissements déjà solidement constitués et contre lesquels ils ne pouvaient rien. Enfin, la primauté de Dol, à l'époque de Nominoë, comme métropole nationale bretonne en face de Tours, paraît également un argument de poids en faveur de cette hypothèse.

La région comprise entre la rivière de Morlaix et Saint-Brieuc-Paimpol a formé le Trégor, ou diocèse de Tréguier. Ce nom rappelle évidemment celui d'un ancien *pagus* de Cornwall avant que cette presqu'île ne fût envahie par les *Cornovii* établis autrefois dans la région de Lancaster et qui durent fuir les Saxons.

Tout le nord-Finistère a constitué le diocèse de Léon. Il n'est pas douteux qu'il s'agisse là d'une colonie venant de ce fameux Léonois ou Loonois, probablement autour de Carleon (Kaer Llyon), d'où, d'après la légende, est originaire Tristan. Les habitants du Léon sont donc des descendants de Gallois qui durent s'expatrier de la Cambrie surpeuplée par l'arrivée des réfugiés venant de toutes les autres régions de l'Ile de Bretagne.

Le sud-Finistère, lui, est formé de la plus grande partie du diocèse de Cornouaille (*Cornu-Galliae*) qui s'appelle en breton Kerneo (*Cornovia*). Ce nom breton est analogue au nom cornique *Kernew* et au nom gallois *Kernyw*, désignant le Cornwall (*Corn-wealas*). Les *Cornovii* qui s'étaient établis dans le Cornwall durent à leur tour s'enfuir devant la poussée saxonne et sont vraisemblablement les immigrants de la Cornouaille.

Il est certes très difficile de cloisonner ces différentes régions. Il ne s'agit que d'une vue générale montrant la prédominance d'un peuple dans une région déterminée. Car l'émigration a dû se produire de façon beaucoup plus anarchique, et il y a eu forcément des mélanges. Ainsi *Quimerc'h*, en Cornouaille, correspond aussi bien à *Cenmerch*, en Galles, qu'à *Cenmerch* en Cornwall. *Quemeneven*, en Cornouaille, correspond à *Cymydmaen*, en Galles, *Lanvellec*, en Trégor, à *Llanfaelog* en Anglesey (Galles), *Langolen*, *Tourc'h* et *Elliant*, en Cornouaille, à *Llangollen*, *Twrch* et *Ellian*, dans le nord du Pays de Galles, ce

qui laisserait supposer un apport important de Gallois, surtout du nord, en Cornouaille.

Ces émigrations se traduisent par la fondation de paroisses, car les Bretons insulaires, en franchissant la Manche, ont amené avec eux non seulement leur langue, mais aussi leur religion — chrétienne —, leurs cultes particuliers, et surtout leur organisation ecclésiastique. Ainsi nous pouvons déterminer les plus anciennes paroisses *de façon absolue* par leurs noms : il est en effet certain que les premières paroisses bretonnes ont porté des noms précédés des termes *plou* ou *gui* [17].

Le terme *plou* (du latin *plebs*) désigne la paroisse considérée dans son ensemble. Le terme *gui* (du latin *vicus*) désigne seulement le bourg, chef-lieu de la paroisse. Ainsi se superposent parfois les deux appellations dès qu'on parle breton : Ploudalmezeau se dit en breton Guitalmeze, Plouneventer, Gwineventer, et Guimiliau s'appelait autrefois Ploumiliau.

Les paroisses primitives ayant pris une grande importance, il y eut des établissements secondaires, d'abord rattachés directement à la paroisse, puis devenus indépendants, et cela jusqu'au XII[e] siècle, date à laquelle, sauf pour Brest et Lorient, on n'a plus créé de paroisses sur le territoire breton [18]. Ces nouveaux établissements portent des toponymes en *Lan* (la Terre, terre sacrée d'un saint fondateur), *Loc* (lieu sacré, tombeau) et *Tre* (trève, division de la paroisse). Quant aux noms de saints précédés du mot même de *saint*, ce sont des francisations d'un terme breton : ainsi Sainte-Anne d'Auray est un ancien Keranna.

Dans ce tableau sommaire, nous avons laissé de côté le pays de Vannes, c'est-à-dire l'ancien territoire des Vénètes, situé en gros entre l'Odet et la Vilaine, limité au nord par les Montagnes Noires, la forêt de Quénécan et l'Oust, avec en plus la presqu'île de Guérande. Ce pays des Vénètes pose en effet de nombreux problèmes.

Si l'on considère les paroisses dont on est sûr qu'elles sont les plus anciennes, c'est-à-dire essentiellement les noms en *plou* et en *gui*, en éliminant les hagionymes, on peut avoir une vue d'ensemble des premiers établissements bretons dans la pénin-

17. Il y a aussi des noms d'hommes isolés comme Goulven ou Meriadek, des noms désignant une particularité du lieu (le Faouët = lieu planté de hêtres, etc.). Mais étant donné que le procédé a pu être employé postérieurement, il ne faut pas en tenir compte ici, car ils ne prouvent rien. Il en est de même pour les *Ker*, qui désignent primitivement les places fortes. Mais la formation en *Ker* continue de nos jours.

18. R. Largillière, *Les Saints et l'organisation primitive dans l'Armorique bretonne*, Rennes, 1955, pp. 219-220.

sule armoricaine. Pour ce faire, nous nous bornons évidemment à la zone qui fut bretonnante jusqu'au XIIe siècle, c'est-à-dire à l'ouest d'une ligne qu'il est convenu d'appeler la Ligne Loth [19], partant de la baie du Mont-Saint-Michel, englobant Pleine-Fougères (qui est un *plou*), passant par Trans, Cuguen, Bazouges la Pérouze, Guipel, Vignoc, L'Hermitage, Mordelles, suivant le cours de la Vilaine, continuant par Bain, Saint-Sulpice des Landes, Derval, Blain, Bouvray et aboutissant sur la Loire à Donges. Il faut noter que Rennes et Nantes n'ont jamais été comprises dans la zone bretonnante.

Dans cette zone, nous relevons les noms en *plou* et en *gui*, considérés dans chaque diocèse d'avant 1789 [20] :

Léon : 81 paroisses, dont 35 plou-, soit 43 %.
Tréguier : 109 paroisses, dont 33 plou-, soit 30,2 %.
Saint-Brieuc : 115 paroisses, dont 34 plou-, soit 29,5 %.
Quimper-Cornouaille: 173 paroisses, dont 37 plou-, soit 21 %.
Vannes : 171 paroisses, dont 22 plou-, soit 13 %.
Saint-Malo : 161 paroisses, dont 14 plou-, soit 8,7 %.
Dol : 6 plou-, ce qui constitue une forte proportion, vue l'exiguïté du territoire.

Par conséquent, si l'on admet que les *plou-* représentent les fondations bretonnes les plus anciennes, on est conduit à conclure que l'émigration a été la plus dense dans le Léon et sur toute la côte nord de la péninsule, d'autant plus que la zone des *plou-* en Tréguier, Saint-Brieuc et Saint-Malo est presque exclusivement maritime. Donc, du Mont-Saint-Michel à la rade de Brest, les fondations bretonnes primitives sont massives, et cette constatation correspond avec le schéma dressé plus haut.

Pour la Cornouaille, les *plou-* semblent moins nombreux. Il faut d'ailleurs les replacer dans leur cadre véritable. Les deux tiers de ces *plou-* sont en effet groupés à l'ouest de Quimper, dans une région qui ne forme pas le sixième du diocèse [21]. Le reste est éparpillé autour de Carhaix. Entre Quimper, Quimperlé et Carhaix, on ne trouve guère que Pleuven et Guiscriff.

Il est bon de préciser que le diocèse de Quimper-Cornouaille s'étendait jusqu'à l'Ellé, mais que le pays des Vénètes commençait à l'Odet. Or la rareté des paroisses en *plou-* à l'est de Quimper correspond à la même rareté dans le diocèse de Vannes. Au regard des autres régions de la péninsule, et surtout des

19. R. C. XXVIII, 374.
20. Falc'hun, *op. cit.*, 43.
21. Falc'hun, 45.

côtes septentrionales, le territoire compris entre l'Odet et la Vilaine semble avoir reçu une quantité minime d'émigrants bretons.

Si l'on dresse la carte des *plou-* de la Bretagne-sud, on est frappé par leur grande absence : seuls quelques îlots bien précis se distinguent. Le premier comprend la région de Guémené sur Scorff, avec Plumeliau, Plouay, Ploerdut, Plelauff et Plouray ; cet îlot se rattache très nettement à la région de Carhaix et correspond à une émigration venant du nord le long de la voie romaine Carhaix-Sulim (Castennec en Bieuzy-les-Eaux), axe toujours très fréquenté au cours des siècles [22].

Le second îlot, qui est le plus dense, se trouve au nord-ouest du golfe du Morbihan, et encercle Vannes par le nord : il comprend Plouhinec, Ploemel, Plouharnel, Pluvigner, Plumelin, Plumergat, Pluneret, Plescop, Plougoumelen et Ploeren. Auray est en dehors de tout ceci, car c'est une ville de fondation médiévale à partir d'une ancienne trève de Brech dont le nom est une britonnisation du mot gaulois *briga*, la forteresse. Il semble bien qu'il y ait là la trace d'une immigration venue par mer et aboutissant à la Rivière d'Etel et à la Rivière d'Auray (le Loch). Locmariaquer ne devait pas être touché : son nom est une forme aberrante recouvrant un ancien nom gallo-romain ou gaulois [23]. Carnac, en tant que lieu sacré, est lui aussi en dehors de cet îlot [24]. Quant à Vannes et au pourtour du golfe, c'était le centre même de l'administration gallo-romaine et on n'y relève aucun vestige d'occupation bretonne primitive [25].

Un troisième îlot se rencontre plus au nord-est avec Plaudren, Plumelec, Guehenno et Guéguon, proche des gisements d'étain

22. Cf. *L'influence de Carhaix* dans Falc'hun, 99.

23. On peut prétendre que Locmariaquer était Darioritum. De toutes façons, on y a retrouvé de nombreuses fondations de bâtiments gallo-romains. Le nom de Locmariaquer (Locmariaker) contient un *Loc* et un *Ker*. De plus, comme en beaucoup d'endroits en Bretagne armoricaine, il y a eu confusion entre *Maria* (Marie) et *Maru*, mort. Compte tenu des grands dolmens voisins, Locmariaquer serait « le Lieu Sacré des Morts ».

24. Carnac en breton se dit *Kerrec*, déformation de *Kerroc'h*, lieu pierreux. C'est une bretonnisation tardive, l'ancien nom étant vraiment la forme Carnac, en rapport avec la racine du nom du dieu gaulois Cernunnos et du nom du saint patron de la paroisse, Cornély, protecteur des bêtes à *cornes*. Le suffixe *ac* n'est point forcément le suffixe classique d'origine gallo-romaine.

25. Par la suite, Vannes fut le centre de résistance de l'administration gallo-romaine et surtout de l'église gallo-romaine dépendant de la métropole de Tours, organisée selon les méthodes romaines, face au système d'abbaye-évêché, d'origine insulaire, en vigueur dans le nord de la péninsule, notamment à Dol, Aleth et Tréguier.

de la Villeder, et semble se raccorder avec un autre groupe situé au-delà de l'Oust, avec Ploermel, Guilliers, Plélan le Grand, dans la Domnonée proprement dite. Cet îlot témoigne, semble-t-il, d'une infiltration bretonne venue du nord, depuis le diocèse de Saint-Malo, et faisant pendant à la pénétration depuis Carhaix.

Plus à l'est, trois paroisses apparaissent sur les Landes de Lanvaux, Pleucadeuc, Pluherlin et Péaule (anciennement Pléaule), et marquent sans aucun doute des établissements de Bretons venus par l'embouchure de la Vilaine. Enfin, près de l'embouchure du Blavet se trouvent Ploemeur (la Grande Paroisse), dont une trève deviendra plus tard Lorient, et Guidel. Il faut y voir la fondation d'un petit groupe d'émigrants venus par mer [26].

Par conséquent, entre l'Odet et la Vilaine, au sud de l'Oust et des Montagnes Noires, à part les îlots signalés, l'ancien territoire des Vénètes n'a pas été colonisé par les Bretons, tout au moins au début de l'émigration. Pourquoi ?

Avant d'essayer de répondre à cette question, il serait bon de montrer la fréquence des noms de paroisses en *-ac*, d'origine gallo-romaine, composé d'un gentilice gaulois ou romain et du suffixe *acu*, *aco* ou *acus*. Car ces noms en *-ac* attestent des paroisses qui existaient bien avant l'arrivée des premiers Bretons et qui n'ont pas été touchées par ceux-ci, du moins dans les débuts.

Ce suffixe *ac*, dit Francis Gourvil [27], « constitue un double témoin : il prouve l'existence d'une population autochtone dans les endroits où il se manifeste ; il prouve aussi que la langue bretonne y a dominé *après coup* ». On sait, en effet, que ce suffixe a servi à former des milliers de toponymes dans toute la France. Dans les pays de langue d'oc, il se présente sous la forme *-ac* : Figeac, Aurillac, Solignac, etc., ou bien a évolué en *-at* dans le nord de l'Auvergne (Pérignat), et en *-ec* près de Saint-Étienne (Aurec, Luriecq).

Dans les différents dialectes de langue d'oïl, ce suffixe a donné *ieu* dans la région lyonnaise (Ambérieu, Virieu), *-y* en Savoie (Anthy, Rumilly), *-ey* dans l'est (Colombey, Briey), *-ay* dans le nord (Bavay), *-é*, dans l'ouest (Sablé, Segré), et *-y* partout

26. Notons aussi Guiscriff, aujourd'hui dans le Morbihan, mais autrefois dans le diocèse de Quimper, et trois paroisses qui portent des noms gallois : Elliant, Tourc'h et Langolen. Ce dernier nom se retrouve dans l'îlot de Guémené avec Langoëlan.

27. *Langue et littérature bretonnes*, p. 46.

ailleurs (Antony, Vitry, Champigny, Fleury, etc.). Or la forme *-ac* qu'on trouve en Armorique est une forme aberrante, car elle n'est pas conforme à l'évolution phonétique de la langue romane dans cette région qui aurait dû conduire à une forme en *-é*.

Par conséquent, si l'on rencontre la forme *-ac* en Bretagne, c'est que la langue romane a été remplacée à une certaine époque par la langue bretonne qui a arrêté l'évolution normale du suffixe : ainsi nous trouverons Sévigné avec un suffixe évolué dans une zone qui n'a jamais été bretonnante, et Sévignac en zone qui a été bretonnante. Et par ailleurs, si l'on peut observer la forme évoluée même en Basse Bretagne, c'est que dans ce pays, la langue romane n'a jamais cessé d'être parlée, peut-être même concuremment avec le breton. Voici donc un tableau des paroisses en *-ac* par ancien diocèse d'avant 1789 [28] :

Léon : 81 paroisses, un seul -ac (Milizac), deux -é (Taulé, Rédéné), 3 %.
Tréguier : 109 paroisses, aucun nom en -ac.
Saint-Brieuc : 115 paroisses, 5 -ac, un -é (Maroué), un -y (Erquy), 6 %.
Quimper-Cornouaille : 6 -ac, 2 suffixes évolués (Peumerit, la Feuillée), 4 %.
Vannes : 171 paroisses, 18 -ac, 4 évolués (Réguiny, Bubry, Berné, Séné), 12,8 %, auxquels il faudrait ajouter les paroisses de la presqu'île guérandaise autrefois rattachée à Vannes et faisant partie du territoire vénète primitif (Assérac, Herbignac, Piriac, Escoublac).
Saint-Malo : 161 paroisses, 18 -ac, 11 %, et un nombre peu déterminable de suffixes évolués.
Dol, 4 -ac.

On constate donc que les noms gallo-romains atteignent leur maximum d'intensité dans le diocèse de Vannes. De deux choses l'une : ou bien, dans le pays de Vannes, les établissements gallo-romains étaient plus organisés et mieux défendus, ou bien les Bretons sont venus en bien moins grand nombre.

Certaines vies de saints laissent entendre qu'à l'arrivée des Bretons, la péninsule était presque un désert, et que dans le Léon et le Trégor, notamment, les immigrants n'ont eu qu'à s'installer. On serait tenté de croire les naïfs hagiographes d'autant plus que cette zone contient un grand nombre de toponymes qui évoquent des ruines et des restes d'anciennes fortifications, toponymes formés à l'aide de *moguer* (muraille) et de *coz* (vieux), par exemple, Ploumoguer (la Paroisse de la

28. Falc'hun, 350. J'ajoute le pourcentage et les suffixes évolués, du moins ceux qui sont probables.

Muraille), Cozty (la Vieille Maison), Goh-Ilis (Vieille Église), Cozmogeriou (Les Vieux Murs). Il y a 236 toponymes de cette sorte, dont 89 dans le Finistère, 78 dans les Côtes-du-Nord et 69 dans le Morbihan.

Si l'on croit à la réalité du « désert armoricain », l'installation des Bretons ne peut s'être faite que pacifiquement. Certains, plus ou moins affligés de sentimentalisme pan-celtique, ont voulu l'affirmer. C'est pourtant un non-sens quand on veut bien mettre en parallèle les luttes continuelles auxquelles se sont livrés les Celtes, *entre eux*, même en face de leurs envahisseurs, en Gaule comme dans l'Ile de Bretagne. « Les Bretons se sont emparés du pays par la force », écrit l'historien Durtelle de Saint-Sauveur [29]. « Tous les indices convergent en ce sens, et l'on s'explique ainsi que bientôt les deux races se trouvent séparées l'une de l'autre par un fossé profond ».

En fait, ce sont probablement ces luttes qui sont à l'origine des fameuses ruines sur lesquelles s'installèrent les conquérants, et qui sont trop souvent citées en faveur de ce « désert armoricain ». Et les populations gallo-romaines, vaincues et chassées par les nouveaux-venus, durent fuir en masse vers le sud, c'est-à-dire vers le pays des Vénètes, et vers la partie méridionale du diocèse de Saint-Malo, lieux où l'on remarque le plus de toponymes en *-ac*.

Et comme les Bretons avaient fini par occuper à peu près complètement la côte septentrionale et la côte occidentale, depuis le Couesnon jusqu'à l'Odet, les derniers immigrants furent obligés de chercher fortune dans le Vannetais, qui était le plus éloigné de la Bretagne, mais qui devait conserver des relations commerciales avec l'île. Mais là, la densité de la population étant très forte, ils ne purent s'installer que dans certains endroits, les moins riches et les plus incultes, par suite de combats ou même par suite d'accords avec les autochtones. De fait, la région de Pluvigner-Plescop-Plouharnel, celle de Guégon-Plumelec, et celle de Pleucadeuc, sont encore de nos jours des pays de landes peu productives, et de bois clairsemés.

Tout porte à croire que les Bretons, installés d'abord dans des endroits bien limités, cherchèrent ensuite à agrandir par la force leur territoire. Grégoire de Tours raconte les luttes du Comte breton Waroc'h qui voulait soumettre à son autorité le Vannetais, à la fin du VIe siècle. En 576, l'évêque gallo-romain de Vannes, Regalis, réclamait des secours aux Francs

29. *Histoire de la Bretagne des origines à nos jours*, I, 39.

pour se défendre contre Waroc'h. D'autre part, le siège de Vannes, suffragant de la métropole de Tours, et organisé selon les coutumes romaines héritées de l'administration impériale, fut plus ou moins, par la suite, en lutte ouverte avec les évêchés de Dol, Aleth-Saint-Malo, Saint-Brieuc, Tréguier et Léon, qui, eux, étaient organisés à la mode celtique des abbayes-évêchés, et dont les titulaires étaient des *abbés*. Dans ces querelles, Quimper jouait un jeu à part, car c'était un ancien évêché gallo-romain qui avait subi une forte influence celtique.

Un problème qui ne manque pas d'être intéressant se pose quant à la langue que parlaient les habitants de l'Armorique au moment de l'émigration bretonne, et notamment la langue des habitants du Vannetais. Depuis Joseph Loth, on était persuadé qu'il s'agissait de la langue *romane*, celle-ci ayant, comme partout sur le territoire de l'ancien empire romain, supplanté la langue gauloise. Voici la thèse de Joseph Loth :

> « La langue gauloise, dans la péninsule armoricaine, a eu le même sort que dans le reste de la Gaule. L'opinion la plus commune au siècle dernier... est qu'il était resté dans la péninsule armoricaine, malgré la longue durée de l'occupation romaine, un idiome gaulois que l'arrivée des Bretons insulaires a ranimé et auquel elle a pu insuffler assez de vie pour qu'un dialecte celtique s'y soit perpétué jusqu'à nos jours. A priori l'hypothèse n'a rien d'invraisemblable ; non que la péninsule armoricaine ait été moins romanisée que le reste de la Gaule celtique, nous avons vu qu'elle a subi le sort commun, mais il semble qu'au IVe siècle le gaulois n'ait pas complètement disparu. Saint Jérôme nous apprend que la même langue se parlait en son temps chez les Trévires et chez les Galates... Peut-être le gaulois ne s'est-il éteint complètement en Gaule que dans le courant du Ve siècle. A cette époque, en tous cas, dans la péninsule armoricaine, c'est un fait accompli »[30].

Joseph Loth reprenait là une thèse d'Aurélien de Courson, thèse exposée dans son *Cartulaire de l'Abbaye de Redon en Bretagne* (1863). Cependant, ce merveilleux celtisant à qui l'on doit tant d'utiles travaux, et notamment une très belle traduction des *Mabinogion* gallois, semble ici devoir être pris en faute. Certes, il admet la vraisemblance de l'hypothèse sur la continuité du gaulois sous l'aspect breton. D'autre part, Georges Dottin, qui partageait bon nombre de théories avec Joseph Loth, écrit dans son livre sur la *Langue Gauloise* : « Sulpice Sévère (363-425) met en scène dans un de ses dialogues un Gaulois qui s'excuse de son langage et auquel son interlocuteur répond : parle-nous celtique, ou si tu préfères, gaulois. Enfin, il semble résulter d'une phrase de Sidoine Apollinaire (430-

30. J. Loth, *L'Emigration bretonne en Armorique*, 82-84.

480) que la noblesse arverne venait seulement d'apprendre le latin et de se débarrasser de la langue celtique. La substitution du latin au celtique fut donc lente ; il est probable qu'elle était achevée au VIe siècle »[31].

Le Chanoine Falc'hun, qui cite ces textes[32], remarque fort justement que la noblesse est toujours la première à abandonner une langue locale, et que le peuple ne suit qu'avec beaucoup de retard. Si donc, au ve siècle, les nobles arvernes commençaient à abandonner le gaulois, le peuple devait donc logiquement continuer à le parler. Et si le gaulois avait persisté dans le pays des Trévires, où florissaient des écoles romaines, et dans le pays arverne proche de la zone d'influence directe de Rome, à plus forte raison devait-il persister dans la péninsule armoricaine, la plus éloignée de toutes les provinces, la moins urbanisée, la moins fournie en légions romaines qui pour la plupart étaient basées sur les frontières de la Germanie. De plus, comme le dit Paul-Marie Duval, le petit nombre d'ensembles urbains et des monuments importants retrouvés en Armorique fait présumer que cette région a été moins que toute autre romanisée ; la fréquence des noms gaulois dans les inscriptions semble confirmer que dans les régions isolées, les traditions indigènes se sont conservées mieux qu'ailleurs[33].

D'ailleurs, le bénédictin Dom Le Pelletier, dans sa préface du *Dictionnaire de la Langue bretonne* (1752), l'avait remarqué : « Il ne faut pas croire que les Armoricains aient reçu la langue qu'ils parlent aujourd'hui des Bretons insulaires : ils avaient comme ceux-ci conservé leur langage... Ceux qui prétendent que la langue celtique avait été abolie dans l'Armorique et qu'elle n'y fut rapportée que par les Bretons insulaires ne font pas attention que si ceux-ci ont pu conserver leur langue, malgré la domination des Romains, les Armoricains ont pu également conserver la leur ». Et Hersart de la Villemarqué, génial auteur du *Barzaz-Breiz* et non moins génial fantaisiste qui fut, à juste titre, sévèrement critiqué par Joseph Loth pour ses prétentions historiques, avait cependant émis la même idée dans son *Essai sur l'Histoire de la Langue bretonne*, publié en 1847 en tête du dictionnaire français-breton de Le Gonidec, revu et augmenté par lui. « Ce passage », dit le chanoine Falc'hun[34], « renvoie à une douzaine de textes... Plusieurs ont été repris par les Cel-

31. G. Dottin, *La Langue Gauloise*, 69-70.
32. P. 33-34.
33. *La Vie quotidienne en Gaule*, 331.
34. P. 38.

tistes, mais pas celui relatif à l'apostolat en Grande-Bretagne de Saint-Germain d'Auxerre et de Saint-Loup de Troyes ». En effet, est-il pensable qu'on ait envoyé chez les Bretons, pour leur prêcher contre le pélagianisme, des missionnaires ne parlant pas leur langue ? On en conclut que Saint-Germain et Saint-Loup, dont la mission eut lieu entre 429 et 431, savaient la langue gauloise et pouvaient ainsi se faire comprendre des populations bretonnes sans le secours d'un interprète.

De plus, l'exemple d'une langue gauloise persistante n'est pas le seul, puisqu'on sait maintenant de source sûre que la langue basque n'a pas été réimportée, comme on le pensait, par les Vascons venus d'Espagne au VIe siècle, mais qu'elle est la continuation pure et simple de la langue parlée dans le sud-ouest de l'Aquitaine avant l'invasion romaine [35].

Or à cette thèse, le chanoine Falc'hun apporte des éléments empruntés à la phonétique des dialectes bretons, et ces éléments semblent bien faire figure de preuves.

On sait que le breton-armoricain est parlé à l'heure actuelle par environ 1.200.000 individus (le nombre des bretonnants est plus important que celui des Gallois et des Irlandais celtophones), répartis dans ce qu'on appelle la *Basse-Bretagne*, c'est-à-dire le tiers occidental des Côtes-du-Nord (ancien évêché de Tréguier et parcelle de l'ancienne Cornouaille), le Finistère en entier (Léon et Cornouaille), les deux tiers du Morbihan, à l'ouest d'une ligne allant approximativement de Paimpol à l'embouchure de la Vilaine en passant par Corlay, Noyal-Pontivy, Saint-Jean-Brévelay et Muzillac, et compte non tenu des zones de francisation sises à l'intérieur de ces limites, autour des villes notamment.

Ce breton-armoricain se décompose en quatre dialectes correspondant étroitement à quatre anciens diocèses (que le découpage en départements n'a pas rigoureusement respectés) : *trégorrois* dans le pays de Tréguier, *léonard* dans le Léon (Nord-Finistère), *dialecte de Cornouaille* dans l'ancien évêché de Quimper (Sud-Finistère, plus sud-ouest des Côtes-du-Nord, plus nord-ouest du Morbihan, moins le canton d'Arzano), et *vannetais* dans la partie bretonnante du Morbihan (moins Gourin et le Faouët, plus Arzano). Les trois premiers dialectes offrent certaines différences normales mais fort peu importantes, et lorsqu'il s'est agi de codifier, au début du XXe siècle, un breton littéraire, on a pu faire la synthèse de ces trois dialectes dans

35. *Revue internationale d'onomastique*, mars 1955, pp. 2-10.

ce qu'on appelle le K.L.T. (Kerneo-Leon-Tregor). Mais on a laissé le vannetais complètement à l'écart.

Le vannetais, en effet, diffère profondément, tant par son vocabulaire que par sa prononciation des autres dialectes K.L.T. On a dit que c'était, d'une part, à cause de l'élément indigène du pays de Vannes qui parlait le bas-latin à l'époque des émigrations, et que d'autre part, le pays de Vannes, prolongeant la Vallée de la Loire et lié plus étroitement à la métropole de Tours, a été une zone propice à l'invasion des mots français. La première raison est juste en soi, mais il conviendrait de s'expliquer sur le bas-latin qu'auraient parlé les indigènes. La seconde raison est juste également, en ce qu'il est prouvé que le pays de Vannes a toujours permis un passage facile pour les mots français [36]. Mais là, il y a une contradiction évidente : comment se fait-il que le dialecte vannetais, si exposé à la francisation, se soit maintenu *plus à l'est* (embouchure de la Vilaine) que le breton du nord, moins exposé à l'influence française, et qui pourtant a reculé jusqu'à Paimpol et Guingamp ?

L'étude approfondie de l'*Atlas linguistique de la Basse-Bretagne* (A.L.B.B.) a permis au chanoine Falc'hun de faire apparaître certaines caractéristiques qui amènent à considérer, dans les premiers temps de la bretonnisation de la péninsule, la division de cette péninsule en deux aires dialectales, le nord et le nord-ouest, d'une part, le sud, d'autre part [37]. Nous retrouvons dans ce sud l'ancien domaine des Vénètes.

« Le breton du Nord était celui de la Domnonée... que de vastes forêts ou des landes désertes séparaient de la côte méridionale. Pendant longtemps, les deux versants de la Bretagne formèrent des entités si naturellement distinctes qu'elles influèrent sur les partages politiques à l'intérieur du duché » [38].

L'histoire, en effet, consacre cette séparation. Alain Barbetorte, restaurateur des libertés bretonnes au xe siècle, n'a de véritable autorité que dans le sud, depuis Nantes jusqu'à Carhaix [39]. En 952, le tuteur du fils d'Alain abandonne le sud au comte d'Anjou et se réserve le nord de la Bretagne [40]. Au moment où, en 1363, les troupes de Charles de Blois et celles de Jean de Montfort, tous deux compétiteurs à la couronne ducale, allaient

36. Falc'hun, 123-127.
37. Falc'hun, 99-114.
38. Falc'hun, III.
39. Durtelle de Saint-Sauveur, I, 106.
40. *Id.*, I, 108.

se rencontrer sur les landes d'Evran, on tenta de terminer la guerre par un partage du Nord et du Sud [41].

Et si les relations étaient si difficiles entre la Manche et l'Océan, si la ligne de partage des eaux forme en fait une sorte de frontière (cette frontière existe toujours, linguistiquement parlant), il n'est pas étonnant de voir dans le breton du sud, c'est-à-dire essentiellement dans le dialecte de Vannes, et dans une certaine mesure celui de Cornouaille, des caractéristiques très marquées et des traits de phonétique comparables à ceux des parlers romans de langue d'oïl.

Mais là, au lieu de dire, comme on l'a bien des fois affirmé, que ces caractéristiques sont dues au bas-latin et ensuite au français, le chanoine Falc'hun considère qu'elles proviennent du gaulois, que celui-ci existait réellement et était parlé dans la péninsule au moment des émigrations bretonnes, et que le breton, surtout le vannetais, est l'héritier direct du gaulois.

Cette affirmation n'est pas sans preuves. Et ces preuves, du moins pour le vannetais, paraissent solidement établies, malgré certaines hésitations ou imprécisions.

Une première discussion peut porter sur la ligne Loth. Cette ligne, d'ailleurs due à Aurélien de Courson, a toujours été présentée comme la limite extrême de la poussée de la langue bretonne au xe siècle, au moment de la conquête de Rennes et de Nantes par les Bretons. Or, il s'agirait au contraire d'une ligne correspondant à une étape du recul du gaulois en voie de refoulement, vers le fond de la péninsule armoricaine. « L'incurvation de cette frontière trahit nettement son recul vers l'ouest. La traînée qu'elle laisse à l'est entre Rennes et Nantes, sur un axe où il n'existe pas de grande voie ancienne orientée est-ouest, et la courbe qu'elle décrit à l'ouest de Rennes et au nord-ouest de Nantes, sous la poussée romane à partir de ces villes, sont dues aux nœuds routiers qui assuraient le rayonnement de Nantes et de Rennes sur les campagnes voisines... Il n'est pas concevable que, si l'existence aujourd'hui d'une langue celtique en Bretagne est la conséquence directe de l'émigration bretonne, cette langue ait progressé en pointe vers l'est en évitant Rennes et Nantes, quand c'est la conquête de Rennes et de Nantes qui a donné au royaume, puis au duché et à la province de Bretagne ses limites définitives. Mais cette contradiction n'est évidente que pour qui a longuement médité

41. *Id.*, I, 259.

sur les caractéristiques des lignes d'isoglosses des Atlas linguistiques, au lieu de se contenter de l'étude des documents dialectaux de type traditionnel »[42].

Présentée ainsi, et *vue* sur la carte, cette contradiction est absolument évidente, mais elle est seulement évidente, et le chanoine Falc'hun n'en donne pas d'explication. En effet, s'il est exact que la romanisation est venue de Nantes et de Rennes, pouvons-nous affirmer ainsi qu'elle s'est faite aux dépends du gaulois ou du breton ? D'autre part, nous ne pouvons oublier l'importance de cette romanisation issue de Nantes et Rennes, puisque c'est après la conquête de ces deux villes que l'aristocratie bretonne a commencé à se déceltiser et par conséquent à déceltiser le peuple.

Il y a cependant un argument en faveur de la thèse du chanoine Falc'hun, mais seulement limité à la zone de Rennes : c'est la fréquence relative des toponymes en *plou-* ou en *gui-* autour de cette ville, en suivant approximativement la ligne Loth. Au sud-ouest, nous avons en effet Guichen, Guignen, Guipry et Plechatel ; à l'ouest, Plelan le Grand. Cela dénoterait un établissement primitif des Bretons sur les alentours de la Ligne Loth et non pas une conséquence des conquêtes bretonnes ultérieures.

Pour ce qui est de Nantes, il n'y a aucun *plou-* autour de la ville. Le plus proche est Plessé qui paraît bien être une déformation de « Plessis ». Il y a bien Guéméné-Penfao, mais c'est une appellation du moyen âge résultant d'une fondation des seigneurs de Guéméné sur Scorff. Quant à Guérande, ce n'est pas un *gui-* mais la francisation de Gwenrann (Pays Blanc, par allusion aux salines).

L'argumentation la plus intéressante consiste en l'observation de l'existence, mise en évidence par le chanoine Falc'hun, de deux types d'accentuation gauloise. Cette constatation s'appuie sur les évolutions différentes de certains toponymes d'origine gauloise, et particulièrement sur l'opposition qui peut exister entre deux toponymes venant du même mot.

En suivant cette méthode, nous pouvons dresser un tableau sommaire de quelques noms de villes, de régions ou de rivières, tant en France qu'en Grande-Bretagne, en Suisse et sur la rive gauche du Rhin, c'est-à-dire en territoire autrefois celtophone. La première accentuation portant sur la pénultième semble la plus ancienne et s'est conservée dans les milieux ruraux. La

42. Falc'hun, 160

seconde accentuation, sur l'antepénultième, paraît plus récente et touche presque toujours les milieux urbains :

Première accentuation rurale	Deuxième accentuation urbaine
Penultième	*Antépénultième*
Bituríges > BERRY	Bitúriges > BOURGES
Parisíi > PARISIS	Parísii > PARIS
Lugdúnum > LOUDUN, LAUZUN, LEYDE	Lúgdunum > LYON, LAON
Nemaúsus > NEMOURS	Némausus > NIMES
Eburácum > YVRY, YVRE, YVRAC	Ebúracum > YORK
Santónes > SAINTONGE	Sántones > SAINTES
Brivâte > BRIOUDE	Brívate > BRIVE
Eburodúnum > YVERDON	Eburódunum > EMBRUN
Condáte > CONDE, CONDAT	Cóndate > CANDES, COSNE
Matróna > MEYRONNE	Mátrona > MARNE
Atúra > ADOUR	Átura > AIRE
Genáva > GENÈVE	Génava > GENES
Rigomágos > REOME, REMAGEN	Rigómagos > RIOM
Metlodúnum > MEUDON	Metlódunum > MELUN
Noviomàgum > NIMÈGUE	Noviómagum > NOYON, NYONS
Lingónes > LANGON	Língones > LANGRES
Salodúrum > SOLOTHURN	Salódurum > SOLEURE
Axóna > ESSONNE	Áxona > AISNE
Isára > ISÈRE	Ísara > OISE
Lundínium > LONDON, LLUNDEIN	Lúndinium > LONDRES
Uxellodúnum > ISSOUDUN	Uxellódunum > PUY D'ISSOLU

Ce tableau fait donc apparaître très nettement que le même terme originel a pu donner naissance à deux toponymes différents suivant deux types d'accentuation. Le premier type semble localisé dans les campagnes, le second dans les villes. En partant du principe bien connu que les villes lancent les modes nouvelles tandis que les campagnes, plus routinières, n'acceptent les innovations que beaucoup plus tard, on en déduit que le premier type d'accentuation (sur la pénultième) est plus ancien, et que contrairement à ce qu'ont affirmé les linguistes jusqu'à présent, c'était la véritable accentuation gauloise.

Le deuxième type d'accentuation résulte d'un apport étranger à la langue gauloise. Est-ce l'accentuation latine ? On parle toujours de l'accent latin, mais aucun linguiste n'est capable de le définir : on croit qu'il était extrêmement variable. Par contre, il y a lieu de comparer l'accentuation sur l'antépénultième avec l'accentuation grecque, dont une des règles était de refouler le plus possible l'accent dans de nombreux mots,

dont tous les noms neutres et presque tous les noms propres. Différentes transcriptions de noms gaulois par des auteurs grecs, comme Dio Cassius, nous montrent que cette règle d'accentuation fut effectivement appliquée à ces noms.

Même les mots latins, empruntés par les Gaulois et passés en français témoignent de l'hésitation des Gaulois à choisir l'accentuation sur la pénultième et l'antépénultième : ainsi à côté de *íntegrum* > entier, nous avons *secáte* > seigle ; à côté de *recípere* > recevoir, *lúcere* > luire, l'ancien français possédait les formes *recivre* et *luisir*, c'est-à-dire des dérivés de *lucére* et *recipére*.

Il est donc possible qu'il y ait eu une influence grecque sur la prononciation du gaulois avant que celui-ci n'eût subi l'influence latine. Elle peut être constatée sur les routes commerciales venant de Marseille et se dirigeant vers la Manche et la Mer du Nord, routes attestées de tout temps, depuis les époques les plus reculées. C'est en effet la Route de l'Étain par la Vallée du Rhône, celle de la Loire, le seuil de Bourgogne, la Champagne et la Vallée de la Seine, route jalonnée par Lyon, qui deviendra la capitale des Gaules, et Autun, le grand centre intellectuel de la Gaule romaine, route marquée également par des trésors archéologiques grecs comme celui de Vix, près de Chatillon sur Seine.

Si l'on relève les noms des villes qui sont les relais naturels de cette route, on peut faire une liste impressionnante de toponymes provenant de la seconde accentuation sur l'antépénultième :

Némausus > Nimes
Lúgdunum > Lyon
Bélenos > Beaune
Augustódunum > Autun
Cóndate > Cosne
Trícasses > Troyes
Língones > Langres
Sénones > Sens
Séquana > Seine
Metlódunum > Melun
Parísii > Paris
Ísara > Oise (opposée à Isára > Isère, non navigable)
Sámara > Somme (opposée à Samára > Sambre)
Ámbiani > Amiens
Novíomagum > Noyon
Áxona > Aisne (opposée à Axóna > Essonne)
Durócasses > Dreux
Cárnutes > Chartres
Vindósama > Vendome

Cambóritum > CHAMBORD
Bellóvaci > BEAUVAIS
Lúgdunum > LAON
Eburóvices > ÉVREUX
Vernómagos > VERNON
Rotómagos > ROUEN
Cáletes > Pays de CAUX

On peut même prolonger cette liste le long des côtes de la Manche :

Catúmagos > CAEN
Baiócasses > BAYEUX
Carantúmagos > CARENTAN
Abríncatui > AVRANCHES
Argentómagos > ARGENTAN

Cette façon d'accentuer passa la Manche, puisque la route commerciale débouchait en Grande-Bretagne. Les noms d'York et de Londres en sont la preuve. Londres est le résultat d'un celtique *Lúndinium* (alors que le nom anglais *London* vient de *Londínium* qui a donné également le gallois *Llundein*). Quant à York, il provient d'un *Ebúracum* (tandis qu'*Eburácum* a donné le français *Ivry* et le gallois *Caer Efrawg*).

Mais à côté de cette zone de pénétration de l'accent sur l'antépénultième, se trouvent des îlots, deux surtout, qui paraissent rebelles à cette mode. Le premier se trouve entre la Loire et la Garonne, à l'ouest du Massif Central (qui lui est contaminé presque entièrement par la seconde accentuation). On y relève en effet des noms de villes comme Ussel (Uxélla), Rodez (Ruthénis), Périgueux et Périgord (Petrocóris), Angoulême (Ecolisma), de nombreux Meillant (Mediolánum), Loudun (Lugdúnum), Issoudun (Uxellodúnum), Verdun (Virodúnum), Salbris (Salerabríva).

Le second îlot est au nord de la Loire, comprenant en gros les départements de l'Orne, de la Sarthe, de la Mayenne et du Maine-et-Loire. On y remarque en effet :

Brogílium > BROGLIE (Eure)
Condáte > CONDÉ (sur Huisne et sur Noireau), CANDÉ (M.-et-L.)
Noviéntum > NOGENT (le Rotrou)
Alentióne > ALENÇON
Brennácum > BERNAY
Meduána > MAYENNE
Diablíntes > JUBLAINS
Cenómani > LE MANS, MAINE
Solísma > SOLESMES
Andegávis > ANGERS

La proportion de grandes villes ayant gardé l'accentuation primitive est assez forte dans cette zone, et cela en dépit de l'influence de Tours (Turones). Il semble bien qu'il y ait eu là une région à l'écart des routes commerciales, et qui par conséquent demeurait davantage gauloise et se romanisait moins vite. Or, vue sur une carte, cette zone se présente comme un véritable bouchon devant la péninsule armoricaine. Il est certain que si l'influence gallo-romaine provenant des villes, avec son deuxième type d'accentuation, ne franchissait pas la Mayenne, tout le territoire situé à l'ouest devait fatalement garder des traditions plus archaïques. C'est donc ici un argument qui doit aller en faveur des théories du chanoine Falc'hun, concernant le maintien de la langue gauloise en Armorique au moment des invasions bretonnes, et surtout, ce qui est capital, le maintien de cette langue gauloise *avec le premier type d'accentuation.*

Car cette zone-bouchon se prolonge en Armorique, même dans les territoires bretonnants, *mais seulement sur la façade méridionale.* On peut en effet observer les noms suivants qui n'ont pas été touchés par la bretonnisation :

TRANS (I.-et-V.) < Tredéntos
ARGENTRÉ (I.-et-V.) < Argentoráte
LANGON (I.-et-V.) < Lingónes
REDON (I.-et-V.) < Redónes
SAINT-GORGON (Mhan) < Gorgóna (tandis que la Guerche > Gorgona)
BEUVRON (L.-A.) < Bebróna
BERNÉ (Mhan) < Brennácum
MESLAN (Mhan) et MOELAN (Finistère) < Mediolánum
COMBRIT (Fin.) < Camborítum

A cela il faut évidemment ajouter tous les toponymes en *-ac* qui ont tous subi l'accentuation primitive sur la pénultième. Quant à Rennes, Nantes et Vannes, ils représentent dans leurs appellations françaises les noms *Rédones*, *Námnetes* et *Véneti* accentués selon le second type. Mais, chose surprenante, car c'est un phénomène contraire à la phonétique du K.L.T., leurs noms correspondants en breton sont issus de *Redónes*, *Namnétes* et *Venéti*, accentués sur le premier type, et ont donné Roazon, Naoned et Guened.

Quel enseignement tirer de toutes ces constatations ? Que toute une zone archaïsante existait en Gaule, pendant que se poursuivait la romanisation, que ce fait est un argument en faveur de la persistance de la langue gauloise accentuée à l'ancienne mode. Il faut également remarquer que cette zone

se prolonge dans le sud de la Bretagne entre la Loire et l'Odet, dans l'ancien territoire des Vénètes.

Il est donc certain que la langue gauloise s'est éteinte alors qu'elle était en pleine crise d'évolution accentuelle. « Mais, pendant les siècles qui précédèrent cette extinction, la seconde accentuation, qui avait pour elle le prestige des plus grandes villes, refoulait peu à peu la première vers les campagnes reculées, les montagnes, les régions périphériques, et donc aussi l'Armorique » [43].

Or quand on observe ces particularités jointes aux particularités observées à propos du pays des Vénètes, on ne peut qu'établir un parallèle entre elles et un phénomène qui est contemporain, à savoir la différence de l'accentuation entre le K.L.T. et le vannetais.

En effet, les trois dialectes K.L.T. sont accentués sur l'ancienne antépénultième devenue pénultième par suite de la chute commune au celtique et au français de la syllabe finale devenue inutile depuis l'abandon de la déclinaison. Cependant, à la différence du français, ils ont conservé cette ancienne pénultième, même atone. Or le vannetais est accentué sur l'ancienne pénultième devenue finale pour les mêmes raisons.

Ainsi au K.L.T. Guéned correspond le vannetais Guenéd. Au K.L.T. *búhez* (vie) correspond le vannetais *buhé,* à *stéren* (étoiles), *stirén,* à *résponṭ* (réponse), *reskónd,* à *tróad* (pied), *troéd,* etc.

L'explication de cette différence est fort simple et engage autant la phonétique que l'histoire. Étant donné que d'une part, le vannetais représente la langue d'un pays où les Bretons immigrants étaient en minorité évidente, puisque nous avons montré que les autochtones y étaient fort nombreux et qu'ils ne pouvaient parler qu'une langue gauloise, et que d'autre part le K.L.T. représente la langue de l'Armorique du Nord où les Bretons étaient les plus nombreux, il faut retenir que le dialecte vannetais est le descendant direct du gaulois *continental* primitif à l'accentuation pénultième, tandis que le K.L.T. est une langue d'importation insulaire. Ce K.L.T. dénote en effet toutes les caractéristiques du gaulois prononcé selon le deuxième type d'accentuation né sur l'axe Marseille-Londres et qui s'était répandu dans l'Ile de Bretagne, aboutissant là-bas au cornique, disparu de nos jours, et au *cymraeg,* c'est-à-dire au gallois.

Il est certain que des mélanges se sont produits. Si à l'ori-

43. Falc'hun, 165.

gine, les Bretons émigrés et les Gaulois autochtones étaient séparés par une dualité dialectale, dont il ne faut d'ailleurs pas exagérer l'importance, puisqu'il est prouvé que Gaulois et Bretons se comprenaient sans interprète, cette dualité, tout en se maintenant, a donné lieu à des emprunts et à des influences réciproques. Entre l'Odet et la Vilaine et même la Loire, la langue bretonne a subi d'abord l'influence gauloise primitive, tant dans son vocabulaire que dans sa prononciation. L'accent s'est maintenu sur la pénultième devenue finale. Puis il y eut dans toute la péninsule l'influence déterminante et uniformisante de Carhaix, dont la position géographique faisait une véritable capitale bretonnante, face à Rennes qui était le centre du romanisme. Carhaix créa peu à peu un dialecte intermédiaire entre le nord et le sud, et dont l'actuel dialecte de Cornouaille paraît être la continuation, ce qui crée évidemment de nombreux liens entre le vannetais et ce breton de Cornouaille. Enfin, au XVIe siècle, l'influence profonde de Morlaix, et par conséquent du léonard, dialecte du nord, contribua à rebretonniser le dialecte de Cornouaille, mais rejeta, par contre, le vannetais dans son domaine particulier.

Ainsi donc, si l'on ne veut pas admettre que le vannetais est le descendant direct du gaulois, tout au moins peut-on, grâce à ces observations linguistiques, montrer le processus d'immigration des Bretons insulaires en Armorique. En fait, sans qu'on puisse dire qui était en majorité, on peut affirmer que la Bretagne armoricaine fut peuplée par un conglomérat de Bretons et de Gaulois, plus ou moins associés suivant les régions. Et c'est ce conglomérat, unifié d'ailleurs sous la direction des Bretons installés dans le Pays de Vannes, et sûrement les plus agissants, qui allait former le royaume de Bretagne, devenu plus tard, sous la poussée constante des Capétiens, un duché dépendant de la couronne française.

La péninsule bretonne.

A l'extrémité occidentale du continent européen, la Bretagne armoricaine, conglomérat quelque peu hybride d'anciens Gaulois plus ou moins romanisés et de Bretons insulaires, allait pendant plusieurs siècles être la grande tentation pour les deux monarchies voisines et rivales, anglaise et française. Du VIe au XVe siècle, l'histoire de Bretagne ne sera qu'une lutte conti-

nuelle et désespérée pour essayer de maintenir l'indépendance d'une péninsule écartelée, mais il faut dire, contrairement à ce qui est enseigné généralement, que la résistance à la monarchie française fut, sinon plus forte, du moins plus longue que la résistance à la monarchie anglaise. N'oublions pas que le pays d'origine des Bretons était la Grande-Bretagne, et qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'y tourner leurs regards. D'autre part, il ne faut pas s'aveugler d'une notion trop récente de patrie française : les habitants de l'Armorique n'étaient pas des français, ils le sont devenus plus tard. Jusqu'en 1532, la Bretagne n'est pas la France, même si l'influence française, surtout par le canal de l'église et de la Métropole de Tours, a été grandissante.

Officiellement, par un texte du deuxième concile de Tours, en 567, nous savons qu'à cette date, la Bretagne armoricaine constituait une entité complètement séparée du reste de la Gaule. Pendant tout le VIIe siècle, des écrivains comme Fortunat et Grégoire de Tours désignent la péninsule sous le nom de *Britannia*, ce qui prouve qu'à cette époque, les émigrés étaient assez nombreux pour avoir pu imposer leur nom à l'Armorique.

Mais cette indépendance n'était pas du goût des Mérovingiens qui répugnaient à voir se constituer un état étranger aux portes de la Neustrie. Les incursions franques furent certainement très nombreuses, à tel point qu'en 577, un chef du nom de Waroch passe à l'offensive, s'empare de Vannes et repousse les Francs au delà de la Vilaine. Waroch (ou Guerec) porte un nom typiquement breton, et tout indique qu'il s'agissait d'un de ces émigrés ou descendants d'émigrés installés sur l'arc de cercle autour de Vannes restée ville gallo-romaine, comme en témoigne un document de l'évêque vannetais Regalis, assurant un chef franc de son loyalisme et se plaignant de l'oppression bretonne.

La suite des événements se perd dans la légende. C'est l'époque des saints et des rois merveilleux. Tandis que dans le nord, les évêchés-abbayes d'Aleth (St-Malo), de Tréguier et de Léon semblent être les seules autorités, échappant d'ailleurs à toute influence venue de l'est, le centre et le sud sont soumis à des chefs dont le règne fut souvent éphémère et le territoire limité. En Cornouaille, l'hagiographie nous a laissé les noms de Budik, de Riwawd, de Miliaw, fondateur de Guimiliau, de Iawn Reith et du célèbre Gradlon, le roi d'Is. A Vannes, c'est un Waroch, deuxième du nom. En Domnonée, c'est-à-dire dans la partie

centrale, ce sont Riwal, Deroch et Conomor dont la légende fait un Barbe-Bleue breton.

Il faut attendre les Carolingiens pour avoir des notions plus précises. Pépin le Bref, en 753, semble avoir imposé aux Bretons un tribut qu'ils ne payèrent d'ailleurs pas, suivant en cela leurs ancêtres insulaires qui n'avaient jamais payé le tribut de Jules César. Charlemagne n'entreprit rien contre eux directement, mais envoya des missionnaires pour les arracher au paganisme qui réapparaissait partout et même sous le couvert du christianisme. C'est au fond le thème de la *Chanson d'Aquin*, rédigée trois siècles plus tard. Charlemagne, par contre, organisa la Marche de Bretagne et la confia au comte Roland. Cette marche comprenait Rennes et Nantes et sa frontière occidentale devait correspondre, du Mont-St-Michel à Donges par Montfort sur Meu, à la limite de la plus grande extension de la langue bretonne (Ligne Loth). En 786 et 799, le successeur de Roland, le comte Wido, dut faire face à des tentatives d'infiltration bretonne. En 818, sous l'impulsion du chef vannetais Morvan, surnommé Leiz-Breiz, et tant célébré par La Villemarqué, les Bretons attaquèrent en masse, mais se firent repousser par Louis le Pieux qui parvint même dans la haute vallée de l'Ellé jusqu'au repaire de Morvan. Le poète franc Ermold le Noir, qui accompagnait l'empereur Louis, et qui n'est guère tendre pour les Bretons qu'il traite d'ivrognes et de bavards, raconte dans son poème à la gloire de Louis, comment se déroula la mission du moine Witkar, chargé de proposer la paix à Morvan. Witkar s'avança jusqu'aux environs de Langonnet, sur la Montagne de Morvan. Mis en présence du chef breton, il lui tint ce discours : « Je suis envoyé vers toi par le César Louis, gloire des Francs et des Chrétiens, le premier dans la paix et dans la guerre, dans la foi et dans les œuvres. Exilés vagabonds jetés par les flots sur son Empire, vous y occupez, toi et toute ta race, un vaste territoire. Et cependant tu refuses le tribut, tu braves les armes des Francs et tu les menaces des tiennes. Il est temps d'en finir... Viens implorer la paix de Louis. »

Ermold le Noir raconte ensuite que Morvan demanda un jour pour faire connaître sa réponse, et que la femme de Morvan, « âme vénéneuse et perfide », dissuada le chef d'accepter la paix. En tous cas, le lendemain, Morvan dit à Witkar : « Pars vite et rapporte à ton roi cette réponse : je ne cultive point sa terre et je ne veux point de ses lois. Qu'il règne sur les Francs, Morvan règnera sur les Bretons. C'est mon droit comme le sien.

Si les Francs veulent la guerre, que la guerre soit. Ma main droite n'est pas encore sans force. »

La lutte reprit avec acharnement, mais le courageux Morvan, en dépit d'une résistance acharnée, finit par succomber. Louis profita de la situation pour imposer aux monastères armoricains, et notamment à celui de Landevennec, champion des coutumes celtiques, les règles en usage sur le territoire franc.

Mais la révolte couvait. En 822, un autre chef vannetais, Gwyomarch, reprenait les armes. Deux ans plus tard, il se faisait battre par Lambert, comte de la Marche. C'est alors, en 824, que Louis le Pieux, désireux de calmer une population fort agitée, donna le titre de duc pour la Bretagne entière au comte de Vannes Nominoë.

Nominoë observa d'abord un loyalisme apparent envers Louis le Pieux. Mais dès que les fils de celui-ci se disputèrent l'empire, il reprit sa complète liberté d'action, agit en véritable souverain, organisa l'unité bretonne et mérita ainsi le surnom de « Père de la Patrie ». S'étant prononcé pour Lothaire, suzerain éloigné, donc peu gênant, il bafouait donc ouvertement Charles le Chauve. Celui-ci monta une expédition pour le ramener à la raison et s'emparer définitivement de la péninsule. Mal lui en prit. Il fut battu à plate couture le 22 novembre 845 à Ballon, au sud de Rennes et contraint de reconnaître l'autorité de Nominoë sur la Bretagne. Mais Nominoë poussa plus loin ses avantages : il s'empara de Rennes et de Nantes et annexa la fameuse Marche, donnant ainsi au futur duché ses limites qui sont encore aujourd'hui celles des cinq départements bretons. Ébloui par ses succès, Nominoë devint un conquérant. Il envahit l'Anjou, le Maine et le Vendômois. Il mourut le 7 mars 851 et fut enseveli dans l'abbaye Saint-Sauveur de Redon, fondée sous son patronage par Conwoïon, archidiacre de Vannes, et qui fut l'une des plus brillantes abbayes bretonnes. Nominoë avait cependant eu le temps de tracer les grandes lignes d'une réforme politique, administrative et religieuse. Comme il était vannetais, il fit passer l'axe politique du pays dans le sud, de Nantes à Vannes. Il réorganisa les évêchés du nord et les délimita (St-Pol de Léon, Tréguier, St-Brieuc, St-Malo et Dol), en leur faisant perdre d'ailleurs leur caractère monastique. Il épura le clergé du sud traditionnellement gallo-romain et essaya de soustraire toute l'église bretonne à l'obédience de Tours, proposant la création d'une nouvelle métropole, bretonne celle-là, à Dol.

Le personnage de Nominoë ne manque ni de grandeur, ni de mérites. Il est l'un des rares souverains bretons à avoir réussi une cohésion parfaite dans un pays peu soucieux d'unité et déchiré, comme au temps des Gaulois et des Bretons insulaires, par des querelles intestines et des luttes de préséance bien dans la mentalité celtique. Mais, hélas, cette cohésion n'allait pas durer longtemps.

Erispoë, fils de Nominoë, reprit la lutte contre Charles le Chauve, qui espérait profiter du changement de chef pour prendre sa revanche. Dès l'été de 851, Charles le Chauve, encore une fois vaincu, dut reconnaître *officiellement* à Erispoë le titre de Roi de Bretagne et lui céda ses droits sur la Marche, avec Rennes, Nantes et le pays de Retz, en échange d'une très vague promesse de fidélité. C'était évidemment plus qu'une victoire, c'était la consécration d'un état de fait.

Cependant, les Bretons ne furent guère reconnaissants envers Erispoë, puisqu'ils prirent parti pour le cousin de celui-ci, Salaün, en qui il voyait un plus ardent défenseur de la cause nationale. Salaün fit, en 857, assassiner Erispoë (la légende dit qu'il le tua lui-même), se fit reconnaître comme roi et poussa encore plus loin que ses prédécesseurs. Il s'allia successivement aux Normands qui commençaient à ravager le pays, au fils révolté de Charles le Chauve, à Charles lui-même, puis encore une fois aux Normands. Il obligea le roi de France, en 867, à conclure une paix qui faisait passer le Cotentin sous la domination bretonne. Le succès de Salaün était considérable et la Bretagne prenait figure, non seulement de nation conquérante, mais encore, de puissance solidement établie sur un territoire unifié qui comprenait en fait tout le massif armoricain. C'était la revanche de toutes les turpitudes, de toutes les défaites subies depuis des siècles par les Celtes devant les Romains et les Saxons.

Cette époque marque l'apogée de la monarchie bretonne. La péninsule jouissait d'une relative prospérité, due en grande partie aux relations commerciales maritimes avec la Grande-Bretagne. Les Bretons avaient gardé des liens très étroits avec les habitants de l'île, notamment ceux de Cornouaille et de Galles qui parlaient sensiblement la même langue qu'eux. D'autre part, ils s'étaient réconciliés avec les Saxons, du moins pour ce qui était de leurs intérêts immédiats. Cette prospérité est marquée par la création de nombreuses abbayes, la construction de nombreux châteaux, l'ornementation des sanctuaires. Salaün envoya en cadeau au pape Adrien une statue

d'or mesurant sa taille, ce qui montre de la part du souverain breton un désir de magnificence et de prestige.

La culture se développait, surtout à Redon et à Landevennec, centres intellectuels de premier ordre. Mais, chose surprenante : alors qu'en Irlande, les moines sauvaient la tradition gaëlique en la ramassant dans de précieux manuscrits, alors qu'au Pays de Galles, d'autres moines conservaient jalousement la poésie et les *mabinogion*, les moines armoricains sacrifiaient à la poésie latine. Nous n'avons retrouvé aucun texte en breton antérieur au XVe siècle, si ce n'est un fragment de poème datant du XIIe siècle. Est-ce à dire que les Armoricains aient oublié complètement la tradition de leurs ancêtres ? On serait tenté de le croire. Mais on peut expliquer cette carence de textes bretons par deux remarques : d'abord la permanence de la tradition orale, comme chez les Gaulois, et qui est très frappante dans les campagnes, ce qui fait que les clercs ne se croyaient pas obligés de consigner par écrit les récits légendaires ; la présence de bardes errants est attestée durant tout le moyen âge et ce sont ces bardes qui devaient assurer la continuité de la tradition. D'autre part, il n'est pas prouvé qu'il n'y ait pas eu de manuscrits bretons, mais comme tout a été dispersé au moment des invasions et des ravages des Normands, il est plausible de prétendre que ces manuscrits en langue barbare que personne ne comprenait en dehors de la péninsule et qui échouaient dans des monastères francs ont été mis à l'écart et détruits par le temps.

Cependant Salaün agissait en roi absolu et autoritaire, ce qui n'était pas du goût de certains de ses vassaux. On n'oubliait pas non plus que c'était un assassin, malgré ses pénitences publiques et son désir prétendu de prendre sa retraite dans la prière. C'est ainsi que, justifiant une fois de plus le dicton « qui frappe de l'épée périra par l'épée », Salaün tomba sous les coups de quelques révoltés, au village de Merzer (la Martyre) en Langoëlan, sur les bords du Scorff, en 874. Et chose curieuse, Salaün mort fut en odeur de sainteté à tel point qu'il est souvent représenté sur les autels des chapelles bretonnes (Saint-Salomon).

Salaün fut certainement un grand roi. Mais il commit la faute des Héduens du temps de César et celle de Vortigern appelant des Saxons à son secours. En effet, Salaün fut plusieurs fois l'allié des Normands qui ne pensaient qu'à piller la Bretagne, et pour prix des services qu'il leur demandait, il avait dû leur accorder des facilités. Du vivant de Salaün, les Normands se

tinrent tranquilles et respectèrent les engagements. Mais dès la disparition du roi, alors que sa succession était disputée entre Pasqueten, comte de Vannes et gendre de Salaün, et Gurwan, comte de Rennes et gendre d'Erispoé, les Normands se jetèrent sur les principales villes. Pasqueten conclut un accord avec eux et les envoya contre Gurwan. Gurwan les repoussa loin de Rennes.

Pasqueten et Gurwan disparurent à quelques mois d'intervalle, mais le problème de la succession n'était pas résolu pour autant. La lutte reprit entre Judikaël, fils de Gurwan, et Alain, frère de Pasqueten. Les Normands recommencèrent de plus belle leurs pillages. Alors Judikaël et Gurwan s'entendirent contre l'ennemi commun. Judikaël battit les Normands sur les bords du Blavet, mais fut tué en les poursuivant. Alain les écrasa aux environs de Questembert en 890.

Le Comte de Vannes était donc le seul compétiteur, et de plus, sa victoire décisive sur les Normands lui avait fait mériter le surnom de « Grand ». Il eut donc le titre de duc, puis celui de « roi pieux et pacifique ». Alain le Grand régna de 890 à 907, redonnant à la Bretagne la prospérité et la puissance du temps de Salaün. Il avait deux capitales, Vannes et Nantes, et entretenait de bons rapports avec son vassal le comte de Rennes, Bérenger, un Franc de Neustrie, beau-frère de feu Judikaël. Mais il résidait la plupart du temps dans son château de Rieux, non loin de l'abbaye de Redon.

A la mort d'Alain le Grand, les querelles de succession recommencèrent. Il ne faut pas oublier que le droit celtique ne reconnaissait pas la primauté de l'aîné : toute succession devait être un partage. D'autre part, la royauté bretonne était élective : le tout était de trouver le successeur adéquat. Or aucun des fils d'Alain ne put parvenir à s'imposer et finalement la royauté échut à Gourmelon, comte de Cornouaille.

Alors s'ouvre l'une des périodes les plus noires de l'histoire de la péninsule. Le roi de France Charles le Simple, ayant, par le traité de St-Clair sur Epte, donné aux Normands de la Basse Seine le territoire qui allait être le noyau de la Normandie, abandonna aux Normands du Cotentin et de la Loire toute la péninsule bretonne. Ce fut le déferlement. Ce fut aussi le grand exil. Les moines allaient se réfugier un peu partout en France. Ceux de Landevennec gagnèrent Montreuil sur Mer, d'autres trouvèrent asile à Paris, Corbeil et Orléans. Marmoutier recueillit les reliques de Saint-Korentin, le célèbre évêque de Quimper. Quant aux nobles, ils n'émigrèrent pas vers la France, mais

repassèrent la Manche et retournèrent dans leur pays d'origine. Cette émigration est significative : l'Église était tournée vers la France dont elle subissait la nette influence. La noblesse, au contraire, tournait des regards non dénués de nostalgie vers le berceau de la race. Parmi les plus célèbres émigrés se trouvait le comte de Poher (Haute Cornouaille), Mathuedoi, gendre d'Alain le Grand. Il se réfugia à la cour du roi saxon Athelstan.

Cependant Mathuedoi avait un fils, Alain, qui était donc le petit-fils d'Alain le Grand. Athelstan comprit le parti qu'il pouvait tirer de la situation : éliminer le plus possible de Normands et s'assurer un droit de regard sur l'Armorique. C'est pourquoi il encouragea le jeune Alain à reprendre possession du royaume et lui fournit une aide substantielle. Avec une troupe saxonne, et une cohorte d'émigrés, soutenu par l'abbé de Landevennec qui avait réussi à sauver la fortune du monastère, Alain débarqua à Dol en 936, et grâce au soulèvement général des Bretons qui n'attendaient que cette occasion, il débarrassa le pays des Nomands en moins de trois ans, par les victoires de Plourivo, de Nantes et surtout de Trans, près de Cancale, en 939. Alain II, surnommé Barbetorte, s'employa de son mieux à réparer les malheurs de la guerre. La Bretagne était en effet saignée à blanc, les villes détruites, les monastères pillés, les campagnes désertées et en friche. La population, du fait de la guerre et de l'émigration, était tombée presque de moitié, et le premier souci du souverain fut de repeupler les espaces vides, surtout en Haute Bretagne. C'est pourquoi il obtint du roi de France Louis IV, avec qui il entretint toujours de bons rapports, que les serfs fugitifs venus des provinces limitrophes ne seraient pas poursuivis sur le territoire breton et qu'ils pourraient s'y installer.

Ce repeuplement de la Bretagne, nécessité par les besoins économiques, allait avoir des conséquences sur l'évolution du pays. Car, du jour au lendemain, des populations celtophones furent remplacées par des francophones, et cela bien plus à l'ouest de la fameuse « ligne Loth ». Ainsi s'explique le début du recul de la langue bretonne et son remplacement par le roman dans presque toute la Haute Bretagne. Cela, joint au fait que la noblesse de vieille souche celtique avait émigré en partie, fut également la cause de la francisation progressive de la péninsule, surtout par le nord, qui avait davantage souffert des incursions normandes et qui s'était trouvé très dépeuplé.

Alain Barbetorte, que l'on considère comme le dernier des rois bretons authentiques, mourut en 952 à Nantes. Ce fut son fils Drogon qui lui succéda, mais mourut prématurément en 958. Alors s'ouvrit une autre crise de succession. Alain Barbetorte avait deux batards, Hoël et Guérec, tous deux comtes de Nantes, qui réclamèrent le pouvoir, soutenus par Foulques le Bon, comte d'Anjou, qui avait épousé la veuve d'Alain. Mais alors se dressa contre eux le comte de Rennes, qui possédait aussi Vannes et la Domnonée, Conan le Tort, soutenu, lui, par le Comte de Chartres. On le voit, l'influence française commençait à se faire jour. Conan le Tort s'empara de Nantes en 990, mais deux ans plus tard, le 27 juin 992, il fut battu et tué par Foulques Nerra, petit fils de Foulques le Bon, à Conquereuil. Finalement ce fut Geoffroy, fils de Conan, qui fut reconnu comme duc et qui maintint la prépondérance de la maison de Rennes, d'ailleurs d'origine franque. Geoffroy, gêné par l'amitié fort intéressée du comte de Chartres, voulut contrebalancer cette influence par un rapprochement avec Richard de Normandie dont il épousa la sœur Havoise. Geoffroy étant mort au cours d'un pèlerinage à Rome en 1008, son successeur fut son fils Alain III qui régna jusqu'en 1040. Mais comme il était encore enfant, ce fut sa mère Havoise qui exerça le pouvoir pendant quelques années, se heurtant à une révolte de paysans qui aboutit à la suppression quasi-totale du servage et à une conjuration de vassaux remuants, encouragés d'ailleurs par le comte d'Anjou. Alain III, qui ne porta pas officiellement le titre de roi, mais qui fut surnommé cependant *Roebreiz* (Roi de Bretagne), essaya de se soustraire le plus possible aux exigences de son allié normand Robert le Diable, qui d'ailleurs était son cousin. Il eut de nombreuses difficultés avec son propre frère Eudes de Penthièvre, fondateur d'une maison qui allait se révéler dangereuse pour l'unité bretonne. Lorsqu'Alain III Roebreiz mourut le 1er août 1040, c'est Eudes de Penthièvre qui assura la continuité du pouvoir pendant la minorité du fils d'Alain, Conan II et qui, dès la majorité de celui-ci, fomenta contre lui de nombreux complots en compagnie d'Hoël, comte de Cornouaille, beau-frère de Conan. Conan II mourut en 1066, et c'est précisément Hoël de Cornouaille qui lui succéda. La maison de Cornouaille, de souche authentiquement bretonne, succédait à la maison de Rennes, à une période où commençait à se faire sentir une influence prépondérante de la Normandie.

En tous cas de nombreux Bretons participèrent à la conquête de l'Angleterre. On s'accorde à dire qu'un tiers environ de

l'armée de Guillaume le Conquérant à Hastings était composée de Bretons, nobles et roturiers. Beaucoup d'entre eux reçurent des terres en Devon et en Cornwall : c'était un juste retour des choses, car si leurs ancêtres avaient dû, cinq ou six siècles plus tôt, quitter ce pays sous la menace saxonne, ils trouvaient enfin l'occasion de les venger, de rentrer en possession des terres qui leur avaient été volées, et de resserrer les liens entre l'île et le continent. Il y eut effectivement un rêve breton au XIe siècle : celui de reconstituer la Bretagne primitive — et surtout insulaire, et c'est à cette époque que prend corps le mythe arthurien qui fut en quelque sorte l'Histoire Sacrée d'un peuple qui n'avait jamais admis sa défaite.

Il est bon de s'arrêter à cet aspect à la fois historique et légendaire de la mentalité bretonne, car il explique assez la suite des événements. On verra ainsi qu'en 1066, la Bretagne armoricaine s'est vidée de tout ce qui lui restait de forces vives, et surtout de forces *celtiques*. A partir de cette date, c'est une Bretagne déjà francisée qui va essayer de survivre grâce à quelques isolés.

Il est certain que l'alliance avec les Normands permettait tous les espoirs : d'abord échapper à la zone d'influence capétienne ; ensuite, profiter des prétentions normandes sur l'Angleterre pour s'y infiltrer en conquérants ; enfin reconstituer une sorte d'unité pan-celtique [44].

Mais Guillaume le Conquérant se méfiait, à juste titre, de ses bouillants alliés. Lui-même, il poursuivait un autre rêve, constituer un empire normand de l'Humber à la Garonne. Il endormit les vainqueurs d'Hastings en leur procurant de solides domaines qui ne lui coûtaient pas cher puisqu'ils étaient confisqués aux Saxons. A Alain de Penthièvre, qui commandait l'arrière-garde à Hastings, il donna l'une des plus riches seigneureries d'Angleterre, l'*Honneur de Richmond*, qui, à partir de Conan III, en 1148, reviendra traditionnellement aux ducs de Bretagne. Puis, sous prétexte de porter secours à son cousin Hoël de Cornouaille en lutte avec certains de ses barons révoltés, toujours sous la conduite des Penthièvre, il se précipita en Bretagne, prêt à l'annexer. C'est alors que le roi de France Philippe Ier, qui voyait d'un très mauvais œil grandir l'influence de son vassal duc de Normandie et roi d'Angleterre, obligea Guillaume en 1076 à lever le siège de Dol. Les Bretons

44. Cette tendance à l'unité pan-celtique se manifestera par la part prise par les Armoricains à la conquête normande du Pays de Galles, puis ensuite à la mainmise sur l'Irlande.

comprirent alors qu'ils n'avaient rien à espérer des Normands, mais tout à gagner en jouant de la rivalité de la monarchie anglo-normande et de la monarchie capétienne. Toute l'histoire de la péninsule, à partir du XIIe siècle sera un équilibre parfois très précaire entre les deux rivaux.

Cependant Hoël mourut en 1084 et son fils Alain IV, dit Fergent, lui succéda sans difficulté. Il joua à fond la carte normande, aida Henri Ier d'Angleterre à reprendre le duché de Normandie à son frère Robert Courteheuse en 1106. Alain avait d'ailleurs épousé Ermengarde, fille du Comte d'Anjou, et de ce fait avait augmenté les liens qui unissaient la famille ducale bretonne à la monarchie anglo-normande renforcée par la famille angevine des Plantagenêt. En 1113, par le traité de Gisors, qui mettait fin — provisoirement — à la guerre franco-normande, Louis VI le Gros, roi de France, reconnaissait solennellement au roi d'Angleterre, duc de Normandie, la suzeraineté sur la Bretagne, qui de ce fait n'était plus qu'un arrière-fief de la couronne capétienne. Cet abandon des prétentions capétiennes sur la péninsule est significatif d'un état de fait qui allait s'accentuer. L'influence française était momentanément freinée, d'autant plus que le pape Grégoire VII avait comblé l'un des vœux les plus chers des Bretons : il venait en effet, en 1078, de soustraire l'église bretonne de l'obédience de la métropole de Tours et de donner le titre d'archevêque au titulaire de Dol, l'évêque Even. C'était un grand événement, une victoire bretonne. Mais il ne faut pas se faire d'illusion : Rome, inquiète de voir la France féodale déchirée dans des querelles, jouait carrément la carte anglo-normande, puisque les souverains anglo-normands s'annonçaient comme des mainteneurs d'ordre. Et comme il était de l'intérêt du roi d'Angleterre d'isoler la Bretagne de la Touraine trop liée au roi de France, il avait demandé au pape de satisfaire le désir des Bretons. Mais quand, un siècle plus tard, les Plantagenêt n'eurent plus besoin de la métropole de Dol, ils firent retomber la Bretagne sous la coupe de l'archevêque de Tours [45].

Cependant Alain Fergent, las de régner, s'était retiré à l'abbaye St-Sauveur de Redon où il mourut en 1119. Il avait abdiqué en 1112 en faveur de son fils Conan III, qui était le gendre d'Henri d'Angleterre.

Mais Conan III se montra fort réservé envers les Anglo-Nor-

45. Les successeurs d'Even furent Jean et Roland Baudri, Geoffroy le Roux. C'est Innocent III qui, par une bulle du 1er juin 1199, supprima la métropole de Dol.

mands et inclina du côté capétien. Il alla même guerroyer en Auvergne avec le roi de France et s'efforça avec beaucoup de sagesse à maintenir une politique d'équilibre, donnant et refusant alternativement à l'un et à l'autre. Mais la mort de Conan III en 1148 allait tout remettre en question.

En effet, son héritière reconnue officiellement était sa fille Berthe (Il n'y avait pas d'empêchement à la succession par les femmes). Mais le fils de Conan III, Hoël, qui avait été évincé de la succession, se mit à intriguer avec violence. Le mari de Berthe, Eon de Porhoët, réussit à déjouer les machinations de Hoël. Mais de son premier mariage, Berthe avait un fils, Conan, et ce Conan était l'âme damnée du roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt. Ce dernier aida complaisamment Conan à s'imposer par la force. Conan IV fut duc de Bretagne, mais mérita le surnom de « Petit ». Certes, c'était un petit roi, sans volonté et sans autre pouvoir que celui d'Henri. Conan IV dut promettre de donner sa fille Constance en mariage à Geoffroy Plantagenêt, l'un des fils d'Henri II, et il fut même obligé d'abdiquer en 1166 en faveur de Geoffroy et de confier le pouvoir, pendant la minorité de celui-ci, à Henri II lui-même. Le Plantagenêt avait donc réussit ce qu'avait convoité Guillaume le Conquérant, il venait de faire main basse sur la péninsule et se mit aussitôt à tout réorganiser. Il faut dire qu'il y développa la culture, l'économie, les ports et qu'il sut trouver de remarquables administrateurs. Henri prétendait — à juste titre d'ailleurs, puisque la dynastie angevine était alliée à la maison de Cornouaille — qu'il avait des droits sur la Bretagne, et reprenait à son compte le vieux rêve celtique de l'unité retrouvée, qu'il fit publier à tout vent en encourageant les auteurs de romans arthuriens. Il est bien certain que là encore, le mythe d'Arthur s'incarnait dans un homme : et il voulait être cet homme. C'est ainsi qu'Arthur, primitivement chef breton, devint, dans les récits du XIIe siècle, maître du *Royaume de Logres*, francisation de *Lloegr*, qui désignait chez les Gallois le seul territoire *anglais*. C'est pourquoi l'Arthur primitif, simple chef de clan, devint une sorte d'empereur jouissant de la souveraineté aussi bien dans l'Ile de Bretagne que sur le continent. Il ne faut pas oublier qu'Henri Plantagenêt, après la destitution de Conan IV et après son mariage avec Alienor d'Aquitaine, avait formé un empire qui allait de l'Écosse aux Pyrénées.

C'est donc un cadre tout tracé, un cadre solide et de tout repos, qu'à sa majorité, son fils Geoffroy Plantagenêt trouva en 1182. Mais le père n'avait pas prévu que Geoffroy allait

devenir plus breton que les Bretons eux-mêmes. Dès son entrée en fonction, Geoffroy Ier commença par couper les ponts qui reliaient l'administration péninsulaire à l'administration anglaise, se réservant le droit de disposer de la Bretagne comme il l'entendait. Il fit si bien qu'il se brouilla avec son père et fut à deux doigts de conclure une alliance avec le roi de France enchanté de cette occasion. Mais Geoffroy mourut en 1186 au cours d'un tournoi, laissant cependant à la Bretagne un document juridique d'une extrême importance dû à un accord entre ses principaux vassaux et lui-même en 1185, et qu'on appelle l'*Assise au Comte Geoffroy*.

C'était en fait le résultat des efforts d'Henri II et de Geoffroy pour doter la Bretagne d'institutions modernes qui respectassent malgré tout la tradition celtique. Car il faut dire que les Plantagenêt, qui, ne l'oublions pas, étaient angevins et normands, mais non pas anglais, n'ont rien fait pour angliciser ou franciser la péninsule armoricaine. Bien au contraire, ils ont voulu la doter d'une physionomie originale.

L'*Assise au Comte Geoffroy* était destinée à sauvegarder l'unité bretonne et interdisait le démembrement des baronies et des fiefs. En effet, la coutume celtique, coutume égalitaire et finalement très démocratique, voulait que tout territoire fût partagé entre les enfants, sans distinction de sexe ni de droit d'aînesse. C'est la raison pour laquelle il y avait tant de disputes au moment des successions et tant de petites seigneuries un peu partout. On trouva le moyen de faire passer le domaine à un seul héritier, tout en prévoyant le dédommagement des enfants évincés.

Il y avait en Bretagne deux sortes de fiefs. Les fiefs nobles n'étaient guère différents de ceux de toute l'Europe. Mais le souci d'égalitarisme avait fait qu'il n'existait pas de tenue à cens pour les roturiers : c'étaient des *fiefs roturiers*, ou *fiefs taillifs*, remis à des paysans en échange d'impôts, mais aussi avec un véritable contrat analogue à celui passé entre le vassal et le seigneur ; il y avait donc un lien personnel entre le noble et le roturier, avec devoirs réciproques. Dans certains cas, le seigneur ne pouvait prendre de décision quant à la terre occupée par un paysan sans prendre l'avis de celui-ci, notamment pour aliéner ses droits.

Le même souci, pourrait-on dire démocratique, se manifeste dans l'institution de la tenure à domaine congéable, l'une des dispositions les plus originales du droit breton et qui est vraisemblablement d'origine insulaire, puisqu'elle n'a vraiment été

pratiquée que dans la zone bretonnante. Selon cette disposition, la propriété n'est pas un droit absolu. On voit que cette notion est singulièrement moderne, puisqu'à l'époque la propriété constituait dans toute l'Europe la base même de la société. Donc la propriété est divisée entre le foncier à qui appartient nominalement la terre et le domanier qui la cultive — ou la fait cultiver —, à qui appartiennent les bâtiments. Le domanier contracte un bail pour le fonds, mais ce bail peut ne pas être renouvelé. Si le bail n'est pas renouvelé, le domanier a droit à une indemnité équivalente à sa part et comprenant donc les édifices qui lui appartiennent et qu'il a pu aménager, agrandir ou même construire. Cette méthode permettait ainsi une mise en valeur beaucoup plus considérable des terres, et notamment des terrains encore en friche.

De même nature était la *tenure à quevaise*, pratiquée surtout dans les Monts d'Arrée, qui, sans admettre de congément, partageait la propriété entre le foncier et le tenancier. Mais là, le tenancier perdait ses droits s'il abandonnait la terre pendant plus d'un an et c'était le plus jeune des enfants qui héritait, à l'exclusion des autres. Si le tenancier n'avait pas d'enfants, la terre revenait entièrement au foncier.

En aucune façon le tenancier n'était un serf. Le servage avait disparu dès le début du règne d'Alain Roebreiz. Seuls subsistaient dans quelques endroits des usages remontant à l'époque des serfs, comme le droit de mainmorte lorsque le tenancier n'avait pas d'enfants. La taille arbitraire n'a été signalée qu'en des cas exceptionnels. Il est infiniment probable que la société bretonne du XIIe siècle était de loin en avance de plusieurs siècles sur les sociétés féodales françaises ou même anglaises. Dans ces conditions, les Bretons n'avaient aucun intérêt, en dehors de leur « nationalisme », à s'intégrer dans les systèmes de leurs puissants voisins.

L'*Assise au Comte Geoffroy* ralentit considérablement le morcellement des terres. Au XIIe siècle, les vassaux du duc de Bretagne étaient innombrables, mais les grands fiefs très rares. De tous temps, le comté de Vannes était le domaine personnel du duc, puisque l'origine de l'unité bretonne était le Vannetais. A ce comté de Vannes s'adjoignait l'ancienne Marche, avec Rennes et Nantes, et plus récemment la Cornouaille. Il ne restait donc, comme fiefs, que la vicomté de Léon, correspondant à l'évêché de St-Pol, la vicomté de Porhoët, avec pour capitale Josselin, et appartenant à l'évêché de St-Malo, la récente vicomté de Rohan, détachée du Porhoët, mais dépendant du

diocèse de Vannes, et surtout le comté de Penthièvre, avec pour capitale Lamballe et comprenant les diocèses de Tréguier et de St-Brieuc.

Cependant, à la mort de Geoffroy, Henri II reprit personnellement en mains les destinées de la Bretagne, pas pour longtemps d'ailleurs, puisqu'il disparut lui-même en 1189. L'héritier était le fils posthume de Geoffroy, auquel on avait donné, non sans intention précise, le nom célèbre d'Arthur. C'était un Plantagenêt, mais de souche authentiquement bretonne par sa mère Constance. Celle-ci assuma le pouvoir sans difficulté jusqu'au retour de son beau-frère Richard Cœur de Lion de la Croisade. Le roi d'Angleterre envahit la Bretagne, et retint Constance prisonnière. Celle-ci avait cependant eu le temps de faire partir son fils et de le confier à Philippe-Auguste. En 1202, comme Philippe-Auguste avait fait prononcé la déchéance de Jean sans Terre, il investit solennellement Arthur duc de Bretagne et lui donna en plus toutes les possessions continentales de Jean, à la seule charge de les conquérir. C'est au cours de cette conquête qu'Arthur fut capturé par son oncle qui le fit périr à Rouen le 3 avril 1203, dans des circonstances qui sont demeurées mystérieuses. Il est possible que Jean Sans Terre, qui, comme on le sait, était un demi-fou, brute et sanguinaire, assassina lui-même son neveu. Arthur venait juste d'avoir 16 ans.

Il y avait maintenant deux héritières Alix et Alienor, filles de Constance et de son second mari Guy de Thouard. Ce fut Alix qui fut désignée comme duchesse par une assemblée d'évêques et de barons qui chargèrent ses parents de la régence, puisqu'Alix n'avait que 4 ans. Les Bretons souhaitaient marier la jeune duchesse avec le comte Henri de Penthièvre, mais Philippe-Auguste, qui avait réussi à se débarrasser des Plantagenêt, n'avait aucune envie de voir la péninsule conserver son indépendance. Par la menace, il imposa comme fiancé à Alix son cousin Pierre de Dreux, surnommé Mauclerc, petit-fils de Louis le Gros, et comme il n'avait aucune confiance dans l'entourage d'Alix, il n'attendit même pas le mariage pour confier le duché à Pierre en 1213. La Bretagne, après avoir échappé aux Plantagenêt, paraissait maintenant aux mains des Capétiens.

Mais, de même qu'Henri II avait vu ses plans déjoués par son fils Geoffroy, Philippe-Auguste n'eut pas raison de son cousin Pierre. Car celui-ci, s'il fut irréprochable féodalement parlant envers le roi de France, n'en fit qu'à sa tête, devenant lui-aussi plus breton que les Bretons. Il se montra d'une fer-

meté exemplaire envers ses vassaux, déposséda presque entièrement le comte de Penthièvre en qui il sentait un dangereux rival, utilisa l'*Assise au Comte Geoffroy* à son profit en prenant possession de toutes les seigneuries dont le titulaire était mort sans enfant majeur, limita le nombre des châteaux-forts qu'on ne put construire qu'avec son autorisation, développa les lettres et la culture sur l'ensemble du territoire, reprenant en somme à son compte tout ce qu'y avaient commencé les Plantagenêt.

Pierre Mauclerc, s'il sut se faire obéir de ses vassaux, eut maille à partir avec l'église, ce qui lui valut d'ailleurs son surnom. Nul prince ne fut en effet autant anticlérical. Ne pouvant restaurer la métropole de Dol, il s'acharna contre les privilèges et les prérogatives du clergé en qui il voyait les serviteurs fidèles du roi de France. Il est inutile de dire qu'il subit un nombre impressionnant d'anathèmes et qu'il fut souvent sous le coup de l'excommunication.

Pendant la régence de Blanche de Castille, il s'allia à Thibaud de Champagne et prêta même hommage au roi d'Angleterre pour que celui-ci vînt à la rescousse. Mais le roi d'Angleterre ne se souciait guère, à ce moment là, d'une affaire qui était un véritable guêpier. En 1234, Pierre Mauclerc dut se soumettre. En 1237, il abdiqua en faveur de son fils Jean, mais auparavant, il lui avait fait épouser la fille de Thibaud de Champagne. Devenu simple chevalier, il se réconcilia avec Saint-Louis, et partit en croisade avec lui. C'est au retour de Terre Sainte, en 1250, qu'il mourut, laissant le souvenir d'un homme courageux et pieux malgré un anticléricalisme forcené. Parmi ses innovations, on doit signaler qu'il introduisit en Bretagne le blason avec hermines, qui était le sien propre et qui allait devenir le symbole breton.

Jean Ier, dit le Roux (1237-1286), dont le règne fut le plus long de toute l'histoire bretonne, fut un excellent administrateur, homme d'affaires avisé, poète délicat et raffiné, qui restaura le château de Suscinio dans lequel il résida souvent. Il s'efforça de conserver l'équilibre entre l'Angleterre et la France. Son fils Jean II (1286-1305), auquel fut restitué le fameux *Honneur de Richmond* et qui était le gendre d'Henri III, eut plus de difficultés tant du côté de sa belle-famille que des Capétiens et se heurta une fois de plus à l'église notamment à propos des droits de tierçage. Arthur II (1305-1312), qui trouva enfin un compromis avec le clergé, se maria deux fois, la première avec l'héritière de la vicomté de Limoges dont il eut trois fils,

et la seconde avec Yolande de Dreux, comtesse de Montfort-l'Amaury, dont il eut cinq filles et un fils. Jean III (1312-1341), issu du premier mariage d'Arthur, n'eut par contre aucun héritier légitime bien qu'il se fût marié trois fois, et comme ses deux frères étaient morts, le problème de la succession se posa une nouvelle fois.

Normalement, la couronne ducale devait revenir au dernier fils d'Arthur, Jean de Montfort, mais Jean III exécrait sa marâtre Yolande de Dreux et par voie de conséquence son demi-frère : il avait laissé entendre qu'il ne voulait pas de lui comme héritier. Il restait Jeanne de Penthièvre, nièce de Jean III, mais le duc se refusa à trancher définitivement le problème et mourut sans avoir fait connaître son choix.

Jeanne de Penthièvre avait épousé, sur les conseils intéressés de Philippe VI de Valois, Charles de Blois, propre neveu du roi de France. A la mort de Jean III, Philippe VI poussa Charles et Jeanne à réclamer le duché, en vertu du fait que Jeanne était petite-fille d'Arthur II, la loi salique n'existant pas en Bretagne.

Bien entendu Jean de Montfort qui avait pour lui l'avantage d'être le propre fils d'Arthur II — bien que ses adversaires prétendissent qu'il était un enfant adultérin — se dressa immédiatement contre les prétentions de Jeanne de Penthièvre, en arguant, ô ironie, la loi salique qui régissait le royaume de France dont la Bretagne n'était qu'un fief. Jean s'empara de Nantes et s'y fit reconnaître comme duc, se précipita à Limoges où il fit main basse sur le trésor amassé par son prédécesseur et se rendit maître en quelques mois des principales places-fortes bretonnes, où, il faut le dire, il fut fort bien accueilli. Puis, pour préserver l'avenir, il se rendit en Angleterre et conclut un traité avec le roi Edouard III.

Tout ceci n'était pas du goût de Philippe VI qui voyait, à la période critique de la guerre franco-anglaise, la Bretagne se tourner vers l'ennemi. Le 7 septembre 1341, la cour du roi, réunie à Conflans, désignait Charles de Blois comme duc de Bretagne, au nom de sa femme Jeanne de Penthièvre. Philippe VI envoya une armée pour appuyer Charles, et cette armée s'empara de Nantes, faisant prisonnier Jean de Montfort. On pouvait croire que tout était réglé. En réalité la guerre de Succession ne faisait que commencer.

Car Jean de Montfort avait épousé Jeanne de Flandre, une femme remarquable par sa tenacité et son courage. Son mari prisonnier, ce fut elle qui continua la lutte et cela sans faiblir,

pendant 24 ans. Et comme de l'autre côté, Charles de Blois, prince bon et pieux qui fut plus tard béatifié, était absolument dénué de volonté et beaucoup plus absorbé par ses devoirs religieux que par les affaires politiques et militaires et se contentait d'obéir à sa femme elle-même âme damnée du roi de France, on a pu appeler cette lutte la « guerre des deux Jeanne ». Car, en fait, Jeanne de Montfort et Jeanne de Penthièvre, qui se haïssaient, ne s'épargnèrent guère.

Du côté de Penthièvre se trouvaient les plus grands vassaux et les prélats. Tous étaient plus ou moins sous obédience française et étaient soutenus activement par le roi de France.

Le parti de Montfort comprenait toute le petite noblesse et la majorité de la population bretonnante. Ce parti fut évidemment soutenu par le roi d'Angleterre, mais certains historiens ivres d'anglophobie ou soucieux de ne point paraître *autonomistes*, se sont efforcés de démontrer à grand renfort de sons de trompes patriotiques que les gens de Montfort étaient des traîtres et que la vraie Bretagne était du côté de Charles de Blois.

Il faut remettre les choses à leur place. Aux yeux d'un observateur lointain et impartial, cette guerre n'était qu'une querelle intérieure qui s'imbriquait dans le cadre plus général de la guerre de Cent ans. Pourquoi donc parler de Français et d'Anglais alors que c'étaient des Bretons d'un côté et de l'autre ? Mais pour un observateur plus soucieux des détails, il faut bien reconnaître que le parti de Charles de Blois était le parti de la Haute-Bretagne et de la noblesse francisée, que l'Église, par le canal de l'Archevêque de Tours, avait tout intérêt à maintenir la péninsule dans la zone d'influence française, et que cette faction comptait ce que la Bretagne comptait de moins authentiquement breton.

Par contre, le parti de Montfort groupait l'ensemble des Bretons de souche, ou du moins ce qu'il en restait. Si le parti de Charles de Blois était clérical et aristocratique, le parti de Montfort était sinon démocratique, le mot serait de trop, du moins celui de la petite noblesse et des tenanciers, avec en plus le vieux fond d'anticléricalisme, ou plutôt d'opposition à l'église française qui avait toujours caractérisé le tempérament breton.

Et qu'on ne vienne pas dire que Montfort était un traître pour s'être allié à l'Angleterre, il ne l'était pas davantage que Jeanne de Penthièvre alliée au roi de France. Depuis des siècles, la politique bretonne avait été l'équilibre entre les deux puis-

sances voisines, et d'autre part la Bretagne avait autant de liens avec l'Angleterre qu'avec la France, sinon plus.

Ce débat n'est malheureusement pas clos. On oublie trop souvent que pour juger les faits celtiques, et plus particulièrement les faits bretons, il faut abandonner une certaine mentalité française chauvine et qui consiste à donner raison une fois pour toutes à ce qui est français. Or au XIVe siècle, la France n'était qu'une série de provinces convoitées par une dynastie d'origine germanique et qui eut le mérite d'être plus agissante que les autres. Il n'est donc pas question de patriotisme français à propos de la guerre de Succession de Bretagne, mais de convoitises réciproques de la France et de l'Angleterre, qui profitaient toutes deux des difficultés intérieures bretonnes, que la France, pour sa part, en encourageant ouvertement et *dès le début* Charles de Blois, avait largement contribué à susciter.

Rennes tomba aux mains des Français en 1342. Voulant profiter de son avantage, Philippe VI ordonna à Charles de Blois de poursuivre Jeanne de Montfort et de la faire prisonnière. Jeanne s'était réfugiée dans la forteresse d'Hennebont avec son fils qui portait lui-aussi le nom de Jean, entourée de ses fidèles lieutenants Guillaume de Cadoudal, Yves de Trésiguidy, Henri et Olivier de Spinefort, les sires de Landerneau et de Guingamp, ainsi que l'évêque de Léon, traditionnellement opposé à l'autorité de Tours. Elle avait envoyé Amaury de Clisson en Angleterre chercher du secours auprès du roi Edouard III qu'elle reconnut d'ailleurs, cela ne lui coûtait pas cher, comme roi de France.

Charles de Blois, grisé par le succès de Rennes — où la population était en majorité francophile —, envoya Louis d'Espagne mettre le siège devant Hennebont. Jeanne laissa les troupes ennemies s'installer et se mit à préparer activement la défense de la ville. Quelques jours plus tard, elle prit la tête d'un véritable « commando » et s'en alla mettre le feu dans le camp français. Cet exploit, qui lui valut le surnom de « Jeanne la Flamme », empêcha Louis d'Espagne de lancer l'assaut, mais le siège n'en continua pas moins. Les habitants d'Hennebont, craignant la famine, s'efforcèrent de persuader Jeanne de se rendre. Elle refusa avec une énergie incroyable, attendant le retour d'Amaury de Clisson. Enfin celui-ci arriva par le Blavet, avec 6.000 archers anglais. Louis d'Espagne se replia sur Auray où Charles de Blois se contentait de prier pour le succès de ses entreprises. Hennebont fut donc une défaite pour le

parti français, mais une victoire peu convaincante pour le parti de Montfort qui n'avait réussi qu'à implanter des Anglais en Bretagne, et cela en dépit de l'héroïsme de Jeanne, héroïsme devenu légendaire, mais peut-être pas tant que nous veut le faire croire Hersart de la Villemarqué au XIXe siècle. Dans un poème plutôt délirant, l'auteur — ou le compilateur ? — du *Barzaz-Breiz* nous dit en effet :

> « que les tentes furent toutes brûlées,
> que les Français furent grillés.
> Et trente mille d'entre eux furent transformés en cendre,
> et cent seulement en réchappèrent. »

On le voit, La Villemarqué se souvenait fort bien des poèmes gallois d'Aneurin ou de Llywarch-Hen. Cela ne l'empêche pas de conclure :

> « On disait vrai au temps passé :
> Il n'y a rien de tel que des os de Français,
> rien de tel que des os de Français broyés
> pour faire lever le blé. »

Comme quoi l'aveuglement se trouve aussi bien dans l'un et l'autre parti. Cependant, un an après l'affaire d'Hennebont, une trêve fut signée à Malestroit en 1343 entre les deux Jeanne, juste au moment où Edouard III d'Angleterre et Philippe VI de Valois allaient en venir aux mains sur les bords de la Vilaine. Il est probable que les Bretons, effrayés des proportions que prenait la querelle, voulurent gagner du temps et éloigner leurs dangereux alliés.

La trêve de Malestroit fut constamment violée de part et d'autre. Jean de Montfort fut libéré en septembre 1343 sous condition de ne jamais remettre les pieds en Bretagne. Il n'eut rien de plus pressé que de s'enfermer dans Hennebont où il mourut en 1345. Pendant ce temps, le corps expéditionnaire anglais, sous la conduite de Thomas de Dagworth, rejeta les Français de la Cornouaille et du Vannetais et les poursuivit en Penthièvre. Charles de Blois voulut reprendre la Roche-Derrien en 1347, mais il fut battu et fait prisonnier. La confusion la plus totale régnait sur la Bretagne : il n'y avait plus qu'un conglomérat de petits territoires, les uns tenus par des Bretons, les autres par des Anglais, d'autres enfin par des Français, mais en tous cas une chose est certaine : il n'y avait ni vainqueurs ni vaincus.

En août 1350, près d'Auray, une bande à la solde de Jeanne de Penthièvre surprit Dagworth et le tua. En fait, il n'y avait

même plus d'armées régulières, mais des compagnies de mercenaires d'origines les plus diverses et qui se vendaient aux plus offrants. En 1351, les Anglo-Bretons qui tenaient Ploërmel s'entendirent avec les Français qui tenaient Josselin pour vider leur querelle à mi-distance des deux villes par un combat à mort de trente chevaliers d'un parti et de trente de l'autre. C'est ainsi qu'eut lieu, le 26 mars, dans la lande de Mi-Voie, sur le territoire de la paroisse de la Croix-Helléan, le célèbre Combat des Trente, dans lequel il y eut des prodiges d'héroïsme, et qui se termina par la victoire du parti français sous la conduite de Beaumanoir. Le chef « anglais » qu'on a astucieusement appelé *Bembrough* était en réalité un Breton nommé Penvro.

Cependant, le roi d'Angleterre Edouard III, pour essayer de sortir d'une situation inextricable, conçut le projet d'aboutir à un compromis avec Charles de Blois. Il le fit relâcher moyennant une forte rançon. Mais à ce moment, le roi de France Jean le Bon se fit prendre à Poitiers en 1356, et les pourparlers ne purent aboutir. Alors le duc de Lancastre mit le siège devant Rennes qui résista pendant neuf mois et fut sauvé par Bertrand Du Guesclin.

Étrange personnage que ce « Messire Bertrand ». Sa légende en a fait un héros du patriotisme français. L'histoire impartiale oblige à rectifier quelque peu l'enthousiasme qu'il a suscité chez certains chroniqueurs du temps. Pendant toute son enfance aux environs de Brons, il ne fut qu'un vaurien de la pire espèce : à la tête d'une bande d'adolescents, il attaquait tout ce qu'il rencontrait, voyageurs, marchands, aussi bien français qu'anglais ou bretons, et tira de ce brigandage de substantiels profits. En grandissant il perfectionna sa technique et prit de l'ambition. Puisque l'époque était aux « grandes compagnies », puisque la guerre était une affaire comme une autre, Bertrand loua ses services à ceux qui payaient bien. Les Français payaient mieux que les Anglais, et c'est là l'origine de son patriotisme. Et quand Charles V, qui s'y connaissait en hommes, eut vent des hauts faits de Bertrand, il vit tout le parti qu'il pouvait tirer d'un tel collaborateur ; c'est pourquoi il se l'attacha jusqu'à en faire le connétable de France.

Cependant, le traité de Brétigny amena la détente entre Anglais et Français en 1360. Mais, comme il laissa de côté la question bretonne, la querelle continuait et menaçait de s'éterniser. C'est alors qu'en 1362 débarqua en Bretagne, Jean, fils de Jean de Montfort et de Jeanne de Flandre. Ce Jean avait été élevé à la cour du roi d'Angleterre. Il avait 23 ans et était

allié à la famille royale anglaise par son mariage. Étant enfant, il avait souffert cruellement de la guerre et voulut trouver une solution. Il fit contacter Charles de Blois, proposant un partage de la péninsule : Charles de Blois aurait l'ancienne Domnonée, c'est-à-dire le Penthièvre et la partie nord ; lui même garderait le sud, Nantes, Vannes et la Cornouaille. Charles de Blois, lassé de cette guerre qui, en vérité, blessait ses convictions religieuses, et peu soucieux de porter la responsabilité de la prolongation du conflit, était sur le point d'accepter. Mais sa femme, Jeanne de Penthièvre, refusa tout net, ce qui prouve, une fois de plus, que Charles de Blois n'était qu'un pion dans la partie qui se jouait.

Puisque tout accommodement était impossible, les adversaires se préparèrent pour l'épreuve définitive. Du Guesclin ravagea la Basse-Bretagne. Le gros des troupes de Charles de Blois se réunit à Auray, avec de nombreux seigneurs français et sous la direction de Du Guesclin, en tout près de quatre mille cavaliers sans compter les hommes d'armes. Jean de Montfort sentit qu'il fallait agir vite et prendre des risques. Il réussit à grouper deux mille hommes d'armes et mille archers, s'adjoignit un corps anglais dirigé par Robert Knolles et se précipita vers Auray. On raconte qu'avant le combat, la levrette qui accompagnait toujours Charles de Blois l'abandonna et se réfugia dans le camp de Montfort. Quoi qu'il en soit, l'engagement eut lieu aux portes d'Auray, sur le territoire de Brech, le 29 septembre 1364. Froissart affirme que chacun des deux partis s'était promis, pour mettre fin à la guerre, de ne point faire prisonnier le prétendant adverse, mais de livrer un combat à mort. Charles de Blois tomba sous les coups d'une dague anglaise et mourut en s'écriant : « Haa, domine deus ! ». Le malheureux époux de Jeanne de Penthièvre une fois mort, ce fut la débandade dans le camp français, et Du Guesclin subit là sa plus cuisante défaite [46].

Après la bataille, Jean de Montfort vint s'incliner devant la dépouille de son rival et décida de faire construire, à l'endroit même où il était tombé, en guise d'œuvre expiatoire, une collégiale dédiée à Saint-Michel, puisque ce jour-là était la fête de l'Archange. Cette collégiale est ce qu'on appelle aujourd'hui la Chartreuse d'Auray, et qui fut reconstruite par la suite.

La guerre de Succession était terminée. Par le traité de Guérande, le 12 avril 1365, le vainqueur d'Auray devenait duc

46. De là vient qu'on n'en parle jamais dans les manuels d'histoire.

sous le nom de Jean IV. Il fut entendu que Jeanne de Penthièvre conserverait son comté, et que désormais, on exclurait toute candidature féminine dans la succession ducale. L'hommage restait au roi de France.

Mais la carrière aventureuse de Jean de Montfort n'était pas terminée pour autant. Il essaya d'abord de réparer les malheurs de la guerre dans un pays meurtri et dont les ressources étaient bien diminuées. Il fit reconstruire les villes, fonda à Vannes le somptueux château aujourd'hui disparu de l'Hermine, et qui fut sa résidence favorite, institua l'ordre de chevalerie de l'Hermine, et retint cette hermine comme élément unique de son blason. Mais Jean de Montfort avait des intérêts du côté de l'Angleterre. Il devait tout au souverain anglais. Il espérait la restitution de l'Honneur de Richmond. Le roi Edouard III profita de la situation et imposa à Jean un traité secret d'alliance étroite en juillet 1372. Des contingents anglais se tinrent en permanence en Bretagne.

Ce n'était pas tellement du goût des Bretons, même de ceux qui avaient soutenu Montfort. Contre les Français, ils avaient accepté l'aide anglaise. En période de paix, ils n'avaient que faire de leurs encombrants alliés. Les Bretons s'adressèrent alors à Charles V, qui tout heureux de l'aubaine, s'empressa d'envoyer Bertrand du Guesclin prendre sa revanche. Jean IV dut s'enfuir précipitamment en Angleterre. En 1373, les Anglais ne tenaient plus que Derval, Bécherel, Auray et Brest.

Charles V se décida à jouer le grand jeu. Reprenant la tactique de Philippe-Auguste contre Jean sans Terre, il fit citer Jean IV devant le parlement pour y répondre de sa félonie (le traité avec Edouard). Bien entendu, Jean IV ne vint pas, et le Parlement, le 18 décembre 1378, prononça la commise de son fief qui revenait ainsi de plein droit au roi de France.

Charles V, qui pensait avoir gagné, eut une amère déconvenue. Les Bretons se tournaient toujours du côté français quand il s'agissait d'éliminer les Anglais. Mais quand ils se virent purement et simplement absorbés par la France, ils se tournèrent immédiatement vers les Anglais. C'était la seule solution s'ils voulaient garder leur indépendance. Même la vieille et toujours intransigeante Jeanne de Penthièvre se joignit aux autres barons pour rappeler Jean IV qui débarqua à Saint-Servan le 3 août 1379 dans un enthousiasme populaire indescriptible.

Cette fois l'unité bretonne était intégrale. Jean IV conclut avec le nouveau roi d'Angleterre Richard II une alliance offensive et défensive dirigée contre Charles V, le 1er mars 1380.

Le duc avait, selon son expression, « mis en aventure sa vie et son honneur ». Ce traité fut unanimement accepté par les seigneurs bretons, mais la guerre n'eut pas le temps de se développer : Charles V mourut en septembre 1380 et les oncles de Charles VI s'empressèrent de composer. Un second traité de Guérande fut signé le 4 avril 1381, par lequel Jean IV promettait de solliciter son pardon de Charles VI, de lui prêter l'hommage-lige et de ne plus s'entourer de conseillers anglais.

Mais ce n'était pas encore fini. Du Guesclin étant mort en 1380, la charge de connétable était revenue à Olivier de Clisson qui avait été l'un des plus fervents partisans des Montfort. Or Clisson se méfiait de Jean IV qu'il accusait d'anglophilie, mais il passait son temps dans l'entourage du duc. Il avait une bonne raison pour cela, car il courtisait la troisième femme de Jean IV, la jeune et jolie Jeanne de Navarre. La brouille prit un caractère violent. Jean de Montfort organisa des guet-apens pour faire périr Clisson, notamment à Vannes en 1387 et à Paris en 1392. Et c'est pour venger le connétable que Charles VI monta une expédition vers la Bretagne, expédition au cours de laquelle il devint subitement fou dans la forêt du Mans. Comme quoi la petite histoire a souvent une influence sur la grande.

Cependant Clisson s'était tiré de ce mauvais pas. Il avait épousé Marguerite de Rohan, et sa sœur Margot s'était mariée avec le comte de Penthièvre, fils de Charles de Blois. La querelle sentimentale se doublait d'une querelle politique. Jean IV envahit le comté de Penthièvre. Finalement les deux rivaux se réconcilièrent solennellement en 1395 et Jean de Montfort mourut le 1er novembre 1399 à Nantes.

La dynastie de Montfort était fermement établie. Jean IV, s'il ne porta jamais que le titre de duc, se comportait comme un roi. Il s'était arogé le droit de justice, qui, vu l'hommage-lige prêté au roi de France, eût dû revenir à celui-ci. La Bretagne négociait directement avec l'étranger, ce qui était évidemment une preuve d'autonomie quasi-complète. Or, jamais plus qu'au xve siècle, la Bretagne ne joua un rôle plus à part, et plus indépendant, se maintenant même à l'écart des dernières et terribles luttes de la Guerre de Cent ans. Tout allait se passer comme si la Péninsule, ayant trouvé cet équilibre qui lui manquait, était destinée à devenir un grand état moderne.

Le fils de Jean de Montfort, Jean V, resta d'une neutralité totale en face du conflit franco-anglais, et cela en dépit de sa mère Jeanne de Navarre qui épousa en 1403 le roi d'Angle-

terre Henri IV. Les Bretons n'intervinrent que pour venir au secours de leurs frères Gallois révoltés contre les Anglais, et comme ils avaient promis d'envoyer un contingent au roi de France, ils s'arrangèrent pour le faire arriver après Azincourt, ce qui leur permit d'échapper au désastre. En 1423, Jean V s'allia avec le duc de Bourgogne Philippe le Bon et le régent anglais, le duc de Bedford, afin de prévenir toute tentative de la part des partisans du dauphin Charles. Comme Margot de Clisson, digne héritière des Penthièvre, avait fomenté des complots contre lui, il finit par confisquer définitivement l'apanage de Penthièvre.

Sur le plan intérieur, Jean V encouragea les arts, et c'est sous son règne que surgirent toutes ces églises et toutes ces chapelles dont le territoire breton peut à juste titre s'enorgueillir. Il mourut à Nantes le 28 août 1442. Il avait trois fils, François, Pierre et Gilles. François Ier (1442-1450) eut maille à partir avec les Anglais et poursuivit de sa haine son jeune frère Gilles qu'il considérait comme vendu à ceux-ci. Gilles mourut de faim dans une oubliette du château de la Hardouinaye. Comme François n'avait pas de fils, son successeur fut son autre frère Pierre II (1450-1457), qui lui aussi, n'ayant pas de descendance mâle, laissa le pouvoir à son oncle Arthur III de Richemont, frère de Jean V, et qui était connétable de France.

Arthur III, très à l'aise vis-à-vis du roi de France qu'il avait servi en maintes occasions, fut un excellent prince en dépit de son âge avancé. Il profita de ses relations françaises pour poursuivre la politique d'émancipation bretonne à l'égard du pouvoir royal, et lorsqu'il prêta hommage au roi de France, le 14 octobre 1458, il le fit *debout*, et *l'épée au côté*, ce qui était contraire aux usages et mettait la Bretagne sur un pied de quasi égalité avec la France. Mais Arthur de Richemont mourut en décembre 1458 et fut remplacé par son neveu François II, qui était le gendre de François Ier.

François II se montra le champion de l'indépendance bretonne et ne fit qu'intensifier la politique de ses prédécesseurs. Il réussit à se faire accorder l'autorisation, par le pape, d'une université à Nantes. Il faut dire que la papauté, mécontente des tendances gallicanistes de la France, misait sur l'autonomie bretonne et voulait arracher la péninsule à l'influence d'Angers et de Paris. Il prit le titre de « duc par la grâce de Dieu » et conforma son comportement sur celui de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, en révolte permanente contre l'autorité du

roi de France. Le duc de Bourgogne, depuis le traité d'Arras, était dispensé de l'Hommage. François aurait bien voulu qu'il en fût de même pour le duc de Bretagne. En 1468, il conclut un traité avec le Téméraire et le roi d'Angleterre Edouard IV. A la mort du Téméraire, il se rapprocha davantage des Anglais avec lesquels il passa un traité d'alliance perpétuelle en 1481, traité dans lequel il était prévu que sa fille Anne épouserait le prince de Galles. Voyant cela, Louis XI, qui considérait la Bretagne comme un danger aussi grave que la Bourgogne, acheta à prix d'or, comme il en avait l'habitude, les droits de succession de l'héritière des Penthièvre.

François II avait deux collaborateurs de premier plan. L'un, le chancelier Guillaume Chauvin, était partisan d'une entente avec la France. L'autre, le trésorier Pierre Landais, œuvrait dans le sens contraire. C'est Pierre Landais qui l'emporta, faisant même arrêter Chauvin en 1481, avant de succomber à son tour sous les coups d'une conspiration seigneuriale en 1485. François, privé de son bras droit, et voyant que les Anglais restaient dans une prudente expectative, promit la main d'Anne à l'archiduc d'Autriche Maximilien, roi des Romains désigné pour l'empire, et héritier du Téméraire. Il participa à la fameuse « guerre folle » contre la régente Anne de Beaujeu. Celle-ci envoya une armée pour prendre Nantes, mais ce fut un échec (1487). Elle persévéra l'année suivante, et cette fois l'armée royale, sous le commandement de la Tremoille, fut victorieuse à Saint-Aubin du Cormier le 28 juillet 1488. C'était le commencement de la fin. François II signa le traité du Verger le 19 août, par lequel il s'engageait à ne marier ses filles qu'avec le consentement du roi, et mourut le 9 septembre, miné par le chagrin.

Il n'y avait plus d'héritier mâle de la maison de Montfort. La seule héritière possible était Anne, âgée de 11 ans, boiteuse mais intelligente et entêtée, et qui avait pleine conscience des responsabilités qui tombaient sur ses épaules. La grande affaire était de la marier. Elle avait deux fiancés officiels, le Prince de Galles et Maximilien d'Autriche. Le roi de France se mit sur les rangs. En dépit de tout ce que pouvait dire son entourage, Anne décida d'épouser Maximilien, et cela au mépris du traité du Verger. Le mariage fut célébré par procuration en décembre 1490.

C'était un camouflet pour le roi de France. Il envoya La Trémoille avec une armée en Bretagne. La Trémoille s'empara de Rennes le 15 novembre 1491 et par surcroît il eut la chance

de mettre la main sur Anne. Le reste fut une course de vitesse. Une assemblée de légistes et d'évêques à la solde du roi de France déclara le mariage d'Anne et de Maximilien nul puisqu'il n'avait pas été consommé (les deux époux ne s'étaient jamais vus), et sans attendre davantage, on procéda au mariage d'Anne et du roi Charles VIII.

Anne n'avait pu échapper à son sort. Du moins faut-il lui rendre cette justice qu'elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour ménager l'avenir, et cela avec une intelligence remarquable. Il fut convenu que si Charles VIII, qui était de santé très fragile, mourait sans enfants, Anne épouserait son successeur, et que l'un et l'autre des époux qui avaient chacun des droits sur la Bretagne (Charles avait hérité des droits sur le Penthièvre), s'en faisaient mutuel abandon.

Ce mariage déclencha la révolte du vicomte de Rohan, mais cette révolte échoua. Sur ces entrefaites, Charles VIII mourut le 18 avril 1498 et fut remplacé par Louis XII. Or Louis XII était marié ; Anne ne pouvait donc épouser le successeur de Charles. Elle retourna en Bretagne, entièrement maîtresse d'elle-même et du duché, et cela d'autant plus que grâce à l'abandon mutuel des droits, elle avait hérité ceux de Charles VIII sur le Penthièvre. Elle fut donc authentiquement duchesse de Bretagne et fit frapper monnaie à son nom. Le problème pour l'immédiat semblait résolu.

Cependant l'entourage du roi de France s'ingéniait à trouver une solution française. Or on découvrit fort à propos que le mariage de Louis XII avait été contracté par force. C'était faux, bien entendu, mais c'était le seul moyen de faire quelque chose. Quelques seigneurs bretons murmurèrent qu'à ce compte, le mariage d'Anne et de Charles avait, lui aussi, était contracté sous la contrainte. On les fit taire et l'union de Louis fut déclarée canoniquement nulle, cela d'autant plus facilement qu'il n'avait pas d'enfants.

Pour Anne, il n'y avait plus à reculer. Elle épousa Louis XII à Nantes le 8 janvier 1499. Mais elle était plus âgée et avait compris pas mal de choses. Elle posa ses conditions. Elle garda personnellement le titre de duchesse de Bretagne et il fallut que Louis s'engageât solennellement à garantir les libertés, institutions et coutumes du duché. En aucune façon le roi de France n'était maître, du moins officiellement, de la Bretagne qui restait possession de l'héritière de Montfort.

D'ailleurs, Anne alla plus loin. Elle réussit en 1501 à faire admettre au roi que sa fille Claude serait héritière du duché

et qu'elle épouserait le petit-fils de Maximilien, le futur Charles Quint. Mais Louis XII comprit qu'il avait fait une imprudence ; il exigea que Claude fût mariée à l'héritier présomptif du trône, François d'Angoulême. Anne se fâcha tout net, quitta la cour, et retourna en Bretagne où elle fut reçue avec les plus grands honneurs. Elle s'arrangea encore une fois pour limiter les dégâts : Louis XII admit que si Anne devait un jour contracter une nouvelle union et qu'il en naquît un fils, Claude perdrait tous ses droits sur le duché. Malheureusement Anne mourut le 9 janvier 1514. Un an plus tard, François d'Angoulême, mari de Claude, devenait roi de France sous le nom de François Ier. Claude, duchesse de Bretagne, toujours à titre personnel, mourut en 1524 et le titre passa au dauphin. Mais cela pouvait continuer longtemps ainsi. François Ier prit le parti de changer la situation. Grâce à des prodigalités bien placées, il s'arrangea pour que les États de Bretagne en vinssent à souhaiter l'union définitive au royaume de France, le 4 août 1532, à Vannes. Le 13 août, le roi publiait un édit sanctionnant le vote, mais par lequel il était reconnu officiellement la personnalité de la Bretagne, *unie sous certaines conditions au royaume de France et non pas soumise*, avec la reconnaissance des droits et privilèges spéciaux [47].

La Bretagne indépendante avait vécu, la dernière en date des principautés celtiques. Elle se fondit lentement dans une France en pleine évolution. Pendant tout l'ancien régime, le traité d'Union fut à peu près respecté. Il est évident que depuis la Révolution, il n'en fut plus jamais question. Favorisée par Napoléon III, la Bretagne fut considérée à la fin du XIXe siècle comme le pays arriéré par excellence, dont se moquait le Français moyen. C'est l'époque où l'on disait avec un humour des plus douteux : « les pommes de terre pour les Cochons, les épluchures pour les Bretons », ou encore « Les Bretons naissent et meurent dans des placards » (allusion aux lits-clos). Quimper-Corentin devenait synonyme de Triffouillis les Oies. Le Breton, avec ses gros sabots, était le « plouc » par excellence ; il « bara-

47. En 1932, quand on voulut commémorer le rattachement de la Bretagne à la France, un groupe autonomiste, *Gwen ha Du* (Blanc et Noir), fit sauter le monument situé contre l'Hôtel de Ville de Rennes, et qui représentait la Bretagne, sous l'aspect d'une femme à genoux, mettant ses mains dans les mains du roi de France assis. Il faut dire que ce monument, contraire en tout point à la réalité, était de fort mauvais goût, et une insulte permanente à la fierté bretonne. D'ailleurs, on se garda bien de rechercher les auteurs de l'attentat, et on ne parla plus jamais de remplacer le fameux monument.

gouinait » lorsqu'il venait à l'armée, c'est-à-dire qu'il ne savait que demander du pain (*bara*) et du vin (*gwin*). Il n'est pas étonnant qu'il y ait eu des protestations et des mouvements de tendance séparatiste. Mais il y avait encore plus grave. Pendant la guerre de 1870, on avait constitué une armée de Bretagne, qu'on abandonna ensuite, sans vivres, dans la boue et le froid, au camp de Conlie, par crainte que ce fût une armée de chouans, épisode tragique qu'on se garde bien de raconter dans les manuels. Cela n'empêcha pas les Bretons de se faire tuer pendant la guerre de 1914 où ils eurent quelque 300.000 morts. On comprend alors la réclamation du marquis de l'Estourbeillon, réclamant en 1919, avec l'appui du maréchal Foch et des évêques de Bretagne, le renouvellement du traité de 1532. Cette intervention qui fit grand bruit provoqua en 1930 la fondation d'un Parti National Breton et en 1940 la proclamation d'un conseil national autonomiste.

A l'heure actuelle, la tendance est renversée et la Bretagne apparaît comme privilégiée, du moins sur certains plans. Le folklore y renaît, les études celtiques se développent jusqu'à l'université. La langue bretonne est remise à l'honneur. Nous sommes loin de l'époque où Francisque Sarcey prononçait dans un discours cette parole historique qui suffirait pour le ridiculiser à tout jamais : « La Loire Inférieure », affirmait-il avec emphase, « est le département le plus réactionnaire parce qu'on y parle breton ! »[48].

Et nous sommes loin de cette époque de la fin du XIXe siècle, où l'on punissait les enfants qui prononçaient un mot de breton, et où un poète né à Pluvigner en 1877, l'abbé Jacques Le Maréchal, qui avait pris le pseudonyme de *Blei-Lannvaus* (le Loup de Lanvaux), auteur du célèbre chant *kousk Breiz-Izel* (Dors, Basse-Bretagne), avouait dans un poème :

« A pe oen me en armeien,
Pautred Paris doh me cheleu
e lare d'ein get fal seleu :
— Ma tahlet de gonz brehonek,
ni ia de hrouiat t'oh hou peg ![49]. »

48. Le malheur veut qu'on n'y parlait plus breton depuis fort longtemps. D'ailleurs, la zone bretonnante a toujours été à l'avant-garde du progrès, contrairement à la zone francisante, plus enracinée dans ses routines. Cette différence est encore très nette aujourd'hui.

49. Quand j'étais aux armées, les gars de Paris qui m'entendaient me disaient avec des yeux mauvais : — Si tu ne cesses de parler breton, on te clouera le bec !

Mais le poète, avec l'humour qui caractérise le Breton, conclut tranquillement :

« En Diaul n'en des bishoah disket
konzein er breton a Huened ;
e ben bras e zou ré galet.
Lavar ker spis pautred Paern
n'zn de ket konzet en ihuern. » [50]

50. Le Diable n'a jamais pu apprendre à parler le breton de Vannes. Sa grosse tête est bien trop dure. Le parler clair et net des gars de St-Patern ne se prononce pas en enfer.

CHAPITRE XI

TALIESIN ET LE DRUIDISME

Le sacrifice.

Dans toute religion le sacrifice occupe une place importante. Mais cette notion de sacrifice semble avoir évolué au cours des âges et avoir perdu de son sens primitif.

En effet, le mot *sacrifice* vient de *sacrum facere* et signifie « rendre sacré ». C'est donc dire que le sacrifice est une sorte de dépassement de soi-même vers le divin. Or le mot ne désigne plus guère que l'acte par lequel on tue un animal ou un être humain pour l'offrir à la divinité, soit en guise de demande, soit en guise d'action de grâces. Ce n'est plus un sacrifice mais une offrande, et le christianisme lui-même a déformé la valeur du mot en lui donnant trop souvent le sens de « mortification ».

L'erreur est grave parce qu'elle fausse l'ensemble du mécanisme spirituel par lequel les Anciens entendaient accomplir leur destinée. Le sacrifice rituel n'a jamais été une privation du créé en faveur du créateur. A cet égard, combien juste et lucide est cette réflexion du chef gaulois Brennus, lors de l'expédition celtique vers la Grèce et vers Delphes, réflexion qui le fit taxer d'impiété et que nous rapporte le compilateur latin Justin (XXIV, 6) : « Il répéta que les Dieux n'avaient pas besoin de trésors puisqu'ils les prodiguaient aux hommes ».

Le sacrifice est avant tout une opération psychique au cours de laquelle le « sacrifié » se dépouille des scories qui l'alourdissent, et, se haussant par paliers successifs, tente rejoindre la Divinité considérée comme l'Etre Parfait, la Mère suprême, qu'il s'agisse d'ailleurs d'une divinité objective ou d'une notion idéale inhérente à l'individu.

C'est aussi le sens de l'Amour Courtois qui, aux XIIe et XIIIe siè-

cles, a joué un si grand rôle dans les Romans de la Table Ronde [1]. Le sacrifice de Lancelot, tel que le décrit Chrétien de Troyes, est une succession d'actes par lesquels le héros sera admis à la grâce de Guenièvre, sa Dame, la *Domina*, aspect féminin des forces divines, que les Hindous nomment *çakti*.

Mais tout sacrifice suppose une certaine initiation. L'initiation, c'est-à-dire le *commencement*, se marque volontiers par un baptême : c'est une sorte de coup d'envoi pour le mécanisme sacrificiel. Le baptême de Jésus par Jean le Précurseur est à la fois la remise des pouvoirs sacrés de la chaîne d'or qui remonte à l'aube de l'humanité, et aussi la première étape sur le chemin du Golgotha. Le départ de Perceval du domaine maternel, son passage sur le pont, c'est aussi le premier geste rituel qui conduira le Héros vers le Graal.

Et sur ce schéma, les traditions proposent toujours des modèles divins : le dieu, qui est soit réellement un dieu incarné, soit le type même du héros *sacrifié*, c'est-à-dire *divinisé*, donne l'exemple à l'humanité : « Je suis la lumière du Monde », dit Jésus. « Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » [2]. Le héros de la légende est celui qui réussit le périple initiatique jusqu'à l'achèvement complet du sacrifice, et ce faisant, il enseigne aux autres la voie à suivre.

En somme, le sacrifice, tel qu'il était à l'origine, consistait à s'identifier à la divinité. C'est ce que fait le prêtre catholique dans le rituel de la messe. Mais, comme dit Plutarque dans son traité *sur l'E de Delphes*, les sages veulent cacher les vérités à la foule et font appel à la fable qui conserve une tradition accessible seulement aux initiés. Car les Vérités ne sont pas toujours bonnes à être répandues dans ce qu'on appelle le « vulgaire », et les moyens utilisés peuvent être à la fois négatifs et positifs. Ils peuvent mener ceux qui les utilisent inconsidérément et maladroitement à des catastrophes imprévisibles. Ne dit-on pas que l'Enfer est pavée de bonnes intentions ?

De cette façon s'explique la faute d'Adam et d'Eve. « Si vous mangez de ce fruit », dit le Serpent qui est l'Initiateur, « vous serez les égaux de Dieu ». Eve, puis Adam se laissent convaincre ; ils n'attendent pas l'initiation, ils veulent brûler les étapes, et le résultat est un échec complet, une déchéance. La faute n'est pas d'avoir voulu égaler Dieu, mais d'avoir agi inconsidérément. L'importance donnée à cette faute originelle, le mythe auquel

1. Toute cette question semble avoir été résolue magistralement par Den is de Rougemont dans son essai sur *L'Amour et l'Occident*.

2. Jean, VIII, 12.

elle a donné naissance, cela témoigne de la volonté des sages d'écarter dans les esprits de la foule toute idée de recommencer une telle erreur.

Car le sacrifice requiert le don total de soi ; et l'homme n'est jamais, de prime abord, disposé à se donner. L'accomplissement est une suite qui conduit la victime, l'*hostie*, à se diviniser et à se révéler transcendentalement à elle-même. Et en même temps, elle se révèle aux autres. Jésus, au moment suprême, semble avoir totalement échoué : il n'y a plus qu'un corps pantelant et prêt à sombrer dans une sorte de néant. Or quand il expire, la terre tremble, la nuit se fait, le voile du temple se déchire. Cûchulainn, héros de la mythologie irlandaise, vainqueur de tant d'armées, tombe sous les coups d'ennemis plus faibles que lui : au moment où il meurt, la lumière du Héros brille sur son front. L'accomplissement se manifeste toujours par un phénomène extraordinaire.

Ainsi dit Plutarque dans son *Dialogue sur la Disparition des Oracles* (XVIII). Le narrateur a abordé dans une de ces îles du bout du monde où vivent de curieux personnages : « Peu après son arrivée, il se produisit dans l'atmosphère un grand trouble... Les vents se déchaînèrent et l'orage s'abattit. Quand le calme fut revenu, les habitants de l'île dirent que l'un des êtres supérieurs venait de disparaître... De même qu'une lampe allumée ne cause aucun désagrément, mais peut en s'éteignant incommoder beaucoup de gens, ainsi les grandes âmes, tant qu'elles brillent, ont un éclat qui n'est pas nuisible, mais bienfaisant, tandis qu'au moment où elles s'éteignent et périssent, souvent leur fin suscite les vents de la tempête ».

En conséquence, la victime humaine que l'on brûle sur le bûcher, en Gaule ou ailleurs, est sacralisée, divinisée, et ceux qui procèdent à ce *sacrifice* le savent bien. C'est une aberration de croire qu'il s'agit d'apaiser la divinité en colère et de s'attirer ses bonnes grâces. Le processus est plus complexe. Si l'on sacrifie un homme, c'est pour en faire le messager de la collectivité qui accomplit le rituel : ce messager participera ainsi à la Divinité et sera le lien entre cette divinité et les humains. N'y a-t-il pas la même idée dans le Culte des Saints, lesquels sont les intercesseurs par excellence ?

Nous retrouvons ce sacrifice également dans l'Alchimie traditionnelle d'un Nicolas Flamel, d'un Raymond Lulle ou d'un Basile Valentin. La quête de l'Or par la fabrication de la Pierre Philosophale n'est qu'un prétexte purement matériel par lequel s'accomplit l'Œuvre véritable : la métamorphose de

l'individu. Bon nombre de gens ont pratiqué l'alchimie dans le seul but de s'enrichir matériellement, ce qui les a évidemment conduits à un échec. Quant aux sceptiques, ils ont beau jeu de prétendre que cette soi-disant science n'est qu'un tissu de fadaises.

Les illustrations légendaires du sacrifice sont nombreuses. Le mythe d'Osiris est peut-être la plus claire image de cette métamorphose qui s'accomplit en l'homme sacrifié : Osiris est démembré, déchiqueté par Typhon (on retrouve ici l'opposition mazdéenne Ahura-Arhimane) ; ses éléments sont dispersés dans toute la nature, jusqu'à ce qu'Isis, la Mère Universelle, c'est-à-dire la Nature Naturante, reconstitue son corps et lui redonne une nouvelle vie. Osiris, soleil couchant, soleil matériel, devient Soleil Noir, soleil spirituel de l'Autre-Monde.

Le démembrement d'Osiris et sa reconstitution étaient, semble-t-il d'après les quelques indiscrétions d'Apulée, la base même de l'initiation aux mystères d'Isis. Le néophyte devait d'abord faire une retraite préparatoire, assister chaque jour aux offices célébrés en l'honneur d'Isis et rêver chaque nuit à la déesse. Ensuite le grand-prêtre lui lisait les Livres Sacrés et lui donnait des instructions « que la voix humaine ne peut rendre », précise Apulée. De même, dans le domaine celtique, Taliesin, parlant de sa propre initiation aux mystères de Keridwen, révèle :

> « Pendant que j'étais prisonnier, la douce inspiration me compléta et mes lois me furent données en un langage sans mot »[3].

Une fois son éducation achevée, le néophyte isiaque recevait le baptême et passait dix jours dans l'abstinence la plus complète. Alors venait le moment décisif : on emmenait le nouvel élu au fond du sanctuaire où il revêtait une robe de lin. Et là se déroulait la mystérieuse cérémonie : « J'approchai », dit Apulée, par la voix de Lucius, héros des *Métamorphoses ou l'Ane d'Or*, « des limites du trépas, je foulai au pied le seuil de Proserpine et j'en revins *en passant par tous les éléments*. Au milieu de la nuit, je vis le soleil briller de son éclat éblouissant, Je contemplai face à face les dieux de l'enfer, les dieux du ciel, je les adorai de près. Voilà tout ce que je puis vous dire. Mais vous avez beau entendre mes paroles, vous ne pouvez les comprendre »[4].

3. *Le Hall de Keridwen*, J. M. p. 96.
4. Apulée, *L'Ane d'Or*, XI.

Taliesin, lui aussi, parle de ces métamorphoses à travers les éléments :

> « J'ai revêtu une multitude d'aspects
> avant d'acquérir ma forme définitive... »[5]

Les *Métamorphoses* d'Apulée sont d'ailleurs un conte fort digne d'intérêt. Le narrateur Lucius, venu à Hypata pour s'instruire sur la magie, demande à sa maîtresse Photis de lui faire assister aux pratiques de son hôtesse Pamphila. Caché soigneusement, il voit celle-ci s'enduire le corps d'onguent et se transformer en hibou. Il supplie Photis de lui procurer cet onguent, mais celle-ci, telle Brangwen dans *le Roman de Tristan*, se trompe de vase, et voici Lucius métamorphosé en âne. Après maintes tribulations, l'âne Lucius échoue en Égypte où il invoque et prie la Grande Déesse : « Reine du Ciel, que tu sois Cérès nourricière... qui hantes maintenant les Champs d'Eleusis ; ou Vénus Céleste... ou la sœur de Phœbus... ou la terrible Proserpine aux hurlements nocturnes et au triple visage..., toi qui répands ta lumière féminine sur tous les remparts, qui nourris de tes humides rayons les semences fécondes et qui dispenses dans tes évolutions solitaires une clarté incertaine, sous quelque nom, par quelque rite, sous quelque aspect qu'il soit légitime de t'invoquer... ». La déesse Isis exauce la prière de Lucius ; il retrouve enfin sa forme humaine et se consacre au culte de la déesse.

Trois éléments sont à retenir dans ce conte. C'est d'abord la migration accomplie par Lucius sous forme d'âne, après son expérience malheureuse. Nous retrouverons cette migration dans les poèmes et la légende de Taliesin. Ensuite, Isis est à la fois toutes les autres déesses, c'est la grande figure féminine universelle de la Divinité, et Lucius se voue à elle comme le chevalier se vouait à la Dame dans les règles de l'Amour Courtois ; d'ailleurs Isis devient la mère de Lucius puisqu'elle lui redonne sa forme, comme elle était la mère d'Osiris en lui donnant sa nouvelle vie ; Taliesin lui aussi devra sa re-naissance à Keridwen qui sera véritablement sa mère. Enfin, le vase sacré n'est pas destiné à Lucius : c'est par erreur qu'il s'enduit de l'onguent. De même Tristan et Yseult boiront un breuvage qui n'était pas fait pour eux ; de même Taliesin boira les trois gouttes du chaudron de Keridwen qui ne lui étaient pas destinées.

Mais les moyens de sacrifice, de métamorphose, sont innom-

5. *Cad Goddeu*. Cf. plus loin.

brables. Cependant deux voies semblent se dégager. L'exemple des saints et des sages de toutes confessions montre qu'on peut se sacrifier dans la méditation et la patience, c'est-à-dire dans la lente transformation psychique de l'individu. La vie monacale est un des moyens de parvenir à la sainteté, et la sainteté est vraiment le sacrifice à son plus haut degré. Pour les Alchimistes, cette voie est appelée la Voie Longue.

Toute différente est l'*Ars Brevis*, ou Voie Brève, dont nous entretiennent les mêmes alchimistes. Voie dangereuse entre toutes, c'est aussi la Voie Royale, celle des Héros. C'est le sacrifice à son degré le plus rapide : mais il nécessite une intervention extérieure. Il est sanglant, soit réellement, soit par substitution. La victime qu'on immole franchit la Voie Brève. Quand Galaad guérit Evallach, le vieux roi infirme, qui est en réalité une divinité celtique apparentée au pommier et à l'Ile d'Avalon (*aval* = pomme), il le tue, et cette mort est la preuve matérielle de la métamorphose qui s'accomplit.

Car tout sacrifice n'est que métamorphose. C'est la grande idée qui a présidé aux religions du monde. Un texte de Plutarque, qui fut avant tout un prêtre de Delphes, nous indique quel est le véritable problème du sacrifice : « La divinité est par nature incorruptible et éternelle, mais elle subit certaines transformations par l'effet du destin et d'une loi inéluctable. Tantôt par embrasement, elle change sa nature en feu et assimile toutes les substances entre elles. Tantôt elle se diversifie en toutes sortes de formes, de valeurs et d'états différents, comme c'est le cas actuellement, et elle constitue alors ce que nous appelons le monde... Quand les transformations du dieu aboutissent à l'ordonnancement du monde... les sages désignent à mots couverts le changement qu'il subit comme étant un *arrachement* et un *démembrement*... et ils racontent certaines morts et disparitions divines, puis des renaissances et des régénérations — récits mythologiques qui sont autant d'allusions obscures aux changements dont je parlais »[6].

Avec Plutarque, nous ne sommes pas loin des conceptions hindoues sur le cycle rythmique des créations, allant de l'*Akâça*, la substance infinie d'où est tiré le *Prâna*, ou énergie, à la *mahâ-pralaya*, la grande dissolution, où le monde se résorbera dans la divinité jusqu'à éclosion du nouvel œuf cosmique. Ce schéma du Monde peut s'appliquer à diverses traditions sans qu'il soit nécessaire d'invoquer une influence d'une civilisation

6. *Sur l'E de Delphes*, IX.

sur l'autre, ni même une origine commune. Les Celtes n'ayant pas de lien direct avec l'Inde, en dehors du langage indo-européen, il semble qu'il faille écarter toute comparaison, celle-ci risquant d'être la cause d'un illusoire syncrétisme [7].

Quelle que soit l'origine de la pensée de Plutarque, celle-ci met en lumière l'essentiel de toute tradition métaphysique. Le sacrifice d'un dieu — ou d'un héros — tel qu'il nous est présenté dans toutes les mythologies, n'est que l'accomplissement de certaines métamorphoses : comme la mort qui est elle-même une phase de la métamorphose, le sacrifice rituel est le renouvellement à l'échelon individuel de la transformation divine sur le plan cosmique. « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut », énonce la *Table d'Emeraude*. C'est ce qui paraît être le sens de toutes les métamorphoses que nous découvrons dans la poésie et les légendes celtiques tant irlandaises que galloises. Il ne s'agit pas seulement, comme on l'a trop souvent proclamé, d'une preuve de la croyance en la métempsychose [8], mais aussi et surtout de l'illustration mythologique de réalités peu compréhensibles pour un esprit humain. C'est la raison pour laquelle, dans la Bible, l'Éternel dit à Moïse : « Fais au peuple la défense expresse de se précipiter vers l'Éternel pour le regarder, de peur qu'un grand nombre d'entre eux ne périsse. » [9]. C'est pourquoi Galaad, admis à contempler le Graal, s'écrie : « Tous les voiles se déchirent, le secret de la vie universelle apparaît ! » [10], avant de tomber mort, n'ayant pu supporter l'aveuglante Vérité.

L'histoire de Taliesin.

Tous les mythes de *migrations intemporelles* et de *métamorphoses*, chez les Celtes, trouvent leur cristallisation dans l'histoire et le personnage même de Taliesin.

La seule notion d'une réalité authentique qu'on ait de Taliesin est celle d'un poète, d'un barde, sous le nom duquel ont été

7. Cela n'a pas manqué d'être tenté. R. Ambelain, qui se dit ésotériste et disciple de l'alchimiste Fulcanelli, a ainsi écrit un livre ahurissant, *Au pied des Menhirs*, où il remplace tout ce qu'il ne sait pas sur le druidisme par le *Bardo-Thodol* thibétain. Le résultat est curieux.

8. Rien ne prouve la croyance des Celtes en la réincarnation, du moins celle des Hindous et des Pythagoriciens. Il est seulement possible de constater certains exemples de réincarnation dans les mythes celtiques, mais toujours limités à certains personnages.

9. *Exode*, XIX.

10. A. Pauphilet, *La Quête du St-Graal*, p. 105.

écrits de nombreux poèmes qui, selon Joseph Loth, « sont peut-être à certains égards, les plus curieux de la littérature galloise ». Il est certain, d'après l'étude de la langue des textes, que les poèmes attribués à Taliesin ont été écrits à des époques fort différentes : en conséquence de quoi, aucun de ces poèmes ne paraît authentique. Il n'y a même aucune preuve strictement historique de la réalité du personnage de Taliesin.

Pourtant Taliesin a joui pendant plusieurs siècles, au Pays de Galles, d'une célébrité extraordinaire. Si l'on se réfère à quelques textes datant d'époques variées et rassemblés dans les *Iolo Manuscripts* [11], Taliesin fut un barde du VIe siècle. Capturé par des pirates irlandais, il demeura un certain temps chez les Gaëls d'Irlande, comme le prouveraient certaines allusions faites dans ses poèmes à la mythologie irlandaise. Puis, s'étant évadé, il revint au Pays de Galles où il devint barde d'Elffin, fils du roi Uryen Regehd, ou d'Uryen lui-même si on en croit quelques poèmes à la gloire de ce dernier. Revêtu du titre suprême de *Pennbardd*, c'est-à-dire « chef des Bardes », il aurait également été admis à la cour du plus ou moins mythique roi Arthur et converti au christianisme par Saint-David, apôtre des Gallois.

Quelques auteurs prétendent qu'après la mort d'Arthur, Taliesin se serait réfugié en Armorique, auprès de Saint-Gildas qui venait de fonder une abbaye sur la presqu'île de Rhuys. Cette tradition a été reprise par l'initiateur du roman arthurien, Geoffroy de Monmaouth, dans sa *Vita Merlini*, où il fait de *Thelgesinus* le disciple de Merlin. Quant au folklore, il a son mot à dire, et situe son tombeau au Pays de Galles, sur la route de Machylneth, près d'un hameau portant le nom de Tre-Taliesin. Il s'agit d'un tertre entouré de deux cercles de pierres, et les habitants de l'endroit prétendraient que quiconque passe la nuit sur ce tertre se réveille ou poète, ou fou [12].

Ce contexte vaguement historique est assez restreint et ne prouve absolument rien : il peut très bien avoir été fabriqué *a posteriori* d'après certains poèmes, par des érudits de tendance rationalisante qui voulaient à tout prix expliquer la légende du barde.

C'est cette légende qui est, en définitive, la plus intéressante, d'abord parce que notre but est l'étude du « mythe Taliesin », et ensuite parce que la légende correspond étroitement avec les

11. Recueil d'anciens manuscrits publié au XIXe siècle par Iolo Morganawc.

12. D'après Erny, *Voyage au Pays de Galles*, cité par E. David, *Études historiques sur la poésie et la musique en Cambrie*, pp. 32-33.

termes des poèmes attribués au barde. Que ces poèmes aient été écrits à des époques différentes par divers auteurs, peu importe : l'essentiel est que de tout cela surgisse le *pennbardd* Taliesin, « personnification de la science humaine et spécialement de la grande organisation religieuse, poétique et scientifique : c'est le druidisme fait homme » [13].

La légende de Taliesin se trouve dans un manuscrit du XVIIIe siècle [14]. Même si le texte a été composé tardivement d'après les poèmes attribués au barde, on peut le considérer comme une représentation authentique des traditions qui avaient cours au Moyen Age. Cette « Histoire de Taliesin » est donc un document précieux pour étudier le druidisme tel qu'on le concevait à une époque où il était encore possible de retrouver dans des pays demeurés longtemps celtiques des traces pas encore trop altérées de la pensée des anciens Celtes.

Le récit de l'*Histoire de Taliesin* commence par une scène de sorcellerie classique : « En ce temps-là vivait en Penllyn un homme de haut lignage nommé Tegid Voel (Le Chauve) ; sa demeure se trouvait au milieu du lac Tegid et sa femme était appelée Keridwen [15]. Et il lui naquit de sa femme un fils nommé Morvran ab Tegid, et aussi une fille nommée Creirwy [16], et ce

13. H. Martin, *Histoire de France*, I, 55. En dehors de sa celtomanie évidente, Henri Martin a souvent de pertinentes intuitions qui, malheureusement, n'aboutissent, chez lui, qu'à du roman-feuilleton.

14. Manuscrit de William Harris ô Môn, de 1758, conservé à la Library of Welsh School de Londres, publié dans la *Myvirian Archaeology of Wales* (I, p. 17). Un complément de ce texte fait partie des *Iolo Mss.* L'ensemble a été réuni par Lady Charlotte Guest dans son édition des *Mabinogion*, avec traduction anglaise, en 1838. L'auteur de l'*Histoire de Taliesin* serait Thomas ab Einiawn, poète du XIIIe siècle. Les extraits cités plus loin sont traduits d'après la *M.A.W.*

15. Keridwen, ou Ceritwen, ou Cyrritwen. Ce nom rappelle la Cérès des Latins et la Korê des Grecs. Il peut venir de *Ceres* = tête (sanscrit *çiras*) ou de *cerus*, ancien mot signifiant dieu ; de là *cerritus* = possédé (Bréal et Bailly, *Les Mots latins*, p. 41). Keridwen serait donc la *Possédée de Dieu*. Il est également possible que le nom de Keridwen se rattache à la racine indo-européenne KER = croître, devenir puissant, que nous retrouvons dans le nom du dieu gaulois Cernunos, dans le nom de la Corne et de la Couronne.

16. Creirwy = joyau. C'est l'une des trois dames aimables de l'Ile de Bretagne (Triade 87, *Mab.* II, 287). Son amant est Garwy, fils de Gereint (Erec), l'un des trois chevaliers amoureux de la Cour d'Arthur (*M.A.W.* 411). Morvran = Corbeau de Mer. C'est un des trois bancs de bataille de l'Ile de Bretagne : ils ne revenaient du combat que sur leurs civières, lorsqu'ils ne pouvaient remuer ni doigt ni langue (*M.A.W.* 404). Personne ne le frappa de son arme à la bataille de Camlan où périt le roi Arthur, à cause de sa laideur : tous voyaient en lui un démon auxiliaire ; il était couvert de poils semblables à ceux d'un cerf (Kulwch et Olwen, *Mab.* I, 269). C'est un des trois rescapés de la bataille de Camlan (Triade 96, *Mab.* II, 290).

fut la plus jolie fille du monde. Or ceux-ci avaient un frère, le moins favorisé de tous les hommes, Afang-Du [17]. Alors Keridwen, sa mère, pensa qu'il n'était point séant de l'envoyer parmi la noble société à cause de sa laideur, à moins qu'il n'eût quelques hauts mérites et quelques rares connaissances... »

« Keridwen résolut donc, selon l'art des livres de Fferyllt [18], de faire bouillir un chaudron d'inspiration et de science pour son fils, afin que son entrée parmi les hommes pût être honorable grâce à sa science des mystères du futur état du monde. Alors elle commença à faire bouillir le chaudron. Celui-ci ne devait cesser de bouillir pendant un an et un jour jusqu'à ce que trois gouttes magiques de grâce et d'inspiration fussent obtenues » [19].

« Elle chargea Gwyon Bach, fils de Gwreang de Llanfair en Kaereiniawn en Powys, de surveiller le chaudron, et un aveugle nommé Morda [20], d'activer le feu en dessous. Elle leur demanda de veiller à ce que l'ébullition ne s'arrêtât pas pendant un an et un jour. Elle même, selon les livres des astrologues et pendant les heures des planètes, rassembla chaque jour toutes sortes d'herbes magiques. Or, un soir, vers la fin de l'année, comme Keridwen cueillait des plantes et se livrait à des incantations, il arriva que trois gouttes de liquide magique coulèrent du chaudron et tombèrent sur le doigt de Gwyon Bach. Et en raison de leur grande chaleur, il porta son doigt à sa bouche, et à l'instant même où les gouttes merveilleuses l'atteignirent, il vit toutes choses à venir et sut qu'il devait se garder des artifices de Keridwen, car grande était son adresse. En proie à une peur irrésistible, il s'enfuit vers son pays. Et le chaudron se brisa en deux parce que tout le liquide qui y était contenu, sauf les trois gouttes magiques, était empoisonné... »

17. Afang-Du = Castor Noir. C'est un monstre mythologique. Dans la tradition galloise, il est question des bœufs cornus de Hu Gadarn qui traînèrent l'*afang*, cause d'un déluge, hors de l'étang de Llion (les Flots) ; après quoi l'étang ne se rompit plus (Triade 180, *Mab.* II, 323). Dans le récit de *Peredur*, le héros, qui est notre Perceval, doit combattre l'*afang* du lac qui tuait chaque jour une fois les enfants du roi des Souffrances. Il rencontre l'*afang* dans une grotte, et grâce à une pierre d'invisibilité, il lui coupe la tête d'un coup de lance (*Mab.* II, 92-96). Ce mythe subsiste dans le folklore du Merionethshire à propos du Llyn Barfod (Lac Barbu) autour duquel rôde le souvenir d'Arthur vainqueur de l'*afang*, et aussi en Bretagne armoricaine, à Saint-Michel-en-Grève, où Arthur et Saint-Efflam sont vainqueurs d'un dragon. Les saints bretons Pol et Armel sont eux aussi vainqueurs d'un dragon.

18. Fferyllt = Celui qui travaille le métal. Des notions alchimiques semblent se mêler à la légende de Keridwen.

19. Ces trois gouttes peuvent être comparées au signe bardique traditionnel des trois traits de lumière, signe conservé jusqu'à nos jours.

20. Vraisemblablement un druide, en raison de son infirmité. Les druides sont en effet souvent affligés de cécité dans les récits légendaires : le druide, comme le prêtre, est un « voyant », mais un voyant de l'autre-monde. Successeurs de ces druides, de nombreux « saints » bretons sont également aveugles, tel Saint-Hervé, patron des bardes, qu'on représente malgré tout avec un livre à la main.

Le récit perd alors son allure de conte de nourrice pour devenir une étrange épopée : « Là-dessus, Keridwen revint et vit tout son travail de l'année perdu. Elle saisit une souche de bois et en frappa l'aveugle Morda jusqu'à ce que ses yeux lui tombassent sur les joues. Et il dit : Tu m'as défiguré sans raison car je suis innocent ! — Tu dis vrai, répondit Keridwen. C'est Gwyon Bach le coupable ! Elle courut donc après Gwyon Bach, à toute allure. Il la vit et se changea en lièvre avant de disparaître ; mais elle se changea elle-même en lévrier et le rejoignit. Alors il se précipita vers la rivière et devint un poisson. Mais Keridwen, sous forme d'une loutre, le pourchassa sous les eaux tant et si bien qu'il dut se changer en oiseau de l'air. Elle le suivit alors sous l'apparence d'un faucon et ne lui laissa aucun répit dans le ciel. Et juste comme elle était sur le point de fondre sur lui et qu'il avait peur de mourir, il aperçut un tas de grains qu'on venait de battre, sur l'aire d'une grange. Il s'y précipita et se changea en un grain. Mais Keridwen prit la forme d'une poule noire surmontée d'une haute crête, et en grattant avec ses pattes, elle découvrit le grain et l'avala. Et comme l'histoire le dit, elle devint grosse. Quand vint l'époque de sa délivrance, elle n'eut pas le courage de tuer l'enfant en raison de sa beauté. C'est pourquoi elle le mit dans un sac de peau ; elle jeta le sac à la mer, à la merci de Dieu, le vingt-neuvième jour d'avril » [21].

Nous sommes à proximité de la grande fête celtique de Beltaine qui se célébrait le Premier Mai par de grands feux. Le jeune Elffin, fils de Gwyddno, qui était le plus malheureux de tous les jeunes gens parce qu'il n'avait pas de chance, participe à une pêche traditionnelle. Il est certain que son filet sera vide. Effectivement il l'est. Mais Elffin découvre le sac de peau, l'ouvre, trouve l'enfant qu'il appelle Taliesin et l'élève. Ce nouveau-né, d'ailleurs est doué de parole, et même du don de prophétie.

21. « Taliesin, fils d'Henwg, fut pris par les sauvages irlandais qui occupaient injustement Gower. Mais sur le grand bateau qui faisait route vers l'Irlande, il aperçut un petit *coracle* de peau totalement vide sur la surface de la mer... Alors Taliesin, prenant une rame couverte de peau, sauta dans le *coracle* et rama vers la terre. C'est ainsi qu'il ficha le coracle contre un pieu, dans le territoire de Gwyddno Garanhir. Un jeune chef nommé Elffin, le voyant ainsi embarrassé, le tira d'affaire » (Manuscrit de la Collection Havod Uchtryd publié dans les *Iolo Mss.*). Le *coracle* (gallois *corwc*, irlandais *curach*) est la barque celtique par excellence : « Timée dit... que les Bretons se rendent à l'île Mictis dans des barques d'osier garnies de cuir » (Pline, *Hist. Nat.* IV, 30). Le Musée de l'Homme, de Paris, conserve un spécimen de ce genre de bateau.

Cette histoire, dans son apparente naïveté, contient des thèmes communs à de nombreuses traditions : chaudron-récipient de science ; métamorphoses sur le plan de la terre (lièvre), de l'eau (poisson), de l'air (oiseau) et enfin du feu (le blé appartient au feu, la gerbe de blé signifiant analogiquement le feu divin : quant à la poule noire, elle est celle qui dévore le feu en vue de la transformation des éléments) ; fécondation par voie bucale (fréquente d'ailleurs dans d'autres récits celtiques) ; naissance irrégulière de l'enfant qui deviendra un héros ; thème de l'enfant sur les eaux qui est à la fois obstétrique, psychanalytique et biblique (Moïse) :

« Neuf mois plain j'ai été
dans le sein de Keridwen.
Je fus Gwyon autrefois
et maintenant je suis Taliesin » [22].

Gwyon Bach, dont le nom signifie le « Petit Savant », est donc démembré, *déchiré* entre plusieurs aspects. Comme le Lucius d'Apulée, il passe *par tous les éléments*, grâce à l'initiation des trois gouttes. Une fois épurée, sa nature se transcende et se résorbe dans l'Unité représentée par le grain de blé, élément dernier et premier, mort et vie. Alors Keridwen, déesse-mère, terre-mère, l'avale et le fait pourrir. Mais de cette décomposition naît l'Etre Nouveau, l'enfant qui, recueilli par Elffin le Premier Mai, fête du dieu solaire Belenos (le Brillant), recevra le nom de Taliesin (peut-être Front Brillant), et se montrera le plus habile et le plus savant de tous les hommes. En un sens, par son sacrifice, Gwyon s'est identifié avec le feu divin, autrement dit l'esprit de Dieu, symbolisé par le Blé. Or Keridwen, déesse-terre, et donc mère du Blé, est fécondée par l'Esprit de Dieu, comme la Vierge Marie. Mais cet esprit de Dieu ne peut être que sa créature, *son fils*, en même temps que son époux [23].

Le thème du Chaudron, qui préfigure le Graal, est fréquent dans les littératures celtiques, et même dans la réalité historique, puisque Strabon (VII, 2) affirme que les Cimbres, peuple celtisé, offrirent à Auguste « ce qu'ils avaient de plus cher et de plus précieux, à savoir leur chaudron sacré ». Taliesin cite constamment le chaudron d'inspiration :

« Éminentes, quand elles jaillissent du chaudron,
les trois inspirations de Gogyrwen » [24].

22. *Les Vies Antérieures*, J. M. 99.
23. Qu'on lise les écrits mystiques des religieuses chrétiennes, qui, filles de Dieu, se disent les épouses du Christ.
24. *La Chaire du Roi*, Livre de Taliesin, XV.

« J'ai été doué de génie
par le chaudron de Keridwen »[25].

Mais ce chaudron ne procure pas seulement l'inspiration :

« Ce fut la première parole exprimée du chaudron.
Il est doucement chauffé par l'haleine de neuf filles.
N'est-ce pas le chaudron du Maître de l'Abîme ? »[26].

Or le maître de l'Abîme, c'est Pwyll, héros de l'Autre-Monde ; dont les romans arthuriens ont fait Pellès, le Riche Roi Pêcheur, gardien du Graal, en qui on peut reconnaître Teutatès (le Dispater de César et des Romains), qui est le Dieu-Père, maître de la Vie et de la Mort. Nous retrouvons ce personnage et le thème du chaudron sur un chaudron réel, celui-là, le fameux Chaudron de Gundestrup, découvert dans le pays des Cimbres et conservé au musée de Copenhague. On sait, par les scholies de l'un des manuscrits de la *Pharsale* de Lucain, que les sacrifices à Teutates consistaient à plonger la tête d'un homme dans un bassin jusqu'à ce qu'il étouffât[27]. Or le Chaudron de Gundestrup nous présente une étonnante illustration de ce sacrifice, avec des prolongements sur le sens même de ce sacrifice[28].

Sur la droite d'une plaque de ce chaudron, se trouvent trois hommes tournés vers la gauche et soufflant dans des trompettes recourbées en forme de tête de cheval. Toujours à droite, mais sur le plan inférieur seulement, un homme avance vers la gauche, l'épée sur l'épaule, sans bouclier, avec un sanglier sur son casque. Devant lui, six hommes se dirigent vers la gauche, l'épée levée dans la main droite, le bouclier long transversalement au corps dans la main gauche. Ils n'ont rien sur leur casque mais une sorte de soleil au milieu du bouclier.

A gauche de la plaque, sur toute la hauteur, un énorme personnage plonge un guerrier la tête en bas dans une sorte de chaudron. Sous le chaudron se trouve un animal, les deux pattes de devant levées, sans doute un chien ou un loup. Sur le plan supérieur, quatre cavaliers se dirigent vers la droite et semblent bien revenir de l'endroit du sacrifice. Le premier et le troisième tiennent une lance de la main gauche. Tous ont quelque chose

25. *Les Vies Antérieures*, J. M. 98.
26. *Les Dépouilles de l'Abîme*, J. M. 84.
27. « Mercure Teutatès est ainsi honoré chez les Gaulois : dans un grand bassin, on plonge la tête d'un homme afin qu'il y suffoque » (Zwicker, *Fontes religionis celticae*, I, 51, 18).
28. Cf. J. Gricourt, *Sur une plaque du Vase de Gundestrup*, Latomus, XIII, pp. 376-383.

sur leur casque, l'un une sorte de M, le second un signe cornu, le troisième un sanglier, le quatrième un oiseau. Les chevaux portent dans leur harnachement des fleurs comparables à celles du lotus. Devant ces cavaliers se trouve un serpent à tête de bélier qui semble les guider.

Au milieu, entre les deux plans, se trouve un arbre horizontal, avec sept fleurs à trois pétales ou sept feuilles à trois lobes sur le plan supérieur, six sur le plan inférieur, une à l'extrémité. A gauche, l'arbre a trois racines qui semblent presque surgir du chaudron.

La signification de cette scène est assez claire : sur le plan inférieur, les guerriers qui n'ont rien sur leur casque, sont des morts qui vont vers la gauche, traditionnellement et étymologiquement côté *sinistre*. Le grand personnage, maître du Chaudron, donc Teutatès, ou Pellès, ou Pwyll, ou Brân, les plonge dans le récipient. Les guerriers ressuscités repartent vers la droite, sur leurs chevaux, conduits par le serpent criophore qui est un symbole de fécondité reproductrice. Il n'y manque même pas les fleurs d'immortalité, même pas l'Arbre de la vie et de la mort que nous retrouverons dans le plus étrange des poèmes de Taliesin, le *Cad Goddeu*.

Ce chaudron qui ressuscite, c'est celui de Brân : « Je te donnerai un chaudron dont voici la vertu : si on te tue un homme aujourd'hui, tu n'auras qu'à le jeter dedans, pour que le lendemain il soit aussi bien que jamais, sauf qu'il n'aura plus la parole » [29]. C'est aussi le même que celui qui émerveille Peredur, le Perceval gallois : « Il vit venir un cheval portant en selle un cadavre. Une des femmes se leva, enleva le cadavre de la selle, le baigna dans une cuve remplie d'eau chaude qui était plus bas que la porte et lui appliqua un onguent précieux. L'homme ressuscita, vint le saluer et lui montra joyaux visage » [30].

Ce chaudron de re-naissance n'est pas absent des autres traditions indo-européennes. Pindare raconte que Pélops ayant été coupé en morceaux et bouilli dans un chaudron, ses membres y furent replacés, et Clotho, divinité de la naissance, le ressuscita du pur chaudron [31]. A Rome même, on rapportait qu'au cours d'une épidémie, un certain Valesius, dont les enfants étaient mourants, entendit une voix lui dire : « Fais-leur boire

29. *Branwen, Mab.* I, 129.
30. *Peredur, Mab.* II, 94.
31. *Olympiques*, I, 40.

de l'eau chauffée sur l'autel de Pluton et de Proserpine ». Le remède réussit [32].

Plus caractéristique encore est l'histoire de Kvasir, dans la mythologie germano-scandinave : les Ases et les Vanes, voulant faire la paix après toutes leurs disputes, crachèrent dans un vase, et de cela naquit un homme, Kvasir, si sage qu'il n'y avait question au monde à laquelle il ne sût répondre (comme Taliesin). Mais deux nains le tuèrent, firent couler son sang dans deux vases et un chaudron, y mêlèrent du miel, et il se forma un hydromel tel que quiconque en buvait devenait poète et homme de savoir [33].

Ce chaudron a toujours une origine mystérieuse. Au début de la *Bataille de Mag-Tured*, on nous apprend que les Tuatha Dé Danann, qui « venaient des îles du nord du monde », avaient amené avec eux des talismans merveilleux : « De Falias fut apportée la Pierre de Fâl qui était à Tara ; elle criait sous chaque roi qui gouvernait l'Irlande. De Gorias fut apportée la lance qu'avait Lug ; on ne gagnait pas de bataille sur celui ou celle qui l'avait en main. De Findias fut apporté le glaive de Nuada ; personne ne lui échappait quand il était tiré de son fourreau... De Murias fut apporté le chaudron de Dagda ; aucune compagnie ne s'en allait sans lui être reconnaissant » [34]. Il semble même être lié à des rites sacrificiels fort anciens dont on retrouve la trace dans le mabinogi de Branwen :

« Un jour que j'étais à la chasse en Iwerddon (Irlande), sur le haut d'un tertre qui dominait un lac appelé Llynn y Peir (Lac du Chaudron), j'en vis sortir un grand homme aux cheveux roux, portant un chaudron sur son dos. Il était d'une taille démesurée, et avait l'air d'un malfaiteur. Et s'il était grand, sa femme était encore deux fois plus grande que lui... Ils restèrent une année avec moi... Mais à partir de là, on me fit des difficultés à leur sujet. Avant la fin du quatrième mois, ils se firent haïr en commettant sans retenue des excès dans le pays... Mes vassaux décidèrent de construire une maison toute en fer. Quand elle fut prête, ils firent venir tout ce qu'il y avait en Irlande de forgerons possédant tenailles et marteaux, et firent accumuler tout autour du charbon jusqu'au sommet de la maison. Ils passèrent en abondance nourriture et boisson à la femme, à l'homme et à ses enfants. Quand on les sut ivres, on commença à mettre le feu au charbon autour de la maison et à faire jouer les soufflets jusqu'à ce que tout fût chauffé à blanc. Eux tinrent conseil au milieu du sol de la chambre. L'homme, lui, y resta jusqu'à ce que la paroi de fer fût blanche. La chaleur devenant intolérable, il donna un coup d'épaule à la paroi et sortit en la jetant dehors, suivi de sa femme.

32. Valère-Maxime, II, 4.
33. *Skaldskaparmâl*, IV.
34. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, 37.

Personne autre qu'eux n'échappa... C'est alors qu'il vint ici et me donna le chaudron »[35].

Ce rituel de la maison chauffée à blanc, comme celui du sacrifice par étouffement dans la cuve, paraît dépendre de la fête de Samain, qui était la fête des Morts, le Nouvel An celtique. Les rois Diarmaid mac Cerbhail et Muirchertach mac Erca meurent noyés dans une bassine, comme Fjolnir, fils du dieu scandinave Yngvifreyr, qui fut noyé dans un tonneau d'hydromel. Dans le récit irlandais des *Aventures de Néra*, le héros décroche un pendu pendant la nuit de Samain, et l'emmène boire dans une maison étrange : « Il y avait des cuves pour se baigner et se laver et un breuvage dans chacune d'elles... Alors le captif but une gorgée dans chacun des baquets et souffla la dernière goutte hors de ses lèvres sur les gens qui se trouvaient dans la maison de telle sorte qu'ils moururent tous »[36].

Nous avons dit que le Chaudron préfigure le Graal. Or le Graal est une figuration féminine solaire : « Quand elle fut entrée avec le Graal, il vint une si grande clarté que les chandelles perdirent la leur, comme les étoiles quand le soleil ou la lune se lève ». Nous savons aussi que le Graal — *non fécondé* — est cause de la stérilité du Gaste Pays, par suite de l'assèchement et de la trop grande chaleur. Ce thème est le même dans l'histoire de la Maison chauffée à blanc, qui est bâtie sur la même image que le Chaudron, tandis que la Cuve pleine de liquide est le *Graal fécondé*, lequel, par conséquent, est capable de procurer la re-naissance. Encore faut-il s'expliquer sur cette renaissance : il ne s'agit en aucun cas d'une véritable résurrection, ni encore moins d'une réincarnation, mais seulement d'une *nouvelle naissance dans l'Autre-Monde*. Une preuve irréfutable à cela : les cadavres qui sortent du chaudron semblent reprendre vie, *mais ils ne parlent pas* : or les habitants de l'Autre-Monde sont des *tacentes*.

Ce chaudron de Brân, qui est aussi celui du Tuatha Dé Danann Dagda, a aussi un rôle nourrisseur, puisqu'aucune compagnie ne s'en allait sans être rassasiée. Dans *Kulwch et Olwen*, Arthur doit s'emparer du chaudron de Diwrnach le Gaël qui a les mêmes propriétés[37]. Taliesin semble raconter cette expédition dans les *Dépouilles de l'Abîme :*

35. *Mab.* I, 130-132. Cf. J. Loth, *R.C.* 1890, p. 345.
36. J. Markale, *L'Autre Monde Celtique*, Cahiers d'Histoire et de Folklore, VI, 67.
37. *Mab.* I, 335.

« N'est-ce pas le chaudron du maître de l'Abîme ?
A son sommet sont des cercles de perles.
Il ne bout pas la nourriture d'un lâche, ce n'est pas son rôle »[38].

Un poème irlandais inséré dans le récit de *la Mort de Cûroi* est inspiré par la même expédition et signale le même chaudron :

« Il y avait un chaudron en cette forteresse.
Il ruisselait d'or et d'argent,
quelle splendide découverte !
Ce chaudron nous fut donné
par la fille du roi... »[39].

Or ce chaudron, dans le Mabinogi de Branwen, au moment du combat de Brân et des Irlandais, a une destinée fort curieuse : « Les Gaëls se mirent à allumer du feu sous le chaudron de résurrection. On jeta les cadavres dedans jusqu'à ce qu'il fût plein. Le lendemain, ils se levèrent redevenus guerriers aussi redoutables que jamais, sauf qu'ils ne pouvaient parler ». L'un des Bretons, cause de ce combat, décide de se sacrifier pour ses compatriotes. Il fait le mort au milieu des cadavres des Gaëls. On le jette dans le chaudron : « Il se distendit lui-même dans le chaudron au point que le chaudron éclata en quatre morceaux et que sa poitrine à lui se brisa »[40].

On voit ainsi que la Maison chauffée à blanc et le Chaudron sont identiques. Leur dessèchement est cause de leur éclatement. Cela semble rejoindre certaines théories modernes sur le soleil et les étoiles, et sur l'éclatement final du soleil réduit à sa plus simple expression, par une condensation maximale qui n'est pas sans rapport avec le principe de la bombe à hydrogène. Les perspectives ouvertes en ce sens par le chaudron de Brân, et par conséquent, par le Graal, sont loin d'être inintéressantes. On y retrouve, en effet, appliquées au Cosmos, les théories de Plutarque concernant les transformations de la Divinité sous couvert de démembrements et d'arrachements. Les mythes solaires dont on s'est bien moqué ces derniers temps — après qu'on en eut abusé, il faut bien le dire — ont une importance considérable dans le domaine celtique, du fait même de la *féminité* du soleil.

38. J. M. 84. Parmi les treize merveilles de l'Ile de Bretagne, figure le chaudron de Tyrnog. Si on y mettait de la nourriture pour un homme lâche, elle ne pouvait pas bouillir.
39. *La Forteresse des Ombres*, J. Markale, *Ancienne poésie de l'Irlande*, Cahiers du Sud, nº 335, pp. 16-17.
40. *Mab.* I, 143.

Le thème de la fécondation par voie buccale, c'est-à-dire de la migration de l'âme, se retrouve dans de nombreux récits irlandais, lié au thème des métamorphoses. Dans les *Deux Porchers*, les héros Rucht et Rucné subissent plusieurs métamorphoses : de porchers, ils deviennent successivement corbeaux, monstres marins, champions d'Irlande et vers vivant séparément dans deux fontaines. L'un d'eux dit un jour au roi Fiachna qui le nourrit : « Demain une de tes vaches m'avalera en buvant de l'eau et l'une des vaches de la reine Mebd avalera mon camarade. Alors deux taureaux naîtront et il y aura une grande guerre en Irlande à leur sujet » [41].

Dans le récit de la *Naissance de Conchobar*, Nessa donne de l'eau à boire à son époux le druide Cathba. Celui-ci s'aperçoit que l'eau contient deux vers et force sa femme à les avaler. C'est ainsi que Nessa devient grosse et donne naissance au célèbre roi Conchobar [42].

Les traditions concernant Etaine, archétype gaëlique de la reine Guenièvre, présentent, elles aussi, un exemple de semblable fécondation. Etaine et Fuamnach étaient les épouses du dieu des Morts Mider. Fuamnach, jalouse d'Etaine, la métamorphosa par magie en insecte. L'insecte, après maintes tribulations, échoua dans la maison d'Etar, noble d'Irlande, tomba dans une coupe de vin et fut avalé par la femme d'Etar. Celle-ci devint grosse et accoucha d'une fille nommée Etaine, qui devint l'épouse du roi suprême d'Irlande Eochaid Aireainn, avant d'être, par la suite, ravie par Mider, comme Guenièvre par Méléagant [43].

Ailleurs encore, l'histoire de Taliesin revient de façon plus précise : Tuân mac Cairill, après avoir revêtu diverses formes humaines et animales, fut changé en saumon. « Mais un pêcheur me prit et me porta à la femme de Cairill, roi de ce pays... La femme eut envie de moi et me dévora en entier. Et je fus en son ventre. Je me souviens du temps où j'étais dans le ventre de la femme de Cairill, je me souviens aussi qu'après cela je commençai à parler comme les hommes. Je savais tout ce qui fut en Irlande, je fus prophète et on me donna un nom : Tuân,

41. *Livre de Leinster*. La prédiction concerne la guerre de la razzia de Cualngé, les deux taureaux à naître étant Finn, le Blanc Cornu d'Aé, et Dub, le fameux Brun de Cualngé.

42. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, 65.

43. Eriu, XII. J'ai repris le mythe dans la légende radiophonique *Etaine et le Roi des Ombres*, écrite en collaboration avec Charles Le Quintrec (R.T.F., 1959).

fils de Cairill »[44]. Cette légende est à peine occulte : l'identité du poisson et du pénis ne fait aucun doute, de même qu'on retrouve le thème de l'inceste de la mère et du fils, Tuân étant à la fois l'époux et le fils de sa mère.

Ceci nous amène tout naturellement au thème de l'enfant sur les eaux qui est avant tout l'image du fœtus, mais aussi celle du pénis dans la vulve maternelle, et enfin celle de l'œuf cosmique : le monde est en effet dans le sein de la Mère primordiale avant de naître et de se différencier. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe flottait sur les eaux ». Cette affirmation est commune à toutes les Genèses. Le *Kalevala* finlandais relate ainsi la naissance du monde et du barde Väinämöinen :

La vierge Ilmatar est fécondée par la vague. Elle porte son fardeau « pendant sept centaines d'années », ce qui est un cycle complet. Cette Vierge « Mère des Eaux », qu'on peut comparer à Sainte-Anne, mère de *Maria*, est ballotée par les flots. Un canard pond ses œufs sur son genou et les œufs, tombant au fond de la mer, se brisent et donnent naissance à la terre, au soleil, à la lune. Ensuite la « Mère des Eaux » se met à modeler le monde, mais elle ne peut donner le jour à l'enfant qui passe encore dans le ventre de sa mère une trentaine d'années. L'enfant commence à réfléchir et invoque la Lune pour le délivrer. Il finit par sortir de lui-même :

« Il chut la tête en avant,
bras écartés parmi les ondes ;
il fut à la merci des flots,
resta la proie des hautes vagues.
Il y demeura cinq années...
puis il finit par aborder
sur un promontoire sans nom,
sur une terre sans verdure...
Ainsi naquit Väinämöinen,
apparut le barde éternel,
enfant d'une mère divine,
issu de la Vierge Ilmatar »[45].

Toutes ces naissances précédées d'une mort très particulière de l'individu ancien, de sa décomposition en formes et aspects divers, de son rassemblement au sein d'une femme qui est la personnification de la divinité-mère, tout cela tendrait à nous prouver qu'il existait dans la religion druidique un culte de sacrifice par transubstantiation, dont le rituel avait nécessairement un aspect sanglant, du moins sur le plan mythologique.

44. Leabhar na hUidre. J. Markale, *Ancienne poésie d'Irlande*, p. 18.
45. Caillois-Lambert, *Trésor de la Poésie Universelle*, 86-92.

Ainsi s'expliquent les sacrifices sanglants attribués aux Gaulois par les auteurs de l'Antiquité. Ainsi s'expliquerait la légende du Graal et son aspect sanglant. Ainsi s'expliquerait également le rituel des Têtes Coupées qui est prouvé non seulement par des légendes mais aussi par des historiens comme Tite-Live ou Diodore de Sicile, et par des figurations sculptées [46].

Ce sacrifice indispensable est à la fois, sur le plan individuel, l'acte par lequel l'homme tente de se hausser à l'échelle divine, et sur le plan cosmique, l'acte régénérateur de la Création menacée d'épuisement. Pour cela, une identification avec toutes les parties du cosmos s'impose. C'est ce que dit Taliesin :

« J'ai été une truie, j'ai été un bouc,
j'ai été une sauge, j'ai été un sanglier,
j'ai été une corne, j'ai été une laie,
j'ai été un cri dans la bataille,
j'ai été un torrent sur la pente,
j'ai été une vague sur le rivage étendu,
j'ai été la lueur humide d'un déluge,
j'ai été un chat avec une tête tachetée sur trois arbres,
j'ai été une balle, j'ai été une tête,
j'ai été une chèvre sur un sureau (?),
j'ai été une grue bien grasse, un spectacle à contempler... » [47].

Amergein, l'un des premiers bardes mythiques de l'Irlande, émet la même idée :

« Je suis le vent qui souffle sur la mer,
je suis vague de la mer...
Je suis oiseau de proie sur la falaise...
Je suis lac dans la plaine » [48].

Il en est ainsi pour Tuân mac Cairill dont l'aventure est si semblable à celle de Taliesin :

« Vautour aujourd'hui,
j'étais sanglier autrefois...
Je vécus d'abord dans la troupe des cochons,
me voici maintenant dans celle des oiseaux... » [49].

On ne peut que penser au Livre des Morts des anciens Égyptiens dont de nombreux passages sont des incantations que doit

46. Cf. les têtes d'Entremont au musée d'Aix-en-Provence, les accrochoirs à crânes de Glanum et de Roquepertuse au Musée Borely à Marseille, les monstres androphages comme la fameuse Tarasque de Noves au musée Calvet d'Avignon, et certaines représentations de l'art roman auvergnat comme celles des chapiteaux de Rozier Côtes d'Aurec (Loire).
47. Livre de Taliesin, XXV.
48. Cahiers du Sud, n° 319, p. 363.
49. Cahiers du Sud, n° 335, pp. 19-20.

chanter l'âme du défunt, une fois franchies les limites de la Mort. Il appartient en effet au défunt de proclamer qu'il est d'essence divine parce que telle ou telle partie de son corps est celle d'un dieu ou d'une déesse :

« Les cheveux de ma tête sont mêmes du dieu Nû,
mon visage est le disque solaire de Râ,
la force de la déesse Hathor vit dans mes yeux,
l'âme d'Up-Uaut résonne dans mes deux oreilles,
dans mon nez vivent les forces du dieu Kenti-Khas,
mes deux lèvres sont les dents d'Anubis,
mes dents sont les dents de la déesse Serkit,
mon cou est le cou de la déesse Isis...
ma colonne vertébrale est celle de Seth,
mon phallus est le phallus d'Osiris...
Les forces de l'œil d'Horus circulent dans le bas de mon dos »[50].

Quoi qu'on ait pu dire, cela semble être également le sens du *Cantique des Cantiques* :

« Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres,
tes dents sont comme un troupeau de brebis,
ta joue est comme une moitié de grenade...
les contours de ta hanche sont comme des colliers...
Ton sein est une coupe arrondie
où le vin parfumé ne manque pas...
Ton corps est un tas de froment
entouré de lis...
Ton cou est une tour d'ivoire... »[51].

Lyrisme et métaphysique, le tout réuni dans une forme incantatoire proche de la magie... Nous sommes là en présence d'une des plus curieuses aventures de l'humanité. Et cette aventure hante l'imagination des hommes à tel point que nous la retrouvons dans le domaine strictement poétique où la toute puissante analogie métamorphose le réel, comme en témoigne le poème d'André Breton, *l'Union Libre* :

« Ma femme à la chevelure de feu de bois
aux pensées d'éclairs de chaleur
à la taille de sablier
ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre
ma femme à la bouche de cocarde et de bouquets d'étoiles de dernière grandeur
aux dents d'empreintes de souris blanches sur la terre blanche
à la langue d'ambre et de verre frottés...
Ma femme aux cils de bâtons d'écriture d'enfant
aux sourcils de bord de nid d'hirondelles... »[52]

50. Kolpaktchy, *Le Livre des Morts égyptiens*, 108.
51. *Cantique des Cantiques*, VI.
52. A. Breton, *Poèmes*.

LE CAD GODDEU.

Le lyrisme est une forme du Sacré. Mais le Sacré a ses exigences et ses secrets. Ceux-ci sont parfois bien gardés. La poésie de Taliesin est une flamme qui brille dans la pleine obscurité, une flamme qui tranche brutalement l'ombre : il n'y a pas de zone intermédiaire, de pénombre. La flamme surgit on ne sait d'où et découpe la nuit suivant des formes étranges et même extravagantes. Qui a fait surgir cette flamme ? Taliesin, ou celui qui écrit sous son nom, répond :

« Je suis celui qui anime le feu
en l'honneur de Dieu le Maître...
« Je suis un barde qui sait l'astrologie
et qui récite
son chant inspiré au couchant
d'une belle nuit d'un beau jour » [53].

Et ce feu divin, cette inspiration sacrée, le barde ne peut l'avoir recueillie qu'après une métamorphose de son être, dans une sorte de descente aux enfers, comparable en principe à celle de Rimbaud :

« L'inspiration que je chante,
je l'apporte des profondeurs » [54].

C'est de cette inspiration surgie des profondeurs de l'être qu'est né le *Cad Goddeu*, ou Combat des Arbrisseaux, l'un des poèmes les plus étonnants qu'ait produits l'esprit humain, et certainement le plus énigmatique de tous les poèmes attribués au barde Taliesin.

Le *Cad Goddeu* se présente comme un poème extrêmement confus sur le sujet central d'une bataille entre une troupe de Bretons, parmi laquelle se trouvent Taliesin lui-même et le héros Gwyddyon, fils de Dôn, et une troupe d'ennemis anonymes, dirigée, semble-t-il, par une femme. Cette bataille tourne mal pour les Bretons, et Gwyddyon est obligé de recourir à un des tours de magie dont il a le secret :

« J'ai été au combat de Goddeu avec Lleu et Gwyddyon
qui changèrent la forme élémentaires des arbres et des joncs » [55].

53. *La Chaire de Taliesin*, Livre de Taliesin, XIII.
54. *Conjuration hostile*, J. M. 60.
55. *Les Trois Chaires de Taliesin*, J. M. 76.

Gwyddyon transforme donc les Bretons en arbres et en différentes plantes, ce qui leur permet de triompher, et ce qui donne l'occasion à Taliesin de se lancer dans un éblouissant délire poétique sur les métamorphoses. Le poème se doit d'être cité en entier [56] :

« J'ai revêtu une multitude d'aspects
avant d'acquérir ma forme définitive,
il m'en souvient très clairement.
J'ai été une lance étroite et dorée,
je crois en ce qui est clair,
j'ai été goutte de pluie dans les airs,
j'ai été la plus profonde des étoiles,
j'ai été mot parmi les lettres,
j'ai été livre dans l'origine,
j'ai été lumière de la lampe,
Pendant une année et demie,
j'ai été un immense pont
jeté sur trois vingtaine d'*abers* [57].
J'ai été chemin, j'ai été aigle,
j'ai été bateau de pêcheur sur la mer,
j'ai été victuaille du festin,
j'ai été goutte de l'averse,
j'ai été une épée dans l'étreinte des mains,
j'ai été bouclier dans la bataille,
j'ai été corde d'une harpe,
ainsi pendant neuf années.
Dans l'eau, dans l'écume,
j'ai été éponge dans le feu,
j'ai été arbre au bois mystérieux.

Je ne suis pas celui qui ne chantera pas
le combat, quoique je sois petit.
Je chanterai le combat des arbrisseaux
devant le chef de Bretagne,
gardien des chevaux rapides
et maître de tant de flottes.

Il y avait un animal aux larges mâchoires,
avec une centaine de têtes.
Un combat fut disputé
sur la racine de sa langue,
et on se battit une autre fois
sur le dos de sa tête.
C'était un noir crapaud
se prélassant sur cent griffes,

56. Livre de Taliesin, VIII. J. M. 64-71. Traduction revue et corrigée.

57. *Aber* (pluriel *ebyr*) désigne cette sorte particulière d'estuaire qu'on trouve en Grande-Bretagne et en Armorique sous ce nom, en Espagne sous le nom de *ria*, en Norvège sous celui de *fjord*.

un serpent tacheté surmonté d'une crête.
Cent âmes ayant péché
étaient tourmentées dans sa chair.

J'ai été à Kaer Vevenir
où affluaient les arbres et les herbes.
Les musiciens chantaient,
les hommes de guerre s'étonnaient :
une résurrection des Bretons
fut faite par Gwyddyon.
On en appela au Créateur
et au Christ pour juger le procès,
jusqu'à ce que l'Éternel
voulût bien aider ses créatures.
Le Seigneur répondit
par la voix des éléments :
Prenez les formes des arbres,
rangez-vous en ligne de bataille,
écartez tous ceux
qui sont maladroits au corps à corps.

Alors ils furent enchantés en arbres,
et dans l'attente de n'être plus arbres,
les arbres élevèrent leur voix
en quatre flots d'harmonie.
Les combats cessèrent.
Arrêtons les jours de violence !

Alors, contenant le tumulte, une femme
s'avança, provocante.
En tête de la troupe était une femme.
Les avantages d'une vache sans pudeur
ne nous feront point céder !
le sang des hommes jaillira jusqu'à nos cuisses !

Le plus grand des trois désirs guerriers
fut mis en jeu sur le monde
et on cessa de penser
au déluge,
au Christ crucifié
et au jour proche du jugement.

Les aulnes, en tête de la troupe,
formèrent l'avant garde,
les saules et les sorbiers
se mirent en rang à leur suite,
les pruniers, qui sont rares,
étonnèrent les hommes.

Les nouveaux néfliers
furent les pivots de la bataille,
les buissons de roses épineuses

luttèrent contre une grande foule,
les framboisiers, dressés en fourrés,
furent les meilleurs à prouver
la fragilité de la vie.

Le troëne et le chèvrefeuille,
avec du lierre sur le front,
partirent au combat avec l'ajonc.
Le cerisier joua les provocateurs,
le bouleau, malgré son esprit élevé,
fut placé à l'arrière,
non pas en raison de sa lâcheté,
mais bien de sa grandeur.
Le cityse doré prouva
sa nature sauvage à l'étranger.

Les pins se tenaient à l'avant,
au centre de la mêlée
que j'exaltais grandement
en présence des rois.
L'orme et ses fidèles
ne bougèrent pas d'un pied.
Ils combattaient contre le centre,
contre les flancs et les arrières.

Quant aux noisettiers, on put juger
que très grande était leur rage guerrière.
Heureux fut le rôle du troëne ;
il fut le taureau du combat, le maître du monde.
Morawg et Morydd [58]
firent des prouesses sous forme de pins.
Le houx fut éclaboussé de vert,
il fut brave entre tous.

L'aubépine, se gardant de tous côtés,
avait les mains blessées.
Le tremble fut élagué,
il fut élagué dans la mêlée.
La fougère fut saccagée.
Le genêt, à l'avant,
fut blessé dans un fossé.
L'ajonc ne fut pas indemne,
bien qu'il se répandît partout.
La bruyère fut victorieuse, se gardant de tous côtés.
La foule était charmée
pendant ce combat des hommes.

Le chêne, rapide dans sa marche,
faisait trembler ciel et terre.

58. Morawg est inconnu. Il y a un Morydd que les *Iolo Mss.* (127) donnent pour père à Merlin (le barde Myrddin). Celui-ci est dit ailleurs fils de Morvryn.

Ce fut un vaillant gardien contre l'ennemi,
son nom est fort considéré.
Les clochettes bleues se battirent
et causèrent grande douleur :
elles écrasaient, se faisaient écraser,
d'autres étaient transpercées.

Les poiriers furent les grands pourfendeurs
du combat de la plaine,
à cause de leur violence.
La forêt fut un torrent de cendres.
Les châtaigniers timides
n'eurent guère de triomphe.
Le jais devint noir,
la montagne devint rabougrie,
le forêt fut pleine de trous
comme autrefois les grandes mers,
depuis que fut entendu le cri de guerre.

Alors le faîte du bouleau nous couvrit de ses feuilles
et métamorphosa notre aspect flétri.
Les branches du chêne nous enchantèrent
par les incantations de Mael-Derw [59],
souriant auprès du rocher.

Le Seigneur n'est pas d'une nature ardente.
Il n'a ni père ni mère.

Quand je vins à la vie,
mon créateur me forma
par le fruit des fruits,
par le fruit du dieu primordial,
par les primeroses et les fleurs de la colline,
par les fleurs des arbres et des buissons,
par la terre et sa course terrestre,
j'ai été formé
par les fleurs de l'ortie,
par l'eau du neuvième flot.
J'ai été marqué par Math [60]

59. Les *Incantations de Mael-Derw* sont un des poèmes les plus anciens du Livre d'Aneurin (Cardiff, mss. nº 1, du XIIIe siècle), appartenant au cycle du *Goddodin*. Une explication en tête du poème attribue ces incantations à Taliesin, mais le ton n'est pas du tout le même que dans les autres poèmes attribués à notre barde. Mael-Derw est un nom propre dans lequel on reconnaît *mael* ou *mail* (irlandais *mail*, bret. arm. *mailh*, v. celt. *maglo-*), qui veut dire « savant, habile », et *Derw* (bret. arm. *derven*) qui signifie « chêne ».

60. Math ab Mathonwy est l'oncle de Gwyddyon. C'est le premier magicien de l'Ile de Bretagne et il apprend sa magie à son neveu. Math, affligé d'une curieuse maladie, ne peut vivre, en temps de paix que s'il a les pieds dans le giron d'une vierge. Son nom Math ou Fath ou Wath, peut être rapproché de celui du dieu germanique Wotan et par conséquent du nom du bois (gallois *wydd*, anglais *wood*).

avant de devenir immortel,
j'ai été marqué par Gwyddyon,
le grand purificateur des Bretons,
par Eurwys et par Euron,
par Euron et par Modron [61],
par cinq fois cinq maîtres de science,
par les savants enfants de Math.
Lors de la grande séparation,
j'ai été enchanté par le maître,
quand il fut à demi-brûlé.

Par le Sage des Sages, je fus marqué
avant l'existence du monde,
au temps où je reçus la vie,
dignes étaient les peuples du monde,
les bardes étaient comblés de bienfaits.

Je me suis incliné devant le chant de gloire,
j'ai joué dans la nuit,
j'ai dormi dans l'aurore.

J'ai été dans la barque,
avec Dylan, fils de la Vague [62],
sur une couche, au centre,
entre les genoux des rois,
lorsque les eaux comme des lances inattendues
tombèrent du ciel
au plus profond de l'abîme.

Dans la bataille il y aura
quatre fois vingt centaines.
Ils agiront selon leur volonté.
Il n'y a ni plus vieux, ni plus jeune
que moi dans leurs troupes.
Une merveille : cent hommes sont nés,
chacun des neuf cents était avec moi.
Mon épée fut tachée de sang.
Un grand honneur me fut attribué
par le Maître, et protection où il était.
Si je vais là où fut tué le Sanglier [63],

61. Eurwys est inconnu. Euron, peut-être pour Euryn, c'est-à-dire Gwri Gwallt Euryn, premier nom de Pryderi, fils de Pwyll (*Mab.* I, 110). Quant à Modron, c'est l'antique déesse mère Matrona, devenue Morgane.

62. Dylan Eil Ton (ici *Eil Mor*, fils de la Mer) est le fils incestueux de Gwyddyon et de sa sœur Arianrod. Dès qu'il fut baptisé, il se précipita dans la mer (*Mab.* I, 191-192), mythe à peine obscur du Retour vers la Mère, c'est-à-dire la Mer.

63. On pense au sanglier mythique Twrch Trwyth chassé par Arthur et ses chevaliers dans Kulhwch et Olwen (*Mab.* I, 336) et dans l'*Historia Britonum* (XXX), mais Twrch Trwyth n'est pas tué. Il s'agit peut-être d'un autre sanglier mythique, Yskithyrwynn Pennbeidd (Défense du Chef des Sangliers) qui, toujours dans *Kulwch et Olwen*(*Mab.* I, 333), est tué par le chien d'Arthur, Cavall.

il composera, il décomposera,
il composera des louanges,
celui dont le nom est brillant et la main puissante :
avec un éclair, il contient ses troupes
qui se répandent comme une flamme sur les hauteurs.

Sur les hauteurs de la montagne, j'ai été serpent tacheté,
j'ai été vipère dans le lac,
j'ai été étoile au bec recourbé,
j'ai été un vieux prêtre
avec ma chasuble et ma coupe.

Je ne fais point de mauvaises prophéties.
Je prédis dans quatre vingtaines de fumées
le sort imparti à chaque homme :
cinq fois cinq troupes en armes.
J'ai maté sous mon genou
six coursiers de couleur jaune.
Mais cent fois meilleur
est mon cheval Melygan [64] :
il est doux comme un oiseau de mer
qui ne quitte jamais
le rivage tranquille.

J'ai été le héros des prairies sanglantes,
au milieu de cent chefs.
Rouge est la pierre de ma ceinture,
mon bouclier est bordé d'or.

Ils ne sont point encore nés dans l'abîme,
ceux qui m'ont visité,
sauf Goronwy [65]
des prairies d'Edrywy.

Longs et blancs sont mes doigts.
Il y a longtemps que j'étais pasteur.
J'ai erré longtemps sur la terre
avant d'être habile dans les sciences.
J'ai erré, j'ai marché,
j'ai dormi dans cent îles,
je me suis agité dans cent villes.

O vous, sages druides,
demandez à Arthur
qui est plus ancien
que moi, dans les chants !
Quelqu'un est venu

64. Melygan = jaune-blanc. La Triade 57 (*Mab.* II, 268) cite un Melyngan, cheval de Lleu Llaw Gyffes, autre fils incestueux de Gwydyon et de sa sœur Arianrod.

65. Goronwy ou Gronw Pebyr (le jeune homme fort), amant de Blodeuwedd et meurtrier de Lleu Llaw Gyffes.

pour considérer le déluge,
et le Christ crucifié,
et le jour du jugement à venir.

Gemme d'or en un joyau d'or,
je suis splendide,
je suis habile
au travail des métaux ».

Tout est loin d'être clair dans ce poème. Certains passages sont même totalement incompréhensibles. A la vérité, cela ressemble plutôt à un amalgame de trois poèmes : le premier pourrait s'intituler « Migrations » et concerne les métamorphoses subies par Taliesin lui-même lors de ses aventures avec Keridwen ; le second est le *Cad Goddeu* proprement dit, le récit de cette bataille mystérieuse ; le troisième semble concerner une aventure de Gwyddyon, de son fils Lleu Llaw Gyffes et de l'étrange Blodeuwedd, « née des fleurs » par la magie de Gwyddyon.

Quand on connaît l'*Histoire de Taliesin*, le premier poème est relativement le plus facile d'accès. Il s'agit des métamorphoses successives de Gwyon Bach avant d'acquérir sa forme définitive de Taliesin. C'est une sorte d'initiation au cours de laquelle il passe par tous les éléments, il s'identifie au cosmos. Mais il serait vain de prendre ces métamorphoses à la lettre. Il s'agit beaucoup plus d'une méditation de l'individu qui, pour se transcender, effectue une sorte de retour dans le sein de la *Natura Naturans* représentée dans ses aspects sensibles. En aucun cas il n'est fait allusion à une quelconque croyance à la métempsychose. Il s'agit bien plutôt d'un véritable chant d'amour envers les êtres et les choses, ce qui est évidemment prétexte à une merveilleuse envolée lyrique.

Le *Cad Goddeu* proprement dit présente beaucoup de difficultés. On a cherché l'élément historique qui aurait pu lui servir de prétexte : Replacé dans le cadre du VIe siècle, époque où est sensé avoir vécu Taliesin, il peut apparaître comme un épisode de la lutte entre Bretons et Saxons. C'est ainsi qu'on l'a rapproché d'un des rares poèmes de Taliesin qu'on pourrait qualifier d'historiques et dont le sujet est la bataille d'Argoed Llwyfein. Mais ce rapprochement n'apporte aucune preuve véritable.

Beaucoup plus séduisante est l'hypothèse émise par Robert Graves dans son curieux livre *the White Goddess* : il s'agirait d'une lutte dont l'enjeu était la nécropole de Salisbury (avec le monument mégalithique de Stonehenge) entre des occupants

antérieurs, prêtres établis là depuis l'âge du bronze, alliés aux tribus bretonnes insulaires et adorateurs de Beli (le dieu solaire gaulois Belenos, le Brillant), et d'autre part des tribus britonniques venant du continent. L'événement se serait passé au moment de la première ou de la seconde invasion belge dans l'Ile de Bretagne, c'est-à-dire en 400 ou en 50 av. J.-C.

Cette hypothèse n'est pas gratuite. Nous avons déjà démontré l'existence d'un culte solaire antérieur aux Celtes à Stonehenge, parallèlement à Delphes, et liés aux Hyperboréens, c'est-à-dire aux peuples mégalithiques [66]. Toute la région de Salisbury est une vaste nécropole utilisée depuis les temps les plus reculés : c'est le pays des Morts, donc la localisation de l'Autre-Monde. Ensuite, un passage de l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth apporte quelques éléments d'appréciation : Belinus et Brennius, les deux fils de Dunvallo, se disputent la succession du royaume de Bretagne. Brennius passe en Norvège et en revient avec une fiancée et une armée. Après de nombreuses péripéties, Belinus capture la fiancée de Brennius. Celui-ci somme son frère de la lui rendre. Belinus refuse. Alors Brennius engage contre son frère une grande bataille « dans un bois sacré qu'on appelle Calaterium ». Brennius battu se réfugie en Gaule et revient avec une nouvelle armée. La bataille entre les deux frères va s'engager une fois de plus, mais leur mère Conwen se jette entre eux et les réconcilie définitivement. Belinus et Brennius soumettent ensemble la Gaule, puis s'emparent de Rome et imposent un tribut aux Romains [67].

La fin de cet épisode montre qu'il y a une identification entre Brennius et le fameux Senon Brennus qui prit Rome en 387. Nous avons déjà prouvé que Brennus était le héros Brân. Le fait que la version galloise de l'*Historia* appelle respectivement Brennius et Belinus *Brân* et *Beli* nous le confirme. Un texte de la *Myvirian Archaeology of Wales* nous éclaire encore davantage à ce sujet, et précisément à propos du *Cad Goddeu :*

« Il y avait un homme en ce combat, qui à moins que son nom ne fût connu, ne pouvait être salué... Et Gwyddyon, fils de Dôn, bénit le nom de l'homme et chanta ces deux *englynion* (sorte de tercets) :

Sûr est le sabot de mon coursier aiguillonné par l'éperon.
Les hautes branches de l'Aulne sont sur ton bouclier :

66. Cf. les chapitres sur Delphes et sur les Cimbres.
67. *Historia Regum Britanniae*, XXXV-XLIV.

Brân tu es appelé, aux branches éclatantes.
Sûr est le sabot de mon coursier, le jour du combat.
Les hautes branches de l'Aulne sont dans ta main :
Brân tu es, par les branches que tu portes »[68].

Donc Brân participe à ce combat, et sous la forme de l'Aulne. Cela n'a rien d'étonnant, puisque les Bretons étaient métamorphosés en arbres. Quant à Belinus-Beli, il pouvait fort bien se trouver en face, mais là, nous n'avons aucune preuve. Ce Beli, qui est l'ancêtre mythique des Gallois, est dit fils de Mynogan et père de Ludd et de Casswallawn (le Cassivellaunos de César). Les généalogies galloises du xe siècle, copiées dans le manuscrit Harleian 3859[69], font remonter deux célèbres familles à un certain Beli, qui est peut-être le même, époux d'une déesse Ana, soi-disant cousine germaine de la Vierge Marie (de toute évidence la déesse irlandaise Ana ou Dana, mère des Tuatha Dé Danann, et la déesse galloise Dôn, mère de Gwyddyon) : cette Ana pourrait bien être d'ailleurs la véritable sainte-Anne dont Nicolazic découvrit la statue avec tant d'à propos à Keranna, près d'Auray, au xviie siècle.

Or parmi les arbrisseaux qui participent au combat, il y a le genêt. Le genêt se dit en gallois *banadl* et en breton-armoricain *balan* (d'où le français *balai*). Il existe dans les Chansons de Geste, dont tant de héros soi-disant sarrazins sont en réalité des héros celtiques (Tervagant = Tarvos Trigarannos ; Yvorin = Uryen etc.), un personnage qui n'a guère, jusqu'à présent, retenu l'attention des mythographes : le païen Balan, héros de la *Chanson d'Apremont*, de *Fierabras* et de la *Chanson de Balan*. Balan, tout sarrazin qu'il est, apparaît avec les cheveux blonds, les yeux clairs, un cheval blanc. Il est le type parfait du héros solaire et son nom (la fleur de genêt est blonde, jaune d'or) ne fait qu'ajouter à son caractère. D'autre part le pays de Balan se présente comme l'Autre-Monde : pour y parvenir, il faut franchir une montagne et un pont magique dans la plus pure tradition celtique. La fille de Balan se nomme Floripar (Née d'une fleur), ce qui est à rapprocher de la légende de Blodeuwedd qui forme la dernière partie du *Cad Goddeu*. Balan est de toute évidence un dieu solaire de même nature que Bélenos le Brillant, et il semble bien — ce n'est qu'une hypothèse — qu'il faille voir dans le genêt de ce combat, le Beli-Belinus de la tradition galloise.

68. *M.A.W.* 127.
69. *Mab.* II, 329-336.

L'inconvénient réside dans le fait que le Genêt semble faire partie des arbrisseaux *bretons* et qu'on ne peut en déduire une lutte entre l'Aulne, c'est-à-dire Brân, et le Genêt, c'est-à-dire Beli. Mais cependant rien ne prouve que les ennemis de Brân n'aient point été eux aussi sous la forme d'arbres. Au contraire, le texte de la *Myvirian Archaeology of Wales* déjà cité prétend que la bataille s'engagea « à cause d'un Blanc Cerf ou d'un petit chien », animaux qui venaient d'Annwfn, c'est-à-dire de l'Abîme, pays de l'Autre-Monde ; or, « il y avait de l'autre côté une femme appelée Achren, et à moins que son nom ne fût connu, sa troupe ne pouvait être saluée ». Et *Achren* signifie *Arbres*, ce qui nous invite à penser que la bataille se déroulait entre deux troupes d'arbres et d'arbustes.

Cette « guerre végétale » n'est pas un exemple unique dans la mythologie celtique. On la trouve d'abord dans un passage de Tite-Live concernant la mort du consul Postumius : « Il y avait une vaste forêt que les Gaulois appellent *Litana*, et où il allait faire passer son armée. A droite et à gauche de la route, les Gaulois avaient coupé les arbres, de telle sorte que tout en restant debout, ils pussent tomber à la plus légère impulsion... Les Gaulois s'étaient répandus sur le bord de la forêt, le plus loin possible de la route. Dès que l'armée romaine fut engagée dans cet étroit passage, ils poussèrent les plus éloignés de ces arbres qu'ils avaient coupés par le pied. Les premiers tombant sur les plus proches, si peu stables eux-mêmes, et si faciles à renverser, tout fut écrasé par la chute confuse, armes, hommes, chevaux. Il y eut à peine dix soldats qui s'échappèrent »[70].

Quand on pense qu'il s'agissait d'une légion entière et qu'aux dires de Dio Cassius, il y avait environ 25.000 soldats, on peut se rendre compte du beau travail accompli par quelques arbres renversés pêle-mêle ! Mais si l'on sait que Tite-Live, à propos des guerres gauloises, se fait l'écho de traditions celtiques fort anciennes, on peut affirmer qu'il s'agit d'un combat mythique dont l'historien s'est servi pour camoufler un échec romain. D'ailleurs la forêt Litana ou Litava, devenue en langue galloise Llydaw (Armorique), désigne surtout le pays mythique des morts.

On retrouve cette « guerre végétale » chez Strabon (IV, 3) à propos du pays des Morins, des Atrébates et des Eburons, où les habitants, pour se défendre, entrelacent les branches des arbustes épineux et enfoncent en terre de gros pieux, et chez

70. Tite-Live, XXIII, 24. Cf. *Rome et l'épopée celtique*.

Pline l'Ancien (XXX, 1) à propos d'une forêt coupée par les Gaulois lors de l'expédition contre Delphes.

Dans les récits irlandais, ce sont les « trois filles de Calatin... les sorcières noires, (qui) suscitèrent fantasmagoriquement une bataille entre deux armées, entre de magnifiques arbres mouvants, de beaux chênes feuillus, en sorte que Cûchulainn entendit le bruit d'un combat »[71]. Au cours de la fameuse bataille de Mag-Tured, les Tuatha Dé Danann ont un programme du même genre : « Nous ensorcellerons les arbres, les pierres et les mottes de terre, qui leur apparaîtront comme une troupe en armes »[72]. Même les Chansons de Geste se font l'écho de cette tradition, puisque dans la *Prise de Cordes* et la *Chronique du Faux Turpin*, il est raconté comment les Francs plantèrent leurs armes en terre et comment celles-ci se mirent à pousser comme des arbres. Il n'est pas jusqu'à Shakespeare qui ne s'en soit souvenu dans *Macbeth* avec le thème de « la forêt qui marche ».

Que penser de tout cela ? Est-ce une lutte entre deux familles de dieux, comme on en trouve dans n'importe quelle mythologie ? Au point de vue rationaliste, ce serait l'affrontement de deux groupes de sectateurs, la substitution d'une religion par une autre. Au point de vue métaphysique, et selon les réflexions de Plutarque, ce seraient les tribulations et les métamorphoses de la divinité.

En ce sens, le *Combat des Arbrisseaux* serait une bataille eschatologique semblable à la lutte entre Khronos et Zeus pour la souveraineté de l'univers, semblable aussi, sur certains points, à la lutte d'Arthur et de Mordret à Camlan qui marque une sorte de crépuscule des dieux, à celle de Mag-Tured, en Irlande où s'affrontent les anciens dieux Fomoré conduits par Balor et les nouveaux, les Tuatha Dé Danann dont le chef est Lug, dont le caractère solaire est incontestable, mais avec quantités d'éléments de type *mercurien*, c'est-à-dire proche de ceux de Brân.

Dans la mythologie germanique développée dans les textes scandinaves, et particulièrement dans l'*Ynglingasaga*, c'est la grande bataille qui oppose les deux races de dieux, les Ases et les Vanes. Chaque parti dévaste le pays de l'autre et, quand ils en ont assez de part et d'autre, ils concluent la paix. De même dans la *Gylfaginning* (XXXIII-XXXV), le meurtre de Baldr

71. *La Mort de Cûchulainn*, Ogam, XI, 200.
72. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, 43.

par Loki, suivi de la lutte entre Loki et les autres dieux, se termine par le combat décisif de la fin des temps. L'*Edda* raconte comment les forces du mal représentées par le loup Fenrir, Hrym, le grand serpent qui entoure le monde, Garm, le chien géant et Loki, dieu de la mort, ont été jugulés, mais, s'étant libérés, ils engagent la lutte contre Odin, Thorr, Freyr et tous les Ases. Ils s'entretuent tous. Heimdall, le dieu primordial reste seul en présence de Loki : ils se tuent l'un et l'autre et Sutr, le feu, embrase tout l'univers. Mais de cette catastrophe universelle renaissent les dieux qui retrouveront « les merveilleuses tablettes d'or qu'avaient possédées les ancêtres aux temps primitifs... Les champs, sans être ensemencés, se couvriront de fruits. » Ce sera le règne de Baldr, fils d'Odin, nouvelle et définitive incarnation de la puissance divine bienfaisante.

Le *Cad Goddeu* semble bien, lui aussi, être une guerre eschatologique, à la fin de laquelle se produit une véritable résurrection, un véritable renouveau dans une Vie Nouvelle. Dans cette bataille, les arbres représentent des forces qui s'opposent et qui ont chacune leur rôle particulier à jouer. Il est certain que sous ces arbres se cachent des individualités bien précises qu'on a malheureusement bien du mal à retrouver en pleine lumière. Que dire en effet sur le prunier, le néflier, le troëne ? Nous n'avons aucun élément nous permettant de tirer la moindre hypothèse sur leur signification ou sur le personnage qui s'incarne en chacun d'eux.

L'Aulne est donc Brân. C'est le Roi-Pêcheur, le Bron des romans français du XIIIe siècle, appelé aussi Pellès, dont le nom vient de Pwyll Penn Annwfn, maître de l'Abîme. C'est encore Uther Pendragon, autrement dit Uther Ben, terrible tête. C'est Ban de Benoïc, père de Lancelot. C'est aussi Teutatès en l'honneur de qui on immergeait des hommes dans un chaudron.

Le saule, *helig* (bret. arm. *haleg*, latin, *salictum*) est un arbre solaire dont les longues branches qui retombent font penser aux rayons du soleil et aux chevelures des divinités de ce type, Le nom du saule, dans de nombreuses langues, est, par kabbale phonétique, en relation avec le nom du soleil (lat. *sol* ; grec *helios* ; bret. arm. *heol* ou *sul* ; gal. *haul*) et curieusement avec le nom du sel (lat. *sal* ; bret. arm. *holen* ; gallois *halen*) dont la valeur symbolique ne fait aucun doute.

Le sorbier est un arbre qui paraît avoir été utilisé par les druides pour son pouvoir magique : « Rien ne te secourra, si ce n'est de faire un feu druidique... Que les armées aillent dans

les bois et qu'elles apportent des branches de sorbier, car c'est avec cela que sont faits les meilleurs feux »[73].

Le buisson de roses sauvages, ou le buisson de ronces, est une sorte de barrière magique contre les dangers : « Par magie, maléfique plus souvent que bénéfique, il arrivait qu'un druide édifiât une haie infranchissable : Fraech en fit la haie du druide pour Diarmait... L'armée de Diarmait fut battue après la démolition de sa haie magique »[74].

Le Chèvrefeuille est un symbole de fidélité. On connaît le fameux lai du Chèvrefeuille de Marie de France, où cette plante est liée indissolublement au coudrier : « Tristan coupa une branche de coudrier par le milieu et l'équarrit en la taillant. Quand il a paré la branche, avec son couteau il grave son nom. » Nous retrouvons là le rite du bâton magique. « Il en était de tous deux comme du chèvrefeuille qui s'attachait au coudrier : quand il l'a pris et enlacé et qu'il s'est mis autour du tronc, ensemble ils peuvent bien durer ; mais si, ensuite, on les veut désunir, bien vite meurt le coudrier, et aussi vite meurt le chèvrefeuille ».

Le Lierre est symbole de tenacité et aussi d'une sorte d'immortalité. Taliesin dans un autre poème dit : « J'ai possédé la branche de lierre », ce qui signifie sans doute une certaine initiation. L'ajonc est une plante aggressive et tourmentée, mais solaire à cause de la couleur jaune de ses fleurs. On ne possède aucun éclaircissement valable sur le cerisier, le cytise, l'orme, la campanule ou le châtaignier.

Le Pin était plutôt rare dans les temps anciens en Grande Bretagne ou en Armorique. Il n'y fut introduit vraiment que beaucoup plus tard. Dans la légende de la fontaine de Barenton, il est précisé que près de la fontaine se trouvait un pin, ce qui était une caractéristique, et c'est sur ce pin que chantent si merveilleusement les oiseaux après la tempête.

Le noisetier ou coudrier est un arbre également utilisé par les druides. Tristan avait accomplit un geste magique en coupant un bâton et en y gravant son nom. « Cûchulainn... vit deux hommes qui se battaient l'un l'autre, et près d'eux, un satiriste avec une baguette de coudrier »[75].

L'aubépine est en Irlande le Buisson sacré, la demeure des Fées ; l'administration irlandaise en sait quelque chose quand il s'agit de tracer de nouvelles routes et de détruire des buis-

73. *Le Siège de Druim Damgaire*, R.C. XLIII, 105.
74. Françoise Le Roux, *Les Druides*, p. 90. Cf. R.C. XVII, 143-144.
75. *La Mort de Cûchulainn*, G. Dottin, *op. cit.*, 153.

sons d'aubépine ! La malédiction druidique appelée *glam dicinn* faisait appel à l'aubépine : « le poète devait partir avec six compagnons... Ils tournaient le dos à un buisson d'aubépines... Le vent soufflant du nord, chacun d'eux, tenant en main une pierre de fronde et une branche d'aubépine, chantait contre le roi une strophe au-dessus de ces deux objets... Chacun d'eux déposait alors sa pierre et son rameau sur la racine du buisson d'aubépine »[76]. Il est évident qu'il s'agit là d'un appel aux fées, c'est-à-dire au monde des Tertres pour obtenir des habitants de l'autre-monde une aide efficace contre ses ennemis. Il est fort possible que cette idée se soit manifestée dans le *Cad Goddeu*.

Le houx est lui aussi un symbole de pérennité, comme le lierre. Dans un récit gallois consacré à un épisode de la légende de Tristan, on assiste, sous la présidence d'Arthur, à un partage d'Essyllt (Yseult) entre March et Tristan : « Arthur décida que l'un aurait Essyllt pendant qu'il y a des feuilles aux arbres, et l'autre quand il n'y en a pas. Ce fut au mari de choisir. March choisit l'époque où il n'y a pas de feuilles aux arbres, parce que les nuits y sont plus longues. Arthur alla en informer Essyllt qui s'écria : « béni soit ce jugement et béni celui qui l'a rendu ». Et elle chanta cet *englyn* :

> « Trois arbres sont d'espèce généreuse,
> le houx, le lierre et l'if...
> Ils gardent leurs feuilles toute leur vie.
> Je suis à Tristan tant qu'il vivra... »[77]

Le tremble devait être considéré comme un arbre important au point de vue magique, car son nom gallois signifie mot à mot « arbre à gui ». C'est en effet sur le peuplier qu'on trouve généralement le plus de gui, et l'on sait que cette plante jouait un rôle considérable — mais non pas éclairci du tout — dans la religion druidique. D'autre part, il faut noter que le gui employé par les druides était exclusivement du gui de chêne, qui est extrêmement rare, le gui ne poussant que sur une seule variété de chêne, dite « chêne d'Amérique ».

La fougère est un végétal familier aux Celtes, comme la bruyère, mais il est difficile de découvrir leur rôle exact. Le genêt, nous l'avons déjà dit, personnifie peut-être Beli, le dieu solaire qui s'opposerait dans ce combat à son frère Brân, l'Aulne. Le Poirier, par son nom, peut être rapproché du nom du chaudron (*peir*) et de celui de Peredur, le Perceval gallois. Mais

76. Livre de Ballymote, cité par Fr. Le Roux, *op. cit.*, 84.
77. Mss. Peniarth 96. Cf. R.C. XXX.

aucun de ces arbres ne semble revêtir un intérêt aussi considérable que le Chêne et le Bouleau.

Le chêne est « la représentation celtique de Zeus », dit Maxime de Tyr (VIII, 8). Dans le *Cad Goddeu*, le Chêne semble bien être le chef. Mais qui est ce chef ? Ce n'est pas Brân, puisqu'il apparaît sous l'aspect de l'aulne. Le texte de la *Myvirian Archaeology of Wales* déjà cité donne, comme grand vainqueur du combat, Amaethon fils de Dôn, et par conséquent frère de Gwyddyon et Arianrod. D'après ce même texte, c'est Amaethon qui combat Arawn, roi de l'Autre-Monde. C'est ainsi que « Amaethon le bon triompha ». On sait qu'Arawn est le prédécesseur de Pwyll. Or Pwyll étant identifié avec Brân, nous pourrions voir dans ce combat de Goddeu la substitution d'une divinité à une autre. Mais faut-il vraiment voir Amaethon dans le Chêne, chef suprême des Bretons ? Dans son *Chant de Mort d'Amaethon*, Taliesin appelle celui-ci « le maître loyal de la Bretagne, le chef à tête de dragon ». Mais en dehors de ces deux textes, Amaethon n'apparaît qu'une seule fois dans la littérature galloise, dans *Kulwch et Olwen* [78] où il est considéré comme un grand Laboureur. De fait, son nom est dérivé d'*Amaeth* (gaulois *ambactos*), qui signifie « laboureur ». Or un autre personnage possède un nom qui se rattache à la même idée, Arthur (racine indo-européenne *ar* qu'on retrouve à peu près dans toutes les langues). Il est question dans le *Cad Goddeu* de Kaer Vevenir. Or Kaer Vevenir apparaît dans *Kulhwch et Olwen* [79] sous la forme Nevenhyr. Le portier d'Arthur rappelle au roi toutes les expéditions auxquelles il a participé : « J'ai été à Kaer Nevenhyr ; nous avons vu là neuf rois puissants, de beaux hommes ». Cela semble indiquer qu'Arthur se trouvait parmi les Bretons, en ce combat de Goddeu. Il serait séduisant de l'y voir sous la forme du chêne, et de l'identifier avec Amaethon. Le rôle et le symbolisme du chêne seraient en tous cas conformes au personnage d'Arthur.

Le *Chant de Mort d'Amaethon* nous présente Gwyddyon et Amaethon en lutte contre Math et Hyvedd. Ce sont eux qui font un bouclier pour contenir la mer déchaînée par les sortilèges de Math et d'Hyvedd. Quand on sait que Math représente la plus ancienne magie de l'Ile de Bretagne, et que son neveu Gwyddyon en fut l'héritier, on peut se demander là encore s'il n'y a pas substitution de divinité.

78. *Mab.* I, 300.
79. *Mab.* I, 255.

Quant au bouleau, il n'y a aucun doute, c'est Gwyddyon lui-même.

Le Bouleau (*bedw*, bret. arm. *bezv*) est l'Arbre des Morts. Ce symbolisme est d'origine nordique, le bouleau étant l'arbre à feuilles caduques que l'on trouve le plus loin vers le nord. On sait que les Tuatha Dé Danann venaient « des îles du nord du monde », où ils avaient appris la science, la magie, la sorcellerie et le druidisme. Or les Tuatha sont les fils d'*Ana* ou *Dana*, c'est-à-dire, dans la mythologie galloise, les fils de Dôn. Souvenons-nous qu'en breton-armoricain, le mot *anaon* signifie « trépassés » et désigne le Peuple d'Ana, le peuple des Morts.

En latin, le bouleau se dit *betulla*, ce qui fait penser aux bétylles, ces pierres dressées, analogues aux menhirs, représentant la Divinité. Le nom celtique du bouleau est en relation avec le nom du tombeau (gallois *bedd*, bret. arm. *bez*. Cf. le Grand Bé, tombeau de Chateaubriand). Il est également en rapport avec le nom de la vie (gallois *buhedd*, bret. arm. *buhez*), avec le verbe être (gallois *bod*, bret. arm. *bezân*) et avec le nom du monde, c'est-à-dire de ce qui est (gallois *bydd*, bret. arm. *bed*). C'est donc à la fois l'Arbre des Morts et l'Arbre de Vie, comme celui dont il est question dans la *Quête du Saint-Graal* : « Eve, la pécheresse, cueillit le fruit mortel de l'Arbre que le Créateur avait interdit et le rameau vint avec le fruit qui y pendait... Lorsqu'ensuite Dieu les chassa du jardin de Délices, Eve tenait toujours le rameau en main... Elle le planta en terre et... il reprit racine... Il devint un arbre au vaste ombrage : et branches et feuilles, et le tronc même, tout en lui était blanc comme neige. Un jour Adam et Eve étaient assis sous cet arbre et Adam, l'ayant contemplé, se mit à déplorer la douleur de l'exil... Eve dit que l'Arbre portait en soi souvenance de douleur : c'était l'Arbre de Mort. Or, à peine avait-elle prononcé ces paroles que du haut des cieux une voix leur dit : O chétifs ! pourquoi parlez-vous ainsi de la mort ? ne préjugez pas du destin, mais revenez à l'espérance et réconfortez-vous l'un l'autre, car la Vie triomphera de la mort » [80]. Cet arbre blanc devient vert le jour où Eve perd sa virginité, puis vermeil lorsque Caïn tue Abel. On le nommait toujours l'Arbre de Vie.

La même idée se retrouve dans le récit de *Peredur* [81], liée au mythe du Gué des Ames : « Sur l'une des rives, il y avait un

80. A. Pauphilet, *La Quête du Saint-Graal*, 80-81.
81. *Mab.* II, 95.

troupeau de moutons blancs, et sur l'autre un troupeau de moutons noirs. A chaque fois que bêlait un mouton blanc, un mouton noir traversait l'eau et devenait blanc. A chaque fois que bêlait un mouton noir, un mouton blanc traversait l'eau et devenait noir. Sur les bords de la rivière se dressait un grand arbre : une des moitiés de l'arbre brûlait depuis la racine jusqu'au sommet ; l'autre moitié portait un feuillage vert ».

Dans la mythologie celtique, le dieu de la Vie et de la Mort, est, d'après César (VI, 18), le fameux Dispater. Mais Dispater est le nom romain du dieu. Qui est-il chez les Gaulois ? On a proposé sans grande preuve [82] d'y voir Sucellos (Tape-Dur), le dieu au maillet dont la statuaire gallo-romaine a fourni un grand nombre de représentations. Ne serait-ce pas plutôt Teutatès, en dépit de l'opinion maintenant officielle mais qui ne satisfait personne, que Teutates est le « Dieu de la Tribu » (Teuta = tribu) ? Nous croyons au contraire que Teutates renferme deux éléments : *Teu* ou *Deu*, c'est-à-dire dieu, et *Tat* ou *Tad*, c'est-à-dire Père. Teutates ne serait donc pas un nom commun, comme on s'obstine à le penser depuis longtemps, mais tout simplement la forme gauloise de Dispater, le *Dieu Père*. La représentation du Chaudron de Gundestrup dont nous avons parlé, et qui met en scène le rituel du bassin, la résurrection des guerriers tués et l'Arbre intermédiaire entre la Vie et la Mort, semble une preuve indiscutable.

Et, dans le *Cad Goddeu*, c'est le Bouleau qui joue le rôle de Teutates, et puisque c'est Gwyddyon qui a changé les Bretons en arbres, il est donc normal que ce soit lui qui métamorphose leur aspect flétri. Il est d'ailleurs dit expressément que la résurrection des Bretons fut faite par Gwyddyon, et le Bouleau, dans le combat, occupe une place spéciale, non pas en raison de sa lâcheté, mais de sa grandeur. Il y a évidemment un inconvénient. Ailleurs, c'est Brân-Pwyll qui joue le rôle de Teutates. Mais les superpositions de personnages sont chose tellement fréquente dans les textes celtiques qu'il n'y a guère à s'étonner de ce remplacement en vue d'une œuvre commune.

On retrouve d'ailleurs l'aspect de dieu de la Vie et de la Mort de Gwyddyon dans toute l'histoire de Blodeuwedd, telle qu'elle est racontée dans le mabinogi de *Math fils de Mathonwy*. Gwyddyon, neveu de Math, a aidé son frère Gilvaethwy dans ses amours avec la jeune vierge dans le giron duquel Math était obligé de mettre ses pieds pour vivre en temps de paix. Gwyd-

82. P. M. Duval, *Les Dieux de la Gaule*, 60-62.

dyon dérobe par ruse les cochons de Pryderi, qui sont les animaux de l'Autre-Monde, exactement comme les animaux qui sont la cause de la bataille de Goddeu : une chienne, un chevreuil et un vanneau [83], un blanc cerf et un petit chien [84] ; mais ces animaux venaient d'Annwfn.

Cette ruse est simple pour un magicien comme Gwyddyon :

« Le plus habile homme dont j'ai entendu parler,
Ce fut Gwyddyon, fils de Dôn, aux forces terribles...
qui déroba les cochons du sud,
car c'est lui qui avait la plus grande science.
Du sol de la cour,
avec des chaînes courbées et tressées,
il forma des coursiers
et des selles remarquables » [85].

Grâce à ces objets magiques, il peut faire des échanges avec Pryderi, et celui-ci lui donne ses fameux cochons. Quand il s'aperçoit que les soi-disant coursiers ne sont que des touffes d'herbe, Pryderi engage la lutte contre Math et Gwyddyon. En temps de guerre, Math peut vivre sans la jeune vierge, ce qui permet à Gilvaethwy de prendre du bon temps. La guerre se termine par un combat singulier entre Pryderi et Gwyddyon. Pryderi est tué, mais Math, ayant appris toute l'affaire, se venge en obligeant Gwyddyon et Gilvaethwy à revêtir pendant trois années des formes d'animaux. Après quoi tout est pardonné. Mais Gwyddyon ayant trouvé comme remplaçante de la jeune vierge sa sœur Arianrod, Math fait passer celle-ci sur sa baguette magique pour vérifier si elle est vierge. Cette scène, avec l'allusion grivoise qui s'y trouve, en dit d'ailleurs long sur la signification exacte de la baguette de Math et sa relation avec le culte phallique chez les Celtes. Or en passant sur la baguette de Math, Arianrod perd deux nouveaux-nés, l'un Dylan, qui est élevé par Math, l'autre Lleu Llaw Gyffes, que Gwyddyon escamote et élève lui-même en secret. On sait par d'autres textes qu'il s'agit des enfants incestueux d'Arianrod et de Gwyddyon.

Cependant, lorsque Lleu Llaw Gyffes, dont on ignore encore le nom, devient un beau jeune homme, Gwyddyon le présente à Arianrod qui ne veut pas le reconnaître. Par ruse, Gwyddyon parvient à lui faire donner son nom par sa sœur, et à lui faire armer Lleu malgré les *geis* (interdictions) dont elle avait frappé

83. *Mab.* II, 283.
84. *M.A.W.* 127.
85. *La Chaire de Keridwen*, J. M. 78.

le jeune homme. Furieuse, Arianrod déclare : « Je jure que ce jeune homme aura pour destinée de n'avoir jamais une femme de la race qui peuple cette terre en ce moment ! ».

Gwyddyon va trouver Math qui lui dit : « Cherchons, au moyen de notre magie et de nos charmes à tous les deux, à lui faire sortir une femme des fleurs ». Aussitôt dit, aussitôt fait : « Ils réunirent alors les fleurs du chêne, celles du genêt et de la reine des prés, et par leurs charmes, ils en formèrent la pucelle la plus belle et la plus parfaite du monde. On la baptisa suivant les rites d'alors et on la nomma Blodeuwedd (aspect, visage de fleurs) » [86].

C'est à cette aventure que se rattache vraisemblablement la dernière partie du *Cad Goddeu*. Quand Taliesin prétend avoir été formé par « les primeroses et les fleurs de la colline, par les fleurs des arbres et des buissons », il est certain que la coïncidence est frappante. On peut aussi penser à Balan, le héros des chansons de geste, dont le nom est semblable à celui du genêt, fleur d'où est tirée Blodeuwedd : Balan avait pour fille une certaine Foripar, c'est-à-dire « Née d'une Fleur ».

Taliesin dit ailleurs [87] : « J'ai été au combat de Goddeu avec Lleu et Gwyddyon ». Lleu était donc à ce combat. La mention du cheval Melygan est également significative puisqu'il s'agit du cheval de Lleu. Enfin la suite de l'histoire nous apprend que Blodeuwedd ayant pris un amant, Goronwy ou Gronw Pebyr, celui-ci tua Lleu. Or Goronwy est cité dans le *Cad Goddeu*. Gwyddyon parvient, grâce à ses incantations sous un chêne, à redonner la vie à Lleu Llaw Gyffes, confirmant ainsi son rôle de dieu de la Vie, et fait tuer Goronwy par Lleu, montrant ainsi son visage de dieu de la mort.

On le voit, cette dernière partie, extrêmement confuse, semble un mélange assez complexe entre l'histoire de Taliesin et ses métamorphoses et l'histoire de Blodeuwedd, la jeune fille née des fleurs. Mais cela ne fait que confirmer le rôle important de Gwyddyon, car Gwyddyon apparaît finalement comme le dépositaire des grands secrets du monde, non pas comme la divinité elle-même, mais comme le Serviteur de la Divinité.

Le nom de Gwyddyon vient de *Gwydd* qui signifie bois (gaulois *vidu*, bret. arm. *coad*). Mais fort curieusement la racine de *Gwydd* se rattache à celle du latin *videre*, voir. Et nous retrouvons là le sens du mot *druide* qui vient, non pas du nom du

86. *Mab.* I, 199.
87. *Les trois chaires de Taliesin*, J. M. 76.

chêne (grec *drus*, gallois *derw*), mais d'un ancien *dru-wid-es*, les très voyants, les très savants. Quand on sait que les druides officiaient toujours dans de profondes forêts, que leurs temples étaient dans la nature, cette parenté ne paraît aucunement déplacée. L'arbre a un sens symbolique dans toutes les traditions. Mais ici le chêne qui est toujours plus ou moins la représentation de la divinité suprême semble éclipsé par le bouleau. N'oublions pas que le bouleau est un arbre du nord et que les cultes druidiques semblent avoir une origine hyperboréenne, au sens propre du mot. Si le chêne représente la force, le bouleau, arbre de Vie et de Mort, représente sans doute la Science : cette parenté propre au celtique entre le nom de la science et le nom du bois nous amène à certaines conclusions sur le Cad Goddeu :

D'abord ce poème semble une synthèse des croyances druidiques, synthèse évidemment fort obscure et certainement très altérée. On peut cependant en dégager l'idée d'une résurrection qui n'est pas forcément une résurrection des corps, mais de l'âme dans une autre vie. Ensuite, il s'agit, non pas d'une bataille réelle, mais d'une bataille mythologique : ce sont les idées qui combattent ; c'est une méditation de l'être sur ses origines et sur sa destinée. Enfin, le *Cad Goddeu*, c'est le *Cad Gwyddyon*, le Combat de Gwyddyon, c'est-à-dire du Savant, du Druide par excellence, qui puise sa force dans le *bois*, c'est-à-dire dans la nature elle-même. C'est l'homme en proie à la spéculation.

Et la démarche intellectuelle de Taliesin, par ce sommet de la poésie, atteint à de très rares intuitions, qui malheureusement pour nous demeurent encore trop énigmatiques.

CHAPITRE XII

MYTHOLOGIE CELTIQUE

Si nous connaissons relativement bien les mythes celtiques, nous ne savons à peu près rien des dieux Celtes et encore bien moins des cultes qui furent pratiqués dans l'ensemble du domaine druidique. Lucain, dans un passage fort commenté de la *Pharsale* (I, 444), cite le *cruel Teutates, l'horrible Esus et Taranis dont l'autel est non moins cruel que celui de la Diane scythique.* Il était normal que Lucain, thuriféraire de Jules César, mît l'accent sur la sauvagerie des cultes gaulois pour justifier les massacres ordonnés par le dictateur chauve et ses successeurs, ainsi que leur politique d'extermination systématique du druidisme. Mais le manuscrit de Lucain est couvert de scholies dues à un chrétien zélé du Moyen Age, qui lui aussi avait intérêt à démontrer la sauvagerie du paganisme : nous apprenons ainsi que pour honorer Esus on suspendait un homme dans un arbre et on le déchiquetait, que pour Teutates, on plongeait un homme dans un bassin jusqu'à étouffement, que pour Taranis, on brûlait des victimes dans un tronc d'arbre creusé. La dernière indication recoupe d'ailleurs ce que dit César (B. G. VI, 17) à propos de certains peuples qui enferment des condamnés dans de grands mannequins d'osier et qui brûlent le tout. Mais le scholiaste de Lucain, qui ne veut pas laisser de doute sur ses connaissances, identifie Teutates à Mercure, Esus à Mars, Taranis à Dispater. Or des inscriptions gallo-romaines font correspondre Teutates à Mars, Taranis à Jupiter, Esus à Mercure, ce qui fait que nous ne sommes guère avancés. On connaît aussi le célèbre passage de César (VI, 18) où celui-ci déclare que les Gaulois « honorent avant tous les dieux Mercure... puis Apollon Mars, Jupiter et Minerve ».

Voilà les documents de base sur lesquels les commentateurs de la religion gauloise se sont jusqu'à présent appuyés compte tenu des nombreuses figurations anthropomorphes des dieux dits

gallo-romains. Ce sont des documents plutôt contradictoires. Ils sont en tous cas à l'origine d'un essai de classification rationnelle des divinités celtiques que l'on trouve dans des ouvrages récents. Ces ouvrages ne manquent pas d'intérêt, mais il semble que leurs auteurs se soient lancés sur une fausse piste. En effet, ces sources romaines ou gallo-romaines, en dépit du préjugé favorable qu'on leur attribue par habitude, sont des plus suspectes.

D'abord, comme elles sont contradictoires, elles dénotent une confusion totale à l'époque gallo-romaine elle-même. Tout se passe comme si les Romains n'avaient rien compris aux dieux gaulois et que, ne voulant pas l'avouer, ils aient identifié n'importe quoi avec n'importe quoi. La réciproque est d'ailleurs vraie. Mais ce qui est plus grave, ce qui rend totalement inacceptable toute classification basée sur des documents gallo-romains, c'est que les Romains eux-mêmes, dès l'époque de César, *ne comprenaient plus rien à leurs propres dieux.*

Mircéa Eliade, dans *Aspects du Mythe* (N.R.F. 1963, pp. 181-198) a mis nettement en évidence la rationalisation des mythes grecs et romains. La mythologie grecque primitive nous est à peu près complètement inconnue. Tout ce que nous savons consiste en une codification littéraire due à Homère et à Hésiode, constamment reprise par la suite par des écrivains et des artistes qui ont contribué à fixer cette mythologie. C'est cette mythologie *littéraire* qui a été critiquée de façon logique et rationnelle par les philosophes qui, sous l'impulsion d'Evhémère (IIIe s. av. J.-C.), en ont fait une suite d'aventures d'hommes héroïsés et divinisés. Or on sait que la mythologie grecque a lentement submergé Rome et qu'elle a finalement écarté toute la pensée religieuse de l'ancien Latium pour devenir, sous une forme vaguement syncrétique, ce que l'on a coutume d'appeler la mythologie de l'antiquité classique. Jupiter a été assimilé à Zeus, mais le Jupiter Capitolin était très différent du Zeus Olympien, Saturne n'est pas Chronos, Mars Latin n'est pas Arès, et les véritables dieux latins Janus, Quirinus et Vesta ont perdu leurs caractères originaux.

D'autre part il faut insister sur le fait que cette mythologie était devenue littéraire, un peu comme le folklore européen consigné dans des livres du XIXe siècle, et qui est un folklore fixé une fois pour toutes, donc un folklore *mort.* « Les mythes grecs classiques représentent déjà le triomphe de l'œuvre littéraire sur la *croyance* religieuse », écrit Mircéa Eliade. « Toute une région vivante, populaire, de la religion grecque nous

échappe, et justement parce qu'elle n'a pas été décrite d'une manière systématique. » Pourtant cette mythologie, sous une forme vraiment stéréotypée s'est répandu dans tout l'empire romain, mais surtout comme une organisation culturelle et politique. Les différents cultes de Rome et de l'Empereur en sont un autre aspect, sacrifié au goût du jour et à la nécessité d'une force de cohésion à travers les immenses territoires conquis par les légions.

A l'époque de César, la religion officielle — donc grecque, ou plutôt hellénistique, puisqu'on y observe déjà un syncrétisme gréco-oriental — était devenue un jeu politique et patriotique, sans aucun rapport avec le fonds religieux de l'antique Latium. Tout homme intelligent était forcément incrédule devant tant de bêtises prêtées aux dieux par les hommes. Cela explique l'engoûment de certains Romains pour les cultes à mystères, qui leur offraient vraiment quelque chose à méditer. Du reste, comme dit Mircéa Eliade, « cet héritage mythologique a pu être accepté et assimilé par le christianisme parce qu'il n'était plus chargé de valeurs religieuses vivantes. »

Dans ces conditions, toute comparaison ou assimilation gallo-romaine est sans intérêt. Il n'y a pas de religion gallo-romaine ; il n'y a que des tentatives de rapprochement entre deux systèmes ; il n'y a qu'une culture gallo-romaine. Les dieux romains n'ont pas laissé beaucoup de traces dans la toponymie française alors que les dieux gaulois en ont une beaucoup plus importante, ne serait-ce que par l'intermédiaire de saints dont l'authenticité est plus que douteuse.

Car la mythologie celtique, sous sa forme populaire, donc vivante puisque non fixée dans une littérature écrite, était la seule en usage dans l'Europe occidentale au moment des invasions romaines et sans doute beaucoup plus tard, sous le christianisme, comme en témoignent les résolutions de certains conciles (Tours 567, Nantes 568), et les édits de Charlemagne en 789, contre les adorateurs des pierres et ceux qui pratiquaient des superstitions auprès des arbres et des fontaines.

Alors, comme le christianisme était impuissant à rejeter dans l'ombre les croyances ancestrales, il a fait ce que toutes les nouvelles religions qui s'installent ont fait, il a assimilé de nombreux éléments païens : voilà pourquoi nous trouvons tant de sources dédiées à des saints ou à la Vierge, dans des sanctuaires bâtis sur des tertres autrefois sacrés, tant de pratiques plus ou moins incompréhensibles et parfois même inconvenantes, qui nous replongent, quand on les analyse, au plus lointain passé religieux de l'Occident.

C'est là une des bases essentielles de toute étude sur les divinités celtiques.

Ces croyances celtiques vivantes, puisque non codifiées, non écrites, ont survécu dans le christianisme surtout rural. Ces croyances sont évidemment difficiles à retrouver exactement. Nous ne possédons aucun texte gaulois sur elles, les Druides, comme on le sait, ayant interdit la divulgation des mythes par l'écriture. Cette interdiction, parfaitement logique, a fait la force de cette religion en lui permettant de vivre et d'évoluer normalement. C'était la condition sine qua non de cette religion, car comme dit Lévy-Bruhl [1] : « Si les mythes sacrés étaient divulgués, ils seraient profanés et par là perdraient leurs vertus mystiques. Le sens profond et la vertu efficace ne se révèlent qu'aux initiés. Les non-initiés n'y trouvent qu'un amusement. »

Et précisément, ces amusements vont nous permettre de retrouver les divinités celtiques. Ces amusements ce seront les sagas gaëliques, les mabinogion gallois, les Chansons de Geste et les Romans de la Table Ronde, qui, destinés à la distraction d'un public qui n'y comprenait plus rien, se révèlent de véritables codifications d'une mythologie désormais morte, mais qui a dû, au moment de la conquête romaine, être celle de la Gaule, de la Bretagne et de l'Irlande.

La littérature irlandaise est certainement le document le plus ancien que nous ayons à notre disposition. Les trois cycles de l'épopée gaëlique, cycle mythologique, cycle d'Ulster ou de la branche rouge, cycle ossianique ou des Fenians, sont empreints d'une originalité et d'un archaïsme qui n'ont guère été, en dépit d'interpolations et d'interprétations suspectes, profondément altérés par les copistes médiévaux, tous des moines chrétiens désireux de sauvegarder l'héritage national en tant que fonds culturel.

La littérature galloise a été plus troublée par la romanisation et le christianisme, mais les plus anciens récits appelés *Mabinogion* (Pwyll, Branwen, Manawyddan, Math, Kulhwch et Olwen) présentent en bien des passages des traditions fort anciennes. Quant à la poésie galloise, elle offre de curieux mélanges qui ne sont pas à négliger.

Les Chansons de Geste sont d'un tout autre esprit. En fait elles sont anti-celtiques mais par là elles recèlent de précieuses indications. Elles témoignent essentiellement de la lutte de Charlemagne (et par conséquent de l'Église militante) contre

1. *La mythologie primitive*, 1935.

le paganisme sous toutes ses formes et affublé du nom générique de Sarrazins. Car que penser de ces soi-disant Musulmans qui dans la *Chanson de Roland* vénèrent des *images* et invoquent *Mahomet, Apollon et Tervagant* ? Et que vient faire, dans la même œuvre, un émir Baligant inquiétant comme un dieu chtonien, un Roi Marsile, qui privé de son bras droit comme l'irlandais Nuada à la main d'Argent ou comme le germanique Tyr, ne peut plus régner, et enfin un Ganelon (Guenes) dont le rôle et le nom sont identiques à celui du Gwynn gallois fils de Nudd (Nuada) devenu surveillant de l'enfer chrétien, autrement dit le Finn gaëlique ? On pourrait également parler du païen Balan de *la Chanson d'Apremont* qui est une des métamorphoses du Belenos gaulois, du géant Corsolt, héros éponyme du peuple des Curiosolites, ailleurs devenu Fierabras. Et *la Chanson d'Aquin* n'est-elle pas la transposition de la lutte des Carolingiens pour extirper de Bretagne les dernières survivances du paganisme ?

Mais la dernière forme qu'ont revêtue les mythes celtiques est le cycle de la Table Ronde centré autour du personnage d'Arthur. Tout le panthéon celtique s'y retrouve sous un nom ou sous un autre. On sait que les Romans arthuriens sont nés sous l'impulsion de la dynastie des Plantagenêt qui voulaient glorifier la monarchie insulaire anglaise — et donc bretonne — pour contrebalancer la dynastie capétienne continentale — et donc héritière des Carolingiens — popularisée par les Chansons de Geste. Il s'agissait de trouver un égal à Charlemagne. On se saisit d'Arthur et par là toute la pensée d'un peuple vaincu allait affluer en surface, sous une apparence chrétienne, et conquérir — littérairement — l'occident pendant tout le moyen âge.

Mais il est hors de doute que tous ces éléments se présentent comme un enchevêtrement d'une extrême complication. Par le jeu même des récits, tel ou tel personnage apparaît sous différents noms, il est dédoublé et bien souvent triplé. Un tel procédé n'a rien qui puisse nous étonner, car il y a de la part, non des auteurs qui ne sont guère que des rapsodes, mais des conteurs qui leur ont fourni l'histoire une volonté établie de brouiller les cartes comme il est de bon ton dans toute entreprise à tendances ésotériques. D'autre part, il ne faut pas oublier que les noms des héros ne sont pas les mêmes selon les régions.

Et précisément il est bon de savoir que ces héros de récits sont les dieux eux-mêmes, plus ou moins métamorphosés et humanisés, selon un procédé que l'on retrouve un peu partout,

et en particulier en Inde et en Scandinavie, où les dieux primitifs réapparaissent dans les légendes tardives sous forme humaine ou semi-humaine (monstres ou êtres surhumains). C'est dire qu'en aucun cas il ne s'agit d'une évhémérisation de personnages historiques dont l'imagination populaire aurait fait des dieux. L'étude approfondie de toutes les anciennes religions, pour ne pas dire des nouvelles, comme en témoigne le christianisme et sa légion de saints plus ou moins guérisseurs — nous prouve qu'à l'origine, les dieux étaient des forces assez abstraites et générales qui peu à peu ont dégénéré, sont devenues antropomorphes ou zoomorphes et qu'il y a eu, à partir d'une certaine unité relative de la divinité, tendance à la dispersion, au polymorphisme, c'est-à-dire, en vrai, au polythéisme. On ne pourra pas nier que le christianisme ne soit devenu *officieusement* polythéiste, puisqu'il admet les trois personnes de la trinité et qu'il y adjoint de plus en plus la Vierge Marie, voire certains archanges ou saints fameux. D'ailleurs dans le cas de la Vierge Marie, n'est-il pas symptomatique de voir les vocables nombreux, et qui se multiplient de jour en jour, dont on affuble la mère de Jésus, en partant de N. D. de Lourdes pour arriver à N. D. de la Route, N. D. de la Paix etc. Qui n'a pas sa N. D. particulière, qui dans l'esprit populaire et sur le plan sentimental n'est évidemment pas la même que celle qui est honorée dans la paroisse voisine, tout en étant la même, après réflexion, sur le plan intellectuel.

Disons donc que le phénomène de polymorphisation de la divinité a toujours eu lieu dans n'importe quelle religion, car cela correspond au fond de l'inconscient humain, plus capable d'analyse que de synthèse. Cela a donc eu lieu chez les Celtes et l'on en voit l'aboutissement dans les textes du moyen âge, où, par exemple Bohort, Perceval et Galaad, les trois chevaliers du Graal, ne sont qu'un seul personnage qu'il est vraisemblable d'identifier au Baldr germanique.

Cependant on ne peut guère aborder une étude systématique, fût-elle sommaire et évidemment *hypothétique*, des divinités celtiques sans recourir à une méthode de classification. La mythologie celtique est une forêt si touffue qu'on risque à tout moment de s'y perdre pour n'en jamais ressortir. Or, la seule méthode, semble-t-il, est celle qui résulte de l'étude du contexte indo-européen. On oublie un peu trop que les Celtes sont des Indo-européens très proches des Latins puisqu'ils formaient, croit-on, à l'origine un peuple commun italo-celtique, très proche des Germains, qui eux n'étaient vraisemblablement pas des indo-

européens mais ont été aryanisés au contact des Celtes leurs voisins. Cette méthode a été définie par Georges Dumézil[2] dont les remarquables travaux ont prouvé l'existence, chez tous les Indo-européens, d'une structure divine primitive. Dumézil prouve que chez les héritiers de la civilisation indo-européenne on trouve « des mots formés par évolution régulière à partir d'un même prototype[3] *deiwos* et employés au pluriel comme au singulier », et qui « désignent avec précision des êtres personnels, surhumains, mais conçus à l'image de l'homme. Les Indo-européens avaient donc déjà achevé en commun un long développement religieux qui les avait éloignés des formes de représentation qu'on appelle un peu vite élémentaires ou même primitives ».

Partant de cette considération générale, Georges Dumézil définit les trois fonctions essentielles qui caractérisent aussi bien la société humaine que la société divine, la fonction de souveraineté, qui en Inde védique est le propre des Dieux Varuna, Mitra, Aryaman et Bagha, ceux qu'on appelle les *Aditya* et qui correspondent à la classe des Brâhmana (les prêtres), la fonction de Force représentée par Indra qui appartient à la même race des Aditya et correspond à la classe des *Ksatriya* (les guerriers), la fonction de fécondité enfin, qui est le propre des *Açvin* ou *Nasatya*, correspondant à la classe des *Vaisya* (agriculteurs et commerçants).

C'est donc de cette distinction fondamentale des fonctions divines que doit se réclamer toute classification des divinités celtiques. Mais étant donné le caractère fabuleux des textes en présence, et du manque de renseignements concernant les Celtes primitifs, il est bien certain, répétons-le, qu'une telle classification ne peut être que provisoire et qu'elle n'est donnée ici qu'à titre d'hypothèse, cette hypothèse semblant néanmoins importante, si l'on veut essayer de comprendre quelque chose au phénomène celtique.

La Souveraineté.

La première fonction, celle de souveraineté, se divise, d'après G. Dumézil, en quatre entités divines recouvertes dans le Rig-

2. *Jupiter-Mars-Quirinus*, N.R.F., 1941, *Mitra-Varina*, N.R.F., 1948, *Les Mythes Romains*, N.R.F., 1942-43-47, *Le Troisième Souverain*, Maisonneuve, 1949, *Les Dieux des Indo-Européens*, P.U.F., 1952, *Les Dieux des Germains*, P.U.F., 1959.
3. Dumézil, *Les Dieux des Indo-Européens*, p. 5.

Véda indien par les noms de Varuna, Mithra, Aryaman et Bagha. Varuna est le grand dieu du firmament, du feu invisible. C'est le magicien suprême et redoutable, il est le Lieur, il commande la volonté et donne l'ivresse. C'est le maître de la Nuit et de l'Autre-Monde. Son équivalent grec est Ouranos (le ciel) dont le nom provient de la même racine. Dans la Rome primitive, c'est Jupiter. Chez les Germains, c'est Odinn (Wotan).

Cette fonction semble assumée chez les Gaulois par Esus, qualifié d'*horrible* par Lucain, et représenté sur un des bas-reliefs de l'autel des Nautes, au musée de Cluny, comme un forestier élaguant un arbre à l'aide d'une serpe. Esus signifie encore en breton-armoricain : horrible, terrible. Son équivalent gallois est Math fils de Mathonwy, personnage central d'un *mabinogi* qui porte son nom. Math est le terrible maître de la magie, possesseur de la baguette qui donne la puissance. En temps de paix, il ne peut vivre que les pieds dans le giron d'une vierge, ce qui est une indication quant à la dégénérescence de la fonction chez Odinn et Varuna. Math signifie probablement terrible (irlandais Uath), personnage que nous retrouvons d'ailleurs sous l'aspect d'un géant dans la saga irlandaise *le Festin de Bricriu* : ce personnage redoutable apparaît bien comme une puissance suprême. On peut peut-être aussi le rapprocher du personnage de Wotan et dans ce cas il est en rapport avec le nom du bois (gallois Wydd, anglais Wood). Math semble aidé dans sa fonction par son neveu Gwyddyon, magicien lui aussi, dont le nom devient inséparable de celui de Math. C'est ensemble que Math et Gwyddyon créent une femme d'une fleur et qu'ils accomplissent de nombreux actes de magie, notamment la construction d'un rempart contre les flots. Taliesin dit dans son célèbre *Cad Goddeu* [4] qu'il a été « marqué par Math avant de devenir immortel » et dans le même poème raconte comment Gwyddyon sauva les Bretons du désastre en leur donnant magiquement les formes des arbres. Ailleurs Taliesin cite Gwyddyon comme « l'homme le plus habile dont j'ai entendu parler » et le dote de « forces terribles ». Kaer Gwyddyon, la citadelle de Gwyddyon, désigne au Pays de Galles la Galaxie, ce qui montre l'importance ouranienne de Gwyddyon, qui nous l'avons déjà dit est le Maître des vivants et des morts. Étant donnée la filiation celtique par la mère, Gwyddyon, fils de Dôn, c'est-à-dire de la sœur de Math, est le fils adoptif de Math, donc son héritier, et il n'est pas étonnant de voir la fonction ouranienne partagée entre eux. Il est

4. Cf. le chapitre sur Taliesin et le Druidisme.

d'ailleurs tout à fait possible que le roi Marke (gallois March) de la légende de Tristan et Yseult, soit le même personnage que Math. En effet March partage Iseult avec Tristan, comme Math partage la magie avec son neveu Gwyddyon. De toutes façons March (le cheval) (il faut noter que dans certaines versions de la légende le roi Marke a une infirmité. Il a des oreilles de cheval, comme Midas des oreilles d'âne) est un dieu de l'Autre-Monde, et Tristan (Drus-tanos = chêne-feu) semble lié à l'arbre d'Esus, d'une part et au cheval sur lequel peut vivre en temps de guerre Math, débarrassé provisoirement de son infirmité, d'autre part.

Mais un second aspect de Varuna, *le lieur*, réside dans un personnage diversement commenté, l'Ogmios gaulois que nous retrouvons sous la forme Ogma dans l'épopée mythologique irlandaise, en particulier dans *la bataille de Mag-Tured*. On l'a identifié comme un Hercule gaulois sur une mauvaise interprétation d'un texte de Lucien de Sanosate (IIe s. ap. J.-C.). Voici ce que dit Lucien : « C'est Héraklès que les Celtes appellent Ogmios dans la langue du pays, mais l'image qu'ils peignent du dieu est tout à fait étrange. Pour eux, c'est un vieillard sur la fin de sa vie, chauve sur le devant de la tête, tout blanc de cheveux pour ce qu'il en reste, de peau rugueuse et brûlée par le soleil... on le prendrait pour un Charon ou un Japet du Tartare souterrain, pour tout enfin plutôt qu'Héraklès. Tel qu'il est cependant il a l'équipement d'Héraklès... Pourtant je n'ai pas dit ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ce portrait : cet Héraklès vieillard attire une foule considérable d'hommes tous attachés par les oreilles à l'aide de chaînettes d'or et d'ambre... Le peintre ne sachant où suspendre le commencement des chaînettes, puisque la main droite tenait déjà la massue et la gauche l'arc, a perforé le bout de la langue du dieu et a fait tirer par elle les hommes qui le suivent et vers lesquels il se retourne en souriant »[5].

Voilà qui nous prouve que toute identification d'après des modèles gallo-romains est arbitraire. Étrange Hercule en vérité que cet Ogmios. P. M. Duval qui commente le passage[6] se demande : « Le mythe ici rapporté, absent de la légende d'Hercule, appartient-il à la mythologie celtique ? » et après avoir proposé de voir dans ce portrait une sorte de danse macabre (les âmes des morts entraînées dans une ronde infernale par un

5. Lucien, *Héraklès*.
6. *Les Dieux de la Gaule*, pp. 83-84.

conducteur magicien), écarte très vite cette idée en concluant que : « Le caractère infernal d'Ogmios reste une conjecture. » Une conjecture certes mais qui paraît appuyée sur des nombreuses certitudes. Dans *la Bataille de Mag-Tured*, Ogma, qui est d'ailleurs le bûcheron divin chargé d'apporter des bois à la cour et de construire des forteresses, se présente comme un magicien puissant, et ce caractère en fait un pendant normal de Math, de Gwyddyon, de March, dieux de l'Autre-Monde, et d'Esus dieu-bûcheron. D'autre part, Ogmios-Ogma qui passe en Irlande pour avoir inventé l'alphabet oghamique, est, d'après la description de Lucien, le *dieu-Lieur* des Galates (puisque les Celtes dont il parle sont ceux de l'Asie Mineure), c'est-à-dire le dieu de l'éloquence, celui qui attache par sa parole, trait qui renforce particulièrement le côté Varuna du personnage.

Il y aurait d'autres figures à ranger dans cette catégorie : L'Odinn germanique est borgne parce que *Voyant*; « le don », dit G. Dumézil [7], « lui a été assuré et s'exprime symboliquement par une mutilation volontaire, semble-t-il : il est borgne, ayant donné en paiement l'un de ses yeux dans la source mielleuse de toute science. » Or il y a deux personnages borgnes dans la littérature épique irlandaise : Balor est le « Roi des Iles », c'est un Fomoré (race d'envahisseurs pré-gaëliques en Irlande). « Balor avait un œil pernicieux, cet œil ne s'ouvrait que dans le combat. Quatre hommes soulevaient la paupière avec un croc bien poli qu'ils passaient dans la paupière. L'armée qui regardait cet œil ne pouvait résister fût-elle de plusieurs milliers d'hommes » [8]. Balor est tué par son adversaire, le *Tuatha Dé Danann* Lug, qui est aussi son petit-fils, et qui représente le côté *Mithra* de la fonction de souveraineté. Voici donc une nouvelle preuve de l'affaiblissement de la fonction *Varuna* chez les Celtes. Dans le mabinogi gallois de *Kulhwch et Olwen*. Kulhwch, après de multiples aventures, parvient à tuer Yspaddaden Penkawr dont il épouse la fille. Or cet Yspaddaden Penkawr, sorte de géant cyclopéen, est d'abord rendu borgne par Kulhwch et il faut deux fourches pour soulever ses sourcils; on voit que le mythe était commun à l'Irlande et au Pays de Galles. De toutes façons il y a une certaine équivalence d'infirmité entre Math qui ne peut marcher qu'en temps de guerre et Balor dont l'œil ne s'ouvre que dans le combat.

7. *Les Dieux des Germains*, p. 41.
8. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, p. 47.

Quant à Goll, personnage du cycle de Leinster, c'est au fond le rival de Finn Mac Cumall qu'on peut classer dans la catégorie *Mithra*. Goll est chef de clan de Morna. Il a conquis la Bretagne et le pays de Lochlann (Scandinavie) et il en reçoit un important tribut, ce qui excite la jalousie de Finn, car Finn est le chef de cette curieuse association de chevaliers-chasseurs que sont les *Fenians*, et Goll n'est que le vassal de Finn bien que le père de Finn, Cumall, ait été tué par lui à la bataille de Cnucha. C'est pourquoi Goll est finalement assassiné par les envoyés de Finn. Il faut voir dans Goll ce côté *Varuna*, autrefois puissant, et maintenant supplanté par l'aspect *Mithra* de la fonction, puisque nous devons ranger Finn parmi les dieux solaires mitraïques. Enfin Cumall, père de Finn, dont le nom (gaulois Camulos) veut dire « puissant », semble être encore une autre incarnation du Varuna celtique.

Mithra, dont le nom et le personnage transmis par les Indo-européens se sont répandus dans tout l'occident au moment de l'empire romain au point que le culte mithraïque faillit l'emporter sur le christianisme, Mithra, dans le Rig-Veda, représente ce qu'on appelle peut-être très abusivement le héros solaire. Mithra est un dieu du feu visible. C'est le maître du Jour, de la blancheur, c'est donc le soleil diurne par opposition à Varuna qui est le soleil noir. Mithra est le protecteur des contrats. Comme le Yaweh hébraïque, il fait alliance avec le peuple des croyants, mais il n'est pas terrible. Au contraire c'est le dieu de la douceur, de la bienveillance, de l'intelligence. Il fournit la nourriture essentielle, le lait. C'est donc un dieu plus humain que Varuna. Chez les Grecs, son équivalent est certainement Apollon, mais pas l'Apollon classique, l'Apollon qu'on appelle hyperboréen, faute d'un terme plus adéquat. A Rome, il correspondait davantage avec le Mercure honoré sur de nombreux rochers et montagnes qui sont devenus des Monts-Saint-Michel. Chez les Germains, c'est Tyr, le dieu manchot.

En Gaule, c'est certainement le Mercure dont parle César, mais il porte quantité de noms différents. Parmi ceux-ci Grannos-Moritasgos, Vandonnos, Abelio, et surtout Nodens, Lugos et Belenos, ce dernier féminisé en Belisama.

Nodens est attesté par des inscriptions en Ile de Bretagne. C'est le Nuada de l'épopée irlandaise. Nuada, l'un des chefs des Tuatha Dé Danann (peuple de la déesse Dana), perd sa main à la première bataille de Mag-Tured livrée contre les Fir-Bolg. Mais cependant « Diancecht le médecin lui mit une main d'argent qui avait la force de n'importe quelle main, avec l'aide de

Credné le forgeron »[9]. C'est depuis que le personnage porte le nom de Nuada à la main d'Argent. Or, le dieu germanique Tyr est le dieu manchot. Il a laissé sa main au loup Fenrir lors de l'épreuve où il était nécessaire qu'un dieu mît sa main dans la gueule du loup. G. Dumézil fait remarquer qu'à Rome, deux récits épiques plus ou moins légendaires nous content les exploits d'Horatius Coclès (le borgne) qui défend le pont Sublicius contre les Étrusques et de Mucius Scaevola (le gaucher) qui a sacrifié sa main dans une sorte de faux serment. Dumézil ajoute : « Odinn, Coclès sont déjà devenus borgnes par un événement antérieur quand ils fascinent une armée ennemie : Tyr, Scaerola perdent leur main droite devant nous, dans le récit même, comme gage d'un héroïque faux serment... Seule la littérature d'un autre peuple apparenté aux Germains et aux Italiotes, l'épopée irlandaise, a présenté quelque chose de comparable, bien que sensiblement plus lointain »[10]. C'est évidemment une preuve que ce couple divin Odinn-Tyr, le borgne et le manchot, se réfère à une tradition indo-européenne primitive et que nous la retrouvons en Irlande sous la forme Balor-Nuada (Balor et Nuada sont alliés pendant la première bataille de Mag Tured). Nuada a son équivalent dans la légende galloise : c'est Ludd Llaw Ereint (Ludd à la main d'argent), ce qui semble une déformation de Nudd, d'autant plus que Nudd est attesté comme personnage, c'est le père d'Edern, chevalier du roi Arthur, et qui sera le saint armoricain éponyme d'Edern et de Lannedern dans le Finistère[11], c'est aussi le père de Gwynn, personnage christianisé au pays de Galles et devenu portier de l'enfer.

Mais Nuada, lorsqu'il a la main coupée, ne peut plus régner sur l'Irlande. C'est pourquoi la royauté passe à Bress, métis de Fomoré et de Tuatha Dé Danann. Par ses exactions Bress déchaîne l'hostilité des Tuatha, d'où la seconde bataille de Mag-Tured entre les Tuatha et les Fomoré. Nuada, pour se préparer au combat, fait appel au géant Dagda, au médecin Diancecht, à Ogma, et surtout il désigne en fait le chef de la guerre, c'est Lug Lamfada (à la longue lance) et qu'on appelle aussi Lug Samildanach (Sym-poly-technicien). Ce Lug est sans doute le plus répandu des dieux celtiques, puisque sa présence est attestée en Gaule (Lugos ou Lugu) dans des noms de lieux : Lyon, Laon, Loudun, Leyde etc. qui sont des *Lugdunum* (citadelle de Lug).

Lug est à la fois *Tuatha* et *Fomoré*. C'est le petit-fils de Balor.

9. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, p. 38.
10. G. Dumézil, *Les Dieux des Germains*, pp. 72-73.
11. J. Loth, *Mab.* II, p. 142.

Il est néanmoins le vainqueur de Mag-Tured, en tuant son grand-père d'une balle de sa fronde dans l'œil unique de Balor. Il est l'Artisan universel et connaît tous les métiers. Lorsqu'il veut entrer dans le palais de Tara, le portier — tout puissant chez les Celtes — lui demande, avant de l'introduire, ce qu'il sait faire. Il répond qu'il est charpentier, forgeron, athlète, harpiste, guerrier, poète, magicien, échanson, bronzier. Le portier lui objecte qu'à Tara se trouvent des ouvriers de toutes ces spécialités. Lug réplique qu'il n'y en a certainement pas un qui puisse, à lui seul, exercer toutes ces spécialités. Il est admis au château, et gagne une partie d'échecs que le roi lui impose comme épreuve. Alors il s'assoit dans la chaire de science : il est le *Samildanach*, c'est-à-dire expert en tout.

Nous reconnaissons bien là le Mercure, patron des voyageurs et des marchands dont parle César. Mais Lug est aussi le dieu des techniques, de la musique et de la poésie, ce qui lui donne un côté apollinien très net. De plus il nous est présenté dans l'épopée irlandaise comme un personnage rayonnant et lumineux. C'est de toute évidence un « Dieu solaire » encore que l'expression ne veuille pas dire grand chose. D'ailleurs Lug veut dire blanc, brillant et se rattache au grec λευκος[12]. De plus, Lug est le possesseur d'une lance magique qui fait penser aux flèches à la fois meurtrières et guérisseuses d'Apollon. Elle s'appelle Gai Bolga. C'est l'emblème de l'éclair. Elle provient d'Assal, une des îles du nord du monde (allusion à l'Hyperborée) d'où étaient originaires les Tuatha Dé Danann. Cette lance avait un pouvoir venimeux et destructeur et pour atténuer ce pouvoir, il fallait plonger la pointe dans un chaudron rempli de poison et de « fluide noir », c'est-à-dire de sang.

> « La lance d'Assal...
> mort est celui dont elle verse le sang.
> Sa valeur est telle qu'elle ne frappe pas par erreur
> Si seulement on s'écrie « ibar » (if)
> Si on s'écrie « athibar »,
> elle revient en arrière,
> jusqu'à la main de celui qui l'a lancée »[13].

Il ne faut cependant pas croire que le dieu Lug n'a été connu que des Celtes. Les Romains eux-mêmes semblent avoir été frappés par le caractère polytechnique de ce dieu gaulois, et ils l'ont assimilé à Mercure ; ce n'est pas sans raison que l'empereur Auguste a voulu qu'on célébrât à Lyon (Lugdunum) sa

12. Cf. *Delphes et l'aventure celtique.*
13. R. A. S. Macalister, *Leabhar na Gabala*, poème 66.

propre fête le 1er jour du mois d'août (mensis augustus). Car d'une part Auguste était un grand dévôt de Mercure et se laissait volontiers associer à lui, et d'autre part, le 1er août est en Irlande la grande fête de Lugnasad, les noces de Lug, autrement dit le triomphe du dieu solaire.

Et chose qui ne peut manquer de surprendre, Lug va connaître une célébrité incroyable dans toute l'Europe, à partir du XIIe siècle, sous le nom de Lancelot du Lac, l'un des personnages les plus fameux de la légende arthurienne. Cette identification paraît osée à première vue. Mais elle repose sur des données précises [14]. D'abord, le personnage de Lancelot, dont le nom est en principe bien français, n'apparaît pas dans les textes gallois antérieurs à Chrétien de Troyes. Les textes postérieurs mentionnent Lawnslot dy Lac. Ce qui est fort étonnant vu l'importance du héros. Il faut donc supposer qu'il s'y trouve sous un autre nom. D'autre part Lug n'est jamais mentionné dans aucun texte gallois. Vu l'audience pan-celtique de ce dieu, il faut également supposer qu'il y paraît sous un autre nom. Il existe un personnage très secondaire dont il est fait mention dans le mabinogi de *Kulhwch et Olwen*, l'un des plus anciens récits arthuriens, Lleenleawg le Gaël, prince de Bretagne. Au cours d'une bataille dont l'enjeu est le chaudron magique de Diwrnach, « Lleenleawg le Gaël saisit *Kaletfwlch*, la fit tournoyer et tua Diwrnach et tous ses gens ». Kaletfwlch (ou Kaled wulch, c'est-à-dire dur-acier), devenue dans les romans français *Escalibor*, est l'épée d'Arthur. Elle a comme équivalent irlandais *calad-colg* (dur-tranchant), épée brandie par Ogma à la bataille de Mag-Tured, et possédée par le héros Cûchulainn, fils de Lug. Or personne en dehors de Gauvain dans le *Perceval* de Chrétien de Troyes n'a jamais eu l'audace de brandir Kaletfwlch. Cependant, Arthur, après la bataille de Camlann, sachant qu'il va mourir, s'adresse ainsi à « Escalibor » : « Ma bonne et magnifique épée, la meilleure de ce siècle hormis l'épée aux étranges renges (l'épée de Salomon transmise à Galaad découvreur du Graal), tu vas donc perdre ton seigneur ! où retrouveras-tu un maître qui t'emploie aussi bien que moi, si tu ne tombes entre les mains de Lancelot. » [15]

Cela est clair. Seul Lancelot du Lac peut toucher l'épée. Si Lleenleawg le Gaël l'a saisie c'est qu'il est digne de le faire. De là à l'identifier avec Lancelot il n'y a pas loin. Mais il y a autre

14. Elle a été prouvée de façon définitive par R. S. Loomis, l'éminent arthurianisant.

15. *La mort du Roi Arthur.*

chose, un poème attribué à Taliesin, *les Dépouilles de l'Abîme* [16], raconte la conquête d'un chaudron magique par Arthur. Et celui qui tend l'épée est ici Llyminawc, dont nous ne savons rien. Il semble qu'il y ait quelque trouble chez les copistes, d'autant plus que dans d'autres textes, il s'agit d'un certain Llwch Llawwynnyawc ; les mauvaises graphies ou les erreurs de lecture sont certainement excusables. Et ce Llwch Llawwynnyawc, dont le nom signifie Llwch à la main blanchie, donc argentée, est le père de Gwalchmai, nom gallois de Gauvain. Or Llwch, ou Lloch est également la forme galloise de Loth et Gauvain est le fils du roi Loth d'Orcanie. Il y a ici une confusion de personnages dont l'élément cohérent est l'épée, tout cela pour arriver au nom de Loth, en gallois Llwch, autrement dit l'équivalent phonétique de Lug.

Et Lug est dit *Lamfada,* à la longue lance. Il est incontestable qu'il y a plus qu'une simple coïncidence entre *Lug* à la longue *Lance* et Lance-Lot ou Lance-Loth. Cela peut paraître stupide mais les jeux de mots sont forts utilisés dans les textes mythologiques, ceci d'autant plus que les auteurs des Romans arthuriens ne se gênaient pas pour faire de l'étymologie, la plus contestable fût-elle et pour franciser des noms un peu n'importe comment. En tout cas comme cela ne suffisait pas, Lancelot est appelé *du Lac,* et les auteurs se sont ingéniés à raconter que le futur héros portait ce nom parce qu'il avait été élevé par une mystérieuse *dame du lac.* Or *Lac* se dit en gallois *Llwch ;* il est inutile dans ces conditions de refuser l'identification Lug-Lancelot. Il faudrait ajouter le fait que, au Pays de Galles, Nuada est devenu Lludd Llawereint, ce qui semble dénoter une confusion entre Nuada et Lug, confusion qui n'est certainement pas gratuite et qui s'éclaire par un commun dénominateur : la main d'argent.

D'ailleurs, par suite d'une querelle de clan, le père de Lug, Cian, a été assassiné par les fils de Tuirenn. Lug se vengera de ceux-ci. Quant au père de Lancelot, le roi Ban de Bénoïc (mauvaise francisation du héros gallois Bran Vendigeit, c'est-à-dire Bran le Béni), il a été lui aussi victime d'une querelle de clan, et c'est Lancelot qui le vengera. Comme Lug, Lancelot est polytechnicien. C'est le meilleur et le plus habile chevalier du monde. Comme Lug il est rayonnant, il est destructeur de monstres, il lève les enchantements du château de la Douloureuse Garde et du Val sans Retour. Il est la lumière et combat

16. J.-M. 84.

les forces des ténèbres. En ce sens, c'est le Mithra persan, lui aussi dieu jeune et beau, pourfendeur de dragons et de monstres. Il appartient bien au type mithraïque de la fonction de souveraineté. C'est le St-Michel ou le St-Georges de la mythologie chrétienne, et s'il ne réussit pas l'épreuve du Graal, ce n'est pas, comme apparemment les auteurs de la *Queste du St-Graal* cherchent à nous le faire croire, parce qu'il est en état de péché, mais bien parce que la fonction a dégénéré : Lancelot, en échec devant le Graal, est un être incomplet, estropié : c'est Nuada à la main d'argent, c'est Tyr le manchot. Le personnage de Lancelot, en quelque sorte, est la synthèse de Nuada et de Lug.

Cependant l'aspect solaire de cette fonction est encore personnifié par Belenos. Ce nom signifie le Brillant. Le culte de Belenos est attesté par de nombreuses inscriptions et par la toponymie. Il a donné son nom à Beaune et a été christianisé sous le nom de Saint-Bonnet. Le Mont St-Michel s'appelait autrefois Tombelaine, nom qui est passé à l'îlot voisin, ce qui montre la continuité du culte solaire depuis Belenos jusqu'à St-Michel. L'un des points culminants de la Bretagne armoricaine, la montagne de Bel-Air, est aussi nommé Signal de Bel-Orient (Bel-Oriens, c'est-à-dire Bel surgissant) et un autre point culminant le Mont St-Michel de Brasparts devait être voué, lui aussi, au culte de Bélenos ; de même la présence de Mercure est attestée à St-Michel-Mont-Mercure en Vendée. Bélenos se trouve sous la forme Beli dans les traditions galloises où il est le père d'une race bénie et il a donné son nom à l'une des plus curieuses fontaines du paganisme celtique, la Fontaine de Barenton, autrefois Belenton (*Beli-nemeton*, la clairière de Beli). Et que dire du nom du prêtre qui se dit *Beleg*? Il faudrait également citer Maponios, surnom donné parfois à Apollon dans les inscriptions et qui est le Mabon gallois, célèbre prisonnier qui délivre Arthur dans le mabinogi de Kulhwch et Olwen [17]. Quant à Belisama, féminisation de Bélenos, son nom qui est un superlatif (la très brillante) se retrouve dans la toponymie (Bellême, Blismes etc.). Le sexe féminin attribué à une divinité solaire n'a rien qui puisse étonner puisque dans les langues celtiques et germaniques, le soleil est féminin. Il est également possible de ranger dans cette catégorie le personnage de Finn, héros du cycle irlandais des Fenians. Le nom de Finn veut dire « blanc ». C'est lui aussi un « héros solaire », pourfendeur de monstres et chasseur en même temps que

17. Cf. *Delphes et l'aventure celtique.*

redresseur de torts. L'organisation qu'il dirige est une des plus étranges et préfigure certaines sociétés de chevalerie médiévales, voire même un ordre comme celui des Templiers. Du 1er Novembre (fête de Samain, fête des morts) au 1er Mai (fête de Beltaine, feu nouveau) ils vivaient chez l'habitant, veillaient sur l'application de la justice, gardaient les ports et défendaient la veuve et l'orphelin. Du 1er Mai au 1er Novembre, ils chassaient le cerf et le loup, tout en réprimant les brigandages et en aidant à la perception des impôts (ce qui veut dire qu'ils éliminaient les brigands dont ils prenaient la place !). Les conditions pour entrer dans le groupe des Fénians étaient très précises : un guerrier ne devait jamais épouser une femme pour sa dot mais pour ses qualités, ne jamais faire violence à une femme, ne jamais refuser à quiconque demanderait des objets précieux ou de la nourriture (obligation du don) et ne jamais fuir devant moins de dix adversaires. En outre, il devait se faire recevoir au nombre des fili (poètes savants), il devait subir des épreuves physiques pénibles, se défendre avec un bouclier et un bâton de noisetier contre neuf guerriers lançant à la fois contre lui leurs javelots, échapper à travers les bois à tous les Fénians réunis, ne jamais faire trembler ses armes entre ses mains, ne jamais briser un rameau sous ses pieds, sauter jusqu'à la hauteur de son front et se baisser à la hauteur du genou, s'arracher une épine du pied sans arrêter sa course. Avec de telles conditions les Fénians étaient évidemment une élite, et c'est de leurs aventures que traitent les nombreuses sagas qui ont inspiré Macpherson pour son *Ossian*.

Finn, chef de cette troupe intrépide, apparaît comme une sorte de magicien. En mettant son pouce dans sa bouche, il connaît les secrets qui échappent au commun des mortels. Il peut guérir un blessé grâce à l'eau qu'il apporte dans ses mains. Il est également poète et père du poète Ossian. On voit qu'en plus de son côté tueur de monstres, il est le maître de la poésie, et guérisseur comme Apollon ; mais il est aussi mercurien, car il connaît les secrets des dieux. Son équivalent gallois, selon toute évidence, est Gwynn, fils de Nudd, dont le nom signifie blanc, mais ce Gwynn a été altéré par d'autres influences et est devenu une sorte de dieu de la mort appartenant au côté Aryaman de la fonction de Souveraineté.

Aryaman, étymologiquement, est le protecteur des *Aryas*, ou Indo-européens primitifs. C'est le maître de la nourriture spirituelle autant que matérielle. C'est celui qui donne, mais

aussi celui qui prend. Il protège les routes, c'est le dieu des carrefours. C'est enfin la divinité des Ancêtres et par conséquent le maître de l'autre-monde, non pas en tant que maître absolu comme Varuna, mais comme « gérant », si l'on peut s'exprimer ainsi. Il a un caractère ambigu, car il est à la fois bienveillant et redoutable, et c'est ce qui conduit les mazdéens persans à en faire l'anti-Mazda, l'anti-Dieu, le maître des ténèbres, notion passée ensuite dans le christianisme dans le personnage du diable. Aryaman, c'est sans doute l'Hadès grec, mais aussi Cerbère et Tersite. C'est, selon Dumézil, la Juventas de l'ancienne Rome, plus ou moins oubliés et remplacée par Orcus et Dispater. C'est vraisemblablement le Loki germanique.

Chez les Celtes, il apparaît sous une foule d'aspects tendant à nous faire croire que c'était le principal Dieu gaulois. César est formel : « Tous les Gaulois se prétendent issus de Dis Pater. C'est, disent-ils, une tradition des druides. En raison de cette croyance ils mesurent la durée, non pas d'après le nombre des jours mais d'après celui des nuits » [18]. Mais César ne donne qu'un nom latin, et on a cherché à identifier ce Pluton gaulois avec plusieurs dieux dont nous connaissons les noms. Il est certain qu'il s'agit de Teutates et ses équivalents gallois sont Pwyll (Pellès, le Roi Pêcheur de la Queste du St-Graal), Bran le Béni, Maelwas devenu Méléagant chez Chrétien de Troyes, Medrawt devenu Mordret dans la mort du Roi Arthur, Evnyssen, Gwynn ou Gwynwas. En Irlande c'est Dagda, Bricriu, Mider, tous ces personnages réapparaissant au moyen âge sous les traits de l'Ogre (Orcus), de St-Blaise (ou St-Loup), de St-Roch et de St-Tugdual.

On a dit [19] que Teutates était un nom commun. Mais tous les noms des dieux ne sont-ils pas des noms communs ou des épithètes ? On a voulu y voir le dieu protecteur de la tribu. Cela n'a rien d'incompatible, mais il semble bien que Teutates soit le strict équivalent de Dispater [20]. D'après le scholiaste de Lucain, on lui immolait des victimes humaines en les plongeant par la tête dans un bassin. Une gravure du fameux vase de Gundestrup représente une scène d'immersion de ce genre, mais si on comprend bien, il s'agit plutôt d'une scène de résurrection, ou tout au moins de passage dans un autre monde [21].

18. B. G. VI, 18.
19. P. M. Duval, *Les Dieux de la Gaule*, pp. 25-26.
20. Cf. *Taliesin et le Druidisme.*
21. Cf. J. Gricourt, *Sur une scène d'immersion du chaudron de Gundestrup*, *Latomus* XIII.

Le chaudron, ou la coupe, paraît donc l'attribut essentiel de Teutates. Un culte basé sur le chaudron est attesté dans tous les pays celtiques. Disons tout de suite que la marmite dans laquelle le diable médiéval fait bouillir les damnés n'est pas autre chose que ce côté Aryaman maléfique du mythe, tandis que le Graal chrétien (ou plutôt christianisé en est le côté bénéfique.

En Irlande, la maître du chaudron est Dagda. C'est l'un des Tuatha Dé Danann, une sorte de géant monstrueux. Sa cuiller peut contenir un homme et une femme, il peut porter huit hommes sur la branche fourchue qu'il tient à la main. Sa harpe est un objet magique sur laquelle il peut jouer l'air de la plainte qui fait pleurer et l'air de la joie qui fait rire (caractère ambigu du personnage) ; on l'appelle aussi Eochaid Ollathair (Eochaid Père de tous), ce qui le fait évidemment identifier à Teutates. Son chaudron est inépuisable et peut rassasier des armées entières. Lui-même est un incroyable glouton. Avant la bataille de Mag-Tured, il stupéfie ses ennemis les Fomoré en dévorant le contenu d'un immense chaudron de porridge où flottent des chèvres, des moutons, des cochons.

Dans les textes gallois, le chaudron est appelé Peir Penn Annwfn (chaudron du maître de l'Abîme). La dénomination de maître de l'Abîme est celle de Pwyll, héros d'un des plus anciens mabinogion. Pwyll est roi de Dyved (Sud-Ouest du Pays de Galles). Au cours d'une chasse au cerf, il rencontre Arawn, roi d'Annwfn qui lui demande, en réparation du tort qu'il lui a causé, d'aller prendre sa place et son visage pendant un an en Annwfn pour y combattre son ennemi. En échange, Arawn prendra la place et le visage de Pwyll. Pwyll se tire de son aventure avec succès et les deux rois reprennent leurs places respectives. Plus tard, Pwyll épouse Rhiannon, incarnation de la déesse-mère.

Il est très vraisemblable que Pelles, le riche roi Pêcheur, soit un souvenir de Pwyll. Il a le caractère du maître de l'autre-monde. Il garde la coupe sacrée du Graal, et c'est lui qui détient l'avenir, car il donnera sa fille à Lancelot pour que de cette union naisse le prédestiné Galaad qui accomplira l'aventure définitive. C'est encore selon toutes les apparences, le personnage semi-historique d'Uryen père d'Owein et époux de la déesse-mère Modron. Uryen joue le rôle d'un dieu de l'autre-monde et est le frère d'Arawn. Mais le chaudron est aussi en possession de Brân, personnage considérable de la légende galloise et qu'on retrouve sous les traits des deux Brennus pseudo-histo-

riques [22]. Brân le Béni a détenu un chaudron qui ressuscite les morts, et ce fait joint à une explication d'une des gravures du vase de Gundestrup, nous fournit une preuve de l'identification Brân-Teutates [23]. D'ailleurs Brân est le dieu protecteur de la race bretonne car il est bien précisé dans le *mabinogi de Branwen* que la tête de Brân, lorsqu'elle eut été coupée et emportée par les survivants de l'expédition en Irlande, les protégea pendant sept ans puis pendant quatre vingts ans, et qu'elle devait également être enterrée dans la colline Blanche de Londres : C'est « une des trois choses qu'on fit bien de cacher, la tête de Bendigeit Vran, fils de Llyr, qui resta ainsi, les saxons ne vinrent pas opprimer cette île » [24]. C'est Arthur qui déterra la tête de Brân car « il ne trouvait pas beau de garder cette île par une autre force que la sienne » [25]. Protecteur de la race, il gardait le pays et les moyens d'accès, donc protégeait les routes, et de ce fait nous pouvons le reconnaître dans ces divinités tricéphales dont regorge la statuaire gauloise. Il a donc une des fonctions du Janus romain encore que celui-ci corresponde au dieu primitif dont nous reparlerons. Notons qu'il y avait une tête enterrée dans le Capitole (Caput-Toli). Brân est aussi le Béni, celui qui donne et qui protège le don. Une triade tardive veut en faire un saint, en prétendant qu'il « apporta le premier la foi chrétienne à la nation des Cymry, de Rome où il fut sept ans comme otage pour son fils Caradawc » [26]. Il n'est donc pas étonnant de retrouver le personnage christianisé sous le nom de St-Brendan dans les légendes médiévales. Dans les Romans de la Table Ronde, il est devenu Ban de Bénoïc, père de Lancelot, Bran de Lis, Brangore d'Estragore. Sous le nom de Bron il est un des visages du Roi Pêcheur. Il apparaît dans des aventures étranges dont Gauvain est le héros, notamment dans une cité sous l'eau (symbole de l'Autre-Monde). Dans les textes plus tardifs, le personnage gigantesque de Brân a tendance à se confondre de plus en plus avec l'Ogre (latin Orcus) dont le caractère folklorique ne doit pas nous faire oublier qu'il s'agit du mythe de la divinité qui donne la vie et qui la reprend. Autrement dit un conte comme le *Petit Poucet* témoigne d'une étonnante continuité dans les croyances populaires. Lorsque l'ogre à cause du remplacement des bonnets se trompe et tue

22. *Rome et l'épopée celtique,* et *Delphes et l'aventure celtique.*
23. Cf. *Taliesin et le Druidisme.*
24. Triade 14. J. Loth, *Mab.* II, p. 240.
25. Triade 15. *Id.*, p. 242.
26. Triade 124. *Mab.* II, p. 308.

ses propres enfants pour les dévorer, il ne fait qu'obéir à sa fonction. C'est pourquoi la sculpture romane présente tant de chapiteaux où l'on voit des monstres dévorer des hommes selon le modèle du célèbre monstre androphage d'époque gauloise connu sous le nom de Tarasque de Noves [27]. Ceci nous rappelle qu'Aryaman est ambigu par nature, à la fois créateur et destructeur. Or, Dagda, Pwyll, Pelles et même Bran représentent surtout le côté bénéfique de la fonction. Teutates paraît plus inquiétant et c'est pourquoi nous trouverons le côté maléfique du dieu dans des personnages assez secondaires des légendes celtiques ou apparentées. Nous avons déjà dit que Gwynn, fils de Nudd, primitivement dieu solaire mithraïque, était devenu dans la mythologie chrétienne galloise, le gardien de l'Enfer, donc le diable. Dans d'autres textes gallois, il prend le nom de Gwynwas (serviteur blanc) et cela doit être mis en parallèle avec une des appellations du paradis des Celtes, en fait, l'autre-monde indifférencié (il n'y a pas de paradis au sens chrétien) : *Gwynnva* ou *Gwenved*, c'est-à-dire le monde blanc (gaëlique *Finn-mag*, plaine blanche). Il est devenu Ganelon [28] dans la Chanson de Roland. Dans l'*Erec* de Chrétien de Troyes, c'est Maheloas, « un haut baron, le sire de l'Ile de Verre ; en cette île, il n'hiverne ni ne fait trop chaud, on n'y entend jamais le tonnerre, on n'y voit fondre ni tempête, et bots et serpents n'y séjournent ». Dans le *Chevalier à la charette* du même Chrétien de Troyes, Lancelot poursuit le ravisseur de la Reine Guenièvre dans le Royaume de Gorre (Voire-Verre) « d'où nul étranger ne retourne, mais par force séjourne en servitude et en exil ». Ce ravisseur c'est Méléagant, le fils du Roi Baudemagu qui règne sur ce pays. Or Baudemagu peut être Bran-de-Magu, c'est-à-dire Bran de la plaine. Baudemagu est un seigneur bienveillant tandis que Méléagant est capable de toutes les traîtrises. Ce Méléagant-Maheloas est appelé *Maëlwas Ô Ynys Wydr* (Maëlwas de l'île de verre) dans un poème gallois du Moyen Age et Melvas dans la *Vita Gildae* qui précise qu'il règne sur le pays de l'été, dans un château bien fortifié, à l'abri derrière les joncs, une rivière et des marécages. En dehors du fait que le pays de l'Été (Gwlad Yr Haf) désigne le Royaume des morts, le territoire soumis à l'autorité de Maëlwas est caractéristique de l'entrée de l'autre-monde. Au centre des monts d'Arrée en Bretagne armoricaine, se trouve le Yeun Ellez, vaste maré-

27. Musée Calvet d'Avignon. Il faut signaler dans cette catégorie les curieux chapiteaux de l'église de Rosier Côtes d'Aurec (Loire).
28. Cf. ci-dessus, p. 261.

cage à l'aspect sinistre, autour duquel rôdent de nombreuses légendes concernant les âmes du purgatoire. A Brennilis dont le nom peut vouloir dire *Eglise de Brân* ou encore *Marais de l'Ellez*, il y a dans l'église une statue de N. D. de Bréac-Ellis, or Breac est un mot venant du gaulois et signifiant marais et *Ellis* ou *Elles* doit être rapproché du mot anglo-saxon *Hell*, enfer. C'est en tout cas le nom de nombreux villages armoricains (Hellès ou le Hellé) et de plusieurs rivières dont l'Ellé qui sépare le Vannetais et la Cornouaille et qui constitue une véritable petite frontière. Le nom de Brocéliande, qui se disait au moyen âge Brecheliant et se dit en breton armoricain Bro-Hellean, signifie évidemment pays de l'Enfer, pays de l'Autre-Monde.

Le Méléagant de Chrétien de Troyes s'était emparé de Guenièvre, la femme du roi Arthur. L'histoire est claire. Le dieu de la mort emportait Guenièvre. Or dans la *Mort du Roi Arthur*, le dernier volet de la légende arthurienne, c'est Mordret qui ravit Guenièvre et s'empare du royaume. Mordret, appelé Medrawt dans les textes gallois, est le véritable fossoyeur de la chevalerie arthurienne. Il est le neveu d'Arthur, mais aussi son fils incestueux, c'est lui qui tue le vieux roi.

L'équivalent de ce Medrawt gallois est en Irlande un certain Mider, un *Tuatha Dé Danann*, héros de l'histoire d'Etaine. Comme Medrawt, il ravit la femme du roi Eochaid et l'emporte dans son domaine, le tertre de Bri-Leith, et toutes les tentatives d'Eochaid pour recouvrer sa femme sont vaines. Ce Mider irlandais semble avoir été connu des Gaulois puisqu'une stèle du musée de Strasbourg [29] (à noter l'inscription découverte à Rome en 1904 d'un Toutati Medurini) nous offre la représentation d'un guerrier portant une lance et s'appuyant sur la tête d'un taureau avec une dédicace *Deo Medru*. En tout cas le nom de Mider comme celui de Medrant témoigne d'un radical *Med* qui dans les langues indo-européennes est lié à l'idée de milieu (Médium) et à celle d'ivresse (en gallois *Medw*, ivre, *Med* hydromel auquel il faut comparer le *Mada* indien, monstre énorme dont le nom veut dire ivresse). A ce compte Mider serait l'enivreur, celui qui procure l'ivresse d'immortalité au fond de son palais souterrain, de même qu'il est le Médiateur entre le monde des vivants et des morts.

Avec ces personnages nous possédons par conséquent l'aspect

29. La Stèle nº 88, Revue Celtique XXV, pp. 47-50 et De Vries, *La religion gauloise*, pp. 88 et 117.

infernal de la divinité. C'est le mythe d'Hadès ravisseur de Proserpine. C'est aussi l'origine de toutes ces histoires dans lesquelles l'âme d'un homme (ou d'une femme) est dérobée (plus ou moins avec l'assentiment de l'intéressé) par le diable, et dont la plus célèbre est celle de Faust. Mais le côté *Aryaman* de la fonction de souveraineté est encore illustré par des individus désagréables dont le Thersite grec est l'exemple le plus classique et le Loki germanique la figure la plus pittoresque. Loki est le trouble-fête, le traître. C'est lui qui cause la mort de Baldr, le fils d'Odinn. C'est lui qui déclenchera la bataille de la fin des temps et qui tuera le dieu primordial Heimdall. Comme dit G. Dumézil, c'est « *l'homologue de l'inspirateur* des grands malheurs du monde, de l'esprit démoniaque » [30].

En Irlande c'est incontestablement Bricriu à la langue empoisonnée, noble d'Ulster, qui reçoit chez lui les guerriers et les rois avec beaucoup de raffinements et qui les fait se quereller. Au Pays de Galles, c'est Evnyssen, demi-frère de Brân, cause de la perte du chaudron magique et de la querelle entre Brân et son beau-frère, querelle qui mène au désastre. Le caractère maléfique de ce personnage se retrouve une fois de plus dans le diable médiéval.

La dernière catégorie de la fonction de souveraineté est symbolisée en Inde védique par Bagha. C'est lui qui préside à la répartition des biens. C'est le maître de la richesse, mais plutôt de la richesse future. C'est en quelque sorte le Dieu de la Terre Promise, le dieu de l'Age d'Or, d'un âge d'or non plus passé, mais à venir. Il semble que ce rôle soit tenu en Grèce par Dionysos, à Rome, par une divinité bien oubliée, Terminus. En Germanie, tout laisse à penser que c'est Baldr, fils d'Odinn. En Gaule, on peut y voir Maponios, dont l'équivalent gallois est Mabon.

Mabon, fils de Modron, est d'après les Triades (J. Loth, *Mab.* **II**, 267) l'un des trois prisonniers éminents de l'Ile de Bretagne. Dans le mabinogi de *Kulhwch et Olwen*, il est également prisonnier et sa présence est nécessaire pour accomplir la fameuse chasse au sanglier Twrch Trwyth.

Pour le retrouver les chevaliers d'Arthur, Kaï et Gwrhyr, « montèrent sur les épaules (*sic*) d'un saumon ; ils arrivèrent auprès de la muraille du prisonnier et ils entendirent de l'autre côté des plaintes et des lamentations » (*Mab.* I, 236). Le mabi-

30. *Les Dieux des Germains*, p. 99.

nogi précise que Mabon était emprisonné à Kaer Loyw (Gloucester). Une fois délivré, Mabon peut arracher au sanglier les ciseaux et le peigne placés entre les oreilles de l'animal et qui sont les objets nécessaires pour la suite des événements.

Cependant une explication de l'emprisonnement de Mabon se trouve dans le roman de Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, exactement dans l'épisode intitulé « la Joie de la Cour », et qui apparaît également dans le récit gallois de *Geraint et Enid*. Le héros arrive dans un verger merveilleux, « avec un espace libre au milieu, où il aperçut un pavillon de *paile* au sommet rouge. La porte était ouverte. En face de la porte était un pommier, et un grand cor d'appel était suspendu à une branche de l'arbre. Geraint mit pied à terre et entra. Il n'y avait qu'une pucelle... » (*Mab.* II, 183). Geraint s'assoit. Un chevalier vient le provoquer. Geraint le bat et apprend que ce chevalier — appelé Mabonagrain chez Chrétien, mais anonyme dans le récit gallois — s'est engagé à demeurer prisonnier dans ce verger par amour pour la pucelle, et qu'il ne pourra sortir de sa prison qu'après avoir été vaincu par un autre chevalier (A. Mary, *Erec et Enide*, pp. 110 sq.). Le nom de Mabonagrain est significatif, d'autant plus que dans le *Bel Inconnu*, un conte médiéval français de Renaud de Beaujeu, le héros dissipe l'enchantement qui pèse sur la Gaste Cité en tuant deux redoutables chevaliers : « le premier est Evrain, l'autre est Mabon, son frère, le grand enchanteur » (A. Mary, *la Chambre des Dames*, p. 301). Il est évident que *Mabonagrain*, d'une part et *Mabon-Evrain*, d'autre part, sont strictement identiques, surtout si l'on donne au groupe *Mabon-Evrain* la forme galloise *Mabon ag Euryn*. Le deuxième terme est celui que nous retrouverons dans Gwri Wallt Euryn, qui est le même personnage que Mabon et dont nous allons reparler. De plus, dans l'*Erec* de Chrétien, le roi qui possède le château de Brandigan, dans le territoire duquel se trouve le verger merveilleux, s'appelle lui-même Evrain, tandis que dans le récit gallois, il s'appelle le comte Owein, ce qui est intéressant pour la suite.

On a vu dans Mabon, dont le nom veut dire « fils », le jeune soleil prisonnier de la nuit, sorte d'Horus celtique. Tant qu'il est retenu prisonnier, le jour ne peut se lever, toute vie est arrêtée. Il faut noter que la mère de Mabon est Modron, l'un des visages de la Déesse-Mère, par conséquent analogue à Démeter ; il est possible qu'il y ait une relation entre l'emprisonnement de Mabon et celui de la fille de Démeter, Proserpine.

Si Mabon est un prisonnier célèbre, il y en a deux autres.

L'un d'eux est Gweir (*Mab.* II, 267). Ce Gweir est cité dans le poème de Taliesin *les Dépouilles de l'Abîme* (J. M. 33) : « Total fut l'emprisonnement de Gweir à Kaer Sidhi... Personne avant lui n'avait pu pénétrer dans la cité. Une lourde chaîne bleue retient le courageux jeune homme qui chante tristement parmi les dépouilles de l'abîme. » On notera le thème des lamentations qui se trouve ici. Ce poème de Taliesin est une sorte de petite épopée dont le sujet paraît être le même que celui du mabinogi de *Kulhwch* : la quête des objets de l'Autre-Monde. Ce Gweir a été identifié par R. S. Loomis avec Guri Gwallt Euryn (Gwri aux cheveux d'or). Or ce Gwri n'est autre que Pryderi, fils de Pwyll et de Rhiannon. Rhiannon est un autre nom de la déesse-mère. Celle-ci accusée d'avoir tué son enfant est condamnée à porter sur son dos tous les voyageurs qui passent. On reconnaît là le thème de la jument. Rhiannon n'est pas une autre divinité qu'Epona, déesse des chevaux dans l'empire romain, mais déesse nettement gauloise par son nom (Epos = cheval). Lorsqu'elle retrouvera son fils élevé par un brave homme, elle l'appellera Pryderi (Souci) alors que le nom donné par le père nourricier était Gwri Gwallt Euryn.

Le thème du prisonnier ou du jeune homme empêché se retrouve dans le mabinogi de *Math.* Arianrod, autre visage de la déesse-mère, a donné naissance à un fils qu'elle se refuse à reconnaître. Gwyddyon, frère — et amant — d'Arianrod, parvient par ruse à faire donner le nom de Lleu Llaw Gyffes par sa mère à l'enfant qu'il élève lui-même. Comme Arianrod a placé sur son fils le *tabou* qu'il ne pourrait épouser aucune fille des hommes (symbole de l'impuissance), Gwyddyon, aidé de Math, forme une femme grâce à des fleurs, Blodeuwedd (Aspect de fleurs) et la marie à Lleu. Mais Blodeuwedd s'éprend d'un chasseur et lui fait tuer Lleu. Lleu s'envole sous forme d'oiseau. Gwyddyon parvient à retrouver Lleu et lui rend sa forme humaine après avoir transformé Blodeuwedd en hibou. Lleu tue son meurtrier de la même façon qu'il a été tué.

Le nom de Lleu signifie Lion. C'est certainement un souvenir totémique. Un lion est le compagnon d'Yvain-Owein. La mère d'Yvain-Owein est également Modron, mais nulle part on ne lui donne Mabon comme frère, ce qui laisse supposer qu'il s'agit du même personnage.

Owein est un des trois rois bénis de l'Ile de Bretagne (*Mab.* II 238). Il est souvent confondu, comme son père Uryen, avec des chefs bretons du nord luttant contre les Saxons. Son aspect mythique ressort pourtant de façon étrange dans le récit gal-

lois du *Songe de Ronabwy*. Pendant qu'Owein joue aux échecs avec Arthur, les serviteurs d'Arthur attaquent les corbeaux d'Owein. Celui-ci demande au roi de faire arrêter le combat. Arthur parle d'autre chose. Owein lève son étendard et les corbeaux font un véritable massacre des gens d'Arthur. Cette troupe de corbeaux, « partout où il allait avec eux, il était vainqueur » (*Mab*. II, 45).

Or, dans de nombreux textes, Owein ou Uryen sont sauvés par l'intervention d'oiseaux, les Corbeaux de Modron, qui peuvent être comparés aux oiseaux de Rhiannon, qui chantent l'immortalité. Dans le mabinogi de *Manawyddan*, Pryderi poursuivant un sanglier pénètre dans un château où il voit une fontaine avec une coupe d'or attachée par des chaînes dont on ne distingue pas l'origine. Il saisit la coupe : ses deux pieds demeurent attachés à la dalle. Il est prisonnier. Et quand sa mère Rhiannon veut le délivrer, même mésaventure lui arrive. Alors un coup de tonnerre éclate et le château disparaît avec Rhiannon et Pryderi (*Mab*. I, 161). Un rationaliste, épris de scientisme et doué d'imagination, pourrait voir ici une illustration d'un fait précis : les méfaits de l'électricité[31]. Car quiconque saisit une ligne électrique à haute tension se trouve immédiatement rivé à cette ligne, et quiconque vient à son secours sans s'isoler subit le même sort. Et que dire du coup de tonnerre, c'est-à-dire de la foudre qui volatilise ? Mais dans cette aventure la fontaine joue son rôle et elle n'est pas sans rappeler la fameuse fontaine de Barenton sise dans la forêt de Brocéliande[32]. Le récit gallois de la *Dame à la Fontaine* nous la décrit ainsi : « Tu verras un grand arbre, l'extrémité de ses branches est plus verte que le plus vert des sapins ; sous l'arbre est une fontaine et sur le bord de la fontaine une dalle de marbre, et sur la dalle un bassin d'argent attaché à une chaîne d'argent de façon qu'on ne puisse les séparer »[33]. Or cette fontaine est magique. Chrétien de Troyes dans *le Chevalier au Lion*

31. On a bien prétendu que l'arche d'alliance était un véritable condensateur et que tous ceux qui s'en approchaient sans précaution étaient foudroyés par une décharge électrique.

32. Elle existe vraiment dans la partie occidentale de la forêt de Paimpont, à la limite du Morbihan et de l'Ile-et-Vilaine, non loin du hameau de Folle-Pensée (Fol-Pansit : qui guérit la folie). Jusqu'au XVIIe siècle on s'y rendait en procession pour demander la pluie. De curieuses coutumes survivent dans le pays quant à cette fontaine.

33. *Mab*. II, p. 11. Chez Chrétien de Troyes la dalle est en émeraude, le bassin et la chaîne sont en or. En réalité l'arbre est un chêne et le perron une grosse dalle de granit (inconnu dans cette région de schistes et de grès) appelé « Perron de Merlin ».

fait dire à un de ses personnages : « Si au bassin tu veux de l'eau prendre et dessus le perron répandre, là tu verras telle tempête qu'en ce bois ne restera bête, chevreuil ou daim ni cerf, ni porc (sanglier), les oiseaux en voleront hors, car tu verras tout foudroyer, venter et arbres dépecer, pleuvoir, tonner et éclairer, que si tu te peux en aller, sans grand ennui et sans souffrance, tu auras eu meilleure chance que chevalier, qui onque y fut »[34]. « Après l'ondée », reprend l'auteur anonyme gallois, « viendra une volée d'oiseaux qui descendront sur l'arbre, jamais tu n'as entendu dans ton pays une musique comparable à leur chant »[35].

Mais l'épreuve n'est pas finie. Des gémissements se font entendre, et l'imprudent qui s'est risqué à tenter l'aventure doit se battre avec un Chevalier Noir, monté sur un cheval noir. Seul Owein-Yvain réussit à aller jusqu'au bout, il tue le chevalier noir et après avoir épousé la veuve, il devient à son tour gardien de la fontaine. Il reste donc, en un certain sens, lié à la fontaine et disparaît du monde pendant ce temps.

On a pu voir dans cette aventure une allusion alchimique. En effet, le stylobate de la façade de N. D. de Paris qui fourmille d'allégories alchimiques, contient l'image gravée d'une fontaine qui coule entre les racines d'un chêne. En face de ce médaillon, se trouve représenté un alchimiste vêtu en chevalier et qui défend l'athanor, c'est-à-dire le fourneau alchimique, contre les dangers extérieurs. Or la fontaine de Barenton coule au pied d'un chêne et dans les traités d'Alchimie, le chêne creux est l'un des symboles les plus courants de l'athanor. Ensuite la fontaine est l'endroit idéal pour déposer les secrets. Un texte de Nicolas Flamel, le *Désir désiré*, nous dit qu'il y a « une pierre occultée, absconsée et ensevelie au plus profond d'une fontaine ». Enfin, il est précisé que la fontaine de Barenton « quoique plus froide que le marbre bout comme l'eau chaude »[36]. Néanmoins, sur le plan mythologique, la fontaine comme le Graal, est le symbole de la divinité féminine. Cette fontaine est gardée par le Chevalier Noir qui, comme le Roi Pêcheur, se contente de la garder parce qu'il est *noir*, c'est-à-dire impuissant à l'employer pour féconder sa terre. Le chevalier noir éliminé parce que faible, Owein-Yvain peut, grâce aux nouvelles

34. G. Cohen, *Chrétien de Troyes*, p. 51.
35. *Mab.* II, p. 12. Ce détail rappelle évidemment les oiseaux de Rhiannon.
36. Elle donne réellement cette impression par suite d'un dégagement d'azote. L'eau est à la température constante de 4°.

forces qu'il apporte, régénérer la terre. Or il épouse Laudine, la veuve du chevalier. L'allusion est ici nette, surtout dans les atermoiements de Laudine, qui veut et ne veut pas épouser le meurtrier de son mari. Owein-Yvain est le régénérateur d'une fonction vouée à la stérilité. Mais la fontaine se trouve dans une sorte d'autre-monde. Owein-Yvain ayant goûté les fruits de cet autre-monde, y demeure en fait confiné, prisonnier, comme Mabon, comme Pryderi, comme Lleu.

Il n'y a guère de correspondant à ce personnage en Irlande, sauf peut-être Oengus, l'un des Thuatha Dé Danann. Il n'est pas prisonnier ni empêché, mais par contre il vit à l'écart tout en étant l'enfant favori. On l'appelle souvent le *Mac Oc*, c'est-à-dire le Jeune fils. C'est le plus beau des hommes de sa race et c'est aussi le plus aimable. Ses baisers se changent en oiseaux qui viennent voleter autour des jeunes gens, ce qui n'est pas sans rappeler les corbeaux d'Owein et les oiseaux de Rhiannon. C'est le protecteur des héros et des amants malheureux comme Diarmaid et surtout Etaine.

L'Histoire d'Etaine, l'une des plus curieuses épopées irlandaises du cycle mythologique, raconte qu'Oengus était le fils de Dagda et de la fée Boann, éponyme de la rivière Boyne, et sorte de déesse-mère (comme la Matrona-Marne gauloise). Mais Boann était mariée à Elcmar, roi du *Sidh* de la Brug (le tumulus de New-Grange, l'un des plus célèbres d'Irlande et qui comporte de belles et énigmatiques gravures).

Dagda fait enlever l'enfant par Mider, ce qui d'ailleurs établit l'identité entre Dagda et Mider, c'est-à-dire Teutates. Lorsque le Mac-Oc devient jeune homme il s'empare par ruse du *sidh* de la Brug et chasse Elcmar. Maître de la Brug, il aide Mider à conquérir Etaine, la plus belle fille d'Irlande, et lorsque celle-ci, par suite de la jalousie de la magicienne Fuamnach, est métamorphosée en merveilleux papillon, elle tombe sur le manteau d'Oengus. Le Mac-Oc l'apporte alors dans sa demeure « et à sa chambre de soleil qui avait de brillantes fenêtres pour entrer et sortir. Il y plaça des ornements de pourpre. Le Mac-Oc avait coutume de dormir dans la tour de soleil chaque nuit auprès d'elle et il la réconforta jusqu'à ce que sa joie et ses couleurs lui revinssent. Puis il remplit la chambre de soleil, d'herbes vertes et belles et l'insecte prospéra sur les fleurs... »

Ainsi donc, Oengus, gardien du tertre de la Boyne, possède une chambre de soleil. Cette étrange particularité, probablement en rapport avec le mythe d'une oasis hyperboréenne, est assez fréquente dans la légende celtique. D'abord dans la *Folic-*

Tristan, Tristan déguisé en fou déclare au roi Marke qu'il veut emmener Iseult dans une chambre de cristal où se reflètent toutes les couleurs du soleil. Ensuite, c'est le royaume de Gorre ou de Voirre, où sévit Méléagant. On songe aussi à l'histoire de Merlin qui, enchanté par la fée Viviane, demeure en une « prison d'air », une sorte de château mystérieux, au fond de la forêt de Brocéliande. Et précisément une triade signale parmi les trois disparitions complètes de l'Ile de Bretagne celle de « Merddin », le barde d'Emrys Wledig et de ses neuf *Cylveirdd* (peut-être « Bardes perdus » qui se dirigèrent par mer vers *Ty Gwydrin* (la maison de verre). On n'entendit jamais dire où ils étaient allés »[37]. Est-ce à dire que Merddin (Merlin) dont la légende est liée à la fontaine de Barenton, comme Owein, sont également un même genre de personnage ? Peut-être, mais certainement mêlé à d'autres éléments qui rendent toute interprétation douteuse.

Néanmoins, cette maison de verre, qui fait penser à l'étymologie, fausse, de l'abbaye de Clastonbury dont on a voulu prouver qu'elle était le château du Graal, cette *ty-gwydrin* se trouve dans l'*Historia Britonnum* attribuée à Nennius[38]. Les fils de Mile partis à la conquête de l'Irlande « aperçurent au milieu de l'océan une tour de verre, et sur la tour quelque chose ressemblant à des hommes. Ils leur adressèrent la parole sans obtenir de réponse. » Le récit irlandais de Conlé le Rouge appartient au même mythe. Une femme de la race des fées est amoureuse de Conlé, fils du roi Conn aux cent batailles. Après de multiples discours, elle invite Conlé à la suivre dans son bâteau de verre jusqu'à la terre merveilleuse où ne se trouvent que des femmes et des filles (Emain Ablach ou Avallon). Conlé bondit dans la nacelle de cristal et jamais personne ne l'a revu.

Cela ne nous éloigne pas de Mabon. Qu'il s'appelle Owein, Oengus, Lleu, Pryderi, ce personnage est une sorte de héros retiré dans l'autre-monde, comme le jeune soleil prisonnier de la nuit. Une fatalité pèse sur chacun d'eux. Mabon est prisonnier d'un château aérien. Lleu est tué et survit sous forme d'oiseau. Pryderi est enlevé — une première fois en tant que Gwri, une deuxième avec sa mère. Oengus semble lui aussi captif de sa chambre de soleil. Tout se passe comme si le personnage sur lequel on fondait de grands espoirs avait été victime du

37. Triade 113. *Mab.* II, pp. 301-302.
38. Ch. VII. Cette mystérieuse aventure fait l'objet d'un poème de l'Irlandais Eochaid hUa Flaid au xe s. qui est intitulé « le désastre de la Tour de Conan ».

sort et attendait l'heure de revenir en une sorte de dormition. A ce compte le roi Arthur lui-même joue ce rôle, tout au moins le second Arthur mythique qu'il faut distinguer du premier appartenant à la troisième fonction, et du chef plus ou moins historique. Le nom d'Arthur peut provenir d'un ancien Artaios ou Artos (breton armoricain : Arz, gallois Arth) qui signifie ours. On sait que l'ours est un animal qui se réveille après un sommeil hivernal de plusieurs mois. Or Arthur est, après sa blessure à la bataille de Camlan, en dormition dans l'île d'Avalon. Or d'après deux triades (11 et 56), s'il y eut trois prisonniers éminents (Llyr, Mabon et Weir), il y en eut un plus éminent que ces trois là, et qui fut trois nuits dans une prison enchantée sous Llech Echymeint, c'était Arthur (*Mab.* II, b 238). Mais, comme disent les Bretons, il reviendra. Il reviendra pourquoi ? C'est là l'explication de tout l'aspect *Bagha* de la fonction de souveraineté et c'est le mythe germanique de Baldr qui en est la clef. Selon la *Gylfaginning* de Snorri (chap. XI), Baldr, fils d'Odinn, est le meilleur et tous le louent. Il est si beau d'apparence et si brillant qu'il émet de la lumière, et il y a une fleur des champs si blanche qu'on l'a comparée aux cils de Baldr... Il est le plus sage des Ases, le plus habile à parler et le plus clément. Mais cette condition de nature lui est attachée qu'aucun de ses jugements ne peut se réaliser ». On croirait lire la description de Mabon, de Pryderi, de Lleu, d'Owein ou d'Oengus. Malheureusement Baldr périt par suite d'une machination de Loki, et pour comble de méchanceté, celui-ci le fait tuer par son propre frère, l'aveugle Hödrh. Après sa mort — ou plutôt sa disparition — Baldr, qui, n'étant pas guerrier, ne peut être admis au « banquet d'Odinn », se trouve dans le domaine de Hel, c'est-à-dire l'autre-monde indifférencié. Et tous les dieux envoient des messagers dans le monde entier pour que les êtres essaient grâce à leurs larmes de tirer Baldr du pouvoir de Hel. A cause de Loki, cette supplique universelle échoue. Au cours de la grande bataille de la fin des temps tous les dieux et les monstres s'entretueront, mais ce crépuscule des dieux sera le ferment d'une nouvelle ère. Les fils des dieux morts reprendront le pouvoir. Baldr sortira du royaume de Hel et règnera sur un univers réconcilié.

Ainsi donc Baldr, comme Mabon, comme Pryderi, comme Lleu, comme Owein, comme Oengus, comme Arthur, est le *jeune fils* vaincu par trahison ou retenu dans l'autre-monde (la fontaine pour Owein, la chambre de soleil pour Oengus), mais *c'est aussi celui qu'on attend et qui redonnera au monde*

l'élan vital qui lui manquait. Car tous les dieux de la fonction de souveraineté sont impuissants. *Ils ne gouvernent plus le monde* qui s'en va en quelque sorte à la dérive, cette dégénérescence de la fonction, si clairement mise en évidence par G. Dumézil dans les mythologies germaniques, indienne et romaine, va de pair avec une multiplication de la figure des dieux et se révèle comme la cause directe du trouble et de l'instabilité du monde actuel. On attend le héros qui, *actuellement empêché*, fera tourner le monde dans le bon sens. C'est évidemment le mythe primitif du Christ, qui mourant par traîtrise, s'en allait *aux enfers* pendant trois jours. Or quand on sait la valeur symbolique des chiffres dans les écrits bibliques, il est permis de se demander si la résurrection du Christ ne s'est pas produite un peu trop tôt, par la faute de quelque illuminé du genre de St-Paul. Que l'on se souvienne de l'emprisonnement d'Arthur pendant trois nuits. Néanmoins, le mythe est strictement le même avec un contexte purement sémite. Pour en revenir au contexte celtique, il est un personnage que la légende a mis tardivement en scène : il s'agit de Galaad, le découvreur du Graal. On a dit que c'était une création cistercienne du XIIIe s., qu'il avait été imaginé pour terminer la légende païenne du Graal d'une façon authentiquement chrétienne, on l'a comparé au Christ, car comme lui il est sans tache et sans défaut.

Il n'est point faux de comparer Galaad au Christ puisque ce sont deux figures du même mythe. Quant à faire de Galaad une création chrétienne c'est méconnaître le sens même du mythe. Car Galaad est l'ultime mais parfaite incarnation du personnage de Mabon-Baldr.

Le nom de Galaad est évidemment hébraïque (inutile de dire que certains enthousiastes y ont vu la racine *Gal* et l'ont rapproché de Gaule et de Galles !), il donne la coloration chrétienne à ce personnage. Il ne faut pas oublier que les mythes celtiques païens ressurgissent dans les romans de la Table Ronde avec beaucoup de prudence. Le bûcher n'est jamais tout à fait éteint, et l'Inquisition va en faire un gigantesque brasier. Galaad est le fils de Lancelot et d'Helaine, la fille du roi Pêcheur. Par nature il est donc lié à l'aspect *Mithra* et à l'aspect *Aryaman* de la fonction de souveraineté. Par ailleurs, Helaine ou Hélène, nom d'origine grecque, est un symbole lunaire, ou même isiaque, représentant la Déesse-Mère.

Galaad est le prédestiné, celui qu'on attend depuis toujours pour régénérer la fonction. Primitivement Perceval était ce personnage, mais Perceval, par sa naïveté, n'a pas réussi l'épreuve.

Galaad se présente donc comme un Perceval idéal, qui se substitue à son père Lancelot pour régénérer la race des dieux et rétablir l'équilibre cosmique. « Car de jour en jour les merveilles du Graal se font plus nombreuses et plus inquiétantes. Aux passages des rivières, aux carrefours des routes, des guerriers venus on ne sait d'où arrêtent et honnissent les voyageurs, les châteaux abritent des bandes armées qui terrorisent le pays... établissent des coutumes infâmes... Ce n'est partout que violence, déloyauté, sortilège. La terre elle-même, jadis si fertile, semble maudite : Les champs ne rendent plus aux laboureurs leurs travaux, il n'y a plus de fruits aux arbres, ni de poissons dans les eaux. C'est le mortel enchantement du Graal qui s'étend sur la Bretagne »[39]. On le voit, le Graal n'est pas seulement bénéfique. Il est mortel. Car tout ce qui est *sacré* est ambigu. Le monde du sacré est un monde de forces qui s'oppose au monde du profane qui est un monde de choses. Or « si une *chose* possède par définition une nature fixe, une *force*, au contraire, peut apporter des biens ou des maux suivant les circonstances particulières de ses manifestations successives. Elle est bonne ou mauvaise, non par sa nature, mais par l'orientation qu'elle prend ou qu'on lui donne »[40]. On attend donc l'élu qui *orientera le Graal dans le bon sens*, ce sera Galaad. Il y a d'abord une incohérence apparente, car le château où est caché le Graal se trouve « en un lieu dont nul ne connaît le chemin, et où l'on ne peut parvenir que par aventure ». Or Galaad, fils de la fille du roi Pêcheur, est sensé connaître ce château puisqu'il y est né et qu'il y a été élevé. Mais c'est l'élément essentiel de l'épreuve : seul un héros de même nature que le Graal peut mettre un terme aux enchantements. C'est un héros de la race des dieux qui seul peut régénérer la race (et seul un dieu crucifié comme le Christ peut régénérer le monde). Et comme le Graal, symbole féminin par excellence, représente la Déesse-Mère, il s'agit tout simplement du retour du Fils à la Mère, ce que les psychanalystes appellent le *Regressus ad uterum.* Le paradis perdu étant le souvenir de l'état utérin, les activités humaines tendent, de façon symbolique et détournée, à retrouver inconsciemment cet état. Nous sommes donc, une fois encore, ici en présence de l'inceste mythique mère-fils qui seul peut permettre aux choses de s'organiser. Le Graal Déesse-Mère, qui est solaire (le soleil est féminin chez les Celtes et les Germains), s'épuise dans le feu

39. A. Pauphilet, *La Queste du St-Graal*, pp. 17-18.
40. R. Callois, *L'Homme et le Sacré*, p. 38.

et la sécheresse. Cette sécheresse, cette stérilité cessera quand le fils, qui représente la lune (masculin chez les Celtes et les Germains), humide et fécondante [41], viendra retrouver celle dont il est séparé par un accident (la naissance) qui a causé les plus grandes catastrophes. La parabole de l'enfant prodigue n'est pas loin.

Et l'enfant prodigue, Galaad, a son siège réservé. C'est le siège périlleux où nul autre que lui ne peut s'asseoir sans dommage. Ce siège périlleux fait évidemment penser à la *Lia Fail* (Pierre de Fâl) de la légende irlandaise qui « criait sous chaque roi qui gouvernait l'Irlande » [42]. La Pierre de Fâl est la Pierre de Souveraineté. Galaad s'asseyant dans le siège périlleux affirme son droit à la souveraineté qu'il se propose de régénérer.

C'est là l'essentiel du mythe de Galaad. Il sera maître du château du Graal comme Pryderi héritera du royaume de Pwyll, comme Owein s'emparera de la fontaine et de Laudine, comme Oengus le Mac-Oc vivra dans la chambre de soleil (le Graal), comme Mabon retrouvera sa puissance solaire. Alors les temps seront révolus. Galaad mourra en découvrant le Graal, les chevaliers de la Table Ronde seront exterminés à la bataille de Camlan en un crépuscule des dieux digne de la légende germanique. Alors Arthur, ou un autre, reviendra de l'île d'Avalon, et ce sera le nouveau règne de la Souveraineté.

La force.

Comme dit G. Dumézil à propos des divinités germaniques : « Les dieux qui forment le second et le troisième termes de la triade fonctionnelle ne soulèvent pas autant de difficultés que les dieux souverains » [43]. On peut en dire autant des dieux celtiques de la deuxième fonction, la force, et de la troisième, la prospérité.

La Force, symbolisée en Inde védique par Indra, est aussi l'exécution de la volonté supérieure. Indra est l'*agent* des dieux souverains. En Grèce, c'est vraisemblablement Héraklès, à Rome Mars, mais le Mars primitif ; en Germanie, Thorr, le dieu

41. N'oublions pas la croyance populaire selon laquelle la lune engrosse les femmes. De plus le Graal, décrit dans les vieux romans, émet une lumière qui ne laisse aucun doute sur sa valeur solaire : cette lumière fait pâlir toutes les autres lumières.
42. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, p. 37.
43. G. Dumézil, *Les dieux des Germains*, p. 106.

au marteau. Chez les Gaulois on reconnaît Taranis, le dieu tonnerre et Sucellos, dont le nom signifie « Tape-dur ». En Irlande, c'est le héros Cûchulainn. Dans la légende britonnique, c'est d'une façon anonyme, le Géant, parfois nommé Kawr ou Gurgunt.

Taranis, par son nom, est donc le tonnerre, comme Thorr (Thonraz). Le marteau symbolise la foudre, comme le *vagra* d'Indra. La signification du marteau n'ayant plus été comprise, le dieu est devenu le dieu frappeur, le dieu au maillet Sucellos. Parfois il est représenté en dieu à la roue, la roue représentant le tonnerre, comme une des figurations du chaudron de Gundestrup nous le montre. Il est infiniment probable que le « Cavalier à l'Anguipède » si souvent représenté dans les monuments du Nord-Est de la Gaule, c'est-à-dire le cavalier terrassant un géant ou au contraire s'appuyant sur lui, est Taranis, et cela bien que les inscriptions le nomment Jupiter. En tout cas cette figuration est spécifiquement celtique. Cûchulainn est fils du dieu Lug et de Dechtire, sœur du roi Conchobar. Il s'appelait d'abord Setanta et reçut son surnom lorsqu'il eut tué le chien du forgeron Culann (Cû-chulainn, le chien de Culann). Il participe à la fameuse bataille de Cualngé, en tenant tête à lui tout seul aux armées d'Irlande liguées contre l'Ulster. Il entre en transes guerrières en se livrant à de curieuses contorsions de l'œil, des bras et des jambes. Il jette un sort sur ses ennemis, puis en tue cent, tandis que cent autres meurent d'effroi en entendant le bruit de ses armes (le tonnerre). Après trois jours de combat il tue son frère nourricier Ferdead, devenu son ennemi. Il fait un carnage de neuf bataillons. Un vase de la vallée du Rhône présente une figuration de Sucellos armé d'un maillet et accompagné d'un chien, avec cette inscription : *Sucellum propitium nobis* ! Cûchulainn n'est pas loin, St-Roch et son chien non plus. Dans le *Festin de Bricriu* il dispute le morceau du héros aux autres champions, Loegairé et Conall Cernach et il est déclaré vainqueur après une curieuse épreuve : il coupe la tête d'un géant à condition qu'il se laisse couper lui-même la tête le lendemain. Le lendemain, le géant fait le simulacre de la décapitation et le proclame au-dessus de tous les héros d'Irlande. Dans un autre récit, la déesse Fand est amoureuse de lui et le fait venir dans la terre de Promesse. Dans un poème qui raconte à peu près la même aventure que les *Dépouilles de l'Abîme* de Taliesin, il va ravir un chaudron merveilleux dans la *Forteresse des Ombres*. Dans le récit de la *Mort de Cûroi*, il ravit à ce dieu sa femme Blathnait. Sa mort est la suite d'une machi-

nation de ses ennemis qui le prennent au piège des différents *tabous* qu'il ne peut transgresser.

Comme Indra, Cûchulainn a un aspect protecteur de sa race. Lorsqu'il combat, c'est pour remplacer tout son peuple qui subit les effets d'une malédiction d'impuissance. C'est pour éviter le déshonneur à son peuple qu'il meurt. Il est réellement l'*agent* du pouvoir. Sa force physique, son courage se trouvent liés au symbole du taureau. D'ailleurs le nom de Taranis est à rapprocher du nom du taureau (Tarvos). Sur l'une des stèles conservées au musée de Cluny se trouve le Tarvos Trigarannos (taureau aux trois grues), représenté aussi sur certaines monnaies gauloises. C'est le fameux Brun de Cualngé, taureau merveilleux, enjeu de la razzia de Cualngé. Cûchulainn en défendant l'Ulster contre ceux qui veulent s'emparer du Taureau, s'identifie au Brun de Cualngé. Ici se mêlent de façon confuse des souvenirs totémiques et des restes d'une ancienne religion taurobolique. A moins qu'il ne faille croire une ancienne légende rappelée par Ammien Marcellin concernant un tyran nommé Tauriscus (A. M. XV).

Mais le caractère essentiel de Cûchulainn, comme de Thorr et d'Indra, c'est d'être un personnage gigantesque ou tout au moins capable de gigantisme.

Il n'est pas étonnant de retrouver les métamorphoses du dieu dans des personnages épisodiques disséminés dans la littérature du Pays de Galles et dans tout le cycle de la Table Ronde. Ce sont les géants rencontrés par Arthur et ses chevaliers. C'est le géant Corsolt des chansons de geste, et qui est l'éponyme du peuple des Curiosolites (Côtes-du-Nord) et de la ville de Corseul. C'est Fierabras et tous ses aspects. C'est Gwrnach Gawr (Gwrnach le géant) dans le mabinogi de Kulhwch et Olwen. C'est Gwrgant Varyf Twrch (Gwrgant à la barbe de sanglier) dont l'aspect physique est celui de Thorr et qui, dans l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, deviendra Guurgunt Barbtruch. Ce Gwrgant n'est pas une création littéraire mais semble surgir du plus profond de la tradition britonnique et par conséquent gauloise, puisqu'il est attesté par la toponymie : le mont Gargano, Livry-Gargan, Garges, etc. Et, chose surprenante, c'est une création littéraire qui lui redonnera la vie et le fera connaître au monde entier en le réintégrant d'ailleurs dans le folklore : qui se douterait en effet que Cûchulainn, alias Taranis, alias Sucellos, par l'intermédiaire de Gwrgant, est devenu le bon géant Gargantua, personnage traditionnel dont s'est emparé avec le succès que l'on sait François Rabelais.

On peut aussi faire rentrer dans cette catégorie des déesses guerrières comme Andarta ou Andrasta dont parle Tacite à propos du soulèvement des Bretons contre les Romains en 61. Cette Andrasta semble être devenue plus tard Ste-Victoire, honorée sur la célèbre montagne sise près d'Aix-en-Provence ; en Irlande c'est la déesse Bobd (la Corneille), bientôt confondue avec Morrigane, qui excite les guerriers au combat et attise les querelles meurtrières. Morrigane n'est-elle pas fille d'Ernmas, c'est-à-dire de « Meurtre » ?

La prospérité.

Si les deux premières fonctions caractérisent en fait des divinités ouraniennes et sont donc consacrées à l'*Air* (chez les Germains ce sont les Ases), la troisième fonction comprend des divinités de la *Terre*, du *Feu* et de l'*Eau* (chez les Germains ce sont les Vanes).

Comme la seconde cette troisième fonction n'offre guère de difficultés si ce n'est le nombre incalculable de noms sous lesquels se présentent les divinités y afférant. Déjà dans l'Inde Védique, c'est le couple des Açvin ou Nasatya auxquels se joint une déesse. En Grèce, il y a vraisemblablement les dioscures Castor et Pollux et Dioné, le nom primitif d'Aphrodite. A Rome, c'est le troisième nom de la triade capitoline Quirinos (Co-Virinus), c'est-à-dire Romulus (qui on le sait avait un frère jumeau Remus), protecteur de la communauté des hommes. En Germanie, c'est le dieu Njorthr et ses enfants Freyr et Freyja.

Chez les Celtes, il faut ranger dans cette catégorie tous les dieux et toutes les déesses qui ont rapport avec la prospérité, la santé, l'agriculture, la chasse, la paix, les eaux, l'amour et la fécondité.

C'est d'abord le dieu Kernunnos figuré sur l'autel du musée de Cluny. Kernunnos est toujours représenté cornu, généralement avec des bois de cerf. Son nom évoque évidemment la corne (breton-armoricain *Korn*, pluriel *Kern*), mais par suite d'analogies de sons, il évoque aussi le cerf (breton-armoricain *Karu*, pluriel *Kervi*). De plus, étant donné qu'il a été christianisé à Carnac (Morbihan), par suite de son assimilation à un problématique St-Corneille ou St-Cornely, protecteur des bêtes à cornes, toujours représenté avec un taureau, on a pu mettre en parallèle le nom de Kernunos et celui de Carnac ; c'est une

coïncidence d'ailleurs certainement recherchée. Carnac provenant d'une racine pré-indo-européenne *Car*, pierre (comme dans *garrigue*), et se disant en breton Kerreg : la ville aux pierres. De toutes façons la légende locale fait de St-Cornely le responsable des fameux alignements : poursuivi par une armée entière, il aurait transformé en menhirs tous les soldats, qui sont encore appelés aujourd'hui *Soudar Sant Kornely* (les soldats de St-Cornely).

A toutes ces étymologies, qui sont peut-être fantaisistes, mais qui témoignent d'une réelle confusion et d'une parenté certaine, au point de vue mythologique, du cerf, de la pierre, de la corne, il est préférable de voir dans Kernunnos la racine indo-européenne *Ker* ayant donné le latin *Creare* = créer et *Crescere* = croître. Ainsi se trouve bien établi le caractère de dieu de l'abondance de Kernunnos, caractère qui est prouvé d'ailleurs par de nombreuses figurations : sur l'autel de Reims il déverse un sac plein de monnaies ou de grains en présence d'un *cerf* et d'un *taureau* (St-Cornely n'est pas loin) et il est entouré de Mercure et d'Apollon. A Somécourt (Vosges) il est accompagné d'une déesse qui porte une corne d'abondance. A Autun, il a trois visages et tient deux serpents à tête de bélier, symboles de la fécondité terrestre. Enfin l'une de ses positions favorites est la posture dite « boudhique », comme à Roquepertuse, c'est-à-dire assis et les jambes croisées devant le corps.

La déesse Abondance qui tient souvent compagnie à Kernunnos, porte différents noms. Il est question d'une déesse Artio (ourse) qui est à rapprocher du groupe de bronze du musée de Berne, représentant une femme vêtue, assise devant un gros ours près d'un arbre aux branches courtes. A côté d'elle il y a un panier de fruits sur une petite colonne. Tout semble indiquer ici la fécondité terrienne et non une divinité ourse : l'ours qui est un animal dormant l'hiver est à l'image de la terre qui ne produit qu'après son long sommeil hivernal. Il en est de même de la déesse Arduinna (qui donne son nom aux Ardennes) qui est représentée sous l'aspect de Diane chevauchant un sanglier, ce qui prouve qu'il ne s'agit pas d'une chasseresse.

La déesse Rosmerta dont le nom signifie la « Grande Pourvoyeuse » porte elle aussi une corne d'abondance ou une corbeille de fruits. Elle porte aussi les noms de Damona, Nehalennia, Bergusia et quantités d'autres qui varient selon les régions. Mais Rosmerta semble avoir un équivalent masculin, Smertrios (le pourvoyeur), représenté sur l'Autel du musée de Cluny en train de frapper un serpent, ce qui peut faire de lui

une divinité comparable à Belenos-Lug, chasseur de dragons, ou comparable à Taranis-Sucellos, le géant pourfendeur de monstres. Il est cependant plus raisonnable de voir dans le geste de Smertrios l'action par laquelle le dieu dompte la terre symbolisée par le serpent, animal chtonien. N'oublions pas que les Celtes ont été d'excellents agriculteurs et que toute leur civilisation est basée sur le travail de la terre. G. Dumézil s'est étonné de ne pas trouver de dieu typiquement laboureur en Gaule. Il explique le fait en supposant que les travaux des champs étaient laissés aux esclaves ou aux femmes et ajoute : « Ceux qui veillaient au lait et aux épis, c'étaient sans doute les démons, ou des génies mineurs, asservis et tenus à merci par les grands dieux »[44]. Nous venons de voir que Kernunnos était ce dieu laboureur : peu nous importe s'il ne porte pas de gerbes de blé comme St-Isidore honoré dans nos campagnes, ou la bêche comme St-Fiacre. Pour les Gaulois l'abondance était synonyme de labourage puisque l'un n'allait pas sans l'autre. D'autre part il est impensable que ce peuple agriculteur néglige à ce point cette fonction.

Chez les Gallois ce dieu-laboureur est attesté. C'est Amaethon, fils de Don, qui apparaît dans le mabinogi de Kulhwch et Olwen. C'est, avec Gwyddyon, le grand vainqueur de la bataille de Goddeu. C'est aussi le héros d'un poème de Taliesin : *le Chant de Mort d'Aeddon*, le nom d'Aeddon étant une contraction d'Amaethon (J. M. 92). Et toujours chez les Gallois, Arthur, lui-même, mais l'Arthur primitif peut être considéré comme un dieu agraire.

Son nom provient en effet soit d'*arth*, ours, ou de la racine indo-européenne *ar*, laboureur, ou encore d'un mot sanscrit ayant donné *Arta* en perse et signifiant « ordre ». De toutes façons, étant donné le symbole de l'ours, les trois étymologies ne sont pas contradictoires. Arthur en qui se fondent d'obscures traditions est le dieu de la stabilité et de la paix : l'image de la Table Ronde qu'il a fondée n'est-elle pas l'image du monde idéal, d'une société agricole où chacun est à sa place, égal à son voisin, et se partageant la terre (« la Table Ronde qui tourne comme le monde », disent les vieux auteurs) dans la plus stricte loyauté. Arthur possède un bateau magique : c'est son bouclier Prytwen. Or, son correspondant germanique Freyr possède lui aussi un bateau magique. Arthur possède une épée magique, comme Freyr. Arthur établit la paix et intervient chaque fois que la prospérité du royaume est en danger, notamment en

44. *Jupiter-Mars-Quirinus*, p. 173.

envoyant les chevaliers à la quête du Graal, puisque le Graal est cause de la stérilité et du désordre qui accablait le pays.

Le correspondant irlandais d'Arthur est un certain Eochaid Aireann, l'un des héros de l'*histoire d'Etaine*. Comme Arthur qui se fait enlever son épouse Guenièvre par Méléagant ou Mordret, Eochaid se fait ravir sa femme Etaine par Mider qui l'emmène dans l'Autre-Monde. Eochaid pourchasse les amants dans les tertres où ils se réfugient et pour les traquer il *fait creuser les tertres* d'Irlande les uns après les autres, méritant ainsi son surnom *Aireann*, c'est-à-dire le *laboureur*.

On a été tenté de voir en Arthur comme dans Finn des dieux chasseurs analogues à ces représentations gauloises assez fréquentes et dont les plus célèbres sont le dieu d'Effignex, accompagné d'un sanglier, celui du Mont St-Jean, tenant un arc et une serpe, celui du Mont Domon, accompagné d'un cerf et armé d'un épieu, d'un coutelas et d'une hache, celui appelé Vosegus, armé d'un arc. Il est difficile de trouver exactement des équivalents à un dieu qui devait certainement être honoré en Gaule, car Finn et Arthur sont bien des chasseurs, mais d'une espèce tout à fait particulière. Quand ils chassent le sanglier, il s'agit généralement d'un animal de l'Autre-Monde, comme le fameux Twch Trwyth, et il est peu probable qu'il s'agisse d'une sacralisation de la chasse commune et vulgaire.

Les eaux ont évidemment produit des figurations divines nombreuses, dont les rivières qui portent les noms de Dive ou Divonne (Divonna = divine). Mais le plus célèbre dieu Gaulois de l'eau est Borvo dont le nom s'est conservé dans la toponymie des sources thermales : Bourbon-Lancy, Bourbon l'Archambault, Bourbonne les Bains, la Bourboule. Mais Borvo est lié aux sources et à certaines rivières (le Bourbouilloux en Velay) : c'est une divinité fluviale, et il est impossible de savoir si les Gaulois avaient un dieu maritime analogue au Poseïdon grec. Il est probable, vu l'habileté des navigateurs gaulois et notamment des Vénètes qui détenaient le quasi monopole du commerce sur l'Atlantique et la Manche, qu'ils en avaient un, mais, en dehors du Vesperius (occidental) de la côte armoricaine, nous ne connaissons pas son nom. En Irlande, par contre, il s'agit de Mananann, fils de Lêr (flots), l'un des Tuatha Dé Dannan, qui règne sur l'Ile d'Emain Ablach. Son caractère maritime est incontestable. Dans le récit de la *Navigation de Bran, fils de Febal*, le héros Bran est parti sur la mer à la recherche d'Emain, la terre des Fées. « Quand il eut été deux jours et deux nuits sur la mer, il vit *un homme dans un char sur la mer*. Cet homme...

se fit connaître comme étant Mananann, fils de Lêr »[45]. Mananann possède un troupeau de cochons merveilleux dont il nourrit les Tuatha Dé Danann. Son épouse Fand tombe amoureuse de Cûchulainn et le fait venir à Emain. Cet épisode ressemble assez au rapt de Blathnait, épouse de Cûroi Mac Daeré par Cûchulainn. Cûroi est en fait le doublet de Mananann, et lui aussi a un caractère maritime très net[46].

L'équivalent de Mananann, au Pays de Galles, est Manawyddan, fils de Llyr, héros du mabinogi qui porte son nom. C'est le frère de Brân. Après l'expédition en Irlande qui tourne au désastre, il est l'un des sept survivants qui participent à l'hospitalité de la tête. Pryderi lui fait épouser sa mère Rhiannon et c'est lui qui délivre le pays de Pryderi de l'enchantement sous lequel il était.

Mananann apparaît donc comme le maître de la mer, comme le germanique Njorthr, dieu de la navigation et de la pêche, identifié au féminin sous le nom de Nerthus par Tacite qui en fait une sorte de Déesse-Mère logée dans une île de l'Océan.

Il n'y a pas chez les Celtes de dieu du Feu. On peut seulement ranger dans cette catégorie la déesse des Techniques, assimilée à Minerve par César, et qui est peut-être Brigantia, devenue en Irlande la triple Brigit, honorée par les poètes, les forgerons et les musiciens puis, par suite d'une christianisation, la célèbre Ste-Brigitte, patronne de la verte Erin moderne. Il y avait aussi en Gaule un dieu forgeron dont nous ne savons rien, ce qui est étonnant vu l'importance de la métallurgie en ce pays, mais qui est bien connu en Galles et en Irlande, c'est Govannon, l'un des frères de Gwyddyon et d'Amaethon, fils de la déesse-mère Don (Dana), qui fut plus ou moins christianisée en St-Cov et devint l'éponyme de la paroisse de Plogoff dans le Finistère, non loin de la pointe du Raz. En Irlande c'est Goibniu de la race des Tuatha Dé Danann, l'un des vainqueurs de la bataille de Mag-Tured. Les anciennes traditions parlent d'un « festin de Goibniu » qui a été commenté par G. Dumézil, et qui est considéré comme une sorte de festin d'immortalité comparable au banquet d'Odinn. Son habileté est célèbre. Si les armes des Tuatha Dé Danann « étaient détériorées aujourd'hui, elles étaient refaites le lendemain, parce que le forgeron Goibniu était dans la forge à fabriquer des épées, des javelots et des javelines, il faisait ces armes en trois coups »[47].

45. G. Dottin, *L'Epopée Irlandaise*, p. 59.
46. Cf. La ville engloutie.
47. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, p. 44.

Les dieux guerriers sont signalés en Gaule un peu partout, notamment auprès des sources thermales, car les Gaulois avaient bien avant les Romains, mis à profit les effets bienfaisants des eaux [48].

Les sources des rivières et des fleuves étaient bien souvent consacrées à une divinité, comme aux sources de la Seine, où l'on a retrouvé quantité d'ex-votos. C'est de là que vient la coutume des fontaines sacrées. La Fontaine de Barenton guérit de la folie, telle autre fontaine guérit une maladie particulière. Ces fontaines ont ensuite été christianisées et placées sous le vocable d'un saint authentique ou non. Ainsi s'explique l'origine de tous ces saints guérisseurs qui abondent dans le domaine occidental et en particulier en Bretagne armoricaine [49]. Ces saints ne sont que les substituts chrétiens des divinités que l'on honorait depuis des centaines et des centaines d'années aux mêmes endroits.

Il n'y a guère qu'en Irlande où le culte d'un grand dieu de la médecine soit attesté, et il est lié, lui aussi, au culte d'une source. Il s'agit de Diancecht, un des Tuatha Dé Danann. « Voici comment on redonnait la chaleur aux guerriers qui étaient tués en sorte qu'ils étaient pleins de vie le lendemain. Diancecht, ses deux fils et sa fille, chantaient un charme sur la fontaine appelée Santé. Ils y jetaient les hommes mortellement blessés qu'ils soignaient, et c'était vivants qu'ils en sortaient. Les blessés guérissaient par la vertu du chant des quatre médecins qui étaient autour de la fontaine » [50].

Cette fontaine fait penser au chaudron de résurrection de Brân, et aussi à la cuve de régénérescence que l'on trouve dans le récit gallois de *Peredur* : « Une des femmes... enleva le cadavre de la selle, le baigna dans une cuve remplie d'eau chaude qui était plus bas que la porte et lui appliqua un onguent précieux... l'homme ressuscita ». Mais si le chaudron de Brân est vraiment magique, la cuve de Peredur nécessite un onguent comme la fontaine de santé nécessite les incantations de Diancecht et de ses enfants. Il y a bien là médecine, de plus : « La fontaine porte un autre nom, lac des herbes, parce que Diancecht y avait mis un brin de chaque herbe qu'il y a en Irlande » [51].

Il n'est guère facile de retrouver la trace d'un dieu ou d'une

48. A Fontaine-Salée, près de Vézelay (Yonne), sous les thermes romains se trouve très nettement un appareillage indigène.
49. Cf. par exemple les sept saints guérisseurs près de Moncontour.
50. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, p. 44.
51. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, p. 45.

déesse de l'Amour chez les Gaulois. Il existe certes des déesses de fécondité, qui appartiennent à une tout autre catégorie, celle de la Déesse-Mère, mais on ne peut pas trouver d'équivalent à Eros ou à Aphrodite. Le culte de Vénus a cependant pris racine sur quelques lieux, ne serait-ce qu'à Port-Vendres (Portus Veneris), mais on en retrouve des vestiges sous une forme détournée et vaguement christianisée : ainsi sont nés les nombreux saint Vénérand et saint Foutin. Le saint Guigner ou Gwiner, éponyme de Pluvigner (Morbihan), semble bien être une Vénus déguisée, comme la Sainte Agathe de Langon (Ille-et-Vilaine) qui patronne une chapelle autrefois dédiée à St-Vénérand, laquelle chapelle est en fait un temple d'époque gallo-romaine où l'on a découvert une fresque représentant Vénus sortant des eaux.

Mais il est possible qu'il y ait eu une déesse typiquement gauloise de l'Amour, recouverte ensuite par Vénus. Les littératures galloise et irlandaise, comme l'épopée Arthurienne, nous présentent des filles dont la seule préoccupation semble être l'amour, mais un amour à la mode celtique, violent, libre et se moquant de toute morale. Ce sont souvent des « Pucelles » que courtise Gauvain. C'est la Pucelle qui retient Mabonagrain dans le verger de la Joie de la Cour. C'est Viviane qui retient Merlin dans sa prison d'air. C'est Branwen, dont le nom signifie « corbeau blanc », sœur de Brân et héroïne d'un *mabinogi*. Joseph Loth a montré le rôle de déesse de l'amour de Branwen qu'il retrouve, grâce à un ancien poème gallois du Livre Noir de Carmarthen, sous les traits de Brengwain, la suivante d'Yseult, celle qui unit d'amour Tristan et Yseult en leur donnant le philtre à boire. Cet amour prend l'aspect d'une fatalité, il est inéluctable, il est lié au sentiment de la mort parce qu'il est plus fort que la mort. Si l'amour celtique est essentiellement amoral et se passe de toute cérémonie, si les filles s'offrent à qui leur plaît ce n'est pas par légèreté. Il n'y a rien là de comparable avec l'érotisme délicat de la civilisation hellénique. Quand Ness, fille du roi d'Ulster, voit passer le druide Cathba, elle lui demande : « A quoi est bon ce moment-ci ? — il est bon à faire un roi avec une reine, dit le druide... Alors la fille l'invita à l'approcher, car elle ne voyait pas d'autre homme dans son voisinage »[52].

Cette franchise étonnante est conséquence directe du *Geis*, c'est-à-dire de l'obligation du tabou qui peut toucher toute

52. G. Dottin, *L'Épopée Irlandaise*, p. 65.

personne. Or les personnages féminins en qui il est possible de reconnaître des divinités de l'Amour utilisent toujours le *Geis* élément de fatalité. Pour Brangwain, c'est le philtre. Pour Ness, c'était la prophétie du druide, contre laquelle personne ne pouvait rien. Grainné, fille du roi Cormac, est épousée par Finn qui est beaucoup plus vieux qu'elle. Au cours du festin de noces, elle est frappée par la beauté virile du jeune Diarmaid et le place sous un *Geis* de destruction à moins qu'il ne l'enlève immédiatement. Diarmaid ne peut refuser et c'est le début d'une poursuite acharnée qui se termine par une pseudo-réconciliation entre Finn et Diarmaid et la mort de ce dernier au cours d'une chasse au sanglier parce qu'il transgresse un autre tabou.

Deirdré, l'héroïne nationale irlandaise, est elle aussi une sorte de déesse de l'amour. Elle est destinée au roi de l'Ulster Conchobar mais elle aime Noisé, fils d'Usnech. Elle le rencontre. Noisé qui ne la reconnaît pas lui dit : « Elle est belle la génisse qui passe près de nous — Il faut, dit-elle, de grandes génisses là où il n'y a pas de taureaux — Tu as avec toi, le taureau de la province, dit-il, le roi d'Ulster — Je voudrais choisir entre vous deux, dit-elle, et je voudrais avoir un jeune petit taureau comme toi — Non pas, dit-il. Aussitôt elle se lance sur lui et le prend par les deux oreilles — Voici deux oreilles de honte et de moquerie, dit-elle, si tu ne m'emmènes pas avec toi. » A ce moment Noisé ne peut plus se dérober tant le *geis* l'accable, et il s'ensuit une vaste épopée tragique. Noisé est tué. Deirdré se jette du haut d'un char.

Quant au personnage de Morgane la fée, il présente beaucoup de difficultés. Le nom même ne se trouve dans aucun récit gallois, sauf sous la forme masculine de Morgantut, médecin et magicien d'Arthur, cité dans *Kulhwch et Olwen*. Dans le folklore armoricain, elle est liée à l'eau, c'est une sorte de sirène, la Mary-Morgan. De ce fait son nom, comme celui du célèbre hérétique Pélage (traduction grecque de Morgan), veut dire « née de la mer (*Mori-genos*, irlandais *muir-gen*) ». C'est peut-être une déesse des eaux. C'est peut-être une déesse de l'amour, car les Romans de la Table Ronde la montrent dans le Val Sans Retour, retenant prisonniers tous les chevaliers infidèles à leurs dame, et elle semble comme son homologue irlandaise Morrigane avoir le caractère de la germanique Freyja. C'est à la fois une guerrière, une sorcière, une amoureuse passionnée. Cependant, elle est la maîtresse toute puissante de l'Ile d'Avallon et de ce fait elle est comparable à la guerrière Nerthus (féminisation

de Njorthr) vue par Tacite et qui est une *terra mater* logée dans une île de l'Océan.

Cette définition de Tacite et surtout le contexte très précis de la légende d'Avallon, la signification de cette île, cela donne à Morgane un tout autre aspect que celui de déesse de l'Amour. C'est une déesse-mère et dans le domaine celtique, la Déesse-Mère joue un rôle considérable. Il s'agit en effet non pas d'une ou de plusieurs déesses de la fécondité facilement rattachables à la troisième fonction indo-européenne, mais du mythe de la divinité primordiale, qui, reconnaissable chez les autres peuples indo-européens, trouve sa plus parfaite illustration dans la mythologie celtique.

La Déesse-Mère.

« En face de l'uniformité de l'ordonnance universelle », dit Roger Caillois (*L'Homme et le Sacré*, p. 168), « les dieux apparaissent comme des principes d'individuation. Ils ont une personnalité. Ils fixent un type ». Mais au-dessus des dieux, il y a toujours *quelque chose* qui fait que les dieux ne sont jamais les maîtres absolus de leur destin. Zeus, comme les mortels, obéit à une puissance supérieure, qu'on l'appelle *Fatum* ou qu'on l'appelle *Moïra*.

Cette puissance supérieure est la divinité primordiale que reconnaissent à peu près toutes les religions, mais que l'on ne nomme pas souvent et que l'on oublie volontiers, ne la suppliant qu'en cas de dangers exceptionnels. Tout se passe comme si cet être supérieur avait délégué ses pouvoirs à des ministres qui sont les dieux, les *deiwos* indo-européens. C'est donc seulement en cas d'échec ou d'impuissance de ces *deiwos* que l'on s'adresse à l'Etre Suprême. On voit ainsi que le polythéisme n'existe pas en réalité, mais comme on a besoin d'intermédiaire entre le *deus abscons* trop lointain ou trop abstrait, et les pauvres humains, on suscite des divinités personnalisées et vaguement anthropomorphiques. L'Histoire juive nous raconte d'ailleurs que pendant les périodes de calme et de paix, les Hébreux sacrifiaient à quantité de dieux, et que pendant les périodes troublées, au contraire, ils détruisaient leurs idoles et revenaient au culte monothéiste de Yahweh.

Yahweh est donc le représentant le plus significatif du monothéisme. Était-ce vraiment une conception ancienne ? Rien ne le prouve. Il ne faut pas oublier que la religion juive est une

création de Moïse, et que les premiers livres de la Bible ont été écrits par lui, ou du moins inspirés par lui. Or, Moïse, ne l'oublions pas est un métis de juif et d'égyptien. Nous le savons grâce à l'interprétation du célèbre mythe de Moïse flottant sur les eaux et sauvé par la fille du Pharaon : il était bien entendu le fils de la fille du Pharaon et certainement d'un père juif, donc inavouable.

Moïse, par mépris des idoles égyptiennes, voulant réformer son peuple, voulant aussi, par compensation, lui qui n'avait pas de père, donner de l'importance au père, donc à l'élément mâle, fit en sorte de déféminiser la tradition sacrée qui comportait cependant une part importante laissée aux femmes. La femme acquit ainsi son aspect maléfique, ou tout au moins ambigu. D'où le terrible Yahweh, dieu guerrier, masculin, jaloux. D'où le mythe de la Genèse *entièrement inversé.* Il est clair que c'est Adam qui sort de la côte d'Eve (c'est-à-dire de son flanc). Le premier être ne pouvait être qu'une femme, ou à la rigueur un androgyne. Le nom d'Eve est là pour nous rappeler le caractère aquatique de la Mère, cela en dépit des truquages mosaïques.

Là se pose un problème non encore résolu : la divinité primordiale est-elle un dieu mâle ou une déesse ? Freud — et bien d'autres — disent que les plus anciennes religions se réfèrent à une divinité mâle. Or la psychanalyse des mythes sacrés semble nous prouver le contraire. Étant donné que toute la démarche de l'humanité est un retour plus ou moins inconscient vers la mère, on est en droit de se demander si la Mère ne constitue pas l'Etre Primitif idéal, aussi bien sur le plan divin que sur le plan humain. Le Jardin d'Eden, d'après l'interprétation freudienne, n'est pas autre chose que le ventre de la Mère, où toute vie est agréable et sans souci. Adam et Eve chassés du paradis, c'est le drame de la naissance.

Cependant l'école freudienne est terriblement gênée par le complexe d'Œdipe, autrement dit par la révolte du Fils contre le Père, qui est selon Freud la cause précise du péché originel et donc de l'expulsion du paradis. L'argumentation présentée par Freud vaut qu'on l'étudie avec précision.

Le point de départ est le repas totémique : « Dans une occasion solennelle, le clan tue cruellement son animal totémique » (Freud, *Totem et Tabou*, p. 161). Mais « l'action accomplie, l'animal tué est pleuré et regretté ». Or « la psychanalyse nous a révélé que l'animal totémique servait en réalité de substitut au père » (p. 162). Comme il est à la fois défendu de tuer l'animal en question et qu'on peut le faire en certaine occasion, et

que ce meurtre est suivi d'une explosion de tristesse, puis de joie, il faut trouver une explication. La voici : Dans la horde primitive, tous les fils étaient soumis au père qui se réservait jalousement non seulement l'autorité mais aussi la Mère, et sans aucun doute les filles. « Un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle. Une fois réunis, ils sont devenus entreprenants et ont pu réaliser ce que chacun d'eux, pris individuellement, aurait été incapable de faire... Le repas totémique, qui est peut être la première fête de l'humanité, serait la reproduction et comme la fête commémorative de cet acte mémorable et criminel qui a servi de point de départ à tant de choses : organisations sociales, restrictions morales, religion » (p. 163).

Or dans toutes les mythologies, nous voyons le fils prendre la place du père ; il en est de même à l'intérieur du christianisme où Jésus prend souvent le pas sur Dieu le Père. « Avec l'introduction de l'agriculture, l'importance du fils dans la famille patriarcale augmente. Il se livre à de nouvelles manifestations de sa libido incestueuse qui trouve une satisfaction symbolique dans la culture de la terre maternellement nourricière.. On voit apparaître les figures divines d'Attis, d'Adonis, de Tammuz, etc... qui jouissent des faveurs amoureuses des divinités maternelles et se livrent à l'encontre du père, à l'inceste maternel » (*Id.*).

C'est évidemment un thème de poids. N'oublions pas que Zeus détrône Chronos grâce à la complicité de sa mère Rhéa. Chronos avait lui-même détrôné son père Ouranos. Et Zeus, au lieu de tuer son père, se *contente de l'émasculer*. Cela nous rappelle qu'à Rome les fêtes des saturnales étaient le souvenir de cet acte d'agression contre le Père et de renversement d'autorité (Saturne = Chronos), ce qui persista au Moyen Age avec la Fête des Fous. Or, dans la symbolique mise en relief par la psychanalyse, le complexe de castration se marque par l'arrachement des yeux (Œdipe après la vérité), des dents, et aussi par le déracinement d'un arbre ou la cueillette de feuilles ou de fruits sur un arbre.

Nous voici au nœud du problème. Pour en revenir à la Genèse, l'acte qui deviendra le péché originel s'explique le plus simplement du monde : Adam et Eve, en cueillant le fruit de l'Arbre interdit (en fait le Totem), émasculent le Père. Et en le mangeant, ils accomplissent le repas totémique primitif réduit symboliquement aux parties génitales. Et si le totem, l'arbre,

représente le Dieu-Père, le Jardin d'Eden, lui, représente le ventre de la Mère où est planté l'arbre mâle. Ce n'est ni plus ni moins que la transposition symbolique de la révolte des fils contre le Père pour la possession de la Mère. « Vous serez comme des dieux », dit le Serpent (lui-même symbole sexuel évident, signifiant le désir du Fils). Il est facile d'ajouter : « Vous aurez les mêmes droits que Dieu, vous aurez la mère, objet du désir ».

Mais, dit Freud, « un acte comme la suppression du père... a dû laisser des traces ineffaçables dans l'histoire et s'exprimer dans des formations substitutives d'autant plus nombreuses qu'on tenait moins à en conserver le souvenir direct » (p. 178). « Nous admettons en effet qu'un sentiment de responsabilité a persisté pendant des millénaires, se transmettant de génération en génération et se rattachant à une faute tellement ancienne qu'à un moment donné les hommes n'ont plus dû en conserver le moindre souvenir » (p. 180).

De là découle le culte d'une divinité masculine. « Le ressentiment contre le père », ajoute Freud, « qui avait poussé au meurtre de celui-ci a pu s'éteindre au cours d'un long développement pour céder la place à l'amour et donner naissance à un idéal de soumission absolue à ce même père primitif qu'on avait combattu, mais qu'on se représentait maintenant comme ayant recouvré sa puissance illimitée de jadis » (p. 170). Freud poursuit son argumentation par une évhemérisation des héros, ce qui ne semble pas évident. Cependant Freud a magistralement mis en lumière le rôle de cette révolte contre le père, qui, inversée dans la mémoire des peuples, est devenue l'amour du Père. C'est pourquoi Dieu est masculin, c'est pourquoi, à cause de ces désirs incestueux refoulés dans l'inconscient collectif, la divinité primordiale féminine a été supplantée par l'image d'un dieu-père, en vertu du complexe de culpabilité.

Examinons en effet le mythe dans sa forme primitive supposée à partir de l'interprétation freudienne. Au début l'Esprit, élément mâle (les fameux *Eloïm* de la Genèse) flottaient sur les eaux (élément femelle). Ils s'unirent. Il y eut création. La race humaine surgit, mais dans une existence privilégiée, paradisiaque, se nourrissant de fruits. En clair, l'humanité en était encore au stade utérin. Mais cette humanité se révolta ; s'arrogeant les pouvoirs du père, elle naquit en sortant du ventre de la mère. Or le passage d'un lieu humide et nourricier vers un lieu sec et hostile est une catastrophe. Il fallut s'adapter au milieu sec et trouver la nourriture. Cet assèchement est symbolisé dans la Genèse par le glaive de feu de l'Ange qui chasse

Adam et Eve et qui garde la porte du Paradis. Dieu dit à l'homme : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». C'est-à-dire : « Tu retrouveras l'humidité fécondante grâce à ton travail qui est un produit de ton esprit inventif ». Il dit à la femme : « Tu enfanteras dans la douleur ». C'est-à-dire : « Tu perpétueras l'espèce en perpétuant la catastrophe de la naissance ».

Dès lors l'humanité vit dans la terreur du père (Dieu), mais comme, par suite de l'inversion, celui-ci peut revêtir un vague aspect de bonté, l'espoir subsiste. Or cet espoir ne peut être que le *regressus ad uterum* (= le Sein d'Abraham), symbolisé par la mission du *Fils de l'Homme*, qui en fait sera surtout le *Fils de la Femme*. Car la salvation ne peut venir que de la Femme. Le Mythe de la Vierge est ainsi né, coïncidant étroitement avec le Mythe de la Mère Primitive.

Dans toutes les civilisations primitives, la Femme a un caractère sacré du fait de sa fonction de parturition. Les primitifs, dit Gustave Welter (*Les Croyances primitives et leurs survivances*, p. 59), « avaient peine à admettre qu'un acte aussi rapide et à leurs yeux aussi naturel, aussi courant, que la copulation, eût pour résultat la mise au monde d'un être humain : cet événement extraordinaire ne pouvait avoir une cause ordinaire ». Cette cause, c'était l'Esprit qui introduisait le germe dans le corps de la Femme. Le mari ne jouait donc aucun rôle, sinon celui de nourrisseur. « C'est pour cette raison que souvent le mari doit avoir des relations avec sa femme jusqu'à l'accouchement » (*Id.*, p. 60).

Nous voici en présence de toutes ces naissances fabuleuses de l'enfant sans père, et qui est un être exceptionnel. Le mystère de l'Incarnation fait partie du même mythe, la Vierge étant fécondée par l'Esprit, et Joseph assumant la fonction de nourrisseur.

Car la Vierge est *Mère*. Du plus lointain des âges, la maternité a été l'objet d'un culte. Comme ce culte apparaît dès l'époque des Cavernes, on peut supposer que la divinité primordiale était une Déesse-Mère. Cela est tout à fait conforme au processus mythique observé dans la plupart des traditions.

Chez les Hindous des temps védiques, Varuna, Mithra et Indra ne sont que des dieux intermédiaires, des manifestations personnalisées d'une divinité primordiale ambiguë (Bien-Mal). Georges Dumézil croit reconnaître cette divinité en Vayu, le vent, le souffle, ce qui correspondrait à l'Esprit qui flotte sur les Eaux. Chez les Germains, le dieu primordial est Heimdall.

Or Heimdall est dit « le fils de Neuf Sœurs ». Chez les Romains, toujours d'après Dumézil, ce serait le dieu Janus, *bi-frons* (l'ambiguïté), devenu par la suite une divinité très altérée et confinée dans son rôle de gardien des portes.

Arrêtons-nous au personnage de Janus. Il est d'une importance exceptionnelle car il résume à lui seul la complexité de la divinité primordiale indo-européenne. Janus est sans équivalent chez les Grecs. C'est le dieu des Commencements (*Initia*), des essences (*Prima*), des premières manifestations (*Primordia*). C'est l'initiateur, l'introducteur, le portier céleste (*Janitor*). Ovide, dans ses *Fastes* (v. 125), le fait parler ainsi : « Je siège devant les portes du ciel avec les douces saisons : quand il sort, quand il rentre, Jupiter lui-même a recours à moi, d'où mon nom de Janus ». On ne peut s'empêcher de penser au portier des Tuatha Dé Danann qui ne consent à faire entrer Lug qu'après que celui-ci a fait la preuve de son habileté, ou encore au portier d'Arthur Glewlwyt Gavaelfawr (A la forte étreinte) qui occupe des charges écrasantes, au portier du paradis chrétien, Saint-Pierre lui-même.

Janus a toujours une sorte de préséance sur Jupiter. A Rome la colline-seuil, le Janicule, lui est dédiée, et c'est seulement la colline-citadelle qui est vouée à Jupiter. D'après les légendes romaines, Janus est le premier roi du Latium, le roi de l'Age d'Or (Ovide, *Fastes*, I, 247), ce qui nous ramène au paradis terrestre. « Il est le *primordium* absolu », comme dit Dumézil, et d'après Ovide (*Fastes*, I, 102), « les anciens l'appelaient *Chaos* ; car il est la chose ancienne (res prisca) ».

Mais ce qui est remarquable en Janus, c'est son ambiguïté représentée par son double visage. Il ouvre la paix, mais aussi la guerre. Il est à la fois le bien et le mal. D'autre part n'oublions pas que les Romains, en juristes prudents qu'ils étaient, ont toujours pris des précautions quant aux noms et au sexe de leurs divinités. Le Grand-Pontife, quand il s'adressait à Jupiter O. M., prenait soin d'ajouter « *sive quo alio nomine volueris* (sous quelque autre nom que tu veuilles être appelé) ». Il y avait au Capitole, d'après Servius (*Ad. Aen.* II, 351), un bouclier portant cette inscription : « Genio Romae, sive mas, sive femina (au génie de Rome, soit mâle, soit femelle) ».

Cette dernière formule peut bien s'appliquer à Janus. Dumézil voit dans son nom un dérivé « d'une racine Ya attestée aussi en indo-iranien et en celtique, et signifiant : aller quelque part, passer » (*Les Dieux des Indo-européens*, p. 91). Mais sans méconnaître le bien-fondé de cette étymologie, il semble que le J latin,

tantôt voyelle, tantôt consonne, ait pu prêter à confusion. Il est tout à fait probable que la forme primitive du nom ait été *D-yanus* que l'on retrouve dans Dianus, que l'on peut décomposer en *Di-Anus*. Or, ce n'est pas la moindre surprise, *anus* signifie « vieille femme ». Pourquoi ? Parce que la divinité primordiale était une femme, une très vieille femme, bien entendu. Comme la terminaison *us* prêtait elle aussi à confusion (surtout dans la 4e déclinaison latine à laquelle appartient le mot *anus*), la déesse est devenue un dieu mâle. Janus-Dianus est donc en réalité une déesse-femme, la *res prisca*. Nous sommes ici au plus profond de la mythologie indo-européenne.

On peut trouver une autre preuve de cette substitution du *deus mas* à une *dea femina* dans le fait qu'il existe une déesse Diana. Elle paraît être une romanisation d'Artémis, donc une création récente. Mais pourquoi lui avait-on choisi le nom de *Di-Ana* ? Cela ne se peut expliquer que par le souvenir d'une divinité féminine autrefois contenue dans le concept de Janus. D'autre part, que dire de cette déesse trop laissée à l'écart, de cette Anna Perenna, que l'on honorait à Rome dans un verger, à l'aide d'aspersion de *virgineus cruor*, et qui est la déesse nourricière par excellence, si proche de l'Anna Purna indienne (sanscrit *anna* = nourriture).

Par là nous pénétrons dans le domaine proprement celtique. La Gaule a connu un culte très important de la divinité maternelle. Le nombre impressionnant des *Matres*, des *Matrae* et des *Matronae* est là pour nous le prouver. « Leur nom », dit P. M. Duval (*Les Dieux de la Gaule*, p. 52), « est gaulois aussi bien que latin sous ses formes diverses : *mater* est latin, mais son emploi au pluriel pour désigner des déesses n'est pas romain. » Ces mères, qui sont représentées dans la statuaire soit seules, soit groupées par deux, soit par groupes de trois, portent toujours un enfant sur les bras ou les genoux et préfigurent bien entendu toutes les Vierges à l'enfant de l'iconographie chrétienne.

On chercherait en vain en Irlande des noms comparables à ces *matronae*, et c'est assez surprenant. Par contre le Pays de Galles semble avoir pris la succession de la Gaule dans la dévotion maternelle. C'est d'abord Modron, strict équivalent de Matrona, mère de Mabon et d'Owein. Elle est fille d'Avallach, autrement dit Avallon, ce qui peut la faire identifier avec Morgane. Dans le mabinogi de *Math*, elle porte le nom d'Arianrod, fille de Don. Quand Math veut vérifier si elle est vierge, il la fait sauter par-dessus sa baguette magique (allusion phallique

évidente et même « gauloise »). Elle donne alors naissance à deux enfants. L'un se précipite vers la mer et sera appelé Dylan Eil Ton (Fils de la Vague) ou Dylan Eil Mor (Fils de la Mer), ce qui constitue un jeu de mots entre *Modr*, la mère, et *Mor*, la mer, et ce qui veut dire que Dylan entreprend immédiatement le *regressus ad uterum*, il est mort-né. Le second enfant est recueilli en secret par son oncle Gwyddyon. Ce sera Lleu Llaw Gyffes. Arianrod réside dans un château au milieu de la mer, encore un symbole matriciel, et cette citadelle, *Kaer Arianrod*, désigne traditionnellement au Pays de Galles la constellation *Coronae Borealis*. Par là on peut la rapprocher de la déesse gauloise Sironna ou Dironna, où nous retrouvons la racine *ser*, étoile.

La déesse-mère est également personnifiée sous le nom de Rhiannon (Rigantona = la grande reine), héroïne du mabinogi de *Pwyll* et de celui de *Manawyddan*. On ne peut que l'identifier à Epona, car elle est liée au mythe de la Jument qui perd son petit et le retrouve après de multiples aventures. Elle est la Déesse qui accueille les morts dans son sein et qui leur donne l'immortalité grâce au chant de ses oiseaux merveilleux. On la retrouve sous le nom de Brunissen, dans le roman provençal de *Jauffré* : c'est une reine étrange qui vit recluse en un verger enchanté, consolée par le chant des oiseaux. On la retrouve dans les grottes funéraires néolithiques de Coizard (Marne), et dans les dolmens de l'époque mégalithique, notamment dans le Morbihan.

Dans l'Histoire de Taliesin, elle prend le nom de Keridwen. Elle avale l'homme ancien (Gwyon Bach) pour donner naissance à Taliesin, l'homme nouveau. Taliesin est l'image de ce que sera l'Homme qui aura accompli son retour vers la Mère. Il sortira de l'épreuve, grandi et ayant reconquis sa puissance d'autrefois, celle d'avant la naissance-catastrophe. C'est le mythe du Graal, et c'est aussi le drame du Monde. Le Graal, symbole de la Mère Divine, desséché et désolé, a besoin du Fils qui est parti loin d'elle (Perceval) par la catastrophe de la naissance. La divinité s'épuise et le monde est incohérent. Seul le Fils (le Fils de la Femme) pourra régénérer la divinité, en tant qu'époux de la Mère. On voit combien s'accordent la légende et les découvertes freudiennes concernant le complexe d'Œdipe et la sexualité en général.

Cependant une divinité constamment nommée chez les Gallois, comme chez les Irlandais, et qui n'est jamais l'héroïne d'aucune histoire, qui n'apparaît jamais que dans l'appellation

de ses enfants, est l'incarnation la plus certaine du concept indo-européen de la déesse-mère : il s'agit de la Dôn galloise, c'est-à-dire de la Dana ou Ana irlandaise.

Dôn est la sœur de Math. C'est la mère de Gwyddyon (doublet de Math), d'Amaethon (le laboureur), de Gilvaethwy (le Girflet des Romans de la Table Ronde), d'Hyveidd, de Govannon (le Forgeron), et d'Arianrod. Elle est à l'origine d'une race de dieux et de héros.

En Irlande, Dana, ou Ana, est la mère de la race des Tuatha Dé Danann, ou gens de la déesse Dana. C'est la *mater deorum hibernensium.* Toutes les légendes irlandaises en font état. Une colline du Kerry est appelée *Paps of Anou*, les tétons d'Anou, allusion très nette à son rôle maternel. Dans le folklore du Leicestershire se trouve une certaine *Black Annis*, sorte de sorcière anthropophage, gardienne des morts. La ville du Puy, avant de prendre le nom de Podium, était appelée *Anicium*, c'est-à-dire la ville d'Ana, ce qui n'est pas sans lien avec le culte immémorial de la Vierge Noire.

Car Anna règne sur les morts et son peuple, en Armorique, s'appelle *anaon* (= les trépassés). Et précisément c'est en Armorique que la figure de Dana-Anna va prendre le relief le plus saisissant. En effet, dans la tradition syncrétique bretonne, mélange de paganisme et de christianisme, on la retrouve tout simplement sous le nom de Sainte-Anne.

Quand, en 1625, un paysan d'un hameau de Pluneret, près d'Auray (Morbihan), découvrit une statue de Sainte-Anne et prétendit avoir eu des apparitions, le culte de la grand'mère du Christ pénétra en masse dans le christianisme. Or, avant cette découverte de Nicolazic, il y en avait eu une autre à Commana (Finistère) où on avait trouvé une statue grossière. Or Commana veut dire « Creux d'Anna », et comme par hasard, le hameau de Nicolazic s'appelait Keranna (la Ville d'Anna). Nicolazic prétendit que la sainte lui révéla qu'il y avait eu autrefois une chapelle qui lui était dédiée, ce qui peut paraître surprenant quand on sait que le culte officiel de la sainte ne se développa en occident qu'au XIVe siècle. De toutes façons, ni les Écritures, ni les Pères des trois premiers siècles, ne nomment Sainte-Anne. En 550, Justinien élève une église qui lui est dédiée, à Byzance, mais au VIe on n'était pas encore sûr que la mère de la Vierge s'appelait ainsi. C'est en 1382 qu'elle figura au calendrier, mais sa fête ne fut fixée qu'en 1584.

Quant à la statue découverte par Nicolazic, par le fait même qu'elle était grossière et qu'elle fut retaillée et repeinte par les

Pères Capucins d'Auray, premiers bénéficiaires du miracle et instaurateurs du pèlerinage, le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle est suspecte. Il s'agissait vraisemblablement d'une statue de déesse-mère gauloise, comme la plupart des Vierges Noires retrouvées miraculeusement. D'ailleurs, ne fallait-il pas absolument lui donner le nom d'Anna, puisque le village s'appelait Keranna ? Et ne fallait-il pas concurrencer Commana ? Les pèlerinages ont toujours été des sources de revenus.

L'escroquerie, c'en est une pure et simple, de Sainte-Anne d'Auray ne repose cependant pas sur rien. D'abord il s'agissait de satisfaire les tendances profondes des fidèles toujours prêts à retourner à un culte féminin. C'était une façon de drainer l'attention sur un personnage dont l'existence n'est pas attestée, mais qui en étant la mère de la Vierge, demeurait dans un cadre chrétien. Il y a eu volonté évidente de faire coïncider la Mère de la Vierge avec la déesse Anna dont le souvenir devait encore traîner dans les campagnes reculées de la Basse-Bretagne.

D'autre part, il existe une tradition bretonne sur Sainte-Anne, et elle concerne un édifice que le mythique roi Gradlon aurait fait construire sur la grève de Sainte-Anne la Palud, après la submersion de la ville d'Is. Cette tradition veut que Sainte-Anne ait été bretonne, qu'elle ait épousé Joachim, qui se montra d'ailleurs un époux tyrannique et méchant, et qu'elle soit revenue dans son pays natal pour y subir, non pas la mort mais une *dormition*.

Puérile légende, dira-t-on, et très caractéristique de l'esprit breton, toujours prêt à prétendre qu'il n'y a qu'en son domaine que les saints ont vécu. Eh bien cette puérile légende ne sort pas du cerveau de quelque zélé paysan armoricain ; elle vient de plus loin.

On trouve en effet dans les généalogies galloises de très curieux renseignements. Comme partout des personnages historiques ont voulu faire remonter leur famille à des personnages mythologiques ou à des saints. L'une de ces généalogies, qui est conservée dans le manuscrit Harléian 3859, et qui date du xe siècle (Loth, *Mab.* II, 326, 329), donne comme ancêtres à Owen, fils d'Howel Dda : « Run, map Mailcun (Maelgwn)... map Aballac (Evallach), map Amalech, qui fuit Beli magni filius, et Anna mater eius, quam dicunt esse consobrinam Mariae virginis, matris domini nostri Jesu Christi ». Et on retrouve dans la généalogie de Morcant (Harleian 3859, *Mab.* II, 335, 336) toute une lignée qui conduit à « Aballach map Beli et Anna ».

Il est clair que cette tradition galloise, donc insulaire, rejoint

celle de la Bretagne armoricaine. La précision selon laquelle Anna est la mère de la Vierge Marie est un ajout chrétien sur une donnée plus ancienne qui prouve que les Chrétiens, ne pouvant se débarrasser du personnage encombrant de la Mère des Dieux, en ont fait tantôt la Vierge Marie elle-même sous forme de vierge noire, tantôt la mère de la Vierge, c'est-à-dire l'ancêtre, la VIEILLE FEMME.

Ainsi le culte de Sainte-Anne, en Bretagne, qui est un culte important, n'est autre que la christianisation d'un culte païen, celtique, le culte de la Déesse-Mère.

Mais il y a mieux. Si Anna est l'épouse de Beli, c'est-à-dire finalement de Bélénos, elle est également sa mère, puisqu'elle-même est la mère des Dieux. C'est le mythe de l'inceste Mère-Fils qui revient en surface, et qui est le mythe essentiel de la régénération de la Divinité qui s'appauvrit lorsque son fils est séparé d'elle. De plus le fils ou le petit-fils d'Anna, dans les généalogies, est Avallac ou Evallach, dont le nom évoque l'Ile d'Avallon et qui apparaît dans la Quête du Graal. Or la fille d'Evallach est Morgane, en qui nous verrons une autre personnification de la déesse-mère.

Avec le personnage de Morgane nous pénétrons dans le folklore d'origine païenne. Si Sainte-Anne représente la christianisation, l'officialisation du personnage toléré et même devenu partie intégrante du nouveau mythe ainsi créé, Morgane est l'aspect dangereux, diabolique de ce personnage, ravalé au rang de fée, puis tout simplement de sorcière. Car en fin de compte la sorcière, prêtresse antique égarée dans le monde chrétien, conserve tous les attributs d'autrefois. On s'arrange seulement pour faire ressortir son côté maléfique. Ainsi est née la fée Morgue, vieille, laide et coléreuse.

A l'origine, elle est bien entendu tout à fait différente. D'après les Romans de la Table Ronde, qui sont un compromis entre le druidisme et le christianisme, Morgane est autoritaire et volontiers portée à la méchanceté.

C'est aussi l'image de la femme fatale (c'est d'autant plus vrai qu'elle est *fée*). Elle est audacieuse dans son amour impossible pour Lancelot du Lac qu'elle retient prisonnier dans son mystérieux château, avec aussi peu de pudeur que la Morrigane irlandaise, en qui nous pouvons voir certaines de ses caractéristiques, venant s'offrir à Cûchulainn pendant la bataille de la *Razzia de Cualngé*.

« Elle était fort gaie et enjouée et chantait très plaisamment ; d'ailleurs brune de visage, mais bien en chair, ni trop grasse, ni trop maigre, de

belles mains, des épaules parfaites, la peau plus douce que la soie... bref séduisante à miracle ; et avec cela la femme la plus chaude et la plus luxurieuse de toute la Grande-Bretagne. Merlin lui avait enseigné l'astronomie et beaucoup d'autres choses... Elle était plus débonnaire et attrayante que personne au monde lorsqu'elle était de sang-froid. Mais quand elle en voulait à quelqu'un, il était difficile de l'apaiser... » [53]

En somme c'était une femme de feu. Le portrait ainsi tracé par un auteur du XIIIe siècle respecte les traits essentiels de la Morrigane irlandaise. Si elle est chaude et luxurieuse, cela n'a rien d'étonnant, puisqu'elle est la déesse-mère qui attend, en proie à l'assèchement, l'arrivée de celui qui l'inondera. Comme la reine Mebd de l'épopée irlandaise qui se donne à qui veut d'elle, c'est-à-dire de la royauté suprême, elle est la Prostituée Sacrée bien connue des Orientaux, mais qui fait frémir d'indignation les Occidentaux actuels qui portent le poids de vingt siècles de tradition judéo-romaine. Pourtant, il n'y a rien de choquant à dire que Morgane (ou Modron, ou Arianrod, ou Don, ou Ana) est *Matrona*, c'est-à-dire Celle qui appelle l'acte de procréation, parce que la Divinité ne peut être que créatrice.

Et voici que non loin de la Fontaine de Barenton, dans cette énigmatique forêt qui fut autrefois Brocéliande (réellement ou mythiquement, peu importe), un vallon garde encore le souvenir de la fée-déesse : le Val-Sans-Retour [54].

La légende nous conte en effet que Morgane, trompée par son amant Guyomarc'h, enchanta ce val de telle façon que tout chevalier infidèle à sa dame, qui osait s'y aventurer, devait y demeurer perpétuellement prisonnier. Il y avait donc dans ce Val Périlleux, qu'on appelle aussi « Val des Faux Amants », une troupe nombreuse de chevaliers qui menaient une existence tout à fait artificielle au milieu des sortilèges, gardés par des dragons, un géant et des flammes imaginaires.

53. J. Boulenger, *Les Romans de la Table Ronde*, p. 102.

54. Il se trouve à la limite du Morbihan et de l'Ile-et-Vilaine, au passage du 48° parallèle, au milieu de landes arides et désolées. L'étang — artificiel — qui se trouve au fond s'appelle « le Miroir aux Fées ». On y accède par la commune de Tréhorenteuc (Morbihan) dont l'église, restaurée par l'Abbé Henri Gillard, recteur de 1941 à 1962 et dernier gardien des Mystères de Brocéliande, comporte des vitraux, des fresques et des peintures rappelant le souvenir du Graal, de Merlin et des Chevaliers de la Table-Ronde. On y voit même la fée Morgane sur le Chemin de Croix. Il faut ajouter que l'Abbé Gillard, sous le simple pseudonyme de *Recteur de Tréhorenteuc*, a publié de nombreux ouvrages (Éd. du Ploërmelais, Ploërmel) sur Brocéliande, le Graal, le symbolisme des légendes, la mystique des nombres et le Zodiaque. Ces ouvrages, présentés parfois de façon déroutante, n'en sont pas moins d'un grand intérêt, pour l'étude de la mythologie en général, et celtique en particulier.

Le charme ne fut rompu que par Lancelot du Lac, le meilleur chevalier du Monde — et le seul fidèle à sa dame la Reine Guenièvre —, qui put vaincre quatre séries d'épreuves, lesquelles correspondent curieusement avec les quatre étapes des initiations antiques, avec les quatre éléments, avec les quatre plans (végétatif, matériel, intellectuel et spirituel), ainsi qu'avec la mystique chrétienne du symbolisme des marches de l'autel.

A travers la naïve légende, il est facile de voir Morgane maîtresse du monde et qui, abandonnée par son amant, *ne peut plus continuer* à créer le monde. Menacée d'assèchement par la défection de Guyomarc'h, elle fait en sorte que les chevaliers dont l'infidélité est évidente, puisqu'ils abandonnent leur dame *pour Morgane,* remplacent avantageusement l'amant perdu. Nous retrouvons ici le thème de la Royauté suprême figurée par une prostituée. Il faut d'ailleurs observer le même thème dans l'histoire des amours de Lancelot et de Guenièvre, de Tristan et d'Yseult, de Diarmaid et Grainné. Cependant ici, Lancelot se présente en trouble fête. En réalité, il s'agit d'un refus de la part du Héros, d'un refus motivé par une initiation incomplète. Ce rôle de Lancelot est conforme au personnage qui passe auprès du Graal sans pouvoir le contempler.

Car le domaine de Morgane, c'est l'Ile d'Avallon, île mythique située quelque part dans la mer, île du milieu du monde, sorte de nombril du monde, mais aussi *matrice,* réserve inépuisable d'énergie. C'est là qu'Arthur se trouve, avant de revenir, par le moyen d'une nouvelle naissance. C'est là qu'officie la reine Morgane, comme le raconte Geoffroy de Monmouth, le compilateur des légendes arthuriennes dans son récit de la *Vita Merlini.* Il fait ainsi parler le barde Thelgesinus (Taliesin), de retour d'Armorique : « L'Ile des Fruits (Insula Pomorum) s'appelle aussi l'Ile Fortunée... On n'y fait d'autre culture que celle faite par la nature elle-même. On y vit cent ans ou plus ; les lois y sont gardées par neuf sœurs... dont l'une, l'aînée, est experte en l'art de médecine. Elle surpasse en beauté toutes ses sœurs... Elle connaît l'art de changer de forme et de voler d'un lieu à un autre : Morgane est son nom »[55].

Cette île, qui a pour correspondant gaëlique Emain Ablach, où nous retrouvons le nom des pommiers, c'est le royaume sacré par excellence, mais c'est aussi le Jardin d'Eden, image projetée du ventre maternel. Morgane, maîtresse d'Avallon, ne peut être autre chose que la Mère des Dieux, du moins la transposition

55. Éd. Faral, *La légende arthurienne,* II, 302.

médiévale d'un mythe de la Déesse-Mère. Là encore la psychanalyse est formelle. Là encore nous rencontrons le fameux *regressus ad uterum*, qui semble bien conditionner la plupart des actes humains, et qui trouve dans la légende celtique son plan d'application hautement poétique.

CONCLUSION

L'HÉRITAGE DES CELTES

L'Art.

L'Art celtique né quelque part en Europe vers le ve ou le ive siècle avant J.-C. et qu'on a longtemps considéré comme inexistant ou tout à fait fruste, est tout de même une réalité. D'abord art symbolique, schématique, probablement hérité de l'art dolménique, il fut ensuite, dans la période d'expansion des Celtes, une sorte d'explosion linéaire mise au service d'une imagination toute tournée vers le fantastique et l'irréel. Les motifs ancestraux, spirales, triskels, cercles concentriques, chevrons s'organisent en tous sens, déployant leurs longues chevelures, devenant parfois des formes humaines ou animales, mais toujours idéalisées, jamais réalistes. Il est certain que le grand art des Celtes s'est surtout développé dans leurs monnaies, à la fois objets pratiques et objets religieux, mais aussi œuvres esthétiques reflétant les tendances fondamentales de leur pensée, L'Art numismatique gaulois est d'une richesse incroyable, compte-tenu des variantes que l'on peut observer dans ces monnaies en or, en argent et en bronze, et qui furent frappées et gravées avant d'être coulées [1].

L'Art lapidaire apparaît surtout dans le sud de la Gaule, avec des statues qui ont certainement subi l'influence de la civilisation méditerranéenne, mais on relève cependant d'assez notables différences dans l'expression et la ligne générale entre la statuaire romaine ou grecque d'une part et la statuaire qu'on a coutume d'appeler celto-ligure [2]. Ailleurs les monuments pré-

1. Cf. l'excellent ouvrage de Lancelot Lengyel, *L'Art Gaulois dans les Médailles*, dont les reproductions constituent autant de petits chefs d'œuvre.
2. Cf. Fernand Benoit, *L'Art Primitif méditerranéen*. Éd. Ophrys.

sentent tous une certaine rudesse qui dénote le peu d'intérêt qu'avaient les Gaulois pour le travail de la pierre. Par contre la métallurgie d'art a eu un grand essor : la bijouterie gauloise, où la fantaisie abstraite des créateurs pouvait se donner libre cours, a bouleversé certaines conceptions méditerranéennes de la parure et a fourni de puissants modèles pour les époques qui suivirent. Il existe en effet une continuité. « L'Art dit *barbare*, préroman (mérovingien et carolingien) qui prit la succession, dans notre pays, de l'Art gallo-romain, et après lui l'Art Roman, firent le lien, parfois ténu mais visible cependant, entre l'Art celtique et l'Art gothique » [3].

Or, il semble que les arts « barbares » qu'on a si souvent rapprochés de l'art des steppes, de l'art scythique, soient tout simplement celtiques, puisés à la même source primitive, puisque les Celtes, dans leurs origines, ont voisiné avec les Scythes. Ces arts « barbares » sont devenus « art irlandais » pendant la grande période du monachisme gaëlique. Cet art irlandais a repassé ensuite la mer au moment de la fondation des monastères colombanites sur le continent et a largement contribué à la renaissance carolingienne.

Mais ce qui est plus important, c'est que l'Art roman lui-même, à la lumière des travaux comparatifs entrepris depuis peu, apparaît nettement de tradition celtique. Certes, il y a dans cet art roman une part considérable due aux influences coptes et byzantines, mais comment expliquer d'abord l'obscurité profonde des sanctuaires romans sans évoquer le tertre irlandais, demeure des dieux et des héros ? Comment expliquer les chapiteaux romans sans parler des entrelacs irlandais, des spirales celtiques, des vieux mythes du monstre androphage, symbole de Teutates, père des humains, mais aussi leur destructeur ? « A l'esprit du monde classique correspond l'art figuratif gréco-romain. A l'esprit du monde barbare correspondent les styles centre-asiatique, celtique et germanique, où triomphe le besoin constant de formes dilatées et étirées, de protubérances aux symétries complexes, ainsi qu'une figuration humaine stylisée, tendue vers l'expression de l'énergie » [4].

Il semble que cet art roman, avec son côté fantastique et sa recherche continuelle d'une dynamique de l'être soit plus proche, en définitive, de l'art gaulois et de l'art irlandais que ne l'est le gothique. On a trop souvent défini l'art ogival comme l'art occi-

3. André Varagnac, *L'Art Gaulois*, pp. 279-280.
4. A. Varagnac, *id.*, p. 324.

dental par excellence, et on y a vu une influence gauloise. Or, il y en a certainement, ne serait-ce que dans le côté *instable* de cette architecture qui repose sur un défi aux lois de l'équilibre. Mais ce n'est guère par cette instabilité que l'art gothique, tout au moins l'art gothique rayonnant, se rapproche de l'esprit gaulois. En fait, c'est un art méditerranéen, entièrement voué à la lumière, respectueux des formes, prisonnier d'un système classique dont il faut voir l'origine dans les apports orientaux. Le gothique est en réalité un syncrétisme romano-oriental, et on ne reconnaîtra une filiation celtique que dans les transformations de cet art. D'ailleurs la statuaire gothique est un retour en arrière par rapport à la statuaire romane : tout y est sacrifié à l'équilibre, à la recherche de la mesure humaine en rapport avec la grandeur du divin. Quoi de plus grec, en somme, si l'on ne tient pas compte du mouvement ? Les ogives qu'on s'acharne à qualifier d'élancées ne sont qu'un instant figé dans la pierre. Les visages gothiques sont l'éternelle fixation d'une extase mystique. Quelle différence avec l'inquiétante profondeur des visages romans, quelle différence avec les lentes courbes qui se déroulent dans l'ombre et qui se prolongent dans une ornementation d'un symbolisme compliqué.

Les puristes se trouveront choqués de cette attitude. Qu'on examine attentivement une cathédrale gothique comme Chartres. On y verra de la mesure, on y verra un souci d'esthétique, on y verra une rigueur. Cette mesure, cette esthétique, cette rigueur ne sont pas celtiques. Qu'on examine alors Saint-Nectaire, St-Julien de Brioude, N. D. du Puy, et surtout St-Michel d'Aiguilhe : on y verra, sous la masse apparemment figée, une gigantesque explosion de formes, une volonté systématique de se tourner vers l'intérieur et de déboucher sur les tortueux méandres de l'être. Cela est essentiellement celtique.

Certes le gothique a pu prendre des directions plus proches de la conception gauloise, surtout en Angleterre où l'adaptation du style normand a permis l'élaboration d'une nouvelle esthétique. Mais c'est surtout au XVe siècle que les forces sous-jacentes du celtisme se sont réveillées, atteignant l'art gothique et le métamorphosant complètement dans ce qu'on a appelé le flamboyant. Là nous sommes en plein dans la tradition gauloise : les formes ne sont plus des cadres où s'enfermait l'homme, ce sont maintenant des lignes qui cherchent à briser les limites du réel, qui s'écartent avec violence du point d'origine, à l'image d'un monde qui éclate dans les flammes. Le vieux Rouen est l'un des témoignages les plus extraordinaires de cette renais-

sance celtique qui précéda de près d'un siècle la Renaissance proprement dite, et se prolongea par la suite jusqu'au XVIIe siècle dans certaines provinces reculées, la Bretagne armoricaine en particulier.

Hieronymus Bosh n'est pas loin de tout cela. Les fantaisies les plus irrationnelles de ce peintre génial, peu compris à l'époque, traduisent à la perfection les soucis métaphysiques et les recherches spatiales qui ont toujours agité les Celtes. Les bouleversements de la Renaissance qu'on considère trop vite comme un retour pur et simple à l'antiquité gréco-romaine, ont en fait des antécédents très divers, dont le celtique, surtout dans les domaines picturaux où l'artiste se sentait entièrement libéré des contraintes passées.

Mais ce ne fut qu'un souffle passager. L'esprit celtique semblait définitivement mort, du moins dans l'art officiel de l'occident, car l'art provincial, l'architecture et la décoration des églises, des chapelles, avec une sorte de folie furieuse de la complication, deviennent des monuments de curiosité. Certains rétables bretons sont beaux à force d'être laids, tant est ambiguë la signification de l'art baroque. Mais la plupart du temps, disons-le nettement, le baroque n'est qu'une dégénérescence.

Il faudra, dans l'art, attendre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle pour retrouver le courant perdu. La peinture dite romantique est une peinture classique dans l'esprit, tout en présentant une certaine évolution formelle. L'impressionisme redonnera enfin le sens du mouvement intérieur des paysages, considérés non plus comme une réalité apparente, mais comme une interprétation individuelle d'objets extérieurs.

Car on a oublié trop facilement que l'art était une transformation, une métamorphose, une sorte de digestion. Inconsciemment tous les peintres et les sculpteurs des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles ont cherché à imposer leur vision personnelle de la réalité ; mais ils se trouvaient tous gênés fondamentalement par des cadres étroits qu'une tradition rationaliste leur imposait. D'autre part, il était impensable de prétendre que l'art n'était pas une tentative pour copier la réalité. Si les poètes romantiques ont les premiers exprimé la non-coïncidence du réel et de l'œuvre élaborée, il a fallu du temps pour que cette idée prenne vraiment corps chez des artistes emprisonnés dans les conventions académiques les plus tenaces.

La rupture fut donc beaucoup plus brutale. Si les dessins de Victor Hugo ouvraient la voie, ce sont donc les Impressionistes qui montrèrent les immenses possibilités de l'image intérieure oppo-

sée à la nature objective. Par là, Gauguin et Van Gogh tentèrent ce que Cézanne n'avait pas osé faire : ils exprimèrent l'inexprimable. Picasso prit le relai, et repassant par toutes les étapes de la peinture, comme en une longue gestation, il accomplit une certaine révolution, cette révolution ayant eu d'ailleurs beaucoup plus d'importance du côté du public que du côté des artistes.

Car les véritables novateurs, ceux qui, retrouvant le rythme celtique et l'adaptant au monde moderne, eurent une action décisive sur leurs contemporains, ce furent essentiellement Kandinsky et Marcel Duchamp. Kandinsky, c'était l'abstrait, la recherche de formes graphiques pures. L'Art devenait une science, mais comme l'on considère depuis Auguste Comte, des sciences complexes remontant à une science simple, les mathématiques, on donna à l'Art sa valeur mathématique, ce qui est tout à fait défendable, et ce qui est également celtique, puisque tout y est en fonction du mouvement symbolique de la dialectique intérieure : réel opposé au moi, résolue par le mouvement qui va de l'un à l'autre, mouvement doué de bipolarité, également susceptible d'être coloré ou même néantisé au sens strict du mot. Car l'Art contemporain qu'on a qualifié de scientifique, de cérébral, d'intellectuel, n'est en somme que philosophique et se justifie pleinement par la psychanalyse, Bergson, le marxisme et le structuralisme.

La direction empruntée par Marcel Duchamp était différente, du moins dans les applications, car nous y retrouvons une certaine conception marxiste à la base, comme chez tous les surréalistes. Mais la part laissée au rêve et à l'inconscient est beaucoup plus importante que dans l'Art abstrait. A ce compte, la peinture de l'Avenir aura davantage à s'appuyer sur l'aspect Duchamp que sur son aspect Kandinsky. Kandinsky est comparable à Mallarmé. C'est un aboutissement, et au-delà il n'y a plus que la stérilité. Duchamp, lui, est comparable à Rimbaud [5] sur qui se sont greffés d'innombrables courants. Kandinsky ferme les portes. Duchamp les ouvre.

Sur quoi ? Essentiellement sur le surréalisme, sur l'Art d'entre les deux guerres. Mais bien au-delà encore. Duchamp en faisant éclater le cadre d'un tableau en fait une œuvre prolongée sur le spectateur. Un tableau de Duchamp, c'est une pièce de monnaie gauloise des Osismi, des Carnutes ou des

5. C'est d'autant plus remarquable que les œuvres de Duchamp datent exclusivement de sa jeunesse.

Bellovaci. Les formes réelles (ou soi-disant telles) sont seulement esquissées pour être prolongées dans l'espace par l'imagination du spectateur. Plus que jamais l'art revient à sa définition : un courant d'échange entre l'œuvre-objet et le spectateur-sujet. Cette définition est bien simple, bien facile à comprendre ; mais c'est faute de ne pas la connaître que le public, surtout ce qu'on appelle le Grand Public, ne comprend rien à l'Art moderne. Car il en est resté (ce n'est pas de sa faute, mais celle des Éducateurs) à la fausse définition classique : l'Art est ce qui est agréable aux yeux, et ce que l'on comprend sans effort [6].

Mais l'Art est nécessairement un effort destiné à dépasser le stade réel. Contempler un paysage naturel ne demande pas d'effort. Contempler une œuvre d'art demande un rapport, donc un jugement, un acte de la pensée, qu'elle soit intuitive ou logique. Ce rapport permet à l'œuvre-objet de se prolonger, donc de vivre, et de devenir un langage. Or tout langage est symbolique et demande une interprétation, fût-elle inconsciente. Le surréalisme, en provoquant le choc, en cherchant même à briser le rythme ordinaire pour le faire recréer dans la pensée du spectateur, nécessite cet effort qui n'est pas obligatoirement agréable. La Beauté n'est pas une forme immuable : c'est le résultat d'un rapport dialectique entre l'objet et le sujet. Une œuvre n'est pas belle en soi, elle est belle pour le spectateur qui trouve, par lui-même, la synthèse entre l'objet et lui. C'est la

6. Le problème est le même en musique. Si la musique du XVIIIe siècle, celle d'un Bach par exemple, représente une tradition rythmique encore reconnaissable dans le folklore, la musique romantique, à commencer par Beethoven, a faussé complètement notre jugement : la musique est devenue une chose agréable à l'oreille, alors que primitivement (le grégorien en est un exemple), elle est la transposition sonore d'un univers en mouvement. La musique romantique, par son sentimentalisme, par son côté purement esthétique a corrompu la notion pure que la musique contemporaine parvient à retrouver à partir des expériences de Schoenberg, Berg, Webern, et surtout Charles Ives et Edgard Varèse. Ainsi se retrouvent dans la ligne originelle, les dernières œuvres d'Olivier Messiaen, de Luigi Nono, de Stockhausen, de Luciano Berio et de toute la nouvelle école électro-acoustique, Parmeggiani, Bayle, Malec, etc. Mais bien entendu, le public, non habitué à écouter de nouveaux matériaux sonores, refuse systématiquement le dialogue sous le prétexte que ce n'est plus de la musique, mais du bruit. Il faudrait s'entendre sur les définitions respectives de bruit et de musique. Il faudrait aussi penser qu'à l'origine les sons étaient un matériau brut, de plus en plus artificialisé et emprisonné dans des instruments conventionnels. De toutes façons, c'est là la musique de l'avenir, car ce genre de musique réactualise les données anciennes dans l'univers moderne, en rendant à la structure sonore ce qu'elle avait perdu : son efficacité dynamique (ou magique) telle qu'elle apparaît dans les premières manifestations musicales qui étaient rituelles.

définition de la beauté celtique, jamais figée dans le néant, toujours vivante. « La beauté sera convulsive ou ne sera pas ! » s'écrie André Breton, à la fin de *Nadja*. Certes. La convulsion celtique, symbolisée par la spirale, est un mouvement perpétuel qui ne s'occupe pas de l'Instant, mais recherche la destinée de l'Homme. C'est ce qu'ont fait un Max Ernst, un Yves Tanguy, un Bellmer, un Hans Arp.

Car l'homme étouffe dans sa sphère trop étroite. Cette sphère lui a été davantage imposée par son imagination conceptuelle que par les réalités profondes. L'homme ayant compris que la géométrie euclidienne classique l'enfermait dans une prison sans réalité, a découvert que l'univers était autre, et la géométrie riemannienne est venue prolonger notre vision en repartant sur la seule base possible, une dynamique.

C'est ce que fait l'Art contemporain. Les tentatives audacieuses et parfois scandaleuses d'un Georges Mathieu et de ce qu'on appelle l'Abstraction Lyrique sont significatives d'un état de fait : le retour à l'explosion originelle des formes, et le prolongement du rythme celtique de la vie [7].

La langue.

La langue celtique n'a jamais cessé d'être parlée, même après la disparition politique des Celtes. Elle s'est réfugiée, d'abord dans les régions les moins romanisées de l'Empire, ensuite dans des presqu'îles ou des îles. Si le Gaulois a disparu définitivement, le rameau britonnique auquel il appartenait a donné le cornique de Cornouaille britannique, disparu au XVIII[e] siècle, le Gallois moderne, le Breton armoricain avec ses quatre dialectes actuels, le Trégorois, le Léonard, le Cornouaillais et le Vannetais. Quant au Gaëlique, il se retrouve dans l'Irlandais moderne, dans le Manx, langage spécial à l'île de Man, et dans le Gaëlique d'Écosse.

Le Gaulois a cependant laissé des traces dans la langue française. Certains mots comme bruyère, alouette, braie, claie, ambassade, lande, lieue, arpent, glaise, vassal, savon, bief, bec,

7. Il y aurait de nombreux peintres à citer, tant l'Art contemporain rallie avec chaleur cette lignée dont il fait sienne les structures les plus essentielles. Comme Tanguy retrouvait inconsciemment tout le chaos de l'univers celtique en formation, Yahne Le Toumelin retrouve par des lignes et des couleurs la dimension métaphysique de la vision des Celtes. Comme Mathieu, mais surtout par un regard intérieur, Soulages fait surgir les images profondes du *Cad Goddeu*.

soc, changer, char, *etc.* sont entièrement gaulois. La toponymie française est gauloise pour une grande part. La phonétique gauloise explique souvent l'évolution des mots latins dans la langue romane, notamment le son de l'U français, et la tendance très nette à la chute des voyelles atones voisines de l'accent principal, à la prononciation particulière de certaines consonnes, au développement des diphtongues. « Le français », dit Henri Hubert, « est du latin prononcé par des Celtes et mis au service d'esprits celtiques. Le caractère analytique de son verbe, l'emploi de démonstratifs et de particules démonstratives, l'allure de la phrase parlée lui sont communs avec les langues celtiques » [8].

Un des usages les plus curieux de la langue gauloise qui soient passés en français est peut-être la numération vigésimale, conservée par les Bretons et les Gallois. En français moderne cette numération n'apparaît plus que dans « quatre-vingts », mais au moyen âge, on trouve des expressions comme *douze-vingts* et des appellations comme *quinze-vingts*, qui demeure d'ailleurs le nom d'un hôpital ophtalmologique parisien. Cela correspond étroitement au système de numération du Breton, où *ugent*, qui signifie *vingt* est multiplié par d'autres nombres pour obtenir quarante, soixante, etc. En Gallois, on trouve de même *deugain* (quarante), *trigain* (soixante), *pedwar-ugain* (quatre-vingts).

L'Irlandais est sans doute la langue celtique dont l'évolution nous est la mieux connue. C'est aussi la langue celtique la plus proche de l'état ancien. Elle a conservé en effet la flexion la plus archaïque, c'est-à-dire trois cas de déclinaison (génitif singulier, nominatif et datif pluriels). D'autres particularités archaïques s'y rencontrent. L'*S* primitif de l'indo-européen a subsisté en irlandais alors qu'il est devenu *H* dans les langues britonniques. A l'irlandais *sean*, vieux (latin *senex*), correspond le breton *hen* : à l'irlandais *sior*, long (latin *serus*), correspond le breton *hir* ; l'irlandais *samail*, semblable (latin *similis*), s'oppose au gallois *hafal* et au breton *heñvel*. Le *T* irlandais demeure souvent tel quel avec un allongement de la voyelle qui le précède alors qu'il est nasalisé en *nt* en britonnique. Ainsi à l'irlandais *cêt*, cent, correspondent le gallois *can* (avec disparition récente du *t*) et le breton *kant*.

De la même façon le son Q indo-européen s'est conservé en irlandais alors que dans toutes les langues britonniques, et même

8. H. Hubert, *Les Celtes*, I, p. 18.

en Gaulois, il a évolué en P. Cinq (latin *Quinque*) se dit *pemp* en breton, mais *coic* en irlandais ancien. Tête (latin *caput*) se dit *pen* en gallois et breton, mais *cen* en irlandais moderne.

Comme les Romains n'ont jamais pénétré en Irlande, on est tenté de croire l'influence latine nulle sur l'irlandais. Il est certain que le vocabulaire est en général assez pur, mais la langue a tout de même été très influencée par le latin ecclésiastique du moyen âge. Ces emprunts sont malgré tout très reconnaissables.

Plus importante a été l'influence de l'anglais, puisque l'Irlande, du XIIe au XXe siècle, a été soumise à l'Angleterre, et se trouve encore à l'heure actuelle dans la zone d'influence anglaise. Néanmoins cette langue irlandaise a survécu contre tout espoir. 500.000 habitants (sur quatre millions) la parlaient encore en 1911 (et 20.000 seulement à l'exclusion de l'anglais).

Depuis l'autonomie irlandaise et la création du *Saorstat Eireann*, le gaëlique a recouvré toutes ses lettres de noblesse. Mais ce ne sont que des lettres de noblesse. On enseigne le gaëlique dans les écoles et les universités, la littérature d'expression gaëlique est en plein développement. Il existe des journaux et des revues en gaëlique. Mais il est difficile de lutter contre l'anglais, langue pratique, langue commerciale de portée internationale. Il est probable qu'on ne pourra guère augmenter le nombre des celtophones irlandais. Tout au plus pourra-t-on maintenir définitivemnt l'usage de cette langue, en l'officialisant, en l'intellectualisant, faisant ainsi une sorte de synthèse entre les trois dialectes principaux, celui de Munster, celui de Connaught, celui de Donegal. Néanmoins, grâce à ces efforts, une langue nationale particulièrement riche et intéressante est assurée d'un avenir lointain. Quant à l'écriture, elle est celle des anciens manuscrits de l'âge d'or des monastères, unifiée et codifiée, avec une orthographe assez compliquée du fait que les voyelles n'y ont aucune valeur propre.

Le manx, lui, est du gaëlique utilisant le système phonétique anglais et l'orthographe anglaise. Il est très peu parlé, et jamais en dehors de l'île de Man. Ce sont surtout des intellectuels qui le cultivent et qui prolongent ainsi son existence, d'une façon quelque peu artificielle.

Le gaëlique d'Écosse, qu'on appelle le *gaidhelach*, est parlé à peu près par cent trente mille habitants des Highlands et des îles, et sur ce nombre, cinq mille individus le parlent à l'exclusion de l'anglais ou du patois écossais (qui est une déformation de l'anglais et non du celtique). Ce *gaidhelach*, qui a

donné quelques-unes des plus belles œuvres de la littérature gaëlique, notamment les poèmes du cycle ossianique collectés dans le *Livre de Lismore* (1512), est actuellement enseigné dans les écoles et à la radio, mais ne semble pas dépasser les limites qui étaient les siennes au siècle dernier. Mais là encore sa conservation est assurée.

Le gallois est le reste glorieux de la langue que parlait l'Ile de Bretagne presque entière ; il partage d'ailleurs cet honneur avec le Breton armoricain qui est d'importation insulaire.

On sait que les Bretons parlaient, comme les Belges, une langue très voisine du gaulois. Tous les témoignages historiques concordent sur ce point : Gaulois, Belges et Bretons se comprenaient parfaitement. En fait, on peut dire qu'ils parlaient exactement la même langue avec certaines différences dialectales dues à des apports de populations autochtones.

On sait aussi que le latin, apporté en Bretagne par les légions romaines, n'eut d'influence véritable que sur les villes. Une fois les légions parties en 410, le latin cessa d'être d'usage courant et ne laissa de traces que dans le vocabulaire religieux, médical et technique. Le breton aurait pu à ce moment là devenir une grande langue moderne s'il n'y avait pas eu les invasions saxonnes. Les Saxons, en s'imposant par la force, imposèrent également leur langue, et le breton disparut peu à peu de la plus grande partie de l'île, se réfugiant dans les montagnes du Pays de Galles, dans la presqu'île de Cornouaille, et dans la péninsule armoricaine du fait d'une émigration intense.

Le gallois, nommé *cymraeg* par les Gallois eux-mêmes, a toujours été parlé et enseigné. Aucune autre langue celtique n'a été aussi favorisée, aussi peu combattue. Les Gallois ayant conservé, au sein du royaume anglais, une sorte d'autonomie interne, ont toujours pu s'exprimer librement et faire évoluer leur langue de façon naturelle. On peut même prétendre que c'est ce *cymraeg* que parleraient les habitants de la Grande-Bretagne s'ils n'avaient pas été anglicisés. La littérature galloise a de tout temps été florissante et poursuit de nos jours une carrière que rien ne vient menacer. La langue est enseignée dans les écoles. L'Université du Pays de Galles, avec ses quatre collèges dont celui d'Aberystwyth est le plus célèbre, est une université connue sur le plan international. On imprime des livres, des revues et des journaux en langue galloise.

Mais ce qui est très important, c'est qu'à côté de la langue littéraire, officielle, pourrait-on dire, il existe une langue populaire, parfaitement vivante, divisée en quatre dialectes, *Gwy-*

nedd au nord-ouest, *Dyfed* au sud-ouest, *Powys* au nord-est-centre et *Gwent* au sud-est. Cette langue est parlée par un peu moins d'un million d'habitants, concuremment avec l'anglais.

La langue galloise s'est enrichie au cours des siècles, grâce à son système de dérivation qui lui permettait de forger des mots nouveaux sur ses propres racines. C'est l'origine d'un certain nombre de mots relativement compliqués, très longs et imprononçables pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec l'orthographe galloise.

Le Cornique a été parlé jusqu'en 1777 dans la presqu'île de Cornouaille. Nous en avons conservé quelques monuments littéraires qui nous prouvent une évolution légèrement différente de celle du Gallois. On est généralement d'accord pour dire que le cornique est l'intermédiaire entre le Gallois et le Breton armoricain, car il présente des particularités qu'on retrouve dans l'une et l'autre langue.

Quant au breton-armoricain, il fut importé de l'Ile de Bretagne par les Insulaires qui fuyaient les Saxons, et qui s'établirent en Armorique entre la première moitié du Ve siècle et la seconde moitié du VIIe siècle. Cette langue bretonne s'implanta solidement, surtout dans le nord de la péninsule, et se fondit avec les restes du gaulois dans le sud [9]. Elle atteignit au IXe siècle une zone groupant la totalité des actuels départements du Finistère, du Morbihan et des Côtes-du-Nord, plus une partie de l'Ile-et-Vilaine et de la Loire-Atlantique. Réfugiée de nos jours à l'ouest d'une ligne allant de Paimpol à Damgan, englobant le Finistère, le tiers occidental des Côtes-du-Nord et les deux tiers occidentaux du Morbihan, elle est parlée à peu près par un million cinq cent mille individus. Sur ce nombre, d'ailleurs très théorique, une centaine de mille ne connaissent que le breton à l'exclusion du français. Tous les autres sont bilingues, quelques catégories utilisant de préférence le breton, d'autres catégories le français. Néanmoins le breton-armoricain est actuellement la langue celtique la plus répandue, et non seulement dans ce qu'on appelle la Basse-Bretagne ou Bretagne bretonnante, mais également dans des villes comme Paris et localement dans le monde entier, car les Bretons ont émigré vers les quatres coins du monde.

Évidemment, c'est une expansion très fragile. Si les Bretons émigrés parlent encore leur langue, leurs enfants ne la parlent plus. A l'intérieur même de la zone bretonnante, le breton recule

9. Cf. le chapitre sur l'émigration bretonne.

devant le français, et cela d'autant plus que rien n'a été fait vraiment pour la conservation d'une langue pourtant riche et expressive. Au contraire, au siècle dernier, on a tout tenté pour la faire disparaître et c'est miracle qu'elle existe encore. On assiste cependant à des résurgences locales et à une timide volonté d'enseigner le breton dans les écoles. Il y a de nombreuses revues en langue bretonne. Il y a une chaire de celtique à l'Université de Rennes, il y a des bonnes volonté partout, et notamment de la part des intellectuels. Mais il est certain que rien ne peut être comparé avec ce qui se passe en Irlande ou au Pays de Galles.

A cela, il y a une cause essentielle, et ce n'est pas le mépris ou l'animosité des Français contre cette langue « barbare ». Cette cause est l'inexistence à peu près totale d'une littérature bretonne. En dehors des poèmes populaires qui sont d'ailleurs étonnants, on ne pourrait citer que quelques écrivains à partir du XIXe siècle. Et encore n'étaient-ils souvent que des bretonnants d'occasion ! [10]

La toponymie.

C'est en France que le nombre des noms de lieux d'origine celtique est le plus important. Le fait s'explique aisément par l'implantation profonde et durable des Gaulois depuis le Ve siècle av. J.-C. dans un territoire vaste et surtout propice à la culture. Ce sont les agriculteurs gaulois, sédentaires traditionnellement et farouchement attachés à leur terre qui ont marqué le sol français d'une teinte ineffaçable, et cela en dépit de la disparition de la langue gauloise.

Si le nom de la Loire (*Liger*) paraît pré-indo-européen, la plupart des fleuves et des rivières portent des noms dérivés du Gaulois. Le Rhin peut se rattacher au celtique **renos*, « cours impétueux », et à l'irlandais *rian*, « flots, vagues ». On retrouve d'ailleurs ce nom dans la Reins (ou *Rhins*), rivière qui se jette dans la Loire à Roanne. La Seine et la Saône ont des noms issus

10. Je songe à Brizeux qui s'obligeait à écrire en breton après avoir composé en français. Je songe à La Villemarqué, le compilateur du Barzaz-Breiz et à tant d'autres dont le talent n'est pas en cause, mais qui, il faut bien le dire, n'étaient pas en mesure de rénover une littérature puisque celle-ci n'existait pas. Si l'on veut une littérature proprement bretonne d'inspiration et de technique, il faut aller la chercher outre-manche, chez les Gallois. D'ailleurs, le chant national armoricain *Bro goz ma zadou* n'est-il pas une traduction du chant national gallois ?

de Sequana qui est également à l'origine de la tribu des Séquanes. Le Lot provient d'un ancien *Olt* que l'on retrouve dans des noms de villages de la haute vallée de cette rivière. La Charente est un ancien **Carenta*, « aimable, charmante », la Marne et la Meyronne un ancien *Matrona* qui est l'un des noms de la Déesse-Mère. La Sambre et la Somme proviennent de *Samara*, « tranquille ». La Mayenne et la Mionnaz en Savoie, sont issues de **Meduanna*, « douce ». La Moder est une **Matra*, « mère », la Dive, une *Diva*, « divine », la Vienne, une **vinda*, « blanche », et combien d'autres modestes rivières sont des adjectifs qualifiant la couleur ou le débit de l'eau, comme le Doubs (**Dubis* = noir).

Le mot celtique **dubron*, « eau » qui se retrouve dans le breton-armoricain *dour*, est à l'origine de nombreux noms : le Douro en Espagne, la Thur en Suisse, puis, en France, la Dore (Puy-de-Dôme), la Dordogne, la Drance (Haute-Savoie) et la Durance, par l'intermédiaire d'un *Druentia ; la Drôme, la Droue (Yvelines), la Douvre (Calvados).

Le nom du castor (**bebros*) est resté lié à des endroits marécageux ou à des ruisseaux : le plus connu des Parisiens est la Bièvre, mais on peut citer le Beuvron (Ille-et-Vilaine, Eure-et-Loire, Loiret, etc.), la Beuvronne (Marne), sans parler de Bibracte, capitale des Héduens, devenue Mont-Beuvray. Le mot **wabero*, « ruisseau », comparable à l'irlandais *fobar* et au breton-armoricain *gouer*, a formé des noms de cours d'eau comme la Vosvre, la Vaure, la Voivre, et, en étendant son sens à « terre inculte, ravin », la Woëvre (Meuse), la forêt de Vièvre (Eure), les villages de Vabres (Aveyron) et de Vaour (Tarn) ainsi que Vouvray (Indre-et-Loir).

La vallée (**nanto*) a évidemment servi de base à de nombreuses formations. Les Namnetes sont les gens de la vallée de la Loire et ont donné leur nom à Nantes. Mais on trouve aussi Nant (Aveyron), Nant le Grand (Meuse), Nansouty (Côtes-d'Or), Nantua (Ain), Nanteuil (Ardennes, Oise, Marne, etc.), Nantuel (Corrèze) et bien d'autres dispersés sur tout le territoire.

Les établissements gaulois des vallées se sont souvent opérés à la jonction de deux rivières. C'est dire l'importance du confluent, *condate* ou *comboro* en gaulois. Sur le premier, qui était le nom primitif de Rennes, peuvent s'aligner tous les *Condé* qu'on remarque dans n'importe quelle région, les *Candé*, *Cosne*, *Condal* (Saône-et-Loire), et les *Condat* du Massif-Central. Le second a donné Combre (Sarthe, Loire, Haute-Loire) ou Com-

bres (Maine-et-Loire, Eure-et-Loir, Puy-de-Dôme, Haute-Loire etc.) [11].

Ces établissements étaient caractérisés par un pont (*briva) ; de ce mot proviennent Brive (Corrèze), Brives (Indre, Mayenne, Sarthe, Haute-Loire, Jura), Brioude (Haute-Loire), Salbris (Loir-et-Cher), Chabris (Indre) qui est un *Caro-briva*, « pont sur le Cher », Brissarthe (Maine-et-Loire). Quand il n'y avait pas de pont, il y avait un gué (*rito), d'où les noms de Bedarrides (Vaucluse), c'est-à-dire « quatre gués », Niort (= nouveau gué), Chambord (= gué de la Courbe) et probablement Combrit (Finistère).

Les limites territoriales sont marquées par les dérivés d'*Equoranda*, « frontière ». Nous trouvons ainsi Ingrande (Indre), Aygurande (Indre), Eygurande (Corrèze, Dordogne), Iguerande (Saône-et-Loire), Ingrannes (Loiret), Yvrandes (Orne). Ce terme, à l'époque gallo-romaine, fut souvent traduit par Fines, d'où Feings (Orne).

Les établissements non situés sur les rivières reçurent le nom de *magos, qui prit plus tard le sens de marché et fut appliqué indifféremment à tout endroit où se faisait le commerce. Nous retrouvons ainsi Rouen (*Rotomagos* = Plaine ou marché de la Roue), Nyons (Drôme), Noyon (Oise) de *Noviomagos*, « nouveau marché » qui a donné également Nouvion, Noyen, le Nouvion. Argenton et Argentan sont des « marchés de l'argent ». Riom est le marché du roi. Carentan et Charenton sont les marchés de Carentos, ou les plaines charmantes. *Magos* entre en composition avec de nombreux noms propres : Billom (Puy-de-Dôme), Usson (Loire et Puy-de-Dôme), Caen, etc. Le souvenir des anciennes forteresses se retrouve dans les dérivés de *rate. On reconnaît ainsi Argentré, Carpentras qui sont des « forteresses blanches comme l'argent ». Mais c'est surtout *briga et *dunum, « colline », puis « colline fortifiée » qui ont laissé des traces un peu partout. On retrouve *briga* dans la Brigue, dans Briançon, Vandeuvre (*Vindo-briga* = château-fort blanc), dans Brig (Suisse), dans Escaudœuvre (Nord), Mesvres (Saône-et-Loire). *Dunum*, qu'il faut rattacher au breton-armoricain *din* [12], a donné Dun (Arriège, Cher, Indre), Châteaudun, Châlons (Mayenne), Lyon, Leyde, Loudun, Laon, Laudun, Lauzin qui sont d'anciens *Lugdunum*, Embrun, Ver-

11. La pratique de nommer les établissements d'après les confluents s'est prousuivie plus tard, d'où les nombreux Conflans et Confolens (ou Confolent). En breton-armoricain, c'est Quimper et Quimperlé.

12. Reconnaissable dans Dinan.

dun, Medan (Val d'Oise), Mehon (Cher), Meung (Loiret), Neung sur Beuvron (Loir-et-Cher), Nyon (Suisse), Issoudun (Indre), Nevers (**noviodunum* = nouvelle forteresse), Autun (**Augustodunum*), Melun et Meudon qui proviennent de *Metlodunum*.

Un groupe d'habitations se nommait **durum*. Ainsi s'expliquent Jouarre (Seine-et-Marne), d'un ancien *divo-durum*, « village divin », Briare (= Village du Pont), Issoire (= Village d'Iccius), Yzeure (Allier), Mandeure (Doubs) qui est un ancien *Epomanduodurum* où nous reconnaissons le mot *epo*, « cheval », Tonnerre, Auxerre, Sancerre. L'habitation elle-même se dit en gaulois **Trebo*, analogue à l'irlandais *treb*, ville, et attesté en ancien breton-armoricain. C'est de là que vient le nom du peuple des Trevires, qui, lui-même, est à l'origine de Trier (Trêves). On retrouve ainsi Trêves dans le Gard, le Rhône, le Maine-et-Loire, Trièves dans le Rhône, Tréban dans le Tarn, Trévans dans les Basses-Alpes. Dans le domaine armoricain, *treb* est devenu le premier terme de toute une série de noms désignant des établissements secondaires d'une paroisse primitive. On pourra citer, par exemple, Trehorenteuc, Tréauray, Tredion, Tregadoret, Tregranteur (Morbihan), Treal (Ille-et-Vilaine) à côté de centaines de noms de hameaux ou de villages.

Le mot **ialo*, en gallois *ial*, qui désigne un espace découvert, un endroit, entre en composition avec des noms de personne, des noms d'arbres, des noms géographiques divers, et surtout avec des adjectifs. On trouvera donc Valvejols dans le Cantal (de *Aballo*, pommier), Casseneuil dans le Lot-et-Garonne, Chasseneuil dans l'Indre (de *Cassano*, chêne), Ebreuil (Allier, de *eburos*, if), Limeil (S.-et-O., de *lemo*, orme), Verneil (Sarthe) et les différents Verneuil, Verneugheol, de *vernos*, aulne, Argenteuil (de *arganto*, argent), Nanteuil ou Nampteuil, de *nant*, vallée, Chanteuges (Haute-Loire = endroit brillant), Mareil et Mareuil, Maroilles et Marvejols (= grand endroit), Vendeuil (= endroit blanc), enfin Breteuil, Bonneuil, Créteil, Auteuil, Rueil, Corbeil, Arcueil, etc.

Du mot **barro* (irlandais *barr*, gallois et breton *bar*, tête, sommet) sont venus les divers Bar : Bar-sur-Aube, Bar-sur-Seine, Bar-le-Duc, Montbard, Barn. De **cambo*, « courbe », ont surgi des quantités innombrables de Chambon ou de Cambon. De **borva*, boue et de *Borvo*, dieu gaulois aquatique, proviennent des noms comme Bourbon, Bourbonne, la Bourboule, le Bourbouilloux. Le chêne, **dervos*, est à l'odigine de Ver (Essonnes, Calvados, Eure-et-Loir). L'Aulne, **vernos*, a produit de nombreux Verneuil, Vernon, Vernay ou Vernet, La Verne ou la

Vergne. Avallon (Yonne) contient le mot pomme (*aballo) et se rattache à la même origine que l'île légendaire de la fée Morgane. Embrun et Yverdon sont les forteresses de l'If. Tonnerre (Yonne) est une forteresse des chênes. Limours et Limeil, comme Limeuil et le Lac Léman, sont dérivés de *lemo*, « orme » qui est responsable du nom du peuple des Lemovices (Limoges).

**Mediolanum*, qui signifie « plan du milieu », a eu beaucoup de succès, comme en témoignent les nombreux noms qui en sont dérivés : Milan, en Italie, semble le plus ancien. En France du nord et de l'est, on trouve ce nom sous les formes Moliens, Molliens, Molain, Moislains, Maulain, Meulin. Dans le centre, c'est la forme Meslan ou Meillant qui domine, dans le sud-est, c'est Meylan ou Miolans. Dans la péninsule armoricaine où la langue bretonne n'a pas fait disparaître tous les termes gaulois, on retrouve ce mot dans Meslan (Morbihan) et Moëlan (Finistère).

**Novientum* désigne une nouvelle fondation : c'est l'équivalent de Villeneuve. Le terme a conduit à nos nombreux Nogent, Nohant, Noyant et Nouvion, ce dernier nom pouvant d'ailleurs provenir de **noviomagos*, « nouveau marché ».

**Nem*, « le ciel » et son dérivé **nemeton*, « sanctuaire », ont donné Nanterre (*Nemeto-duro* = forteresse du sanctuaire), Arlempdes, en Haute-Loire (*Are-nemeton* = près du sanctuaire), Vernantes, en Maine-et-Loire (= le grand sanctuaire), Nîmes et Nemours, tous deux de **nemausus* (= consacré). On est surpris de reconnaître *nem* dans le nom de Néant (Morbihan) et de Pertuis-Nanty (Ille-et-Vilaine), dans une zone autrefois bretonnante mais où les habitants, ne comprenant plus le sens du mot (en breton-armoricain, le ciel se dit *nênv*), l'ont assimilé au mot d'origine latine *néant*.

Les noms de montagne sont pour la plupart pré-indo-européens. Cependant les Vosges proviennent d'un dieu gaulois Vosegos, le Jura du mot celtique *juris*, « hauteur boisée », les Cévennes de **keb*, hauteur. Le nom du Cantal est également gaulois (*cantos* = brillant) ; le nom du Velay est celui de la peuplade gauloise qui l'occupait, les Vellaves (= les meilleurs). Le Morvan paraît être celtique, les Ardennes le sont assurément, provenant de *Arduinna* dont le radical **artos* signifie « ours ». Primitivement, ce devait être la Montagne aux ours. La région de Dôle (Jura) est un plateau : or *dol* en breton-armoricain signifie « table ». La *Dôle* est donc une *mesa*, comme en Espagne.

Le terme **balma*, « grotte », est passé en langue occitane, puis en franco-provençal, donnant ainsi le mot français baume.

Nous aurons ainsi d'innombrables lieux-dits et des villages comme la Balme, la Baume. L'occitan *albuga*, « pierre marneuse de couleur blanche », est d'origine gauloise et a formé des Albuges, Aubugues, Aubues, et s'est transformé en Le Bugue (Dordogne). La Boulbène (Tarn et Lot-et-Garonne) désigne un sol argilo-siliceux. De même, on pourra découvrir une foule de noms comportant comme base des mots gaulois tels : grève, gravier, combe, creux ou cros, marne, caillou. Le terme Breuil, qui s'applique à un petit bois, se trouve partout sous les formes Breuil, Breil, Bruille, Bruel ou Briol. Les Bès, Besset, Bessière qu'on rencontre sur la plus grande partie du territoire sont liés au bouleau. Le dérivé *béoule* a produit Le Bellay, Belloy, Boullay, la Boulouze. Le mot français bief, qui est le mot gaulois, se reconnaît tel quel ou évolué en Biez, Béal ou Biefvilliers. Un ancien *snauda*, lieu marécageux, a produit de nombreuses appellations du genre Noé, Nouée, Noue. Le gaulois *avenc*, analogue au breton-armoricain *aven* et désignant un puits d'effondrement naturel, est à l'origine de différents *avens* et de Lavenc (Tarn), Lavenças (Aveyron). L'occitan *Pena*, provenant d'un mot celtique qu'on retrouve dans le gallois et le breton *penn*, « tête », a donné La Pène, les Pennes dans de nombreuses régions, et Pannes (Loir-et-Cher). **Bodica*, « friche », est responsable des Bouige, Bouie, Bouzigue. La Borne, nom de rivière assez répandu, s'est aussi transformé en Bozola, Bola, Bole, Bouzols. **Artiga*, « terre nouvellement défrichée », a conduit à l'Artigue, Artigues, Artige. Le celtique **landa*, qu'on retrouve dans le breton et la gallois *Lann*, avec des sens parfois différents, entre souvent en composition avec d'autres mots sous forme de la Lande. Dans la péninsule armoricaine, avec sa signification de « territoire d'un monastère », il a donné des noms comme Lanildut, Lanmeur, Lanvollon, Lamballe, Landerneau, Lannilis, Lanvaux, etc., mais on retrouve son sens primitif dans des lieux-dits comme *penlan* (= le bout de la lande). Quant aux mots gaulois *bruyère* (sous sa forme *brue* ou *bruga*), *sillon*, *arpent*, *claie* (*cléda*), bouge, baraque, ils ont subsisté partout, sous leur forme normale ou en composition, comme noms de lieux-dits, de hameaux, de champs ou de maisons.

Mais la part la plus intéressante de la toponymie d'origine gauloise est constituée par le nom des plus anciennes villes. Certaines ont conservé le nom celtique qu'elles portaient à l'époque de César. C'est le cas de Nîmes et de Nemours déjà citées. C'est le cas d'Avignon (*Avenio*), Cavaillon (*Cabellio*), Arles (*Arelate*), Toulon (*Telonia*, du nom d'un dieu gaulois,

Telo), Lyon, Laon, Loudun (*Lugdunum*), Rouen (*Rotomagos*), Nevers (*Noviodunum*), Vienne (*Vindobona* : la forteresse blanche), Châlon-sur-Saône (*Calonna*), Bordeaux (*Burdigala*), Toulouse (*Tolosa*), Beaune (*Belena*), Bellême et Blismes (*Belisama*), Limours (*Lemosa)*, Vendôme (*Vindosama* = la plus blanche), Ussel (*Uxella* = la plus haute), Brioude et Brive (*Brivate*), Briare (*Brivadurum*) et bien d'autres encore.

Les plus grandes villes, elles, n'ont pas conservé le nom gaulois primitif, ni le nom que parfois les Romains leur avait donné.

Comme ces villes étaient les chefs-lieux des cités gallo-romaines et que ces cités correspondaient aux différents peuples de la Gaule (ainsi que de la Bretagne insulaire, de la Belgique et de la Germanie cisrhénane), on a fini par leur appliquer, à l'ablatif-locatif, le nom de la peuplade qui y résidait. On peut ainsi, rien qu'en consultant une carte moderne, reconstituer une carte de l'ancienne Gaule, et découvrir à travers des noms bien français (ou anglais, ou allemands), d'authentiques noms celtiques.

Riez (Basses-Alpes) était la capitale des *Reii*, Chorges (Hautes-Alpes), celle des *Caturiges* (= Rois du combat), St-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), celle des *Tricastini* (cette transformation est assez amusante et correspond à une analogie de forme).

Paris a abandonné son antique nom de *Lutetia* pour prendre celui des P*arisii* (= les Artisans). Rennes, autrefois *Condate* (= le Confluent), était la capitale des *Redones* (= ceux qui courent) (ou ceux du char à 4 roues) : ce nom est également à l'origine de Redon. Le nom des Atrébates (= les habitants ?) se retrouve dans Arras, autrefois *Nemetocenna*. Celui des *Ambiani* (= ceux de la rivière) dans Amiens, autrefois *Samarobriva*. Celui des *Remi* dans Reims, ancien *Durocortorum*.

Meaux recouvre le nom des *Meldi* et s'appelait anciennement Iatinon. Soissons vient des *Suessiones*, Troyes des *Tricasses*, Châlons-sur-Marne des *Catalauni* (= Joyeux au combat ? Cf. les Champs Catalauniques), Langres des *Lingones* (= ceux qui sautent), Sens des *Senones* (= les Anciens) alors qu'elle s'appelait autrefois *Agendicum*. Les *Viromandui*, dont le nom provient de *mandus*, « petit cheval de trait », ont subsisté dans le Vermandois, et les *Bellovaci* dans Beauvais. Les *Bituriges* qui s'enorgueillissaient d'être « les rois du monde », survivent grâce à Bourges, au Berry et aux Berrichons, alors que Bourges s'appelait *Avaricum*. Les Carnutes (= ceux qui jouent de la trompette ?) ont donné leur nom à Chartres (*Autricum*), les *Lexobii* (= ceux de la pente) à Lisieux (*Noviomago*), les *Bodio*-

casses ou *Baiocasses* (= les jaunes) à Bayeux, les *Eburovices* (= ceux de l'If) à Évreux, mais aussi à York (en gallois *Kaer Ebrawc*) ; il faut noter qu'Évreux s'appelait *Mediolanum*, tout comme Saintes dont le nom vient des *Santones*, d'où également la Saintonge.

Les *Viducasses* (= ceux de la forêt) se retrouvent dans Vieux (Calvados), les *Aulerci Diablintes* dans Jublains (Mayenne), les *Durocasses* (= ceux de la forteresse) dans Dreux (Eure-et-Loir), les *Saii* dans Séez (Orne), les *Gabali* dans Javols (Lozère), les *Curiosolitae* dans Corseul (Côtes-du-Nord), les *Abrincatui* dans Avranches, les *Cenomani* (= hommes éloignés) dans Le Mans, primitivement Ce Mans (*Vindinum*), les *Turones* dans Tours, les *Andecavi* dans Angers, les *Veneti* (la race blanche) dans Vannes, anciennement *Dartoritum*, les *Corisopites*, peut-être dans Carhaix, les *Osismi* (= ceux les plus à l'ouest) dans Ouessant (à moins que Ouessant = Uxisma = la plus élevée), les *Namnetes* (= ceux de la vallée) dans Nantes, ancien *Condevincum*, les *Pictavi* (= les rusés, ou ceux qui sont peints) dans Poitiers, les *Lemovici* (= ceux de l'orme) dans Limoges, les *Arvernes* (= ceux de l'Aulne) dans l'Auvergne, les *Vellavi* (= les Meilleurs) dans le Velay, les *Cadurci* (= les combattants) dans Cahors, ancienne *Devonna*, les *Petrocorii* (= les 4 cohortes) dans Périgueux, les *Ruteni* (= les Rouges) dans Rodez, ancien *Segodunum*, les *Ausci* dans Auch, ancien *Elimberrum*, les *Segusiavi* dans Feurs, ancien *Forum Segusiavorum*, d'où vient le nom Forez.

Il ne faudrait pas oublier, dans une telle liste, les *Boïens*, nom générique de plusieurs tribus. L'une de ces tribus a donné son nom à la Teste de Buch (Gironde), une autre à la Bohême. Le peuple des *Helvètes* est vraiment l'ancêtre de la Confédération Helvétique, le peuple celto-germanique *Batave* a laissé son nom à la république du même nom. Quant aux *Allobroges*, ce sont toujours les habitants du Dauphiné.

En Grande-Bretagne, les *Dumnonii* ont, après avoir donné leur nom a la Domnonée armoricaine, laissé leur héritage aux habitants du Devonshire, les *Cantii* au comté de Kent et à Canterbury, les *Cornovii* à la Cornouaille (mais non au terme *Cornwall*, typiquement anglais). Il est inutile de dire que le Pays de Galles a une toponymie à peu près entièrement celtique puisque la langue galloise y a toujours été parlée. Comme en Bretagne armoricaine, on y remarque un grand nombre de *Llan* (= Terre, enclos sacré) tels : Llandudno, Llanerchymedd, Llangefni, Llanfyllin, Llanfair, Llandrindod, Llangurig, Llan-

dovery, Llangadock. Les anciennes forteresses sont marquées par des *Caer* (breton-armoricain *Ker*), déformation celtique du latin *castrum* = Caernarvon, Carmarthen, Caersws, Caereinion, Cardiff, sans oublier les formes moins évoluées de Chester, Gloucester (*Kaer Loyw*), Worcester.

D'ailleurs, un peu partout, le territoire de la Grande-Bretagne est jalonné de noms rappelant l'origine celtique d'une grande partie des habitants : Carlisle dans le Cumberland (également un nom breton), Dumfries dans le comté du même nom (de *Dun*, forteresse), Lanchester dans le Durham et Lancaster dans le Lancashire, York (Kaer Ebrawc), Colchester (*Camulodunum*) dans l'Essex, Douvres (Dover), Dorchester dans le Dorset, et toute la série de Cornouaille et du Devon : Torquay, Lymnouth (*Lyn* = lac), Lynton, Ilfracombe, Dunster, Bude, Tintagel, Bodmin, Penryn, Redruth, Truro, Penzance, etc.

L'Écosse présente bien entendu des noms gaëliques : Aberdeen, Glasgow, Inverness, tous les *Loch*, Argyll (= Gaëls de l'est), Rothesay (*Rath* = forteresse), et même des noms britonniques comme Dumbarton (*Dun-Briton* = forteresse des Bretons).

Mais c'est évidemment la toponymie armoricaine qui est la plus celtique, puisque le breton-armoricain n'a cessé d'être parlé sur une grande portion de territoire et qu'il est encore actuellement le plus parlé des dialectes celtiques. En dehors des noms dérivés du gaulois, on retrouve dans la péninsule un nombre considérable de vocables bretons, même en zone francisante ou l'évolution s'est faite à partir d'un mot breton : ainsi Paimbœuf, en Loire-Atlantique, de l'autre côté de la Loire, provient d'un ancien *Penvro* = tête du pays, nom que l'on retrouve au-dessus du Croisic dans la pointe de Penbron.

La plupart des noms armoricains sont des formations à partir de mots désignant des circonscriptions territoriales : *plou*, *tref*, *gwik*, *lan*, *lok*, *ker*, *kastell*, *ilis*. Ainsi se sont formés les Ploumanach, Plounevez, Ploemeur, Pluvigner, Ploërmel, Plélan, Trebeurden, Trémeur, Guichen, Guipry, Guimiliau, Landaul, Locminé, Locronan, Locmaria, Kerpont, Keriven, Châteaulin (*C'hastellin*), Lanilis *etc.* Il ne faut pas oublier les noms géographiques formés à l'aide de *men* = pierre (Menbihan, Penmen), de *mené* = montagne (Maneguen, manemeur), de *pen* = tête (Penmarc'h), de *ros* = butte (Rosporden, Roscoff), de *bren* = colline (Brenedan, le Bran), de *koad* ou *coet* = bois (Coetlogon, Kergoat, Penhoët, Porhoët). Tous les noms de rivières, de sinuo-

sités côtières, les noms de lacs, de mares, sont eux aussi typiquement celtiques.

Il est certain que la liste serait longue. La toponymie celtique est loin d'être épuisée. Elle a même gagné l'Amérique, notamment les États-Unis où de nombreux noms de villes ont été calqués sur des noms européens déjà existants. Le nom de Dunbarton Oaks sonne étrangement breton, et il l'est en partie. Quant à New York, la plus grande ville du monde, et aussi la ville où se trouvent rassemblés le plus d'Irlandais, qui pense encore que son nom rappelle la modeste peuplade des Eburovices, et est sous le patronage bien totémique et bien gaulois de l'If ?

La philosophie.

On a peine à découvrir les traces de la philosophie druidique. Elle existait. On en a perdu l'essentiel. Néanmoins quelques traits originaux se dégagent des textes mythologiques et des altérations que la pensée celtique a fait subir bien souvent au christianisme.

Le Dualisme Bien-Mal paraît avoir été inexistant. Le Celte, avant l'introduction du Christianisme, était essentiellement a-moral, persuadé que le mouvement interne qui menait sa propre vie menait également l'univers vers une fin justifiée. La mort, s'il faut en croire Lucain, n'était pour les Celtes que le milieu d'une longue vie. Mais il n'y avait pas d'idée de récompense et de châtiment. On vivait, sur cette terre, puis ailleurs, ou on se réincarnait, à l'infini. Chaque action pouvait être bonne ou mauvaise, c'était à l'homme de l'apprécier dans l'instant présent, pour les circonstances présentes. La vie n'était pas terrible. Il n'y avait pas chez les Celtes ce goût morbide pour l'anéantissement que l'on retrouve chez les Indouistes et les Bouddhistes. L'anéantissement de l'être dans un non-vouloir signifie immobilité. Les Celtes qui n'ont jamais su ce qu'était l'immobilité et qui axaient tout leur comportement sur le mouvement, se sont peu souciés du néant. Ne craignant pas la mort, leur attitude était naturellement sereine et leur esprit n'était finalement occupé que par la pensée d'imaginer l'au-delà. C'est de cela que provient le goût des Celtes pour les navigations extra-temporelles, pour les expéditions dans l'Autre-Monde. C'est de là qu proviennent les contacts si nombreux dans la tradition celtique entre le monde des morts et celui des vivants.

Mais cet état d'esprit se répercutait fatalement sur le compor-

tement quotidien. Ces explorations extra-temporelles facilitaient l'imagination et donnaient aux Celtes une faculté extraordinaire de survoler le réel et de le mépriser en toute bonne foi. Aucun peuple n'a nié avec autant d'acharnement les réalités matérielles qui l'assaillaient. Toujours vaincus par des conquérants logiciens, ou plutôt d'une autre logique que la leur, ils ont agi comme si rien n'était arrivé. De là l'ignorance superbe du Celte, son attitude orgueilleuse en face des réalités matérielles.

Mais sur le plan pratique, tout convergeait vers l'anarchie, l'individualisme, la haine de toute autorité. Les Celtes furent d'excellents agriculteurs, d'excellents guerriers, d'excellents métallurgistes. Mais du jour au lendemain, ils étaient capables de refuser toute activité sous prétexte qu'elle ne les intéressait plus. Les plus braves fuyaient devant l'ennemi. L'agriculteur ne se levait plus pour labourer son champ. L'ouvrier jugeait son travail inutile.

Cause de faiblesse bien sûr. Les Celtes furent la proie des adversaires mieux organisés qu'eux. Ils s'en consolèrent en inventant des victoires, en rêvant au retour du Roi du Monde : ainsi prit naissance le mythe arthurien. De toutes façons le Celte était libre de penser ce qu'il voulait, parce qu'il était persuadé qu'au delà de l'apparence des choses, il y avait une réalité plus profonde, parce qu'il ne pouvait se résoudre à une analyse rigoureuse qui séparerait des éléments qu'il savait ne pouvoir exister indépendamment les uns des autres.

Cet appétit de liberté, on le retrouve dans les doctrines pélagiennes, puis dans Scot Erigène. L'homme est libre d'assumer son destin comme il l'entend. Peu importe ce que pense le voisin. La philosophie celtique apparaît surtout comme une recherche de la liberté individuelle, non pas d'une façon égoïste, mais bien parce qu'un individu est un particulier, donc différent des autres et incapable de modeler son comportement sur celui des autres.

Le goût de la recherche d'un réel au delà des apparences se manifeste dans les théories de l'évêque anglais Berkeley au XVIIIe siècle. C'est un anti-Descartes. Le monde n'existe pas en tant que monde. C'est nous qui le créons par notre imagination. Ce comble de l'idéalisme, cet *immatérialisme* que Diderot considérait comme un défi à la Raison, mais qu'il avouait ne pas être attaquable logiquement, n'est-il pas la preuve d'un comportement tout entier dirigé sur l'imaginaire ? Le rêve est plus réel que la vie. La vie est un rêve. Le rêve est la vie. Tout se mêle,

tout se brouille dans un autre univers, là où les antimonies apparentes seront enfin résolues.

C'est en vue de cette résolution des antinomies que Hegel formule son raisonnement dialectique. Comme les Celtes, Hegel se refuse à admettre le dualisme. Il trouvera un troisième terme, qui, en vérité, n'est pas autre chose que le mouvement celtique.

Hegel marque une étape importante dans l'histoire de la philosophie. C'est le début d'une nouvelle ère logique, d'une nouvelle conception de la Logique, non cartésienne, non méditerranéenne. Hegel, après des siècles de sclérose, rompt définitivement le lien d'Aristote et greffe sa pensée sur ce courant occidental sous-jacent que nous reconnaissons chez les littérateurs et les poètes, mais qui n'a jamais cessé de vivre.

Or, cette étape étant franchie, la fécondité étant rétablie, la lignée s'annonce particulièrement riche. Bien entendu, le marxisme, en reprenant la dialectique hégélienne et « en la remettant sur ses pieds » ne fait que prolonger ce courant. Il est plutôt audacieux et même périlleux de prétendre que le marxisme-léninisme part d'une donnée celtique. Mais le fait est là, et d'autant plus remarquable que le marxisme, en s'opposant à la logique méditerranéenne traditionnelle, permet de curieuses aventures de l'esprit tout à fait dans le ton des spéculations celtiques. D'ailleurs, le marxisme ne fait qu'accommoder aux règles de logique, les velléités d'un mouvement révolutionnaire qui trouve, au XIXe siècle, son aboutissement idéal avec Proudhon et surtout Charles-Louis Fourier, ce grand Celte, illuminé peut-être, mais créateur d'univers et animateur d'une matière qui se croyait morte.

Mais l'hégélianisme et le marxisme ont négligé la quête vers l'Au-delà. Nietzsche tenta de reprendre le fil et de l'allonger vers un idéal que la « volonté de puissance » a bien fait oublier. Cependant, il fallait explorer les domaines ténébreux que jusqu'à présent, seuls les poètes et les artistes avaient connus. C'est la psychanalyse qui a comblé le vide en apportant les moyens de satisfaire cette curiosité ancestrale. En fait, les Celtes, par le rêve, le refus perpétuel d'une réalité apparente, l'explosion permanente de leur moi profond, avaient déjà découvert depuis longtemps une sorte de *catharsis*.

Freud ayant accompli l'œuvre révolutionnaire du début du XXe siècle, la voie était donc ouverte à l'exploration scientifique de la zone ombreuse que chaque homme porte en lui. Il n'y avait là rien que du très naturel pour un Celte, et quelque

conclusion qu'on apporte à la psychanalyse, on est obligé de reconnaître qu'elle suscite une véritable explosion de l'être si longtemps confiné dans des cadres étroits. Quand le héros Cûchulainn, dans la *Tain Bô Cualngé*, se met à faire des contorsions ahurissantes, c'est tout son être intérieur qui s'exprime, et à ce moment, il ne peut plus être question d'actes gratuits, ni de comportements sans cause.

Cette exploration de l'inconscient si analogue à l'exploration de l'Autre-Monde, s'est prolongée encore dans la philosophie de Bergson. Cette fois l'accent était mis sur l'intuition qui permet de saisir immédiatement et sans raisonnement logique préalable un objet donné, de le connaître, de l'apprécier. C'est ce qu'ont toujours fait les Celtes, plus préoccupés d'agir, ne serait-ce que par un acte irréfléchi, que de réfléchir avant d'agir. De plus le côté spiritualiste du Bergsonisme est en conformité avec les aspirations idéales des Celtes, et Bergson, en opposant le spirituel à l'intellectuel, donnait raison à d'anciennes spéculations celtiques. Enfin, la morale ouverte de Bergson, en permettant à l'Homme d'agir par lui-même et en lui même, préserve une liberté totale de l'individu, bien plus que la doctrine sartrienne trop catégorique pour autoriser le plein épanouissement de l'individu.

Le chemin parcouru est long depuis les origines. On a longtemps considéré les Celtes comme des êtres illogiques ou incapables de Logique. A notre époque où la logistique et les mathématiques non-euclidiennes viennent bouleverser la vision classique de l'univers, où les Lois de la relativité concernant l'Espace et le Temps donnent raison à quelques mythes d'Irlande et du Pays de Galles, peut-on encore prétendre que les Celtes étaient incapables de Logique ? Il est vrai que leur Logique ressemblait davantage à celle du XXe siècle qu'à celle des conquérants romains [13].

La littérature.

On sait que les Gaulois, n'écrivant point, n'ont pas laissé de monuments littéraires. Cela n'empêche pas les littératures celtiques d'être particulièrement riches, surtout la littérature irlandaise et la littérature galloise.

En Irlande, il existe un nombre incroyable de récits en prose,

13. L'expression la plus puissante de la logique celtique me paraît être celle de Charles Fort, cet utopiste américain à peu près totalement ignoré et qui démontre la non-isolation de l'objet.

épopées, vies de saints, histoires mythologiques, souvenirs historiques. Parmi les plus anciens, la *Tain Bô Cualngé*, ou « Razzia de Cualngé », est l'épopée du héros Cûchulainn face aux armées d'Irlande. Parmi les plus étranges, la *bataille de Mag-Tured*, concernant la bataille mythique que se livrèrent les Fomoré et les Tuatha Dé Danann. Parmi les plus poétiques, l'*Histoire d'Etain*, merveilleux rêve de l'amour plus fort que la mort. Parmi les plus énigmatiques, les *Aventures d'Art, fils de Conn*, où l'irréel est à la mesure d'une institution réelle.

Au Pays de Galles, ce même genre de récits constitue les *Mabinogion* : on y découvre les aventures des dieux et des héros. Et puis, il y a la poésie, la sauvage beauté d'un Aneurin, le romantisme « barbare » d'un Llywarch-Hen, l'étonnante vision d'un Taliesin ou de ceux qui écrivent sous son nom, la courtoisie d'un Dafydd Ap Gwylyn.

Ce sont les phares qui éclairent l'univers celtique d'une singulière lumière. Mais ces phares, sans doute essentiels, pourquoi ne les étudie-t-on pas dans les classes, au même titre que les auteurs latins ou grecs. Si nous sommes redevables aux Latins de notre langue, aux Grecs de notre philosophie classique, nous sommes redevables aux Celtes de tout ce qui a su transformer l'héritage méditerranéen et lui donner cette couleur typiquement occidentale. Et finalement nous sommes moins éloignés de la *Razzia de Cualngé* que de l'*Iliade*, moins éloignés de Taliesin que de Pindare. La meilleure preuve est la direction qu'ont prise aujourd'hui les littératures occidentales, les engagements auxquels elles se soumettent, et qui ne sont plus ceux de l'Europe classique du XVIIe siècle.

Il ne s'agit point de prouver que tout est celtique. Il s'agit seulement de déceler l'influence profonde de la civilisation celtique sur la littérature européenne. Point n'est besoin d'ailleurs, pour cela, de brosser le tableau des littératures celtiques [14] : il suffit d'observer l'évolution des courants littéraires, du moyen âge à nos jours.

De même que l'esprit gaulois (au sens propre du mot, et au sens péjoratif) a influencé la langue latine, la maturant en langue romane, puis en français, l'esprit de la civilisation celtique a pénétré très tôt dans les œuvres littéraires. Les Chansons de Geste des XIIe et XIIIe siècle contiennent bien des éléments qu'on a considérés comme incompréhensibles et qui s'éclairent

14. Il existe un excellent livre sur le problème, celui de Jean Marx, *Les Littératures Celtiques*, collection *Que sais-je ?*, P.U.F., 1959. On y trouvera un tableau précis de toutes les littératures en langue celtique.

facilement après une étude comparative basée sur la mythologie celtique. Les Romans de la Table Ronde sont des reconstitutions à partir de thèmes entièrement celtiques. Le mythe du Graal est celtique. Le Roman de Renard et les fabliaux ne sont que l'illustration de la gouaille et de l'humour inhérents à tous les Celtes, peuples querelleurs, vantards, rusés, individualistes, volontiers ivrognes, toujours chevaleresques, même et surtout quand il n'y a rien à gagner.

Et l'Amour Courtois dont est imprégnée la poésie franco-provençale, n'est-il pas la synthèse harmonieuse des apports de l'orient et des traditions celtiques plaçant la femme sur un plan supérieur ? On a trop dit que la poésie des troubadours était d'origine arabe. Or peut-on raisonnablement penser que les Arabes aient pu ainsi donner le premier rôle à la femme ?

Et cette tradition de Courtoisie, visible pendant tout le moyen âge, chez un Dante, héritier des provençaux, chez un Pétrarque, chez un Charles d'Orléans, ne ressurgit-elle pas en pleine Renaissance gréco-latine, chez les poètes de l'École Lyonnaise du début du XVIe siècle, chez un Antoine Heroët, un Maurice Scève, une Louise Labé ?

C'est d'ailleurs l'époque où se côtoient les traditions. Rabelais se montre l'héritier des auteurs d'épopées irlandaises et mêle son humour grinçant aux thèmes les plus sacrés de la Quête de l'Autre Monde, devenue, au goût du jour, quête de la Vérité et de la Connaissance. Gargantua est ce qui reste d'un dieu gaulois. La navigation de Pantagruel, cette quête de l'impossible, se greffe sur la Navigation de Brân ou de Maelduin. Les défauts (et les qualités) d'un Panurge et d'un Frère Jean des Entomeures ne sont-ils pas ceux de la race celtique ? Panurge meurt de peur pendant la tempête et est prêt à se vouer à Dieu ; le danger passé, il ne s'en souvient même plus, fait le fanfaron et revient à son matérialisme grossier. C'est bien là l'image du Gaulois du temps de César et du Français contemporain.

En Angleterre, c'est Shakespeare, le plus grand génie dramatique de tous les siècles, qui, exploitant à fond les vieux thèmes celtiques en les transposant, fait reparaître les fées, les sorcières, les enchanteurs et les héros tragiques. Hamlet a quelque chose de Lancelot du Lac, Macbeth a le visage du roi Ailill de Connaught, Lady Macbeth celui de la reine Mebdh ; ne parlons pas du souvenir de Merlin et de Morgane dans la *Tempête* et dans le *Songe d'une nuit d'été*, ne parlons pas du roi Lear sorti en droite ligne des traditions galloises. Et cela se prolongera dans l'œuvre de Spenser, dont la *Fairy-Queen* a quelque

chose d'aérien et de souterrain à la fois, comme l'était l'univers des Tertres dans l'ancienne Irlande.

Car c'est essentiellement en Grande-Bretagne et en France que ce courant, qu'on peut appeler celtique, est discernable. Il réapparaît au début du XVIIe siècle avec la littérature précieuse, si méprisée par les exégètes du classicisme, et bafouée par Molière et Boileau de façon définitive.

Or, ce qu'on se garde bien d'enseigner dans les écoles, c'est que la littérature précieuse, si imparfaite et futile qu'elle soit, a été la première manifestation consciente d'un renouvellement moderne des structures poétiques en usage, et que les écrivains de cette catégorie ont mis en évidence, pour la première fois, le rôle essentiel de l'image dans la poésie et dans la création artistique en général. Et ce rôle de l'image, que nous ne discutons plus depuis le Surréalisme, n'a été en fait mis en valeur que grâce à l'exploration systématique de l'imagination humaine, au moyen de ce raisonnement celtique par excellence qu'est l'analogie.

Ce n'est certes pas un raisonnement de logique pure. C'est un raisonnement qui fait appel beaucoup plus à des notions sensibles, à des processus d'ordre affectif, à des intuitions parfois fulgurantes, mais qui permettent en quelques mots de définir tel ou tel objet non en tant que réalité objective, mais en tant qu'objet relatif. Car, la philosophie contemporaine nous l'a montré, un objet n'existe que par rapport aux phénomènes qui l'entourent et le pénètrent, y infusant certaines nuances difficilement pondérables. Un arbre n'est pas un arbre, n'en déplaise à Boileau, mais c'est un arbre qui frémit sous la poussée du vent, qui respire l'air du jour, qui se nourrit des rayons du soleil. Les rapports esquissés par les auteurs de madrigaux dans les salons de Mlle de Scudéry ou de Madame de Rambouillet étaient de nature analogique et donnaient par conséquent un prolongement infini à l'objet, préparant ainsi les voies du véritable renouveau poétique du XIXe siècle.

Il faut bien le dire ; aveuglés par le mirage classique qui n'est que l'immobilisation dans l'instant, phénomène tout à fait superficiel et vain, nous n'avons pas encore découvert que le problème résidait surtout dans le mouvement continu des êtres et des choses à partir ou dans la direction de l'objet. Les Précieux l'avaient vu. Ils ont été honnis pour cela. Le plus surprenant est que ceux qui sont chargés de notre éducation n'aient point encore saisi cette vérité, et qu'ils continuent, comme si rien n'avait été découvert, à nous enseigner que la grandeur réside dans le mensonge.

Car le classicisme est le mensonge le plus éhonté jeté à la face de l'homme. C'est la duperie la plus habile et la plus techniquement parfaite. Les œuvres d'un Corneille, d'un Boileau, d'un La Fontaine et même d'un Racine sont des structures artificielles bâties sur des abstractions. La meilleure preuve en est que personne n'a jamais pu écrire une grande œuvre dans la lignée classique pure. On objectera qu'étant parfaits, les Classiques ne peuvent souffrir des continuateurs sans génie. Or, s'ils ont eu des imitateurs, aucun génie ne s'est risqué à les suivre. C'était un fait, ils existaient, comme existent des monuments officiels, des monuments publics. Mais ils étaient stériles.

Et des œuvres stériles sont inutiles à l'humanité. La vraie grandeur consiste à montrer un chemin que d'autres emprunteront pour faire de nouvelles découvertes. C'est la condition primordiale de toute recherche scientifique, et c'est aussi la condition majeure de l'évolution littéraire qui est le reflet de l'évolution humaine. Voilà pourquoi il est temps pour les moralistes de ce siècle, de déboulonner certaines statues figées dans leur vanité. Voilà pourquoi il semble utile d'abaisser les soi-disant classiques, au profit des tenants d'une tradition vivante, axée sur la dynamique de l'esprit.

Cette dynamique, elle est évidemment d'origine celtique. Dans toutes les manifestations artistiques, elle est visible. Dans toute œuvre littéraire, elle se manifeste d'abord par la puissance de l'image, par le symbole qui lui sert de support et qui s'oppose à l'allégorie, fade invention méditerranéenne destinée à scléroser l'esprit sur une forme pour en faire négliger le sens profond. Car si le classicisme est un univers de formes, le courant « celtique » est un univers de symboles qui par leur signification prolongent l'œuvre en ses aspects et ses directions les plus hardies. Conséquence de cela, l'œuvre de type « celtique » apparaît désordonnée, confuse, échevelée, car une fois l'accent mis sur le mouvement, il faut se résoudre à suivre ce mouvement où qu'il aille.

En Angleterre, au cours du XVIIIe siècle, des auteurs l'avaient déjà compris. Une Anne Radcliff, un Mathew-Gregory Lewis, célèbres auteurs de romans « noirs », sont les pionniers de cette tendance. Le romantisme anglo-saxon suivra cette voie, alimenté par cette fantastique trouvaille que furent les poèmes ossianiques génialement trafiqués par Mac Pherson. Byron, Shelley, Keats, Maturin ont perpétué la race, et c'est d'eux que procède l'américain Edgar Allan Poë.

En France, après les bribes de phrases émises par Diderot

(« la poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare »), en contradiction parfaite avec le cartésianisme du personnage, après les envolées inconscientes de J.-J. Rousseau, c'est Chateaubriand qui lance à la face du monde son nouvel art poétique. Chateaubriand, ce n'est pas seulement une œuvre, c'est un homme, et les deux se confondent dans une gigantesque explosion dont *la Vie de Rancé* est peut-être l'aspect le plus achevé. Il y a en Chateaubriand un mélange ahurissant de rêve, de sentimentalisme stupide, de mélancolie maladive, d'orgueil, de timidité, de vertu, d'honneur, d'entêtement, de solitude. Mais il y a aussi une puissance dynamique extraordinaire qui se manifeste, d'une part, dans sa vie, au moyen d'une activité débordante, dans son œuvre par ses longues et majestueuses phrases qui s'envolent et retombent dans la frénésie des mots et des images.

Après cela, les Romantiques français paraîtront bien pâles. C'est peut-être chez un Nodier, chez un Balzac, chez un Hégésippe Moreau, chez un Petrus Borel que ce courant celtique inavoué se retrouvera. Chez Balzac, la vision de l'univers fait penser à un tourbillon qui s'accélère si vite qu'on ne distingue plus que le mouvement. Il y a Victor Hugo, enfin, tout au moins dans certaines œuvres épiques ou visionnaires, comme *Les Contemplations*, *Dieu* et *La Fin de Satan*.

C'est ensuite Baudelaire, le premier à reprendre le thème de la quête, depuis Rabelais, mais en l'appliquant à son propre destin, et que Lautréamont développera en faisant de Maldoror le nouveau chevalier errant à la recherche de son ombre. La psychanalyse n'est pas loin. Rimbaud sera le premier à affirmer — comme un défi d'ailleurs — son appartenance à l'univers celtique : « J'ai de mes ancêtres gaulois l'œil bleu blanc, la cervelle étroite, et la maladresse dans la lutte... Les Gaulois étaient les écorcheurs de bêtes, les brûleurs d'herbes les plus ineptes de leur temps. D'eux, j'ai : l'idôlatrie et l'amour du sacrilège ; — oh ! tous les vices, colère luxure... surtout mensonge et paresse. » Il est aussi le premier à avoir dit « Je est un autre. ».

Il ira lui aussi à la quête de son univers intérieur à travers les *Illuminations*, pendant *une saison en enfer*. Mais il ne nous a jamais dit ce qu'il y avait réellement trouvé. Peut-être s'était-il vu enfin dans sa totalité, et, n'ayant plus de mouvement à suivre dans cette direction, a-t-il préféré emprunter une route différente, celle de l'Aventure matérielle ?

Mais la route intellectuelle réutilisée par Mallarmé n'aboutira qu'à « un vide papier que la blancheur défend ». L'œuvre de

Mallarmé, par d'autres causes que les Classiques, aboutit à la stérilité. Aussi belle soit-elle, son œuvre ne peut rien apporter, c'est un échec. Il faudra repartir sur de nouvelles bases, greffer la poésie sur Rimbaud toujours vivant et toujours actuel.

Dans les soubresauts du début du xxe siècle, parallèlement à l'art qui éclate enfin, la poésie trouve son point de rupture avec Apollinaire, tout au moins avec un certain aspect d'Apollinaire, celui qui méprise le cadre de l'œuvre, qui détruit les formes et ouvre des horizons qu'au même moment Freud fait entrevoir par des moyens scientifiques.

C'est alors la prise de conscience que tout ce qui a été fait n'est plus valable, que toute la littérature a été faussée dès l'origine par le jeu de l'esthétisme qui a sacrifié le réel profond à l'aspect extérieur de l'Objet. Cette prise de conscience est une crise aiguë, une crise de nihilisme, le mouvement Dada, dont l'utilité dans les années 17-20 n'est plus à démontrer, car il aida à renverser les dernières idoles.

La route était maintenant ouverte. Le Surréalisme entreprit cette révolution permanente de l'esprit qui n'est que la dynamique celtique au service de la pensée. André Breton, l'un des très grands hommes du xxe siècle, l'un des plus lucides parmi les témoins que sont les artistes et les poètes, a su discerner clairement quel était le but à atteindre : viser au-dessus du réel, transfigurer le réel pour le faire vivre au-dessus des apparences. C'était là la révolution, car jusqu'alors on avait tenté de découvrir le réel *à l'intérieur* de l'objet, comme l'avaient fait les Alchimistes et les Occultistes de tout genre, qui cherchaient à briser la gangue pour découvrir l'éblouissante clarté de la pierre philosophale.

Or chercher *au-dedans*, c'est se condamner à respecter des formes qui, si elles ne sont pas celles du sens commun, n'en sont pas moins tyranniques. La grande innovation d'André Breton a été précisément de sortir cette pierre philosophale et de la lancer au-dessus de son aspect. Ainsi, illimitée, bénéficiant de tous les apports extérieurs, cette pierre pouvait enfin vivre dans la plénitude et se prolonger sur l'infini. C'est là la grande leçon du surréalisme et de Breton en particulier, et il faut dire que c'est l'aboutissement le plus récent de cette dynamique celtique, marquée par le règne absolu de l'image.

Par là, la littérature allait trouver de nouvelles expressions. Un Antonin Artaud passait les portes de la folie. Un Pierre-Jean Jouve décryptait le langage du sang. Un Pierre Reverdy reconstituait un monde pour un homme seul. Un Saint-John

Perse repartait pour la quête qu'avait déjà tentée Alfred Jarry de façon grinçante et ironique. Même un Jean Cocteau, hanté par les anciens mythes, essayait de leur insuffler une vie nouvelle, en dehors d'eux-mêmes, encore que son œuvre porte trop souvent des traces d'une esthétique de mauvais goût et stérilisante.

Et puis, il y a les autres. Julien Gracq, amplifiant le rêve de Chateaubriand, écrit *Le Rivage des Syrtes*, ce pur chef d'œuvre du xxe siècle et qui est peut-être la tentative la plus audacieuse qui ait été faite en ce genre : Julien Gracq n'a-t-il pas en effet voulu — et il y a réussi — faire bouger l'immobile ? N'a-t-il pas voulu montrer que ce que l'on croyait mort était parfaitement vivant, à l'image des étoiles qui semblent accrochées définitivement à un ciel desespérément sombre ?

Il y a aussi Samuel Beckett, cet Irlandais d'expression française. Il y a Dylan Thomas, ce Gallois d'expression anglaise. Il y a Ionesco, ce Roumain d'expression française. Il y a Marguerite Duras, Alain Robbe-Grillet. Il y a aussi le cinéma, qui, avant d'être un art total, l'Art du xxe siècle, se pose en prolongement de la littérature.

On dénotera évidemment l'influence celtique dans l'*Eternel Retour* de Jean Delannoy et Jean Cocteau. Mais c'est non seulement le mythe celtique de Tristan et Yseult qui y revit. C'est aussi la prise de conscience d'une ligne poétique ininterrompue qui va des origines à nos jours. De même, *Les Visiteurs du Soir* de Carné et Prévert, plus qu'une légende, racontaient la quête de deux êtres qui se moquaient de la mort. Et la dernière image, celle où l'on entend battre les cœurs des amants au-delà de la pierre qui les enferme, avec la rage impuissante du diable, n'est-elle pas la preuve que l'heure est venue de réveiller l'antique tradition des bardes, de réveiller le roi Arthur qui attend, dans l'Ile d'Avallon, le moment propice ?

Car le cinéma, plus facilement que la littérature écrite, retrouve presque inconsciemment le courant originel. Il est en effet relativement nouveau, vierge en quelque sorte, non captif des formes scolaires qui s'imposent malgré tout à n'importe quel écrivain, aussi révolutionnaire soit-il. Le cinéma est aussi le reflet de cet inconscient collectif qui garde en dépit de tout les grandes lignes de pensée d'un peuple. On est en droit de dire que tout ressurgit, parfois maladroitement, dans un film. Ainsi se manifestent certaines tendances non-conformistes d'exploration du rêve, d'exploration d'un univers surréel où le seul lien est constitué par le fil du mouvement. A l'*Age d'Or* de Bunuel

et Dali, font suite *Hiroshima mon Amour* de Marguerite Duras et Alain Resnais, *Alphaville* de Jean-Luc Godard, *Le Silence* d'Ingmar Bergman où l'auteur anime également l'immobilité, et les étonnants chefs d'œuvre de Richard Lester, *The Knack* et *Help*, triomphe de l'esprit celtique, où se mêle la fantaisie, l'humour, la poésie, l'incohérence apparente en un somptueux ballet d'images et de rythmes.

Ce fil de la tradition dite celtique paraît aujourd'hui plus important que jamais. Peut-être sera-t-il le support d'une nouvelle forme de pensée.

Et pour finir.

Le Celtisme, mot qui a été galvaudé, n'est pas simple direction de l'esprit humain. C'est tout un complexe culturel qui a conditionné de façon sporadique l'ensemble de la civilisation occidentale, et qui est, n'en déplaise aux puristes, n'en déplaise à tous ceux qui veulent y trouver on ne sait quelle initiation à on ne sait quelle doctrine ésotérique, à la base de notre civilisation contemporaine, mécanique, industrielle, tournée vers le progrès.

Car la mentalité celtique en s'opposant au statisme de la civilisation gréco-romaine — qui, répétons-le, n'a rien inventé pour le progrès humain — a donné au monde occidental le goût de l'aventure et du risque sous toutes ses formes. Rien n'a été tenté de grand qui n'ait sa justification celtique. A la base de ce comportement, il y a une force dynamique qui ne veut rien laisser en place, qui brise les cadres étroits d'une raison arbitraire et toujours immobile. Cela a été, en dépit des échecs, la révolution la plus permanente, la plus tenace qu'on ait vue. Elle se prolonge encore, parfois méconnaissable, mais toujours présente. Car le Celte n'est jamais tourné vers le passé. Il se nourrit du passé et construit l'avenir. C'est une preuve de sa confiance. C'est aussi le mythe d'Avallon, ou d'Emain Ablach : le Celte a toujours les yeux tournés *au-dehors, au-dessus du réel*, vers le Pays de l'Éternelle Jeunesse. Et la plus belle conclusion qu'on pourrait donner à cette étude de l'univers celtique est sans doute cette dernière page des *Entretiens* qu'André Breton eut en 1952, au micro de l'O.R.T.F., avec André Parinaud, et qui demeure comme le testament spirituel de tous les écrivains ou artistes qui peuvent se réclamer de la grande famille celtique :

« Parlant en Amérique, en 1942, aux étudiants de l'Université de Yale, je faisais valoir que : « Le Surréalisme est né d'une affirmation de foi sans limites dans le *génie* de la jeunesse ». Cette foi, pas un instant pour ma part, je ne l'ai reniée. Chateaubriand dit superbement : « Enfant de la Bretagne, les landes me plaisent. Leur fleur d'indigence est la seule qui ne se soit pas fanée à ma boutonnière. » Je participe aussi de ces landes, elles m'ont souvent déchiré mais j'aime cette lumière de feux follets qu'elles entretiennent dans mon cœur. Dans la mesure où cette lumière m'est parvenue, j'ai fait ce qu'il était en mon pouvoir pour la transmettre : je mets ma fierté à penser qu'elle n'est pas éteinte encore. A mes yeux, il y allait par là de mes chances de ne pas démériter de l'aventure humaine. »

POSTFACE

UNE MÉMOIRE DU FUTUR

Toute évolution suppose une remise en question quasi quotidienne des structures et des valeurs qu'on a parfois tendance à considérer comme immuables à partir du moment où elles acquièrent force de loi. Dans les sciences humaines, dont fait partie l'Histoire, il n'y a pas de vérité unique et absolue, le principe de réalité venant en quelque sorte casser la rigidité de la certitude lorsque celle-ci, coupée de ses racines originelles, n'est plus qu'une formule qu'on repète sans en entendre la signification. Cela correspond assurément à ce qu'on appelle souvent une révision déchirante. Et c'est ainsi que toutes les sociétés qui sont apparues dans l'histoire humaine ont évolué, quitte à se nier, à se néantiser, pour renaître ensuite sous des formes nouvelles.

Renaître suppose en effet une mort préalable. Mais la mort, loin d'être une disparition, est une opération complexe au cours de laquelle se produit une purification des élements constitutifs : certains d'entre eux sont abandonnés, d'autres sont régénérés par l'apport de substances nouvelles. La mort sociologique, comme la mort biologique, est métamorphose.

Encore faut-il que le terrain dans lequel s'opère cette métamorphose soit riche et fécond, faute de quoi l'on risquerait de se retrouver avec une caricature de société, avec une forme aberrante de l'ordre social, ce qui constituerait, de toute évidence une régression dangereuse à bien des points de vue. Cela explique sans doute l'échec de toutes les révolutions culturelles qui ont prétendu construire une société à partir d'un point zéro parfaitement irréel, en faisant table rase de tout un passé considéré comme inutile. Certes, c'est une tentation bien grande de vouloir rejeter ce qui paraît un obstacle à l'évolution, ce qui semble sclérosé, lourd et inutile. Toute révolution suscite un rejet de l'état antérieur, qui est justifié sur un plan idéologique, mais qui se révèle désastreux quant à la suite des événements. Les exemples ne manquent pas dans

l'histoire des peuples. Et l'on sait qu'après une période de reniement, où l'acte d'extirper se fait souvent avec outrance et violence, donnant ainsi l'occasion d'un vaste défoulement extrémiste d'ailleurs salutaire en soi, on en vient à greffer les nouvelles perspectives sur les leçons d'un passé que l'on croyait pourtant révolu.

A cet égard, Joachim du Bellay, dans sa *Défense et Illustration,* que l'on devrait relire et méditer avec profit, emploie le joli mot d'*enter,* emprunté à la botanique. Il faut *enter* un rameau jeune, vigoureux et plein d'avenir sur un sujet porteur. Et comme l'arbre qui supporte le greffon, plongeant profondément ses racines dans le sol, mais devenant autre, c'est une tradition solidement enracinée qui peut seule servir de porteur à toute révolution socioculturelle.

Le tout est de savoir quelle tradition.

Il est particulièrement irritant d'entendre et de lire des phrases creuses se référant à *la Tradition* considérée comme une entité objective et monolithique qu'on serait pourtant bien en peine de définir avec précision. Cette Tradition est un leurre, manipulé par des idéologues de tous bords pour accrocher l'adhésion naïve d'un public qui ne rêve que de grossir les rangs d'une assemblée de fidèles. A vrai dire, la Tradition, avec un grand « T », cela rassure, même si le mot est vide de sens, tant il est humain de s'abriter derrière une certitude absolue remontant à l'aube des origines et qu'il ne viendrait à l'idée de personne d'avoir l'audace de mettre en doute. *Fama est,* disaient les Latins. Mais cela ne veut pas dire autre chose que « c'est ce qu'on raconte ». L'essentiel n'est pas de se rassurer par le fait qu'une chose est racontée depuis des générations, mais bel et bien de savoir *ce qui est raconté.* Dans ces conditions, une attitude prudente, voire dubitative, vis-à-vis de *ce qui est raconté,* doit conduire à une interrogation, puis à la mise en évidence de traditions multiples, surgies du fond des âges, mais d'époques diverses et de lieux différents. Alors peut s'exercer cette faculté humaine bien dépréciée, le Libre-Arbitre, autrement dit le choix, qui préserve la liberté. Et plus il y a de traditions, plus le choix est grand, plus la liberté est assurée, plus les solutions sont adapables aux circonstances qui nécessitent le choix.

Car la tradition ne peut jamais constituer un modèle. Par nature, elle appartient au passé et elle ne peut être calquée sur le présent, à plus forte raison sur le futur. C'est une erreur qu'on peut qualifier de « passéiste » que de prétendre retourner au passé. Le temps est mouvement, et pour reprendre la formule héraclitéenne, « sous le pont de Nantes, c'est toujours la Loire qui passe, mais jamais la

même eau... » A la limite, pour retrouver le passé, il faut aller le plus vite possible vers l'avenir. Une hypothèse absurde peut nous en convaincre : étant donné que la terre est ronde — et que l'univers est courbe —, un individu qui marche sur le sol se dirige dans sa propre direction, *vers son dos;* à supposer qu'il puisse marcher à une vitesse incommensurable, il arriverait fatalement à se rattraper — voire à se dépasser —, et donc à rajeunir. C'est peut-être un sophisme que n'aurait pas renié le génial Pierre Dac, mais cela a au moins le mérite de faire réfléchir sur la relativité du temps et de l'espace. Mais, de toute façon, un individu qui se rattraperait, selon cette hypothèse, ne pourrait jamais être exactement le même, tout en étant le même. Ainsi coule l'eau du fleuve.

Le passé ne peut donc, en aucun cas, servir de modèle. Mais il nourrit l'expérience nouvelle et lui assure son efficacité dans la mesure où l'on parvient à opérer un choix judicieux entre des éléments dont certains sont devenus inutiles et d'autres, au contraire, sont riches d'une sève inemployée jusqu'alors. Combien de traditions, rejetées, occultées ou méprisées, sont ainsi demeurées inertes et se trouvent en dormition dans ce qu'il est convenu d'appeler l'inconscient collectif...

C'est le cas de la civilisation celtique, ou plutôt des civilisations celtiques. Car la Lumière des Celtes éclaire une période qui va de l'an 500 avant notre ère au XIIe siècle, en Irlande tout au moins, avec des prolongements contemporains parfaitement visibles dans les pays encore actuellement celtophones ou très marqués par le génie celtique. S'il est permis de parler de « civilisation celtique » pour définir commodément cette période, il faut néanmoins convenir des diversités qui se sont fait jour à différentes époques et dans les différents pays celtiques. La société irlandaise a toujours été marquée par un indéniable caractère pastoral. La société gauloise, disparue au début de notre ère, et diluée dans un ensemble gallo-romain, a été au contraire une société d'agriculteurs et d'artisans. La société bretonne — insulaire, puis armoricaine — a présenté conjointement les deux tendances. Mais cette diversité est un argument de plus pour démontrer la richesse de la civilisation des Celtes et son originalité même.

Certes, on ne refait pas l'Histoire, bien que les Celtes eux-mêmes aient toujours voulu traiter cette histoire de façon mythique et non pas chronologiquement. Si la civilisation celtique a disparu, du moins officiellement et en surface, si elle n'a pas été jusqu'au bout de ses potentialités, c'est qu'il y avait en elle quelque chose qui n'avait pas atteint la maturité. De même que la prise de la Bastille ne doit en rien être tenue pour responsable de la chute de l'Ancien

Régime en France, la défaite d'Alésia n'est pas la cause de l'effondrement gaulois. Alésia n'est qu'une péripétie dans le processus de disparition de la société spécifique des Gaulois, et des Celtes en général. La société, telle que la concevaient les Celtes, sans distinction entre le sacré et le profane, axée sur un pouvoir à deux visages — le druide et le roi —, ne pouvait pas perdurer devant la structure juridique *monarchique* développée par l'Etat romain. A vrai dire, la société celtique, qui repose sur une nette horizontalité, qui refuse la notion d'Etat au sens moderne du terme, qui vise à établir un parallélisme entre ce qui est en haut (le monde divin) et ce qui est en bas (le monde humain), qui ne tolère l'autorité que lorsqu'elle vient de la cellule familiale primitive, ne pouvait coexister avec la société romaine, d'essence urbaine, de fonctionnement centrifuge, de tendance universaliste et devenue laïque à force de juridisme. A la fin de l'antiquité et au cours du haut Moyen Age, il n'y avait de place que pour une société de modèle romain. L'Eglise catholique l'a bien compris, elle qui a greffé son fonctionnement sur les structures de l'Etat romain. Et c'est peut-être l'Eglise romaine, plus que l'Etat laïque romain, qui a balayé les Celtes de la carte politique de l'Europe.

C'est dire que la civilisation celtique avait ses faiblesses. Il faudrait d'ailleurs s'entendre sur ce qui est faiblesse et tenir compte du rapport des forces en présence. Dans d'autres circonstances, le modèle celtique eût pu s'imposer à la place du modèle romain. Mais, encore une fois, on ne refait pas l'Histoire. C'est pourquoi l'intérêt que l'on manifeste actuellement pour tout ce qui est du domaine celtique ne doit pas nous faire perdre de vue une réalité essentielle : cette civilisation celtique, que l'on commence à voir émerger des brumes du mythe et de l'histoire, appartient définitivement au passé. Vouloir à tout prix la ressusciter serait une aberration. Lorsque certains de nos contemporains, faisant fi du devenir historique qui est mouvement perpétuel, prétendent retrouver intacte l'ancienne religion des Celtes, prétendent la pratiquer, prétendent même être des druides, ils commettent deux erreurs fondamentales : d'abord, nous ne savons presque rien du druidisme ; ensuite, la seule certitude absolue que nous avons sur les druides, c'est qu'ils ne pouvaient exister et fonctionner que dans le cadre de la société celtique elle-même dont ils constituaient la charpente. On peut facilement se rendre compte que les sociétés contemporaines, quelles qu'elles soient, ne correspondent guère à celle des anciens Celtes. On ne refait pas l'histoire, encore moins la religion. Toutes les tentatives entreprises pour faire revivre la société celtique se sont terminées par des échecs retentissants.

L'exemple le plus frappant, et peut-être le plus douloureux pour un Celte sincère, est celui de l'Irlande. D'abord, les artisans de la renaissance gaélique et de la constitution de l'Etat libre d'Irlande ont été des anglophones, d'ailleurs bien souvent des protestants, comme Douglas Hyde. Ensuite, depuis l'indépendance, la langue gaélique est devenue langue officielle — parallèlement à l'anglais —, mais n'a pas cessé de perdre du terrain au profit de l'anglais, à tel point qu'on la maintient artificiellement, et à coups de subventions, dans les régions du sud-ouest de l'île. Cet exemple provoque de nombreuses réflexions. Il ne suffit pas de décider qu'une langue doit être parlée pour qu'il en soit ainsi, et des pancartes bilingues à l'entrée des villages et des villes ressortent davantage du folklore que du quotidien vécu réellement. On peut plaquer l'exemple irlandais sur la Bretagne, bien que rien ne soit fait pour encourager officiellement le maintien et l'enseignement de la langue bretonne. Celle-ci ne cesse de perdre du terrain au profit du français, et, ici aussi, ce ne sont pas les pancartes bilingues, dues à la sympathie de certaines municipalités, qui peuvent redresser la situation. Après tout, les écrivains irlandais de réputation mondiale, comme Synge, Flaherty, Yeats et Joyce, ont écrit en anglais, et il ne viendrait à personne l'idée de les traiter d'anglais. Samuel Beckett écrit en anglais et en français. Pourquoi les écrivains bretons auraient-ils honte d'exprimer leur celtitude en langue française ?

Assurément, le problème ne se situe pas dans cette perspective restreinte et quelque peu ridicule de restituer un passé qui sent le moisi. Le mythe de la Belle Epoque, du « bon vieux temps », a la vie dure, mais il ne sert guère qu'à alimenter la mémoire filtrante de ceux qui ne savent pas vieillir. Il serait tout aussi absurde de refuser, en cette fin de XXe siècle, le prodigieux secours de l'ordinateur, que, pour un homme de la lointaine préhistoire, de nier l'avantage de la roue. Mais, avant le char, il y a eu le traîneau, et tout compte fait, le char n'est qu'un traîneau monté sur roues. La continuité est de rigueur dans toute évolution de l'humanité, et c'est parce qu'on connaissait les valeurs traditionnelles, solidement éprouvées par l'expérience, qu'on a pu faire progresser les sciences et les techniques.

C'est dire l'importance de la redécouverte des Celtes et de tout ce qu'ils ont apporté à l'aventure humaine. Cet apport, il peut apparaître comme négligeable à certains moments de notre histoire, et cela parce qu'il a été perdu dans un contexte où sa présence active n'était d'aucune utilité. Les événements du passé

nous montrent que chaque génération prend son bien où elle le peut, et dans un but utilitaire bien déterminé. Ce qui est superflu est supprimé. Ce qui manque est restitué, selon les circonstances et selon la problématique du moment considéré. Ainsi va le monde. Les racines d'un arbre se glissent dans le sol selon la nature de celui-ci, en droite ligne ou en savants contours : l'essentiel est de trouver l'endroit où la nourriture sera la meilleure, c'est-à-dire parfaitement adaptée aux besoins actuels. Ce n'est pas de la philosophie abstraite, ce n'est pas un amusement de rhétorique : c'est un fait biologique. Nous avons sans doute besoin des Celtes pour alimenter notre réflexion sur le monde à venir. Celui-ci ne se fera pas dans le désordre, ni dans la carence. Cet avenir doit se nourrir de certains éléments d'un passé qui n'est révolu que dans sa globalité et sa temporalité. Les fumures d'un champ résultent toujours des scories, des déchets, des rejets d'une année précédente. Mais, en définitive, tout est utilisé, du moins à long terme, c'est-à-dire au bout d'une lente transformation des êtres et des choses.

Le corps des Celtes est sans doute mort, et il y a longtemps que ce corps s'est dilué dans la masse, conduisant à la civilisation actuelle. Mais qu'a-t-on fait de l'esprit ? Cet esprit a imprégné l'Europe à l'aube de notre ère, et il a gorgé nos paysages familiers. Nous pouvons le retrouver et, une fois opérées les mutations nécessaires, nous en servir pour alimenter notre espoir. Peu importe en quelle langue l'esprit celtique se manifestera, car l'esprit prend corps où il le veut, faisant plier la matière à sa volonté, ou mieux encore, se matérialisant selon les circonstances et les désirs qui l'animent.

Encore faut-il essayer de connaître qui étaient les Celtes et ce qu'ils ont apporté de spécifique dans le concert des idées humaines. Ainsi peut être esquisée une Mémoire du Futur qui tiendra compte des acquis d'une expérience pour en tenter une autre.

Tel a été le but de ce livre.

J. M., *Bieûzy-Lanvaux, 1985.*

BIBLIOGRAPHIE

(langue française)

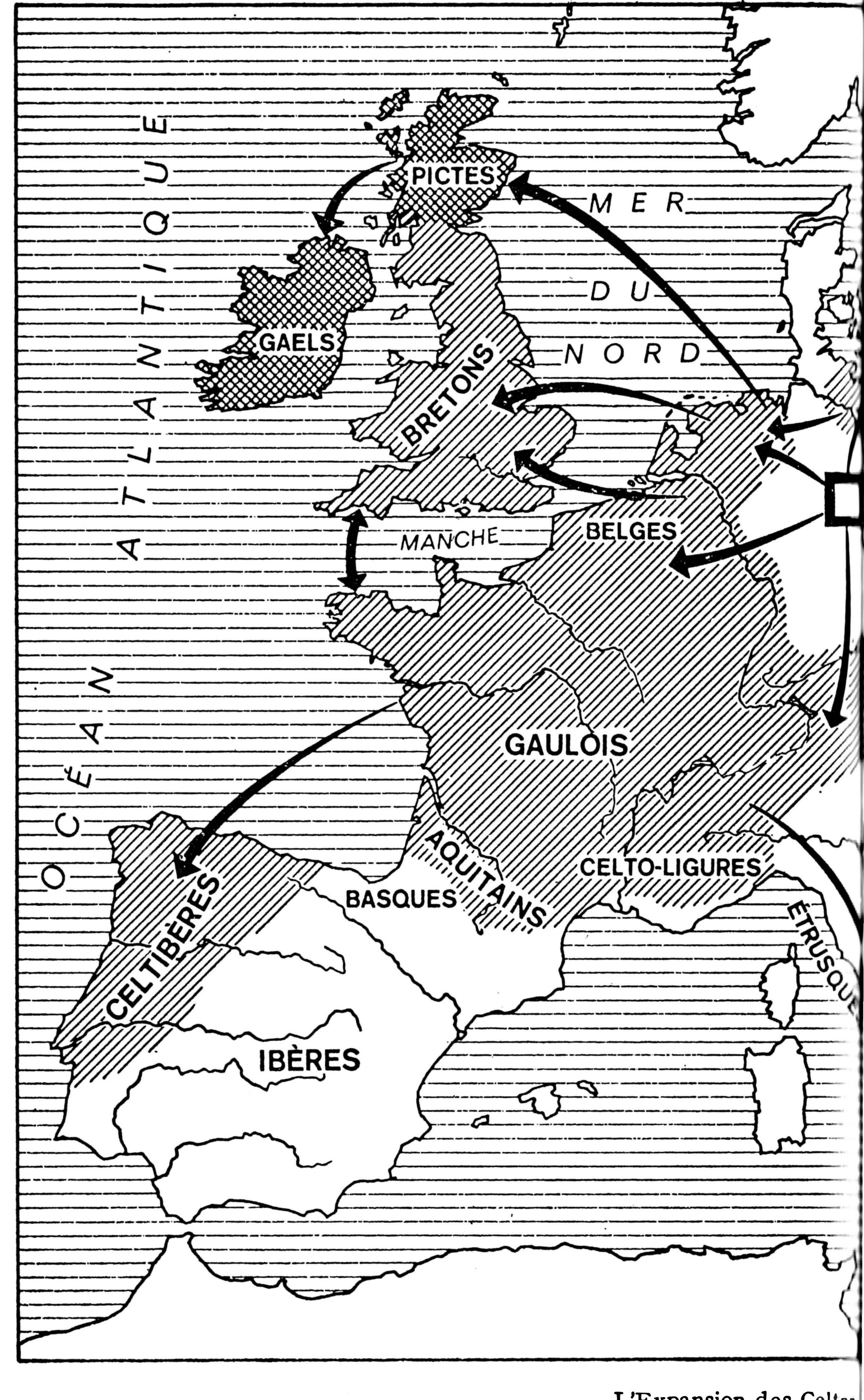
D'ARBOIS DE JUBAINVILLE (H.), *Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*, 1884.
— *Cours de littérature celtique*, 1883-1902.
— *Recherches sur l'origine de la propriété foncière*, 1890.
— *Les druides et les dieux celtiques*, 1906.
BENOIT (F.), *L'héroïsation équestre*, 1954.
— *L'art primitif méditerranéen dans la vallée du Rhône*, 1890.
— *Le symbolisme dans les sanctuaires de la Gaule*, 1970.
BENVENISTE (E.), *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, 1939.
BERTRAND (A.), *Archéologie celtique et gauloise*, 1893.
— *La religion des Gaulois*, 1897.
BORDERIE (A. de la), *Histoire de Bretagne* (6 vol.), 1896-1904.
BOUVIER-AJAM (M.), *Les empereurs gaulois*, 1984.
BREKILIEN (Y.), *Le Breton, Langue celtique, 1976.*
— *Mythologie celtique*, 1981.
— *Histoire de la Bretagne*, nouv. éd. 1985.
CAERLÉON (R.), *Complots pour une république bretonne*, 1967.
— *La révolution bretonne permanente*, 1969.
CARRER (P.), *Le matriarcat psychologique des Bretons*, 1983.
CHAUVIRÉ (R.), *Histoire de l'Irlande*, 1949.
CHEDEVILLE-GUILLOTEL, *La Bretagne des saints et des rois*, 1985.
CHIAPPE (J. F.), *Georges Cadoudal ou la Liberté*, 1971.
DAUZAT (A.), *Toponymie française*, 1938.
DECHELETTE (J.), *Manuel d'archéologie*, 1924.
DELUMEAU (J.) et autres, *Documents de l'histoire de Bretagne*, 1971.
— *Histoire de la Bretagne*, 1973.
DONTENVILLE (H.), *La mythologie française*, 1973.
DOTTIN (G.), *La religion des Celtes*, 1904.
— *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, 1906.
— *Les anciens habitants de l'Europe*, 1916.
— *La langue gauloise*, 1920.
— *L'épopée irlandaise*, nouv. éd. 1980.
DUMÉZIL (G.), *Les dieux des Indo-Européens*, 1952.
— *Les dieux des Germains*, 1959.
— *Romans de Scythie et d'alentour*, 1978.

Durtelle de Saint-Sauveur, *Histoire de Bretagne,* 1935.
Duval (P. M.), *Les dieux de la Gaule,* nouv. éd. 1979.
Dyllon, Chadwick, Guyonvarc'h, *Les royaumes celtiques,* 1974.
Eliade (M.), *Aspects du mythe,* 1963.
— *Le chamanisme,* 1978.
— *Histoire des croyances et des idées religieuses,* t. III, 1983.
Espérandieu, et autres, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine,* 197-1955.
Faral (E.), *La légende arthurienne,* 1907.
Falc'hun (F.), *Histoire de la langue bretonne,* 1963.
— *Les noms de lieux celtiques,* 1966-1970.
— *Nouvelles perspectives sur la langue bretonne,* 1981.
Ferenczi (S.), *Thalassa,* 1962.
Fleuriot (L.), *Les origines de la Bretagne,* 1980.
Frazer (J.), *Le Rameau d'Or,* nouv. éd. abrégée, 1983-1984.
Fréchet (R.), *Histoire de l'Irlande,* 1970.
Freud (S.), *Totem et Tabou,* 1965.
Gaignebet (C.), *Le Carnaval,* 1974.
Galliou (P.), *L'Armorique romaine,* 1983.
Gicquel (Y.), *Le comité consultatif de Bretagne,* 1960.
— *Olivier de Clisson,* 1981.
Gougaud (Dom), *Les Chrétientés celtiques,* 1911.
Gourvil (F.), *Langue et littérature bretonnes,* 1952.
— *La Villemarqué et le Barzaz-Breiz,* 1960.
Grenier (A.), *Les Gaulois,* 1970.
Guyonvarc'h-Le Roux, *Les Druides,* 1978.
Guyonvarc'h (Ch. J.), *Textes mythologiques irlandais,* 1980.
— *La civilisation celtique,* 1980.
Hani (J.), *La royauté sacrée,* 1984.
Hélias (P. J.), *Le Cheval d'Orgueil,* 1975.
Hélias-Markale, *La Sagesse de la Terre,* 1978.
Henry (F.), *La sculpture irlandaise,* 1935.
— *L'Art irlandais,* 1954.
Honoré (P.), *Histoire de la Bretagne et des pays celtiques,* 1970-1973.
Hubert (H.), *Les Celtes,* 2 vol., 1950.
Hyde (D.), *Contes gaéliques,* 1981.
Joannon (P.), *Histoire de l'Irlande,* 1973.
Jullian (C.), *Histoire de la Gaule,* 8 vol., 1907-1920.
Jung (C.), *Introduction à l'essence de la mythologie,* 1968.
Kruta (V.), *Les Celtes,* 1979.
Lambrechts (P.), *Contribution à l'étude des divinités celtiques,* 1942.
Lebesque (M.), *Comment peut-on être breton?* 1970.
Le Boterf (H.), *Anne de Bretagne,* 1979.
— *Nominoë et l'épopée des rois bretons,* 1981.
— *La Bretagne sous le gouvernement de Vichy,* 1982.
Lecouteux (C.), *Mélusine et le chevalier au cygne,* 1982.
Legay-Martin, *Fastes et malheurs de la Bretagne ducale,* 1982.

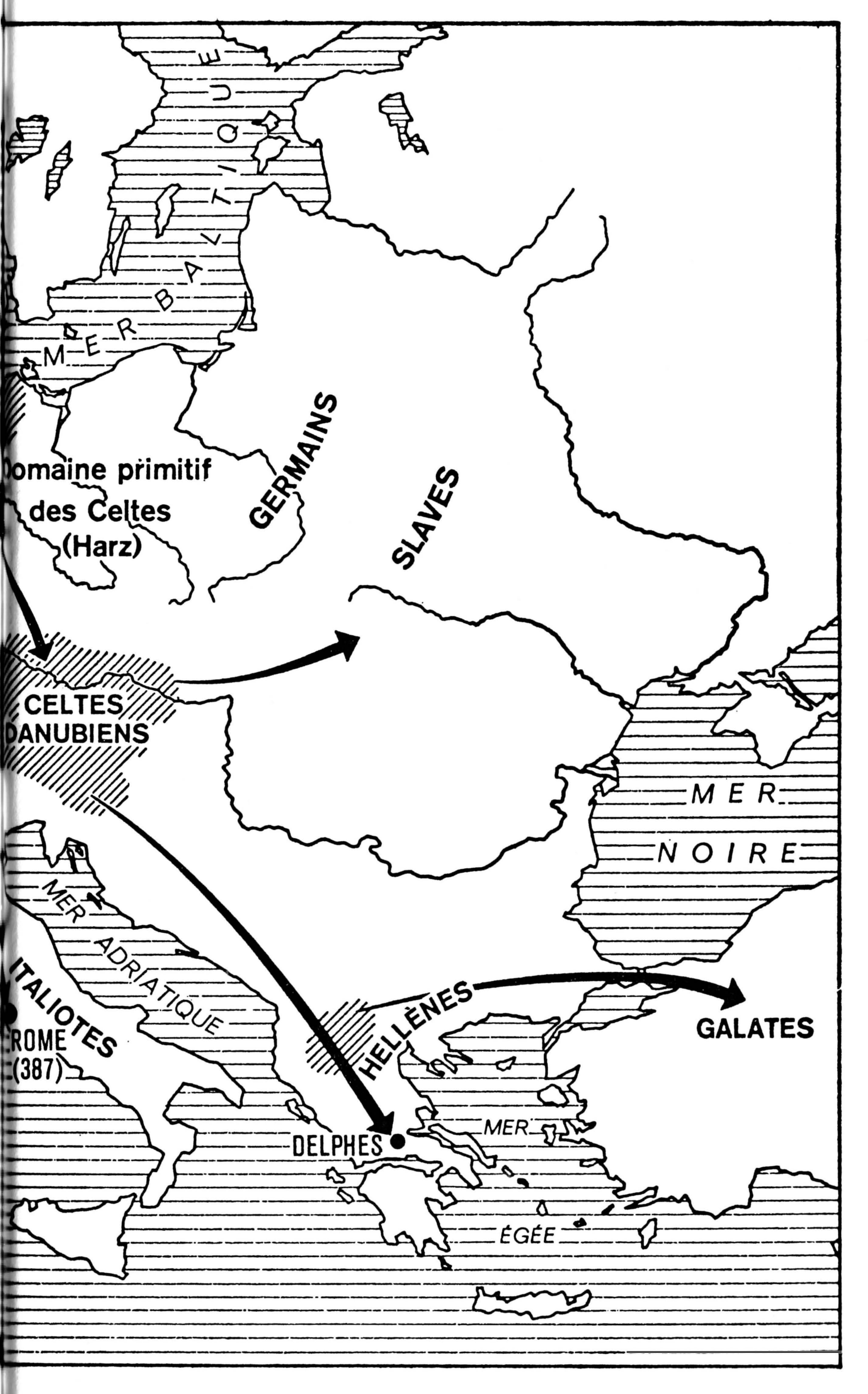
Lengyel (L.), *L'Art gaulois dans les médailles,* 1954.
— *Le secret des Celtes,* 1969.
Le Quintrec (C.), *Les grandes heures littéraires de la Bretagne,* 1978.
Le Scouëzec (G.), *Guide de la Bretagne mystérieuse,* 1966.
Le Scouëzec-Masson (J. R.), *Pierres sacrées de Bretagne,* 1983.
Lobineau (Dom), *Histoire de Bretagne,* 1707.
Longnon (A.), *Noms anciens de la France,* 1926.
Lot (F.), *Mélanges d'histoire bretonne,* 1907.
— *Nennius et l'Historia Brittonum,* 1934.
— *La Gaule,* 1947.
Loth (J.), *L'émigration bretonne en Armorique,* 1883.
— *Les Mabinogion,* nouv. éd. 1979.
Loyer (O.), *Les Chrétientés celtiques,* 1965.
Markale (J.), *L'épopée celtique d'Irlande,* 1978.
— *L'épopée celtique en Bretagne,* 1985.
— *La Femme celte,* 1984.
— *La tradition celtique en Bretagne armoricaine,* 1984.
— *Le roi Arthur et la société celtique,* 1983.
— *Traditions de Bretagne,* 1976.
— *La forêt de Brocéliande,* 1976.
— *Contes populaires de toutes les Bretagne,* 1983.
— *Histoire secrète de la Bretagne,* 1979.
— *Contes populaires de toute la France,* 1980.
— *Anne de Bretagne,* 1980.
— *Contes occitans,* 1981.
— *Les Grands bardes gallois,* nouv. éd. 1981.
— *Vercingétorix,* 1982.
— *L'Irlande, itinéraire des légendes,* 1983.
— *Identité de Bretagne,* 1985.
— *Le Christianisme celtique,* 1985.
— *Le Druidisme,* 1985.
— *Lancelot et la chevalerie arthurienne,* 1985.
— *Récits de la mort dans les pays de France,* 1985.
— *Merlin l'Enchanteur,* 1984.
— *Le Graal,* 1983.
— *Mélusine,* 1983.
Marx (J.), *La légende arthurienne et le Graal,* 1952.
Méla (C.), *La reine et le Graal,* 1984.
Mordrel (O.), *Breiz Atao,* 1973.
Pernoud (R.), *Les Gaulois,* 1957.
Pitre-Chevalier, *La Bretagne ancienne et moderne,* 1884.
Planiol (M.), *Histoire des institutions de Bretagne,* nouv. éd. 1981-1982.
Poisson (H.), *Histoire de Bretagne,* 1966.
Powell (T. G. E.), *Les Celtes,* 1961.
Rachet (G.), *La Gaule celtique,* 1975.
Rafroidi (P.), *L'Irlande, littérature,* 1970.

RAOULT (M.), *Les druides, les sociétés initiatiques celtiques contemporaines,* 1983.
REINACH (S.), *Cultes, mythes et religions,* 1905-1912.
RENARDET (E.), *Vie et croyances des Gaulois,* 1975.
RIVOALLAN (A.), *Présence des Celtes,* 1957.
RUDEL (Y. M.), *Les grandes heures de Bretagne,* 1968.
SÉBILLOT (P.), *Le folklore de la France,* nouv. éd. 1981-1985.
SJOESTEDT (M. L.), *Dieux et héros des Celtes,* 1940.
DE SMEDT (M.), et autres, *L'Europe païenne,* 1979.
VARAGNAC (A.), *L'Art Gaulois,* 1956.
VRIES (J. de), *La religion des Celtes,* 1963.
WAQUET (H.), *Histoire de la Bretagne,* 1943.
ZUMTHOR (P.), *Le prophète Merlin,* 1943.

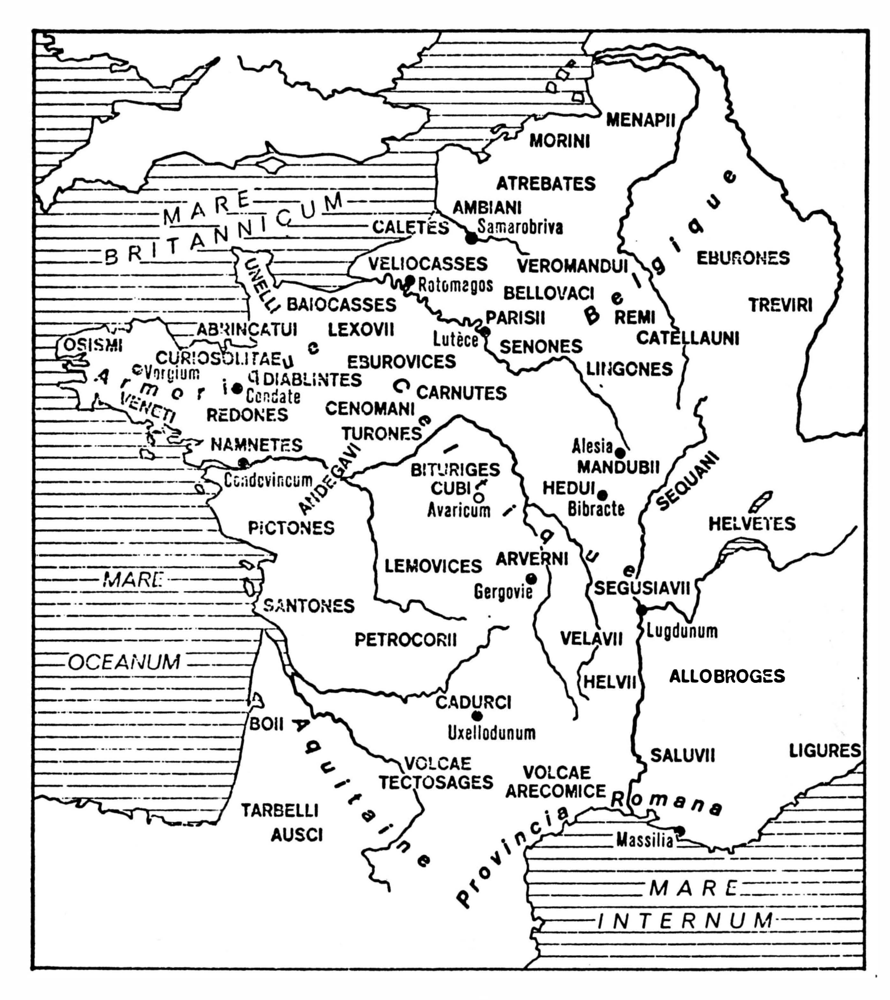
Revues : Revue celtique, Etudes Celtiques, Annales de Bretagne, Ogam, Mélusine, Revue des Traditions populaires, Revue d'Histoire des Religions, Revue de Bretagne et de Vendée, Romania, etc.



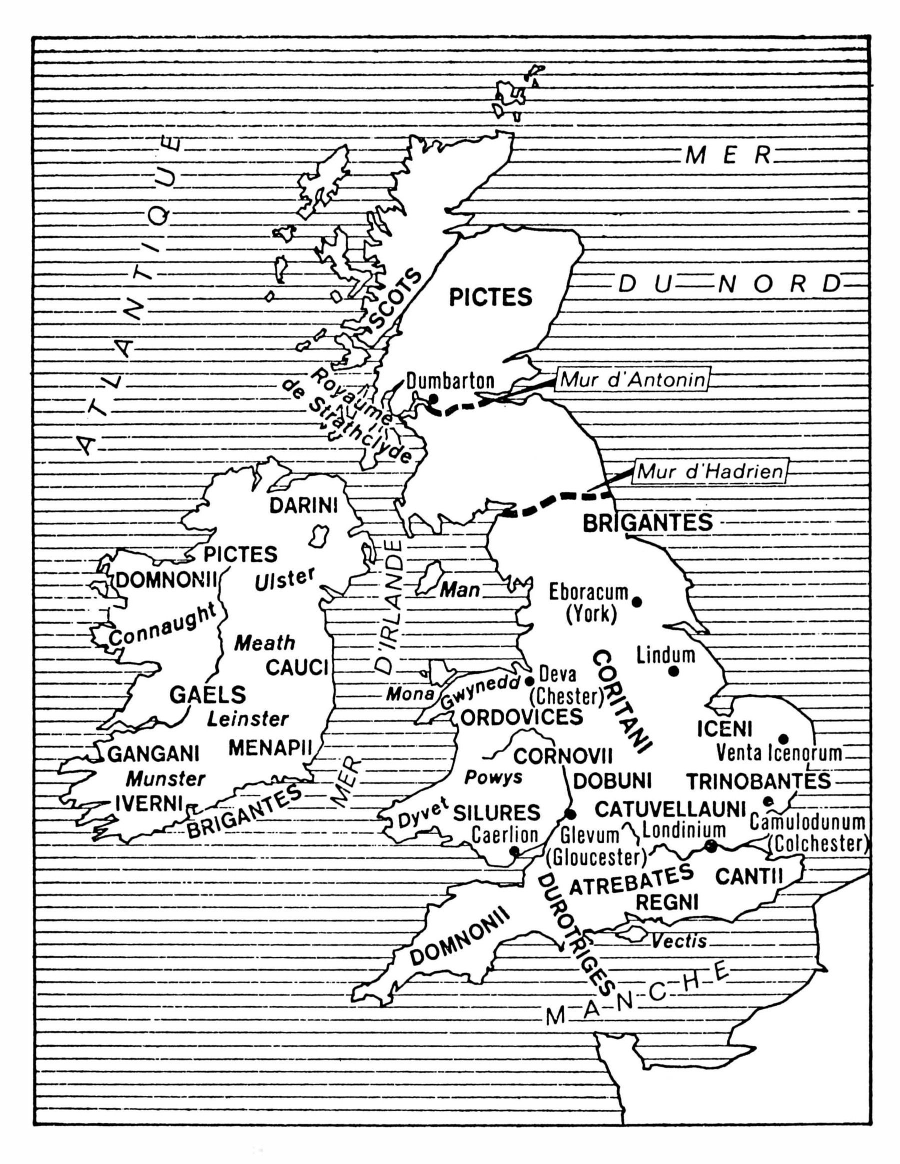
L'Expansion des Celtes



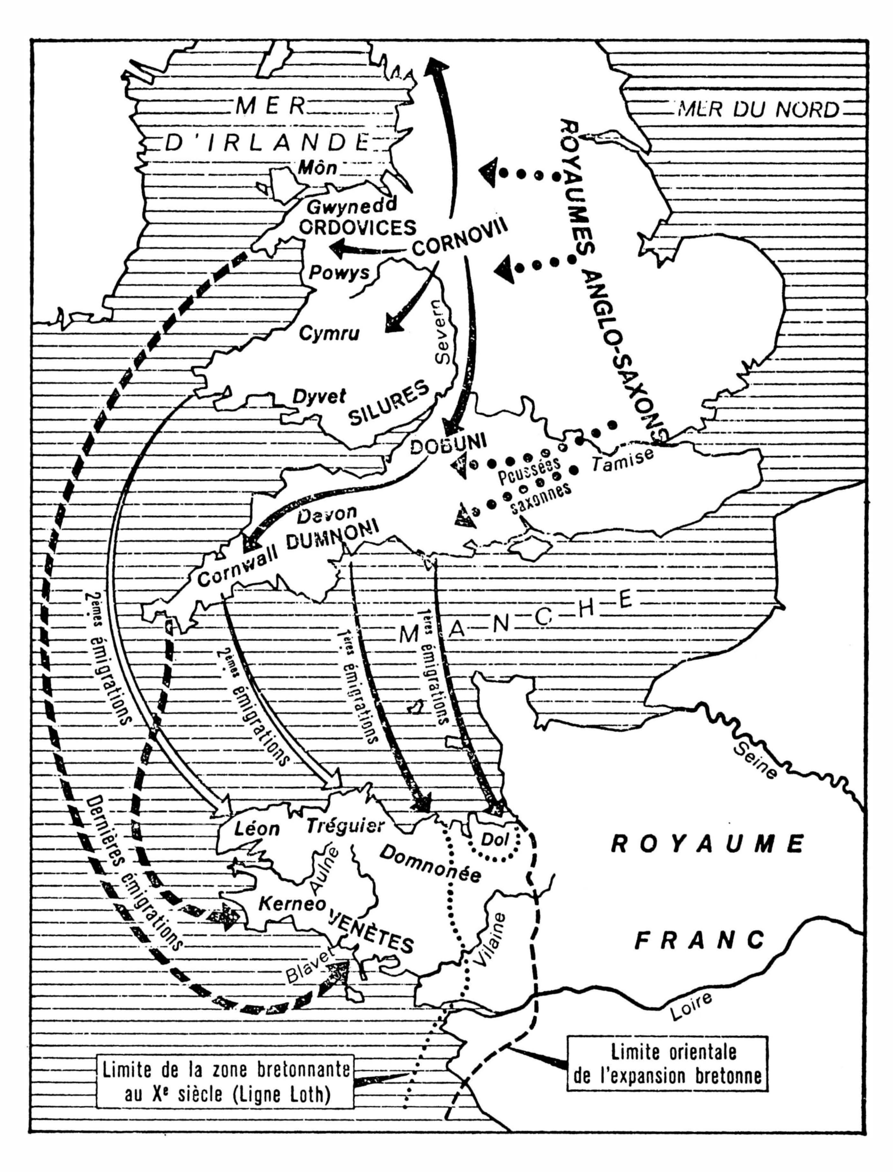
depuis l'époque de Hallstatt.



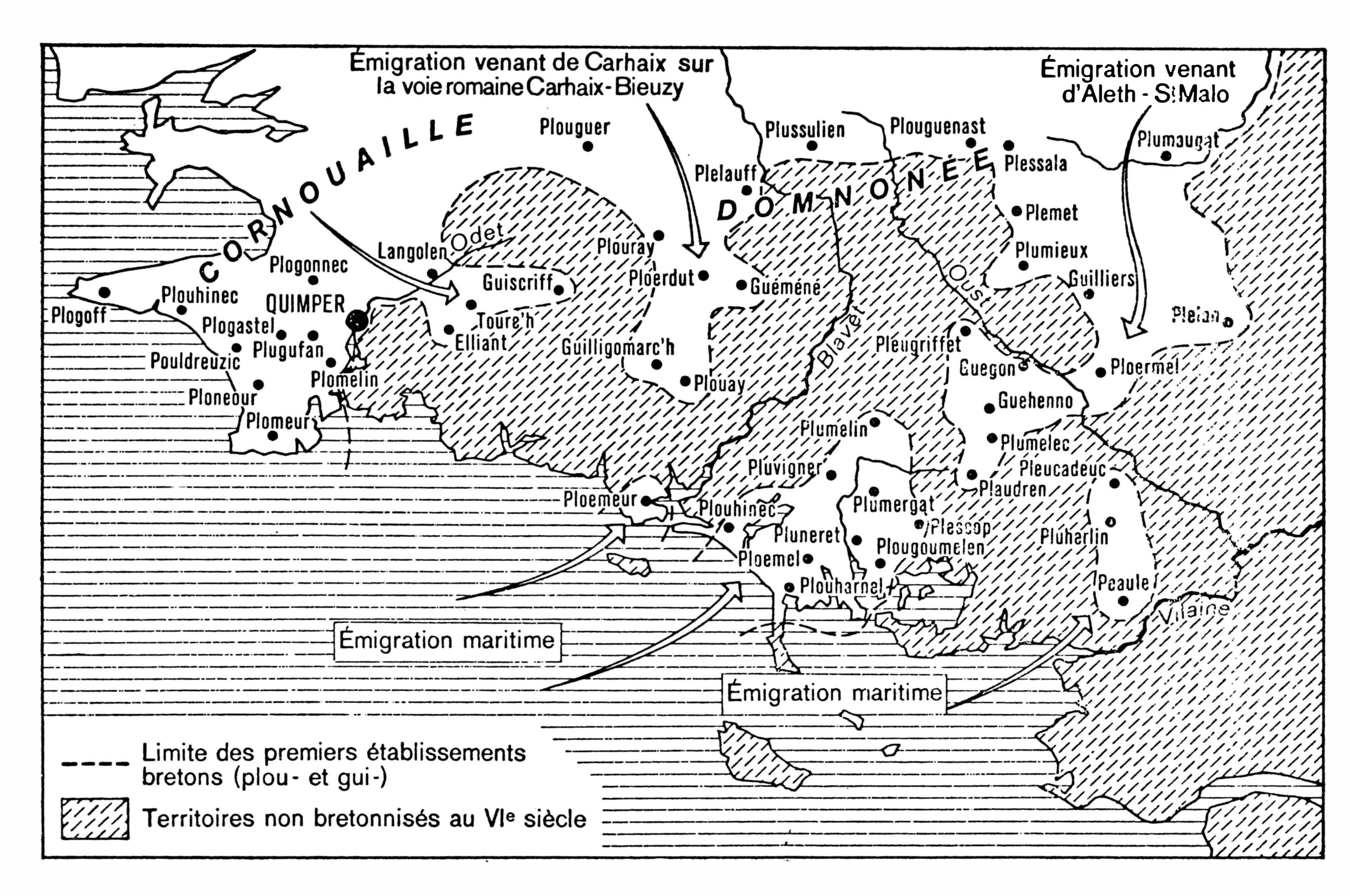
La Gaule au Ier siècle av. J-C.



Les Iles Britanniques à la période romaine.



L'émigration bretonne en Armorique



Emigration bretonne entre l'Odet et la Vilaine.

INDEX DES NOMS PROPRES

A

B

C

(*cf. aussi K.*)

D

E

F

G

H

I

J

K
(*cf.* *aussi* *C*).

L

M

N

O

P

R

S

T

TABLE DES MATIÈRES

Cartes dessinées par A. Leroux.

Cet ouvrage reproduit par procédé photomécanique
a été achevé d'imprimer sur presse Cameron
par Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand (Cher), en janvier 1999

ISBN : 2-228-88498-7

– N° d'impression : 990379/1. –
Dépôt légal : août 1994.

Imprimé en France